



# Principes de navigation dans les mondes possibles

Arnaud Plagnol

## ► To cite this version:

| Arnaud Plagnol. Principes de navigation dans les mondes possibles. 2015. halshs-01117298

**HAL Id: halshs-01117298**

**<https://shs.hal.science/halshs-01117298>**

Preprint submitted on 17 Feb 2015

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

PRINCIPES DE NAVIGATION  
DANS LES MONDES POSSIBLES

par Arnaud Plagnol

[aplagnol@univ-paris8.fr](mailto:aplagnol@univ-paris8.fr)

## SOMMAIRE

INTRODUCTION	p.
CHAPITRE 0 : ELEMENTS DE THEORIE DE LA REPRESENTATION	p.
1. Systèmes de représentation	p.
2. Systèmes symboliques et extensions analogiques	p.
3. Abstraction et projection	p.
4. Des situations à l'espace de représentation	p.
PREMIERE PARTIE : POSSIBILITES DANS UN ESPACE DE REPRESENTATION	p.
CHAPITRE 1 : POSSIBILITES ONTOLOGIQUES ET POSSIBILITES EPISTEMIQUES	p.
1. Navigation, re-présentation, possible	p.
2. Deux types de possibilité	p.
2.1 Possibilités ontologiques	p.
2.1.1 Extension d'un fragment	p.
2.1.2 Mondes fictifs	p.
2.2 Possibilités épistémiques	p.
2.3 Rapports ontologique-épistémique	p.
2.4 Base-P	p.
CHAPITRE 2 : POSSIBILITES <i>DE RE, DE DICTO</i> ET SEMI-SYNTAXIQUES	p.

1. Définitions	p.
2. Semi-syntaxique et possible	p.
3. Condition de déployabilité	p.
3.1 Déployabilité effective et expertise	p.
3.2 Semi-intuitionnisme	p.
3.3 Le possible par ignorance	p.
4. Existence potentielle et existence effective	
CHAPITRE 3 : PRESENCE REELLE, ACTUELLE ET POSSIBLE	p.
1. Bases de présence	p.
2. La présence est-elle toujours réelle ? Le cas des systèmes mentaux	p.
2.1 Présence élémentaire	p.
2.2 Base phénoménale	p.
2.3 Base admise quelconque	p.
2.3.1 Pluralité des extensions	p.
2.3.2 Unification analogique du présent et monde actuel	p.
2.3.3 Marquage des alternatives	p.
2.3.4 Transcendentalité de l'expérience	p.
2.3.5 Un privilège de garantie	p.
3. Synthèse	p.
CHAPITRE 4 : PLISSAGE ET PLIAGE	p.
1. Incompatibilité	p.
2. Plissage	p.
3. Virtualités	p.
3.1 Pliages et virtualités internes	p.
3.2 Virtualités externes	p.
4. Extensions semi-syntaxiques	p.
CHAPITRE 5 : PLISSEMENTS ET COMPARTIMENTS	p.

1. Marqueurs contextuels et compartiments	p.
2. Plissage fonctionnel	p.
2.1 Compartimentation structurale	
2.2 Compartimentation dynamique	p.
3. Indiscernabilité interne entre plissage et pliage	p.
4. Navigation en haute mer et navigation douce	p.
 DEUXIEME PARTIE : ELEMENTS DE LOGIQUE POUR LA NAVIGATION MODALE	 p.
 CHAPITRE 6 : SYSTEMES SYMBOLIQUES ET PROPRIETES DE BASE	 p.
1. Système symbolique et degrés d'abstraction	p.
1.1 Abstraction simple	p.
1.2 Abstraction double	p.
1.3 Abstraction analytique	p.
1.4 Métareprésentation et modalisation	p.
1.5 Abstraction variabilisante	p.
1.6 Abstraction formelle	p.
1.7 Résumé	p.
2. Propriétés d'un système de représentation	p.
2.1 Complétude	p.
2.2 Fidélité	p.
2.3 Cohérence	p.
2.3.1 Incohérence extrinsèque	p.
2.3.2 Incohérence intrinsèque	p.
3. Contraintes sur la représentation des structures modales	p.
 CHAPITRE 7 : FONCTIONS INDIVIDUANTES ET REPLIQUES	 p.
1. Pôles d'unification et facettes	p.
2. Fonctions individuanes temporelles	p.
3. Généralisation	p.

4. Fondation des fonctions individuanes	p.
5. Emboîtement de fonctions individuanes	p.
6. Du statut des mondes possibles	p.
7. Termes conceptuels et répliques	p.
 CHAPITRE 8 : VERS UN LANGAGE MODAL	 p.
1. Résolution des contraintes modales	p.
1.1 Représentation des mondes possibles	p.
1.2 Entités « internes » aux mondes	p.
1.2.1 Relations entre répliques	p.
1.2.2 Absence de réplique dans un monde	p.
1.3 Accessibilité	p.
1.4 Changement de système de représentation	p.
2. Cinq choix pour un langage modal	p.
2.1 Introduction de termes de mondes possibles	p.
2.2 Fonctions individuanes et répliques	p.
2.3 Identité	p.
2.4 Nécessité	p.
2.5 Domaines d'abstraction	p.
 CHAPITRE 9 : LANGAGES QSAP	 p.
1. Syntaxe	p.
1.1 Termes	p.
1.2 Formules	p.
2. Sémantique	p.
2.1 Assignation	p.
2.2 Définition des valeurs de vérité	p.
3. Extension 1 : évaluation à partir d'un monde	p.
4. Extension 2 : désignation des objets	p.
 CHAPITRE 10 : UN PAS VERS LA PSYCHOLOGIE	 p.

1. Limites des langages modaux formels	p.
2. Langages de type M	p.
2.1 Représentation des mondes fictionnels	p.
2.2 Représentation des attitudes propositionnelles	p.
3. Synthèse	p.
 CHAPITRE 11 : FILETS MODAUX ET QUASI-MODAUX	 p.
1. Verticales, horizontales, diagonales	p.
2. Langages de type C	p.
3. Structures modales réelles, plissements, contextes	p.
 TROISIEME PARTIE : SYSTEMES MENTAUX DE NAVIGATION	 p.
 CHAPITRE 12 : POTENTIELS DE PRESENTIFICATION	 p.
1. Fragments de présence et plans actifs	p.
2. Potentiels de présentification	p.
3. Formation et activation des nœuds de la trame	p.
3.1 Formation par abstraction	p.
3.2 Formation par projection	p.
3.3 Trame à court terme et trame à long terme	p.
3.4 Activation des nœuds	p.
4. Tension	p.
5. Evènements et impulsions	p.
6. Désactivation des nœuds	p.
 CHAPITRE 13 : ESPACE MENTAL ET NAVIGATION MODALE	 p.
1. Définition d'un espace mental	p.
2. Navigation modale	p.
2.1 Implémentation mentale	p.

2.2 Repères modaux	p.
2.3 Emboîtements et labyrinthes	p.
2.4 Pool et pan	p.
2.4.1 Hétérogénéité	p.
2.4.2 Minimalisme des ajustements	p.
CHAPITRE 14 : NAVIGATION DANS UN UNIVERS MATERIEL	p.
1. Focalisation et globalisation	p.
2. Nœuds de plis et plis abstraits	p.
3. De la souplesse mentale	p.
4. Synthèse	p.
CHAPITRE 15 : CHEMINS ET STRUCTURES BIEN ARTICULEES	p.
1. Pliage et complexité mentale	p.
2. Chemins	p.
3. Degrés d'intégration	p.
3.1 Premiers degrés d'intégration	p.
3.2 Plis centraux et représentations unifiées	p.
3.3 Codes et représentations intégrées	p.
3.4 Structures bien articulées	p.
CHAPITRE 16 : INTEGRATION D'UN EVENEMENT (I) — TENSIONS POTENTIELLES ET PROCESSUS D'ELABORATION	p.
1. Tension sur un espace de représentation	p.
2. Processus d'élaboration	p.
3. Soi, Je et Moi	p.
4. Profondeur d'analyse et oubli	p.
CHAPITRE 17 : INTEGRATION D'UN EVENEMENT (II) — OBJETS ET TYPES DE SOLUTION	p.
1. Objets-a	p.



2. Objets harmoniques	p.
2.1 Tension objectale et courants	p.
2.2 Pic objectal et pseudo-valuation	p.
3. Types de solution	p.
3.1 Solutions primitives et primaires	p.
3.2 Solutions secondaires	p.
3.3 Pic modal et proto-valuation	p.
3.4 Pic ordinal et valuation	p.
3.5 Degrés supérieurs d'élaboration	p.
3.5.1 Attribution d'intuitions désirables	p.
3.5.2 Solutions tertiaires	p.
3.6 Résumé	p.
CHAPITRE 18 : AFFECTS ET EMOTIONS (I) — DEFINITIONS ELEMENTAIRES ET REPRESENTATION	p.
1. <i>Qualia</i> et affects / émotions	p.
2. Définitions élémentaires	p.
3. Représentation des émotions	p.
3.1 Appréhension des émotions	p.
3.2 Attribution des émotions	p.
3.3 Anticipations et souvenirs	p.
3.4 Attribution d'intuitions désirables	p.
3.5 Simulation par identité analogique et revécu émotionnel	p.
4. Synthèse	p.
CHAPITRE 19 : AFFECTS ET EMOTIONS (II) — ANTICIPATION ET HUMEUR	p.
1. Horizon	p.
2. Humeur	p.
2.1 Premières déterminations	p.
2.2 Empreinte	p.
2.3 Surcroît	p.
2.4 Aperçus, intuitions médiatrices	p.

## CHAPITRE 20 : AFFECTS ET EMOTIONS (III) — JOIE, SOUFFRANCE... p.

- 1. La joie p.
- 2. La souffrance p.
- 3. Anxiété, inquiétude, souci p.
- 4. Colère et dégoût p.
- 5. Emotions complexes et humeur p.

## QUATRIEME PARTIE : INTUITIONS SENSUELLES p.

### CHAPITRE 21 : PRISE AU VENT (*AROUSAL*) p.

- 1. Puissance harmonique et zones de tensions potentielles p.
- 2. Souvenirs p.
- 3. Intuitions et directions désirables passées p.
  - 3.1 Directions désirables p.
  - 3.2 Intrication entre directions désirables et intuitions désirables p.
- 4. Intuitions menaçantes passées p.
- 5. Privilège d'extension du désir p.
- 6. Espaces fictionnels p.
- 7. Résumé p.

### CHAPITRE 22 : CATALYSE HARMONIQUE p.

- 1. Solutions harmoniques p.
  - 1.1 Des solutions harmoniques primaires ? p.
  - 1.2 Intuitions harmoniques p.
- 2. Insight et instant-I p.
- 3. Expansion p.

3.1 Résolution de tensions passées	p.
3.2 Champs d'exploration, intuitions secondes	p.
3.3 Miet et Bien	p.
4. Clefs harmoniques et zones-gâchettes	p.
5. Tactique harmonique	p.
6. Cascade harmonique	p.
7. Idéalisation ou expansion infinie ?	p.
CHAPITRE 23 : DE LA SENSUALITE	p.
1. Intuitions sensuelles, <i>anchors</i> , incarnations	p.
1.1 Anchors	p.
1.2 Incarnations	p.
2. Eléments étonnants et premiers	p.
2.1 Deux propriétés des rencontres	p.
2.2 De l'empirisme psychologique	p.
3. Analyse harmonique	p.
CHAPITRE 24 : DES PRIVILEGES DE LA BEAUTE ET DE LEUR ABOLITION	p.
1. Objectivité et résonance subjective	p.
1.1 Beauté relative ou beauté transcendante ?	p.
1.2 Expérience esthétique et espace de représentation	p.
1.2.1 Objectivité de la beauté	p.
1.2.2 Inhérence de la beauté	p.
1.2.3 De l'artiste	p.
2. Etapes esthétiques	p.
3. Synthèse	p.
CHAPITRE 25 : SCIENTIA MIRABILIS	p.
1. Néoténie et intersubjectivité	p.

2. Chocs érotiques	p.
3. Intuitions érotiques	p.
3.1 Quelques IE remarquables	p.
3.2 Exercices	p.
4. Le moteur de l'altérité	p.
5. Sexualité	p.
5.1 Anchors et incarnations érotiques	p.
5.2 Fécondité	p.
 CHAPITRE 26 : DE LA LUMIERE	 p.
1. Dieu : définition et présentification	p.
2. L'Incarnation	p.
3. L'Esprit	p.
4. De la Toute-Puissance de Dieu	p.
5. De l'Amour divin	p.
 CINQUIEME PARTIE : LES DANGERS DE LA HAUTE MER	 p.
 CHAPITRE 27 : ENVIRONNEMENTS A RISQUES	 p.
1. Dangers météoriques	p.
2. Faim et soif	p.
3. Chocs en haute mer (artefacts)	p.
4. Dérive	p.
5. Les pièges de la Côte	p.
6. Iles, presqu'îles et ports	p.
 CHAPITRE 28 : TREIZE AGENTS VIVANTS	 p.
1. Quelques animaux marins	p.

2. Créatures dotées de <i>mind-reading</i>	p.
CHAPITRE 29 : PERILS EN LA MEMOIRE	p.
1. Maladie	p.
2. Pathologies mentales	p.
3. Incendie	p.
4. Dangers métaphysiques	p.
CHAPITRE 30 : CINQ DANGERS SPIRITUELS	p.
1. Prélude spiritualiste	p.
2. Idolâtrie	p.
3. Désespoir	p.
4. Détournement	p.
5. Insuffisance	p.
6. Abîme	p.
CONCLUSION	p.
REFERENCES	
INDEX DES DEFINITIONS	

---

Dans cet ouvrage, les notes de bas de page sont numérotées de façon continue. Les références internes indiquent le chapitre et le paragraphe : par exemple, "10.1.2" renvoie au §1.2 du chapitre 10. Les scolies, remarques et exemples sont numérotés de façon interne à chaque paragraphe.

Les oeuvres littéraires et cinématographiques mentionnées ne figurent pas dans la liste des références (donnée à la fin de notre ouvrage) : nous nous limitons à rappeler en note de bas de page l'auteur et la date initiale de publication.

## INTRODUCTION

Nos systèmes de représentation nous permettent de nous affranchir de la présence immédiate pour envisager ce qui n'est que virtuel, potentiel ou possible. L'activité humaine est ainsi commandée par la capacité à représenter ce qui n'est pas actuel : anticipation, prédiction, simulation... La prise en compte de mondes inactuels peut devenir une « navigation » sophistiquée : voyages temporels dans le passé ou dans l'avenir, immersion dans des univers ludiques ou fictionnels (romans, films, jeux...), rencontre du monde d'autrui (e.g., *mind-reading*, psychothérapie). La rationalité scientifique elle-même repose sur la considération de mondes multiples dès lors qu'il faut construire des hypothèses ou des modèles alternatifs pour tel ou tel aspect du réel.

Or, si des outils formels puissants ont été forgés depuis longtemps pour aborder la logique des possibles, il n'existe pas de cadre conceptuel unifié ni même d'outils précis pour rendre compte de notre capacité de navigation dans des mondes multiples (ou *navigation modale*).

Certes, depuis les sémantiques modales proposés par Hintikka et Kripke, les univers de monde possibles ont été au cœur d'innombrables travaux visant à rendre compte d'aspects du raisonnement échappant à la logique « classique » — logiques modales, épistémiques, temporelles... Et tous les domaines de la philosophie analytique ou de la philosophie de l'esprit s'en sont nourris car la prise en compte du possible s'impose dès qu'il s'agit de rendre compte d'aspects intensionnels du langage ou de la pensée.

Cependant, les bases mentales de la navigation modale n'ont guère été abordées comme telles. Par exemple, les recherches intensives dévolues aux croyances ou aux désirs les ont généralement traitées en tant qu'attitudes propositionnelles, mais comment construit-on, à partir de contenus propositionnels, des univers de croyance et de désir impliquant différents

mondes — fictionnels, passés/futurs, fantasmatiques... — aussi riches que ceux dans lesquels nous nous mouvons naturellement avec une souplesse étonnante, bien qu'à un instant donné nous ne pouvons déployer dans notre champ d'attention qu'un minuscule segment de monde ?

Certains travaux philosophiques stimulants abordent bien l'imaginaire, le rêve ou la Réalité Virtuelle (e.g., McGinn, 2004), ou attestent d'un intérêt renouvelé pour les situations de simulation et de fiction (e.g., Pasquinelli, 2012), mais sont loin de proposer une théorie générale de la navigation dans un univers de mondes possibles.

Si l'on se tourne vers la psychologie, celle-ci est bien sûr constamment confrontée à la catégorie du possible : le psychologique comme tel présuppose la notion de contenus mentaux susceptibles de se différencier de la réalité actuelle. De fait, le recours à une notion plus ou moins explicite de monde possible est décelable dans de multiples corpus de la psychologie scientifique. Détaillons cinq exemples :

. *Compréhension de situations de fiction*. Nombre de travaux abordent les relations entre monde fictionnel et monde réel, (e.g., Corriveau et al., 2009) et quelques études explorent explicitement les structures mentales en jeu lorsque plusieurs mondes fictionnels doivent être distingués (e.g., Plagnol et al., 1996) ou lorsque des contrefactuels sont emboîtés dans la fiction (de Vega et al., 2007).

Par ailleurs, certains auteurs s'intéressent aux contextes temporels ou épistémiques (représentations et émotions des personnages) emboîtés dans des textes de fiction (e.g., de Vega et al., 1997 ; Gerrig et al., 2001).

Cependant les recherches dans ce domaine ont surtout visé à rendre compte des représentations et processus élémentaires de compréhension, mettant l'accent sur la notion de *modèle de situation* actualisé à un instant donné lors de la lecture d'un texte, tandis que l'univers de navigation fictionnelle dans sa globalité a été rarement abordé comme tel.

. *Pretense* (simulation). Des recherches intensives se sont focalisées sur la capacité de *pretense* du jeune enfant, essentielle à ses jeux à partir de 18 mois (Leslie, 1987 ; Friedman & Leslie, 2007 ; Friedman et al., 2010). L'émergence



de cette capacité a un rôle-clef dans l'extension de l'univers dans lequel un sujet peut naviguer mentalement : (1) un jeu de *pretense* présuppose un découplage maîtrisé entre le réel et une situation imaginaire, (2) un tel dispositif offre un modèle pour l'attribution d'états mentaux à autrui, le monde d'autrui devant être représenté comme distinct du monde réel (avec par exemple l'attribution de croyances erronées).

Les travaux se sont polarisés sur les aspects élémentaires de l'émergence du *pretense* comme capacité de découplage imaginaire/réel. Les études expérimentales chez les jeunes enfants mettent en évidence la diversité des interprétations possibles quant à ses soubassements représentationnels (e.g., Sobel, 2009).

Cependant, peu d'études ont jusqu'ici été consacrées aux situations plus complexes de *pretense* chez l'enfant plus âgé, voire chez l'adolescent ou l'adulte, dont des aspects importants sont ainsi restés dans l'ombre : navigation dans un monde construit par *pretense*, *switchs* réel/imaginaire, prise en compte de situations imaginaires multiples, intrication des structures épistémiques avec le *pretense* (e.g., lorsque plusieurs joueurs sont impliqués)...

. *Réalité Virtuelle* La simulation informatique d'univers interactifs dans lesquels un sujet est immergé en temps réel (e.g., Grumbach & Klinger, 2007) offre de nouveaux contextes de mondes possibles à l'attraction parfois fascinante, tels les jeux en Réalité Virtuelle ou les MMORPG<sup>1</sup> sur le World Wide Web.

L'abord de la différenciation réel/possible a été renouvelée par ce paradigme, avec la mise en évidence du rôle crucial du sentiment de *présence* lié de façon complexe à l'*immersion* plus ou moins complète dans l'univers simulé (Auvray & Fuchs, 2007 ; Sebbah, 2007).

Toutefois, là encore, la psychologie expérimentale n'a jusqu'ici guère abordé la navigation modale complexe sur laquelle peut ouvrir la Réalité Virtuelle, mettant en œuvre des mondes raffinés s'emboîtant les uns dans les autres, et qui atteste de la capacité humaine à évoluer à grande vitesse dans des univers pleins d'avatars/répliques circulant d'un monde à l'autre, outre

---

<sup>1</sup> Massively Multiplayer On-line Role-Playing Games.

les emboîtements épistémiques nécessaires pour tenir compte de l'intentionnalité d'autres agents (e.g., Berthier, 2005).

. *Raisonnement et résolution de problèmes.* L'idée même de raisonnement humain présuppose une capacité mentale à envisager des alternatives possibles sans les confondre entre elles.

Par exemple, selon l'influente théorie des modèles mentaux de Johnson-Laird (Johnson-Laird, 1983, 2006 ; Johnson-Laird & Byrne, 1991, 2002) un sujet ordinaire raisonne en élaborant des modèles représentant les alternatives possibles. La théorie des modèles mentaux a été appliquée à des types variés de raisonnement logique : modal, conditionnel (Johnson-Laird & Byrne, 2002 ; Byrne, 2007), déontique, relationnel (Goodwin & Johnson-Laird, 2005, 2008 ; Jahn et al., 2007), etc. Les expériences réalisées dans ce cadre confirment la capacité humaine à se représenter de multiples alternatives lors d'un raisonnement, tout en démontrant l'impact sur cette capacité des limites de la mémoire de travail, d'où la nécessité d'une « navigation » entre les modèles des alternatives.

Toutefois, la théorie des modèles mentaux est loin d'offrir une base complète pour rendre compte de la capacité humaine quant à une navigation modale complexe. Les dispositifs expérimentaux n'ont d'ailleurs abordé jusqu'ici que des formes simples de raisonnement en laissant dans l'ombre des aspects-clefs des processus en jeu. Par exemple, peu de données sont disponibles sur les représentations sous-jacentes à la différenciation d'un monde contrefactuel et du monde réel (Ferguson & Sanford, 2008).

De façon générale, les modélisations du raisonnement basées sur des idéalizations formelles n'abordent souvent que des questions spécifiques impliquant des contenus limités, bien éloignés des univers représentés réellement. Notons aussi le fossé entre la puissance des outils utilisés en logique modale et les données recueillies en psychologie, alors même que les structures construites et maniées en logique modale ne nous sont bien sûr accessibles que *via* nos systèmes mentaux.

. *Navigation temporelle.* De multiples aspects de la capacité à évoluer mentalement dans le temps sont activement étudiés : formation de récits de

vie (Glück & Bluck, 2007), appréhension de l'ordre des évènements (Friedman, 2007 ; Lu et al., 2009), capacité à distinguer entre évènements réels passés et évènements imaginaires (Berntsen & Bohn, 2010 ; McDonough & Gallo, 2010), aptitude à se projeter dans le futur en changeant de perspective (Russell & al., 2010)...

La capacité à voyager dans le temps (Tulving, 1985, 2002) serait même décisive du point de vue évolutif, car commandant les activités d'anticipation et de prédiction (Suddendorf & Corballis, 2007). Le rappel d'évènements personnels ou historiques, tant étudié en psychologie expérimentale, implique déjà une telle capacité. Selon Klein et al. (2010), notre mémoire aurait été formatée afin de pouvoir anticiper et tenter de planifier le futur, ce qui demande de pouvoir imaginer les scénarios possibles.

La « navigation temporelle » peut offrir un modèle simple et bien défini pour la navigation modale si l'on admet, comme le font les logiques temporelles, qu'un moment du temps correspond à un monde possible — qu'il s'agisse d'une année, d'un jour ou d'une seconde, selon l'échelle pertinente pour la tâche considérée, les modulations possibles de la "grille" temporelle humaine offrant elle-même un thème fécond de recherche. Cependant aucune théorie unifiée de la navigation temporelle n'a été jusqu'ici proposée à notre connaissance, *a fortiori* aucune théorie envisageant celle-ci dans le cadre général de la navigation modale.

Bien d'autres corpus de psychologie impliquent une forme de navigation modale avec découplage de la réalité relativement à des situations alternatives. Pour enfoncer le clou, listons encore quelques exemples de contextes psychologiques impliquant à l'évidence des mondes alternatifs :

- navigation spatiale : chemins virtuels ou simulations exploratoires (Byrne et al., 2007), voyages imaginaires (Bugmann et al., 2010 ; Newman et al., 2007), représentation de trajets alternatifs (Wiener et al., 2008) ;
- compréhension du discours, impliquant la prise en compte des connaissances des interlocuteurs (e.g., Bard et al., 2007 ; Brown-Schmidt et al., 2008), par exemple pour l'appréhension de traits d'humour (Hoicka et al., 2009) ;

- bases de la « théorie naïve de l'esprit » avec attribution de croyances et de désirs, voire "mindreading" (e.g., Back & Apperly, 2010 ; Buttelmann et al., 2009 ; Carruthers, 2009 ; Cohen & German, 2009 ; Mascaro & Sperber, 2009 ; Uttich & Lombrozo, 2010) ;
- estimation de probabilités et décision (e.g., Busemeyer et al., 2011 ; Kahneman & Tversky, 1982 ; Lombrozo, 2007 ; Koehler & James, 2009 ; Oaksford et Chater, 2009) ;
- raisonnement hypothétique (Barrouillet et al., 2008 ; Evans, 2007 ; Evans et al., 2008 ; Bonnefon, 2009 ; Rips, 2010 ; Fugard et al., 2011).

En fait, dès le niveau élémentaire du traitement de l'information perceptive ou langagière, les systèmes mentaux humains mettent en jeu des représentations de situations alternatives, par exemple pour prendre en compte la perspective visuelle d'autrui (Frischen et al., 2009 ; Hamilton et al., 2009 ; Kessler & Thomson, 2010 ; Richardson et al., 2009) ou représenter des concepts (Goodwin & Johnson-Laird, 2010).

*A fortiori* la mise en jeu des capacités les plus raffinées de la conscience humaine implique en règle une navigation modale élaborée. La capacité à simuler des alternatives est ainsi décisive pour les découvertes scientifiques et l'élaboration des choix éthiques (Shepard, 2008). Selon Baumeister et Masicampo (2010), la fonction principale de la conscience reposerait même sur cette capacité qui permet d'explorer des alternatives hors du présent, en particulier pour appréhender le monde d'autrui ou anticiper l'avenir.

Malgré cette abondance des travaux recourant plus ou moins explicitement à la notion de monde possible, ces recherches se développent de façon autonome, en fonction de préoccupations spécifiques, et il n'existe pas d'abord systématique des représentations et processus mentaux sous-jacents à la constitution d'un univers modal, ni d'étude de la dynamique cognitive et émotionnelle associée à la navigation modale.<sup>2</sup>

---

<sup>2</sup> Notons cependant que quelques tentatives partielles émergent ici ou là. On peut mentionner la théorie de la distance psychologique de Trope & Liberman (2010) qui propose un abord unifié des aptitudes à voyager dans le temps et dans l'espace, à construire des alternatives contrefactuelles, et à se placer dans la perspective d'une autre personne. Evoquons également le riche corpus relatif au monitoring des sources d'information (*source monitoring*) dont un aspect est la distinction entre réel et imaginaire (e.g., McDonough & Gallo, 2010 ; Nash et al., 2009).

Quelles structures de représentation sont sous-jacentes à la navigation modale ? Peut-on dégager les principes généraux d'une telle navigation ? Quels horizons s'ouvrent alors pour le champ humain des possibles ? Au-delà de l'abord de ces questions, cet ouvrage a pour ambition de développer une théorie de la navigation modale assez puissante pour permettre l'exploration d'univers échappant jusqu'alors à l'investigation scientifique, à commencer par les formidables mondes de l'imaginaire si négligés aujourd'hui dans la philosophie analytique et la psychologie scientifique alors même qu'ils sont au cœur de la vie mentale.

Cependant, pour proposer une théorie de la navigation modale, il faut d'abord disposer d'un cadre conceptuel dans lequel la dynamique générale de la navigation mentale peut être développée. Or, la constitution d'un tel cadre présuppose elle-même une sémantique des représentations susceptible de fonder la formation d'un univers. En effet, un univers mental se constitue à partir de contenus donnés dans des représentations. La notion de possible met d'ailleurs éminemment en jeu des représentations, car comment un possible inactuel peut-il être présent si ce n'est sur le mode de la représentation ?

Pour remplir ces *requisits* préalables à une théorie de la navigation modale, nous nous appuierons sur des travaux antérieurs qui ont permis de développer le cadre conceptuel des *espaces de représentation*. Les bases sémantiques sous-jacentes à ce cadre conceptuel ont elles-mêmes été élaborées en s'appuyant sur la théorie de la *fondation analogique* (Plagnol, 2005).<sup>3</sup>

Très schématiquement un espace mental de représentation peut être construit à partir des fragments de contenu actualisables dans la mémoire de travail (dont la capacité définit les limites de la « fenêtre de présence »). Le réseau des représentations symboliques (*trame*) permet d'unifier ces

---

<sup>3</sup> Un bref aperçu de cette théorie est donné dans le chapitre 0 de cet ouvrage. Selon son idée directrice, les composantes *symboliques* de représentation (e.g., composantes langagières) n'ont un contenu qu'en se fondant sur des composantes *analogiques* de représentation déployées dans l'intuition spatialisée (e.g., percepts, images mentales, modèles mentaux...). Trois énigmes sont ainsi résolues d'un coup : (1) la dualité entre composantes de représentation analogiques et composantes de représentation symboliques, (2) la présentification de contenus par des représentations, (3) la possibilité d'« étendre » la présence et de reconstituer des mondes illimités en naviguant dans des univers virtuels.

fragments et de « naviguer » dans un espace virtuel partiellement actualisé dans la fenêtre de présence. La topologie d'un espace de représentation est déterminée par de multiples contraintes qui limitent les possibilités de déploiement unifié, d'où la formation de « plis », un peu comme un relief géographique est plissé par des contraintes géologiques. En particulier, un espace de représentation est « plissé » en différents sous-espaces correspondant à différents mondes possibles — e.g., lorsque nous nous représentons des mondes fictionnels sans les confondre avec le monde réel et sans les confondre entre eux (Plagnol, 2005).

Il suffit de se pencher sur l'univers de navigation du *world wide web* pour comprendre l'intérêt de ce cadre conceptuel. En effet, selon ce cadre, on navigue dans un univers subjectif grâce à une trame symbolique comme l'on "navigue" sur Internet en suivant des liens Hypertext (des contenus étant successivement actualisés dans la fenêtre du *browser*). Loin de relever d'une similarité superficielle, la possibilité d'un tel rapprochement entre univers subjectif et univers du *web* est liée aux raisons profondes qui ont motivé la théorie de la fondation analogique : si l'on élaborait une sémantique des représentations associées à la navigation sur les sites du *world wide web*, on aboutirait à ce type de théorie. L'univers du *web* ne pouvait se constituer autrement qu'à partir de fragments de contenu déployés dans une fenêtre de présence limitée, connectés par des liens qui permettent une « extension de la présence ».

Le cadre conceptuel des espaces de représentation nous a donc fourni les ressources nécessaires pour développer notre théorie de la navigation modale. Après un bref rappel sur les bases de ce cadre (chapitre 0), notre traité comprend cinq parties :

I. Analyse des fondements ontologiques et épistémiques des *possibilia* dans la perspective spécifique des espaces de représentation. Cette analyse nous permettra de disposer de repères précis dans notre cadre de référence relativement aux problèmes classiques soulevés par les mondes possibles (possibilités *de re* et *de dicto*, modalités d'existence des possibles, articulation des possibles avec le réel ou l'actuel...).

II. Analyse des problèmes logiques soulevés par la navigation modale (e.g., identité d'un individu à travers les mondes) et introduction d'un langage formel approprié à la représentation des structures modales dans un univers mental. Il s'agira notamment de définir une *trame modale* permettant d'assurer la compartimentation mentale entre mondes possibles selon une dimension horizontale et la hiérarchisation de ces mondes selon une dimension verticale (emboîtements de mondes possibles).

III. Développement d'une théorie psychologique de la navigation mentale avec définition des outils de base dont un système mental doit disposer pour une telle navigation. Après avoir introduit un modèle de la mémoire adéquat, nous proposons une approche nouvelle de la dynamique de présentification de contenus de représentation qui permet d'évoluer dans des mondes étendus, puis nous esquissons une théorie des affects et émotions dans ce cadre.

IV. Comment rendre compte d'un élan mental qui peut emmener au-delà de tous les horizons connus ? Comment rendre compte des bouleversements les plus profonds de l'espace subjectif, par exemple lors d'une rencontre érotique ? Comment naviguer le plus loin possible, pour ouvrir les contrées les plus vastes, selon une extension optimale de la présence ? Nous osons nous attaquer dans la quatrième partie à de telles questions : le concept-clef d'*intuition sensuelle* est introduit pour éclairer la puissance des expériences qui fournissent l'« énergie » nécessaire à la navigation modale, ce qui nous permet d'éclairer sous une lumière neuve de multiples phénomènes érotiques, esthétiques et spirituels.

V. Dans la dernière partie de ce traité, nous étudions soixante-douze dangers inhérents à la navigation mentale, liés à ce qui peut survenir dans la fenêtre de présence et/ou à la structure de la mémoire subjective, voire inhérents à la conscience réflexive dans son rapport essentiel au monde.

Les parties IV et V nous permettent de donner toute son ampleur à notre théorie : nous défrichons là des espaces restés auparavant hors d'atteinte de

la science. Le lecteur non spécialiste est susceptible d'en avoir une compréhension intuitive, par opposition aux parties I et II parfois assez techniques. S'il n'est pas féru de philosophie et de logique, nous lui proposons de lire cet ouvrage à rebours : après avoir lu la partie V, puis IV, il pourra commencer à mieux fonder ses intuitions en découvrant la théorie psychologique qui les sous-tend (partie III), puis, si le cœur lui en dit, il s'attaquera aux parties I et II qui explicitent les bases logiques et philosophiques de notre théorie.

De nombreuses définitions seront introduites, reprenant parfois des termes déjà surchargés de connotations variées. Ces définitions pourront surprendre le lecteur érudit mais nous espérons qu'il voudra bien mesurer la réussite de notre entreprise à sa fécondité. Il n'est d'ailleurs pas impossible que notre théorie coule à pic en pleine mer, quelque brèche sévère n'ayant pas été décelée dans sa coque, mais il faudra encore une théorie de la navigation modale pour rendre compte d'un tel naufrage <sup>4</sup>, et nous espérons avoir au moins tracé quelques directions désirables pour une telle théorie, qu'un explorateur plus doué ou plus audacieux encore prolongera un jour.

-----

---

<sup>4</sup> Ainsi que le propose la 5<sup>ème</sup> partie de cet ouvrage.



## CHAPITRE 0 : ELEMENTS DE THEORIE DE LA REPRESENTATION

Comment une entité E quelconque (humain, machine...) peut-elle se donner un univers U qui ne lui est pas entièrement présent immédiatement ? Par *re-présentation*, c'est-à-dire que E doit disposer d'un *système de représentation* qui lui permet de présentifier U par fragments tout en unifiant ces fragments de façon à pouvoir reconstituer pleinement U au moins virtuellement.<sup>5</sup>

Dans ce chapitre préliminaire, nous introduisons quelques éléments de la théorie de la représentation indispensables pour aborder la navigation dans des univers étendus comme un système mental en est capable.

### 1. Systèmes de représentation

Sauf exception triviale, un univers n'est pas donné totalement dans une présence immédiate. Ainsi, le monde sensible n'apparaît à un système mental humain que par fragments infimes et *via* des processus perceptifs. Pour se donner, un univers doit être *représenté* :

Défs. 0.1-0.2. Un ensemble d'entités S est un *système de représentation* pour un univers U si et seulement si U peut être reconstitué à partir de S selon une *fonction de représentation* qui associe à certains éléments de S certains éléments de U.

---

<sup>5</sup> Nous demandons instamment au lecteur de n'accorder au terme de "représentation" que le sens retenu dans cet ouvrage (cf. notamment définitions 0.1-0.2 et 0.10-0.11 *infra*) et de tout oublier des interprétations de ce terme développées dans d'autres contextes.

Notation. Dans la suite de ce chapitre, "S" désignera un système quelconque de représentation.

Scolie 1. La fonction de représentation peut n'être qu'implicite. Par exemple, pour tous les systèmes naturels de représentation (e.g., les systèmes perceptifs), la fonction de représentation est implicite.

Tout univers représenté, pour être reconstituable, ou être au moins accessible à la navigation en son sein, doit être présentifiable par fragments.

Défs. 0.3-0.4. Un *fragment analogique élémentaire* pour S est un élément de S donnant immédiatement *par identité* un fragment de l'univers U représenté par S (i.e., l'élément de S est un élément de U). La *base analogique* de S est l'ensemble de ses fragments analogiques élémentaires.

Scolie 1. L'usage empirique de la notion de représentation recèle une dualité bien connue entre : (a) les composantes *analogiques* de représentation dont le format semble impliquer une similarité à ce qui est représenté (percepts, images, cartes, maquettes, ombres...), et (b) les composantes *symboliques* de représentation dont le format semble pouvoir être arbitraire relativement à ce qui est représenté, telles les représentations langagières (noms, propositions...). D'autres terminologies ont pu être utilisées (e.g., "analogique/digital", "analogique/numérique", "iconic/symbolic" [Peirce, 1931-1958]...).

Nous adopterons ici la théorie de la *foundation analogique* (développée dans Plagnol, 2005). Selon cette théorie, une composante analogique A de représentation déploie *directement* (i.e., présentifie immédiatement) un contenu (auquel A est donc *identique*) tandis qu'une composante symbolique, pour présenter un contenu, doit être médiatisée par des composantes analogiques.

Une observation triviale est à la source de cette théorie : ce qui *représente analogiquement* une entité E dans une représentation empirique R (e.g., une image de E) est ce qui est *présent* de E dans R, c'est-à-dire non seulement ce qui est similaire à E, mais ce qui est *identique* à E. Si l'on appelle « *noyau*

*analogique* » la structure d'identité entre une représentation et son contenu, le noyau analogique est *directement présent* par « immersion » dans cette représentation.

Il serait possible de déceler des prémisses ou des traces de la théorie de la fondation analogique — c'est-à-dire une théorie iconique, pictoriale ou dépictive de la représentation — chez des auteurs aussi différents que Platon, Hume ou Husserl <sup>6</sup>. Outre des arguments *a priori* bien connus — *symbolic fallacy* (Jonhson-Laird, 1983), *symbol grounding problem* (Harnad, 1990), voire *Chinese room* (Searle, 1980, 1995) —, la nécessité d'une médiation analogique pour les composantes symboliques de représentation peut aujourd'hui s'appuyer sur le corpus expérimental important développé dans le cadre de la *grounded cognition* (Barsalou, 1999, 2008 ; Glenberg, 1997).<sup>7</sup>

Remarque. Il ne faut pas confondre : (1) les données « représentationnellement » immédiates qu'un système de représentation S comporte nécessairement pour que S permette d'accéder à des contenus constituant un univers U, et (2) les données « épistémologiquement » immédiates que S peut comporter (ou non) relativement à l'univers U' que S est censé représenter (c'est-à-dire que S a été forgé [*designed*] pour représenter U'). En effet, l'univers U représenté par S peut différer de l'univers U' que S est censé représenter.<sup>8</sup>

<sup>6</sup> Voir par exemple le *Théétète* de Platon (vers 369 av. J.-C./1976) et son interprétation par Heidegger (1931-1932/2001), Hume (1739-1740/1983) et ses commentaires par Milgram (1995, 1997), Husserl (1939-1970) et la conclusion de Plagnol (2005). Rappelons aussi Kant : « Sans la sensibilité, nul objet ne nous serait donné [...] les pensées sans contenu sont vides » (Kant, 1787/1976, B75 — traduction modifiée par A. P.).

<sup>7</sup> Les théories de type « iconique », lorsqu'elles prétendent rendre compte de la sémantique des représentations symboliques (e.g., propositionnelles), en particulier pour des domaines abstraits, semblent se heurter à des objections si évidentes que nombre de philosophes les réputent discréditées. En fait, ces objections se dissolvent comme bulles de savon à la lumière d'une analyse plus précise de sorte que la trivialité de la théorie de la fondation analogique ne peut plus être occultée et ne nécessite même aucun corpus expérimental d'appui (Plagnol, 2005).

<sup>8</sup> Par exemple, que les percepts formés par le système visuel d'un sujet présentent immédiatement des contenus ne présuppose pas que ces contenus soient des fragments de l'espace matériel réel même si le système visuel a été « forgé » (*designed*) pour représenter cet espace matériel réel : non seulement des illusions sont possibles, mais la « fenêtre de présence » visuelle est « formatée » selon des contraintes (e.g., tridimensionnalité) qui ne correspondent pas nécessairement à l'espace matériel réel. En ce qui concerne les systèmes de représentation scientifique, on sait combien la notion de données épistémologiquement immédiates est

La capacité de co-présentation d'un système de représentation — c'est à dire sa capacité de co-déploiement analogique — est généralement limitée.

Défs. 0.5-0.5b. La *fenêtre de présence* de S est la capacité de co-déploiement analogique maximal de S. Un *pli élémentaire* (ou *e-pli*) est un fragment analogique élémentaire qui « remplit » la fenêtre de présence s'il est présentifié, c'est-à-dire coïncide avec cette capacité de co-déploiement maximal.

Scolie 2. Une fenêtre de présence peut comporter au moins deux types de limitations : (1) pouvoir de résolution fini, (2) nombre restreint de dimensions. Par exemple, ces deux types de limitation contraignent la capacité de représentation d'un écran de télévision, de la fenêtre d'un site *web*, ou encore de la composante « visuo-spatiale » de la mémoire de travail d'un système mental (Baddeley, 1986).

Terminologie. En pratique, pour un système de représentation situé dans le temps, un pli élémentaire présentifié coïncide avec le contenu de la fenêtre de présence à un instant donné. Tout pli élémentaire est un fragment analogique élémentaire ; tout fragment analogique élémentaire (déf. 0.3) présentifié est une partie d'un pli élémentaire. Dans un souci de simplification, la base analogique (déf. 0.4) pourra ainsi être identifiée avec l'ensemble des plis élémentaires.

Déf. 0.6. Le *format* d'un système de représentation S est défini par les propriétés géométriques de sa fenêtre de présence.

Exemple. Soit le système M de l'expérience spatiale humaine. Nous admettons que le format de M — i.e., le format de l'« intuition » pour reprendre un terme kantien<sup>9</sup> — est tridimensionnel euclidien.

---

douteuse, notamment parce que les données observables sont toujours déjà infiltrées d'éléments conceptuels (e.g., Sellars [1963/1992] et la critique du mythe des *given*).

<sup>9</sup> Voir Kant (1787/1976).

## 2. Systèmes symboliques et extensions analogiques

Le contenu d'un fragment analogique élémentaire ne peut dépasser les limites de la fenêtre de présence. La reconstitution d'univers étendus au-delà de ces limites demande donc des entités permettant d'*enchaîner* par des liens des fragments analogiques élémentaires "successivement" présentés. Or, des liens connectent des unités, autrement dit de telles entités sont nécessairement des « nœuds » spécifiques attachés aux fragments analogiques élémentaires présentés. De plus, les fragments analogiques non déployés dans la fenêtre de présence à un instant donné doivent être *stockés* dans une mémoire. Ainsi un système de représentation S doit disposer d'une « trame » d'entités permettant : (1) de coder les contenus présentifiables, (2) de stocker les contenus non présentifiés dans une mémoire sous leurs formes codées, (3) d'enchaîner de tels contenus lorsqu'ils sont présentifiés dans la fenêtre de présence.

Exemple 1. Pour un système mental, les contraintes de la mémoire de travail limitent ce qui est déployable analogiquement à un instant donné — e.g., il est clair que je ne peux déployer qu'une image mentale très limitée de la ville de Paris en un seul instant — et la formation de contenus complexes de représentation demande donc un réseau d'entités permettant d'enchaîner en mémoire de travail des séries de fragments analogiques.

Défs. 0.7-0.8. Le *système symbolique* (ou *trame*) d'un système de représentation S est le système d'entités (*symboles* ou *unités symboliques*) permettant : (1) de coder les éléments de la base analogique de S, (2) de stocker ces éléments en mémoire, et (3) de les enchaîner dans la fenêtre de présence de S. La *fonction sémantique* d'un système de représentation S est la fonction explicite ou implicite qui attribue à certains éléments du système symbolique de S tels ou tels contenus, c'est-à-dire tels ou tels fragments de l'univers effectivement représenté par S.

La fonction cardinale d'un système symbolique au sein d'un système de représentation est ainsi de donner l'accès à des contenus analogiques plus larges, plus précis ou plus complexes que ce que peuvent déployer directement les fragments analogiques élémentaires. La théorie de la fondation analogique permet donc de résoudre la double énigme de la présence de contenus dans des représentations et de la reconstitution d'univers étendus : la médiation analogique assure la présence de contenus tandis que la formation d'univers étendus repose sur un système symbolique.

<sup>10</sup>

Déf. 0.9. Une *extension analogique* pour un système de représentation S est un (ensemble de) fragment(s) d'univers reconstitué à partir de fragments analogiques élémentaires et du système symbolique de S.

Scolie. Une extension analogique E ne peut être présente immédiatement en son entier dans S dès lors que E déborde la fenêtre de présence de S, mais E peut être disponible *virtuellement* par S, au sens où il est possible de « naviguer » dans E grâce à S en enchaînant des contenus successifs (fragments analogiques élémentaires) dans la fenêtre de présence.

Exemple 2. Soit le système mental de Tommy, Anglais expatrié en Australie mais qui effectue souvent des promenades mentales dans Londres. Chaque image mentale se rapportant à Londres que Tommy peut présentifier à partir de sa mémoire est un fragment analogique élémentaire pour son système mental et l'ensemble unifié de ces images mentales constitue une maquette virtuelle de Londres dans laquelle Tom peut naviguer même s'il ne peut la déployer entièrement en un seul instant. Cette maquette virtuelle est une extension analogique pour le système mental de Tom.

### 3. Abstraction et projection

---

<sup>10</sup> On peut montrer que la théorie de la fondation analogique est la seule théorie susceptible de répondre au problème de la reconstitution de mondes étendus par des systèmes de représentation (Plagnol, 2005)

En prenant en compte l'immédiateté ou non de ce qui est présenté, la théorie de la fondation analogique propose une démarcation *a priori* entre composantes analogiques et composantes symboliques de représentation, avec les deux définitions suivantes (qui fixeront dans la suite de cet ouvrage les sens d'"analogique" et de "symbolique") :

Déf. 0.10. Une composante représentationnelle est *analogique* si et seulement si son contenu est direct (i.e., présent par identité).

Déf. 0.11. Une composante représentationnelle est *symbolique* si et seulement si son contenu est indirect (i.e., codé, c'est-à-dire attribuée par une fonction sémantique).

Une représentation empirique (percept, photographie, carte...) associe généralement une composante analogique et une composante symbolique. Soit un élément du contenu de R est présent dans R et appartient à la composante analogique de R ; soit un élément du contenu de R n'est pas présent en R et n'est accessible à partir de R que par une fonction sémantique, dépendant ainsi de la composante symbolique de R.<sup>11</sup>

La présentation des composantes symboliques de représentation ne peut elle-même s'effectuer que par médiation analogique :

Déf. 0.12. Une *composante représentationnelle syntaxique* est une composante représentationnelle analogique qui présente des symboles.

Deux opérations symétriques sont nécessaires pour effectuer les conversions entre éléments analogiques et éléments symboliques dans S :

---

<sup>11</sup> La seule exception à cette règle survient lorsqu'une fonction sémantique attribue tout ou partie du contenu direct pour contenu indirect — e.g., la fonction sémantique définie par les marques de citation dans un langage naturel —, car dans ce cas, composante analogique et composante symbolique se superposent. (Mais, en général, l'intérêt de définir une fonction sémantique est précisément de permettre la représentation d'entités qui "ne sont pas là" et le contenu indirect diffère donc du contenu direct.)

Déf. 0.13. Une opération d'*abstraction* est la formation d'une unité symbolique à partir de fragments analogiques élémentaires.

Exemple 1. Un symbole mental *chat* peut être formé à partir de percepts et d'images de chat.

Déf. 0.14. Une opération de *projection* est le déploiement d'un fragment analogique élémentaire à partir d'un (ensemble de) fragment(s) symbolique(s).

Exemple 2. Une image mentale d'un chat prototypique peut être déployée dans la fenêtre de présence d'un système mental à partir de l'activation d'un symbole mental *chat*.<sup>12</sup>

Déf. 0.15. Une *focalisation* est la projection d'un fragment analogique à partir de symboles inclus syntaxiquement dans un fragment analogique.

Exemple 3. L'effet d'un clic sur un lien Hypertext lorsque l'on surfe sur le World Wide Web est une focalisation.

#### 4. Des situations à l'espace de représentation

Nous introduisons maintenant quelques définitions utiles pour préciser la notion d'extension analogique.

Soit un système de représentation *S* associant une base de fragments analogiques élémentaires à une trame symbolique.

---

<sup>12</sup> Les mécanismes mentaux sous-jacents à une opération de projection sont complexes mais on peut se représenter leur effet par analogie avec ce que produit comme déploiement visuel l'ouverture d'une porte à l'aide d'une clef (ou d'un ensemble de clefs).



Déf. 0.16. Une *situation* est pli élémentaire envisagé en tant que contenu, c'est-à-dire en tant que fragment de l'univers représenté.

Déf. 0.17. Une *représentation unifiante* est une extension analogique « d'un seul tenant », c'est-à-dire que les situations qui la constituent peuvent être enchaînées par *un* même fragment de trame.

Déf. 0.18-0.20. Un *dépli* (ou *extension pleinement analogique*) est une représentation unifiante *analogique*, c'est-à-dire qu'un dépli codéploie virtuellement plusieurs situations dont la réunion constitue un fragment d'être « plein » (i.e., sans aucune rupture entre les situations ainsi unifiées). Un fragment d'univers représentable en un seul dépli dans S est *simple pour S*. Une *glissade* est un déplacement dans un dépli.

Exemple 1. Une carte mentale (Gallistel, 1990 ; Ishikawa & Montello, 2006) est un dépli : un sujet peut se déplacer dans une carte mentale comme s'il dépliait une carte géographique. (A la différence près que la carte dépliée est effectivement déployée tandis qu'un dépli mental reste virtuel.)

Défs. 0.21-0.25. Une *structure symbolique* est un fragment de trame permettant d'enchaîner des situations (et donc de naviguer dans une représentation unifiante). Un *chaînon* est un fragment de structure symbolique enchaînant deux situations consécutivement. Si un chaînon unifie analogiquement deux situations (constituant ainsi un dépli), ce chaînon est un *A-chaînon*. Si un chaînon n'est pas un A-chaînon, il s'agit d'un *chaînon artificiel* (un tel chaînon n'est pas fondé sur un contenu effectif). La *toile* est la trame obtenue avec toutes les structures symboliques en identifiant les chaînons communs.

Un dépli peut ne pas correspondre à un déploiement effectif complet s'il contient syntaxiquement des symboles.

Déf. 0.26-0.27. Un *dépli-s* est un dépli contenant syntaxiquement des symboles. Un *dépli-t* est un dépli totalement déployé obtenu à partir d'un

dépli-s par des opérations de projection (éventuellement itérées) ayant permis d'éliminer tout symbole.

Déf. 0.28. Un *objet* est une représentation unifiante organisée autour d'une unité symbolique spécifique connectant les différents fragments formant la représentation unifiante.

Exemple 2. Un objet mental est constitué par une unité symbolique qui unifie des (fragments de) situations donnés dans des percepts, images ou modèles mentaux. Ainsi, mes fragments analogiques concernant Londres sont structurés autour de mon nom mental *Londres*. De même, un objet visuel n'est rien d'autre qu'un *object file* individué par un pointeur ou un index « pistant » l'identité d'une « cible » à travers des changements de place et de propriétés (Feldman & Tremoulet, 2006 ; Kahneman et al., 1992 ; Lehnert & Zimmer, 2006 ; Mitroff et al., 2005).

Déf. 0.29. Un *chemin* d'une situation *S* à une situation *S'* est une série (*S*, ..., *S'*...), éventuellement infinie, de situations qui peuvent être successivement déployées dans la fenêtre de présence, avec la condition que deux situations consécutives de la série sont connectées par un chaînon. (Un chemin est donc une représentation unifiante.)

Exemple 3. Au cours d'une rêverie sur Londres, je peux tracer un chemin mental allant de la Tour à Picadilly Circus par une série d'images successivement projetées dans la composante visuo-spatiale de ma mémoire de travail (Baddeley, 1986). (Si je ne sais comment franchir tel ou tel passage, je dois connecter deux situations par un chaînon artificiel.)

Remarque 1. Dans certains systèmes de représentation comme les systèmes mentaux, les plis élémentaires (déf. 0.5b) présentant les situations constituant un chemin peuvent être condensés dans un « e-pli abstrait », c'est-à-dire un pli élémentaire présentant une vue globale du chemin au détriment de la précision. (Je peux synthétiser une promenade mentale de la

Tour de Londres à Picadilly Circus en une image globale même si celle-ci est peu précise.)<sup>13</sup>

Déf. 0.30. L'*union* de représentations unifiantes  $R, R', R'' \dots$ , est définie en identifiant les situations et les chaînons qui peuvent être communs à certaines de ces représentations unifiantes.

Scolie. Si un fragment analogique ou symbolique est commun à  $R$  et  $R'$ , l'union de  $R$  et  $R'$  est elle-même une représentation unifiante ; si  $R$  et  $R'$  n'ont aucun fragment commun, leur union consiste en deux fragments séparés.

Déf. 0.31. L'*espace de représentation* est l'union de toutes les représentations unifiantes (ou de toutes les extensions analogiques), c'est-à-dire *l'univers représenté effectivement par  $S$* .

Remarque 2. De nombreuses représentations unifiantes peuvent être construites à partir d'une même base de situations — comme beaucoup de villes peuvent être construites à partir d'une même base d'éléments de Lego<sup>R</sup> — de telle sorte que des fragments de l'espace de représentation peuvent être « contradictoires ».

Terminologie. En principe, un fragment de représentation pour un système de représentation  $S$  devrait être soit un fragment analogique élémentaire, soit un fragment de la trame symbolique.

Cependant un système de représentation  $S$  peut être forgé pour représenter un univers  $U(S)$ , mais échouer à assumer pleinement cette tâche.<sup>14</sup> De façon générale, l'espace de représentation  $E(S)$  associé à un système  $S$  peut différer de l'univers  $U(S)$  attendu pour  $S$ . En ce sens, on peut aussi considérer que  $E(S)$  « représente »  $U(S)$  de façon plus ou moins complète

<sup>13</sup> La notion de pli élémentaire abstrait sera précisée dans le chapitre 14. (Déf. 14.4.)

<sup>14</sup> Par exemple, soit l'humain daltonien Tom : on peut considérer que le système visuel de Tom lui offre un autre univers visuel que celui pour lequel en principe la Nature forge les systèmes visuels humains.

et/ou fidèle <sup>15</sup> et que chaque fragment de  $E(S)$  est un « fragment de représentation ».

Dans cet ouvrage nous emploierons donc l'expression « fragment de représentation », de façon à désigner soit un fragment d'un système de représentation, soit un fragment d'un espace de représentation.

L'« explicitation » d'un fragment de représentation sera l'élimination des symboles qu'il peut contenir par des opérations de projection (e.g., pour passer d'un fragment de trame au contenu que peut attribuer une fonction sémantique à ce fragment ou pour passer d'un dépli-s à un dépli-t).

-----

---

<sup>15</sup> Les propriétés de complétude et de fidélité seront abordées dans le chapitre 6 (§ 2).

## PREMIERE PARTIE

### POSSIBILITES DANS UN ESPACE DE REPRESENTATION

Philosophes et logiciens ont traité extensivement de la modalité du possible sur les plans métaphysique, logique ou épistémique (e.g., Loux 1979a ; Garcia & Net, 2007 ; Chauvier, 2010). Pourtant le problème du déploiement des possibles en tant que donnés par des systèmes de représentation est resté relativement dans l'ombre, alors même que possibilité et représentation sont intimement liées, car y aurait-il représentation si l'on ne pouvait s'écarter du réel présent et comment un possible non réel pourrait-il être donné (présentifié) autrement que par représentation ?

Sans prétendre débrouiller l'écheveau des multiples conceptions logico-philosophiques développées autour de la notion de possible, nous nous efforçons dans cette première partie de poser les jalons nécessaires au déploiement des possibles dans un espace de représentation.

En suivant ce fil conducteur nous rencontrons d'abord les distinctions classiques entre possibilités ontologiques et possibilités épistémiques, puis entre possibilités *de re* et possibilités *de dicto*. Nous redéfinissons ces distinctions dans le cadre conceptuel des espaces de représentation, ce qui en retour permet d'en préciser certains enjeux, tel celui des modalités d'existence des possibles (chapitres 1 et 2). Des questions spécifiques à notre cadre conceptuel se posent, centrées sur la problématique de la *présence* des possibles, ce qui nous conduit à préciser l'articulation des possibles avec le réel (chapitre 3). Nous pouvons alors formuler quelques premières indications sur l'implémentation des différents types de possibles dans un espace de représentation (chapitre 4). Enfin nous abordons des conditions où des confusions et/ou fragmentations entre mondes possibles peuvent se produire, comme c'est le cas pour un système mental de représentation, ce

qui nous permet de dégager certains aspects paradigmatiques de la navigation modale pour toute navigation mentale (chapitre 5).

-----

## CHAPITRE 1 : POSSIBILITES ONTOLOGIQUES ET POSSIBILITES EPISTEMIQUES

La navigation dans un espace de représentation présuppose la capacité à re-présenter des potentialités en dehors de ce qui se donne comme présent. Ceci nous conduit à préciser la notion de possible en l'articulant à celle de *monde de référence*. La distinction entre possibilités ontologiques et possibilités épistémiques peut alors être reprise dans ce cadre. Nous introduisons également des outils pour décrire ce qui est conservé ou non dans une possibilité relativement au monde de référence : une possibilité apparaît comme l'extension d'une « base » plus ou moins large extraite du monde de référence.

### 1. Navigation, re-présentation, possible

Naviguer dans un espace de représentation implique de s'affranchir au moins en partie du réel présent immédiatement là. Par exemple, un système mental humain adulte peut s'affranchir du perçu immédiat et ranimer par le souvenir la braise d'un évènement enfoui. L'objet du désir n'est pas là, mais par la mémoire, il est re-présenté — d'où un mode de présence quand même, cette présence fût-elle pâle et adoucie.

Déjà, le petit enfant se plaît au jeu de la présence / absence, par exemple en révélant / cachant le visage de son frère aîné par son sourire. Sourire n'est peut-être d'abord qu'un comportement sensori-moteur, mais très vite l'enfant forge une capacité de *représentation* du visage de son frère — c'est-à-dire qu'il devient mentalement capable de le reconstituer partiellement (le re-présenter) en son absence. Dès lors, la mémoire enfantine peut « réanimer »

le frère, même si celui-ci est à l'autre extrémité de la Terre : première navigation mentale, prémisses des océans futurs...

Il existe bien d'autres types de navigation que le jeu de présence/absence ou que le voyage dans les souvenirs. Donnons deux exemples que nous aurons l'occasion de reprendre :

Exemple 1 (Simulation [*pretense*] — e.g., Friedman & Leslie (2007), Baumeister & Masicampo (2010)). Par *simulation*, nous entendrons ici l'imitation d'un monde de référence, pour des motifs variés : ludique, scientifique, fantasmagorique... Lors d'une *simulation-immersion*, tel la plongée complète d'un acteur dans son rôle, le système imitateur peut « oublier » qu'il simule, à l'inverse de la *simulation explicite*. Cependant, un va-et-vient est nécessaire entre simulation-immersion et simulation explicite pour qu'il s'agisse d'une authentique simulation.

Exemple 2 (Lecture mentale [*mind-reading*] — e.g., Carruthers (2009) ; Mascaro & Sperber (2009)). Toute attribution d'un état mental (e.g., fausse croyance) implique de "naviguer" dans le monde d'autrui ou de soi-même en le distinguant du monde réel. En effet, le monde dans lequel navigue un esprit est différent du monde réel <sup>16</sup> (même s'il s'agit du monde réel pour cet esprit lui-même qui « vit » dans ce monde).

S'envoler au-delà de la présence réelle immédiate repose sur une représentation paradoxale d'un contenu « absent » par définition de ce qui est immédiatement : la présence d'un tel contenu absent, donné quand même *via* sa représentation, n'est que *potentielle*. En effet, même si une trace de l'absent est présente dans sa représentation, il n'y est pas présent en lui-même. De plus, pour qu'un système de représentation S forge un contenu absent sans que celui-ci ne se confonde avec le réel, S doit *modaliser* ce contenu, c'est-à-dire le marquer comme simplement *possible* (e. g., pour un système mental, la modalisation sépare le fantasme de l'hallucination). La navigation en dehors du réel immédiatement présentifié est donc étroitement liée : (1) à la représentation en tant que re-présentation, (2) à la notion de présence

---

<sup>16</sup> Sauf si cet esprit est omniscient.



simplement potentielle/possible relativement au monde réel (actuel) avec (re)-présentation de la modalité du possible.

Définitions 1.1-1.4. Soit un système de représentation *S*. Lorsqu'un possible est représenté dans *S*, le *monde de référence* (ou *monde-r*) est le monde relativement auquel ce possible est posé. Un *possible strict* (ou *potentiel strict*) est un possible qui n'appartient pas au monde de référence. Le monde *actuel* est le monde auquel appartient ce qui est présenté dans la fenêtre de présence de *S*. Un *possible simple* (ou *potentiel simple*) est un possible non présentifié par *S*.

Scolie. Le monde de référence est le plus souvent le monde actuel. Le monde actuel est *réel*, quel que soit le système de représentation (ce qui est présent ne pouvant pas ne pas être). D'autres mondes que le monde actuel peuvent être réels. En particulier, lorsque le monde de référence n'est pas le monde actuel, il peut être *admis par hypothèse* comme co-réel au monde actuel.<sup>17</sup> Un possible simple, bien que non présentifié peut être réel et même actuel.

Exemple 3. Soit Tom réfléchissant sur la guerre de Troie et envisageant des alternatives au récit d'Homère dans *l'Iliade*. Les contenus présentés dans le système mental de Tom sont réels et actuels pour ce système. Le monde homérique *H* est le monde de référence pour ces réflexions de Tom. (*H* diffère du monde actuel de Tom.) Si Tom sait que Achille a tué Hector mais pense que Hector aurait pu tuer Achille, cette victoire d'Hector n'est qu'un « possible strict » relativement au monde *H* dans l'univers mental de Tom.

Exemple 4. (Temporalité). Soit une entité *E* du monde matériel donné par un système de représentation mental. Si *E* n'est pas donnée dans le présent immédiat du perçu, *E* n'est que simplement potentielle : étant à Rouen, je ne vois pas la Tour Eiffel, et sa présence n'est que simplement possible pour moi. (D'ailleurs, de mon point de vue, il n'est pas impossible qu'une bombe l'ait soufflée.)

---

<sup>17</sup> Ces points seront repris dans le chapitre 3.

Mais qu'en est-il du monde matériel « objectif » (donné par exemple par un système de représentation scientifique) ? Le champ de la présence immédiate n'est plus le même que celui associé à un système de représentation mental subjectif : même si la Tour Eiffel n'est pas là pour moi qui suis à Rouen, elle se déploie quelque part dans le monde matériel objectif (admettons-le) et sa présence ne relève pas que du simplement possible pour ce monde. Cependant, s'agissant du monde matériel objectif, il faut encore distinguer ce qui est déployé dans le présent supposé objectif, et ce qui n'est plus présent, mais passé ou futur. Or le non-présent n'est pas là : naviguer hors du présent du monde objectif implique aussi d'accéder à un potentiel simple — le passé et le futur du monde objectif sont simplement possibles relativement à son présent.

## 2. Deux types de possibilité

Un monde M se donne dans la représentation, donc : (1) soit de la différence quant à un segment de M peut être posée, (2) soit plusieurs *représentations* de ce qui est visé comme segment de M sont posées comme différentes. Le premier cas correspond aux possibilités *ontologiques*, le second aux possibilités *épistémiques*.

Défs. 1.5-1.6. Les *possibilités ontologiques* sont les alternatives relativement à un (fragment du) monde de référence (e.g., le monde actuel). Les *possibilités épistémiques* sont des alternatives engendrées par une incertitude sur un (fragment du) monde de référence.

### 2.1 Possibilités ontologiques

Selon qu'un fragment du monde de référence est conservé ou non, nous distinguerons deux cas.

### 2.1.1 Extension d'un fragment

Dans un tel cas, le possible est posé comme extension d'un fragment du monde de référence : ce monde peut ou aurait pu être autrement. Par exemple « Le Vésuve aurait pu être en éruption en 2011. » indique une possibilité relativement à notre monde matériel en 2011 — ce qui signifie que l'éruption du Vésuve est un évènement *unifiable* à un fragment du monde matériel de 2011.

Dans le cadre de la théorie de la représentation, une telle unifiabilité est fondée analogiquement (au moins en droit) : le scénario de l'éruption du Vésuve en 2011 peut être déployé et unifié de façon « lisse » à un fragment du monde de référence, c'est-à-dire s'étendre avec ce fragment dans la co-présence.

Un possible *strict* (déf. 1.2), étant contrefactuel relativement au monde-*r*, n'est unifiable qu'à un fragment du monde-*r* et non à sa totalité. (L'éruption du Vésuve en 2011 est peut-être unifiable à la quasi-totalité du monde matériel en 2011, mais non à sa totalité car il n'y a pas eu d'éruption du Vésuve en 2011.)

Soit un tel possible contrefactuel *P*. Comment se détermine le fragment *F* du monde-*r* que *P* étend ? Cette détermination est généralement implicite, *F* n'étant autre que « le monde-*r* sauf non-*P* et toutes choses égales par ailleurs », c'est-à-dire *soustraction* faite de ce qui contredit *P* tandis que tout le reste du monde-*r* est supposé *co-tenable* à *P* (Goodman, 1954/1984) <sup>18</sup>.

En fait, l'explicitation de cette détermination peut poser des problèmes redoutables en laissant apparaître une multitudes de faits liés à la négation de *P* et *intenable*s avec *P*. Les faits intenable avec *P* doivent être eux aussi soustraits au monde de référence pour constituer *P*, et l'extension de cette soustraction peut finalement rendre *P* impossible s'il se révèle que des pans *essentiels* du monde de référence devraient être anéantis pour permettre *P*. (Ainsi, pour mettre Paris dans une bouteille, il faut sans doute altérer des lois essentielles à notre monde matériel, et il en est peut-être déjà ainsi pour permettre une éruption du Vésuve en 2011.)

---

<sup>18</sup> Nous empruntons cette terminologie à Goodman, même si notre cadre conceptuel est bien sûr différent de celui de Goodman.

### 2.1.2 Mondes fictionnels

Le possible peut être posé en larguant toutes les amarres relativement au monde de référence. Ainsi en est-il des mondes romanesques (e.g., le monde de *Don Quichotte*) relativement à notre monde actuel. Un tel monde est en effet posé comme non susceptible de chevaucher ce monde actuel, même s'il vise souvent à l'éclairer par quelque forte leçon. De même, de nos jours, le monde de la mythologie grecque n'est pas censé être unifiable à un fragment quelconque de notre monde actuel, même s'il l'on admet que son étude a une valeur éducative non nulle.

Déf. 1.7. Un monde *fictionnel* est une alternative complète au monde de référence (i.e., aucun fragment de celui-ci n'est conservé dans le monde fictionnel).

Des répliques « à l'identique » de fragments importants du monde-r peuvent toutefois être incluses dans le monde fictionnel (e.g., une réplique du mont Olympe est incluse dans le monde mythologique), de même que bien des lois sont en principe communes aux deux mondes. Pour autant, le monde fictionnel n'est pas l'extension d'une partie du monde-r : les répliques sont elles-mêmes sans chevauchement avec le monde de référence.

Remarque. Un monde fictionnel n'est le plus souvent pas considéré explicitement en tant qu'alternative à un monde de référence. Cependant, il s'agit ordinairement d'un monde possible relativement à notre monde actuel, celui-ci étant pris pour référence implicite comme le montre l'inclusion dans le monde fictionnel de répliques d'entités actuelles (sans parler de la reprise de lois).<sup>19</sup> Il nous serait en fait très difficile, voire impossible, de concevoir en le déployant un monde qui serait « créé » complètement *de novo*, sans lien avec un monde de référence quelconque. Il est par contre possible de

---

<sup>19</sup> Comme exemple d'exception, indiquons les cas d'emboîtements successifs de mondes où seul le premier niveau fictif contient des répliques directes du monde actuel tandis que le n-ième niveau fictif contient des répliques de niveau (n-1).

concevoir un monde créé à partir de *plusieurs* mondes de référence — que l'un d'entre eux soit dominant ou non.<sup>20</sup>

## 2.2 Possibilités épistémiques

L'incertitude épistémique est liée à la finitude du système de représentation. Ainsi, Dieu n'envisage pas de possibilités épistémiques relativement au monde qu'il a créé (sinon médiatement en déployant l'état psychique de ses créatures).<sup>21</sup> Les possibilités épistémiques sont constituées par les différentes extensions analogiques (déf. 0.9) compatibles avec les données connues par le système de représentation sur le monde concerné. Ainsi, différents scénarios peuvent être associées à la scène d'un crime, constituant autant d'extensions de cette scène compatibles avec les indices recueillis, et la résolution de l'énigme criminelle est obtenue lorsque les indices permettent d'éliminer tous les scénarios à l'exception d'un seul.

## 2.3 Rapports ontologique-épistémique

Les possibilités épistémiques ne sont pas nécessairement des possibilités ontologiques.

Exemple 1. Lors de la résolution d'une énigme criminelle, différentes possibilités peuvent être envisagées quant au scénario du crime, mais une seule est réalisée, et rien ne force à croire que les autres possibilités ont une portée ontologique : si l'incertitude est levée, l'assassin démasqué, les possibles écartés s'effacent dans le néant.

---

<sup>20</sup> Il faudrait en principe ajuster légèrement la définition 1 pour tenir compte des cas où il y a plusieurs mondes de référence. De toute façon lorsqu'aucun fragment d'un monde de référence n'est conservé dans le possible posé, comme dans le cas d'un monde fictif, la notion de monde de référence perd de son importance.

<sup>21</sup> Tandis que les possibilités ontologiques sont possibles même pour Dieu.

Inversement les possibilités ontologiques ne sont pas nécessairement des possibilités épistémiques. En effet, une possibilité ontologique peut être indifférente à des éléments connus du monde-*r*, les variations contrefactuelles étant autorisées.

Exemple 2. Soit le lancer d'une paire de dés non pipés et supposons que le résultat du premier dé est connu : il n'existe que six résultats épistémiquement possibles pour la paire de dés, bien qu'il existe 36 résultats ontologiquement possibles pour cette même paire (soustraction faite au monde-*r* du résultat du premier dé).

Enfin, certaines possibilités peuvent être aussi bien ontologiques qu'épistémiques.

Exemple 3. Admettons l'existence des Martiens dans le monde de référence : on peut soutenir que leur drapeau peut être vert ou rouge aussi bien ontologiquement qu'épistémiquement.

Des interactions existent entre possibilités ontologiques et situation épistémique. En effet, les possibilités ontologiques sont souvent envisagées sur fond d'ignorance, et le fragment conservé du monde-*r* dans leur construction, limité par incomplétude épistémique, est appelé à s'étendre si la connaissance s'accroît, ce qui restreint alors les possibilités ontologiques.

Exemple 4. On envisage 36 possibilités ontologiques pour le lancer d'une paire de dés, mais l'on apprend que le premier dé donnera toujours "1" en raison de la lourdeur de sa face "6" : si l'on choisit d'intégrer cette donnée dans le fragment conservé du monde-*r*, alors il n'y a plus que six possibilités ontologiques pour le lancer de la paire.

Exemple 5. On admet que les Martiens peuvent avoir un drapeau rouge ou un drapeau vert, puis l'on découvre qu'une loi de la nature fait que tout Martien décède immédiatement en présence de rouge : cette loi de la nature

une fois intégrée comme donnée de départ, avec ses conséquences pragmatiques évidentes, le drapeau vert est la seule possibilité ontologique.

## 2.4 Base-P

Ontologique ou épistémique, une possibilité est l'extension d'un fragment d'un monde de référence, ce fragment étant à la limite réduit au vide dans le cas des mondes fictifs qui n'incluent que des répliques du (des) monde(s) de référence.

Défs. 1.8-1.10. La *base-P* est le fragment du monde-r qu'une possibilité étend. Dans le cas d'une possibilité fictionnelle, la base-P est vide, et l'on définit la *base-P'* comme le(s) fragment(s) de(s) monde(s) répliqué(s) que la possibilité étend. Lorsque de multiples extensions analogiques sont envisagées à partir d'une même base-P, incompatibles entre elles, ce sont autant d'*alternatives*.

Exemple 1. Soit un instant T où l'on considère des possibilités pour le futur F, F', F"... : le scénario du monde tel qu'il s'est déployé jusqu'à T constitue la base-P de F, F', F"... qui sont autant d'alternatives pour le futur.

Remarque 1. La différence signant l'incompatibilité entre deux extensions alternatives relativement à une même base-P n'est autre que leur non-unifiabilité analogique, c'est-à-dire l'impossibilité de leur fusion par superposition (matchage). La *négation* d'un énoncé exprime un tel non-matchage entre un fragment du monde de référence et le contenu nié. Par exemple, « Cette neige n'est pas rouge. » affirme un non-matchage entre un fragment de notre monde actuel présentant de la neige blanche (supposons-le) et un fragment présentant cette quasi-même neige mais rouge, déployé dans un possible étendant implicitement le monde actuel soustraction faite de la couleur blanche de cette neige et de tout ce qui est intenable avec le fait que cette neige soit rouge (notamment ce qui implique que cette neige soit blanche).

Une possibilité est donc l'extension d'une base-P, complétant cette base-P d'une façon ou d'une autre. Les différentes extensions relativement à une même base-P constituent des alternatives la complétant, non « matchables » deux à deux (sauf inclusion de l'une dans l'autre).

Scolie. Contrastons bien possibilités ontologiques et possibilités épistémiques quant à la constitution de la base-P sous-jacente :

a. Dans le cas de possibilités ontologiques, les alternatives étendent une base-P sélectionnée par *soustraction* relativement à la totalité du monde de référence, cette soustraction pouvant inclure des fragments connus du monde (la contrefactualité est alors assumée).

Exemple 2. On sait que le drapeau martien est vert et l'on définit la base-P en soustrayant au monde entier ce fait (« toutes choses égales par ailleurs »). Si rien dans la base-P ainsi définie ne s'oppose à ce que le drapeau des Martiens soit rouge, autrement dit si une extension de la base-P inclut un scénario où le drapeau martien est rouge, alors le drapeau martien rouge est possible ontologiquement.

Comme nous l'avons déjà souligné, la base-P (ou la base-P') est en général implicite et associée à une clause *ceteris paribus* (« toutes choses égales par ailleurs »). Par exemple, un roman réaliste récupère dans la base-P' les lois ordinaires du monde actuel sans qu'il soit besoin de les expliciter.

La base-P/P' peut néanmoins être explicitée en fonction de ce que l'on admet comme nécessaire : certaines données du monde de référence et certaines lois peuvent la contraindre. En particulier, des possibilités s'effacent au fur et à mesure qu'une base-P est étendue par la prise en compte de fragments connus du monde de référence s'ils sont admis comme nécessaires. Les lois logiques s'imposent à toute extension, mais il n'en est pas de même pour les lois plus particulières au monde de référence (physiques, biologiques, psychologiques, etc.) d'où différents types de possibilités/nécessités ontologiques.



Inversement, la base-P peut être restreinte en fonction de ce que l'on explicite comme intenable avec des éléments contrefactuels propres aux possibilités envisagées. On peut en particulier restreindre la base-P en ôtant des faits ou des lois connus comme valant dans le monde de référence. Plus la base-P est ainsi restreinte, plus les possibilités deviennent extraordinaires.

Exemple 3. Supposons que l'on ait démontré la loi biologique L selon laquelle tout Martien décède immédiatement en présence de rouge. Pour permettre le drapeau rouge aux Martiens, il faut restreindre la base-P en lui ôtant L et tout ce qui est intenable avec le drapeau rouge, mais aussi avec non-L (en rafistolant notamment la constitution biologique des Martiens). Mais si l'on considère que les lois biologiques ont une valeur de nécessité pour le monde de Mars et ses alternatives, la loi L doit être incluse dans la base-P et le drapeau rouge est en fait impossible pour les Martiens (à moins qu'ils ne le choisissent pour un suicide collectif).

Remarque 2. L'explicitation de la base-P n'est en fait jamais complète et c'est la raison profonde pour laquelle le recours aux modalités est si problématique (voire douteux pour certains auteurs comme Quine [1953a, 1953b]).

b. Dans le cas de possibilités épistémiques, la base-P est constituée par les fragment connus du monde de référence. La base-P est donc *étendue au maximum* de ce que permettent les connaissances sur le monde-r, et seule reste la « soustraction forcée » imposée par l'ignorance — la part d'ombre que le sujet épistémique s'efforce précisément de pallier en complétant par recours au possible le moignon du monde disponible de façon sûre. Au contraire des possibilités ontologiques, où l'on restreint d'autant plus la base-P que ce que l'on estime nécessaire est mince, notamment en envisageant des extensions contrefactuelles s'affranchissant du connu, il s'agit ici de construire différentes extensions du connu (éventuellement une seule, mais il y a alors certitude épistémique).

-----

## CHAPITRE 2 : POSSIBILITES DE RE, DE DICTO ET SEMI-SYNTAXIQUES

Une possibilité nous est présentée, comme toute entité, à travers un système de représentation. Or, s'il semble de prime abord évident que ce ne sont pas les représentations qui sont possibles mais leurs contenus, dans certains cas la construction des possibles s'effectue syntaxiquement et non sémantiquement, de sorte que la modalité paraît s'attacher à un complexe représentationnel et non à un contenu représenté. Nous retrouvons ici la distinction scolastique entre possibilités *de dicto* et possibilités *de re* (e.g., Chenique, 2006 ; Loux, 1979b). Dans ce chapitre, la reprise de cette distinction au sein de notre cadre conceptuel nous conduit à approfondir le problème du mode de présentation/présentification d'une entité quelle qu'elle soit, avant d'en tirer les conséquences pour les possibilités elles-mêmes. En particulier, nous mettons en lumière une distinction importante entre deux modalités d'existence du possible.

### 1. Définitions

Des possibilités semblent pouvoir être construites à partir de combinaisons permises par la composante symbolique d'un système de représentation (déf. 0.7).

Exemple 1. Soit l'humain Tom qui dispose dans son système mental pour décrire le monde M de représentations de Sam et de Jim, et sait que les métiers de boulanger, de cordonnier et de charcutier peuvent être exercés dans M. Tom se demande quelles sont les possibilités professionnelles pour

Sam et Jim. En combinant ses noms mentaux *Sam* et *Jim* avec ses prédicats conceptuels *Boulangier*, *Cordonnier* et *Charcutier*, Tom construit neuf propositions mentales et obtient ainsi neuf possibilités *de dicto* pour les métiers de Sam et Jim.

Exemple 2. Soit le lancer d'une paire de dés non pipés. Quels sont les résultats possibles ? Une réponse peut être fournie en considérant les combinaisons syntaxiques des symboles admis pour le résultat de chacun des deux dés : étant donné les six noms « 1 », « 2 », « 3 », « 4 », « 5 », « 6 », on obtient trente-six combinaisons, donc trente-six possibilités.

Défs. 2.1-2.2. Une possibilité est *de dicto* lorsqu'elle est construite syntaxiquement de sorte que la modalité du possible paraît attachée à une représentation symbolique (e.g., nominale, propositionnelle...), tandis qu'une possibilité est *de re* lorsqu'elle est contruite sémantiquement, de sorte que la modalité du possible est posée relativement au contenu de la représentation qui la présente.<sup>22</sup>

## 2. Semi-syntaxique et possible

Même les possibilités *de re* sont données à travers un système de représentation — tout au moins pour des êtres finis comme nous qui n'accédons aux mondes et à leurs entités qu'en les représentant — et ceci n'est pas sans conséquence sur leur « réalité » telle qu'elle est visée par la qualification « *de re* ».

---

<sup>22</sup> Ces définitions ne correspondent pas exactement à la reprise contemporaine de la distinction *de dicto* / *de re* (e.g., Loux, 1979b ; Plantiga, 1974/2010) selon laquelle la modalité *de dicto* qualifie toujours une *proposition* (e.g., « Il est nécessaire que le nombre des planètes soit plus grand que 7 »), tandis que la modalité *de re* qualifie la possession d'une propriété par une entité objectale (e.g., « 9 est nécessairement plus grand que 7 »). Relativement à notre cadre conceptuel, les définitions 2.1-2.2 sont plus fécondes. (Dans notre cadre conceptuel, les propositions ne sont que des phrases idéalisées, donc des cas particuliers de représentations symboliques, parmi d'autres tels que les noms ; les noms sont des représentations symboliques à part entière – voir Plagnol [2005].)

En fait, si un contenu possible est non trivial, c'est-à-dire excède les capacités de la fenêtre de présence (déf. 0.5), sa présentation s'effectue par des fragments analogiques qui contiennent encore des symboles, comme pour toute entité qui excède ce qui peut être pleinement déployé dans la fenêtre de présence. Nous devons prendre ici le temps d'un détour pour rappeler un aspect fondamental du fonctionnement de nos systèmes symboliques (e.g., langages).

Déf. 2.3. Une *représentation semi-syntaxique* est une représentation analogique qui contient encore des symboles mais n'est pas entièrement syntaxique (cf. déf. 0.12).

Scolie (Plagnol, 2005). Le fonctionnement à un niveau semi-syntaxique est essentiel à l'usage d'un langage humain. En effet, dans notre compréhension ordinaire d'un langage, il se peut très bien que le référent d'un symbole n'ait pas besoin d'une présentification complète. Par exemple, un auditeur/lecteur peut ne déployer qu'un contenu syntaxique en présence d'un nom tel « orme », laissant le déploiement sémantique à un "expert" putatif (Putnam, 1973) <sup>23</sup>. Il nous est en fait rarement nécessaire d'expliciter les contenus, c'est-à-dire les fondations analogiques sous-jacentes à nos représentations symboliques, et, bien plus, *nous ne devons généralement pas le faire*, car le coût cognitif serait beaucoup trop lourd. Par exemple, l'explicitation complète lors d'une lecture est peu fréquente et dépend des buts ou du focus du lecteur (Denis & de Vega, 1993 ; Graesser et al., 1994 ; Sturt et al., 2004 ; Ward & Sturt, 2007). Selon Sanford et al. (2005), « shallow semantic processing may be ubiquitous » (p. 378). De même, nous surfons sur Internet en enchaînant des web-pages par des liens Hypertext sans explorer chaque web-page à fond. (Bien de ces web-pages contiennent elles-mêmes des liens Hypertext dont nous renonçons à déployer le contenu.)

Cependant, nous restons rarement à un niveau purement syntaxique, car il faut que le contenu sémantique ait un minimum de présence, ne serait-ce que pour confier la référence à un expert putatif. En entendant « orme », un

---

<sup>23</sup> Cet expert est éventuellement telle ou telle région « compétente » de la mémoire de l'auditeur/lecteur.

lecteur déploie ordinairement une ébauche d'arbre prototypique et non une ébauche d'animal. En règle générale, en décodant des expressions, nous fonctionnons donc à un niveau *semi-syntaxique*, c'est-à-dire que nous déployons partiellement le contenu sémantique de ces expressions tout en conservant des éléments symboliques dans ce qui est déployé — ces éléments étant syntaxiquement présents comme des étiquettes intégrées au contenu <sup>24</sup>. Les éléments syntaxiques conservés dans une représentation semi-syntaxique peuvent éventuellement être explicités par des projections analogiques (déf. 0.14) plus raffinées, soit par nous-mêmes si tel est notre "désir" (et que nous avons le temps et les connaissances requises), soit par des experts putatifs.

Exemple 1. Si j'énonce « Je suis marié avec Marilyn Monroe. » mon auditeur n'est pas obligé de déployer un modèle mental complet allant jusqu'à inclure la situation fictive de mon mariage avec Marilyn : il peut se contenter d'un modèle me présentant avec Marilyn, en liant syntaxiquement nos représentants par une étiquette symbolique « sont mariés ».

Exemple 2. Lorsque je lis un roman de fiction, je ne déploie le plus souvent que très partiellement le monde décrit par le romancier, me contentant de surfer à un niveau semi-syntaxique, grâce à des esquisses fort incomplètes.<sup>25</sup>

L'illusion semi-syntaxique, au cœur de l'usage réussi du langage, s'applique aussi à l'expression des possibilités, c'est-à-dire aux extensions de bases-P ou de bases-P'. Sauf exception triviale — où tout le contenu est déployé dans un fragment analogique élémentaire hormis un symbole modal —, une possibilité *de re* ne nous est donnée que sous la forme d'un fragment semi-syntaxique avec des éléments symboliques non projetés : nous croyons nous offrir directement un possible *de re* et c'est en fait une vague esquisse semi-syntaxique que nous déployons.

<sup>24</sup> Un peu comme les bulles attachées aux personnages de bandes dessinées pour présenter leurs paroles ou pensées.

<sup>25</sup> Pour bien saisir ce point, on peut penser à la lecture de la description d'une serre comme dans la *Curée* (1871) de Zola, avec nombre de noms compliqués de plantes (« Maranta », « Gloxinia »...) dont le lecteur non jardinier ignore tout.

Exemple 3. Je pense *trente-six résultats sont possibles* pour les résultats du lancer d'une paire de dés en croyant penser trente-six possibilités *de re*, mais je ne déploie mentalement que très peu des trente-six possibilités, sinon aucune. Bien plutôt, je ne présentifie qu'une vague ébauche d'une paire de dés à faces indistinctes associée à l'étiquette syntaxique *trente-six*. Même si un contenu *de re* est visé, la modalité est en pratique attachée à un contenu semi-syntaxique.

Déf. 2.4. Une possibilité est *semi-syntaxique* lorsque la modalité est attachée à un contenu présenté semi-syntaxiquement.

Toute possibilité se donnant comme *de re* mais non triviale est semi-syntaxique.

### 3. Condition de Déployabilité

En quel sens les possibilités strictes existent-elles ? Quelle est leur mode d'être si elles n'ont point la pleine réalité (ou postulée telle) du monde de référence ?

De telles questions se posent à l'évidence pour les possibilités *de dicto*, : quelle présence ont-elles dès lors que leur contenu n'est pas déployé authentiquement ? Leur fabrication ne procédant que *via* les règles syntaxiques du système de représentation, rien ne prouve qu'elles correspondent à un contenu effectif (au-delà de leur présence syntaxique).

Exemple. « Le cercle est carré » est une combinaison syntaxique permise par la langue française mais il ne peut y avoir de contenu déployant un cercle carré.

Mais l'existence des possibilités *de re* non triviales paraît pouvoir tout autant être mise en doute dès lors qu'elles sont d'abord données semi-

syntactiquement, c'est-à-dire dans des fragments de représentation contenant encore des symboles. Si le contenu d'une possibilité *de re* n'est pas totalement effectif, est-elle bien une « réelle » possibilité ? Même s'il ne s'agit pas de conférer à une possibilité *de re* une réalité de l'ordre du monde actuel, on est en droit d'attendre qu'elle ait un véritable contenu. Dans le cadre de la théorie de la fondation analogique, nous sommes ainsi conduits à énoncer une condition de déployabilité pour qu'une possibilité soit authentiquement *de re*.

Condition de Déployabilité (CD). Pour qu'un possible soit possible *de re*, il faut qu'il soit présentifiable, c'est-à-dire qu'il soit déployable *de droit* dans au moins un système de représentation.

### 3.1 . Déployabilité effective et expertise

Soit P un contenu modalisé présenté dans un système de représentation S. Si P est trivial, il peut être déployé dans un pli élémentaire de S (assorti d'un indice modal s'il ne s'agit que d'un possible strict), c'est-à-dire présentifié dans la fenêtre de présence. Ce cas trivial n'offre pas de difficulté quant à l'effectivité du contenu qui est alors donné immédiatement.

Mais, dans tous les autres cas, P est présenté semi-syntaxiquement, *via* la composante symbolique du système de représentation — composante qui offre des extensions à partir de la base analogique. Alors, selon la condition (CD), pour que P soit *de re*, il faut qu'*au moins de droit*, les items symboliques constitutifs de la représentation de P soient entièrement éliminables par projections successives au profit d'une pleine fondation, c'est-à-dire que l'on doit montrer que l'on *peut* parvenir au déploiement d'un contenu purement analogique Cf(P). Deux cas sont alors à envisager :

- soit le système S contient lui-même les éléments nécessaires à la fondation analogique de P, c'est-à-dire à son déploiement effectif dans l'espace de représentation associé à S <sup>26</sup> ;

- soit le déploiement effectif est confié aux ressources d'un « expert », c'est-à-dire aux ressources d'un système de représentation S' à la capacité garantie quant à une fondation effective de P. Par exemple, si j'ai la certitude que Dieu est toujours véridique et qu'Il a énoncé la possibilité salvifique du Paradis, alors j'admets la possibilité *de re* du Paradis, même si je ne suis pas capable de le déployer effectivement (sinon j'y serais immergé, ce qui n'est pas tout à fait le cas).

Remarque. En principe, la fiabilité du système de représentation expert S' devrait être prouvée dans le système de représentation S où la possibilité expertisée est énoncée. Comment sinon S pourrait-il être sûr de la fiabilité de S' ? Mais ne faudrait-il pas alors que S soit capable de fonder lui-même ce que S' est capable de fonder ? Sans prétendre répondre à ces questions, nous supposons pour la suite de cet essai que la garantie par un expert est possible. (Cette supposition n'aura pas d'incidence sérieuse sur nos développements ultérieurs.)

Résumé. Selon la condition de déployabilité exigible pour une authentique possibilité *de re*, une preuve d'effectivité est nécessaire pour affirmer pleinement une possibilité *de re*. Cette preuve doit être disponible dans le système de représentation où la possibilité est énoncée, ou à défaut, dans un système de représentation fiable.

### 3.2 . Semi-intuitionnisme

Selon la Condition de Déployabilité, il faut qu'*au moins de droit* un chemin de fondation puisse être exhibé pour déclarer un possible *de re*, c'est-à-dire

---

<sup>26</sup> Même si ce déploiement peut rester virtuel, par exemple parce que le contenu fondé Cf(P) excède la « taille » de la fenêtre de présence d'où la nécessité d'enchaîner des fragments analogiques élémentaires pour naviguer dans Cf(P).



qu'une méthode de construction de son contenu doit exister, ce contenu étant présentifiable dans quelque système, les symboles constituant l'énoncé de la possibilité étant entièrement éliminables (à l'exception du symbole modal) au profit d'une pleine donation du contenu.

Pour déclarer un contenu « possible *de re* », nous demandons donc non pas d'en exhiber une construction, mais simplement de prouver l'existence d'une méthode de construction. Nous pouvons parler ici de *semi-intuitionnisme*. (Le versant intuitionniste étant d'autant plus modéré que l'on admet que la fondation peut s'effectuer dans un autre système de représentation que celui qui affirme la possibilité.)

Exemple. Me prouver qu'il existe 36 combinaisons possibles pour le jet d'une paire de dés ne me demande pas de construire effectivement les 36 combinaisons : l'exhibition d'une méthode de calcul très simple permettant de parvenir au résultat de 36 est suffisante <sup>27</sup>. Et si je suis nul en mathématiques mais qu'un mathématicien dont j'ai pu prouver la fiabilité m'affirme l'existence de ces 36 combinaisons, la valeur *de re* des 36 possibilités reste garantie pour mon système de représentation.

### 3.3 Le possible par ignorance

Notre fonctionnement mental étant essentiellement semi-syntaxique, presque toutes les possibilités que nous énonçons ne le sont que semi-syntaxiquement. Une possibilité, sauf exception triviale, n'existe donc qu'en puissance pour nos systèmes mentaux, c'est-à-dire qu'elle demeure en instance de déploiement hormis ce qui en est déployé à un instant donné en fenêtre de présence (assorti d'un indice modal approprié).

Une possibilité d'apparence *de re* se donnant sauf trivialité sous la forme de fragments semi-syntaxiques avec des éléments symboliques non projetés, une telle apparence peut être trompeuse, et celui qui affirme une telle possibilité peut alors ignorer être dans un tel cas de "tromperie", c'est-à-dire qu'il peut ignorer que cette possibilité ne donne pas lieu à une effectivité *de*

---

<sup>27</sup> Voir par exemple § 4 *infra*.

*re* complète, un peu comme l'on peut dire « Je mens. » ou affirmer « Ce cercle est carré. » sans se rendre compte que ces énoncés ne peuvent avoir de contenu effectif totalement déployé. C'est pour cela qu'une preuve d'effectivité serait en principe exigible pour tout ce qui n'est pas immédiatement déployé, tout au moins si ce qui se donne semi-syntaxiquement doit avoir une pleine portée effective *de re*.

Mais, dans la vie ordinaire, lorsqu'on énonce une possibilité, la déployabilité effective n'est en général nullement prouvée. On déclare « c'est possible » par ignorance, alors que la tentative d'une fondation effective aboutirait peut-être à une impossibilité. L'explicitation des possibilités évoquées de façon semi-syntaxique peut notamment révéler des impossibilités lorsque la base-P se détermine plus précisément.

Exemple. Lors d'une rêverie agréable après avoir regardé le film *River of no Return*, je pense « Il est possible que je me marie avec Marilyn Monroe. ». En fait cette pensée est semi-syntaxique, ma phrase mentale étant associée à une vague esquisse de scène de mariage comportant une vague esquisse de très jolie femme blonde. Si je tente de l'expliciter effectivement, je me rends compte d'une impossibilité car Marilyn est morte, je m'en souviens maintenant.

#### 4. Existence potentielle et existence effective

Nous devons lever une ambiguïté sur l'*existence* des possibilités *de re*. Nous avons admis qu'une preuve d'effectivité permet de reconnaître une authentique possibilité *de re* sous une présentation semi-syntaxique. Il pourrait sembler alors que l'existence d'une possibilité *de re* doit être admise dès qu'une preuve d'effectivité est donnée. Par exemple, ne peut-on admettre, s'agissant du résultat d'un lancer d'une paire de dés non pipés, que l'énoncé « 36 résultats sont possibles », fruit d'une preuve mathématique très simple, affirme bel et bien l'existence de 36 possibilités *de re* ?

Mais ici nous devons distinguer avec soin *l'existence potentielle* et *l'existence effective*. L'existence potentielle est l'existence sous forme de code partiel ou total, l'existence effective est l'existence déployée. Or, une preuve d'effectivité justifie seulement une existence potentielle. Détaillons ce point important en trois étapes :

1. Précisons d'abord l'origine de notre intuition selon laquelle l'existence de 36 possibilités *de re* pour le lancer d'une paire de dés non pipés est affirmable de droit, sans exiger nécessairement leur déploiement.

Pour énoncer de façon justifiée « 36 résultats sont possibles. », je n'ai pas besoin d'exhiber (présentifier) les 36 résultats concrets pour la paire de dés (ce serait d'ailleurs impossible en simultané), ni même d'énumérer les 36 paires numériques correspondantes « (1,1), (1,2),... ». Bien plutôt, je me contente de considérer les six résultats possibles pour le premier dé, d'en déduire les six résultats possibles pour le second dé, puis, ces résultats étant indépendants, j'effectue la multiplication  $6 \times 6 = 36$ , prouvant ainsi 36 possibilités, leur existence et donc leur caractère *de re* authentique.

Il semble ainsi que la certitude de l'obtention des 36 combinaisons suffise à prouver les 36 possibilités *de re* sans qu'il y ait nécessité de les déployer pour attester leur existence. 36 n'existe-t-il pas ? Donc, il y a 36 points (pour ainsi dire), et l'énoncé « 36 résultats sont possibles » ne ferait qu'attacher une possibilité à chacun de ces points : même sans le déploiement d'aucune paire de dés concrètes, il y aurait 36 possibilités pour le résultat du lancer. Que ces possibilités ne soient pas entièrement déployées n'interdirait point l'affirmation de leur existence. Une possibilité n'est précisément rien d'autre que du potentiel ! Affirmer une possibilité, même au sens fort *de re*, ce ne serait rien d'autre qu'affirmer une entité potentielle, entité qui n'a pas besoin elle-même d'être déployée, sa constructibilité étant suffisante, personne ne demandant rien de plus pour croire à son existence. Si 36 possibilités sont constructibles, 36 possibilités existent.

2. Une preuve d'effectivité permet de démontrer un déploiement de droit, soit directement dans le système de représentation où s'énonce la possibilité, soit par confiance dans un système tiers, d'où une certitude quant à

l'authenticité *de re*. De telles preuves autorisent notamment des énoncés quantifiés comme « Trente-six résultats sont possibles ». Nous avons le sentiment que l'existence des 36 possibilités *de re* est affirmable en raison de notre certitude d'accès si nous voulions les déployer.

Mais une illusion de pleine réalité réside dans « 36 possibilités existent ». Car qu'est-ce que « 36 » ? C'est « 3 » et « 6 » accolés en base 10<sup>28</sup>, c'est-à-dire le nom d'un nombre qui s'écrit « 36 » en base 10 mais qui reçoit un code plus complexe en base trois et qui demanderait trente-six bâtons unaires « 1 » en base 1. Lorsque je dis « 36 », je ne prouve en rien que 36 entités existent effectivement, seule la notation unaire le prouverait. Certes, j'ai la certitude que je pourrai parvenir à décoder « 36 » pour restituer 36 unités concrètes codéployées et alors effectivement existantes. "36" donne une procédure exécutable pour déployer 36 entités, je « sais » que je peux « exécuter » 36 pour obtenir 36 bâtons unaires. Cependant, connaître une procédure n'est pas l'exécuter, et tant que la procédure n'est pas exécutée, ces entités n'existent pas. La certitude de la réussite de l'exécution est garantie, mais cette certitude d'exécution n'est pas l'exécution réalisée, ce n'est qu'une promesse.

On peut donc calculer un nombre de possibilités, c'est-à-dire marquer un nom de nombre qui indique une quantité déterminée de possibilités sans que ces possibilités n'existent effectivement : « Il existe 36 résultats possibles. » ne signifie pas que l'on compte réellement 36 entités correspondant à ces possibilités, leur existence n'est pas effective mais potentielle. « 36 possibilités de dés » est un code pour 36 possibilités de dés, une abréviation pour une procédure permettant de déployer 36 résultats différents pour la paire.

3. Il nous faut donc opposer *l'existence potentielle* et *l'existence effective*.

Défs. 2.5-2.7. Une entité *existe effectivement* lorsqu'elle est pleinement déployée. Une entité *existe potentiellement* lorsqu'elle est déployable sans être pleinement déployée.

---

<sup>28</sup> Les considérations de ce paragraphe vaudraient aussi *mutatis mutandi* pour « trente-six ».

Remarque. Dans un système de représentation, une entité effective se donne comme telle dans un dépli-t (déf. 0. 27).

L'existence potentielle est une pseudo-existence, repliée sous la forme d'un code, seule l'existence effective déployée est une authentique présence.

Une existence potentielle peut être affirmée *a priori* grâce à une preuve d'effectivité. Par exemple, à l'aide de l'arithmétique élémentaire on peut prouver *a priori* que 200000000 (entités) existent potentiellement, mais tant que « 200000000 (entités) » n'est pas projeté sémantiquement, ce n'est qu'une expression syntaxique, et croire sur la seule base d'une telle preuve que 200000000 (entités) existent authentiquement, c'est confondre le nom et la chose, les bans et le mariage, la formule chimique et le goût du vin.

Certes, dans le cas d'une entité mathématique une preuve d'effectivité garantit que l'exécution du code fournit bien l'entité sans dépendre de conditions contextuelles. Mais, même dans un tel cas, on ne saurait confondre la pleine réalité effective et le codage « comprimant » l'entité : il y a loin de la coupe aux lèvres, quelle que soit la certitude mathématique de la jouissance. Une existence comprimée n'est pas une existence actuelle et le possible présenté semi-syntaxiquement est comprimé (à l'exception de ce qui est déployé à un instant donné dans des fragments analogiques). Les possibilités *de re*, étant présentées semi-syntaxiquement, sauf exception triviale, n'ont qu'une existence potentielle.

-----

### CHAPITRE 3 : PRESENCE REELLE, ACTUELLE ET POSSIBLE

Pour un système de représentation donné, seul ce qui est déployé comme présence a une effectivité ontologique et tout ce qui a une telle présence *est* effectivement ; tout ce qui n'est pas déployé, mais donné seulement syntaxiquement, n'est pas présent, n'est que potentiel, et n'a pas de valeur ontologique effective. Mais si tout le possible ne reçoit de valeur ontologique effective que du présent, donc de ce qui est par définition réel, et même actuel, y a-t-il réellement du possible ? Un monde possible n'est-il effectivement que pour autant qu'il recouvre le monde réel actuel ? Comment un autre monde que le monde actuel est-il alors possible ?

Dans ce chapitre, nous précisons les relations entre réel, actuel et possible dans le cadre conceptuel des espaces de représentation. Ceci nous conduit à introduire la notion de *base de présence* en explicitant les extensions possibles d'une telle base lorsqu'on change de système de représentation (§ 1). Des problèmes classiques comme celui des garanties quant à l'atteinte du réel sont reformulés dans ce cadre (§ 2). Le § 3 synthétise nos résultats.

#### 1. Bases de présence

Commençons par bien définir ce qui est présent dans un système de représentation donné :

Déf. 3.1. Soit un système de représentation  $S$ . La *base de présence élémentaire* (ou *base-Pre*) de  $S$  est l'ensemble de ce qui se présente à un instant donné dans  $S$ , déployé par définition dans des fragments analogiques élémentaires

constituant un pli élémentaire remplissant la « fenêtre de présence » de S (cf. défs. 0.5-0.5b).

D'une part, la base de présence élémentaire se donne dans la fenêtre ouverte sur un ou plusieurs mondes par un système de représentation ; d'autre part, en tant que présence effective, elle est pleinement réelle et actuelle, *d'une réalité qui transcende tout système de représentation.*

Exemple 1. Soit mon système mental J. Supposons que je lise *Les Trois Mousquetaires* et que je « visualise » des esquisses d'Athos, Porthos et Aramis en les déployant dans un modèle mental : (1) la base de présence élémentaire de J inclut ces trois esquisses, (2) les trois Mousquetaires existent *effectivement* à cet instant pour moi, exactement en tant que ces esquisses existent, c'est-à-dire que la valeur ontologique effective des trois Mousquetaires à un instant donné pour moi est exactement fixée par ce que mon modèle mental déploie d'eux à cet instant, et (3) cette valeur est transcendente.

De l'intérieur d'un système de représentation, ce qui existe en dehors de la base de présence élémentaire, n'étant pas « là », n'est donné que par la composante symbolique du système. Cette composante symbolique permet à des coexistants d'être présents potentiellement, même s'ils ne sont pas déployés dans ce système.

Exemple 2. Je ne suis pas en présence de la totalité de mon frère Harry, je l'aperçois seulement de face, mais je suis « sûr » que Harry existe en tant qu'humain tridimensionnel. Au delà de sa présentation de face, Harry n'est que potentiellement pour moi mais j'*admets* qu'il est déployé en totalité en dehors de mon système de représentation.

De l'intérieur d'un système de représentation, un possible n'a de valeur ontologique effective que dans l'exacte mesure où il est déployé donc recouvre la base de présence élémentaire, tout son "reste" n'est que simplement potentiel, avec une existence limitée de code syntaxique, sa

déployabilité fut-elle prouvée, voire son déploiement actuel dans un autre système de représentation fût-il garanti.<sup>29</sup>

Une base de possibles (base-P), pouvant être donnée syntaxiquement, diffère en général de la base de présence élémentaire (base-Pre).

Remarque 1. Une base-P effectivement représentée, au moins en partie, contient une partie des fragments analogiques élémentaires constituant la base-Pre. En effet un possible, pour être effectivement représenté, doit être présenté, donc présent au moins en partie (et non totalement absent). La base de possibles inclut donc au minimum une partie des fragments analogiques correspondant au contenu présent. Par exemple, pour un système mental humain, un lecteur de roman a dans son contenu présent un « modèle de situation » (Van Dijk & Kintsch, 1983) qui n'est pas tout ce qui est présent au lecteur — tout au moins si celui-ci n'est pas pleinement immergé dans le roman et conserve par exemple un arrière-plan perceptif —, mais contient sans doute au moins un plan de projection bidimensionnel.

Lorsqu'une base-P ne bénéficie pas de la pleine présence dans un système de représentation S — i.e., la base-P n'est pas incluse dans la base-Pre de S — une base de présence élémentaire dans un système plus puissant S', à fenêtre de présence plus "large", peut rendre justice à la base-P de S.

En effet, lorsque l'on étend ce qui est *admis* comme présent, des éléments simplement potentiels dans le système initial peuvent devenir déployés dans la base de présence élémentaire du nouveau système, bénéficiant alors du statut de « pleinement présents » et perdant leur qualité de « simplement potentiels ». Les extensions successives obtenues par une série de systèmes de représentation à bases de présence élémentaires emboîtées de façon croissante peuvent ainsi restreindre progressivement le simplement potentiel au profit du présent.

En particulier, si dans un système de représentations S une base-P n'est présente que potentiellement, mais a une déployabilité *garantie par preuve*, il existe *de droit* pour S un système S' plus puissant tel que cette base-P

---

<sup>29</sup> Ou son existence transcendentale au-delà de tout système de représentation.



déployée est incluse dans la base de présence élémentaire de  $S'$ .<sup>30</sup> De plus, si dans  $S$  une base-P n'est présente que potentiellement, mais a une déployabilité *admise par hypothèse*, cette base-P peut être incluse dans la base de présence élémentaire que  $S$  peut attribuer par hypothèse à un système de représentation  $S'$  plus puissant, même si, par définition, cette base ne serait déployée comme authentique présence que dans ce  $S'$  hypothétique.

Remarque 2. Une base de présence admise n'est donnée qu'en tant que code symbolique (soit "syntaxiquement") au-delà de la base de présence élémentaire.

Déf. 3.2. Soit un système de représentation  $S$ . Une *base de présence admise* (ou *base-Pra*) pour  $S$  est une extension de la base de présence élémentaire de  $S$  par adjonction de tout ou partie de la base de présence élémentaire attribuée par  $S$  à un autre système de représentation  $S'$  (par preuve ou par hypothèse).

Exemple 3. Soit le système mental de Tom, être humain ordinaire qui se promène sur la plage de Trouville-sur-Mer. Si Tom affirme qu'il pleut à Paris, cet état de choses parisien, quelle que soit la certitude épistémique de Tom, est simplement présent potentiellement pour lui, étant déployé sans doute, mais ailleurs que dans son système mental. Une esquisse de pluie parisienne est bien présente pour Tom, déployée dans une image mentale, avec une valeur ontologique effective quelle que soit son évanescence, mais ce contenu n'est pas l'état de choses parisien.

Par contre, dans le « monde objectif », tel qu'il peut être donné par exemple par un système de représentation scientifique plus puissant qu'un système mental, où le co-présent donné immédiatement inclut toute la Terre à un instant donné, la pluie à Paris — si tant est qu'il pleut — est bien un état de choses pleinement présent et non un simple potentiel. De la perspective de son système mental, Tom peut considérer *en l'admettant comme actuelle* la base de présence élémentaire de ce système de représentation plus puissant qui donne le monde objectif, même si bien sûr Tom n'en déploie lui-même

---

<sup>30</sup> Il suffit en principe de prendre pour système  $S'$  la base-P elle-même (déployable de droit) avec une fonction de représentation par identité.

qu'un modèle mental très limité, tout « le reste » ne lui étant que donné syntaxiquement. La base de présence *admise* par Tom est alors le monde objectif.

Puis, Tom peut admettre non seulement ce qui est « présent » à un instant donné du temps « objectif » mais également ce qui est passé, constituant ainsi un « monde objectif élargi » dans lequel le simplement potentiel est repoussé encore plus loin : le passé devient co-présent au monde objectif. La base-Pra de Tom peut alors inclure des états de choses passés comme la pluie hier à Paris.

Enfin, un monde fictionnel (e.g., le monde de *Batman*) peut être admis par Tom comme co-présent avec le monde objectif élargi, dans un univers que déploierait un système de représentation assez puissant pour cela. Le monde fictionnel appartient dès lors à la nouvelle base-Pra de Tom <sup>31</sup>.

## 2. La présence est-elle toujours réelle ? Le cas des systèmes mentaux

De l'intérieur d'un système de représentation, une possibilité n'a de valeur ontologique *effective* que pour autant qu'elle recouvre la base de présence élémentaire, c'est-à-dire pour autant qu'elle recouvre ce qui se donne comme réel actuel dans la présence. Inversement, les fragments du réel présent ont le privilège de conférer leur valeur ontologique à un monde possible qui les inclut (en tant que répliques éventuellement <sup>32</sup>), même lorsque celui-ci n'est qu'un possible strict <sup>33</sup>. Dans quelle mesure peut-on inclure des fragments étendus du réel présent dans un possible ? Comment

---

<sup>31</sup> Si Tom ne confond pas le monde de Batman et la réalité objective qui est pour lui actuelle (car cette réalité étend sa base-Pre), le monde de Batman est pour lui non unifiable analogiquement au monde objectif élargi et constitue donc un monde réel inactuel. Dans les extensions de la présence, nous serons conduits à distinguer par la suite ce qui relève du dépassement de limites simplement épistémiques — tout le co-présent étant alors unifiable analogiquement — comme lorsque je passe de la partie « vraie » de mon système mental au système de la réalité objective, et ce qui relève de la prise en compte de mondes possibles authentiquement distincts — donc non unifiables analogiquement.

<sup>32</sup> Dans le cas des mondes fictionnels (§ 1.2.1.2).

<sup>33</sup> Relativement au monde actuel considéré dans cette section comme monde de référence.

distinguer entre monde actuel et monde simplement possible ? Et qu'est-ce que le monde actuel lui-même au-delà du présent ? Y'a-t-il d'autres mondes réels que le monde actuel ? Dans cette section nous aborderons ces questions relativement aux *systèmes mentaux* de représentation avant d'en généraliser quelques enseignements dans le § 3.

## 2.1 Présence élémentaire

Considérons d'abord le cas où un fragment de présence appartient à la base de présence élémentaire du système de représentation *S*, c'est-à-dire que ce fragment est déployé dans la fenêtre de présence de *S*, donnant donc à *S* un réel actuel immédiatement accessible.

Exemple 1. Soit la Tour Eiffel offerte à mon regard, donnant donc lieu à un percept visuel tridimensionnel pour mon système mental :

- si je regarde la Tour Eiffel, j'attribue en principe « naturellement » la situation perçue au monde actuel, car mon système visuel est censé me donner un fragment du monde réel sensible environnant. J'insère donc ce percept dans un scénario réel associé à mon flux sensoriel ordinaire. Mais, plutôt que de suivre cette pente naturelle, rien ne m'empêche de donner libre cours à mon imagination et d'intégrer le contenu de ce percept au monde imaginaire de Babel de sorte que la forme que je perçois est prise comme étant celle de la Tour de Babel : j'étends ce contenu en un scénario babélien à partir d'informations sur le monde de Babel. Scénario réel actuel et scénario babélien sont deux extensions possibles du contenu de mon percept ;

- pour que le contenu de mon percept intègre un monde donné (e.g., le monde actuel ou le monde de Babel), ce contenu doit être compatible — c'est-à-dire unifiable analogiquement — avec les autres fragments constituant ce monde. Dans le cas du scénario babélien — impliquant par exemple un fleuve mésopotamien bordé d'un désert, des êtres humains vêtus de longues tuniques... — son unification analogique avec les percepts qui succèdent à la vision de la Tour dans mon flux mental se révélera rapidement impossible (e.g., je me rendrai compte que la Seine coule à proximité et non un fleuve

mésopotamien, je rencontrerai des êtres humains habillés en Parisiens et non en Babéliens...) : je ne pourrai intégrer ces percepts au scénario babélien initial même si je pourrai toujours refondre un scénario plus complexe ;

- dans le cas du scénario babélien, pour ne pas m'absorber dans le fantasme (avec de fâcheuses conséquences pratiques), je dois prendre la précaution de le marquer comme imaginaire en le distinguant du réel actuel par un indice quelconque ;

- même intégré à un monde imaginaire, le contenu phénoménologique de mon percept visuel, c'est-à-dire un fragment de ma base de présence élémentaire, demeure dans sa réalité actuelle irréductible.

Exemple 2. Soit une image bidimensionnelle esquissant une tour :

- il est là encore facile d'imaginer plusieurs systèmes d'interprétation d'une telle esquisse, permettant de construire autant d'extensions. Par exemple, le contenu iconique peut être interprété dans un premier système comme référant à la Tour Eiffel et, dans un second système, comme référant à la Tour de Babel <sup>34</sup> ;

- l'absence de compatibilité d'un contenu imaginaire avec les autres données sensibles se révèle encore plus brutalement avec une image qu'avec un percept : il suffit de prêter attention à ce qui est présent en dehors de l'image ;

- le fragment de monde imaginaire incluant la Tour Eiffel et le fragment de monde imaginaire incluant la Tour de Babel, tous deux constitués à partir de l'image esquissant une tour, doivent être marqués comme appartenant à des mondes distincts du monde actuel et distincts entre eux ;

- enfin, le support iconique est un résidu irréductible du réel actuel.

Qu'un fragment de présence élémentaire puisse être intégré par un système mental aussi bien au monde actuel qu'à un monde simplement possible est confirmé par toutes sortes d'expériences quotidiennes où l'esprit

---

<sup>34</sup> La marge interprétative semble même ici plus large que dans le cas du percept visuel car le support réel se réduit à la surface bidimensionnelle du tableau, tandis que dans l'exemple 1 il fallait « forcer » mentalement l'interprétation du percept - tridimensionnel de la Tour Eiffel pour voir celle-ci comme la Tour de Babel (en l'attribuant à un autre monde que le monde naturellement perçu).

hésite entre ce qui est réel et ce qui est imaginaire. Le doute au réveil sur ce qui relève ou non du rêve est un phénomène familier. Il arrive aussi que l'on soit pris de vertige sur le statut de ce que l'on aperçoit : bel objet ou habile trompe-l'oeil ? Et nous pouvons nous livrer à des jeux subtils de va-et-vient entre l'immersion dans l'imaginaire et le retrait sur le réel actuel.<sup>35</sup> Précisons ces changements de statut réel-actuel/imaginaire en nous appuyant à nouveau sur deux exemples :

Exemple 3. Un percept peut rétrograder au statut d'image. Je croyais avoir acheté un studio à Trouville avec une superbe vue sur mer. Mais j'ai été victime d'un escroc : je m'approche de ce que je crois être la fenêtre et je me rends compte qu'il s'agit en fait de la surface d'un mur aveugle sur lequel un habile artiste a peint un trompe-l'œil. La mer que j'aperçois se révèle imaginaire. Je prends conscience de l'illusion selon laquelle j'interprétais sans le savoir ma base-Pre. Mais tout n'a pas été réduit à néant : l'expérience bidimensionnelle résiste, irréductible, car rien ne peut faire que je n'éprouve ce que j'éprouve. De plus, je peux toujours interpréter ce fragment bidimensionnel en l'insérant dans un monde imaginaire tridimensionnel : étant philosophe, je me moque d'être escroqué, car la puissance de mon imagination me suffit pour continuer à voir la mer. Simplement, au lieu d'être victime passive de l'illusion, je sais maintenant que cette mer est imaginaire et que j'interprète un support bidimensionnel, ayant réduit la voilure réelle (actuelle) de la mer perçue de la tridimensionnalité à la bidimensionnalité.

Exemple 4. De mon lit à Trouville, je crois voir un tableau idyllique sur le mur opposé, exécuté en trompe-l'oeil par un habile artiste, représentant une fenêtre imaginaire ouvrant sur une mer illusoire sur laquelle voguent des fantômes de bateaux. Mais une source fiable ou une promenade engendrant de nouveaux percepts m'apprend qu'en fait c'est bien la réalité : une authentique fenêtre donne une authentique vue sur mer ! Le réel déployé

---

<sup>35</sup> Par exemple, lorsque l'on prend peur et plaisir à un film d'horreur (cf. Exemple 1, § 1.1). Pasquinelli (2012) propose de riches analyses esthétiques, psychologiques et éthiques des confusions entre réel et imaginaire, étayées d'exemples empruntés à la radio, au cinéma et à la Réalité Virtuelle.

s'étend alors pour moi brutalement d'un support iconique bidimensionnel à un paysage tridimensionnel incluant une mer et des bateaux réels. Je n'ai plus besoin d'ajouter mentalement une interprétation fantaisiste à un support bidimensionnel pour y voir une mer et des bateaux tridimensionnels. (Je peux néanmoins toujours insérer ce paysage tout neuf dans un monde imaginaire si cela me chante.)

Le même fragment analogiquement déployé peut donc être intégré aussi bien au monde actuel qu'à des mondes imaginaires, *ceux-ci en recevant la même valeur ontologique effective*. Etre un fragment de la base de présence élémentaire ne suffit pas à garantir d'être intégré uniquement au monde actuel, de multiples interprétations étant toujours possibles, sous réserve d'un marquage adéquat. De plus, rien ne semble garantir l'atteinte d'une entité réelle *au-delà* du fragment lui-même. Toutefois, ce qui se donne comme présent a la plénitude d'un résidu irréductiblement réel, et même actuel, que ce soit intégré ou non à une extension imaginaire. Par ailleurs, le monde actuel semble correspondre à un privilège de mise en cohérence de l'expérience phénoménale : ce privilège suffit-il à le définir ?

## 2.2 Base phénoménale

On ne peut donc forcer un système mental à considérer un fragment de la base-Pre uniquement en tant que réel actuel. Mais l'extension d'un fragment de présence au-delà de la présence élémentaire peut-elle finir par imposer une contrainte de cohérence si forte que seule demeure l'interprétation actuelle (ou au moins réelle) ? La réalité de certaines entités admises dans une base-Pra au-delà de la base de présence élémentaire peut-elle même être garantie ?

Pour répondre à ces questions, il sera utile d'étudier d'abord le cas des extensions de présence limitées à ce que la mémoire permet de conserver de la présence élémentaire au cours du temps.

Déf. 3.3. Soit un système dynamique de représentation  $S$ . La *base phénoménale* (base- $\phi$ ) est l'ensemble unifié des fragments qui se donnent successivement dans la fenêtre de présence de  $S$ .

La base phénoménale est donc la somme intégrée des bases de présence élémentaire du système de représentation au cours du temps. Pour un système mental la base phénoménale peut constituer une base de présence admise sous la seule hypothèse de la fidélité de la mémoire (hypothèse ordinairement implicite).

Considérons maintenant une série continue de fragments de la base phénoménale. Si l'on pense par exemple à un système perceptif humain, il peut sembler un instant qu'il est impossible que les objets induits à partir d'une telle série, si celle-ci est assez longue, puisse être considérés comme imaginaires. Lorsque certaines confirmations et corrélations convergentes se déploient au cours du temps, l'atteinte d'entités réelles au-delà de ce qui apparaît n'est-elle pas sûre ? Si j'ai tourné des heures autour de la Tour Eiffel, est-il possible pour moi de remettre en cause l'existence de l'entité Tour Eiffel comme objet concret persistant de façon continue ? Si ce que je vois à travers ma fenêtre sur la mer est bien concret, que j'ai pu en vérifier la profondeur, goûter l'eau salée, palper les navires, etc., l'attestation d'appartenance au réel non seulement des contenus perceptifs mais des objets qu'ils m'induisent à postuler n'est-elle pas inéluctable, les éléments de l'expérience se corrélant et se renforçant mutuellement, comme si l'extension de la coprésence confirmait la plénitude de la présence réelle (et même actuelle) ?

Mais il n'en est rien et presque tout ce qui est tenu jusqu'ici pour appartenant au monde actuel (et même au réel en général) peut se révéler imaginaire — thème philosophico-fantastique bien connu <sup>36</sup>.

---

<sup>36</sup> Nous nous limiterons ici à mettre en évidence quelques points saillants de cette problématique dans notre cadre conceptuel — celui des espaces de représentation tels que définis dans cet ouvrage — sans prétendre faire une analyse des questions profondes qui la sous-tendent, encore moins de la considérable littérature philosophique qui lui est consacrée, remontant au moins à la Caverne de la *République* (Platon) et qui a pris une nouvelle ampleur avec le développement de l'informatique, en particulier autour de l'"hypothèse de simulation" (e.g., Bostrom, 2003), stimulée parfois par des œuvres littéraires ou cinématographiques.

Exemple. Dans le film *Matrix* <sup>37</sup>, Néo, le héros du film, est conduit à découvrir que ce qu'il prenait pour le monde actuel n'est qu'un monde fictionnel imposé à son cerveau placé dans une cuve et contrôlé par des machines. Mettons en relief quelques points :

- selon le scénario du film, avant que Néo ne comprenne la machination dont il est victime depuis sa naissance, des solutions de continuité apparaissent dans sa base phénoménale, c'est-à-dire des déhiscences dans le monde fictionnel imposé par le programme machinique, ce qui suscite l'éveil du doute chez Néo (et le spectateur du film). La distinction entre le monde authentiquement actuel et un monde fabriqué artificiellement est ainsi facilitée par une mise en défaut de la cohérence entre percepts, c'est-à-dire de l'unification analogique de l'expérience. Moins le scénario de l'expérience est unifié, plus il est facile de remettre en cause l'appartenance au monde actuel de certains de ses fragments ;

- Néo sort définitivement du fictionnel lorsqu'un fragment de son expérience — l'arrachement à la cuve avec la découverte visuelle de celle-ci et des corps humains qui y sont plongés — se révèle brutalement incompatible (i.e. non unifiable analogiquement) avec son expérience antérieure, de sorte qu'il doit réinterpréter toute cette expérience antérieure sur une base nouvelle (*C'était une réalité virtuelle emboîtée dans le monde actuel, créée par les machines actuelles qui m'avaient plongé dans cette cuve actuelle*). <sup>38</sup> Il peut alors jeter aux orties *presque* toute la base-Pra qu'il admettait jusque là en la prenant pour le monde actuel ;

- Néo ne doit cependant pas se débarrasser de *toute* la base-Pra qu'il admettait jusque-là. En effet, sous condition implicite de fidélité de la mémoire, la base phénoménale offerte par l'expérience antérieure à la « conversion » de Néo reste, après cette conversion, irréductiblement réelle et actuelle pour lui (ou pour le spectateur du film), même si son interprétation a changé. Cette base ne donnait lieu à une extension erronée que parce qu'elle était interprétée comme issue du système perceptif humain alors qu'il s'agissait du produit de stimulations machiniques du cerveau ;

---

<sup>37</sup> L. Wachowski & A. Wachowski, *Matrix* (1999) [Film].

<sup>38</sup> Remarquons que cette réinterprétation est rendue possible par l'expérience primordiale du flux continu unifié de la conscience.



- avant ou après la « conversion », la base phénoménale peut toujours être intégrée à un monde imaginaire (marqué comme tel s'il doit être distingué du monde actuel).

De façon générale, tout fragment de notre expérience phénoménale, même organisée en un scénario plein avec une parfaite continuité et une cohérence totale des enchaînements, voire étendu jusqu'à la totalité de cette expérience, peut être prolongé de multiples façons et être ainsi plongé non seulement dans le monde actuel mais dans d'autres mondes possibles.

### 2.3 Base admise quelconque

Comme l'exemple de *Matrix* l'a montré, une série quelconque E d'expériences de la base phénoménale peut toujours être intégrée dans un monde imaginaire. *A fortiori*, toute entité admise au-delà de ce qui se donne dans la base phénoménale peut recevoir une interprétation imaginaire : il est toujours possible — et même cartésien — de concevoir une manipulation selon laquelle de telles entités ne serait pas constitutives du monde actuel. *Ce n'est qu'un rêve, une hallucination, un décor de film... Ce sont des marionnettes, des acteurs, des body snatchers... Les Martiens nous contrôlent et nous projettent Terre Jumelle... Ce miracle a sauvé les apparences....* Dès lors que le monde actuel auquel on croit dépend de conditions multiples d'interprétation des phénomènes, au-delà même de la fidélité de la mémoire, le monde actuel peut toujours se révéler être un autre monde possible que celui auquel on croyait.

Cependant, que soient factices les apparences des entités prises pour réelles, ou que les lois régissant leurs enchaînements causaux soient truquées, dans tous les cas la base phénoménale reste irréductiblement réelle et actuelle sous condition de fidélité de la mémoire.

Nous précisons ci-dessous cinq points relativement à la réalité des fragments d'une base de présence admise par un système mental.

#### 2.3.1. Pluralité des extensions

Tout fragment d'une base de présence admise par un système mental ne peut se déployer effectivement que dans la base- $\phi$  de ce système, or celle-ci peut toujours être plongée dans de multiples mondes possibles comme nous venons de le voir. On ne peut donc forcer un élément d'une base-Pra à appartenir au monde actuel (ni à un réel quelconque) au-delà de ce qu'offre la base- $\phi$  — bien au contraire, puisque des conditions d'interprétation des phénomènes au-delà de la simple condition de fidélité, sont nécessaires pour constituer un tel élément s'il n'appartient pas à la base- $\phi$ .<sup>39</sup>

« Vu de l'intérieur » du système de représentation, la pluralité d'interprétations possibles du médium de la présence ouvre à une incertitude épistémique sur l'actuel : laquelle des extensions considérées est la « bonne » ? Les multiples extensions différentes de la « bonne » extension constituent autant d'erreurs potentielles. Une base-Pra qui déborde la base- $\phi$  peut ainsi se révéler imaginaire par interprétation erronée de cette base- $\phi$ .<sup>40</sup>

Remarque. Notre fonctionnement ordinaire, par induction pragmatique reposant sur notre capacité d'abstraction (déf. 0.13), nous fait déborder constamment notre base de présence phénoménale pour admettre à l'être toutes sortes d'entités. Dans la vie quotidienne, je crois en l'existence d'une Tour Eiffel tridimensionnelle et persistante dans le temps (selon la forme de mon intuition sensible). Il est si naturel mentalement d'interpréter notre base- $\phi$  « sans le savoir » — en constituant une base-Pra qui étend la base- $\phi$  et est prise pour celle-ci — que des réactions de surprise surviennent lorsque telle ou telle illusion se dévoile.<sup>41</sup>

---

<sup>39</sup> Un argument transcendantal — garantie divine, expert parfaitement fiable, preuve d'un déploiement effectif... — peut toutefois garantir l'existence réelle (actuelle ou non) d'un élément d'une base admise au-delà de la base phénoménale. Si un Dieu omniscient et véridique, reconnu comme tel dans mon espace mental me garantit que les Martiens existent réellement — que ce soit dans le monde actuel pour moi ou dans un autre monde réel — je dois l'admettre.

<sup>40</sup> De façon générale, selon la théorie de la fondation analogique, une croyance erronée n'est rien d'autre qu'une errance dans un possible différent du réel (Plagnol, 2005).

<sup>41</sup> L'émotion de surprise survient lorsqu'une attente n'est pas confirmée par un événement observable, ceci surtout lorsque cet événement vient rompre la cohérence de nos représentations d'où une difficulté d'intégration dans l'espace subjectif qui doit être remodelé (voir Maguire et al., 2011).

### 2.3.2. Unification analogique du présent et monde actuel

Moins une base de présence admise est étendue, cohérente, obéissant aux lois connues, et plus un système mental peut facilement la réinterpréter comme imaginaire en « ramenant la voilure » du réel à ce qui est proprement phénoménal. Nous sommes assez facilement convaincus qu'une perception isolée est une illusion suscitée par une image en trompe-l'oeil, plus difficilement que toute notre base phénoménale est imposée par des machines à nos cerveaux plongés dans des cuves.

Inversement, plus une base de présence admise (étendant donc la base-Pre) tend à être unifiée dans un déploiement analogique sans rupture, plus elle semble constitutive du monde actuel pour un système mental. Nous ne réinterprétons un fragment d'expérience F que lorsque de nouvelles données sont absolument incompatibles avec l'interprétation de F selon le schème d'unification qui marchait bien jusque-là, soulevant notre soupçon, de sorte qu'une meilleure unification analogique globale devient possible en modifiant le statut de ce qui se donnait jusqu'alors pour réel actuel.<sup>42</sup>

Qu'est-ce alors en définitive que le *monde* actuel pour un système mental de représentation ? Comment se constitue-t-il ?

Considérons d'abord ce qui est issu de la perception pour un système mental S : le « monde actuel sensible » se constitue comme horizon d'unification analogique de ce qui est retenu par S comme expérience sensible à travers le temps, c'est à dire comme horizon d'unification de la part sensible de la base phénoménale de S.

Ce qui vaut pour le monde actuel sensible peut être généralisé. Nos systèmes mentaux de représentation visent principalement le monde actuel comme déploiement analogique unifié, même si précisément sa donation immédiate totale comme co-présence de ce qui est co-existant est impossible en raison de notre finitude. Sous la préoccupation de « cohérence », c'est toujours l'unification analogique qui est en jeu : toute tension entre fragments de représentation incompatibles est en désaccord avec le principe

---

<sup>42</sup> Pour Néo, lors de sa « conversion » au vrai monde, tenir pour actuel les cuves à cerveau et disqualifier l'interprétation de son expérience antérieure fournit une meilleure extension analogique de son expérience.

d'unification de l'expérience. (Même sans incompatibilité, tout « saut » entre fragments, c'est-à-dire tout passage non analogiquement fondé — i.e., non fondé dans une présence déployée — heurterait notre principe de raison suffisante, et en définitive notre principe d'unification de l'expérience. Si j'admettais que Dieu modifie le monde perçu par « sauts », ce serait au profit d'une unification analogique plus fondamentale, celle liée à la cohérence de Dieu lui-même qui en tant que Créateur ultime ne pourrait agir sans raison.)

Remarque. Lorsqu'une incohérence de ce qui se donne comme réel est détectée par un système mental humain — e.g., Néo au début de Matrix, un rêveur encore mal réveillé...—, ce système tend à réduire la voilure du réel admis (en le resserrant sur la base phénoménale) et à restaurer la cohérence, éventuellement en posant des emboîtements de mondes (e.g., le monde artificiel créé par des machines réelles, le monde onirique d'un rêveur réel...). Autrement dit, un système mental tend à n'admettre qu'un monde réel — le monde actuel — pour rendre compte de l'expérience en levant les contradictions de façon à restaurer un déploiement analogique unifié. Il est d'ailleurs remarquable que la réalité d'aucun autre monde en dehors de notre monde actuel ne soit attestée pour nous : aucun voyageur entre mondes possibles n'a jamais rapporté de façon sûre l'existence d'un autre monde réel (en mettant à part certains états considérés comme pathologiques ou certaines modélisations aux confins de la physique quantique). Bien entendu, il n'est pas inconcevable que d'autres mondes réels que le monde actuel existent, effectivement déployés au-delà de ce qui fait intersection avec notre monde actuel, mais nous ne sommes guère inclinés à les admettre (hors argument transcendant)<sup>43</sup>. Nous fonctionnons avec un principe *a priori* d'unification analogique de tout le réel, principe jamais mis en défaut empiriquement de façon sûre jusqu'ici. (Faudra-t-il un jour l'abandonner, ou tout au moins s'en passer, de même que nous avons pu nous affranchir de la géométrie euclidienne pour modéliser le sensible actuel ?)

---

<sup>43</sup> Je peux par contre fonctionner en *admettant* comme réel un autre monde de référence que mon monde actuel, par exemple le monde mythologique. Dans ce cas, cet autre monde, intégré dans la base de présence admise, est par hypothèse posé comme inactuel co-réel à mon monde actuel (voire comme co-actuel si j'admets de plus que je chevauche d'un monde à l'autre).

### 2.3.3. Marquage des alternatives

Une extension imaginaire non marquée comme telle peut-être confondue avec le réel actuel et des entités fantasmatiques peuvent alors à tort être crues réelles. De plus, sans marquage approprié, des extensions alternatives peuvent être confondues entre elles, et des entités circuler à tort d'un monde à l'autre.

Les fragments d'un même monde imaginaire M doivent donc être marqués comme appartenant à un monde distinct du monde actuel et distinct d'autres mondes alternatifs.

### 2.3.4 Transcendentalité de l'expérience

Pour un système de représentation mental, la base phénoménale elle-même est tout entière douée de réalité transcendentale sous seule condition supplémentaire de fidélité de la mémoire. Car si quelque chose a été, rien ne peut faire que ce n'ait été. Même si j'ai mal interprété jusqu'ici ma base phénoménale sensible et que celle-ci est en fait imposée par des machines et non véritablement constituée par mon système perceptif, cette base existe, bien que l'extension à laquelle elle contribue n'est pas celle à laquelle je croyais.

### 2.3.5 Un privilège de garantie

Sauf argument transcendant ou preuve d'effectivité, ce qui est garanti ontologiquement pour un monde possible se réduit à ce qui est obtenu par intersection avec ce qui est déployé en fenêtre de présence, éventuellement étendu en présence phénoménale (par une mémoire fidèle). L'exploration mentale d'un monde possible peut étendre progressivement cette garantie, dans une construction effective de la présence : en avançant dans la lecture des *Trois Mousquetaires*, à travers mes contenus mentaux successifs, j'enrichis progressivement le contenu ontologique du monde que je déploie

subjectivement pour ce roman dans mes modèles mentaux successifs (et préservé grâce à ma mémoire fidèle (cf. exemple 1 du § 1)).<sup>44</sup>

### 3. Synthèse

Les considérations précédentes sur les systèmes mentaux peuvent être aisément généralisées à tout système de représentation à fenêtre de présence limitée mais susceptible d'étendre sa base de présence. Six enseignements principaux peuvent être dégagés du § 1 et du § 2.

1. La base de présence élémentaire déployée dans un système S est seule à avoir une valeur ontologique effective pour S. Tout ce qui se donne en dehors de cette base n'est que potentiel, donné syntaxiquement, et au mieux effectivement déployable. Il est possible dans un système S de considérer une base de présence plus étendue dans un autre système S' même si par définition elle ne peut être présentifiée que partiellement dans S.

2. Sauf argument transcendant, tout fragment d'une base de présence peut recevoir de multiples interprétations incompatibles, c'est-à-dire être le support de multiples extensions relevant d'autant de mondes possibles. Aucune garantie de réalité, *a fortiori* d'actualité, ne peut être accordée pour une base admise au-delà de ce qui se déploie dans la présence élémentaire ou, sous condition de fidélité de la mémoire, dans la base phénoménale — tout au moins de façon immanente. La multiplicité des mondes possibles dans lesquels il est toujours possible de plonger un segment d'expérience

---

<sup>44</sup> Une telle extension n'est souvent que la simple confirmation d'une base de présence admise définie (semi)-syntaxiquement. Par exemple, j'admets en lisant *Les Trois Mousquetaires* (A. Dumas, que Milady a un cœur, et, en réfléchissant sur tel ou tel passage du roman je déploie le cœur de Milady (tout au moins une image mentale de ce cœur). Cependant, avant le déploiement effectif de l'extension, sauf argument transcendantal ou preuve d'effectivité, il n'y a pas de garantie ontologique pour les entités concernées. (D'ailleurs la lecture de la suite des *Trois Mousquetaires* (A. Dumas, 1844) peut me révéler que Milady est un automate sophistiqué avant que je n'ai déployé une image mentale erronée lui attribuant un cœur ; et si cette révélation intervient alors que j'ai déjà déployé une telle image, c'est que j'errais dans un autre monde que le monde des *Trois Mousquetaires*.)

ouvre à une incertitude épistémique sur l'actuel. Les multiples extensions analogiques différentes de la "bonne" extension constituent autant d'erreurs potentielles.

Remarque 1. Si la base de présence effective est maximale, c'est-à-dire si aucune extension de présence n'est possible, comme ce peut être le cas pour un système de représentation à fenêtre de présence « absolue » (Dieu ?), alors le monde actuel est nécessairement atteint dans sa plénitude.<sup>45</sup>

3. Le monde actuel, pour un système de représentation quelconque, se constitue en horizon transcendantal d'unification analogique des fragments de présence donnés (et éventuellement admis) dans ce système, c'est-à-dire de la base de présence élémentaire éventuellement étendue en base phénoménale (voire en une autre base de présence admise).

La mise en cohérence de l'expérience est donc bien une condition nécessaire de la constitution du monde actuel qui n'est rien d'autre que son horizon transcendantal d'unification.<sup>46</sup> Cependant, une telle mise en cohérence de l'expérience ne suffit pas à définir le réel actuel dès lors que plusieurs extensions analogiques de la base retenue sont toujours possibles, donc qu'il existe toujours des alternatives épistémiques. Les données successives de l'expérience peuvent éliminer certaines alternatives mais en ouvrent d'autres.

Remarque 2. Si l'on démontrait que l'unification de l'expérience est impossible, il faudrait distinguer plusieurs mondes réels (en réservant la qualification d'« actuel » à celui (ou ceux) dont relève la base-Pre). (Pour les systèmes mentaux, cf. la remarque 2 du § 2.3.)

---

<sup>45</sup> Pour un tel système de représentation absolu, un autre monde réel R', incompatible avec le monde réel actuel R, donc différent de R, pourrait néanmoins être « co-réel » avec R (i.e., R' existerait effectivement déployé comme R) mais, sauf argument transcendant, n'aurait pas de garantie ontologique « vu de R » au-delà de ce que R' aurait de commun avec R.

<sup>46</sup> Nous écrivons « transcendantal » (avec un « e ») pour ce qui transcende toute représentation (e.g., la réalité de l'expérience phénoménale) et « transcendantal » (avec un « a ») pour ce qui transcende toute expérience (sens kantien).

Exemple 1. Le "monde objectif réel" pour le système de représentation offert par la Science Naturaliste est constitué comme horizon d'unification analogique des données validées dans les différentes branches de la Science. Il existe toujours une infinité d'alternatives épistémiques pour constituer ce monde, une telle Science n'admettant pas d'argument transcendant et la base phénoménale constituée par toutes les données valides pouvant être étendue/interprétée d'une infinité de façons.

Exemple 2. Le monde actuel que j'attribue à un autre sujet est constitué comme horizon transcendantal des fragments de co-présence que je peux lui attribuer. Je n'ai qu'un accès très limité à sa base phénoménale à travers son comportement, aussi cette base peut différer fortement de la mienne (par exemple si je pense qu'il hallucine), et il en existe toujours une infinité d'interprétations possibles, c'est-à-dire qu'il existe une infinité d'alternatives pour constituer son monde. Si ce sujet est incohérent, je peux lui attribuer plusieurs mondes co-réels, voire plusieurs mondes actuels (si sa fenêtre de présence me paraît incohérente).

4. On peut toujours inclure (la réplique d')un fragment de présence dans un monde imaginaire à condition de le marquer comme tel si l'on veut éviter de confondre réel actuel et imaginaire. De plus, les mondes simplement possibles alternatifs au monde actuel (ou à tout monde de référence) doivent pouvoir être distingués entre eux. Des indices (*tags*) appropriés sont donc nécessaires pour naviguer dans les mondes possibles.

5. Le médium ontologique de la présence résiste et constitue un résidu non susceptible d'être remis en cause dans sa réalité actuelle. La réalité de la présence peut être dite « transcendentale » au sens où même si elle se donne dans la représentation, tout ce qui se donne dans cette représentation, en tant que déployé, est pleinement là.

6. Ce qui est déployé dans la présence exerce un privilège de garantie ontologique pour tout monde possible l'incluant, mais, inversement, un monde possible doit toujours être médiatisé pour être présentifié par le



support actuel constitué par la base de présence élémentaire, éventuellement étendue en base- $\phi$ . Si je vois une tempête en regardant une marine, le support iconique de la marine — le tableau — doit être là. Ainsi, le privilège de garantie dont dispose le réel actuel en tant que présentifié parmi tous les possibles est exclusif. Sauf argument transcendant, ce qui est garanti ontologiquement de façon effective pour un monde possible est ce qui est obtenu par intersection avec le déploiement actuel de la présence. Le réel actuel constitue donc le support universel des possibles, à la fois nécessaire et suffisant pour leur garantir une participation à l'être. La réalité d'un monde possible  $M$  relativement à un monde de référence quelconque et à un système de représentation  $S$ , est garantie exactement par ce qui est transcendentalelement présentifié dans  $S$ .

Exemple 3. Le monde de l'*Illiade* tel qu'il se déploie dans les chants d'un aède homérique n'existe de façon attestée que par ce qui est transcendentalelement présentifié par cet aède (qui le distingue du réel actuel par quelque indice mental sauf s'il est totalement absorbé par son chant). Si une riche base de données mythologiques  $D$  est admise par l'aède comme co-présente et constitutive de la réalité du monde de l'*Illiade*,  $D$  n'est donnée que syntaxiquement dans le chant de l'aède en dehors de ce que l'aède en présente lui-même.

-----

## CHAPITRE 4 : PLISSAGE ET PLIAGE

Nous abordons maintenant l'implémentation des possibles dans un espace de représentation. Dans ce cadre conceptuel, tout possible se donne comme extension d'une base de présence, mais plusieurs types d'extension sont à caractériser.

Après avoir défini les notions d'incompatibilité et d'incohérence qui sous-tendent la différenciation entre mondes possibles (§ 1), nous étudierons dans le § 2 deux modes fondamentaux de structuration des extensions dans un espace de représentation : (1) la représentation d'alternatives relativement à un monde de référence, et (2) la reconstitution d'une extension virtuelle à partir de fragments présentés en fenêtre de présence. Relativement au second type, il nous faudra également distinguer : (2a) les cas où toute l'information nécessaire pour reconstituer l'extension est disponible à l'« intérieur » du système de représentation, et (2b) les cas où une partie au moins de cette information n'est disponible qu'à l'« extérieur » du système, c'est-à-dire que l'extension est « visée » par le système de représentation sans pouvoir être pleinement constituée par lui. (Ce qui est le cas par exemple pour n'importe quel objet perçu par un système mental.) Enfin, en précisant dans le § 3 les modalités de donation semi-syntaxique <sup>47</sup> des extensions, nous caractériserons parmi les représentations unifiantes celles qui correspondent de droit à un déploiement analogique pleinement effectif.

### 1. Incompatibilité

---

<sup>47</sup> Cf. déf. 2.3.

Dans cette section, nous définissons deux notions qui permettent de clarifier la nécessité de différencier plusieurs mondes possibles au sein d'un espace de représentation.

Défs. 4.1-4.2. Deux fragments d'un espace de représentation E associé à un système S sont *compatibles* s'ils peuvent être analogiquement unifiés dans E, *incompatibles* dans le cas contraire.

La non-unifiabilité analogique dans un système donné S n'implique pas nécessairement une contradiction et deux contenus incompatibles dans l'espace E associé à S ne relèvent pas toujours de deux mondes possibles distincts. En particulier, certaines unifications entre fragments analogiques peuvent être impossibles de façon interne à E, en raison du format de la fenêtre de présence de S, et ce malgré la compatibilité potentielle de ces fragments dans un autre système.

Exemple. En raison des limites des fragments analogiques élémentaires de nos systèmes mentaux, nous ne pouvons naviguer de façon unifiée dans un espace comportant plus de 3 dimensions <sup>48</sup>, mais un tel espace non dépliable pour nous peut être unifiable de droit dans un système plus performant.

Des données relativistes ou quantiques peuvent ainsi être difficiles à concilier dans les schèmes tridimensionnels de notre intuition. On peut alors croire qu'il s'agit de données contradictoires et certains formalismes de mécanique quantique utilisent les logiques modales. La surprise que ces données suscite est en fait liée à ce qu'elles semblent remettre en cause notre principe *a priori* de l'entendement exigeant un déploiement analogique unifié du monde matériel. Mais de telles données ne sont pas authentiquement contradictoires et ne forcent pas une incompatibilité analogique avec une différenciation de plusieurs mondes possibles. Elles sont réconciliables avec toutes nos autres connaissances sur le monde matériel dans un système disposant de moyens plus puissants de déploiement analogique unifié. La physique actuelle utilise d'ailleurs des espaces de dimension supérieure à

---

<sup>48</sup> Pour naviguer dans un tel espace, nous sommes contraints de « plier » sa représentation en enchaînant des projections tridimensionnelles euclidiennes par des connexions purement symboliques.

trois, cohérents et unifiables de droit analogiquement, mais non dans notre intuition.

Par contre, deux fragments incompatibles (i.e., non unifiables analogiquement selon la définition 4.2) *quel que soit* le système de représentation sont nécessairement contradictoires et réciproquement <sup>49</sup>.

Défs. 4.3-4.4. Deux contenus de représentation sont *compatibles de droit* (*d-compatibles*) s'ils sont unifiables analogiquement de droit (il existe au moins de droit un système de représentation pour lequel ces contenus sont unifiables analogiquement). Deux *contenus* sont *irréductiblement incompatibles* (*i-incompatibles*) s'ils ne sont pas d-compatibles (non-unifiabilité quel que soit le système de représentation).

Scolie. Pour être présentée comme telle, une contradiction doit se manifester dans une non-unifiabilité analogique, c'est-à-dire que la contradiction doit apparaître dans l'évidence de l'intuition : deux fragments présentifiés ne peuvent être unifiés.

## 2. Plissage

Certaines extensions analogiques représentent des alternatives relativement au monde de référence et ne peuvent être unifiées

---

<sup>49</sup> Non-unifiabilité dans tous les mondes possibles et incompatibilité quel que soit le système de représentation sont deux notions équivalentes. (A tout monde possible correspond au moins un système de représentation pour le présenter déployé comme tel — il suffit en principe de prendre pour système le monde possible lui-même avec une fonction de représentation par identité.) Voir aussi la définition des mondes possibles dans notre cadre conceptuel : déf. 4.6 *infra*.

analogiquement à (un fragment d'espace de représentation représentant <sup>50</sup>) ce monde (ni entre elles).

Déf. 4.5. Un *plissement* dans un espace de représentation est une structure topologique induite par la juxtaposition de deux zones chacune elle-même analogiquement unifiée (en un dépli <sup>51</sup>) mais irréductiblement incompatibles entre elles (donc non unifiables analogiquement).

Une possibilité stricte (déf. 1.2) nécessite un plissement de l'espace de représentation lorsqu'elle est « juxtaposée » au fragment du monde de référence pour lequel elle constitue une alternative. Plus généralement, soit un système de représentation S dans lequel sont représentées de façon cohérente une base-P B et N alternatives étendant B : le co-déploiement des N alternatives impose au moins (N-1) plissements à l'espace de représentation associé à S.

Un plissement entre deux zones A et B ne peut être réduit par passage à un autre système de représentation, c'est-à-dire que A et B forment un plissement dans tout système de représentation les déployant.<sup>52</sup>

Exemple. Soit comme base-P la ville de Paris sous la Restauration moins ce qui contredit le *Père Goriot* (le roman de Balzac) et « toutes choses égales par ailleurs ».<sup>53</sup> Admettons que le monde du *Père Goriot* en constitue une extension (E1), au même titre que le monde réel de la Restauration (E2). (E1) et (E2), étant différentes en au moins un point — e.g., le *Père Goriot* est fictif

---

<sup>50</sup> En principe, une extension analogique est relative à un système de représentation (déf 0.9), tandis qu'un monde et ses alternatives existent en dehors de tout système de représentation. Cependant, par souci d'alléger l'expression nous utiliserons souvent « le monde m » pour « fragment d'espace de représentation représentant le monde m » ou « la possibilité p » pour « la représentation de la possibilité p », « l'alternative a » pour « la représentation de l'alternative a », etc.. Par ailleurs une extension analogique peut être identique à travers plusieurs systèmes de représentation de même format.

<sup>51</sup> Voir déf. 0.18.

<sup>52</sup> Bien entend des confusions restent possibles entre mondes possibles. Dans un tel cas, l'espace de représentation ne comporte pas les plissements attendus mais il y a toujours erreur sur au moins un des mondes visés (voir note 40). Par exemple, tel lecteur de Balzac et de Zola mélange le monde (CH) de la *Comédie humaine* et le monde (RM) des *Rougon-Macquart* : il ne peut le faire que s'il se trompe sur (CH) et (RM), et le monde qui mélange (CH) et (RM) n'est en fait ni (CH) ni (RM).

<sup>53</sup> Cf. § 1.2.4.

— ne peuvent sans erreur être analogiquement unifiées *quel que soit le système de représentation*. (E1) constitue une possibilité stricte et forme un plissement avec (E2) lorsqu'elles sont juxtaposées dans un espace de représentation cohérent relativement à (E1) et (E2).

Une possibilité stricte correspond à un déploiement analogique "maximal" au sens où sa réunion au monde de référence ou à une autre alternative dans un espace de représentation ne peut se faire sans plissement car deux alternatives sont forcément contradictoires en au moins un point.<sup>54</sup> Toutefois, la maximalité est ici limitée car elle ne s'exerce que relativement aux autres alternatives. Or bien des possibilités strictes ne précisent que quelques fragments d'histoire au-delà de la base-P implicite de départ, laissant « le reste » non précisé, tout au plus reconstituable à partir d'un « toutes choses égales par ailleurs » : de telles possibilités sont loin de constituer de véritables mondes, c'est-à-dire des extensions « complètes » au sens de ne plus pouvoir être étendues. Nous sommes donc conduits à proposer une définition plus précise du terme de « monde possible » :

Déf. 4.6. Un *monde possible* est une entité effective maximale, c'est-à-dire qu'un déploiement analogique unifié qui le donnerait comme tel dans un système de représentation ne pourrait être étendu dans un autre système de représentation quelconque.

Un monde possible peut donc être identifié à un déploiement analogique unifié maximal. L'extension analogique associée à une possibilité ne donne généralement qu'un fragment de monde possible au sens de la définition 4.6.

---

<sup>54</sup> Le plus souvent, une telle contradiction se révèle à travers deux présentations inconciliables d'un même substrat. Par exemple, l'alternative A présente un cahier bleu, tandis que l'alternative B présente le même cahier comme rouge, et B n'est pas analogiquement unifiable à A. Il est peut-être possible de fusionner les éléments communs à A et B, mais le *matchage* trouve ses limites et l'unification analogique n'est pas totale. Cependant, une contradiction relative à un même substrat n'est pas nécessaire — la présence d'une licorne contredit tout fragment de notre monde sans qu'il y ait un substrat à cette contradiction. A la limite, la différence peut être seulement numérique : on peut imaginer deux mondes possibles parfaitement identiques, sauf que ce ne sont pas les mêmes, et que leurs « places » dans l'espace associé à notre intuition ou tout autre espace ne peuvent être qu'au mieux juxtaposées.

(Dans la suite de cet ouvrage, nous nous autoriserons encore souvent à utiliser l'expression "monde possible" de façon relâchée.)

### 3. Virtualités

Certaines extensions analogiques sont des reconstitutions plus ou moins partielles d'un monde de référence à partir d'éléments analogiquement unifiables de droit mais ne pouvant être co-présentés en fenêtre de présence.

Déf. 4.7. Une *virtualité* pour S est le déploiement dans l'espace de représentation associé à S ou à un système S' plus puissant que S d'une extension analogique reconstituant (plus ou moins partiellement) un monde de référence en unifiant un ensemble d'éléments déployables dans la fenêtre de présence de S.

Un virtualité V est potentielle relativement à un ensemble de fragments de la base de présence élémentaire ou qui peuvent être projetés dans des plis élémentaires (déf. 0.5b) : ces fragments, unifiables de droit mais qui ne peuvent être présentés simultanément en fenêtre de présence, sont co-déployés dans V.<sup>55</sup>

#### 3.1 Pliages et virtualités internes

Nous définissons dans cette section un type de virtualités informationnellement disponibles dans le système de représentation concerné. Il nous faut d'abord introduire la notion de *pliage*, d'un usage constant pour décrire la structure d'un espace de représentation à fenêtre limitée.

---

<sup>55</sup> Une virtualité peut comporter des chaînons artificiels et n'est donc pas nécessairement un dépli.

Défs. 4.8-4.8bis. Une partie  $\Pi$  de l'espace de représentation  $E$  associé à un système de représentation  $S$  est *pliée* dans  $S$  si  $\Pi$  n'est que le produit virtuel par co-présentation (dans la fenêtre de présence d'un système de représentation  $S'$  plus puissant que  $S$ ) d'une série  $(P_1 \dots P_n \dots)$ , éventuellement infinie, de plis élémentaires (e-plis) de  $S$  qui ne peuvent être co-présentés dans la fenêtre de présence de  $S$  —  $(P_1 \dots P_n \dots)$  constitue alors un *pliage* pour  $S$ .

Une partie pliée  $\Pi$  de l'espace de représentation associée au système  $S$  ne peut être parcourue dans  $S$  que par navigation en enchaînant par des chaînons (déf. 0.22) les plis élémentaires qui la composent selon un chemin (déf. 0.29). Toute extension analogique (déf. 0.9) est pliée si elle contient plusieurs e-plis.  $\Pi$  n'est pas nécessairement une représentation unifiante (déf. 0.17) car  $\Pi$  peut être fragmenté.

Remarque 1. On peut marquer la différence entre plissage et pliage en considérant un démon cohérent, René, doté de formes *a priori* de l'intuition infiniment puissantes, c'est-à-dire que les fragments analogiques qu'il peut déployer dans la fenêtre de présence de son système mental sont illimités en taille et en nombre de dimensions :

- malgré cette puissance, l'espace de représentation de René comporte des plissements, par exemple pour différencier les représentations fictionnelles associées respectivement au *Père Goriot*, à *Don Quichotte*, etc. ;

- cependant, René est capable de « voir » le monde matériel d'un seul « coup d'œil », c'est-à-dire que l'ensemble du monde matériel lui est co-présenté en un seul fragment analogique (alors que le monde matériel ne peut être représenté par un être humain sans pliage).

Remarque 2. La représentation du temps offre un cas où l'on peut hésiter entre plissage et pliage :

- soit le temps est absolu et impose des plissements en fonction des instants successifs ;

- soit le temps est relatif, reflet des limites de la base de présence (e.g., des formes *a priori* de l'intuition pour nos systèmes mentaux), et, dans ce cas, le



découpage en instants est dû au pliage imposé à la représentation de l'espace matériel par ces limites.

Afin d'éviter de trancher ici sur la nature du temps nous parlerons de « quasi-plissements » pour sa représentation.

Les « plis » d'un pliage induits par un système  $S$  peuvent « s'effacer » par « dépliage » dans un système de représentation  $S'$  plus puissant que  $S$  quant à la capacité de la fenêtre de présence.

Déf. 4.9. Soit un système de représentation  $S$ . Une *virtualité interne* pour  $S$  est une virtualité issue *entièrement* d'un pliage  $P$  de  $S$  et pouvant être déployée dans l'espace de représentation  $E(S)$ .

Une virtualité interne pour un système  $S$  est donc une virtualité entièrement composée à partir de plis élémentaires appartenant à un pliage de l'espace de représentation  $E(S)$  et telle que les chaînons nécessaires pour le dépliage existent dans  $S$ .

Remarque. Les éléments constituant un pliage ne relèvent pas nécessairement d'un seul monde et un pliage ne correspond donc pas toujours à une virtualité interne. En effet, certains éléments d'un pliage peuvent comporter des éléments contradictoires, et dans ce cas le pliage ne peut correspondre qu'à un ensemble de zones virtuelles mutuellement incompatibles <sup>56</sup>. De plus, les éléments composant un pliage ne peuvent pas toujours être co-déployés dans le format du système de représentation concerné (e.g., des éléments impliquant 5 dimensions pour un système mental humain).

Exemple 1. Soit le système de représentation  $S$  constituant un site web  $W$ . Le co-déploiement de toutes les pages de  $W$  est une virtualité interne à  $S$ .

---

<sup>56</sup> De tels éléments contradictoires imposent en principe des plissements lors du dépliage.

Exemple 2. Soit  $R_p$  ma représentation unifiante de la ville matérielle de Paris et supposons que tous les fragments de représentation qui s'y rapportent soient unifiables analogiquement dans mon espace mental. Le contenu de cette représentation unifiante ne se donne néanmoins pas à moi en entier en un instant mais m'apparaît par bribes en différentes « facettes » — percepts ou images mentales projetés à partir de ma mémoire à long terme dans ma mémoire de travail. Une facette  $F_0$  correspond au contenu immédiatement présent, les autres ne sont que potentielles.

Ma représentation unifiante de Paris  $R_p$  est ainsi pliée dans mon système mental, ne pouvant être co-déployée d'un coup dans ma mémoire de travail. Un chemin mental me promenant dans les vingt arrondissements parisiens est le produit dynamique du dépliage d'une série de plis élémentaires de  $R_p$ .

Le contenu de  $R_p$  ne peut être co-déployé dans ma base de présence élémentaire mais constitue une virtualité interne à mon espace mental. Ce contenu, c'est-à-dire l'ensemble des facettes parisiennes dont je dispose dans ma mémoire, pourrait d'ailleurs être co-déployé dans un système de représentation à fenêtre de présence plus "large" que la mienne.

### 3.2 Virtualités externes

Certaines virtualités intéressantes pour  $S$ , car "visées" par  $S$  à partir de ce qui s'y présente, à commencer par les entités réelles extérieures, peuvent être considérées en complétant des fragments de l'espace associé à  $S$  par des informations non présentes dans  $S$  (à la différence des virtualités internes).

Déf. 4.10. Une *virtualité externe* pour  $S$  est une virtualité pour  $S$  qui ne peut être déployée dans l'espace de représentation de  $S$ , mais peut être déployée dans l'espace de représentation d'un système  $S'$  plus puissant que  $S$ .

Exemple. Supposons que ma représentation unifiante de Paris  $R_p$  soit entièrement "vraie", c'est-à-dire adéquate au Paris réel, au sens où tous les segments de  $R_p$  sont identiques à des fragments du Paris réel. Bien des aspects du Paris réel restent inconnus de moi mais pourraient être co-

présents avec le contenu de Rp en étant co-présentés dans la fenêtre de présence d'un système de représentation S plus complet et plus puissant que mon système mental (leur ensemble unifié appartenant donc trivialement à l'espace  $E(S)$  associé à S). Par exemple, admettons que le Paris réel puisse être décrit par un système de représentation "objectif" idéal O (e.g., constitué par la science géographique) et soit intégralement déployable sans le moindre pli dans la base de présence élémentaire associée à O : le Paris réel constitue alors une virtualité externe relativement à mon espace mental. Beaucoup de facettes du Paris réel resteront à jamais ignorées de moi mais je « vise » ce Paris comme tel (*via* ce que je me présentifie de Paris et le nom "Paris"), et j'admets sa pleine présence même si je n'en ai moi-même que des miettes.

Scolie 1. Les relations entre représentation unifiante pour un système S et ce qui est visé d'un monde de référence comme virtualité externe sont complexes :

- certaines informations sur ce qui est visé peuvent être manquantes dans S ;

- S peut contenir des informations fausses relativement à ce qui est visé. Par exemple, évoluant dans ma représentation unifiante Rp de Paris, je peux croire, à tort relativement au Paris réel visé, que je peux aller du Trocadéro à la Grande Bibliothèque sans traverser la Seine, parce que dans Rp la Grande Bibliothèque est située de façon erronée sur la rive droite :

- de plus, pour un système mental humain, la dynamique psychique (e.g., défenses contre un souvenir traumatique) peut aussi modifier les représentations unifiantes déployables, indépendamment de l'information brute contenue en mémoire, d'où encore des divergences possible avec ce qui est visé ;

- cependant des virtualités externes sont bien visées à partir de ce qui se présente des entités concernées. Ainsi, même si mon Paris subjectif est partiellement distordu relativement au Paris réel, le Paris réel considéré comme extension du noyau vrai de ma représentation unifiante de Paris est bien visé comme tel. (Je ne sais pas quelle est l'étendue exacte du noyau vrai de ma représentation unifiante de Paris mais Paris est bien l'objet que je vise

lorsque je m'en présentifie un aspect en l'associant à son symbole nominal dans mon système de représentation.<sup>57</sup>)

Scolie 2. Le format de mon intuition est tridimensionnel euclidien et le Paris donné dans ce format diffère d'un Paris donné dans un système dont la fenêtre de présence a un format différent. *A fortiori* un Paris tridimensionnel euclidien diffère du Paris « en soi ». En toute rigueur une virtualité externe ne devrait être considérée que relativement à un format précis de représentation. Les virtualités externes à privilégier relativement à un système S sont les extensions analogiques dans un système de même format que S (e.g., le Paris "objectif" tridimensionnel euclidien est à privilégier relativement à mon système mental). Cependant, il arrive que l'on considère des extensions dans des systèmes ayant des formats différents du système de départ. Par exemple, la physique ou la psychologie contemporaine définissent des systèmes de représentation du monde matériel comportant plus de trois dimensions et/ou non euclidiens : des objets de tels systèmes peuvent constituer des extensions intéressantes relativement à des objets qui sont tridimensionnels euclidiens dans mon monde. On pourrait aussi envisager comme cas-limites d'extensions les objets « en soi » (i.e., transcendants, par exemple le Paris « en soi ») dans la mesure où ils peuvent être également considérés comme visés en tant que régulateurs transcendants.

Remarque. Soit un objet réel  $O_r$  représenté dans un espace mental E. Admettons que l'ensemble des fragments analogiques élémentaires représentant  $O_r$  dans E soit unifié en un objet interne cohérent  $O_i$ . (Par exemple, le noyau vrai de ma représentation unifiante de Paris est un tel objet.)  $O_i$  peut être considéré comme donnant une base-P, et  $O_r$  comme une virtualité externe de  $O_i$ .  $O_r$  peut être progressivement *internalisé* par développement des "connaissances" s'y rapportant,  $O_i$  s'étendant dans E. Une telle internalisation demeure toujours très partielle en ce qui concerne les objets réels pour les systèmes mentaux humains. (Car, sans même parler des

---

<sup>57</sup> Même si je crois que la ville visée s'appelle "Londres" et que j'utilise dans mon système mental le symbole nominal *Londres*.

distorsions imposées par nos erreurs ou par le format de notre intuition, tout objet réel est humainement inépuisable et comporte une infinité de facettes.)

#### 4. Extensions semi-syntaxiques

Tout possible effectif se donne comme tel en tant qu'extension pleinement analogique, étant par nature intégralement déployé. Cependant, même les possibles *de re*, sauf exception triviale, n'ont qu'une existence potentielle pour un espace de représentation à la fenêtre de présence limitée (en taille, en dimensions...) et sont présentées repliées (semi)-syntaxiquement dans un tel espace <sup>58</sup>.

Ainsi lorsqu'un sujet parcourt concrètement un fragment d'espace mental, il ne déploie qu'une série de fragments analogiques (plis élémentaires ou déplis par A-chaînon <sup>59</sup>) contenant syntaxiquement des symboles et connectés eux-mêmes par des chaînon artificiels.

Exemple. Soit ma représentation unifiante de Paris et considérons différentes étapes possibles pour une balade mentale circulaire entre les six gares parisiennes :

1. Partant de la Gare Saint-Lazare, je décide d'aller d'abord à la Gare du Nord : ayant les connaissances nécessaires, je focalise sur les premiers segments du trajet choisi par une série d'e-plis abstraits <sup>60</sup>, me présentant successivement la rue Saint-Lazare, la place Estienne d'Orves, la rue de Châteaudun et la rue de Maubeuge, en enchaînant ces e-plis abstraits en un dépli par des A-chaînon. Chacun de ces e-plis abstraits comporte encore des symboles (e.g. *Eglise de la Trinité* pour la place Estienne d'Orves) sur lesquels je pourrais éventuellement focaliser.

---

<sup>58</sup> Voir § 2.2.

<sup>59</sup> Rappelons qu'un A-chaînon est un fragment de structure symbolique permettant d'enchaîner de façon analogiquement unifiée deux situations données dans des plis élémentaires (déf. 0.5b) tandis qu'un chaînon artificiel ne réalise pas un tel enchaînement de façon analogiquement unifiée (déf. 0.24).

<sup>60</sup> Voir la remarque 1 du § 0.4 et déf. 14.4 *infra*.

2. Puis, un peu pressé, j'utilise des chaînons artificiels entre des plis élémentaires me présentant la Gare du Nord, la Gare de l'Est, la Gare de Lyon et la Gare d'Austerlitz.

3. Prenant à nouveau le temps de flâner, je glisse tranquillement dans un nouveau dépli le long des Boulevards de l'Hôpital, Saint-Marcel, Port-Royal et Montparnasse jusqu'à la Gare Montparnasse.<sup>61</sup>

4. Enfin, alors que je glissais de la Gare Montparnasse à la Gare Saint-Lazare un traumatisme lié à un accident de jeunesse Place de la Concorde m'interdit de déployer mentalement cette place, d'où un nouveau chaînon artificiel entre un pli élémentaire me présentant le Palais Bourbon et un pli élémentaire me présentant la Madeleine, avant de reprendre ma glissade jusqu'à Saint-Lazare.

Défs. 4.11-4.12. Une *extension semi-syntaxique (ESS)* est une représentation unifiante donnée semi-syntaxiquement mais qui est pleinement déployable (i.e., effective de droit) au sein d'un monde possible, les symboles qu'elle contient syntaxiquement étant entièrement éliminables par projections successives <sup>62</sup>. Une extension semi-syntaxique E est dite *compatible avec le monde M* si le déploiement effectif obtenu à partir de E après élimination des symboles qu'elle contient est une partie de M.

Bien qu'une extension semi-syntaxique soit pleinement déployable de droit, les symboles qu'elle contient ne sont que rarement éliminés : (1) des raisons stratégiques (vitesse de navigation) limitent les déploiements possibles (pensons à la façon dont nous surfons sur Internet sans expliciter tous les liens Hypertext), (2) des contraintes fonctionnelles (e.g., défenses) peuvent aussi limiter les déploiements possibles, et (3), des lacunes dans l'information interne au système de représentation peuvent interdire d'éliminer certains chaînons artificiels.<sup>63</sup>

<sup>61</sup> Rappelons qu'une glissade est un déplacement dans un dépli (déf. 0.20), c'est-à-dire un enchaînement de plis élémentaire par une série de A-chaînons.

<sup>62</sup> Un dépli-s est une ESS mais la réciproque n'est pas vraie car une ESS peut comporter des chaînons artificiels.

<sup>63</sup> Certains symboles peuvent être également impossibles à éliminer en raison de carences internes. En principe, tout symbole, obtenu par abstraction est éliminable par projection mais diverses conditions (e.g., maladie d'Alzheimer) peuvent induire l'effacement des procédures nécessaires.

Exemple. Le noyau vrai de ma représentation unifiante  $N(Rp)$  de Paris ne sera jamais qu'une extension semi-syntaxique car ce noyau restera par définition toujours pleinement déployable de droit (et compatible avec le Paris réel) mais je ne connaîtrai jamais tout Paris et certains chaînons de  $N(Rp)$  resteront artificiels.

Remarque. Supposons que ma représentation unifiante  $Rp$  de Paris soit cohérente. En principe  $Rp$  n'est pas une ESS compatible avec le Paris réel en raison des erreurs multiples que  $Rp$  comporte selon toute vraisemblance. Cependant, il existe au moins un monde avec lequel  $Rp$  est compatible (cf. déf. 4.5).

Une représentation unifiante peut recéler des contradictions et dans ce cas ne peut être une ESS. Toutefois, pour un système mental une représentation unifiante est généralement décomposable en un nombre fini d'ESS contradictoires deux à deux et séparées en droit par des plissements avec des chaînons artificiels pour passer de l'une à l'autre. Une représentation unifiante pour laquelle une telle décomposition n'est pas possible recèle en fait au moins une zone « pathologique » circulaire <sup>64</sup> : l'explicitation des symboles d'une telle zone par projection conduit à un cercle vicieux.

Défs. 4.13-4.14. Une *représentation unifiante complexe* est une représentation unifiante qui n'est pas une extension semi-syntaxique. Un *labyrinthe* est une représentation unifiante complexe non décomposable en un nombre fini d'ESS.

Du sein même d'une extension semi-syntaxique pour un système mental, à partir de la fenêtre de présence limitée qui ouvre sur elle, il n'est généralement pas possible de la reconnaître comme telle en déterminant si un déploiement effectif lui correspond de droit — peut-être recèle-t-elle des contradictions ou des puits sans fond. Les contradictions ou les cercles

---

<sup>64</sup> Par exemple, un e-pli syntaxique comportant un énoncé de type "Je mens".

vicieux psychologiques sont rarement explicites et peuvent être occultés dans des fragments syntaxiques.<sup>65</sup>

-----

---

<sup>65</sup> Nous avons déjà indiqué qu'il ne nous est généralement pas possible de déterminer si sous une présentation semi-syntaxique existe vraiment un possible effectif *de re* (§ 2.3.3).



## CHAPITRE 5 : PLISSEMENTS ET COMPARTIMENTS

La représentation des mondes possibles dans un espace mental, qui devrait relever en principe de plissements, est soumise à certains aléas psychologiques :

- (La représentation d'un monde en principe unifié de droit peut être mentalement fragmenté(e).<sup>66</sup> Par exemple, bien que les représentations associées aux différents romans composant la *Comédie Humaine* soient en principe unifiables analogiquement en droit — admettons que Balzac ne s'est pas contredit — tout peut se passer pour un lecteur comme s'il s'agissait d'autant de mondes distincts.

- (Les représentations de) mondes possibles distincts peuvent être mentalement confondu(e)s.<sup>67</sup> Par exemple, une personne mythomane peut prendre un fantasme pour la réalité, une personne schizophrène peut mélanger le monde de son thérapeute et le sien, un lecteur ivre ou fatigué peut se perdre entre *Les Thibault*, *Les Pasquier* et *Les Hommes de bonne volonté*.

Ainsi, des domaines unifiables analogiquement de droit peuvent être *compartimentés* dans un espace mental, c'est-à-dire qu'ils constituent fonctionnellement des mondes distincts, comme si un plissement les séparait ; inversement, plusieurs mondes possibles objectivement distincts peuvent être « fusionnés » dans un même compartiment mental et constituer subjectivement un seul monde.

Dans ce chapitre, nous précisons la définition d'un compartiment et les modalités selon lesquelles une compartimentation peut assurer un plissage.

---

<sup>66</sup> Voir note 50 *supra*.

<sup>67</sup> Voir note 50 *supra*.

Ceci nous conduira à nuancer la distinction entre plissage et pliage et à mettre en évidence certains aspects paradigmatiques de la navigation modale pour la navigation mentale.

### 1. Marqueurs contextuels et compartiments

Les quelques fragments correspondant à un même monde possible dans un espace mental peuvent relever de tout type de représentation unifiante, voire former « un » ensemble disparate sans unité.<sup>68</sup> Limitons-nous ici à définir la notion de compartiment de sorte qu'elle puisse assurer une représentation adéquate des mondes possibles, tout en autorisant des confusions entre mondes ou au contraire des distinctions non pertinentes.

La notion de compartiment doit ainsi principalement permettre : (1) les distinctions nécessaires entre mondes différents de sorte que chacun corresponde bien à une extension spécifique, (2) l'unification des éléments appartenant à un même monde, (3) des fusions ou fragmentations inappropriées dans certaines conditions.

Préliminaires. Dans notre cadre conceptuel la formation d'un *nom* (i.e., une unité symbolique — déf. 0.7) par abstraction constitue un objet comme pôle d'unification de représentations analogiques.<sup>69</sup> Une fois formé, un nom offre une clef d'accès au domaine de l'espace de représentation ouvert autour du pôle d'unification constitué, susceptible notamment de guider l'insertion ultérieure de nouveaux fragments dans l'espace de représentation. (E.g., je peux rattacher une manifestation léonine à mon symbole *lion*.) En tant que clef d'accès, chaque nom/unité symbolique constitue aussi un *marqueur contextuel* pour son domaine spécifique. Ainsi, les noms mentaux *Paris* et *Lyon* permettent à un sujet S de former deux pôles d'unification distincts pour Paris et Lyon, pôles auxquels tel ou tel percept de S pourra être référé, et l'association du contenu perceptif au marqueur nominal approprié

<sup>68</sup> Nous définirons par la suite avec précision différents degrés d'intégration pour un ensemble de fragments d'un espace de représentation (§ 15.3).

<sup>69</sup> Le type d'abstraction en jeu sera précisé dans le prochain chapitre (§ 6.1.1).

permettra à S de savoir, lorsqu'il représentifie ce contenu dans un souvenir, s'il se situe à Paris ou à Lyon.

La fonction de marqueur contextuel est susceptible d'assurer la représentation cohérente des structures modales. En effet, les extensions qui constituent des alternatives possibles relativement à une même base-P, en tant qu'entités distinctes, peuvent être associées à des unités symboliques spécifiques (i.e., des noms), et ces unités, en tant que marqueurs contextuels, peuvent assurer de façon cohérente un plissage : il suffit, dans certaines conditions fonctionnelles, que pour chaque extension E toutes les unités de représentation concernant le domaine de E soient connectées au nom de E et non aux noms des extensions alternatives rivales.

Déf. 5.1-5.1bis. Un *compartiment* est une zone mnésique isolable fonctionnellement avec une *clef d'accès* (nom) connectée spécifiquement à tous les éléments de représentation composant cette zone.

Exemple. Le nom "La Chartreuse de Parme", en tant que titre d'un roman, permet de constituer un univers romanesque délimité et distinct du monde réel, dès lors que les faits propres à *La Chartreuse de Parme* sont associés à ce titre. Dans certaines conditions fonctionnelles, tout se passe comme si le monde de la *Chartreuse de Parme* relevait d'un compartiment distinct dans la mémoire du lecteur.

Nous détaillerons dans la 3<sup>ème</sup> partie de cet ouvrage dans quelles conditions fonctionnelles les liens entre les clefs de compartiment et les unités symboliques associés aux éléments de représentation concernés permettent d'assurer dynamiquement une compartimentation. Relevons simplement pour l'instant que si la notion de compartimentation permet une représentation adéquate des plissements, elle s'applique aussi à bien d'autres types de contextes. La notion de compartiment n'est pas spécifique des mondes possibles ni ne respecte toujours les structures modales, mais en contrepartie elle est généralisable de façon souple et dynamique à presque tous les contextes, ce qui va nous permettre de mieux mettre en lumière la

valeur paradigmatique de l'étude de la navigation modale pour d'autres régimes de navigation mentale.

## 2. Plissage fonctionnel

La représentation adéquate de plusieurs mondes possibles implique des plissements dans un espace de représentation, ce qui est implémentable mentalement par une compartimentation. Pour passer d'un monde possible à un autre, le sujet doit franchir ce qui sépare les deux compartiments correspondants par des liens purement symboliques (i.e., des chaîons artificiels — déf. 0.24).

Déf. 5.2. Un *saut* est le passage d'un pli élémentaire à un autre en fenêtre de présence par un chaîon artificiel, sans fondation analogique par un A-chaînon.<sup>70</sup>

Dans un espace mental, bien des domaines unifiables analogiquement de droit sont scindés en plusieurs compartiments de sorte que la navigation entre ces domaines devient analogue à la navigation inter-plissements. En effet, un chemin reliant les compartiments concernés ne peut passer que par des chaîons artificiels et le sujet doit effectuer des sauts de l'un à l'autre. Il faut différencier ici une compartimentation structurale et une compartimentation dynamique.

### 2.1 Compartimentation structurale

On peut distinguer au moins deux types de compartimentation structurale pour lesquels nous nous limiterons à donner des exemples :

---

<sup>70</sup> Une *glissade*, étant un déplacement dans un dépli — c'est-à-dire un enchaînement de plis élémentaires par une série de A-chaîons —, s'effectue sans saut.

\* *Lacunes dans l'information disponible en mémoire.* Si je n'ai aucun élément me permettant de réunir *Le Rêve* et *Une Page d'amour*, leurs contenus spécifiques relèvent dans mon espace mental de deux compartiments distincts et tout se passe pour moi comme s'il s'agissait de deux mondes différents, bien que d'un point de vue extérieur, les deux romans s'intègrent dans la même histoire des Rougon-Macquart selon Zola. Ou bien si mes connaissances géographiques lacunaires font que j'ignore tout de ce qu'il y a entre l'Asie et l'Amérique, ces deux continents peuvent être considérés par moi comme des compartiments étanches : mentalement, je ne passe de l'un à l'autre que comme un personnage de science-fiction évoluant à travers les mondes par des *vortex* fabuleux.

\* *Contraintes liées au format de la fenêtre de présence.* Admettons que le temps reflète seulement les limites de ma fenêtre de présence et n'est pas objectif en soi : si je suis obligé de scinder le monde matériel en compartiments temporels et de « sauter » d'un instant à l'autre, cette compartimentation relève d'un pliage qui ne serait peut-être pas nécessaire pour un esprit plus puissant.

## 2.2. Compartimentation dynamique

Là encore, on peut en distinguer au moins deux types que nous nous limiterons à introduire par des exemples :

\* *Stratégie de vitesse.* Je peux sauter d'une gare parisienne à une autre pour évaluer rapidement un trajet sans m'appesantir sur les détails fondant le lien de l'une à l'autre. (De façon générale, les structures symboliques permettent de « sauter » par-dessus des éléments fondateurs mais inutiles pour telle ou telle application.<sup>71</sup>)

\* *Processus de défense.* Dans un syndrome conversif, les processus de défense limitant l'accès à des zones traumatiques peuvent conduire le sujet à

---

<sup>71</sup> Voir notamment la notion de fonctionnement semi-syntaxique (§ 2.2).

fonctionner alternativement dans l'une ou l'autre de deux zones mnésiques mutuellement étanches, basculant ainsi d'une personnalité à l'autre, chacune avec son propre « monde » ignorant superbement celui d'en face (Plagnol, 2004). Ou bien supposons que j'ai une représentation analogiquement unifiée de chacun des 20 arrondissements de Paris mais que des défenses mentales m'interdisent de réunir simplement ces arrondissements pour des glissades : ma représentation unifiante globale de Paris est comme un éventail fermé/plissé à 20 déplis organisé autour du sommet constitué par mon nom mental *Paris* ; chaque dépli de l'éventail est une zone analogique unifiée, commandée par le nom mental de l'arrondissement, mais ne peut être unifié aux autres déplis et définit fonctionnellement un compartiment ; je ne peux passer d'un arrondissement à l'autre qu'en sautant entre leurs noms ; chaque arrondissement peut être considéré comme l'équivalent d'un monde distinct ; le pliage de l'éventail est indistinguable d'un plissage, tout au moins de façon interne à ce qui se déroule dans ma fenêtre de présence.

De façon générale, au sein des représentations unifiantes, et plus largement au sein de l'espace mental, de multiples phénomènes empêchent une glisse souple dans un déploiement analogique unifié et induisent un fonctionnement par sauts, sans que ces phénomènes ne soient nécessairement liés à des contradictions, ni même qu'ils ne forcent le marquage de compartiments. Cependant, les sauts entre compartiments relèvent de barrières marquées par définition, et lorsque ces compartiments reflètent mentalement ce qui correspond logiquement à des plissements associés à des mondes possibles distincts, ces barrières sont irréductibles en droit. On peut donc proposer les définitions suivantes :

Défs. 5.3-5.5. Une *barrière* est un chaînon artificiel entre compartiments. Un *saut simple* est un saut qui ne s'effectue pas par-dessus une barrière. Une *barre* est une barrière relevant en droit de plissements.

Remarque. Le plissage fonctionnel par compartimentation facilite la contextualisation de l'information. Par exemple, le monde du *Père Goriot* est en principe le même que celui des *Illusions Perdues* et les contenus de ces

deux romans balzaciens sont analogiquement unifiables, mais il est probable qu'une lecture de la *Comédie Humaine* est facilitée par une compartimentation des différents volumes qui la composent, ce qui revient à fonctionner avec une structure plissée où chaque volume définit son propre monde, même si un déplissage reste utile dans certaines circonstances (e.g., si l'on veut suivre les aventures inter-romans de Vautrin).<sup>72</sup> (Parfois, il peut être incertain de savoir si deux œuvres relèvent d'un même monde, tel l'érudit hésitant sur l'unité de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*.)

### 3. Indiscernabilité interne entre plissage et pliage

Il est toujours possible logiquement de considérer que des compartiments constituent des univers distincts.

Exemple. Soit ma représentation unifiante de Paris du § 2.2 formant un éventail de 20 compartiments correspondant aux 20 arrondissements. Je crois qu'il existe un déploiement analogique effectif intégrant ces 20 arrondissements et que Paris est une entité unifiée qu'un démon puissant pourrait déployer d'un seul coup dans sa fenêtre de présence. Pourtant cette croyance est peut-être une illusion : ce que je postule relativement à l'unification analogique de Paris (et de l'espace matériel en général) pourrait n'être qu'un *a priori* de mon entendement, voire une simple croyance facilitant temporairement ma survie. Qui sait si l'on ne change pas de monde en passant du 17e au 18e arrondissement ? N'a-t-on pas parfois cette fugace impression en traversant l'Avenue de Saint-Ouen ?

---

<sup>72</sup> Un exemple non mental ne sera peut-être pas inutile. Soit le système de représentation formé par un atlas sur Internet, chaque page-web représentant un pays et constituant un pli élémentaire : le monde potentiel interne associé à l'atlas est en principe unique, la représentation de la Terre entière formant un dépliement analogique unifié dont la reconstitution peut s'opérer par dépliage de l'atlas ; mais on peut très bien n'utiliser fonctionnellement de l'atlas que pour reconstituer chaque représentation de continent séparément, et dans ce cas, les cinq continents sont compartimentés et leur réunion fonctionne comme une structure plissée, où l'on saute de l'un à l'autre *via* une connexion purement symbolique, par exemple de l'Europe à l'Amérique sans se soucier de traverser l'Atlantique.

Plaçons-nous dans le quartier des Grandes Carrières du 18<sup>e</sup> arrondissement ; admettons que j'habite ce quartier et que je le connaisse tellement bien que je peux y « glisser » mentalement sans aucun saut ; pourtant lorsque j'enchaînerai dans ma base de présence une série de facettes de cette zone pour une petite promenade virtuelle, comment saurais-je si je ne change pas de monde de temps à autre ? Qui sait même si je ne changerai pas de monde à chaque instant ? Deux contenus successifs n'impliquent-ils pas deux instants différents ? La succession de contenus différents (donc contradictoires en au moins un point) dans une base de présence élémentaire ne signe-t-elle pas un irréductible plissement malgré l'apparence ?

En présence d'un nouveau percept de Paris, je crois qu'il s'agit du même Paris que celui que je percevais l'instant d'avant. Plus généralement, j'admets ordinairement un monde objectif co-existant à mon présent. Cependant, ce soi-disant co-existant n'est peut-être qu'une production de mon esprit. Peut-être suis-je contrôlé par une machine qui m'impose une succession d'images pseudo-perceptives qui paraissent former ensemble une même extension analogiquement unifiable alors qu'il ne s'agit chaque fois que de fictions toujours nouvelles. Ou peut-être un esprit supérieur joue-t-il avec moi de façon stroboscopique : le contenu de ma base de présence est tantôt un authentique perçu, tantôt une fiction.

De façon générale, tout pliage, même lorsqu'il relève d'une virtualité interne, « vu de l'intérieur » de la fenêtre de présence de l'espace mental, est en droit indiscernable d'un plissage.<sup>73</sup> Même les différentes facettes d'« un » vase qui apparaissent successivement dans le champ perceptif ne sont peut-être que de brèves manifestations de mondes disparates qui surgissent et s'évanouissent aussitôt.

Ainsi, une unification analogique de droit (ESS) n'est pas la preuve absolue que les représentations qui la composent relèvent d'un pliage et "le" réel peut être plissé à notre insu. Il n'est point impossible qu'un organisme moins synthétique que moi ou un écossais radical considère que les contenus successifs de sa base de présence constituent autant d'alternatives

<sup>73</sup> En ne tenant pas compte ce que la métacognition d'un système de représentation sur lui-même peut éventuellement apporter, par exemple par des arguments transcendants.



irréductibles, même si ces contenus semblent parfois compatibles et unifiables.

Mais n'est-ce pas pousser le bouchon un peu loin ? Un monde n'est-il pas précisément constitué comme unification analogique maximale, que l'on se trompe parfois ou non ? Donc toute extension, sauf raison impérative, ne doit-elle pas être considérée comme relevant d'un pliage et non d'un plissage ? Faut-il remettre en question notre définition des mondes possibles (déf. 4.6) ?

Certes un principe d'unification analogique de type kantien guide la constitution du réel et des autres mondes dans nos systèmes mentaux de représentation : sans raison suffisante, nous n'avons pas à procéder à des plissements inutiles, nous devons bien plutôt simplifier l'univers, c'est-à-dire diminuer le nombre de ses plis. Mais si la préférence pour le pliage, à défaut d'une preuve de plissage, a une valeur économique rationnelle, la certitude n'est jamais garantie. L'apparence lisse de la réalité peut toujours être remise en cause, comme l'on est un jour passé d'une Terre plate à une Terre ronde.<sup>74</sup>

Il est donc en droit impossible de trancher absolument entre pliage et plissage (sauf à faire appel à des arguments métacognitifs) : de ma barque, c'est-à-dire de ma fenêtre de présence, je peux aussi bien croire que je change de monde à chaque instant qu'avoir la foi en un monde unifié dépassant largement les limites de mes fragments analogiques élémentaires.

#### 4. Navigation en haute mer et navigation douce

Pliage et plissage ne sont donc pas différenciables d'un point de vue « interne » à un espace mental de représentation. Un même fonctionnement

---

<sup>74</sup> Remarquons néanmoins que le passage d'une Terre plate à une Terre ronde dans nos systèmes scientifiques est justifié par le principe de l'unification analogique appliqué à de tels systèmes. Admettre que je ne sois qu'un cerveau dans une cuve n'est justifié dans mon système mental que si cela me conduit à une meilleure unification analogique de mes données, c'est-à-dire à un nombre moindre de plis d'allure irréductible dans mon espace mental (cf. § 3.2.3.2). Si on me révélait qu'en fait je change de monde à chaque instant sans le savoir, je ne pourrais admettre un tel fait impliquant un grand nombre de plissements nouveaux qu'au nom du principe d'unification analogique pris du point de vue de ma conscience supérieure.

compartimenté peut mentalement séparer aussi bien deux quartiers contigus de Paris, la Terre et Vénus, la Terre et une Terre Jumelle fictionnelle. Inversement différents mondes possibles peuvent toujours être réunis en un même objet et être considérés comme relevant de différents états temporels de cet objet.

La raison fondamentale de cette indiscernabilité est qu'il n'existe mentalement qu'un seul type d'unités symboliques — celles-ci étant issues de l'opération d'abstraction (déf. 0.13) pour constituer des pôles d'unification — et un seul type de trame permettant les enchaînements dans la fenêtre de présence. Les symboles de mondes possibles ne forment pas une catégorie de noms à part car ils procèdent de la même opération universelle d'abstraction que tous les autres noms. Les mondes possibles sont mentalement des objets (déf. 0.28), de même que tout objet peut être considéré comme constituant un monde possible. Ce n'est que d'un point de vue métacognitif que la notion spécifique de monde possible intervient véritablement.

Une même structuration symbolique fondamentale sous-tend donc plissage et pliage qui peuvent être pris l'un pour l'autre. Cependant, une collection de possibilités alternatives, dès lors que ces possibilités sont reconnues comme telles, impose des plissements avec des sauts irréductibles par-dessus les barres inter-compartiments.<sup>75</sup> Même le démon René (§ 4.3.1, remarque 1) doit alors utiliser des symboles pour plisser son espace de représentation en différenciant les alternatives.<sup>76</sup>

La structuration modale entre mondes possibles impose donc une compartimentation de droit et offre ainsi une situation paradigmatique pour toute compartimentation. Comme la compartimentation est elle-même paradigmatique de la contextualisation en imposant des marqueurs contextuels, la structuration modale est plus généralement paradigmatique pour toute contextualisation.<sup>77</sup>

---

<sup>75</sup> Tout au moins pour que cette collection soit représentée comme telle. Des confusions entre mondes restent toujours possibles.

<sup>76</sup> Tandis que la structure symbolique sous-tendant un simple pliage disparaît dans un système de représentation assez puissant pour permettre le déploiement analogique unifié de ce qui était plié dans le système plus faible.

<sup>77</sup> Le plissage entre mondes possibles a ainsi été utilisé pour étudier expérimentalement la contextualisation de l'information (Plagnol et al., 1996).



Une navigation mentale explore des contenus successivement présentifiés en fenêtre de présence, en fonction de ce que permet la trame symbolique : glissades tranquilles dans les « lacs » potentiels formés par les déplis ; alternance de glissades et de sauts simples ou avec barrières dans une extension semi-syntaxique ; glissades, sauts simples, et franchissement de barrières, voire de barres liées à des plissements entre alternatives, dans les représentations unifiantes qui ne sont pas des déplis ni même des extensions semi-syntaxiques.

L'usage de symboles, nécessaire pour enchaîner des plis élémentaires dans une représentation unifiante quelconque, se démasque quand des chaînons artificiels interviennent. Ce démasquage est particulièrement net si ces chaînons artificiels relèvent de barres liées à des plissements et les sauts imposés par les barres offrent donc un modèle général de saut dans l'espace mental. La navigation modale dans la « haute mer » des possibilités met ainsi en relief la structuration d'un espace de représentation telle qu'elle est déterminée par l'intervention de symboles lorsque l'unification analogique est limitée.

Toute navigation s'effectue donc un peu sur le modèle modal, même si la navigation "d'eau douce" reste possible en cas d'heureuse unification analogique.

-----

## DEUXIEME PARTIE

### ELEMENTS DE LOGIQUE POUR LA NAVIGATION MODALE

Toute navigation obéit à des règles pour que le bateau ne chavire pas et emporte le marin audacieux à l'extrémité des mondes... Quelles conditions minimales assurent les plus belles aventures hors de la base de présence ?

Nous traiterons ici des règles logiques de base pour la navigation modale, c'est-à-dire la navigation affrontant la haute mer des possibles stricts, définis par les alternatives au monde de référence, avec des plissements imposés à l'espace de représentation (sous peine de confusion).<sup>78</sup> En particulier, la prise en compte de multiples mondes impose de bien assurer leur identité ainsi que celle des entités qu'ils contiennent, en maîtrisant leurs modes d'accès, éventuellement à travers différents systèmes de représentation.

Toutefois, en étudiant la navigation modale, nous garderons constamment pour perspective l'élaboration d'outils pour la navigation mentale dans toute son ampleur. En effet, une telle perspective peut se nourrir de l'étude de la navigation modale pour deux raisons majeures déjà évoquées :

(1) Naviguer mentalement de façon féconde implique de quitter très vite le sol du monde actuel. Nos systèmes mentaux manipulent continuellement des possibles stricts relativement au monde actuel, voire à d'autres mondes de référence : fiction, *pretense*, fantasmes, *mind-reading*, position d'hypothèses, navigation temporelle... Sans l'affrontement de la haute mer des possibles stricts toute navigation mentale serait fort limitée.

---

<sup>78</sup> La logique a un double aspect, celui de la représentation (syntaxe et sémantique) et celui, plus propre aux logiciens, de la théorie des inférences (déduction) — deux aspects étroitement liés car la représentation détermine les inférences valides. Nous nous limitons ici aux problèmes que doit résoudre une représentation logiquement satisfaisante des structures modales dans le cadre conceptuel des espaces de représentation.

(2) Le plissage offre un modèle de structuration symbolique, paradigmatique pour la compartimentation de l'information, elle-même paradigmatique de la contextualisation (§ 5.4). La logique de l'aventure dans la haute mer des possibles stricts vaut largement pour le cabotage dans les potentialités simples, et le plissage, en forçant une contextualisation claire, met à nu les problèmes logiques issus des variations de contexte imposées par une navigation quelconque.

Après avoir précisé les problèmes logiques soulevés par la navigation modale (chapitre 6), nous proposerons un type de langage formel approprié à la représentation des structures modales dans le cadre conceptuel des espaces de représentation (chapitres 7 et 8). Cependant, ce type de langage formel n'en présentera pas moins d'étroites limites quant à l'étude dynamique de la navigation dans un espace mental. Nous nous efforcerons de préciser ces limites afin de nous préparer à un abord psychologique de cette dynamique (chapitre 9).

Avertissement — Certaines sections de cette deuxième partie, en particulier le chapitre 8, seront difficiles à suivre pour un lecteur non familier des bases élémentaires de la logique formelle <sup>79</sup>, mais il sera tout à fait possible de les « sauter ».

-----

---

<sup>79</sup> *A contrario*, tout lecteur familier des bases de la définition de la syntaxe et de la sémantique d'un langage formel pourra suivre sans peine ces sections : notre incursion dans la logique formelle sera très limitée et ne nécessitera aucune connaissance pointue.

## CHAPITRE 6 : SYSTEMES SYMBOLIQUES ET PROPRIETES DE BASE

Dans ce chapitre, nous étudions d'abord les types de systèmes symboliques qui peuvent être associés à un espace de représentation : la richesse de l'espace constitué par un système de représentation est déterminée par la puissance d'abstraction disponible, ce qui nous conduit à différencier toute une série de degrés d'abstraction (§ 1). Nous définissons ensuite les propriétés permettant de caractériser la capacité d'un système de représentation à assurer la restitution d'un univers spécifique (§ 2). Nous précisons enfin les principales exigences à respecter pour la représentation adéquate d'une structure modale (§ 3).

### 1. Système symbolique et degrés d'abstraction

Rappelons que dans notre cadre conceptuel, un *univers* se donne comme *espace de représentation*, c'est-à-dire comme un ensemble agencé de mondes reconstituable à travers un *système de représentation* (déf. 0.1). Un tel système associe une *base analogique*, constituée par un ensemble de *fragments analogiques élémentaires*, et un *système symbolique*, assurant le codage et l'enchaînement des fragments analogiques élémentaires dans la *fenêtre de présence* (défs. 0.3-0.5 et 0.7).

Commençons par compléter notre arsenal avec une double distinction :

Défs. 6.1-6.4. Un système de représentation est *statique* si sa base analogique est fixée, *dynamique* si sa base analogique s'enrichit au cours du temps. Une occurrence d'un fragment analogique élémentaires est *intérieure*

si elle est entièrement obtenue par projection (déf. 0.14) du système symbolique dans la fenêtre de présence, *extérieure* dans le cas contraire.

Exemple 1. Sauf autisme absolu, un système mental est dynamique, ne serait-ce qu'en raison du flux perceptif. Un percept est extérieur, tandis qu'une image mentale pure — e.g., obtenue les yeux fermés — est intérieure.

Remarque. Un même fragment analogique élémentaire peut avoir une occurrence extérieure et une occurrence intérieure.

Par ailleurs, dans l'étude d'un système de représentation *S*, il faut différencier le *système symbolique interne* (SSI) à *S* d'un *système symbolique externe* (SSE) qui peut décrire de façon extérieure l'agencement symbolique de l'espace de représentation. En principe un SSE traduit le SSI dans un langage.

Exemple 2. Soit un système mental de représentation *S*. Des *pensées* (ou *propositions mentales* <sup>80</sup>) peuvent être disponibles dans le SSI de *S*, c'est-à-dire que des propositions mentales sont déployées dans des plis élémentaires (semi-)syntaxiques de *S*. (Des traces de ces propositions mentales peuvent se manifester dans la conscience phénoménale, voire être saisies dans la conscience réflexive par métareprésentation.) Dans un tel cas un langage servant de SSE pour *S* devra comporter des propositions.

Notons bien que SSI et SSE ont le même univers de base et correspondent au même espace de représentation. Nous ne mentionnerons que ponctuellement d'éventuels problèmes de traduction du SSI dans le SSE.

Bien qu'il n'existe qu'une opération fondamentale d'abstraction — la saisie d'une récurrence avec attribution d'une unité (déf. 0.13) —, les capacités plus ou moins complexes sous-tendant la mise en œuvre de cette opération

---

<sup>80</sup> Nous remercions le lecteur féru de philosophie analytique et prêt à sortir ses griffes de ne pas nous prêter une excessive naïveté quant aux concepts de pensée ou de proposition. Sans détailler ici outre mesure, indiquons que dans le cadre conceptuel des espaces de représentation *Tom pense que Platon est anglais* peut être paraphrasé en *Tom se représente que Platon est anglais* ou, si l'on veut, *Tom a la représentation (propositionnelle) que Platon est anglais*.

commandent la profondeur du système symbolique disponible et donc la richesse de l'espace de représentation accessible. Nous sommes ainsi conduits à distinguer différents types fonctionnels d'abstraction.

### 1.1 Abstraction simple

Commençons par définir ce qui correspond dans notre cadre conceptuel à la formation des noms en différenciant la notion d'*abstraction simple* :

Déf. 6.5. L'*abstraction simple* est l'opération permettant de coder une récurrence R saisie dans une série de fragments analogiques élémentaires et de lui attribuer une unité symbolique (qui devient un *nom* pour R).

Une unité symbolique permet des enchaînements entre les fragments analogiques élémentaires auxquels elle est associée, soit une première navigation rudimentaire. Des liens associatifs peuvent également exister entre deux unités symboliques différentes, ce qui enrichit les possibilités de navigation.

Rappel. La *trame* de l'espace de représentation est constituée par le réseau des unités symboliques (nœuds de la trame) (déf. 0.7).

Exemple. Soit mon ami Harry qui vit à New York. Une série de traces de percepts et d'images me donnant Harry est associée à mon nom mental *Harry*. Telle photographie de Harry me permet alors d'évoquer mes souvenirs de Harry *via* l'unité *Harry*. Un lien associatif entre *Harry* et *New York* me permet de me déplacer mentalement à New York lorsque j'évoque Harry.

### 1.2 Abstraction double



Lorsque la capacité d'abstraction du système de représentation s'accroît, des liens prédicatifs/relationnels deviennent possibles, c'est-à-dire que la représentation d'une entité A (qui peut être un n-uplet d'arité  $> 1$ ) peut être liée uni-directionnellement à la représentation d'une entité B si la récurrence constituant A présentifie la récurrence constituant B. Par exemple, si la récurrence constituant l'objet Bonzaï est canine, le nœud *Bonzaï* peut être connecté au nœud *Chien* par un lien prédicatif. Une telle opération demande une puissance d'abstraction supérieure à l'abstraction simple : la récurrence constituant A est saisie par abstraction et B n'est saisie dans le fragment analogique élémentaire qui présentifie A que *via* le symbole associé à A. On peut parler d'*abstraction double* au sens où la récurrence B est abstraite à partir d'un fragment analogique élémentaire lui-même déjà catégorisé par abstraction simple comme relevant de l'entité A.

Défs. 6.6-6.7. L'*abstraction double* est l'opération permettant d'abstraire une récurrence B présentifiée dans une récurrence A saisie elle-même par abstraction. B est alors *liée prédicativement* (ou *relationnellement*) à A.<sup>81</sup>

Exemple. Soit un sujet humain A assistant au meurtre de Caïn par Abel : A peut abstraire le couple (Caïn, Abel) à partir de la scène perçue, puis prédiquer de ce couple la récurrence *assassin de*, c'est-à-dire que dans le système mental de A le nœud (Caïn, Abel) est connecté au nœud *assassin de* par un lien relationnel.

La formation de liens prédicatifs/relationnels par abstraction double enrichit beaucoup les possibilités de navigation. Les animaux supérieurs en disposent probablement. Par exemple, la fameuse mémoire des éléphants réclame une telle capacité : pour qu'un éléphant reconnaisse tel humain I

---

<sup>81</sup> La distinction lien prédicatif/liens relationnels peut être considérée comme une commodité externe au système de représentation décrit. En effet, dans la théorie de la fondation analogique, ce type de lien relève toujours de l'abstraction d'une récurrence présentifiée par un substrat S (lui-même abstrait), même lorsque S est une entité d'arité  $> 1$  (Plagnol, 2005, chapitre X). Dans la suite de cet ouvrage, nous nous permettrons d'utiliser le terme de « prédicatif » de façon générique pour « prédicatif ou relationnel ».

méchant, il faut que le percept de cet humain soit catégorisé comme relevant de l'individu I déjà rencontré et que la récurrence *méchant* soit prédiquée de I.

La trame prédicative/relationnelle de l'espace de représentation reflète essentiellement l'agencement des entités-récurrences, c'est-à-dire le système d'identités qui constitue l'univers mental. A l'exception des liens purement associatifs, tout le système symbolique interne n'en est qu'une émanation.

### 1.3 Abstraction analytique

La présence de liens prédicatifs liant deux unités de la trame ne signifie pas que des propositions prédicatives appartiennent au système symbolique interne, c'est-à-dire à la composante symbolique du système de représentation. En effet, l'opération de prédication par abstraction double peut être effectuée sans qu'il y en ait une trace représentationnelle directe autre que le lien prédicatif lui-même.<sup>82</sup> L'explicitation de tel liens dans des représentations propositionnelles élémentaires du type *Ceci est méchant*, au sein même du système symbolique interne, demande une capacité d'abstraction supérieure à l'abstraction double, de sorte que le résultat d'une telle opération prédicative (ou relationnelle) est en quelque sorte « fixé » dans le système de représentation, et cette capacité semble réservée sur la Terre aux humains.

Défs. 6.8-6.9. *L'abstraction analytique* est l'opération par laquelle une situation est analysée en décomposant une récurrence-substrat (elle-même abstraite de la situation) par abstraction double, *en maintenant présent le substrat et le prédicat (ou la relation) qui en est abstrait* (i.e., en présentant un état de choses). Le résultat de l'opération est une *proposition élémentaire*.

L'abstraction analytique démultiplie les possibilités de codage, donc de navigation : la présentation d'états de choses devient possible.

---

<sup>82</sup> Par exemple, les éléphants n'ont sans doute pas de pensée prédicative.

Remarque 1. L'usage de propositions mentales est à distinguer : (1) de la capacité d'en utiliser des projections syntaxiques mentales, ce qui demande une métareprésentation plus raffinée (§ 1.4 *infra*), (2) de la capacité à les exprimer dans un langage public.

Remarque 2. Les propositions élémentaires permettent d'*explicit*er l'agencement des récurrences entre elles, c'est-à-dire les liens prédicatifs / relationnels unissant les noms dans la trame.

Remarque 3. L'explicitation de la trame obtenue par abstraction analytique dans un système symbolique externe revient à la "traduire" en un langage propositionnel élémentaire.

Remarque 4. Les langages propositionnels usuels, naturels ou formels, ne permettent pas de distinguer l'abstraction double de l'abstraction analytique, d'où une difficulté de traduction SSI-SSE lorsque le SSI dispose de l'abstraction double.

#### 1.4 Métareprésentation et modalisation

Un degré plus élevé d'abstraction est atteint, lorsqu'un fragment de représentation peut lui-même être représenté comme tel.

Déf. 6.10. Soit un système de représentation S. Une *métareprésentation* pour S est la saisie d'un fragment analogique A comme composante de représentation (analogique ou symbolique) avec marquage par un symbole référant A à un système de représentation S' donnant tel ou tel univers.<sup>83</sup> (On peut avoir  $S = S'$  lorsque le système se représente lui-même.)

<sup>83</sup> Dans les sciences cognitives, une métareprésentation est ordinairement envisagée comme la représentation d'une représentation symbolique langagière (e.g., par des marques de citation indiquant l'auto-référence : "Cicéron" serait une métareprésentation représentant le nom français de Cicéron). Mais la représentation langagière dans un tel cas est en fait toujours envisagée *syntactiquement*, c'est-à-dire en tant que forme déployée analogiquement (e.g., ce qui est à l'intérieur des marques de citation appartient à la base analogique du système autoréférentiel dont ces marques indiquent l'utilisation dans l'espace qu'elles délimitent).

Une métareprésentation  $M$  est donc analysable en un fragment analogique  $A$  et un symbole " $S$ " (i.e., un nœud de la trame) indiquant le système de référence pour la composante représentationnelle que constitue  $A$ .

Exemple 1. Si Tom croit (se représente) que Sam voit le drapeau des Martiens comme rouge, au sens où Tom attribue à Sam un percept visuel (ou une hallucination) présentant le drapeau des Martiens avec la couleur rouge, cette croyance de Tom est une métareprésentation. De même, si Tom croit que Sam pense que le drapeau des Martiens est rouge, au sens où Tom attribue la proposition mentale *Le drapeau des Martiens est rouge* à Sam, la croyance de Tom est une métareprésentation.

Il est également possible de référer directement un fragment de contenu représenté au monde concerné par ce fragment.

Déf. 6.11. Une *modalisation* est la saisie d'un contenu représenté, déployé en tant que fragment analogique  $A$ , comme relevant de tel ou tel monde avec marquage par un symbole référant  $A$  à ce monde.

Une représentation modalisée  $M$  est donc analysable en un fragment analogique  $A$  et un symbole " $m$ " (i.e., un nœud de la trame) indiquant le monde possible contenant  $A$ .

Exemple 2. Si Tom croit (se représente) que dans le monde actuel de Sam, le drapeau des Martiens est rouge, la croyance de Tom est une représentation modalisée : l'état de choses relatif à la couleur du drapeau des Martiens est modalisé par le symbole par lequel Tom désigne mentalement le monde de Sam (le nom donné par Tom à Sam suffit en pratique).

Exemple 3. La temporalisation d'un contenu (anticipation ou remémoration) est assimilable à une modalisation : un fragment analogique est attribuée à un monde futur ou passé.

Scolie. En pratique, capacité de métareprésentation et capacité de modalisation peuvent s'impliquer mutuellement, notamment pour les systèmes mentaux. D'une part, on peut considérer qu'une modalisation, impliquant une prise de distance relativement au contenu modalisé avec appréhension d'un monde, présuppose un certain degré de métareprésentation (le contenu modalisé n'est pas absolu mais donné par un système de représentation) ; d'autre part la métareprésentation (e.g., par marques de citation) peut être considérée comme un cas particulier de modalisation si l'on identifie le système métareprésenté avec un monde (e.g., le monde syntaxique formé par la langue citée). Néanmoins, dans une perspective développementale, il est probable que certaines situations de modalisation (e.g., temporalisation) précèdent la métareprésentation.

### 1.5 Abstraction variabilisante

Une puissance d'abstraction supplémentaire est possible, lorsque *l'opération d'abstraction elle-même* peut être représentée, *via* un indice d'abstraction explicite, ce qui permet notamment l'expression de la généralité. Par exemple, supposons que l'humain Tom soit présentifié dans un percept : une représentation *Un humain* peut être forgée, c'est-à-dire qu'un indice d'abstraction est associé à l'extraction de la récurrence humaine dans l'objet Tom, celui-ci étant saisi en tant qu'humain, abstraction faite de toutes ses spécificités. Nous parlerons d'*abstraction variabilisante* car un indice d'abstraction correspond à une variable dans un énoncé formel d'un système symbolique externe.

Défs. 6.12-6.13. L'*abstraction variabilisante* est l'opération permettant de saisir une récurrence dans une situation en représentant cette saisie elle-même comme telle par un symbole (*indice d'abstraction*).

L'abstraction variabilisante ouvre sur des opérations encore plus raffinées, l'*abstraction généralisante* (e.g., *Tout lion*) et l'*abstraction universalisante* (e.g.,

*Tous les lions*).<sup>84</sup> Ces trois opérations autorisent des navigations sophistiquées grâce à l'expression de la généralité, ce qui est notamment essentiel dans un raisonnement et dans tout usage de lois.

Exemple. Devant une apparition léonine, je peux par abstraction variabilisante en tirer *Un lion*, et décamper par déduction si je dispose de la représentation de la loi *Un lion quelconque est dangereux*.

L'être humain est le seul agent cognitif connu à disposer de cette capacité d'abstraction variabilisante qu'il utilise avec aisance et spontanéité. Pensons à une navigation dans un jeu de réalité virtuelle où il faut se défendre contre des entités dangereuses inconnues qui surgissent ça et là : après une seule rencontre avec un petit monstre vert, le joueur est capable de généraliser, et, à la prochaine occurrence, de penser *(un) petit monstre vert !*, pour en déduire la nécessité de se défendre.<sup>85</sup>

De façon générale, l'activité de navigation humaine implique le développement de scénarios virtuels et généralisables, par exemple lors de la construction d'hypothèses et l'élaboration de lois dans l'activité scientifique. Dans notre cadre conceptuel, l'utilité des lois est d'offrir des raccourcis dans un espace de représentation : si je connais la loi selon laquelle tous les humains sont mortels et que je suis en présence de Socrate que je tiens pour humain, l'application de cette loi me permet de me présenter la mortalité de Socrate (par la pensée *Socrate est mortel*) en « shuntant » le scénario établissant sa mortalité à partir de son humanité.<sup>86</sup>

## 1.6 Abstraction formelle

<sup>84</sup> Voir Plagnol (2005), troisième partie ("L'abstraction").

<sup>85</sup> Un rat apprend aussi extrêmement vite à généraliser un danger, mais cela ne correspond pas à un raisonnement fondé sur des représentations générales explicites (i.e., disponibles dans le système symbolique).

<sup>86</sup> Voir Plagnol (2005), § XV.3, § XVI.1 et § XIX.1.

L'extraction de formes est aussi basée sur la représentation de l'opération d'abstraction elle-même et contribue à un enrichissement essentiel de l'univers de navigation.

Défs. 6.14-6.16. L'*abstraction formelle* est l'opération permettant de saisir une forme (i.e., une récurrences fondée) engrenée à un substrat (se présentant dans des situations) et de l'objectaliser en lui associant un indice d'abstraction. Une *forme objectalisée* est l'objet qui résulte d'une opération d'abstraction formelle. Une forme en tant que s'engrenant à un substrat (non objectalisée donc) est une *forme insaturée*.

Exemples 1-3. La saisie de l'être-rouge comme tel dans un objet matériel donne la couleur rouge, la saisie de l'être-léonin comme tel dans un animal donne la forme léonine, la saisie de l'être-schizophrène chez un humain donne la schizophrénie.

Remarque. Pour un nominaliste, une forme objectalisée est une pseudo-entité. Par ailleurs, que l'on soit nominaliste ou non, les formes insaturées ne sont pas des objets, ni même quoi que ce soit, n'ayant aucun être en-dehors de leur engrenement à des substrats, même si par commodité l'on n'hésitera pas à parler d'elles en utilisant des articles définis.

## 1.7 Résumé

Afin de bien fixer les idées, considérons la représentation mentale d'un homme méchant Sam qui apparaît en fenêtre de présence, en fonction de différents types d'abstraction possibles.

- un poisson ne disposant que de l'abstraction simple ne pourra former que des noms mentaux tel *Sam*, *humain* ou *méchant*. Un lien associatif (apprentissage-réflexe) peut néanmoins exister entre ces noms ;

- une éléphante bénéficiant de l'abstraction double pourra établir un lien prédicatif entre un symbole attribué à l'humain présenté (soit *Sam*) et *méchant*. Pour décrire un tel lien, on peut utiliser dans un système symbolique externe une notation telle *Sam*  $\rightarrow$  *méchant*, mais en considérant bien qu'une telle représentation n'appartient pas au système symbolique interne (seul le lien dynamique entre *Sam* et *méchant* opère dans le système symbolique interne) ;

- un enfant de deux ans pourra avoir la pensée *Sam est méchant* (se présentant dans un pli élémentaire) ;

- une enfant de trois ans pourra avoir la représentation modalisée *Mère tient Sam pour méchant* ;

- un enfant de quatre ans pourra avoir la pensée réflexive donnée dans une métareprésentation [Je pense que] '*Sam est méchant*' ;

- une psychologue du XXème siècle pourra avoir la pensée *Tout homme est méchant* ;

- un philosophe platonicien pourra avoir la pensée *La méchanceté n'est pas essentielle à la forme humaine*.

D'autres degrés d'abstraction et types de représentation pourraient être distingués (sans que les ressources pour les différencier dans un système externe ne soient toujours disponibles dans les langages usuels).

Nous nous limiterons dans la suite aux systèmes symboliques permettant d'assurer la représentation de la prédication, la métareprésentation, la modalisation, et la représentation de l'abstraction elle-même (sans distinguer entre ses différents degrés).

## 2. Propriétés d'un système de représentation



Comment caractériser la capacité d'un système de représentation à assurer sa fonction, c'est-à-dire la restitution *ad integrum* et exclusive d'un univers spécifique ? Nous ne donnerons ici que quelques brèves indications pour aborder cette question.

Avertissement. La terminologie employée ne devra pas induire en erreur : les propriétés que nous allons définir dans notre cadre conceptuel ne sont pas identifiables aux propriétés homonymes qui sont définies classiquement pour les systèmes formels d'inférence (comme la complétude ou la cohérence).

## 2.1 Complétude

La complétude est une propriété reflétant la capacité d'un système de représentation à restituer la totalité de l'univers visé.

Déf. 6.17. Soit un système de représentation  $\Sigma$  visant un univers  $U$ .  $\Sigma$  est *complet* s'il peut restituer intégralement tout fragment de  $U$ , c'est-à-dire que tout fragment de  $U$  peut être donné dans une extension analogique pour  $\Sigma$  (déf. 0.9).

Définissons aussi la *complétude symbolique* (*s-complétude*) pour caractériser la capacité du système symbolique à coder par lui-même l'ensemble de l'univers représenté.

Déf. 6.18. Soit un système symbolique  $S$  dans un système de représentation  $\Sigma$  visant un univers  $U$ .  $\Sigma$  est *symboliquement complet* (*s-complet*) si  $S$  peut coder tout fragment de  $U$ .

La totalité des fragments analogiques élémentaires et des enchaînements nécessaires pour reconstituer un fragment quelconque de l'univers considéré sont ainsi reconstituables à partir d'un système symbolique s-complet.<sup>87</sup>

Exemple. Soit le système mental d'un Martien passionné de Paris, Sam, dont le but principal dans la vie est de connaître intégralement la géographie parisienne (selon la forme *a priori* de son intuition, c'est-à-dire le format de sa fenêtre de présence). Par un travail acharné, Sam internalise progressivement des fragments externes lui apportant l'information nécessaire : percepts lors de promenades dans Paris, plans de la ville, images, etc., mais aussi informations à partir de lectures, conversations, etc. Supposons que le système mental de Sam soit enfin complet relativement à Paris (selon le format de son intuition) à un instant où il ne dispose d'aucun apport extérieur (e.g., il ferme les yeux). Comme cette complétude de son système mental relativement à Paris dépend uniquement de l'information disponible dans sa mémoire, c'est-à-dire de la trame de son système mental, Sam est s-complet relativement à Paris. La navigation à partir de sa seule mémoire lui permet de se promener n'importe où dans Paris !

La s-complétude suppose au minimum un codage complet des récurrences et de leur agencement : (1) toute entité de l'univers considéré doit être codée par une unité symbolique (i.e., un nom), (2) la totalité de l'agencement des récurrences — c'est-à-dire le système d'identités/différences structurant l'univers — doit être codée par des propositions élémentaires explicites dans le système symbolique interne. De plus, si les faits de représentation liées à l'opération d'abstraction appartiennent à l'univers, il faut que le système symbolique contienne des propositions issues d'opérations d'abstraction variabilisante.

Scolie. La complétude peut être simple à réaliser lorsque l'univers est réduit, fixé et entièrement déterminé, par exemple lorsqu'il s'agit d'un site

---

<sup>87</sup> A condition néanmoins que le système de représentation puisse déployer tout fragment de code en fenêtre de présence et assurer tous les enchaînements. Par exemple, pour un système mental, un processus de défense peut interdire un enchaînement pour lequel l'information nécessaire est pourtant codée en mémoire.

*web* (par définition codable symboliquement) ou de l'univers d'un robot chargé d'empiler des cubes en opérant à partir d'un nombre restreint de variables. Dès que l'univers visé n'est pas défini artificiellement, il devient utopique de disposer de systèmes complets, mais la complétude peut être obtenue sur des fragments restreints d'univers. Par exemple, si un univers  $U$  de mondes possibles est difficilement appréhendable de façon complète par un système mental  $S$  — nous sommes déjà bien incomplets vis-à-vis du réel actuel — la structure modale de  $U$  (i.e., le tissu logique de l'emboîtement des mondes et des relations inter-mondes) peut néanmoins être représentée de façon  $s$ -complète par  $S$ . Lorsque les faits de représentation eux-mêmes sont intégrés à l'univers, des raisons logiques principielles peuvent interdire toute complétude. (La représentation de la représentation peut en effet susciter des paradoxes.)

## 2.2 Fidélité

La fidélité reflète la capacité à restituer l'univers « visé » par le système de représentation — i.e., l'univers pour la représentation duquel ce système a été forgé<sup>88</sup> — et non un autre univers.

Défs. 6.19-6.20. Soit un système de représentation  $\Sigma$  « visant » un univers  $U$  selon une fonction de représentation  $R$ .  $\Sigma$  est *fidèle* si tout contenu  $C$  reconstitué effectivement par  $\Sigma$  à partir d'un fragment de représentation  $F$  est un fragment de  $U$  et tel que  $C=R(F)$ . Dans le cas contraire,  $\Sigma$  est *infidèle* : l'univers reconstitué par  $\Sigma$  est en fait un univers  $U'$  différent de  $U$ .

Exemple. Soit le système perceptif visuel de l'humain Tom. Sa « visée » (ou fonction bio-psychologique) est de reconstituer le monde visible environnant accessible selon les *formes a priori* de la sensibilité humaine, ce qui définit une fonction mathématique de représentation. Ce système est fidèle si tout percept visuel donne bien le contenu visible attendu selon cette

---

<sup>88</sup> Par exemple, un système perceptif a en principe été forgé (*designed*) par Dieu et/ou par l'Évolution en vue de la représentation du monde matériel sensible.

fonction. (Si Tom se promène sur le pont d'Iéna, regarde la Tour Eiffel et voit la Grande Pyramide d'Égypte, ce système est infidèle.)

Un système de représentation peut être infidèle en raison d'une base analogique porteuse d'informations erronées et/ou d'un système symbolique inadéquat. Les infidélités liées à un système symbolique inadéquat peuvent concerner tous les niveaux d'abstraction :

- les récurrences peuvent être « mal » codées par les unités symboliques (noms). Par exemple, deux entités ne doivent en principe pas être représentées par le même nom mental sous peine de confusion : si une ville du Texas et une ville de France reçoivent le même nom *Paris*, sans éléments contextuels intégrés permettant d'assurer de fait des noms plus précis (tel *Paris-Texas* ou *Paris-France*), un bout de France sera au Texas (et réciproquement) dans l'espace mental, ce qui n'est pas fidèle à la réalité <sup>89</sup> ;

- les liens entre récurrences peuvent être « mal » positionnés dans la trame. Par exemple, si un sujet tient pour vraie relativement à notre monde actuel une proposition fausse en ce monde — e.g., s'il a lié prédicativement *américain* à *Tour Eiffel* <sup>90</sup> —, son univers mental est infidèle pour la représentation du monde actuel ;

- aux niveaux supérieurs d'abstraction, la représentation des domaines d'abstraction peut entraîner de multiples erreurs (e.g., erreur relativement au domaine de validité d'une loi).

Remarque 1. Dans un système dynamique, une erreur peut entraîner une cascade potentiellement infinie d'erreurs ultérieures.

---

<sup>89</sup> Une même entité peut éventuellement avoir deux noms tel *Phosphorus* et *Hesperus* pour la planète Vénus, à condition que des propositions d'identité et la logique afférente soient assurées par le système symbolique. (Sinon *Phosphorus* et *Hesperus* constituent deux planètes distinctes dans l'espace de représentation.)

<sup>90</sup> Ce qui se traduit dans le système symbolique externe constitué par la langue française par « La Tour Eiffel est américaine. ».

Remarque 2. Nos systèmes mentaux sont bourrés d'erreurs, notamment quant à la représentation du monde actuel et sont donc infidèles. Toutefois des fragments locaux peuvent être fidèles. (Je sais situer la Tour Eiffel sur la rive gauche de la Seine et compter jusqu'à dix sans me tromper.)

### 2.3 Cohérence

Dans notre cadre conceptuel, la cohérence reflète la capacité d'un fragment de représentation à s'intégrer dans un déploiement analogique unifié à l'exception des plissements imposés par d'éventuelles possibilités strictes impliquées dans ces fragments (cf chapitre 4).

Défs. 6.21-6.22. Soit un système de représentation  $\Sigma$ . Un fragment de représentation  $F$  de  $\Sigma$  est *cohérent* si son explicitation peut donner lieu à un déploiement analogique unifié (dans un ou plusieurs mondes quelconque(s)), au moins de droit, sauf pour respecter les plissements entre mondes. Dans le cas contraire  $F$  est *incohérent*.

Remarque 1. Un fragment de représentation peut être incohérent sans que le système symbolique interne ne puisse être en mesure de l'exprimer. Par exemple, un fragment analogique élémentaire présente un cahier  $C$  comme bleu tandis qu'un autre fragment analogique présente  $C$  dans une autre couleur, mais le SSI ne code pas *C est bleu*, ou bien le SSI encode *C est bleu* et *C n'est pas bleu* mais ne dispose pas de la conjonction : l'union des deux fragments analogiques est incohérente mais le système symbolique ne peut l'exprimer.

Remarque 2. Relativement à la représentation d'un univers visé en tant que réel, toute incohérence prend sa source dans le système de représentation et non dans l'univers visé : un univers réel est déployé par définition, même s'il peut être plissé en plusieurs mondes possibles.

Défs 6.23-6.24. Soit un fragment  $F$  d'un système de représentation  $\Sigma$ .  $F$  est *intrinsèquement incohérent* lorsqu'il est incohérent en raison des règles constitutives de  $\Sigma$ . Si  $F$  est incohérent sans l'être intrinsèquement, il est *extrinsèquement incohérent*.

### 2.3.1 Incohérence extrinsèque

Toute incohérence extrinsèque procède d'une infidélité : pli élémentaire inadéquat dans la base analogique, erreur dans le codage des récurrences et de leur agencement (i.e., non-respect des identités et différences de l'univers), induction hâtive d'une loi avec erreur sur le domaine de généralisation...

Les infidélités entraînent en effet souvent des blocages de tout déploiement unifié possible en raison d'incompatibilités irréductibles (déf. 4.4) qui surviennent entre fragments analogiques et ne relevant pas de plissements, bien que tous les fragments de l'espace de représentation qui ne relèvent pas d'alternatives devraient en principe être analogiquement unifiables, c'est-à-dire co-présentables de droit.

Exemple. Le cahier rouge  $C$  est codé en mémoire comme relevant de la récurrence *rouge* (souvenir d'avoir vu le cahier rouge) et de la récurrence *bleue* (trace d'une hallucination) d'où une contradiction et une éventuelle présentation de  $C$  à partir de projections mnésiques dans deux plis élémentaires non unifiables analogiquement de façon irréductible, l'un où  $C$  se donne en tant que rouge, l'autre où  $C$  se donne en tant que bleu.

En pratique, dès lors que le système symbolique interne dispose de la conjonction — c'est-à-dire d'un symbole exprimant la co-présence de droit <sup>91</sup>) — l'explicitation d'une incohérence extrinsèque aboutit soit à déployer les deux termes de la conjonction dans deux déplis irréductiblement distincts (malgré l'absence de plissement réel), soit à rester à un niveau semi-syntaxique en assumant une incohérence intrinsèque telle une contradiction (e.g., *Le cahier est rouge et le cahier n'est pas rouge.*).

---

<sup>91</sup> Voir Plagnol (2005), chapitre XII.

Remarque. Toute infidélité donne lieu *potentiellement* à une incohérence : si tel cahier rouge est enregistré par la trame comme étant bleu, la découverte un jour de la rougeur du cahier suscitera une contradiction.

### 2.3.2 Incohérence intrinsèque

Il peut sembler curieux de fabriquer des systèmes comportant des éléments de représentation intrinsèquement incohérents, mais il est en fait beaucoup plus difficile qu'on peut le croire de prime abord d'exclure *a priori* de tels éléments. En effet, un système symbolique, étant construit généralement à partir de règles permettant de simplifier la syntaxe, contient de multiples fragments dénués de contenus.

Pour mieux caractériser les incohérences intrinsèques, il sera utile de les situer parmi les *pseudo-représentations* et les *méta-incohérences*.

Défs. 6.25-6.26. Soit un système de représentation  $\Sigma$ . Un fragment  $F$  de  $\Sigma$  visant un monde  $M$  d'un univers  $U$  est une *pseudo-représentation* si  $F$  est sans contenu relativement à  $M$ . Une *méta-incohérence* de  $\Sigma$  est une incohérence (déf. 6.22) relativement au système sémantique de  $\Sigma$  (et donc une incohérence de  $\Sigma$  lui-même si celui-ci doit représenter sa propre sémantique).

Exemple 1. Soit un langage  $L$ . Toutes les propositions de  $L$  fausses relativement à un monde  $M$ , n'ayant pas de contenu dans  $M$ , sont des pseudo-représentations lorsque  $M$  est visé. Par exemple, la langue française permet de constituer "La Tour Eiffel est au Nord de la Tour Saint-Jacques." à partir de "La Tour Eiffel", "la Tour Saint-Jacques" et de "...est au Nord de..." mais "La Tour Eiffel est au Nord de la Tour Saint-Jacques." n'est associé à aucun déploiement dans notre monde actuel. La règle basique usuelle de formation des propositions par combinaison de termes singuliers et de termes prédicatifs/relationnels suffit ainsi à donner une multitude de pseudo-représentations qui ne donnent lieu à aucun déploiement analogique relativement au monde considéré.

Une proposition fausse non contradictoire est une pseudo-représentation (car dénuée de contenu) mais n'est pas intrinsèquement incohérente.<sup>92</sup> En effet, une proposition fausse non contradictoire, valant par définition principalement dans un autre monde que le monde visé, a un déploiement analogique unifié de droit dans cet autre monde. Si je tiens pour vrai dans le monde actuel "La Tour Eiffel est au Nord de la Tour Saint-Jacques.", je vis dans un autre monde que notre monde actuel — même si cet autre monde est le monde actuel pour moi — et je ne suis pas incohérent mais infidèle à notre monde actuel.<sup>93</sup>

Par contre, une proposition contradictoire — e.g., une conjonction telle "Le cahier est rouge et le cahier n'est pas rouge." — est non seulement une pseudo-représentation mais, ne pouvant donner lieu à un déploiement analogique unifié en raison même des règles sémantiques constitutives du système de représentation, est intrinsèquement incohérente. Une incohérence intrinsèque de ce type est par elle-même sans gravité car prévue comme telle par ces règles constitutives. Lorsqu'une proposition contradictoire apparaît douée de contenu, alors que ces règles l'interdisent, cela invite à rechercher une infidélité ayant conduit à tenir pour adéquat un fragment qui ne l'est pas (d'où par exemple une incompatibilité irréductible entre deux fragments conjoints) et la gravité de la situation dépend de l'importance de ce qu'il faut alors amender.

---

<sup>92</sup> On pourrait parler d'incohérence « intrinsèque locale » relativement au monde visé (le monde actuel en règle) car une telle proposition est en fait dénuée de sens malgré qu'elle ait été formée par application des règles de bonne formation syntaxique du système. Ce qui peut donner l'illusion d'un sens pour une proposition fausse relativement au monde visé est l'ignorance épistémique relativement à la valeur de vérité de la proposition. En l'absence d'une telle ignorance, cette illusion n'est pas possible : il est clair que la phrase du langage naturel « Cette neige est rouge. » n'a pas de sens si elle est prononcée par un locuteur visant un tas de neige blanche déployé devant lui — sa phrase ne peut rien désigner du monde actuel commun visé. (Par contre, cette phrase est vraie, c'est-à-dire a un sens/contenu —ou encore : est une authentique représentation — en tant que décrivant le contenu d'une hallucination relevant d'un monde délirant, même si ce locuteur ignore par définition qu'il hallucine et n'est pas dans le monde actuel commun.)

<sup>93</sup> Rappelons d'ailleurs que l'affirmation sensée d'une négation présuppose la considération d'un monde alternatif où ce qui est nié vaut, c'est-à-dire la considération d'un déploiement analogique incluant le contenu nié (Cf. la remarque 1 du § 1.2.4 et la définition 4.6).



Cependant, il arrive qu'un contenu dans un monde soit prescrit par les règles sémantiques du système de représentation à ce qui ne devrait être qu'une pseudo-représentation, ce qui entraîne une méta-incohérence.

Exemple 2. Dans un langage se rapportant à un seul monde possible, tel un langage formel de 1<sup>er</sup> ordre, tous les atomes symboliques désignent ordinairement une récurrence, c'est-à-dire sont des noms, et l'on ne s'amuse pas à rajouter des pseudo-noms.

Mais dans un langage modal il arrive qu'un atome symbolique ne soit qu'une pseudo-représentation relativement à certains mondes — e.g., "Pégase" désigne un cheval ailé dans le monde de la mythologie grecque mais ne désigne rien dans notre monde actuel. Or la syntaxe des systèmes symboliques usuels permet de combiner un terme conceptuel d'arité  $n$  avec n'importe quel  $n$ -uplet de symboles atomiques pour former une proposition élémentaire, et la sémantique classique d'un système de 1<sup>er</sup> ordre attribue une valeur de vérité à toute proposition, ce qui implique que toute proposition ou sa négation soit vraie dans un monde donné, et soit donc dotée d'un contenu dans ce monde. Si l'on étend la validité d'une telle règle sémantique à un système symbolique modal décrivant un univers de mondes possibles, des méta-incohérences peuvent survenir. Par exemple, au moins une des deux propositions « Pégase vole. » ou « Pégase ne vole pas. » devrait être vraie relativement à notre monde actuel. Or « Pégase vole. » ou « Pégase ne vole pas. » ne peut correspondre à un déploiement analogique dans notre monde actuel car « Pégase » n'y renvoie à rien : l'absence de substrat dans l'explicitation de la proposition rend la tentative d'abstraction prédicative absurde. Ni « Pégase vole. » ni « Pégase ne vole pas. » n'est vraie : ces deux propositions sont dénuées de sens relativement à notre monde actuel, et ce à un degré supérieur comparativement à une proposition fausse pour ce monde — e.g., « La Tour Eiffel est américaine. » —, car pour une proposition fausse l'échec d'obtention d'un contenu ne survient qu'au niveau de l'abstraction prédicative à partir d'un substrat.

Certaines pseudo-représentations sont intrinsèquement incohérentes car l'explicitation de leur contenu, en appliquant les règles sémantiques du

système symbolique, entraînerait un cercle vicieux ou une régression à l'infini. Dans les systèmes langagiers, il s'agit d'énoncés mettant en jeu des notions sémantiques telles les propositions "Je mens." et "Je dis vrai.". Dans un espace mental, il peut s'agir de tout type de cercle vicieux tel que l'explicitation des symboles dans un fragment semi-syntaxique reconduit au point de départ. De telles pseudo-représentations intrinsèquement incohérentes sont des labyrinthes (déf. 4.14).<sup>94</sup>

Remarque 1. L'incohérence intrinsèque d'une pseudo-représentation labyrinthique se redouble d'une méta-incohérence si les règles sémantiques du système lui prescrivent un contenu. Ainsi en est-il de l'énoncé "Je mens." , d'où son caractère éminemment paradoxal : selon les règles sémantiques classiques, toute proposition est vraie ou fausse, sa négation ayant la valeur opposée, donc il semble nécessaire que l'une des deux propositions "Je mens." ou "Je dis vrai." est vraie (et a donc un contenu dans un monde) et l'autre fausse, alors que l'exhibition d'un contenu est impossible pour l'une comme pour l'autre, la tentative de fondation de chacune des deux donnant lieu à un cercle vicieux.

Remarque 2. La cohérence mentale totale est exceptionnelle. En raison notamment de nos infidélités au réel, nos espaces mentaux comportent de multiples zones d'incohérence, généralement sans conséquence grave en raison de leur étendue limitée.

### 3. Contraintes sur la représentation des structures modales

Soit une structure modale — c'est-à-dire un ensemble organisé de mondes possibles — SM dans un univers U visé par un système de représentation  $\Sigma$  et S son système symbolique interne. Afin d'assurer complétude, fidélité et cohérence (autant qu'il est possible) à la représentation de SM, certaines

<sup>94</sup> Il peut être utile de considérer un exemple non mental comme un circuit d'hyperliens sur un site *web* incohérent reconduisant au point de départ sans avoir explicité le contenu promis.

contraintes doivent être respectées par S (et par tout système symbolique externe supposé le traduire parfaitement).

Comme pour tous les types d'entités, il importe d'obtenir un tramage adéquat de l'agencement interne et externe des mondes possibles. Mais existe-t-il des contraintes spécifiques aux structures modales, reflétant une nature particulière des mondes possibles ? Comment la structuration modale retentit-elle sur la représentation des entités internes à chaque monde possible ? Certains cercles vicieux entre les mondes sont-ils à redouter ? Faut-il aussi prévoir des éléments de représentation propres à garantir une navigation fiable ?

La représentation d'une structure modale doit en principe prendre en compte au moins 12 points spécifiques :

1. Le *statut* des mondes possibles si leur nature (onto)logique est différente de celle des entités « internes » aux mondes.
2. La *mêmeté* de chaque monde possible, c'est-à-dire ce qui fonde la constitution de chaque monde comme (une même) entité (i.e., un monde doit être une récurrence fondée).
3. L'*unité* de chaque monde possible, un tel monde ne devant pas être partagé en plusieurs morceaux sans rapports entre eux dans l'espace de représentation.
4. L'*identité* de chaque monde possible, un tel monde devant être différencié des autres mondes possibles (et des autres entités).
5. L'*insertion* adéquate des entités dans les mondes possibles et l'éventuel statut spécifique de la relation d'insertion.
6. L'*intégration* adéquate des mondes dans certaines entités et l'éventuel statut spécifique de la relation d'intégration.

7. Les *emboîtements* de mondes possibles et l'éventuel statut spécifique de la relation d'emboîtement.

8. Les *propriétés et relations* entre mondes avec leurs éventuelles spécificités.

9. Les *quantifications* modales portant sur des ensembles de mondes possibles, par exemple dans l'énoncé de lois.

10. L'*identification* des mondes possibles et leur repérage dans un espace de représentation.

11. L'*accessibilité* entre mondes, c'est-à-dire ici la possibilité de se représenter des mondes à partir d'un monde, avec les problèmes éventuels de circularité, notamment pour l'auto-représentation d'un monde.

12. La prise en compte de *variations des systèmes de représentation* au sein même d'une structure modale.

Remarque. Si les mondes possibles n'ont pas de statut logique spécifique, c'est-à-dire si l'exigence 1 est levée, les exigences 2-9 ne soulèvent plus guère de problèmes spécifiques.

De plus, l'introduction d'une structure modale dans l'univers modifie les bases de la représentation de la mêmeté, de l'unité, de l'identité et de l'identification des entités « internes » aux mondes possibles.

En effet, il existe généralement des liens entre certains des mondes (même si des *gaps* absolus sont aussi possibles). Par exemple, les alternatives relatives à une même base-P partagent par définition la base-P et les entités qui la supportent. Empiriquement, la considération de mondes possibles est d'ailleurs souvent destinée à une simulation envisageant le devenir de telle ou telle entité modifiée de façon contrefactuelle, à commencer dans l'imagination fantasmagique (*Si j'épousais la N° 1 mondiale de la Beauté...*). Les mondes possibles ne sont donc pas « cloisonnés » de façon hermétique,

certaines entités ayant des « répliques » à travers plusieurs mondes possibles, d'où une série de questions qui ont fait couler beaucoup d'encre dans la logique modale quantifiée :

- sur quelle base fonder la relation unissant une série de répliques à travers les mondes ? Est-ce l'identité ? Mais certaines entités ne sont-elles pas modifiées d'un monde à l'autre, sans parler de leur éventuelle « disparition » ? Certaines propriétés sont-elles *essentiels* à une entité au sens où leur non-attribution à cette entité dans un monde entraînerait *ipso facto* l'absence de l'entité dans ce monde, même en tant que simple réplique ?

- peut-on parler d'une entité « absente » d'un monde ? Quel sens attribuer à une proposition portant sur une entité absente ? Ne faut-il point adapter le système symbolique de façon à éliminer les termes qui ne peuvent avoir de contenu dans le monde concerné (comme un langage sans modalités ne contient pas de noms propres sans référence) ?

- comment peut-on parler d'une entité à travers les mondes (e.g., parler de l'Ulysse de l'*Odyssée* à partir de notre monde actuel), et parfois, à travers des systèmes de représentation différents (Ulysse ne s'appelait pas « Ulysse » dans la Grèce homérique) ?

Dans la suite de cette seconde partie, nous traiterons ces questions en les posant relativement à un système symbolique externe supposé traduire parfaitement le système symbolique interne d'un système de représentation, ceci afin de faciliter la confrontation avec les débats classiques en logique modale quantifiée. Le lecteur qui nous suit dans ces considérations techniques se souviendra de cette supposition tacite d'une traduction parfaite du système symbolique interne dans le système symbolique externe considéré. Il n'oubliera pas non plus les enjeux relatifs à l'étude de la navigation dans un espace de représentation.

-----

## CHAPITRE 7 : FONCTIONS INDIVIDUANTES ET REPLIQUES

Ce chapitre est dévolu aux deux notions corrélatives de *fonction individuante* et de *réplique* qui permettent de répondre à la plupart des exigences avancées à la fin du chapitre précédent. Après avoir précisé la constitution d'un objet comme pôle d'unification (§ 1), la notion de fonction individuante est introduite à propos de la temporalisation (§ 2) puis généralisée (§ 3) ; les § 4 et 5 précisent des points importants dans le maniement des fonctions individuanes, relatifs respectivement à leur fondation — faut-il exiger une identité minimale des répliques définissant une fonction individuante ? — et aux situations d'emboîtements de mondes possibles ; le § 6 revient brièvement sur le statut des mondes possibles ; le § 7 écarte une tentation.

### 1. Pôles d'unification et facettes

Revenons sur la constitution des objets : un objet (déf. 0.28) se constitue lorsqu'une unité symbolique est attribuée à une série de situations. L'attribution de l'unité symbolique — ou *nomination* — constitue l'objet comme *pôle d'unification* de séries de composants analogiques.

Exemple 1 (d'après Quine). Comment se constitue une rivière, par exemple la rivière Cayster dans un système de représentation "objectif" (cf. § 1.1, exemple 4) ? Des fragments spatio-temporels de liquide aqueux, recueillis par divers observateurs et appareils techniques, sont unifiés pour constituer la rivière, pôle auquel pourront être référés ultérieurement d'autres fragments aqueux, *via* le nom attribué à la rivière.

Exemple 2 (d'après Husserl). Les facettes d'un vase qui m'apparaissent successivement sont constituées dans mon espace mental en un pôle d'unification *via* un nom mental (e.g., *Vase de Soissons*.) Je peux continuer à remplir ce pôle d'unification en l'explorant par facettes successivement présentifiées dans ma fenêtre de présence et que « j'attache » au nom attribué à ce pôle.

Quelle que soit sa nature concrète ou abstraite, toute entité est ainsi constituée par une opération d'abstraction exercée sur une série de présentations et l'unité symbolique qui résulte d'une telle opération sert ensuite de pivot pour le pôle d'unification constitué : chaque situation appartenant à ce pôle lui est connectée, et de nouveaux contenus se présentant en fenêtre de présence peuvent continuer à remplir le pôle d'unification en se rattachant à cette unité.

Déf. 7.1. Soit un objet  $O$  et un système de représentation  $\Sigma$ . Une *facette* de  $O$  pour  $\Sigma$  est un fragment analogique élémentaire susceptible de se déployer lors d'une présentation de  $O$  dans la fenêtre de présence de  $\Sigma$ .

Remarque. Certains des éléments constituant un pôle d'unification peuvent être *analogiquement* unifiés. Par exemple, les fragments analogiques vrais de mon système mental relatifs à Paris sont par définition unifiables de droit, et il existe d'ailleurs un objet virtuel externe qui les intègre — le Paris réel dans le format de mon intuition —, par définition pleinement déployé.

Cependant, du point de vue de la série de fragments occupant la fenêtre de présence d'un système de représentation, chaque objet, matériel ou non, n'apparaît que par facettes instantanées qui ne sont unifiées que par le symbole nommant l'objet. Par exemple, du point de vue de mon espace "strictement phénoménal", c'est-à-dire de la seule série de tous les contenus qui se présentent successivement pour moi dans la fenêtre de présence définie par ma mémoire de travail — chaque objet apparaît comme le produit d'une fonction associant une série d'instant subjectifs à une série de facettes : l'unification n'est pas analogique mais seulement symbolique. Ce n'est que

lorsqu'on considère l'espace virtuel réunissant différents fragments que des pôles d'unification analogique partiels se déploient comme tels.

## 2. Fonctions individuanes temporelles

Les objets d'un monde matériel perdurant dans le temps ne sont pas déployés de façon unifiée mais se déploient par fragments au cours d'une série d'instantanés (que ce soit dans un espace subjectif ou dans l'espace « objectif » au sens du § 1.1). Le temps introduit un quasi-plissement <sup>95</sup> dans la représentation d'un objet : l'objet est découpé en "tranches" qui correspondent aux différents instantanés considérés.

Or l'unité symbolique assurant l'unité de l'objet à travers ses différentes manifestations instantanées peut être considéré comme le nom d'une fonction mathématique : aux différents instantanés du temps sont attribués différentes tranches de l'objet, la tranche ayant une valeur nulle si l'objet est absent.

Défs. 7.2-7.3. Une *fonction individuanne temporelle* est une fonction définie sur un ensemble d'instantanés et assignant à chacun des instantanés un fragment d'objet, la valeur nulle pouvant être attribuée. Chaque fragment ainsi assigné est une *tranche* de l'entité définie par la fonction temporelle.

Ainsi un objet perdurant dans le temps peut être considéré non seulement comme un pôle d'unification, mais aussi comme le produit potentiel d'une fonction attribuant des tranches à des instantanés, et l'unité symbolique définissant l'objet devient un nom de fonction.

## 3. Généralisation

---

<sup>95</sup> Cf. la remarque 2 du § 4.3.1.



Les quasi-plissements temporels sont paradigmatiques des plissements entre mondes possibles : de même qu'un objet peut être découpé en tranches temporelles, une entité apparaissant entre différents mondes possibles peut être considérée comme le produit potentiel d'une fonction associant différents objets à la collection de mondes possibles concernée.

Exemple 1. De même que *Tour Eiffel* peut être considéré comme le nom d'une fonction associant une série de tranches de métal parisien à une série d'instantanés de notre monde actuel, on peut définir une fonction individuante dont le nom est *Babel* associant : (1) tel édifice de Babylone au monde mythique sumérien, (2) telle construction du pays de Shinar au monde biblique des origines, (3) la Tour Eiffel à notre monde actuel.

Défs. 7.4-7.5. Une *fonction individuante* est une fonction définie sur un univers de mondes possibles et assignant à chacun des mondes un objet pris en son sein, la valeur nulle pouvant être attribuée. Chaque objet ainsi assigné est une *réplique* de l'entité définie par la fonction individuante.

Les répliques d'une entité ne sont pas unifiables analogiquement, étant par définition dans des mondes possibles distincts, et sont seulement unifiables symboliquement.

Remarque. Si le temps est considéré comme absolu, les tranches constituant un objet perdurant dans le temps sont des répliques. (Dans le cas contraire, les tranches, non unifiables du point de vue interne au système où le temps est défini, sont en fait unifiables dans un système plus puissant.)

Exemple 2. Considérons une maison M donnée dans quatre espaces de représentation distincts :

- (1) L'espace strictement phénoménal E1 d'un sujet S (cf. remarque du § 1 de ce chapitre) ;
- (2) L'espace mental E2 de S ;
- (3) L'espace « objectif » E3 associé à un système « objectif » (e.g., scientifique) de représentation du monde réel. (cf. exemple 4 du § 1.1) ;

- (4) L'espace E4 associé à une structure modale de mondes possibles dont notre monde actuel (la maison M pouvant exister dans plusieurs de ces mondes).

Dans l'espace E1, M n'apparaît que dans des facettes surgissant à des instants différents dans la mémoire de travail de S : du point de vue interne à E1, M est plissé, et n'est unifié que par l'unité symbolique qui réunit cette collection de facettes (voir remarque du § 1). M peut être considérée comme le produit d'une fonction associant une série de facettes (le plus souvent nulles) à une série d'instant subjectifs.

Dans l'espace subjectif E2, certaines facettes données dans la fenêtre de présence de S peuvent être unifiées analogiquement — e.g., tel percept visuel de M est unifiable analogiquement à des traces de percepts immédiatement précédents, à des souvenirs plus anciens, à des photographies, des croquis, etc. Mais l'unification analogique se heurte (notamment) aux limites temporelles : si dans l'espace subjectif de S, M subit un changement, donc passe par deux états distincts, ces deux états ne peuvent être unifiés analogiquement. Du point de vue interne à E2, les différents états de M correspondent aux (quasi)plissements associés à la représentation du temps selon S et définissent autant de tranches subjectives de M. M peut être considérée comme le produit d'une fonction associant cette série de tranches à une série d'instant.

Dans l'espace objectif E3, M existe en principe sous forme d'une série d'états qu'elle présente successivement selon le temps objectif. Du point de vue interne à E3, les différents états de M correspondent aux (quasi-)plissements associés à la représentation du temps objectif et définissent autant de tranches objectives de M. M — ici, une maison au sens ordinaire du terme —, peut être considérée comme le produit d'une fonction associant cette série de tranches à une série d'instant « objectifs ».

Enfin, dans l'univers de mondes possibles représenté dans l'espace E4, M est défini par une série de répliques (éventuellement nulles) : outre la maison qui était constituée dans l'espace E3 et qui est associée dans E4 à notre monde actuel, M peut être une chaumière dans un monde « noir », un palais enchanté dans un monde « rose », etc.

#### 4. Fondation des fonctions individuanes

Nous avons laissé en suspens l'épineux problème de la relation entre répliques sous-jacentes à une fonction individuanes. Peut-on admettre que n'importe quelle fonction extrayant une série d'entités d'une série de mondes possibles constitue un authentique individu dont ces entités sont les répliques ? Peut-on par exemple admettre une fonction individuanes dont les répliques respectives dans notre monde actuel, le monde homérique, et le monde mental de Salvatore Dali sont la Tour Eiffel, Achille et la Gare de Perpignan ? Ou faut-il exiger qu'une fonction individuanes soit fondée dans l'être ? Les répliques d'un même individu ne doivent-elles pas partager quelque identité métaphysique définissant leur essence ? Ou ne doivent-elles point être identifiables à partir de quelque critère épistémique clair, par exemple un critère de similarité ? Et que se passe-t-il si plusieurs entités dans un monde peuvent prétendre être la réplique d'une entité E d'un autre monde, par exemple en partageant le même degré de similarité avec E ?

En fait, le problème de la fondation des fonctions individuanes est un cas particulier du problème général de la fondation des récurrences, d'où une digression nécessaire.

Digression. Dans le cadre de la théorie de la fondation analogique (Plagnol, 2005), on peut distinguer trois types de récurrence :

(1) Les récurrences *fondées*, c'est-à-dire telles que toutes les instanciations de la récurrence partagent une *forme*, autrement dit un noyau analogique déployable de droit dans un système de représentation assez puissant pour cela. (Même si cette forme est au contraire souvent "pliée" dans le système de représentation utilisé et s'y donne comme une extension semi-syntaxique, c'est-à-dire partiellement symbolique.)

(2) Les récurrences *semi-fondées*, c'est-à-dire telles que l'ensemble des instanciations de la récurrence constituent une *chaîne*, autrement dit une série telle que toute paire de deux instances consécutives partagent une forme. Par exemple, un individu I dans notre monde actuel peut être considéré comme

une récurrence (au moins) semi-fondée si l'on admet que deux tranches consécutives de I, c'est-à-dire deux états de I à deux instants consécutifs partagent une forme matérielle. Ainsi en est-il d'un bateau même s'il est remplacé pièce par pièce au cours du temps, à l'instar du fameux bateau de Thésée.

(3) Les *quasi-récurrences*, ni fondées, ni même semi-fondées, dont l'unité n'est donc que nominale, notamment les récurrences stipulées par une convention propre à un système de représentation. Dans ce cas-là, la récurrence n'a pas de valeur ontologique indépendante de la représentation.

Les récurrences semi-fondées peuvent être ramenées à des récurrences fondées si l'on admet que la continuité formelle « pas-à-pas » suffit à garantir le déploiement de droit d'une forme embrassant toute la chaîne sous-jacente dans un système de représentation assez puissant. Par exemple, un système de représentation pourrait co-déployer côte à côte toutes les tranches temporelles d'un individu tel le bateau de Thésée et en exhiber ainsi leur filiation généalogique commune, cette filiation pouvant dès lors apparaître comme un trait essentiel de ce navire, constitutif d'une forme.<sup>96</sup> Nous ne considérerons donc par la suite que les récurrences fondées et les quasi-récurrences.

Doit-on alors imposer à un système de représentation de ne représenter que des récurrences fondées, leur réserver les noms, et éliminer les quasi-récurrences ? S'agissant des entités existant à travers des mondes, doit-on éliminer les entités dont les répliques ne sont pas définies par une récurrence fondée ?

Certes, si un système de représentation ne vise qu'à représenter fidèlement les entités réelles telles qu'elles sont, dont les possibilités réellement possibles et non des possibilités fantaisistes créées purement par

---

<sup>96</sup> Une forme de droit sous-jacente à une récurrence semi-fondée n'est pas toujours suffisante pour remplir les objectifs assignés à l'extraction de la récurrence. Si pour les individus temporels, une filiation généalogique peut déjà suffire à fournir un trait essentiel satisfaisant, il n'en est pas de même pour d'autres récurrences semi-fondées. Ainsi, admettons que l'on peut enchaîner tous les jeux connus en passant de l'un à l'autre par une chaîne continue : si le seul air de famille partagé par tous ces jeux est seulement cette possibilité même d'en faire une chaîne, on a certes une forme de droit unifiant tous les jeux, la forme d'une chaîne, mais cela n'est pas du tout suffisant pour fonder un concept de jeu pertinent.

représentation, il semble qu'il faille exclure les récurrences non fondées et donc les fonctions individuanes constituées par une série fantaisiste de répliques : une telle série n'ayant pas l'être, mieux vaudrait ne pas introduire de confusion en nommant des entités qui n'existent pas pour de bon, étant seulement constituées par convention.

Mais nous usons facilement de fonctions individuanes qui paraissent non fondées. Nous aimons évoluer dans des mondes fantastiques et des métamorphoses sans limites. Nous aimons être infidèles à la dureté adamantine du réel et naviguer dans des réalités virtuelles étonnantes (mais néanmoins déployées). Ou nous attribuons à autrui l'usage de fonctions individuanes non fondées — peut-être fondées pour autrui —, même si nous estimons cet usage chimérique. Ou nous envisageons des structures modales avec variation contrefactuelles pour tester des positions métaphysiques ou dessiner les limites des essences, avec un usage de fonctions individuanes non fondées même si nous le condamnons.

Exemple. Même si l'on peut douter que la ville de Paris elle-même dans son essence puisse être mise en bouteille, en imaginant cela même, nous constituons une fonction individuanne associant le Paris de notre monde actuel à une bouteille dans un monde imaginaire. Certes, cette parisienneté en bouteille ne serait pas notre Paris, et peut-être que la base-P récupérable autour de cette bouteille serait extrêmement réduite, il n'en reste pas moins que nous déployons mentalement un tel fragment de monde fictif avec au moins une ébauche de bouteille contenant une ébauche de maquette réduite de ville. Malgré le caractère burlesque d'un univers  $U$  de mondes possibles où la ville actuelle de Paris serait la réplique d'une maquette de ville en bouteille, nous devons pouvoir représenter  $U$ .

Ainsi, l'imagination ou la réflexion philosophique nous permettent de nous affranchir du corset étroit des entités fondées. Nous devons donc donner droit de cité aux fonctions individuanes non fondées et autoriser leur représentation. Faut-il alors par quelque principe représentationnel les distinguer des fonctions individuanes fondées ? Plus généralement, faut-il introduire des quasi-noms pour les quasi-récurrences en réservant les noms

aux récurrences fondées ? Mais ceci serait déborder la pure théorie de la représentation : à ce niveau purement logique, nous ne devons pas trancher les questions de métaphysique. Il n'y a aucune raison pour qu'un nominaliste, considérant que toutes les récurrences sont en fait non fondées, utilise des ressources représentationnelles différentes d'un platonicien admettant que nombre de récurrences sont fondées sur des formes.

La théorie générale de la représentation ne doit pas décider du statut ontologique des entités. Une telle théorie doit permettre non seulement de représenter les entités réelles (fondées) mais aussi les entité conventionnelles construites dans la représentation, même s'il s'agit de fictions, et sans faire de partage *a priori* entre ces deux types d'entités. Ne changeons pas de type de symbole pour désigner Napoléon, le Cid ou Don Quichotte selon qu'on considère l'un ou l'autre comme un authentique individu ou une fiction non fondée construite artificiellement dans la représentation. Et faisons de même pour toute fonction individuannte.

Certes la valeur ontologique attribuée à tel ou tel type d'entités peut avoir des conséquences sur le type de règles logiques qui leur est applicable. Il se peut bien qu'un nom désignant une entité fondée ait à être « rigide », c'est-à-dire que la fonction individuannte qu'il désigne ne doive comporter que des répliques partageant une essence stable, d'où certains axiomes spécifiques gouvernant l'usage de tels termes, par exemple le caractère nécessaire d'une identité posée entre deux termes de cet acabit (Kripke, 1972/1982). Mais c'est seulement au niveau des vérités énoncées des entités que doit se faire le départ entre les authentiques noms nommant des fonctions individuanntes fondées et les quasi-noms nommant des fonctions individuanntes dont l'existence est purement conventionnelle (i.e., construite dans la représentation).

Remarque. Une existence conventionnelle n'en est pas moins une existence, non méprisable. L'essentiel est de rester lucide et de prendre les entités dotées de ce mode d'existence exactement pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire qu'elles reposent uniquement sur une unité symbolique et non sur une forme authentique. On peut même admettre qu'une quasi-entité est toujours associée à une *forme artificielle*, c'est-à-dire construite par le système de

représentation lui-même. En effet, une quasi-entité a une unité au moins posée par le système de représentation, et dispose en ce sens-là d'une unité formelle, même si une telle existence *par représentation* ne sera pas considérée par un nominaliste comme relevant de l'être authentique. Par exemple, soit la lecture d'un conte de fée évoquant l'entité E, carrosse à l'instant T et citrouille à l'instant T' : peut-être y a-t-il une forme fondant E pour ceux qui croient au conte de Cendrillon, mais même si les sceptiques ont raison et qu'il n'y a aucune forme fondante sous-jacente à E, une forme artificielle lui est néanmoins attribuée de par le fait même qu'elle est constituée dans la représentation.

### 5. Emboîtement de fonctions individuanes

Les structures modales dans lesquelles nous naviguons comprennent souvent des emboîtements de mondes possibles.

Exemple 1. Nous pouvons naviguer dans des mondes romanesques fictifs à l'intérieur duquel un personnage développe son propre monde subjectif, et à l'intérieur duquel il se représente les mondes d'autres personnages.

Dès lors, dans une structure modale donnée, la structure des fonctions individuanes doit en principe refléter les emboîtements de mondes possibles en jeu sous peine d'ambiguïtés, voire de contradiction.

Exemple 2. Les tranches temporelles de Napoléon dans notre monde actuel devraient être associées en une fonction individuanne F définissant la réplique actuelle de Napoléon, tandis que les répliques de Napoléon dans une structure modale regroupant notre monde actuel et des mondes romanesques devraient être associées en une fonction individuanne F' d'ordre supérieur à F.

Toutefois, dans un espace mental, les fonctions individuanes ne sont généralement pas organisées et hiérarchisées de façon à refléter strictement des structures modales prédéfinies, car *la trame modale n'est précisée que si cela est nécessaire*.

Exemple 3. Nous n'attribuons pas toujours une facette présentant un individu à une tranche temporelle de cet individu, mais nous l'intégrons plutôt directement au pôle d'unification global pour le monde considéré : en me représentant que Pierre est député, je considère le plus souvent le Pierre réel global sans prendre la peine de préciser les tranches temporelles de Pierre qui sont concernées.

De façon générale, nous fonctionnons mentalement avec des pôles d'unification généraux et souples, absorbant toutes les informations sur un individu donné. En effet, une telle souplesse nous permet des économies cognitives considérables. Ainsi, lorsque nous considérons la réplique dans un monde  $M'$  d'un individu  $I$  donné au départ dans un monde  $M$ , nous ne construisons pas entièrement *de novo* cette réplique, mais nous utilisons tout le pôle d'unification de  $I$  dans  $M$  comme base- $P$ , moins ce qui contredit  $M'$ .

Exemple 4. En lisant un roman sur Napoléon le présentant comme échappé secrètement de Sainte-Hélène <sup>97</sup>, je récupère tout le pôle d'unification dont je dispose dans mon espace mental concernant le Napoléon réel, n'en ôtant que ce qui se rapporte à sa fin, et je me contente de marquer d'un indice imaginaire la nouvelle fin spécifique à la réplique imaginaire de Napoléon.

Les niveaux/emboîtements de fonctions individuanes (reflétant une structure modale implicite) ne sont donc représentés que si cela nous est explicitement demandé ou bien si cela devient nécessaire pour lever des contradictions. Si je crois Pierre député et que l'on me dit qu'il ne l'est plus, je serai conduit à restreindre la députation de Pierre à certaines tranches de Pierre en ajoutant quelques indices temporels.

---

<sup>97</sup> Q. Debray, *La Maison de l'Empereur* (1988).



Remarque. Le recours au souvenir du contexte d'encodage des informations est précieux pour lever d'éventuelles contradictions et fixer les indices modaux nécessaires. Lorsqu'on m'affirme que Pierre n'est pas député alors que je le croyais, je peux me rappeler que c'est en 2000 que j'ai appris que Pierre était député tandis que les dernières élections ont eu lieu en 2007, et utiliser alors des indices temporels permettant d'encadrer les tranches de députation pour Pierre.

Ainsi, s'agissant des espaces mentaux, c'est seulement lorsqu'il y a nécessité de préciser les plissements sous-jacents à une structure modale que nous indiquons les mondes possibles concernés (avec la spécification corrélatrice des fonctions individuanes en jeu). Relativement à tel individu comme Napoléon, nous ne constituons pas une hiérarchie stricte de fonctions individuanes mais nous différencions plutôt "sur demande" un pôle d'unification global en lui imposant si nécessaire un *filet modal* avec des indices de mondes fictifs, subjectifs, temporels, etc. Même constitué, un tel filet modal n'est mobilisé que si nécessaire et reste susceptible de s'effacer dans certaines conditions, notamment lors de perturbations de l'activation des représentations — en cas de prise d'un toxique, je peux oublier que Pierre n'était député que pour certaines de ses tranches.

Exercice (Ambassadeurs). Soit le roman *Les Ambassadeurs* (H. James) définissant l'univers U. Quelle est votre représentation de Paris en lisant ce roman ?

*Indications.* Je ne construis pas un Paris *de novo* pour (les mondes de) U. Je récupère les informations pertinentes concernant Paris dont je dispose en mémoire. Je récupère notamment un schéma géographique et des informations historiques en les limitant à celles concernant le Paris de la Belle Époque. Ce Paris peut pour moi être constitué à partir de différentes sources d'information : souvenirs évoqués de mes grands-parents, sources historiques, sources littéraires — M. Leblanc, J. Romains, L. Daudet, M. Proust, les autres romans de H. James, etc.

Je navigue donc dans un pôle d'unification articulé autour d'une base spatiale et de diverses informations que je restreint aux tranches temporelles

de Paris concernées par *Les Ambassadeurs*. Une telle restriction s'effectue en utilisant les indices temporels implicites associés aux informations dont je dispose — indices corrélés à leurs source et donc au contexte de leur encodage. Remarquons qu'en règle ces indices temporels peuvent rester assez flous et que je n'ai guère besoin de déterminer les années précisément concernées.

Notons également que je peux conserver largement les informations apprises dans des romans, voire dans des bandes dessinées comme les *Aventures d'Adèle Blanc-Sec* de Tardi. Je n'ai besoin que d'ôter ce qui relève de l'imaginaire, par exemple Adèle Blanc-Sec elle-même et les créatures spécifiques du monde dessiné par Tardi : il me suffit là encore pour cela de retrouver le contexte d'encodage de ces informations, c'est-à-dire les indices contextuels associés implicitement à ma lecture d'*Adèle Blanc-Sec*. (De tel indices me permettent de spécifier si nécessaire que tel évènement décrit dans la bande dessinée se rattache uniquement à la réplique imaginaire de Paris offerte par les *Aventures d'Adèle Blanc-Sec*.)

A ce pôle d'unification reconstituant le Paris de la Belle Epoque, je peux greffer les personnages des *Ambassadeurs* et dérouler leur histoire complexe. Tous les évènements spécifiques de cette histoire seront marqués implicitement comme appartenant à un monde imaginaire, le contexte de la lecture du roman suffisant à assurer ce marquage. J'obtiens alors le Paris des *Ambassadeurs*, c'est-à-dire mon pôle unifiant relatif à ce Paris de la Belle Epoque mais déformé par quelques aspects liés à la vision qu'en donne le roman (tel que je comprends celui-ci) et par l'histoire fictive des personnages. La représentation de Paris spécifique à chaque personnage — au sein de mon espace mental — reposera elle-même sur ce pôle d'unification à nouveau remanié de façon à ce que les éléments spécifiques à chaque personnage lui soient attribués comme relevant de son monde subjectif — ainsi le Paris ambigu de Strether, le Paris chéri de Chad, le Paris dangereux de Waymarsh...

De façon générale, le magma d'informations constituant mon pôle d'unification pour Paris, tant relativement au monde actuel qu'à des mondes romanesques, se structure en une hiérarchie de plissements fictifs, subjectifs

et temporels, selon une trame souple et modulable, en fonction des contextes où tel élément parisien est attribué à telle ou telle réplique ou tranche.<sup>98</sup>

## 6. Du statut des mondes possibles

Dans notre cadre conceptuel, *les mondes possibles sont des objets, c'est-à-dire des pôles d'unification* (même s'il s'agit des pôles d'unification analogiques maximaux — cf. déf. 4.6). Tout monde peut ainsi être défini comme le produit d'une fonction individuant, cette fonction étant fondée (e.g., si l'on admet que la forme d'un monde est la possibilité de droit de co-présence des entités le composant), ou seulement semi-fondée (e.g., si l'on admet que toute paire d'entités adjacentes partage au moins la forme de leur adjacence), ou au moins fondée artificiellement (si l'on réfute qu'une forme ou chaîne quelconque soit sous-jacente à un monde).

La nature logique des mondes possibles n'est donc pas différente des entités "internes" aux mondes. En conséquence, les mondes possibles peuvent eux-mêmes appartenir à des objets, dont certains sont des mondes possibles. Et un monde possible donné peut avoir des répliques décrites au sein d'une structure modale (e.g., j'imagine un monde jumeau de notre monde actuel...). En particulier, les mondes matériels peuvent être considérés comme des fonctions individuant définies à partir de séries de tranches temporelles.

Exemple 1. La succession des états du monde matériel peut être considérée comme une série de tranches constituant le monde matériel.

En conséquence, il n'y a pas représentationnellement de statut spécial pour la relation d'insertion (i.e., la relation d'une entité à un monde auquel elle appartient), ni pour la relation d'intégration (i.e. la relation d'un monde à

---

<sup>98</sup> Rappelons que du point de vue de l'implémentation mentale, il s'agit en fait de compartiments et non de plissements (voir *supra* chapitre 5). Dans cette seconde partie où nous ne traitons que de problèmes logiques, nous ne distinguons pas entre plissements et compartiments.

une entité auquel il appartient) ni pour la relation d'emboîtement (i.e., la relation d'un monde à un monde auquel il appartient). Il n'existe qu'un seul type fondamental de relation dans la structuration de l'espace de représentation, celle liant telle(s) récurrence(s) (fondée(s) ou non) à telle autre récurrence (fondée ou non) dont elle(s) est (sont) une instance, relation qui peut être saisie par abstraction et exprimée dans une proposition prédicative (relationnnelle).

Exemple 2. Achille se rattache au pôle du monde homérique exactement comme telle tranche napoléonisante relève de l'individu Napoléon : on peut dire d'Achille *Ceci est homérique* exactement comme on peut dire de telle manifestation humaine *Ceci est Napoléon*.

## 7. Termes conceptuels et répliques

Ce que désigne un terme conceptuel correspond-il à une fonction individuant et peut-il avoir des répliques à travers les mondes possibles ? Non, car un terme conceptuel renvoie à la saisie par abstraction d'une forme (fondée ou artificielle) à partir d'un substrat désigné par un terme n-aire singulier et présenté dans une situation. Cette forme est par définition "stable" et strictement la même à travers les mondes, même s'il peut être inhérent à cette forme de porter sur des entités relevant de tel ou tel monde.<sup>99</sup>

Un terme conceptuel, insaturé, strictement dépendant d'un usage propositionnel, permet de saisir par abstraction analysante une forme dans un substrat en découpant celui-ci selon une ligne prédicative ou relationnelle, tel un couteau. Ce que désigne un terme conceptuel est donc toujours trans-mondain à la différence d'un pôle d'unification objectale. La constitution d'un pôle d'unification dépend d'ailleurs d'une forme, c'est-à-dire d'une récurrence fondée ou artificielle parfaitement stable par définition.

---

<sup>99</sup> Soit, par exemple, la forme *rouge-du-monde-actuel* : seules des entités actuelles peuvent en relever, mais cette forme est stable à travers d'autres mondes d'où l'on peut regarder le monde actuel.

Sans la stabilité des formes, les notions de variation contrefactuelle et de réplique n'auraient aucun sens. Je peux faire circuler un individu à travers les mondes en lui attribuant différentes formes : tel drapeau a la forme rouge dans le monde réel et verte dans le monde martien. Par contre, je ne peux faire circuler une forme à travers les mondes en la métamorphosant car il n'y a aucun sens à ce qu'une forme, même artificielle, ait une autre forme. Un objet peut être un pôle d'unification inter-instants ou inter-mondes mais la forme saisie par un terme conceptuel donné ne saurait varier d'instant en instant ou de monde en monde : il n'y a pas de fonction individuant définie par une série de répliques formelles car il est tout simplement inconcevable de constituer un pôle d'unification comme une série de formes saisies prédicativement à travers une structure modale. (Bien entendu, lorsque des formes sont objectalisées par abstraction formelle [défs. 6.14-6.15], on peut définir une fonction individuant correspondant à une série *S* de répliques définies par ces formes objectalisées, *S* constituant elle-même un objet, mais ces répliques sont alors désignées par des termes singuliers.)

Remarque. Rien n'interdit de définir une fonction associant à un terme insaturé différentes formes insaturées (déf. 6.16) à travers les mondes possibles. Par exemple, on peut définir une fonction associée au terme *...est rougevert* attribuant la forme insaturée du vert à notre monde actuel et la forme insaturée du rouge au monde fictif martien. Cela peut être tentant lorsqu'il existe une relation particulière entre les formes concernées. Par exemple, si le rouge dans le monde martien a le même rôle fonctionnel que le vert dans notre monde actuel, la définition de la fonction associée à *...est rougevert* peut avoir une pertinence et l'on peut même dire si l'on veut que le rouge est la "réplique" martienne du vert actuel. Mais une telle fonction n'est en aucune façon une fonction individuant et il ne s'agit plus du tout de répliques au sens défini pour les objets (déf. 7.5) : la "super-forme" *...est rougevert* n'est pas un pôle d'unification associant la forme rouge dans le monde actuel et la forme vert dans le monde martien. Utiliser de tels termes insaturés associés sémantiquement à de telles fonctions — il ne s'agirait plus d'authentiques termes conceptuels — pourrait éventuellement être

intéressant dans certains systèmes de représentations pour certains usages spécifiques, mais nous ne considérerons pas de tels systèmes par la suite.

-----

## CHAPITRE 8 : VERS UN LANGAGE MODAL

Ce chapitre et le suivant ont pour ambition de proposer la construction d'un langage formalisé apte à traduire dans un système symbolique externe certains aspects du système symbolique interne associé à un espace de représentation comportant des plissements (§ 4.2). Des ponts pourront ainsi être établis entre notre cadre conceptuel et les sémantiques classiques proposées en logique modale quantifiée, même si nous en marquerons ultérieurement les limites. Avant de définir un langage formel remplissant cet objectif dans le chapitre 9, nous en développons les considérants dans ce chapitre 8, en procédant en deux temps : dans le § 1, nous précisons selon quelles modalités les outils forgés dans le chapitre 7 permettent de répondre aux contraintes pesant sur la représentation des structures modales (§ 6.3), et dans le § 2 nous explicitons les choix nécessaires à la transcription de ces modalités dans un langage formel.<sup>100</sup>

### 1. Résolution des contraintes modales

On peut regrouper en quatre groupes les difficultés soulevées par les contraintes posées au § 6.3 quant à la représentation adéquate d'une structure modale dans notre cadre conceptuel : (1) représentation des mondes possibles, (2) représentation des entités « internes » aux mondes possibles, (3)

---

<sup>100</sup> Le lecteur non initié aux bases élémentaires de la logique modale quantifiée peut sauter sans dommage ces chapitres 8 et 9 (difficilement compréhensibles sans de telles bases). Cependant, nous n'aurons bien sûr pas l'ambition de tenir compte des développements exponentiels de la logique modale ces trente dernières années (e.g., Carnielli & Pizzi, 2008, p. vii-viii) : la lecture de Garson (1984) pourra largement suffire pour une introduction aux problèmes de logique modale quantifiée tels qu'ils sont pertinents pour notre ouvrage.

questions d'accessibilité inter-mondes, (4) problèmes liés aux changements de systèmes de représentation. Nous détaillons ci-dessous comment ces quatre groupes de difficultés peuvent être pris en compte en s'appuyant sur les éléments relatifs aux fonctions individuanes et au statut des mondes possibles proposés dans le chapitre 7.

### 1.1 Représentation des mondes possibles

La non-spécificité du statut logique des mondes possibles dans notre cadre conceptuel lève d'emblée bien des difficultés <sup>101</sup> :

- un monde possible apparaît généralement comme une entité au moins semi-fondée définie par la co-présence de droit d'un ensemble d'entités, co-présence de droit qui assure sa mêmeté ;

- les relations d'insertion d'une entité dans un monde, d'intégration de mondes dans une entité, et d'emboîtement de mondes possibles, n'ont aucun statut logique particulier, de même que les propriétés/relations entre mondes ou les quantifications portant sur des ensembles de mondes possibles.

De plus, et c'est un point crucial, la non-spécificité des mondes possibles en tant qu'objets conduit à instaurer des noms pour les mondes possibles exactement comme pour tous les autres objets. Et dès lors qu'un nom permet de représenter l'unité d'un objet et d'assurer son identité en le différenciant des autres objets, un nom attribué à un monde possible permet de représenter son unité et d'assurer son identité.

### 1.2 Entités « internes » aux mondes

---

<sup>101</sup> Cf. le § 7.6 et la remarque du § 6.3.



La théorie des répliques permet de répondre aux problèmes principaux soulevés par la représentation des entités « internes » aux mondes possibles dans une structure modale.

### 1.2.1. Relations entre répliques

Rien n'est à exiger de principe sur la relation entre répliques à travers les mondes : nous avons renoncé à demander la fondation d'une telle relation (§ 7.4).<sup>102</sup> Bien entendu, rien n'empêche d'énoncer des restrictions sur les formes admises dans telle ou telle structure modale, par exemple pour défendre des positions ontologiques essentialistes avec utilisation de termes rigides. Mais, au niveau logique général, il n'y a aucune raison d'imposer de telles restrictions.

### 1.2.2 Absence de réplique dans un monde

Tout énoncé censé être relatif à un monde M et portant sur une entité sans réplique dans M ne peut qu'être dénué de sens : aucun état de choses ne peut s'appuyer sur un substrat vide. Si l'animal mythologique Pégase n'a pas de réplique dans notre monde actuel, l'énoncé en français « Pégase vole. » relativement à notre monde actuel n'a pas plus de sens que « hii%\*+uili vole. » ou « vole. », et si « Pégase vole. » a un sens, ce ne peut être que relativement à un autre monde possible que notre monde actuel, un monde où Pégase a une réplique comme dans le monde de la mythologie grecque. De même, « Napoléon a serré la main d'Hannibal à la bataille de Zama. » n'a aucun sens car il n'existait pas de tranche de Napoléon en 202 avant J.-C..

En principe, il n'y a aucun avantage à définir des fonctions individuanes ayant une valeur nulle dans certains mondes possibles, c'est-à-dire, sans réplique dans ces mondes. D'ailleurs, l'absence de réplique n'est rien, même pas « le » vide, et, *stricto sensu*, une fonction individuanne n'a d'être que relativement aux mondes où il existe une réplique de l'individu constitué par cette fonction.

---

<sup>102</sup> Nous avons même admis que la stipulation d'une fonction individuanne définissait de toute façon une forme artificielle.

Cependant, des raisons pragmatiques peuvent conduire à définir une fonction individuante sur l'ensemble des mondes constituant une structure modale donnée, c'est-à-dire en attribuant à cette fonction une réplique dans chaque monde, une telle réplique pouvant être par convention la valeur nulle (ou plutôt une pseudo-valeur désignée par «  $\emptyset$  »).

Exemple. Dans une structure modale contenant notre monde actuel et le monde de la mythologie grecque, on peut attribuer à la fonction individuante définissant Ulysse la « valeur nulle » dans notre monde actuel.

De telles conventions peuvent faciliter l'évaluation d'énoncés comprenant un terme sans référence dans un monde donné, tel « Ulysse s'est endormi sur le pavé parisien. » à propos de notre monde actuel. En effet, bien qu'il soit théoriquement souhaitable d'éliminer tout énoncé comportant un « nom » sans référence, car un énoncé de ce type est *a priori* dénué de sens <sup>103</sup>, la définition pratique des énoncés dans un langage modal implique des constructions récursives pour simplifier la grammaire, de sorte que des énoncés de ce type sont malgré tout constitués <sup>104</sup>. Il est simplement indispensable que les règles sémantiques imposent à de tels énoncés d'être dénués de sens, en les distinguant des énoncés faux. <sup>105</sup>

### 1.3 Accessibilité

L'introduction de noms de mondes possibles permet non seulement de représenter leur unité en les différenciant les uns des autres, mais aussi d'assurer leur identification. De tels noms sont ainsi les outils essentiels pour

---

<sup>103</sup> Cet *a priori* peut vaciller en cas d'incertitude épistémique sur l'existence d'une référence, c'est-à-dire ici une réplique dans un monde.

<sup>104</sup> Cf. § 6.2.3.2.

<sup>105</sup> Les énoncés faux peuvent eux-mêmes être considérés comme ne représentant rien du monde relativement auquel ils sont évalués, et sont constitués eux aussi *via* des règles syntaxiques simplificatrices (§ 6.2.3.2, exemple 1), mais leur non-sens est moins immédiat que celui des énoncés comportant un « nom » ne renvoyant à rien (§ 6.2.3.2, exemple 2) : dans un cas, l'opération d'abstraction échoue au niveau prédicatif (de sorte que le non-sens d'un énoncé faux n'est généralement pas *a priori*) ; dans l'autre, il n'y a même pas de substrat à partir duquel tenter une telle opération.

repérer les mondes dans l'espace de représentation et offrir des clefs d'accès aux objets et états de choses les constituant. Du point de vue de la trame symbolique, chaque nom de monde possible correspond à un nœud spécifique auquel tous les fragments de contenu en relevant doivent être connectés (cf. § 5.1).

Exemple. Si l'objet Ulysse appartient au monde homérique, le nœud *Ulysse* (auquel sont référés les fragments composant Ulysse) doit être connecté à un nœud nommant le monde homérique (e.g., *Monde homérique*).

La traduction de la trame dans un langage modal externe impose alors à celui-ci de comporter des noms de mondes possibles, les règles de constitution du langage associant de façon appropriée ces noms de monde aux noms d'objets et aux énoncés, de façon à ce que ceux-ci puissent recevoir la valeur sémantique adéquate relativement au monde concerné. Les mondes possibles étant des objets, les noms de mondes seront des noms d'objet, et c'est leur position syntaxique dans une expression qui indiquera leur fonction spécifique. L'occurrence d'un nom de monde pourra ainsi être considérée comme un marqueur (*tag*) permettant d'indicer telle ou telle occurrence de nom d'objet ou d'énoncé.

Remarque. L'utilisation de noms de mondes possibles permet de conserver un même nom d'objet pour une collection de répliques définissant une fonction individuant : en associant une occurrence du nom d'un monde M à une occurrence du nom d'un objet O, on obtient la valeur de la réplique de O dans M — e.g., « (1800, Napoléon) » fournit le Napoléon de 1800. Il devient ainsi possible de parler d'un même individu à travers une série de mondes possibles — e.g., on parle du même Napoléon en 1790, en 1800, et en 1814, même si la tranche napoléonienne est chaque fois différente.

#### 1.4 Changement de système de représentation

Un système de représentation global et unique doit en principe suffire à représenter tout l'univers concerné, et le système symbolique externe (SSE) lui-même n'a en principe pas besoin de changer selon les mondes constituant cet univers.

Cependant, lors d'un changement local d'un monde de référence M à un monde M', il peut être utile de disposer d'un mécanisme permettant de changer simultanément le système fixant les valeurs sémantiques des éléments syntaxiques du SSE.

Exemple. On peut préférer par courtoisie ou par désespoir d'une bonne traduction rapporter le monde d'un individu en utilisant son idiome mental usuel transcrit dans la langue correspondante. Ainsi, bien que la langue française puisse exprimer la croyance de mon ami anglais Peter selon laquelle Londres est la capitale de l'Angleterre, je peux par courtoisie, supputant que Peter pense ses propositions mentales en anglais, m'exprimer pour rapporter cette croyance en disant :

(1) Peter croit que London is the capital City of England.

Dans (1), le membre de phrase après « croit que » doit être interprété en changeant de système symbolique, c'est-à-dire en adoptant la sémantique de la langue anglaise et non celle de la langue française (où d'ailleurs ce membre de phrase serait dénué de sens).<sup>106</sup>

Remarque 1. Un changement « hyperlocal » de système de représentation portant seulement sur la représentation d'un objet du monde nouveau (et non d'un état de choses entier) est parfois utilisé dans les langages ordinaires. Par exemple, pour rapporter la croyance de Peter selon laquelle Londres est la capitale de l'Angleterre, un ami poli peut se contenter d'énoncer "Peter

---

<sup>106</sup> On ne confondra pas cette expression par courtoisie avec l'attribution par citation d'une représentation propositionnelle syntaxique, telle « Peter a la représentation 'London is the capital city of England' ». Mais un énoncé de croyance en langage ordinaire est souvent ambigu et (1) pourrait aussi être interprété comme attribuant par citation une représentation à Peter.

croit que London est la capitale de l'Angleterre." où seule la sémantique de "London" repose sur un système distinct de la langue française.

*Stricto sensu*, de tels changements de sémantique (hyper)locaux sont inutiles, à l'exception du procédé de citation, si le SSE est suffisamment bien construit. En effet :

- soit le fragment de représentation local en jeu est *en fait* utilisé syntaxiquement (*mentioned*) par le SSI et le procédé de citation est nécessaire et suffisant pour le restituer ;<sup>107</sup>

- soit le fragment de représentation local en jeu est utilisé (*used*) par le SSI comme tel et le contenu représenté peut alors aussi être exprimé dans le SSE, au besoin en l'enrichissant des ressources nécessaires si ce fragment paraît de prime abord intraduisible.<sup>108</sup>

Cependant, en pratique il n'est guère possible de construire par avance le langage enrichi, d'où le recours fréquent en langage naturel à des changements (hyper)locaux de système symbolique lorsqu'on change de monde possible.<sup>109</sup>

Remarque 2. Certaines ressources d'expression usuelles en langage naturel peuvent donner l'apparence d'un changement de système symbolique, lorsque le contenu visé superpose à la fois des éléments syntaxiques de représentation et leurs contenus : un « raccourci » abrégant avec élégance l'expression des deux composantes peut alors conduire à un énoncé donnant l'impression erronée d'un changement (hyper)local (et non citationnel) de système symbolique.

---

<sup>107</sup> Bien entendu, des contraintes concrètes peuvent venir imposer des limites à la mise en œuvre d'une telle possibilité principielle. Par exemple, on ne peut évidemment citer parfaitement dans un langage naturel une représentation syntaxique mentale.

<sup>108</sup> Comme l'on peut enrichir le français en franglais si des fragments d'anglais sont intraduisibles en français. (On peut faire ici une remarque analogue à celle faite dans la note précédente : il n'est pas possible d'enrichir directement un langage naturel avec des ressources mentales.)

<sup>109</sup> Cf. le *code-switching* des grammairiens.

Par exemple, l'énoncé évoqué dans la remarque 1, "Peter croit que London est la capitale de l'Angleterre.", peut être utilisé en langage ordinaire pour exprimer de façon raccourcie "Peter croit que la capitale de l'Angleterre est Londres et que Londres s'appelle 'London'.". (Notons que ce dernier énoncé, et *a fortiori* son raccourci, n'est pas une représentation fidèle de ce que le locuteur vise : en règle ce n'est pas une conjonction qui est visé, mais plutôt le fragment d'espace de représentation de Peter déployant Londres comme capitale de l'Angleterre avec « London » comme étiquette marquant ce qui est déployé de Londres. Une meilleure restitution de ce contenu utiliserait une notation spéciale pour indiquer cette croyance, tel « Peter croit que [London] est la capitale de l'Angleterre. ».)

Quoiqu'il en soit de la courtoisie et de l'élégance, nous n'utiliserons pas des changements locaux de système de représentation dans la suite de cet ouvrage, afin d'éviter des complications d'exposition inutiles, tout pouvant de principe être exprimé dans un SSE bien construit.

## 2. Cinq choix pour un langage modal

Dans cette section, nous précisons le type de système symbolique externe susceptible de traduire au moins en partie la trame d'un espace de représentation comportant des plissements. Les résultats du § 1 nous permettent en effet de justifier les choix qu'il est nécessaire de faire lorsque l'on est confronté aux multiples problèmes sémantiques qui surviennent en logique modale quantifiée, par exemple concernant les domaines de quantification à travers les mondes possibles ou la signification d'énoncés comportant des termes sans référence dans un monde.

Précisons que dans une visée de simplification et de comparaison avec les langages formels usuels, les choix présentés dans cette section, destinés à préparer la construction du langage formel proposé dans le chapitre suivant, sont relatifs au cadre standard d'un langage modal quantifié de premier ordre, c'est-à-dire que nous n'envisagerons qu'un langage susceptible

d'exprimer des propositions élémentaires et de les combiner avec des connecteurs, quantificateurs et opérateurs de modalité. En particulier, les expressions bien formées seront limitées aux énoncés, et nous n'introduirons pas les énoncés variabilisants ou généraux qu'une authentique théorie de l'abstraction réclamerait.<sup>110</sup>

## 2.1 Introduction de termes de mondes possibles

Les mondes étant des objets susceptibles d'être nommés, des termes de mondes possibles seront introduits, permettant de représenter l'unité et l'identité des mondes, l'accessibilité aux états de choses « internes » aux mondes (description d'un monde à partir d'un monde), les relations entre mondes (e.g., « Tous les malheureux dans le monde sensible seront bienheureux dans le monde céleste. », « Tous les hommes vivants en 1789 seront morts en 1989. ») et les structures modales elles-mêmes.

Les mondes étant des objets comme les autres, il n'y a en principe nullement besoin d'utiliser des termes spécifiques aux mondes possibles, la position syntaxique d'un terme dans une formule suffisant à lui assigner la fonction de désigner un monde possible. Néanmoins, pour faciliter la compréhension du système, nous disposerons d'un ensemble spécifique de termes pour désigner les mondes possibles.<sup>111</sup>

---

<sup>110</sup> Les expressions bien formées d'un langage formel usuel sont limitées à des énoncés sans que la représentation d'objets comme tels soit prévue — les termes singuliers ne reçoivent un sens qu'en complétant un symbole de prédicat ou de relation — mais ceci diffère de nombre de systèmes symboliques internes aux systèmes de représentation, notamment les systèmes mentaux. (Pensons aux premiers mots d'un enfant, tel "Papa" qui peut parfaitement être employée de façon isolée pour désigner le père comme tel.) Par ailleurs, la représentation de l'abstraction n'est le plus souvent abordée que par l'intermédiaire de la quantification "universelle" ou "existentielle", sans prise en compte des opérations de variabilisation ou de généralisation (pourtant plus fondamentales — voir § 6.1.5).

<sup>111</sup> L'introduction de termes de mondes possibles dans des langages modaux formels semble remonter aux travaux de A. N. Prior sur la logique temporelle et est aujourd'hui mise en œuvre surtout dans le cadre de la logique hybride (Blackburn, 2006). Nous suivrons dans le chapitre 9 le modèle des langages QSAP introduits dans Plagnol (1989) en raison de ses capacités d'expression pertinentes pour l'étude de la navigation mentale dans les mondes possibles.

## 2.2 Fonctions individuantes et répliques

Une entité  $E$  existant à travers une série de mondes sera décrite par une fonction individuante  $f$ , chaque valeur de  $f$  pour un monde  $w$  désignant la réplique de  $E$  en  $w$ .

Les fonctions individuantes ne seront pas nécessairement fondées, d'où l'utilisation de termes non rigides. Aucune similarité ne sera même *a priori* exigée entre les répliques d'une même fonction individuante.

Remarque. Un tel choix permet un traitement logique homogène des énoncés contrefactuels — tout type d'identité peut être envisagé entre répliques, même des prédicats « essentiels » peuvent être niés — et en général un cadre homogène pour la modélisation des possibilités dans la « sémantique des mondes possibles », c'est-à-dire des possibilités selon lesquelles les choses auraient pu être autrement qu'elles sont sous tel ou tel rapport, indépendamment de toute discrimination métaphysique entre rapports selon qu'ils sont essentiels ou non.

Les fonctions individuantes seront définies sur l'ensemble des mondes possibles d'une structure modale interprétant le langage, ceci pour des raisons de simplification de construction. Si une entité n'a pas de réplique dans un monde, une "valeur" nulle désignée par " $\emptyset$ " sera attribuée. Cette valeur nulle sera en fait une pseudo-valeur, n'étant rien, et un énoncé atomique comportant un terme référant en apparence à cette pseudo-valeur sera dénué de sens. La construction de la sémantique des formules veillera à ce que toute atteinte d'un tel énoncé dans la procédure récursive d'évaluation d'une formule rende celle-ci dénuée de sens.

La collection des répliques à travers l'ensemble des mondes possibles sur une structure d'interprétation donnée sera considérée comme formant l'ensemble des "objets déterminés possibles". Dans un monde donné, en général seuls certains des objets déterminés possibles existent : nous utiliserons une sémantique "à domaines variables", le domaine associé à un monde sera constitué par l'ensemble des valeurs non nulles que prendront en ce monde les fonctions individuantes.



### 2.3 Identité

Les objets déterminés possibles étant fixés, leur identité ne variera pas d'un monde à l'autre, et la relation d'identité portant sur ces objets déterminés pourra donc être considérée comme indépendante des mondes possibles. Nous pourrions donc admettre que le prédicat d'identité exprime une relation indépendante du monde où cette relation est évaluée.

### 2.4 Nécessité

Notre langage visera à exprimer la nécessité selon les intuitions basiques de la logique modale : un énoncé  $E$  est nécessairement vrai s'il est vrai pour une alternative quelconque envisageable de la perspective où l'on évalue  $E$ . La sémantique dite des « mondes possibles » (Kripke, 1963) offre ici des outils précieux, l'intuition fondamentale sous-jacente à cette sémantique pouvant ainsi être énoncée :

(1)  $E$  est nécessairement vrai en  $w$  si et seulement si  $E$  est vrai dans tout monde possible « accessible » à partir de  $w$ .

Nous avons indiqué au chapitre 4 en quel sens « monde possible » devrait être compris dans notre cadre conceptuel (cf. § 4.2 et déf. 4.6). Quant à la relation d'« accessibilité », elle renverra simplement ici à l'ensemble des alternatives ouvertes à partir du monde où l'énoncé est évalué.<sup>112</sup> Nous ajouterons systématiquement un astérisque à « accessibilité » lorsqu'il s'agira de ce sens relationnel spécifique qui lui est conféré par la sémantique des

---

<sup>112</sup> Cet ensemble d'alternatives pourra être vide ou ne comporter qu'un élément. En fait, selon notre perspective fondamentale, le monde où la formule est évaluée doit lui-même être une alternative, c'est-à-dire que la relation d'accessibilité est réflexive, même si les logiques modales usuelles peuvent envisager le cas contraire. Nous ne tiendrons pas compte de ces subtilités dans la construction de notre langage.

mondes possibles, à ne pas confondre avec le sens de « accessibilité » dans la théorie des espaces de représentation <sup>113</sup>.

On sait que la notion de possibilité dans la sémantique des mondes possibles est interdéfinissable avec la notion de nécessité, selon l'intuition sémantique (1') :

(1') E est possiblement vrai en w si et seulement si il existe un monde possible accessible\* à partir de w dans lequel E est vrai.

Cependant, dans le cadre de la théorie de la fondation analogique, l'affirmation d'existence en jeu dans (1') repose sur une opération plus complexe que la variabilisation à laquelle la généralisation en jeu dans (1) pourrait être ramenée <sup>114</sup> : nous privilégierons donc l'opérateur de nécessité « $\Box$ » sur l'opérateur « $\Diamond$ » de possibilité, même si la sémantique de « $\Diamond$ » restera comme d'habitude définissable à partir de celle de « $\Box$ ».

Remarque. L'introduction de termes de mondes possibles sera ici aussi utile pour exprimer certains énoncés nécessairement vrais. Par exemple, cette introduction permettra d'exprimer que les vérités « internes » à un monde ont un caractère nécessaire au sens où elles ne peuvent être remises en question dans un autre monde (e.g., « Nécessairement le Pégase mythologique vole dans le monde mythologique. »). De même, il est souvent utile de pouvoir exprimer le fait qu'un énoncé est nécessairement vrai (ou vrai dans un ensemble de mondes « accessibles\* » selon telle ou telle relation d'accessibilité\*) à partir d'un monde donné, notamment dans le cadre de la logique épistémique (un agent A doit pouvoir savoir qu'en tel monde m et non en tel autre m' tel agent B sait qu'un énoncé est vrai).

<sup>113</sup> Dans cette théorie, une accessibilité entre mondes possibles est définie au § 13.2.1 : le monde W' est *accessible* à partir du monde W si sa clef (nom) est activable à partir de celle de W (déf. 13.8). Par ailleurs, un contenu B est dit « accessible » à partir d'un contenu A dans un espace mental s'il existe un chemin de A à B (cf. déf. 15.12.).

<sup>114</sup> Voir Plagnol, 2005, § XIX.3. L'opérateur existentiel dans ce cadre est compris comme une attestation de présence relativement à un contenu variabilisé. (Par exemple, le "Il existe" dans "Il existe un homme." est la marque de la donation d'un homme donné comme particulier assorti d'un indice d'abstraction relatif à la récurrence *être humain*.)

## 2.5 Domaines d'abstraction

Il nous faut encore préciser un point capital relativement aux deux outils dont nous nous servons pour exprimer des opérations d'abstraction, à savoir le quantificateur universel et l'opérateur de nécessité.

En effet, selon la théorie de la fondation analogique, l'opération fondamentale d'abstraction est la *variabilisation* et le domaine de valeurs d'une variable porte sur la récurrence concernée par une telle opération. C'est seulement à partir du résultat d'une variabilisation que peut être effectuée une généralisation, puis une quantification. Par exemple une opération de variabilisation permet de passer de Socrate à *un mortel (quelconque)* — la récurrence de l'être-mortel étant saisie par abstraction dans Socrate —, d'où l'on peut passer ensuite par généralisation à *tout mortel*, et enfin, par quantification à *tous les mortels*.

Dans un langage formalisé de premier ordre non modal, l'univers du discours est fixé, c'est-à-dire que le domaine de quantification définit en arrière-plan la récurrence concernée par *toutes* les opérations d'abstraction, et il y a donc un seul domaine de valeurs pour toutes les variables (Plagnol, 2005). De plus, la quantification universelle peut bien être employée, étant dans un tel cadre de toute façon équivalente extensionnellement à la généralisation ou à la variabilisation.

Par contre, dans un langage modal quantifié à domaines variables, il devient souhaitable de moduler la quantification selon le domaine constitué par les entités existant dans le monde où la formule est évaluée. De plus, s'agissant de l'opérateur de nécessité, l'abstraction en jeu selon la sémantique intuitive des mondes possibles, reflétée dans la formule (1) du § 2.4 ci-dessus, porte en fait sur les alternatives envisageables à partir du monde où l'on se situe pour l'évaluation de l'énoncé. (La règle sémantique usuelle pour l'opérateur de nécessité fait appel à une quantification portant sur l'ensemble des mondes possibles accessibles\* à partir du monde où l'énoncé est évalué, et ceci revient à une abstraction limitée à ces mondes accessibles\*.)

Afin que la syntaxe reflète bien la sémantique visée, nous devons donc faire en sorte que :

- notre quantificateur universel soit capable d'exprimer une abstraction limitée au domaine relatif au monde concerné ;

- notre opérateur de nécessité soit capable d'exprimer une abstraction limitée aux mondes accessibles\* à partir du monde où l'énoncé est évalué.

Là encore, l'introduction de termes de mondes possibles nous permettra de remplir cette double contrainte.

-----

## CHAPITRE 9 : LANGAGES QSAP

Dans ce chapitre, nous définissons un type de langage formel dont la syntaxe et la sémantique mettent en œuvre les choix énoncés dans le chapitre précédent quant à l'objectif de traduire dans un système symbolique externe les structures modales d'un système symbolique interne associé à un espace de représentation.

Nous indiquons aussi certaines extensions possibles de ce type de langage, extensions qui ne suffiront pas à en masquer les limites (qui seront analysées dans les chapitres 10 et 11). L'intérêt des langages formels proposés dans ce chapitre est surtout de faciliter la confrontation de notre perspective aux approches traditionnelles des problèmes sémantiques en logique modale quantifiée.<sup>115</sup>

### 1. Syntaxe

Un langage  $L$  pour un système QSAP comprendra :

- un ensemble  $C_I$  de constantes d'individu ;
- un ensemble  $V_I$  de variables d'individu (notées  $x, y, \dots$ ) ;
- un ensemble  $C_M$  de constantes de mondes ;
- un ensemble  $V_M$  de variables de mondes (notées  $\alpha, \beta, \dots$ ) ;

---

<sup>115</sup> Voir note 100.

- un ensemble  $R_I$  de symboles de prédicat et de relation concernant les individus, dont le symbole d'identité « = » ;

- un ensemble  $R_M$  de symboles de prédicat et de relation concernant les mondes, dont éventuellement un symbole pour la relation d'accessibilité\* (§ 8.2.4) ;

- éventuellement des ensembles de symboles d'opérateurs (fonctions) concernant les individus (ensemble  $F_I$ ) ou les mondes possibles (ensemble  $F_M$ ). Cependant, par souci de simplification, nous nous placerons ci-dessous dans le cas particulier de langages sans symboles de fonction,  $F_M$  et  $F_I$  étant donc vides.

### 1.1 Termes

En l'absence de symboles de fonction, les termes sont réduits aux variables et aux constantes :

- $T_I$  est l'ensemble des termes d'individu :  $T_I = C_I \cup V_I$  ;

- $T_M$  est l'ensemble des termes de monde possible :  $T_M = C_M \cup V_M$ .

Remarque. Il semble qu'en différenciant les termes de monde possible des termes d'individu, nous fassions une entorse au principe selon lesquels les mondes possibles n'ont pas de statut particulier parmi les entités, d'autant que la position syntaxique d'un terme dans une formule peut suffire à lui assigner la fonction de désigner un monde possible, avec l'impact sémantique spécifique qui en découle (§ 8.2.1). Nous distinguerons néanmoins ces deux ensembles de termes pour faciliter la compréhension du système, mais rien n'interdira qu'une entité puisse à la fois être la valeur d'un terme de monde possible et la valeur d'un terme d'individu.

## 1.2 Formules

On définit l'ensemble  $F_L$  des formules du langage par induction :

### 1. Formules atomiques :

\* Pour chaque symbole n-aire  $P$  appartenant à  $R_I$  :

$(m, P(t_1, \dots, t_n))$  est une formule  
 $\underline{ssi} ((m \in T_M) \text{ et } ((t_i \in T_I) \text{ pour } i \in [1, n]))$

NB : pour « = », on emploiera la notation " $(m, t_1 = t_2)$ ".

\* Pour chaque symbole n-aire  $Q$  de  $R_M$  :

$Q(m_1, \dots, m_n)$  est une formule  $\underline{ssi} (m_i \in T_M) \text{ pour } i \in [1, n]$

### 2. Si $\phi$ et $\psi$ sont des formules :

$\neg\phi, (\phi \wedge \psi), (\phi \vee \psi), (\phi \rightarrow \psi)$  sont des formules.

### 3. Si $\phi$ est une formule et $m$ un terme de monde possible ( $m \in T_M$ ) :

$\Box m.\phi$  est une formule.

(Si  $m \in V_M$ , le  $m$  de  $\Box m.\phi$  est une occurrence libre.)

### 4. Si $\phi$ est une formule, $m$ est un terme de monde possible ( $m \in T_M$ ), et $x$ est une variable d'individu ( $x \in V_I$ ) :

$\forall (x, m)\phi$  est une formule.

(Si  $m \in V_M$ , le  $m$  de  $\forall (x, m)\phi$  est une occurrence libre.)

Remarque. On pourrait introduire d'autres types de formule, par exemple des formules de type  $\forall \alpha \phi$  exprimant une quantification sur les mondes possibles. Nous nous limiterons néanmoins aux types introduits ci-dessus.

## 2. Sémantique

Une structure d'interprétation pour un langage de type QSAP est un quintuplet  $\langle W, R, D, \text{Ind}, I \rangle$  tel que :

- $W$  est un ensemble de mondes possibles ;
- $R$  est une relation binaire sur  $W$  (relation d'accessibilité\*) ;
- $D$  est l'ensemble des objets déterminés possibles (§ 8.2.2).
- $\text{Ind}$  est un ensemble de fonctions individuantes, c'est-à-dire un ensemble de fonctions de  $W$  dans  $D \cup \{ \emptyset \}$ .<sup>116</sup>

\* Pour toute fonction individuante  $i \in \text{Ind}$ , l'ensemble des répliques de l'individu défini par la fonction individuante  $i$  est :

$$\text{Im}(i) = \{ x \in D \text{ tel qu'il existe } w \in W \text{ avec } i(w) = x \}$$

\* Pour tout  $w \in W$ , on pose  $Q(w) = \{ i(w), i \in \text{Ind} \} - \{ \emptyset \}$ .  $Q(w)$  est l'ensemble des objets constituant  $W$  (ou "domaine" de  $W$ ).

---

<sup>116</sup> Rappelons que la valeur désignée par " $\emptyset$ " est en fait une pseudo-valeur, n'étant rien : un énoncé comportant un terme référant en apparence à cette pseudo-valeur est dénué de sens (§ 8.2.2). Cette pseudo-valeur pour une fonction individuante correspond à une absence de réplique dans le monde considéré.



\* Pour tout  $w \in W$ , on pose  $S(w) = \{ i \in \text{Ind} \text{ tel que } i(w) \neq \emptyset \}$ .  $S$  est l'ensemble des individus existant (ou "substances présentes") dans  $W$ .

Le choix de définir un individu par une fonction entraîne le fait qu'un individu ne peut avoir plusieurs répliques dans un monde. Bien entendu, cette condition pourrait être relâchée, mais nous n'envisagerons pas ce cas afin de simplifier l'exposition.

-  $I$  est une fonction d'interprétation pour les symboles de constante, de prédicat et de relation, avec :

\* Si  $c \in C_I$ ,  $I(c) \in \text{Ind}$  ;

\* Si  $c \in C_M$ ,  $I(c) \in W$  ;

\* Si  $P \in R_I$  et  $P$  est  $n$ -aire,  $I(P)$  est une fonction de  $W$  dans l'ensemble des parties de  $D^n$  tel que pour tout  $w \in W$ ,  $I(P)(w) \subset Q(w)^n$  ;

\* Si  $P \in R_M$  et  $P$  est  $n$ -aire,  $I(P) \subset W^n$ .

## 2.1 Assignment

Une structure d'interprétation QSAP "assignée" pour le langage  $L$  est un couple  $(A, a)$  où  $A$  est une QSAP-structure  $\langle W, R, D, \text{Ind}, I \rangle$  et  $a$  une application de domaine  $V_I \cup V_M$  telle que :

- pour tout  $x \in V_I$ ,  $a(x) \in \text{Ind}$  ;

- pour tout  $a \in V_M$ ,  $a(\alpha) \in M$ .

Dans  $(A, a)$ , on dispose donc d'une interprétation de tous les termes du langage  $L$ . Nous noterons  $a(t)$  l'interprétation d'un terme d'individu  $t$  dans

$(A, a)$ , même quand ce terme est une constante (avec  $a(c) \equiv I(c)$  pour toute constante  $c$ ). Par ailleurs, nous noterons  $\underline{t}$  l'interprétation d'un terme  $t$  de monde possible (soit  $\underline{t} \equiv a(t)$  pour  $t \in V_M$  et  $\underline{t} \equiv I(t)$  pour  $t \in C_M$ ).

" $a(i/x)$ " désignera l'assignation identique à  $a$ , sauf éventuellement en  $x$  où  $a(i/x)$  prend la valeur  $i$ .

## 2.2 Définition des valeurs de vérité

Nous pouvons maintenant définir récursivement la "valeur" d'une formule de  $L$  dans une structure assignée  $(A, a)$ , en notant :

- " $(A, a) \uparrow \phi$ " pour " $\phi$  est vraie dans  $(A, a)$ " ;
- " $(A, a) \downarrow \phi$ " pour " $\phi$  est fausse dans  $(A, a)$ " ;
- " $(A, a) \nabla \phi$ " pour " $\phi$  n'a pas de valeur de vérité dans  $(A, a)$ " (ou " $\phi$  est absurde dans  $(A, a)$ ").

Nous emploierons aussi la notation " $(A, a) \Delta \phi$ " pour exprimer le fait que  $\phi$  a une valeur de vérité (le vrai ou le faux) dans  $(A, a)$ .

### \* Formules atomiques

Soit  $(m, P(t_1, \dots, t_n))$  une formule atomique de  $L$  avec  $P \in R_I$  :

- $(A, a) \nabla (m, P(t_1, \dots, t_n))$  ssi il existe  $i \in [1, n]$  tel que  $a(t_i)(\underline{m})$  est  $\emptyset$

(La formule est dénué de sens si une des fonctions individuantes interprétant un des termes d'individus n'a pas de réplique dans le monde interprétant le terme de monde.)

- $(A, a) \uparrow (m, P(t_1, \dots, t_n)) \underline{\text{ssi}} [(\text{pour tout } i \in [1, n], a(t_i)(\underline{m}) \neq \emptyset)$   
 $\text{et } ((a(t_1)(\underline{m}), \dots, a(t_n)(\underline{m})) \in I(P)(\underline{m}))]$
- $(A, a) \downarrow (m, P(t_1, \dots, t_n)) \underline{\text{ssi}} [(\text{pour tout } i \in [1, n], a(t_i)(\underline{m}) \neq \emptyset)$   
 $\text{et } ((a(t_1)(\underline{m}), \dots, a(t_n)(\underline{m})) \notin I(P)(\underline{m}))]$

Soit  $Q(m_1, \dots, m_n)$  une formule atomique avec  $Q \in R_M$  :

- $(A, a) \uparrow Q(m_1, \dots, m_n) \underline{\text{ssi}} (\underline{m}_1, \dots, \underline{m}_n) \in I(Q)$
- $(A, a) \downarrow Q(m_1, \dots, m_n) \underline{\text{ssi}} (\underline{m}_1, \dots, \underline{m}_n) \notin I(Q)$

#### \* Négation

Soit  $\phi$  une formule quelconque de  $L$ .

- $(A, a) \nabla \neg \phi \underline{\text{ssi}} (A, a) \nabla \phi$
- $(A, a) \uparrow \neg \phi \underline{\text{ssi}} (A, a) \downarrow \phi$
- $(A, a) \downarrow \neg \phi \underline{\text{ssi}} (A, a) \uparrow \phi$

#### \* Connecteurs binaires

Soient  $\phi$  et  $\psi$  deux formules quelconques de  $L$  et " $*$ " un connecteur binaire quelconque (i.e., " $\wedge$ " ou " $\vee$ " ou " $\rightarrow$ ").

- $(A, a) \nabla (\phi * \psi) \underline{\text{ssi}} [((A, a) \nabla \phi) \text{ ou } ((A, a) \nabla \psi)] \quad (1)$

- pour définir " $(A, a) \uparrow (\phi * \psi)$ " et " $(A, a) \downarrow (\phi * \psi)$ ", on utilise les règles sémantiques habituelles pour le connecteur " $*$ ", mais en tenant compte de (1). Par exemple, pour le connecteur conjonctif " $\wedge$ " :

$$. (A, a) \uparrow (\phi \wedge \psi) \underline{\text{ssi}} [((A, a) \uparrow \phi) \text{ et } ((A, a) \uparrow \psi)]$$

$$. (A, a) \downarrow (\phi \wedge \psi) \underline{\text{ssi}} [((A, a) \Delta \phi) \text{ et } ((A, a) \Delta \psi)] \\ \text{et } [((A, a) \downarrow \phi) \text{ ou } ((A, a) \downarrow \psi)]$$

### \* Quantificateurs

Soit  $\phi$  une formule de  $L$ ,  $x$  une variable d'individu et  $m$  un terme de monde possible :

$$- (A, a) \nabla \forall (x, m)\phi \underline{\text{ssi}} \text{ il existe } i \in S(\underline{m}) \text{ tel que } (A, a(i/x)) \nabla \phi$$

$$- (A, a) \uparrow \forall (x, m)\phi \underline{\text{ssi}} \text{ pour tout } i \in S(\underline{m}), (A, a(i/x)) \uparrow \phi$$

$$- (A, a) \downarrow \forall (x, m)\phi \underline{\text{ssi}} [\text{pour tout } i \in S(\underline{m}), (A, a(i/x)) \Delta \phi] \\ \text{et } [\text{il existe } i \in S(\underline{m}) \text{ tel que } (A, a(i/x)) \downarrow \phi]$$

### \* Opérateur de nécessité

Soit  $\phi$  une formule de  $L$  et  $m$  un terme de monde possible :

$$- (A, a) \nabla \Box m.\phi \underline{\text{ssi}} \text{ il existe } w \in W \text{ tel que } \underline{m}Rw \text{ et } (A, a(w/m)) \nabla \phi$$

$$- (A, a) \uparrow \Box m.\phi \underline{\text{ssi}} \text{ pour tout } w \in W \text{ tel que } \underline{m}Rw, (A, a(w/m)) \uparrow \phi$$

$$- (A, a) \downarrow \Box m.\phi \underline{\text{ssi}} [\text{pour tout } w \in W \text{ tel que } \underline{m}Rw, (A, a(w/m)) \Delta \phi] \\ \text{et } [\text{il existe } w \in W \text{ tel que } \underline{m}Rw \text{ et } (A, a(w/m)) \downarrow \phi]$$

Remarque 1. Soit une structure modale assignée  $(A, a)$  pour un langage QSAP avec  $A = \langle W, R, D, \text{Ind}, I \rangle$  et un monde  $w$  de  $W$ . Il est facile de montrer que pour toute formule  $\phi$  ne comportant pas d'opérateur modal et pour toute assignation  $a$  donnant en  $w$  une interprétation non vide pour chaque terme de  $T_I$ ,  $\forall (x, w)\phi$  a la même valeur de vérité dans  $(A, a)$  que  $\forall x\phi$  dans la structure de premier ordre définie pour un langage construit avec les symboles de  $C_I, V_I, R_I$ , etc., en prenant  $Q(w)$  pour domaine,  $a$  pour assignation, et en interprétant chaque symbole  $P$  de  $R_I$  par  $I(P)(w)$ .

Remarque 2. La relation d'accessibilité\* entre mondes utilisée ici pour la sémantique de l'opérateur de nécessité renvoie à l'ensemble des alternatives ouvertes à partir du monde où l'énoncé est évalué. Rappelons que cette notion d'accessibilité\* doit être bien différenciée de la notion d'accessibilité à un monde à partir d'un autre par navigation dans un espace de représentation. Bien que ce ne soit pas le cas général, il peut arriver que ces deux notions se recouvrent en partie, par exemple lorsqu'il s'agit de définir un langage avec un opérateur de nécessité épistémique associé à un fragment d'espace de représentation reconstituant une structure d'alternatives épistémiques pour un sujet donné.

### 3. Extension 1 : évaluation à partir d'un monde

Construit essentiellement pour exprimer les fragments modaux quantifiés d'un espace de représentation, le langage QSAP permet d'exprimer la nécessité à partir d'un monde donné. Par exemple, on peut exprimer qu'il est nécessaire dans le monde réel que le Pégase mythologique vole dans le monde mythologique par une formule de type " $\Box r.(m_{my}, (Vole(Pégase)))$ ". Par contre, on ne peut exprimer le fait que dans le monde réel (il est vrai que) le Pégase mythologique vole dans le monde mythologique. Or, pouvoir exprimer ce type de fait est souhaitable dès lors qu'on peut exprimer la

nécessité de la formule considérée. Il suffit pour cela d'augmenter un peu le pouvoir d'expression du langage en ajoutant :

- une règle syntaxique : si  $\phi$  est une formule et  $m$  un terme de monde possible,  $m.\phi$  est une formule ;

- une règle sémantique : si  $(A, a)$  est une structure assignée,  $\phi$  une formule et  $m$  un terme de monde possible :

$$* (A, a) \nabla m.\phi \text{ ssi } (A, a) \nabla \phi ;$$

$$* (A, a) \Uparrow m.\phi \text{ ssi } (A, a) \Uparrow \phi ;$$

$$* (A, a) \Downarrow m.\phi \text{ ssi } (A, a) \Downarrow \phi.$$

#### 4. Extension 2 : désignation des objets

Un langage QSAP ne permet pas de parler directement d'un objet déterminé interne à un monde possible en l'absence de termes adéquats : seuls les individus (i.e., des fonctions individuantes) et les mondes possibles sont désignés par des termes.

Il peut être souhaitable de parler plus directement des objets déterminés. Pour le faire, il suffit de définir sur une QSAP-structure  $A = \langle W, R, D, \text{Ind}, I \rangle$  l'ensemble  $\text{Ob}$  des fonctions constantes de  $W$  dans  $D$  et de modifier la définition de  $I$  et d'une assignation  $a$  de sorte que les termes d'individus soient interprétés dans  $(\text{Ind} \cup \text{Ob})$  :

- pour une constante  $c \in C_I$ ,  $I(c) \in (\text{Ind} \cup \text{Ob})$  ;

- pour une variable  $x \in V_I$ ,  $a(x) \in (\text{Ind} \cup \text{Ob})$ .

La règle sémantique pour les formules atomiques doit alors être modifiée pour les cas d'absence de valeur de vérité, car il faut tenir compte désormais de la possibilité que la valeur dans un monde de l'interprétation d'un terme donne un objet non nul mais n'appartenant pas au monde considéré :

$(A, a) \nabla (m, P(t_1, \dots, t_n))$  ssi il existe  $i \in [1, n]$  tel que

$$[(a(t_i)(\underline{m}) \text{ est } \emptyset) \text{ ou } (a(t_i)(\underline{m}) \notin Q(\underline{m}))]$$

Dans ce cadre, on peut alors quantifier sur les objets déterminés en ajoutant la règle syntaxique suivante :

- Si  $\phi$  est une formule et  $x$  une variable d'individu,  $\forall x.\phi$  est une formule.

L'interprétation des formules de type  $\forall x.\phi$  est donnée par la règle suivante permettant de quantifier sur  $D$  :

\*  $(A, a) \nabla \forall x.\phi$  ssi il existe  $i \in \text{Ob}$  tel que  $(A, a(i/x)) \nabla \phi$  ;

\*  $(A, a) \uparrow \forall x.\phi$  ssi pour tout  $i \in \text{Ob}$ ,  $(A, a(i/x)) \uparrow \phi$  ;

\*  $(A, a) \downarrow \forall x.\phi$  ssi [(pour tout  $i \in \text{Ob}$ ,  $(A, a(i/x)) \Delta \phi$ )  
et (il existe  $i \in \text{Ob}$ ,  $(A, a(i/x)) \downarrow \phi$ )].

Il est alors possible d'exprimer indirectement certaines propositions sur les objets déterminés en tant que répliques d'individus, par exemple la proposition que la réplique en un monde  $\alpha$  d'un individu  $i$  est identique à la réplique en un monde  $\beta$  d'un individu  $j$  :

$$\exists x [(\alpha, i = x) \wedge (\beta, j = x)]^{117}$$

Mais l'on peut aussi désirer parler directement des objets déterminés, qu'ils soient nommés comme tels ou en tant que répliques d'un individu en

<sup>117</sup> " $\exists$ " abrège " $\neg \forall \neg$ ".

un monde donné, et de certaines relations entre ces objets comme valant indépendamment des mondes (à commencer par l'identité/différence). Il suffit pour cela d'introduire des ensembles  $C_O$  et  $V_O$  de constantes et de variables d'objets à valeurs dans  $D$ , ainsi qu'un ensemble  $R_O$  de symboles de prédicats et de relation pour les objets.

On définit alors :

- un ensemble de termes  $T_O$  par la règle :

$$T_O = C_O \cup V_O \cup \{(m, i), m \in T_M \text{ et } i \in T_I\}$$

(( $m, i$ ) permet de désigner la réplique de l'individu  $i$  en un monde  $m$ .)

- un ensemble de formules atomiques nouvelles par la règle :

Pour chaque symbole  $n$ -aire  $S$  de  $R_O$ ,  $S(o_1, \dots, o_n)$  est une formule ssi ( $o_i \in T_O$ ) pour  $i \in [1, n]$  <sup>118</sup>.

La fonction d'interprétation  $I$  d'une QSAP-structure  $A = \langle W, R, D, \text{Ind}, I \rangle$  est étendue par la règle :

\* Si  $c \in C_O$ ,  $I(c) \in D$  ;

\* Si  $S \in R_O$  et  $S$  est  $n$ -aire,  $I(S) \subset D^n$ .

Une assignation  $a$  sur une QSAP-structure  $A = \langle W, R, D, \text{Ind}, I \rangle$  est étendue par la règle :

\* pour tout  $v \in V_O$ ,  $a(v) \in D$  ;

\* pour tout  $c \in C_O$ ,  $a(c) = I(c)$  ;

\* pour tout  $(m, i) \in T_O$  tel que ( $m \in T_M$  et  $i \in T_I$ ),  $a(m, i) = a(i)(\underline{m})$ .

---

<sup>118</sup> On peut utiliser aussi le symbole « = » pour l'identité des objets déterminés.



Il ne reste plus qu'à introduire une règle sémantique pour les formules atomiques nouvelles :

Soit  $S(o_1, \dots, o_n)$  une formule atomique avec  $S \in R_O$  (avec  $(o_i \in T_O)$  pour  $i \in [1, n]$ ) :

\*  $(A, a) \nabla S(o_1, \dots, o_n) \text{ ssi il existe } i \in [1, n] \text{ tel que } a(o_i) \text{ est } \emptyset ;$

\*  $(A, a) \uparrow S(o_1, \dots, o_n) \text{ ssi } (a(o_1), \dots, a(o_n)) \in I(S) ;$

\*  $(A, a) \downarrow S(o_1, \dots, o_n) \text{ ssi } [( \text{pour tout } i \in [1, n], a(o_i) \neq \emptyset )$   
 $\text{et } ((a(o_1), \dots, a(o_n)) \notin I(S))].$

Remarque. Les formules ne comportant que des termes d'objets déterminés ont une valeur de vérité (ou sont absurdes) de façon indépendante des mondes possibles (comme cela était déjà le cas pour les formules comportant uniquement des termes de mondes possibles). Cependant, rien n'empêche d'exprimer que telle relation sur les objets, exprimée par une formule  $\phi$ , vaut en un monde possible  $m$  à l'aide de la formule  $m.\phi$  (cf. l'extension 1 considérée dans le § 3).

Dans ce langage étendu, on peut parler simplement des objets déterminés, notamment en tant que répliques d'un individu.

Exemple. Si la Tour Eiffel est un objet nommé dans le langage par la constante "TE", on peut indiquer qu'elle est différente de tout objet du monde mythologique, nommé par la constante " $m_{my}$ ", par la formule :

$$\forall (x, m_{my}) ((m_{my}, x) \neq TE) \quad ^{119}$$

-----

---

<sup>119</sup> " $\neq$ " est défini de façon habituelle à partir de "=" et " $\neg$ ".

## CHAPITRE 10 : UN PAS VERS LA PSYCHOLOGIE

Les langages de type QSAP ne sont que des fragments symboliques susceptibles d'exprimer dans un système de représentation externe certains aspects des plissements relatifs à la nécessité et à la quantification, sur le modèle des langages modaux quantifiés traditionnels. Nous avons ainsi pu montrer que les principales questions de sémantique modale quantifiée — identité à travers les mondes possibles, domaines de quantification, termes sans référence... — pouvaient être traitées de façon globale et cohérente avec la théorie des espaces de représentation en toile de fond.

Mais ce type de langage reste en fait principalement peu adapté à une description fine et complète de la structure modale d'un espace de représentation. Dans ce chapitre, nous mettons en évidence certaines limites notables du pouvoir d'expression des langages modaux classiques quant aux plissements mentaux, puis nous présentons une adjonction syntaxique simple qui permet de les surmonter — premier pas vers la psychologie au détriment de la logique des inférences. Nous explicitons ensuite l'intérêt d'une telle adjonction relativement à la représentation des mondes fictionnels et des attitudes propositionnelles.

### 1. Limites des langages modaux formels

Les langages modaux formels, que les langages QSAP ont adopté pour modèle, ont été élaborés par des logiciens soucieux d'établir une théorie des inférences valides prenant en compte la notion de nécessité. Un tel souci diffère d'un objectif de représentation des structures modales comme univers

de mondes possibles.<sup>120</sup> Ces langages ne prennent donc en compte que des aspects fort restreints des agencements de mondes possibles. Montrons-le en mettant en évidence trois problèmes :

1. Ce qui est représenté spécifiquement d'une structure modale dans un langage modal formel — qu'il s'agisse d'un langage traditionnel ou d'un langage QSAP — se limite à ce qu'exprime l'opérateur de nécessité, sa sémantique étant fixée par la relation d'accessibilité\*, renvoyant ainsi à l'ensemble des alternatives ouvertes à partir du monde où l'énoncé est évalué.<sup>121</sup> Or, bien des aspects relatifs aux relations constitutives entre mondes possibles dans une structure modale ne sont pas naturellement traitables dans un tel cadre.

Exemple 1. A partir de mon monde réel actuel, je me représente bien des mondes qui ne sont pas des alternatives les uns relativement aux autres, étant même profondément hétérogènes dans le type de possibilité qu'ils ouvrent : le monde fictionnel de *Don Quichotte*, le monde mental du Président de la République, le monde mental de Don Quichotte dans le monde mental de Cervantès... sans même parler de mes (quasi)plissements temporels.

2. Il n'est pas possible d'exprimer directement dans un système de logique modale (traditionnel ou QSAP) ce qui se passe dans un monde à partir (« vu ») d'un autre monde.

Exemple 2. Dans mon monde mental J, je peux me représenter le monde P du Président de la République, par exemple qu'il croit le contenu G selon lequel il gagnera les prochaines élections. Or, si un système de logique modale usuel permet de représenter qu'il existe un monde possible « vu » (accessible\*) de J contenant G, rien ne permet de représenter que « vu » de J le monde du Président de la République contient G (i.e., G dans P)<sup>122</sup>.

<sup>120</sup> Même si la notion de monde possible a permis depuis Kripke (1963) d'élaborer des sémantiques pour les systèmes formels modaux.

<sup>121</sup> Il en est de même dans le cas d'un opérateur de possibilité.

<sup>122</sup> Dans notre cadre conceptuel, « Le Président de la République croit que G. » est équivalent à « Dans le monde du Président de la République, G ». Nous précisons prochainement cette interprétation de l'attitude de croyance (§ 10.2.2 *infra*).

3. La sémantique d'un langage QSAP, comme toute sémantique pour un langage formalisé usuel, contraint à définir *a priori* sur la structure modale considérée l'ensemble des faits atomiques valant dans chaque monde. De telles définitions uniformes *a priori* sont adaptées à une théorie des inférences valides mais sont inappropriées à la description d'une structure modale empirique, et plus particulièrement à la structure des plissements d'un espace mental. De façon générale, les règles syntaxiques de nos langages engendrent potentiellement infiniment plus de propositions que les propositions représentant les fragments de mondes très limités que nous déployons. La constructivité des emboîtements de mondes possibles dans un espace mental met facilement en évidence ce problème.

Exemple 3. Soit le monde de Tom, étudiant en lettres classiques : à partir du fragment de son espace se rapportant au monde actuel, Tom peut se représenter le monde de Victor Bérard se représentant le monde mental d'Homère se représentant le monde de la mythologie dans lequel Ulysse se représente les représentations de Pénélope se représentant le monde des prétendants se représentant ce qu'Ulysse se représente de ce qui se passe dans son palais.<sup>123</sup>

Chacun de ces mondes ouvre lui-même sur la construction d'une infinité potentielle de nouveaux mondes : ainsi dans le monde de Pénélope selon Ulysse selon la mythologie selon Homère selon Bérard selon Tom, il est possible de considérer le monde d'Ulysse, le monde de Zeus selon Ulysse, le monde de Pénélope selon Ulysse, etc.

Il est ainsi possible de construire dans un espace mental une infinité potentielle de séries finies de mondes, chaque série ouvrant à son tour sur une infinité potentielle de nouveaux mondes. Déterminer *a priori* la structure

---

<sup>123</sup> Des espaces mentaux peuvent contenir de telles séries d'emboîtements de mondes même si le nombre d'emboîtements reste faible en pratique chez des sujets humains. Bien que l'énoncé dans un système symbolique externe ordinaire en soit assez lourd, il nous arrive d'utiliser de telles structures de représentation — pensons à un professeur de lettres classiques corrigeant un commentaire des derniers chants de l'*Odyssée*. Le système symbolique interne à un espace mental est d'ailleurs susceptible d'utiliser des moyens économiques (cf. § 7.5 *supra* et § 13.4.2 *infra*.).

des mondes possibles sur un espace mental exigerait donc de définir une infinité de faits sur une infinité de mondes. Comment sans artifice, pourrait-on, comme l'exige une sémantique pour un langage formalisé classique, définir des descriptions complètes des mondes, en tenant compte d'emboîtements potentiellement infinis de mondes ? En pratique cela est bien sûr impossible, et cela a d'autant moins de sens que de tout petits fragments d'un nombre restreint de mondes sont effectivement construits dans un espace mental humain.

## 2. Langages de type M

Les langages modaux formels usuels sont donc peu adaptés à la description d'un univers constructif de mondes possibles. Or, pour remplir un tel objectif, deux points sont en fait essentiels :

1. Disposer de termes de mondes possibles : en indiquant les propositions par des termes de mondes on peut exprimer à peu près tout ce qui importe ordinairement de la trame modale.

2. Renoncer à définir complètement *a priori* la sémantique des formules : mieux vaut limiter cette définition aux bribes du langage reflétant le système symbolique interne (en le complétant au cas par cas selon les informations reçues si ce système évolue).

On peut donc proposer :

1'. D'ajouter à un langage modal propositionnel ou prédicatif des termes de monde possibles (s'ils n'en disposent déjà comme dans les langages de type QSAP), avec la règle syntaxique (M) :

- (M) Si F est une formule et m un terme de monde possible,  
(m, F) est une formule.

Le sens intuitif de " $(m, F)$ " est « dans le monde  $m$ ,  $F$  ». <sup>124</sup>

2'. De renoncer à définir *a priori* la valeur de vérité de " $(m, F)$ " pour toute formule substituable à " $F$ " et pour tout monde possible valeur de " $m$ ", sans pour autant que " $(m, F)$ " soit absurde (comme c'est le cas lorsqu'une formule « parle » d'une entité qui n'existe pas dans le monde visé — cf. exemple 2 du § 6.2.3.2).

Exemple 1. Soit la formule  $My$  où " $m_{my}$ " réfère au monde mythologique :

$(My) \ (m_{my}, \text{Pénélope déteste Patrocle})$

$(My)$  peut être constructible dans le langage sans pour autant avoir une valeur de vérité — car nul mythe ne permet peut-être de trancher sur les sentiments de Pénélope pour Patrocle. Comme Pénélope et Patrocle existent bien dans le monde mythologique,  $(My)$  n'est pas non plus absurde au sens où « Dans le monde mythologique, Pénélope déteste Napoléon. » peut l'être

<sup>125</sup>.

Remarque 1. Dans un langage de type QSAP, les formules atomiques peuvent être considérées comme de type  $(m, F)$ .

Remarque 2. On pourrait étendre la possibilité de valeur indéfinie aux formules atomiques et aux formules qui en sont dérivées par les règles de construction syntaxique.

Remarque 3. Les formules qui ne sont pas de type  $(m, F)$  peuvent être considérées comme associées implicitement au monde de référence par un indice implicite.

<sup>124</sup> Pour un langage de type QSAP, on ne confondra pas l'extension d'un langage modal obtenue par une adjonction de la règle (M) avec l'extension 1 décrite au chapitre précédent (§ 3) qui permet d'exprimer que si un état de choses  $E$  tient dans un monde  $m$ , cette « tenue » de  $E$  dans  $m$  vaut quel que soit le monde « d'où l'on regarde ».

<sup>125</sup> Voir § 6.2.3.2., exemple 2.

Le sens intuitif de la règle sémantique correspondant à (M) peut maintenant être précisé :

- (R) «(m, F)» est absurde ssi «F» est absurde dans m  
 «(m, F)» est non défini ssi «F» est non défini dans m  
 «(m, F)» est vrai ssi «F» est vrai dans m  
 «(m, F)» est faux ssi «F» est faux dans m

Remarque 4. Sauf exception, on ne peut définir *a priori* de règle récursive selon laquelle la valeur de « (m, F) » serait fixée par celle de « m » et celle de « F ». Soit par exemple, la proposition :

(P) La guerre contre Troie est une bonne chose.

Il n'y a pas de règle permettant de passer de la valeur de vérité de (P) à la valeur de vérité relative à ce que croit Achille quant à P tel que la formule (A) peut l'exprimer <sup>126</sup> :

(A) (Achille, La guerre contre Troie est une bonne chose)

L'objectif d'un langage doté de la règle (M) est purement descriptif : il s'agit de pouvoir décrire une structure modale effective, non de disposer d'un support pour des systèmes inférentiels généraux (même si des fragments très réduits d'un tel langage pourraient éventuellement constituer de tels supports).<sup>127</sup>

Déf. 10.1. Un *langage de type M* est un langage modal dont une des règles de construction syntaxique est la règle (M), les formules construites avec (M) étant sémantiquement interprétées à l'aide d'une règle satisfaisant (R).

<sup>126</sup> Voir note 122.

<sup>127</sup> En fait cela est d'autant moins important quant à la description de plissements que les sujets psychologiques ne fonctionnent de toute façon qu'exceptionnellement selon des règles logiques dans la dynamique de leurs représentations.

Exemple 2. Supposons, en reprenant l'exemple associé au troisième problème du § 1, que l'on dispose des termes :

- T pour le monde de Tom ;
- B pour le monde de Bérard ;
- H pour le monde d'Homère ;
- $m_{my}$  pour le monde mythologique ;
- U pour le monde d'Ulysse ;
- $P_e$  pour le monde de Pénélope ;
- $P_r$  pour le monde des prétendants.

On exprime alors facilement dans un langage de type M le fait que Tom croit que Bérard pensait que dans la mythologie d'Homère Ulysse admettait que Pénélope pensait que les Prétendants imaginaient qu'Ulysse n'avait pas idée de ce qui se tramait dans son palais.

$(T, (B, (H, (m_{my}, (U, (P_e, (P_r, \neg (U, \text{ce-qui-se-passe-au-palais}))))))))^{128}$

## 2.1. Représentation des mondes fictionnels

Un langage de type M peut exprimer sans difficulté une structure de mondes fictionnels.

Exemple 1. L'ensemble des mondes décrits dans la littérature romanesque mondiale peut être restitué dans un tel langage : il suffit d'introduire un terme de monde possible pour chacun de ces mondes et d'y associer les énoncés du ou des romans le décrivant — e.g., un terme pour les 27 volumes des *Hommes de bonne volonté*<sup>129</sup> — en respectant les emboîtements éventuels

<sup>128</sup> Les deux occurrences de "U" dans la formule ci-dessus réfère à deux mondes distincts : (1) celui d'Ulysse selon la mythologie selon Homère selon Bérard selon Tom, et (2) celui d'Ulysse selon les prétendants selon Pénélope selon Ulysse selon la mythologie selon Homère selon Bérard selon Tom. Les mondes possibles doivent eux-mêmes être considérés comme des fonctions individuantes.

<sup>129</sup> J. Romains, *Les Hommes de bonne volonté* (1932-1946).



(certains récits de fiction sont enchâssés dans des récits de niveau supérieur).

<sup>130</sup> Chaque monde romanesque est d'ailleurs déjà associé à un ou plusieurs noms, à savoir le ou les titres des romans concernés.<sup>131</sup> Il peut y avoir des problèmes de traduction — certains esthètes associent même une langue spécifique à chaque romancier, voire à chaque roman —, mais on peut toujours constituer un langage romanesque universel par union des langages spécifiques ou bien autoriser des changements locaux ou hyperlocaux de système sémantique (§ 8.1.4).

Exemple 2. L'ensemble des jeux associés à des mondes virtuels sur le World Wide Web peut être décrit aisément dans un langage M. Chaque monde virtuel sur le Web est d'ailleurs déjà associé à un nom. Mettons en relief quelques points :

- on peut décrire un joueur participant à une série de jeux comme une fonction individuant définissant une série de répliques (sans imposer d'avance tel ou tel type d'identité aux répliques — § 7.4 et § 8.1.2.1) ;
- si un joueur n'a pas de réplique dans un monde virtuel donné, et si l'on tente d'utiliser quand même le nom du joueur dans ce monde, le programme adresse généralement un message d'erreur manifestant l'absurdité d'une telle tentative de référence (§ 8.1.2.2) ;
- des changements locaux ou hyperlocaux de langage peuvent être utiles, correspondant par exemple à l'emploi d'un pseudonyme (§ 8.1.4).

Cependant, la description des mondes fictionnels reste statique dans un langage de type M. La dynamique liée à l'enchaînement des représentations actives dans une fenêtre de présence — dynamique essentielle pour rendre compte des émotions éprouvées lors d'une navigation fictionnelle —, avec des va-et-vients d'un monde à l'autre, ne peut être que très artificiellement restituée par un tel langage. En effet, pour introduire une dynamique authentique, il faut différencier des intensités de présence entre contenus, par

---

<sup>130</sup> Certains romanciers s'amuse à des circularités ou des mises en abyme, ce qui interdit un déploiement analogique unifié total (voir Plagnol, 2005, Annexe A, § II.3).

<sup>131</sup> Lorsque plusieurs titres existent pour un même monde romanesque, si l'on se sert des titres comme noms des mondes concernés, il faut introduire des énoncés d'identité adéquats (e.g., "(Le Père Goriot = La Peau de Chagrin)").

exemple en définissant des niveaux d'activation, et proposer des directions potentielles d'évolution.

## 2.2. Représentation des attitudes propositionnelles

Un langage de type M peut également exprimer facilement les structures modales sous-jacentes aux attitudes propositionnelles. Limitons-nous à envisager la croyance et le désir :

1. L'attribution de la croyance « que p » au sujet A peut aisément être représentée par « (A, p) » : « A » désigne le monde possible dans lequel vit A (soit le « monde subjectif actuel » de A) et « p » désigne le contenu auquel croit A.

L'attitude de croyance est donc interprétée dans ce cadre comme l'usage d'une représentation qui fait que tel ou tel contenu est déployé dans le monde du croyant : « croire que p » n'est ici rien d'autre qu'« avoir la représentation que p ».

Remarque 1. Dans les analyses les plus usuelles de la croyance, « p » est une proposition, mais rien n'empêche de considérer « p » comme une représentation quelconque, notamment comme un fragment analogique.

Remarque 2. Si « p » est un fragment symbolique, on peut éventuellement autoriser des changements locaux ou hyper-locaux de système sémantique (e.g., si l'on souhaite restituer tel ou tel aspect *de dicto* de la croyance concernée par un passage au système citationnel — voir § 8.1.4).

2. L'attitude de désir est plus complexe car elle implique deux représentations relevant de deux mondes distincts, l'une relative à une situation S de référence, l'autre relative à la situation désirée. L'attribution d'un désir implique donc nécessairement un emboîtement de représentations. Soit, par exemple, (D) :

$$(D) (A, ((r, p), (I, p')))$$

(D) peut exprimer la structure du désir de A que p' alors que p dans le monde réel actuel (noté "r"), p' ne pouvant être en principe que dans un autre monde que le monde réel actuel (soit un monde "idéal" noté ici "I").<sup>132</sup>

Remarque 3. Le monde « réel » pour A peut être seulement implicite, comme dans la notation (D1) :

$$(D1) (A, (p, (I, p')))$$

A partir de ces deux attitudes élémentaires de croyance et de désir, on peut construire toute une hiérarchie de représentations susceptibles d'exprimer l'attribution de représentations et d'émotions<sup>133</sup>, en restituant notamment les différences inter-subjectives cruciales pour une dynamique relationnelle.

Cependant, exprimer la structure modale sous-jacente au désir n'est en rien livrer ce qui est au cœur du désir, à savoir la tension entre la (re)présentation du réel et la (re)présentation de ce qui est désiré dans l'imaginaire. De même, la tension entre les croyances d'un sujet et celles d'autrui est essentielle à la dynamique intersubjective.

En fait, les limites de ce type de représentation sont évidentes dès qu'il s'agit de prendre en compte les aspects affectifs et émotionnels des croyances et désirs : les affects dépendent des tensions entre fragments présentifiés de l'espace mental et le flux émotionnel reflète les variations d'intensité de présence de fragments de cet espace au cours de la navigation mentale.

### 3. Synthèse

---

<sup>132</sup> En fait, rien n'empêche, surtout si l'on est philosophe, de désirer ce que l'on a déjà, et l'on peut très bien admettre le cas particulier où p est identique à p' et r est identique à I.

<sup>133</sup> Nous proposerons une telle construction dans le chapitre 18 de cet ouvrage.

Les langages de type M permettent une meilleure représentation des structures modales mentales que celle des langages modaux classiques ou de type QSAP. La structure des plissements d'un espace de représentation peut ainsi être représentée par un langage de type M, comme nous l'avons mis en évidence pour les attitudes fictionnelles ou propositionnelles. Cependant ce type de représentation reste éminemment statique, ce qui se révèle inadéquat pour exprimer de façon satisfaisante une dynamique de navigation. En particulier, pour rendre compte de la vie émotionnelle, il faut pouvoir disposer d'une représentation fluide des variations d'intensité de présence des fragments mentaux, ce qui revient à définir un flux d'activation sur l'espace mental : le recours à la notion de réseau d'activation s'imposera pour décrire avec précision la navigation dans un tel espace.

-----

## CHAPITRE 11 : FILETS MODAUX ET QUASI-MODAUX

Dans ce chapitre, tirant les conséquences des discussions du chapitre précédent, nous précisons d'abord quelques notions-clefs permettant de décrire de façon logiquement adéquate la structure des plissements dans un espace mental de représentation (§ 1).<sup>134</sup> Les plissements étant paradigmatiques de toute contextualisation en général <sup>135</sup>, nous spécifions dans le § 2 le type de langage susceptible de décrire de façon plus générale les effets contextuels dans un tel espace. Dans le § 3, nous nous efforçons enfin de clarifier une dernière fois les rapports entre structures modales "réelles", plissements subjectifs, plissements fonctionnels, compartimentation et contextes dynamiques. Nous serons ainsi parés pour aborder la navigation mentale.

### 1. Verticales, horizontales, diagonales

Soit un espace de représentation E.

Défs. 11.1-11.2. Un *lien vertical* d'un monde A à un monde B est un lien entre les nœuds (noms) de A et B représentant une relation d'emboîtement de B dans A. La *trame (modale) verticale* de E est l'ensemble organisé des liens verticaux assurant la représentation des emboîtements de mondes possibles dans E.

---

<sup>134</sup> Si nous avons conseillé au lecteur non féru de logique de ne pas lire les chapitres précédents, il est par contre invité à prendre connaissance des définitions données dans ce chapitre (dont il peut comprendre sans difficulté le sens intuitif).

<sup>135</sup> Voir le chapitre 5.

Remarque 1. Rappelons que la relation d’emboîtement n’a pas de statut spécifique (§ 7.6 et § 8.1.1) : les liens verticaux sont des liens de type relationnel.

Exemple 1. Soit le fait que Tom croit que Bérard pensait que dans la mythologie d’Homère Ulysse admettait que Pénélope pensait que les Prétendants imaginaient qu’Ulysse n’avait pas idée de ce qui se tramait dans son palais <sup>136</sup>. Pour que je puisse représenter ce fait impliquant huit mondes emboîtés, ma trame doit comporter un fragment vertical de huit symboles reliés par sept liens verticaux. La traduction dans un système symbolique externe de type M pourra se faire à l’aide d’un emboîtement de huit parenthèses comme dans la formule de l’exemple 2 du § 10.2 :

$$(T, (B, (H, (m_{my}, (U, (P_e, (P_r, \neg (U, \text{ce-qui-se-passe-au-palais}))))))))))$$

Déf. 11.3-11.4. Un *lien horizontal* est un lien entre des nœuds de mondes emboîtés dans un même monde (ou entre des nœuds de mondes qui ne sont emboîtés dans aucun autre monde). La *trame (modale) horizontale* de E est définie par l’ensemble organisé des liens horizontaux.

Exemples 2-4. Il peut exister des liens (associatifs, prédicatifs, légaux...) entre les différents mondes mentaux qu’un individu attribue à ses amis (e.g., , "Sally, Julie et Robert croient au Père Noël.", "Tom et Sam aiment Louise.", "Tous mes amis désirent nager en hiver."...). De même, il peut exister des liens entre deux mondes fictionnels définis à partir d’un même monde actuel (e.g., "Le Cid est plus réaliste que Phèdre."). Ou encore, il peut exister des liens entre périodes de temps équivalentes (e.g., « Le monde de 1900 est plus agréable que le monde de 2000. »). Dans tous les cas, les fragments de trame permettant de représenter de tels liens sont horizontaux selon les définitions 11.3-11.4.

Défs. 11.5-11.7. Un *lien diagonal* est un lien entre symboles de monde situés à différents niveaux de verticalité. La *trame (modale) diagonale* de E est définie

---

<sup>136</sup> Cf. l’exemple 3 du § 10.1 et l’exemple 2 du § 10.2.

par l'ensemble organisé des liens diagonaux. L'ensemble des trames verticale, horizontale et diagonale définit le *filet modal*.

Un fragment de trame diagonale franchit les niveaux définis par la trame verticale.

Exemples 5-6. « Platon admire (le monde mental d')Ulysse. », « (Le monde du roman) 1984 est à méditer pour notre monde actuel. ».<sup>137</sup>

Scolie. Un filet modal visant à être fidèle à la structure « réelle » des mondes possibles — à supposer qu'une telle structure ait un sens — serait en principe fortement contraint. Cette structure est en effet intuitivement arborescente, avec le monde actuel comme racine et les éventuels autres mondes co-réels comme racines d'arbres parallèles. Avec le monde actuel au niveau 0 de l'arborescence, le niveau 1 est constitué par exemple par les mondes fictionnels construits par un auteur du monde réel actuel (e.g., *l'Illiade*, le *Decameron*,...), le niveau 2 par les fictions incluses dans les fictions de niveau 1 (e.g., les cents nouvelles racontées par le *Decameron*), etc. ; les mondes mentaux des sujets réels actuels constituent d'autres mondes de niveau 1, les représentations par ces mondes mentaux des mondes fictionnels appartiennent au niveau 2, etc. Un monde possible ne peut avoir qu'une seule ascendance et les remontées sont impossibles (Ulysse ne peut penser Homère). Certaines diagonales sont interdites (Ulysse ne peut évoquer la 7<sup>e</sup> nouvelle du *Decameron*), d'autres sont envisageables (Ulysse peut connaître une fiction racontée par Achille). Ces contraintes sont intuitivement fortes mais peuvent un jour être mises en question (e.g., si ce que nous prenons pour le monde actuel se révèle n'être qu'une fiction produite au sein de quelque Matrix ou quelque rêve instillé par *inception*).<sup>138</sup>

Cependant, dans un univers mental, ces contraintes sont souvent relâchées et les structures modales définies par les plissements ne sont pas constituées de façon absolue et définitive, mais se construisent selon des modalités très souples, l'attribution des niveaux de verticalité dépendant de

<sup>137</sup> G. Orwell, *Nineteen Eighty-Four* (1949).

<sup>138</sup> L. Wachowski & A. Wachowski, *Matrix* (1999) [Film] ; C. Nolan, *Inception* (2010) [Film].

la dynamique mentale, ce qui facilite la formation de diagonales. Des labyrinthes (déf. 4.14) sont même possibles par erreur ou par jeu.

Remarque 2. Une représentation fidèle à la structure « réelle » du temps serait bien difficile à caractériser faute de certitude sur la nature du temps et de ses subdivisions. En ce qui concerne la représentation mentale du temps, le creusement des quasi-plissements (remarque 2, § 4.3.1) se fait de façon particulièrement souple et adaptée à la finalité de la représentation. Par exemple, le degré de finesse verticale peut être augmenté s'il faut lever certaines contradictions liées à des changements (e. g. , je croyais Pierre député et j'apprends qu'il ne l'est pas, mais je lève la contradiction en précisant les périodes de députation — cf. § 7.5). Si des alternatives au même niveau de verticalité sont parfois posées (e.g., évoquer le Paris de l'année 1900 en le comparant implicitement au Paris de l'année en cours), les diagonales sont néanmoins usuelles (e.g., rapprocher la France de l'année 1833 et la Florence du XVIème siècle dans une étude sur *Lorenzaccio*). Cependant, des contraintes fortes persistent. (Je ne puis envisager que Lorenzino de Médicis se représente le monde de Musset, sauf au prix d'un labyrinthe.)

## 2. Langages de type C

Les nœuds du filet modal — termes de monde dans un langage de type M pris comme système symbolique externe — correspondent à des plissements de l'espace de représentation, avec une non-unifiabilité de droit entre deux mondes.

Cependant, un univers mental comporte aussi des plissements fonctionnels définis par les compartiments (déf. 5.1), c'est-à-dire des zones non unifiables dans l'espace de représentation, séparées par des barrières (déf. 5.3).

De plus, du point de vue interne à un espace mental de représentation, un monde M est une entité comme une autre, excepté sa maximalité analogique,



et sert surtout de pôle d'unification externe pour un ensemble de situations et d'objets qui lui sont internes (dont certains peuvent eux-mêmes être des mondes emboîtés dans M). Rappelons qu'un seul mécanisme fondamental d'abstraction conduit à la formation des nœuds de la trame, qu'ils correspondent à des mondes ou non : les nœuds n'ont pas de signification ontologique intrinsèque mais jouent tel ou tel rôle fonctionnel selon les pôles d'unification qu'ils commandent et les types de liens entre ces pôles (barres, barrières, A-chaîbons...).

Un rôle fonctionnel de « presque-monde » peut donc être conféré à une entité E quelconque relativement à une autre entité E' pour laquelle E est un pôle d'unification. (Le « presque » signifiant que E n'est pas un véritable monde si E n'est pas un pôle d'unification analogique maximal en accord avec la définition 4.6.)

Nous pouvons en conséquence pour un univers mental proposer les généralisations suivantes relativement à la définition des trames verticale et horizontale (avec ce qui en découle pour la trame diagonale) :

1. Tout nœud de monde M est en position verticale immédiatement supérieure relativement aux nœuds  $N_1, N_2, \dots$ , attribués aux entités que ce monde contient : des liens verticaux unissent M à  $N_1, N_2, \dots$ . Par exemple, le nœud " $N_{my}$ " pour le monde mythologique est à un niveau vertical immédiatement supérieur relativement à tous les nœuds correspondant aux entités de la mythologie (e. g., la Corne d'Abondance, l'Hydre de Lerne, Ulysse...).<sup>139</sup>

2. Soit une zone Z de l'espace de représentation correspondant à un monde. La trame "interne" à Z — c'est-à-dire l'ensemble des liens (associatifs, prédicatifs, légaux...) entre les nœuds représentant les entités constituant ce monde (dont certaines sont elles-mêmes d'authentiques mondes) — est un fragment de la trame horizontale. Par exemple, les liens entre (les nœuds des) entités du monde mythologique sont horizontaux.

---

<sup>139</sup> Bien entendu il s'agit des entités qui dans l'espace mental concerné sont admises comme étant mythologiques, et il peut y avoir des différences avec ce qui est « objectivement » mythologique : dans la Grèce antique, certains ont peut-être cru qu'Aphrodite était réelle...

3. La clef d'accès à un compartiment (déf. 5.1bis) peut être considérée comme connectée par un lien vertical à tout nœud attribué à une entité composante de ce compartiment.

4. Plus généralement, tout nom fonctionnant comme marqueur contextuel (§ 5.1) peut être considéré comme connecté par un lien vertical à tout nœud attribué à une entité quelconque qu'il contextualise.

Remarque 1. La navigation dans un dépli (déf. 0.18), c'est-à-dire une zone analogiquement unifiée, est horizontale, au sens où elle se fait par glissade (déf. 0.20), en utilisant des liens analogiquement fondés (A-chaînon), et n'utilise donc pas de fragments de trame verticale. Inversement, tout saut (déf. 5.2) implique un changement de contexte et met donc en principe en jeu un fragment de trame verticale : il faut un marqueur contextuel au sauteur pour se repérer là où il atterrit.

Déf. 11.8. Le *filet quasi-modal* est défini par l'ensemble des trames verticale, horizontale et diagonale, telles que ces notions ont été étendues dans ce § 11.2.

Le filet modal est une partie propre du filet quasi-modal. Pour définir un système symbolique externe pour un filet quasi-modal, il suffit de généraliser les règles définissant les langages de type M, de sorte que tout nom fonctionnant comme marqueur contextuel, terme de compartiment ou terme de monde possible, puisse figurer en position indicielle relativement à un terme singulier ou une proposition avec lequel ou laquelle il est en lien de verticalité.

Il suffit donc d'ajouter à un langage propositionnel ou prédicatif, la règle syntaxique (C) :

- (C) Si F est une formule et c un terme d'entité,  
(c, F) est une formule.

le sens intuitif de " $(c, F)$ " étant "dans le contexte [ou compartiment, ou monde possible]  $c$ ,  $F$ ", c'est-à-dire que l'on a la règle sémantique (RC) :

- (RC) « $(c, F)$ » est absurde ssi « $F$ » est absurde dans (le contexte)  $c$   
 « $(c, F)$ » est non défini ssi « $F$ » est non défini dans (le contexte)  $c$   
 « $(c, F)$ » est vrai ssi  $F$  dans (le contexte)  $c$  <sup>140</sup>  
 « $(c, F)$ » est faux ssi « $F$ » est faux dans (le contexte)  $c$

Déf. 11.9. Un *langage de type C* est un langage dont une des règles de construction syntaxique est la règle (C), les formules construites avec (C) étant sémantiquement interprétées à l'aide d'une règle satisfaisant (RC).

Remarque 2. Un langage de type C se limitant à indiquer des représentations par des termes de type contextuel, un tel langage est approprié à la description symbolique externe d'un filet quasi-modal statique mais montre vite ses limites quand il s'agit de restituer des capacités dynamiques de navigation (cf. § 10.3).

### 3. Structures modales réelles, plissements, contextes

Les univers de mondes possibles, tels qu'ils existent (peut-être) en un sens réel différent des fragments modaux que représente un espace mental, ne serait-ce qu'en raison d'erreurs possibles dans leur représentation subjective. De plus, comme nous y avons déjà insisté, relativement à la dynamique de navigation, ce n'est pas tant les plissements eux-mêmes qui comptent que les plissements fonctionnels ou plus généralement les contextes dynamiques. Sans revenir en détail sur des points déjà plusieurs fois abordés, délimitons une dernière fois les rapports entre ces différentes notions en mettant l'accent sur la relativité inhérente à une trame mentale :

---

<sup>140</sup> Ou " $(c, F)$ » est vrai ssi « $F$  » est vrai dans (le contexte)  $c$ ".

1. La structure des plissements d'un espace mental est guidée par définition par la mémoire subjective et son état fonctionnel. Or, une telle mémoire peut bien sûr être infidèle à la structuration réelle des mondes possibles. Par exemple, il peut y avoir des confusions de mondes possibles dans certains états schizophréniques de la mémoire.<sup>141</sup> Mais la structure modale associée à un espace subjectif induit néanmoins des plissements irréductibles en droit : si je différencie à tort le monde de *L'Odyssée* et le monde de *L'Iliade*, ma structure modale est erronée relativement à ce qui est visé par ces fragments littéraires, mais n'en définit pas moins des plissements propres à mon espace subjectif, les mondes concernés définis dans cette structure étant non unifiables de droit pour n'importe quel système de représentation fidèle à cette structure (c'est-à-dire que leur structure est transcendente).

2. Cependant, que les plissements d'un espace subjectif soient fondés en réalité ou non, leur portée transcendente a d'autant moins d'importance pour la navigation mentale qu'un tel espace est essentiellement dynamique, avec des remaniements constants. Ce qui est nautiquement décisif, c'est la formation ou l'effacement d'indices compartimentaux, et plus généralement contextuels, relativement à telle ou telle zone de l'espace, définissant ou annulant telle ou telle barrière de co-présence.

3. La configuration d'un espace subjectif est constamment évolutive : certains plissements s'effacent complètement au cours du temps, d'autres se forment, d'autres encore passent au statut de plissement fonctionnel et *vice-versa*.

Il peut arriver par exemple que des zones qui paraissaient subjectivement relever de mondes distincts soient réunifiées : je peux me rendre compte que *L'Odyssée* et *L'Iliade* relèvent finalement du même monde et que ce que je croyais exiger un plissement ne mérite en fait qu'au plus un plissement

---

<sup>141</sup> C'est ce qui produit pour le feuilletoniste Pedro Camacho dans le roman *La Tante Julia et le scribouillard* (1979, trad. A. Bensoussan) de Mario Vargas Llosa : surmené, il finit par embrouiller entre elles les multiples fictions qu'il a créées. (Voir aussi Plagnol et al., 1996). De telles confusions peuvent également être ludiques : la petite C. P., 3 ans et demi, lorsqu'elle raconta sa première histoire le soir à son père, s'amusa beaucoup à mélanger *Blanche-Neige*, *Cendrillon*, *Raiponce* et *Peter Pan*.

fonctionnel ; je peux faire passer tel contenu de représentation d'un statut fictif à celui de la réalité (au réveil, la n°1 mondiale de la Beauté sonne effectivement à ma porte) ou l'inverse (ce n'était qu'un rêve...) ; il peut même y avoir des va-et-vients associés à des émotions comme lorsque nous nous livrons aux plaisirs frissonnants des *thrillers*, tantôt plongés dans l'épouvante du contenu du film pris pour du réel, tantôt nous raccrochant au bras de notre voisine pour nous assurer que ce n'est qu'un film.

4. Plus généralement, et en fonction de la navigation mentale elle-même, une horizontale subjective peut se creuser de fragments verticaux, ou une verticale subjective peut s'étoffer de branches horizontales, ou tel ou tel fragment horizontal ou vertical peut au contraire s'effacer, selon les "poids" plus ou moins englobants des pôles unifiants et leurs rapports respectifs. On peut ainsi admettre une relativité mentale générale, déterminée par la navigation mentale tout en incurvant continuellement celle-ci. Les variations du filet quasi-modal et du statut des marqueurs qui le constituent favorisent notamment la création de diagonales.

5. Remarquons enfin qu'hormis la partie modale du filet quasi-modal, des verticales subjectives peuvent s'horizontaliser, et des horizontales subjectives se verticaliser, non seulement en raison de changements effectifs de la trame, mais en fonction de telle ou telle perspective adoptée sur le fragment d'espace de représentation considéré (correspondant à tel ou tel contexte fonctionnel d'activation mnésique) : tel fragment apparaît vertical sous tel angle, et horizontal, voire diagonal, sous tel autre.

Sauf exception, la navigation effective dans un espace de représentation utilise une trame souple dont les verticales peuvent se construire et se déconstruire. Dans la suite de cet ouvrage, c'est ce type de trame souple correspondant à une navigation humaine effective que nous envisagerons, pour laquelle une structure modale peut nous servir de paradigme, mais sans que ce paradigme ne devienne notre maître. Les plissements modaux offrent un contexte clair en raison de leur non-unifiabilité de droit et c'est pour cette

clarté qu'ils ont une valeur paradigmatique pour la navigation, mais c'est la contextualisation en général qui importe pour cette navigation.

-----

### TROISIEME PARTIE

#### SYSTEMES MENTAUX DE NAVIGATION

Comment peut-on naviguer dans un univers mental ? Comment, à partir d'une fenêtre de présence très étroite, la dynamique de présentification de contenus nous permet-elle d'évoluer dans des mondes étendus ? Comment décrire ces mondes ? Comment définir les chemins par lesquels nous les explorons en reculant sans cesse leurs limites ? Etonnamment, les systèmes mentaux semblent avoir été peu abordés selon une perspective susceptible de répondre à ces questions.

Pourtant, les systèmes mentaux sont paradigmatiques de nos systèmes dynamiques de représentation car ils développent par définition le maximum de raffinement et de complexité qu'un être humain peut atteindre quant à une navigation effective pour lui.

Dans cette troisième partie nous introduisons les outils de base dont un système mental doit disposer pour une telle navigation.

-----

## CHAPITRE 12 : POTENTIELS DE PRESENTIFICATION

Dans ce chapitre nous introduisons des notions élémentaires permettant de donner corps à l'intuition selon laquelle des éléments mentaux de représentation sont plus ou moins « actifs ». Comment décrire la pression exercée par les éléments de notre mémoire, en interaction constante avec les stimuli de notre environnement, pour se présenter à nous ? Pour répondre à cette question nous sommes conduits à définir le concept de *tension* mentale. Il ne s'agit pas ici de postuler quelque force obscure mais de décrire la dynamique de présentification résultant des états différentiels de présence des éléments de notre mémoire, et les notions introduites dans ce chapitre constituent un ensemble minimal pour y parvenir. Notre fil conducteur reste toujours la nécessité de rendre compte de la façon dont la présentification de contenus limités dans notre fenêtre de présence nous permet de naviguer dans un univers étendu.<sup>142</sup>

### 1. Fragments de présence et plans actifs

Pour un système mental, la notion de fenêtre de présence peut être opérationnalisée à l'aide du concept déjà classique de *mémoire de travail*. Par exemple, des structures telles que le *visuo-spatial sketchpad* (Baddeley, 1986), l'*episodic buffer* (Baddeley, 2000), la *région d'accès direct* (Oberauer, 2002, 2006) mettent en évidence différents aspects de la fenêtre mentale de présence. De façon générale, nos définitions resteront compatibles avec les travaux expérimentaux d'une ampleur considérable qui se sont efforcés de spécifier

---

<sup>142</sup> Nous reprendrons dans ce chapitre en partie la théorie élémentaire des espaces de représentation exposée dans Plagnol (2004).



les caractéristiques de la mémoire de travail humaine, même si nous utiliserons une terminologie adaptée à notre cadre conceptuel.

Déf. 12.1. Un *plan actif* est un fragment analogique déployé à un instant donné dans la fenêtre de présence.

Un plan actif est issu d'une perception (externe ou interne) et/ou d'une projection à partir de la trame.<sup>143</sup>

Exemples. Un contenu perçu, un modèle de situation pour un fragment de récit, un modèle mental pour un problème de mathématique, un fantasme érotique, constituent des plans actifs.

Défs. 12.2-12.5. Parmi les plans actifs, le champ de présence le plus intense définit le *plan de travail*. Le centre du plan de travail — dont on admettra qu'il fournit le degré le plus intense de présence — définit plus spécifiquement le *focus attentionnel*. L'*arrière-plan* est l'ensemble des plans actifs qui sont hors du plan de travail mais demeurent dans le champ de la conscience phénoménale. Le *plan secondaire* est le champ de présence le plus intense de l'arrière-plan (et coïncide éventuellement avec lui).

Scolie 1. Deux dimensions au moins sont nécessaires pour une co-présence riche d'éléments distincts, d'où le terme de "plan". Le contenu de la fenêtre de présence peut être un « plan » unique et est alors tridimensionnel (pour l'intuition humaine). Toutefois, il peut exister un gradient d'intensité de présence, et l'expérience commune aussi bien que l'expérimentation montre qu'un champ de présence plus intense peut se détacher du "fond", par exemple lorsque nous réfléchissons à un problème tout en continuant à traiter l'environnement extérieur (e. g., en conduisant une automobile), d'où la distinction entre un plan de travail et un arrière-plan (qui peut lui-même comporter un gradient de présence).

Remarquons que de la même façon la fenêtre d'un navigateur sur le Web peut comporter un élément actif et des éléments moins actifs en arrière-plan.

---

<sup>143</sup> On peut aussi ajouter la possibilité d'une révélation transcendante.

L'arrière-plan reste par définition dans le champ de la conscience phénoménale, même si sa présence est atténuée, et peut en principe repasser immédiatement au premier plan (comme un clic suffit à activer une fenêtre sur un écran d'ordinateur).

Peut-il exister un plan actif, c'est-à-dire un champ de la fenêtre de présence, hors de toute conscience ? Il est par définition difficile de prouver empiriquement l'existence d'un tel plan. Néanmoins, il peut exister des fragments analogiques dont la présence consciente s'efface, par exemple lorsque qu'un fragment d'arrière-plan devient occulté par la « brillance » du plan de travail — cas du malheureux plongé dans ses fantasmes et traversant la rue sans « voir » le camion — ou bien lorsque des processus de défense clivent carrément un segment d'un champ de présence. Même si l'on peut s'interroger sur la permanence sur un mode analogique de tels éléments à la présence effacée pour la conscience, nous pouvons par commodité les définir comme des éléments analogiques « interférents ». Comme il ne saurait exister de nombreux éléments de ce type, sauf peut-être dans des états psychotiques aigus <sup>144</sup>, nous admettrons pour simplifier l'existence d'un seul plan interférent possible. (Sans que cette simplification prête à la moindre conséquence fâcheuse par la suite.<sup>145</sup>)

Déf. 12.6. Le *plan interférent* est l'éventuel fragment analogique déployé dans la fenêtre de présence mais hors de la conscience phénoménale.

Un plan actif est unifié analogiquement par définition, mais certains des éléments qui le constituent — e.g., des éléments syntaxiques —, peuvent eux-mêmes renvoyer à des contenus non directement unifiables entre eux lorsqu'ils sont présentifiés. (Comme une fenêtre sur un écran d'ordinateur ou un tableau dans un musée peut juxtaposer des éléments dont les contenus sémantiques propres sont non analogiquement unifiables tandis que ces éléments eux-mêmes sont par définition présentés de façon analogiquement unifiée dans le plan-support de la fenêtre ou du tableau.) En particulier, le

<sup>144</sup> Voir Plagnol (2004, chapitre VI).

<sup>145</sup> On pourra même considérer que le « plan interférent » est en fait constitué par un groupe de nœuds interférents (plutôt que par un fragment analogique).

déploiement à partir de la mémoire d'éléments artificiellement juxtaposés dans un plan actif peut susciter des contradictions.

Déf. 12.7. Un *conflit* est une contradiction qui se manifeste en plan de travail.

Scolie 2. Un conflit implique deux éléments irréductiblement incompatibles (déf. 4.4) pourtant associés à un même monde possible (en général, le monde réel) — par exemple, A désire rencontrer B et ne désire pas rencontrer B. Un conflit implique la partition du plan de travail en deux sous-plans, dont l'un peut devenir secondaire ou interférent.<sup>146</sup>

## 2. Potentiels de présentification

Commençons par observer que lorsque nous différencions des degrés de présence dans notre propre fenêtre, nous saisissons les éléments les plus intenses comme unités dans notre attention. De plus, si nous sommes des humains adultes, ces unités sont largement associées à des projections syntaxiques de la trame symbolique.

Exemple. Je suis en présence de mon chien Charlie qui dort, je le regarde avec attention, et je forme la pensée *Charlie dort*.

Au gradient de présence des plans actifs correspond ainsi un gradient d'activité de la trame qui leur est associée (gradient qui se reflète partiellement dans des projections syntaxiques). L'état fonctionnel de la trame doit en effet être un indicateur de ce qui tend à être maintenu ou délaissé dans la fenêtre de présence car la trame par définition détermine les enchaînements dans la fenêtre de présence. Mais si une plus forte présence peut impliquer en général une activité de la trame attachée à ce qui est

<sup>146</sup> Lorsqu'un tel processus de partition se produit de façon défensive, cela correspond au mécanisme de clivage susceptible d'induire des troubles dissociatifs (Plagnol, 2004).

déployé dans cette présence, cette activité de la trame n'est pas présence elle-même, mais plutôt *potentiel de présentification* : plus le degré d'activité d'un fragment symbolique est élevé, plus il tend à être projeté dans un (ou des) plan(s) actif(s). Nous sommes donc conduits à définir l'activité de la trame en tant que potentiel de présentification — un tel potentiel pouvant en partie refléter la présence elle-même en tant qu'elle tend à se maintenir. Le potentiel de présentification d'un fragment de trame est relatif à celui des autres fragments, et dépend de l'ensemble de l'état de la trame (et non seulement des fragments de trame associés aux plans actifs, car il peut exister bien des fragments actifs non encore projetés dans des plans, et ceci est même essentiel à la dynamique de la présence en tant que présentification continuelle de nouveaux contenus).

Défs. 12.8-12.9. L'*activation* d'un nœud N de la trame décrit le potentiel de présentification (i.e., de déploiement analogique) des éléments d'information/contenus auxquels N est associé en tant qu'unité symbolique. La *trame active* est l'ensemble des nœuds ayant une valeur d'activation non nulle.

Seule une partie du réseau constituant la trame est active à un instant donné. La valeur d'activation d'un nœud reflète son potentiel de présentification relativement aux autres nœuds.

Une proportion notable de l'activation totale est dévolue en permanence au traitement de l'expérience sensible. Les unités de la trame les plus fortement activées sont associées au focus attentionnel (déf. 12.3) : celui-ci assure un haut degré de présence analogique en gardant concentré une part notable du potentiel total de présentification. (Par définition, le focus attentionnel présentifie ce qui a le plus fort potentiel de présentification et tend à le maintenir présent.)

Déf. 12.10. La *structure active* est l'ensemble organisé des plans actifs et de la trame active.

Déf. 12.11. La *mémoire de travail* est l'ensemble constitué par le plan de travail et sa trame associée.<sup>147</sup>

Déf. 12.12. La *mémoire* (ou *chambre*) *intégrative* est l'ensemble du plan de travail et de l'arrière-plan, et de leurs trames associées.

S'il n'y a pas d'arrière-plan, la mémoire intégrative coïncide avec la mémoire de travail. La notion de mémoire intégrative définit ce qui est opérationnel dans la mémoire pour intégrer les stimuli dans l'espace de représentation subjectif.

Défs. 12.13-12.14. La *mémoire interférente* est l'ensemble de la mémoire active non intégrative, c'est-à-dire : (a) les fragments symboliques actifs de la trame non projetés dans un plan, (b) le plan interférent (s'il existe) et la trame qui lui est associée. Une *intrusion* est une rupture du contenu du plan de travail par irruption d'un fragment jusque là interférent.

### 3. Formation et activation des nœuds de la trame

Pour préciser les mécanismes d'activation des nœuds de la trame, il nous faut d'abord spécifier les processus assurant leur formation. Celle-ci dépend étroitement des fragments se présentant dans des plans actifs. Nous admettrons que les nœuds de la trame peuvent être créés selon deux modalités :

#### 3.1 Formation par abstraction

---

<sup>147</sup> La mémoire de travail correspond dans notre cadre conceptuel au *visuo-spatial sketchpad* et au *phonological store* du modèle de Baddeley (1986, 1992).

Lors d'une opération d'abstraction, un fragment du plan actif suscite la formation d'un nœud, éventuellement *via* la réactivation d'un nœud-type de la trame à long terme s'il en existe un.<sup>148</sup>

Exemple (Plagnol, 2004). Supposons qu'un fusil soit inclus dans la perception par un éléphant d'une scène de chasse : par abstraction, ce fusil peut devenir explicite et l'activation du nœud-type *fusil* dans la mémoire à long terme de l'éléphant suscite la création d'un nœud-occurent pour le fusil de la scène.

Remarque 1. Une telle opération demande des ressources importantes et peut être réalisée à partir du plan de travail ou du plan secondaire, mais non à partir d'un plan interférent.

Distinguons deux types de processus associés à différents niveaux d'abstraction :

1. Un processus semi-automatique par abstraction simple ou double (i.e., saisie d'une récurrence avec formation d'une clef de récupération ou saisie de liens prédicatifs/relationnels — voir 2<sup>ème</sup> partie, § 6.1.1 et § 6.1.2) accessible aux animaux, disponible éventuellement pour le plan secondaire, avec une évaluation superficielle de l'information déployée.

2. Un processus d'analyse *réservée au plan de travail*, propre aux humains, permettant une évaluation beaucoup plus approfondie de l'information déployée, et dont on peut distinguer plusieurs niveaux, chacun marquant un niveau d'activité autonome plus marqué :

- a. abstraction analytique avec découpage propositionnel (§ 6.1.3). Par exemple, devant le chat Sam, une abstraction prédictive permet d'abstraire

---

<sup>148</sup> La notion de trame à long terme sera définie dans le § 3.3 (déf. 12.16). Les notions de nœud-type et de nœud-occurent sont relatives : un nœud-occurent pour un fragment est susceptible de devenir un nœud-type pour des nœuds-occurents rattachés à des occurrences ultérieures de ce fragment.

le fait que Sam est chat, avec un codage mental sous la forme *chat(Sam)* correspondant à la phrase du langage "Sam est chat."

b. saisie récurrente *via* une boucle de rétroaction, réservée au focus attentionnel, permettant par exemple une modalisation ou une métareprésentation (§ 6.1.4). (Les plus hauts degrés d'abstraction, telle l'abstraction variabilisante ou l'abstraction formelle — 2<sup>ème</sup> partie, 6.1.5 et 6.1.6 — réclament également *au moins* ce niveau.)

c. conscience réflexive sous-tendant une authentique *liberté* avec capacité à *décider* du *maintien (ou non) de la présence* d'un élément.

Remarque 2. De telles notions ont reçu depuis longtemps une ample confirmation expérimentale. Par exemple, selon Brandimonte et Gerbino (1993) le contenu du "visuo-spatial sketchpad" est recodé à court terme sous forme verbale symbolique. Le processus d'analyse peut impliquer la composante *subvocale répétitive* de la boucle phonologique et le contrôle exécutif central du modèle de Baddeley (1992) ou bien un *scanning* attentionnel comme celui suggéré dans Cowan (1993). La conscience réflexive relève d'une évidence transcendantale (Descartes [1637/1953a ; 1647/1953b], Husserl [1931/1969]). La distinction entre processus (plus) automatiques et processus (plus) contrôlés/stratégiques est largement admise en psychologie expérimentale, par exemple dans l'étude du raisonnement.

Remarque 3. Seule une faible partie du matériel analogique de l'expérience peut être analysée ; seule une faible partie de ce qui est analysé est traité réflexivement de façon consciente — en particulier, une part importante des processus analytiques intervient en-dehors du focus attentionnel.

Terminologie. Par la suite l'abstraction simple ou double sera qualifiée de "faible" tandis que l'abstraction reposant sur le processus d'analyse sera qualifiée de "forte".

### 3.2 Formation par projection

Nous admettrons qu'une projection analogique fournit non seulement un plan actif, mais une trame transitoire associée à ce plan.

Exemple (Plagnol, 2004). Soit la lecture de la phrase "Les oiseaux s'envolèrent et le chasseur s'éveilla.". Les items lexicaux du texte (tel "Les oiseaux", "le chasseur" ...) activent chez le lecteur ordinaire des nœuds-types en mémoire à long terme, ainsi que les fragments de trame auxquels ces nœuds-types sont associés, d'où la projection en plan de travail d'une scène de chasse prototypique, avec une trame associée constituée de nœuds-occurents pour ce chasseur, ces oiseaux, etc. Un nœud-occurent est connecté au nœud-type correspondant.

### 3.3 Trame à court terme et trame à long terme

La trame associée à un plan actif est un réseau de nœuds permettant de coder les principaux éléments du plan et de les réactiver ultérieurement, du moins si ces nœuds sont conservés après la disparition du plan. La conservation d'un nœud dépend de la force de ses connexions au reste de la trame.

Défs. 12.15-12.18. La *trame à court terme* est constituée par l'ensemble des trames associées aux plans actifs. La *trame à long terme* est l'ensemble des nœuds qui sont conservés mais qui n'appartiennent plus à la trame à court terme, c'est-à-dire à la trame d'un plan actif. La *trame principale* est constituée par les fragments symboliques formés ou renforcés par le processus d'analyse. La *trame consciente* est l'ensemble des fragments symboliques constitués lors d'une saisie réflexive qui s'est accompagnée du phénomène subjectif de *conscience*.



Remarque. Nous avons admis implicitement qu'aucune information n'est stockée en mémoire à long terme sous format analogique. Un tel postulat serait aisé à justifier compte tenu du "coût" de stockage des informations sous format analogique.

### 3.4 Activation des nœuds

Nous pouvons maintenant préciser les mécanismes d'activation des nœuds de la trame. Nous admettrons qu'un nœud N peut être activé :

- (1) lors de sa création (par abstraction à partir d'un plan actif ou par projection dans un plan actif) ;
- (2) lors de sa réactivation par abstraction à partir d'un fragment nouveau en plan actif (événement) ;
- (3) en étant lié à un autre nœud actif.

Scolie. La notion d'événement susceptible de réactiver un nœud sera définie dans le § 5 de ce chapitre (déf. 12.21).

Selon (3), les liens de la trame permettent une certaine « diffusion » de l'activation, ce flux étant fonction de la force des liens entre les nœuds. Une telle diffusion tend à disperser l'activation, mais :

- le processus analytique, qui sous-tend une part notable des opérations d'abstraction, tend à concentrer l'activation, notamment grâce au focus attentionnel lié à la boucle de saisie récurrente.
- on peut admettre aussi qu'une inhibition des items non pertinents pour le focus attentionnel est susceptible de se produire (e.g., De Neys & Franssens, 2009).
- le renforcement mutuel des associations les plus centrales peut contribuer également à reconcentrer cette activation.<sup>149</sup>

<sup>149</sup> Un tel mécanisme est par exemple implémenté dans le modèle de "construction-intégration" de Kintsch (1988), le vecteur qui décrit l'état d'activation du réseau étant multiplié itérativement par la matrice qui décrit les connexions associatives.

- enfin, la conscience réflexive peut décider de renforcer la concentration/inhibition ou au contraire de la relâcher (en se relâchant en quelque sorte elle-même).

Ainsi, plus un sujet "s'élève" vers la mise en jeu de sa conscience réflexive, plus la concentration de l'activation peut être intense, plus sa participation à l'activation (i.e., au potentiel de présentification) est active, avec notamment un maintien possible de ce qui est présent jusqu'à l'instant d'une décision libre.

#### 4. Tension

Pour décrire la dynamique du flux d'activation sur l'ensemble de la trame, il est nécessaire d'introduire une notion de tension exercée sur la structure active, reflétant la pression exercée par les potentiels de présentification. Nous ne chercherons pas à en donner une définition assez précise pour donner lieu à des mesures quantitatives, ce qui demanderait des développements considérables — en raison de la complexité de facteurs susceptibles de moduler une telle dimension — sans gain qualitatif clair. Nous en donnons donc une définition fonctionnelle qui intègre six règles correspondant aux six déterminants les plus importants pour décrire la dynamique des potentiels de présentification dans une perspective navigationnelle.

Déf. 12.19. La *tension (actuelle)* est une propriété de la structure active reflétant son instabilité, telle que :

- (1) la tension serait nulle si tous les éléments actifs étaient co-déployés dans une présence totale ;
- (2) la tension s'accroît en fonction du nombre de nœuds actifs sans déploiement correspondant (i.e., en fonction du nombre de nœuds interférents et de leur degré d'activation) ;
- (3) la tension s'accroît en fonction du nombre de plans actifs ;

(4) la tension s'accroît si des plans actifs en tant que contenus se donnent comme incompatibles (i.e., non analogiquement unifiables dans l'espace de représentation — déf. 4.2), et *a fortiori* s'ils se donnent comme irréductiblement incompatibles (déf. 4.4) ;

(5) un conflit (déf. 12.7) induit une tension maximale en impliquant deux éléments donnés comme irréductiblement incompatibles en plan de travail.

(6) la tension diminue si des plans actifs incompatibles sont en tant que contenus modalisés dans des mondes différents.

Scolie 1. Des plans hors du plan de travail impliquent une non-présence totale, même s'ils sont analogiquement unifiables d'où la formulation de (3). (3) n'est pas indépendant de (2) car un plan hors du plan de travail peut être commandé par une clef interférente permettant de switcher sur lui.

Remarque. La tension induite par un conflit (selon la clause (5) de la déf. 12.19) peut entraîner le non-déploiement des éléments concernés par inhibition et/ou par un processus de défense (e.g., clivage d'un segment du plan de travail avec formation d'un plan secondaire, voire d'un plan interférent).

Déf. 12.20. Une *solution* est une évolution de la structure active diminuant sa tension.

Principe de solution (ou principe d'unification). Le flux d'activation sur l'ensemble de la trame tend à une diminution de la tension.<sup>150</sup>

Scolie 2. La complexité de la structure active induit une répartition instable de l'activation : d'une part, les fragments symboliques interférents ne sont pas projetés dans un plan actif ; d'autre part, il peut coexister deux plans actifs non co-déployés. Selon le principe de solution, le système mental cherche continuellement de nouvelles solutions. La tension diminue si des fragments symboliques interférents sont déployés analogiquement ou si un

<sup>150</sup> Ce principe de solution est l'analogue du principe de plaisir de Freud (1920/1994) et se retrouve sous de multiples formes et dans de multiples cadres conceptuels (e.g., Conway et al., 2004 ; Clark, 2013, p.186-187).

fragment analogique secondaire ou interférent est unifié avec le plan de travail. La tension serait minimale si tous les éléments actifs pouvaient être co-déployés en un seul plan actif (aux plissements modaux près) : le principe de solution est un principe d'unification analogique (*modulo* la modalisation nécessaire si plusieurs mondes possibles sont impliqués dans la structure active). Cependant, un tel déploiement unique est en règle impossible, ne serait-ce qu'en raison des limites intrinsèques du plan de travail humain. De toute façon, des sources nouvelles de tension sont créées en permanence par les excitations externes et internes (douleur, faim, désir érotique... ) incompatibles avec le contenu du plan de travail. De nouveaux éléments sont donc continuellement activés et il existe toujours des nœuds interférents, et, éventuellement un plan secondaire, voire un plan interférent.

## 5. Evènements et impulsions

Pour préciser la dynamique élémentaire des représentations mentales, il nous faut encore disposer d'outils permettant de décrire les changements en fenêtre de présence, c'est-à-dire la présentification de nouveaux contenus.

Déf. 12.21. Un *évènement* est un fragment analogique nouveau dans un plan actif.

Un évènement correspond à la présentification d'une situation par une sensation (issue de l'expérience), une projection (à partir de la trame active) ou une révélation.

Déf. 12.22. Une *excitation (psychique)* est une augmentation de l'activation d'un fragment de la trame.

Une source d'excitation peut être externe ou interne, somatique (douleur, faim...) ou psychique. En fait, étant donné la rapidité des associations, les excitations externes et internes interagissent ensemble.

Tout évènement est source d'excitation en réactivant des nœuds de la trame à long terme ou en suscitant la formation de nouveaux nœuds.

Déf. 12.23. La *réactivation* d'un nœud N par un événement E est l'augmentation de son activation par similarité entre E et un événement O antérieur à E à l'origine de la formation de N.<sup>151</sup>

Une excitation modifie la tension de la structure active d'où une série de transformations de celle-ci en fonction du principe de solution : à un instant donné, seuls les éléments actifs de la trame sont par définition efficaces, mais le flux d'activation entraîne des réexcitations nouvelles, induisant de nouvelles présentifications (événements), avec des plans actifs toujours changeants.

Défs. 12.24-12.25. Une *impulsion* est le flux d'activation sous-tendant une série de transformations de la structure active induite par un événement, jusqu'à une *résolution*, c'est-à-dire l'obtention d'une solution stable.

Une impulsion est parfois résolue par une action modifiant une source d'excitation. Par exemple, une impulsion de faim déterminée par l'excitation des centres cérébraux de la faim peut être résolue par l'absorption de nourriture, une menace liée à un objet externe peut être résolue par une réponse agressive détruisant l'objet, etc. Mais, quels que soient les modes de résolution d'une impulsion par l'action, il existe un redéploiement de la structure active, avec des modifications passives (associations pures), semi-actives (abstraction simple ou double) et actives (processus analytiques) déterminées par le principe de solution.

Déf. 12.26. L'*élaboration* d'un évènement E est l'ensemble des processus qui permettent de passer du fragment analogique initial constituant E à une trame codant certains aspects de E. (Les autres aspects de E sont "oubliés".)

---

<sup>151</sup> Les frayages institués lors de l'opération d'abstraction ayant formé N à partir de O induisent la réactivation de N par l'évènement E. Lors d'une telle réactivation, des « erreurs » sont possibles (e.g., l'activation du nœud *vache*, formé initialement lors de la perception de vaches (O, O'...), lors de la perception d'un taureau).

Lors de l'élaboration d'un évènement, certains fragments peuvent réactiver des fragments de la mémoire à long terme et entraîner des conflits en plan de travail, avec éventuellement des processus de défense.

Défs. 12.27-12.28. Un *processus de défense* est une solution à un conflit telle que l'un des fragments conflictuels est déchargé du plan de travail (e.g., par un mécanisme d'inhibition) sans avoir été évalué complètement et passe à l'état interférent. Un évènement est *traumatique* s'il suscite un processus de défense.

Les processus de défense permettent de limiter la tension du système afin qu'elle ne dépasse pas un certain seuil, selon un principe de constance.<sup>152</sup>

Principe de constance. La tension ne peut dépasser un certain seuil. Pour simplifier, on peut supposer que la quantité totale d'activation reste constante (Anderson, 1983 ; Freud, 1920/1994).

## 6. Désactivation des nœuds

La désactivation d'un nœud implique la présentification des fragments analogiques commandés par ce nœud. Un nœud désactivé peut être conservé en mémoire à long terme.

Un nœud N associé à la mémoire intégrative, c'est-à-dire au plan de travail ou à l'arrière-plan, tend à se désactiver, son potentiel de présentification étant réalisé, sauf :

- si N continue à recevoir une excitation à partir d'une source externe ou interne (nouvelle ou persistante) ;

---

<sup>152</sup> Une théorie détaillée des évènements traumatiques et de leurs conséquences en pathologie est proposée dans Plagnol (2004).

- si N est réactivé par les effets de concentration, notamment s'il est dans le focus attentionnel.

Scolie. Lors d'un évènement, un nouveau fragment analogique présentifié F modifie la trame active, ce qui conduit par réactivation à la projection de fragments de l'espace de représentation qui étaient codés dans la trame à long terme. Le plus souvent, une unification analogique entre F et les fragments réactivés se fait de façon lisse dans la structure active (e.g., reconnaissance d'un visage familier) et F peut être totalement oublié, c'est-à-dire qu'un tramage raffiné n'est pas nécessaire au-delà peut-être d'un nœud identificatoire, ce d'autant que le flux de nouveaux stimuli capte les ressources disponibles. Par exemple, le flux perceptif ordinaire peut généralement être traité de façon superficielle, surtout dans un environnement familier — à tel point que nous pouvons même le délaisser dans un plan secondaire pour nous concentrer sur quelque problème de métaphysique ou sur quelque fantasme.

Cependant, il peut arriver qu'un nouveau fragment analogique, en interagissant avec la mémoire, se révèlent « surprenant » ou ranime des tensions latentes. La profondeur de l'élaboration dépend donc de l'unification analogique de l'évènement à la structure active, mais ceci doit être compris comme une intégration dynamique à l'espace de représentation, celui-ci ne cessant de se présenter de façon nouvelle : les éléments actifs et la fenêtre de présence évoluent continûment en fonction de l'expérience — e.g. variation des potentiels de présence induits par les mouvements dans le champ perceptif (pensons à une place publique animée) —, de la trame déjà active et des décisions de la conscience.

Exemple. Soit un voyage en automobile. Le conducteur traite le flux perceptif tout en assumant d'autres tâches (conduite, conversation, rêverie...) :

- un perçoit banal (e.g., vache sur le bas-côté) ne suscite le plus souvent qu'une très vague reconnaissance pour lequel un plan secondaire suffit, avant d'être oublié sans être codé et inséré sous un format symbolique dans la trame à long terme (les ressources en activation étant détournées ailleurs).

Bien des éléments du paysage visualisé n'atteignent même pas le niveau de l'identification en raison de leur unification lisse aux fragments réactivés de l'espace subjectif.

- un panneau de signalisation devrait en principe susciter au moins une identification et est conçu de façon à capter les ressources attentionnelles.

- une alerte (e.g., panneau de radar), c'est-à-dire une augmentation brutale d'activation d'un fragment symbolique à partir d'un fragment du champ perceptif, capte le champ attentionnel. Si la tâche en cours est incompatible (non unifiable) avec la source de l'alerte, les éléments consacrés à cette tâche passent à l'état interférent (formation d'un plan interférent, ou d'un nœud interférent, comme une fenêtre non utilisée sur un écran d'ordinateur peut être grisée, voire provisoirement résorbée en mémoire et réactivable à partir d'un « bouton »).

- certains événements peuvent induire des tensions fortes avec des fragments réactivés de l'espace antérieur en ne leur étant pas unifiable, au point qu'une élaboration importante est nécessaire avant intégration — e.g., vision d'un gendarme à moitié nu au bord de la route confrontée à la projection issue de la mémoire à long terme d'un gendarme prototypique habillé *via* la réactivation du nœud *gendarme*. De telles tensions captent le plan de travail et le conflit suscité demande un travail explicatif pour rétablir l'unité analogique (e.g., *Il s'agit d'un faux gendarme ou d'un gendarme fou*).

- certains événements entraînent des conflits profonds avec des pans entiers de l'espace de représentation (e.g., vision d'un accident mortel) au point de devoir induire des défenses. Parfois, ceci ne se produit qu'après un premier travail d'élaboration ou carrément « après-coup » par interaction avec de nouveaux événements (e.g., névrose traumatique [Plagnol, 2004]).

Résumé. La désactivation des nœuds se réalise en mémoire intégrative, véritable chambre opérationnelle de présentification/unification. L'intégration peut être ralentie par la nécessité d'un travail psychique approfondi en raison des réactivations induites dans la mémoire, voire empêchée par des tensions trop fortes, à commencer par la captation des ressources vers des tâches plus urgentes.



Corollaire du clampage. Tout nœud interférent tend à rester activé.

Ce corollaire se déduit du principe d'unification : le potentiel de présentification d'un nœud interférent n'est par définition pas déchargé. Plus fondamentalement, ce corollaire dérive du principe de fondation analogique : un item symbolique étant sémantiquement indirect, l'activation d'une unité symbolique a pour fonction de déclencher la présentification des informations qu'elle commande, donc l'activation doit être « clampée » aussi longtemps que ces informations n'ont pas été projetées en chambre d'intégration. (Tout au moins, la décroissance de la valeur d'activation doit être lente.) En particulier, un fragment déchargé du plan de travail en raison d'un processus de défense tend à rester actif.

Des projections analogiques avec évaluation en chambre d'intégration sont donc nécessaires à la désactivation complète d'un fragment symbolique. Un groupe de nœuds excités  $N_1, \dots, N_i$  peut éventuellement se décharger en activant associativement d'autres nœuds, mais la quantité d'activation reçue initialement par  $N_1, \dots, N_i$  ne pourra se dissiper définitivement que *via* des projections en chambre d'intégration. Une "décharge" partielle par projection dans un plan interférent peut entraîner une baisse de tension dans la structure active mais fixe en même temps une quantité d'activation dans la trame interférente associée.

Remarque. Deux mécanismes coopèrent dans la dynamique de la présence, malgré leur contraste apparent :

- la concentration de l'activation, opérée au niveau de la chambre d'intégration et notamment du plan de travail, tend à supprimer les informations non pertinentes quant à la tâche en cours ;
- le clampage des unités symboliques interférentes peut maintenir actives des informations non pertinentes.

Pour une navigation mentale efficace, il est en effet aussi nécessaire de pouvoir se concentrer sur une tâche en réduisant l'accessibilité de l'information non pertinente (e. g., Gernsbacher et al., 1990 ; Palladino et al., 2001) que de maintenir actif des moyens de réactiver un problème non résolu. Grâce à la coopération de ces deux mécanismes, nous pouvons

parcourir par exemple des structures complexes de buts et de sous-buts, en focalisant le pinceau de la conscience sur une tâche précise tout en fixant des signaux de rappel sur les (sous)-buts provisoirement délaissés.<sup>153</sup>

De façon générale, dans la vie quotidienne, nous laissons à chaque instant irrésolus des problèmes que nous ne pouvons traiter sur le moment ou pour lesquels des préalables sont requis, mais qu'il est nécessaire de pouvoir reprendre lorsque la mémoire de travail devient disponible. Par exemple, la conduite automobile implique de multiples interruptions et nécessite de multiples reprises (Aasman et Michon, 1992). L'expérimentation confirme s'il en était besoin qu'une seule tâche peut être traitée de façon approfondie en mémoire de travail à un instant donné (e. g., Mynatt et al., 1993), d'où la nécessité de maintenir disponibles des informations en dehors du focus attentionnel (Cowan, 1993 ; Garavan, 1998).

Nous admettrons enfin que certains nœuds interférents peuvent passer à un état *quiescent* par un mécanisme d'inhibition :

Défs. 12.29-12.31. Un nœud *quiescent* est un nœud interférent avec : (1) un faible niveau d'activation, (2) une décroissance très lente de cette activation, (3) une réactivation brutale possible à partir d'une excitation. Un nœud *latent* est un nœud interférent ou un nœud quiescent. Enfin, un nœud *éteint* est un nœud qui était actif ou quiescent mais dont le niveau d'activation est devenu nul.

Un nœud quiescent est par définition dans un état "semi-actif" durable. Peu coûteux en activation consommée, un tel nœud perturbe peu le flux d'activation tout en restant facilement réactivable (e.g., par un mécanisme *on/off*) à partir de l'expérience ou par association. Ainsi, lorsqu'une information I ne peut être évaluée immédiatement, les ressources analytiques étant limitées, I peut être stockée provisoirement à l'état quiescent si le maintien à l'état interférent est trop coûteux. De nombreuses données

---

<sup>153</sup> Par exemple, les lecteurs d'un récit peuvent réactiver un but du récit resté non satisfait (Sue et Trabasso, 1993 ; Zwaan et Radvansky, 1998.) On peut aussi évoquer ici les multiples travaux sur les implémentations d'intentions en mémoire prospective.

existent attestant de représentations mentales quiescentes — pensons simplement à l'induction des rêves à partir de traces diurnes — et il est aisé de concevoir des mécanismes neurobiologiques d'implémentation.

-----

## CHAPITRE 13 : ESPACE MENTAL ET NAVIGATION MODALE

Tout animal, même inférieur, ne cesse d'actualiser des potentialités, en présentifiant des *affordances* anticipatrices de ses mouvements, même s'il n'en a nulle conscience. Pour un humain adulte, la moindre promenade met en jeu une multitude de virtualités reposant sur l'interaction du potentiel mnésique avec les percepts. Cependant, nous ne nous rendons compte de cet espace virtuel infini que lorsque nous nous affranchissons de la perception au profit de la rêverie ou de quelque plongée profonde dans la pensée. En effet, tant que nous sommes absorbés par nos transactions avec l'environnement matériel, la présentification de notre espace virtuel ne fait que nourrir la perception de sorte que cet espace virtuel ne nous apparaît pas comme tel, et il faut l'audace d'un Bergson (1896/1985) pour admettre sa réalité (sous le nom d'*extension*), même si lui-même n'ose le faire apparaître que dans le contexte étroit de l'action (alors qu'en fait nous pouvons nous affranchir quasi-complètement de notre organisme). Mais comment est-il possible de naviguer dans des mondes aussi riches que ceux dans lesquels nous nous mouvons avec une souplesse étonnante, alors qu'à un instant donné nous ne déployons qu'un minuscule segment de présence ?

Dans ce chapitre, nous commençons par quelques précisions permettant d'adapter la théorie des espaces de représentation (chapitre 0) au cas des systèmes mentaux. Une fois défini la notion d'espace mental, nous posons les premiers jalons pour étudier la navigation modale dans un tel espace, et nous étudions quelques problèmes qu'elle soulève.

### 1. Définition d'un espace mental

Dès que nous devons rendre compte du moindre comportement, nous postulons implicitement un large espace virtuel, comme cela est évident si l'on étudie les performances d'un chauffeur de taxi (e. g., Pailhous, 1970) ou le déplacement mental dans un immeuble que l'on nous décrit (Morrow et al., 1987 ; Bower et Rinck, 2001) : un sujet humain évolue dans un environnement infiniment plus large que la situation actualisée pour lui à un instant donné.

Cependant, selon le principe de médiation analogique, tout état de représentation, tel un état de croyance, doit être associé à la donation de contenus dans une fenêtre de présence. Or, à un instant donné T, le système mental d'un sujet ne lui présente que le plan de travail, avec peut-être un arrière-plan — on ne peut guère tenir compte d'un plan interférent — donc seul un infime fragment d'univers est effectivement déployé pour lui à T. Un problème décisif porte donc sur les relations entre le contenu immédiatement disponible et l'extension dynamique de ce contenu par la réactivation de représentations stockées en mémoire à long terme et nécessaires pour effectuer des tâches complexes comme le traitement du langage (Jefferies et al., 2004 ; Was & Wolf, 2007).

Soit un système mental S. L'ensemble des fragments analogiques élémentaires (ou *plis élémentaires* ou *e-plis*) actualisables dans un plan actif de S constitue la base analogique de S <sup>154</sup>. Les plis élémentaires (ou e-plis) sont pour un système mental les percepts et les projections à partir de la trame (images mentales, modèles mentaux...), en nombre potentiellement infini, dont seules quelques-unes seront effectivement actualisées dans des plans actifs.

Remarque 1. Le redéploiement d'un contenu stocké en mémoire, c'est-à-dire une projection à partir de la trame, peut utiliser les structures dévolues à la perception (e.g., Ganis et al., 2004 ; Kosslyn, 1994) et s'effectue souvent sous la forme de prototypes (Rosch, 1975). Des focalisations sont possibles — e.g., *fleshing out* d'un model mental (Johnson-Laird & Byrne, 1991).

---

<sup>154</sup> Cf. défs. 0.4-0.5b et la Terminologie du § 0.1.

Certains e-plis peuvent être unifiés. Toutefois, il faut faire attention à constituer l'espace virtuel subjectif et non un espace artificiel qui ne tiendrait pas compte des connexions mentales réellement possibles entre deux e-plis.

Rappel [chapitre 0, défs 0.16-0.18 et 0.21-0.22]. Une *situation* est un fragment analogique élémentaire envisagé en tant que contenu. Une *représentation unifiante* est une extension analogique d'un seul tenant. Une *structure symbolique* est un fragment de trame permettant d'enchaîner des situations et donc de naviguer dans une représentation unifiante. Un *chaînon* est un fragment de structure symbolique enchaînant deux situations consécutivement. Un *dépli* est une représentation unifiante *analogique*.

Tout ensemble E d'e-plis n'est pas nécessairement une représentation unifiante car il se peut très bien que certains des fragments de E ne soient pas unifiables par des structures symboliques mentales.

Déf. 13.1. Un *modèle unifiant* est une extension reconstituée à partir de plis élémentaires.

Une représentation unifiante mentale R (déf. 0.17) est un modèle unifiant qui peut être reconstitué à partir de la mémoire subjective elle-même, c'est-à-dire que les e-plis constituant R sont enchaînables effectivement par des chaînons de la trame subjective.

Défs. 13.2-13.3. Une *pseudo-unification* est un modèle unifiant M reconstitué par un observateur extérieur au sujet, celui-ci ne disposant pas d'un fragment symbolique lui permettant d'enchaîner les e-plis de M. Un *pseudo-pli* est défini comme une pseudo-unification analogique. Le sujet ne peut "naviguer" dans un pseudo-pli. (Un pseudo-pli, pour l'espace mental, est comparable à une carte routière en morceaux : une telle carte ne représente un espace unifié que si un observateur réunit les morceaux.)

Scolie 1. Un chaînon mental entre deux e-plis mentaux F et F' n'existe que s'il est possible que : (a) F est actualisé dans un plan actif P, (b) certains

symboles (S1, S2, S3, ...) de la trame mentale associée à P activent d'autres symboles (S'1, S'2, ...) qui leur sont connectés, et (c) (S'1, S'2, ...) sont projetés dans un nouveau plan actif P' qui actualise F'. Les chaînons nécessaires à une représentation unifiante peuvent être forgés "au fur et à mesure" par l'activité mentale en interaction avec l'environnement.

Remarque 2. Un modèle unifiant M n'est pas nécessairement une virtualité (déf. 4.7), même externe (déf. 4.10), car M peut comporter des éléments relevant de plusieurs mondes.

Seule une infime proportion des représentations unifiantes mentales sont effectivement actualisées au cours de la vie psychique d'un sujet.

Déf. 13.4. Une *représentation unifiante frayée* est une représentation unifiante qui a été reconstituée effectivement au moins une fois.

Même si les structures symboliques ne sont que "rarement" mises en œuvre relativement à l'infinité potentielle du psychisme — dès lors que la fenêtre de présence disponible n'offre qu'une "pointe" pour tout le cône virtuel que constitue la mémoire (Bergson, 1896/1985 p. 169 et p. 181) —, ces structures sont essentielles à la présentification rapide des extensions analogiques. Toute navigation rapide repose sur l'efficacité des structures symboliques. Cependant des structures symboliques trop rigides entraînent une perte de potentiel <sup>155</sup> et tout l'art de la navigation mentale repose sur un équilibre entre de puissantes structures symboliques et le maintien grâce à la conscience réflexive d'une ouverture possible.

Scolie 2. Dans leur théorie de la mémoire de travail à long terme, Ericsson et Kintsch (1995) utilisent la notion de *structures de récupération* (*retrieval structures*) : les structures de récupération sont des fragments de mémoire à long terme organisant l'encodage et la récupération d'informations. Lorsque des éléments d'une structure de récupération sont actifs en mémoire à court terme, ils servent de clefs d'accès au reste de la structure, permettant de

---

<sup>155</sup> Voir *infra* le danger de sclérose (déf. 29.6).

l'activer rapidement, et tout se passe comme si la mémoire de travail était fonctionnellement étendue. Les *schémas* (Rumelhart, 1975) peuvent être considérés comme des cas particuliers de structures de récupération communément partagés. De notre point de vue, les structures de récupération sont des structures symboliques permettant d'enchaîner des plis élémentaires pour naviguer rapidement dans l'espace de représentation.

Défs. 13.5 – 13.6. Soit un sujet  $S$  : l'*espace mental* de  $S$  (ou *espace subjectif*) est l'espace de représentation de  $S$ , c'est-à-dire l'union de toutes les représentations unifiantes de son système mental, qui définit l'univers représenté effectivement par  $S$  (cf. déf. 0. 31). Une *configuration mentale* est l'espace mental à un instant donné.

Remarque 3. L'espace mental varie continuellement : un système mental de représentation est essentiellement *dynamique* (déf. 6.2) car sa base analogique ne cesse de s'enrichir de nouveaux percepts, d'images du passé, d'anticipations de l'avenir, de simulations du monde réel, de projections dans des mondes imaginaires... Même sans événements extérieurs, l'espace mental évolue continuellement en fonction de l'activité mentale : de nouvelles structures symboliques apparaissent, autorisant la navigation dans de nouvelles représentations unifiantes, tandis que l'effacement d'anciennes structures peut fermer au contraire des passages entre situations (e.g., dans la maladie d'Alzheimer). L'espace mental du nouveau-né diffère ordinairement de celui de l'adulte ou du vieillard : cette ontogenèse tout au long de la vie (ou *néoténie mentale*) peut être envisagée en tant qu'extension progressive de la présence possible, l'espace virtuel accessible ne cessant de s'étendre et de s'approfondir.

## 2. Navigation modale

Comme nous l'avons déjà souligné à maintes reprises, de multiples contextes psychologiques impliquent le maniement de fragments de mondes



distincts du monde réel : plongée dans la fiction (roman, théâtre, cinéma, jeu, simulation, Réalité Virtuelle, fantasma...), représentation d'un monde subjectif (de soi, d'un autrui humain, d'un animal, d'un extra-terrestre, de Dieu...), et déjà représentation d'un monde passé ou futur.

Pour éviter des contradictions, le contenu d'une représentation mentale relatif à un monde possible M doit être *modalisé*, c'est-à-dire relativisé au contexte particulier de M.

Exemple. L'attribution d'une croyance fausse à un sujet implique de relativiser le contenu de cette croyance au "monde possible" de ce sujet (cf. § 10.2.2). Dès l'âge de 18 mois, l'être humain en est capable (Buttelmann et al., 2009).

En fait, toute anticipation représentée comme telle, toute ébauche d'un but ou objectif assumé, tout mouvement vers un idéal, le moindre désir débordant l'impulsion brute, la plus banale des prévisions, le plus faible souffle d'un souvenir, dès lors qu'un arrachement à la présence immédiate est exigé, présuppose une modalisation. Différents types de modalisation peuvent se combiner, par exemple nous pouvons nous représenter les mondes représentés par des personnages d'une fiction en différenciant ces mondes (Gerrig et al., 2001).

## 2.1 Implémentation mentale

La modalisation demande des ressources analytiques échappant très largement à l'animal non humain.<sup>156</sup> En effet, la modalisation implique une prise de distance vis-à-vis d'un fragment analogique, c'est-à-dire sa modulation par un symbole (cf. § 6.1.4).

Rappel. Une *modalisation* est la saisie d'un fragment analogique A comme relevant de tel ou tel monde avec marquage par un symbole référant A à ce

---

<sup>156</sup> Néanmoins l'animal supérieur n'en est pas totalement démunie, étant par exemple capable de jeux de *pretense* (Bateson, 1955/1987).

monde (déf. 6.11). Une représentation modalisée M est donc analysable en un fragment analogique A et un symbole "m" (i.e., un nœud de la trame) indiquant le monde contenant A. La modalisation est généralement liée à la capacité de métareprésentation (scolie du § 6.1.4).<sup>157</sup>

Pour assurer la modalisation mentale, il s'agit d'implémenter mentalement ce qui dans un langage formel de type M revient à l'introduction de termes de mondes possibles (§ 8.2.1). A chaque monde W doit correspondre un nœud de la trame verticale N(W) (déf. 11.2). Par exemple, à chaque monde de fiction romanesque doit correspondre un symbole spécifique. Le marquage d'un élément de représentation R défini par un nœud de la trame N(R) codant un contenu appartenant à un monde W peut alors être assuré par un lien vertical entre N(R) et N(W)<sup>158</sup> : l'activation du nœud N(R) permet par association une activation du nœud N(W) si le lien est assez fort entre ces deux nœuds.

Déf. 13.7. Un *lien modal* est un lien entre un nœud de monde et un autre nœud codant un contenu appartenant à ce monde.<sup>159</sup>

Exemple 1. Soit un lecteur L de l'*Odyssée*. Pénélope et Ithaque sont représentés dans la trame mnésique de L par des nœuds *Pénélope* et *Ithaque* connectés chacun par un lien vertical au nœud *Odyssée*.

Ce qui relativise une représentation R à un monde W est donc la co-activation des deux nœuds N(R) et N(W) par le lien modal qui les unit. Soient deux mondes W et W' : si les nœuds de monde N(W) et N(W') sont connectés respectivement par des liens modaux à tous les nœuds des fragments de représentation les concernant, et que ces liens sont assez forts,

<sup>157</sup> Une *métareprésentation mentale* peut être définie précisément comme la représentation d'un fragment analogique permise par la boucle de saisie récurrente liée au focus attentionnel, c'est-à-dire qu'un fragment analogique est saisi par comme représentation et marqué par un symbole le référant à un système de représentation donnant tel ou tel univers.

<sup>158</sup> Cf. déf. 11.1 et généralisation 1 du § 11.2.

<sup>159</sup> Un lien modalisant est donc un lien vertical. (Voir note précédente.) Et réciproquement tout lien vertical est en fait un lien modalisant dès lors que les mondes sont des entités/contenus comme les autres.

la diffusion de l'activation dans le réseau permet d'assurer une *compartimentation fonctionnelle* entre  $W$  et  $W'$  : chaque ensemble de représentations se rapportant à un même monde correspond fonctionnellement à un compartiment distinct en mémoire (Potts et Peterson, 1985 ; Potts et al. 1989 ; Plagnol, 1993 ; Plagnol et al., 1996).

La compartimentation (cf. déf. 5.1) pour un système mental est donc définie par la structuration fonctionnelle de l'espace psychique en zones relativement autonomes en raison des contraintes différentielles exercées par les forces des liens modaux sur la diffusion de l'activation. A un instant donné, la compartimentation dépend de l'état fonctionnel de la trame, c'est-à-dire des potentiels de présentification, et est modulable en fonction des forces des liens modaux (tendant à être d'autant plus nette que ces liens sont plus forts).

On peut aussi définir l'accessibilité mentale entre deux mondes possibles  $W$  et  $W'$  :

Déf. 13.8. Le monde  $W'$  est *accessible* à partir du monde  $W$  si le nœud  $N(W')$  est activable à partir du nœud  $N(W)$ .<sup>160</sup>

L'accessibilité entre deux mondes dépend des connexions directes ou indirectes entre les nœuds correspondants et est modulable suivant la force des connexions entre leurs nœuds.

Remarque. Un nœud modal pour un monde  $M$  sert non seulement à encoder de façon adéquate l'information relative à  $M$ , mais aussi à récupérer par accès ciblé l'information le concernant.

Les nœuds de mondes et la dynamique de l'activation permettent d'assurer une représentation cohérente des mondes possibles, avec une compartimentation respectant les plissements nécessaire à la représentation d'une structure modale. Cependant, les contraintes objectives ne sont pas forcément respectées dans un système mental, et certaines conditions

---

<sup>160</sup> On ne confondra pas l'accessibilité mentale avec la notion logique d'accessibilité\* renvoyant aux alternatives ouvertes à partir d'un monde (cf § 8.2.4).

structurales ou fonctionnelles de la mémoire entraînent des confusions entre mondes ou des fragmentations de mondes relativement à leur structuration réelle.<sup>161</sup>

Exemples 2-5. Nous pouvons mélanger les univers balzacien et stendhalien, confondre *Rio Bravo* et *River of no return*, attribuer de façon erronée une croyance à A et non à B, commettre un anachronisme en mélangeant le Paris de 1900 et le Paris de 1914.

Mentionnons deux types de causes fréquentes d'infidélité modale :

- nous pouvons confondre des sources d'information, notamment en raison des remaniements de notre configuration mentale au cours du temps (e.g., Hyman et Petland, 1996 ; Goff et Roediger, 1998). Par exemple, nous pouvons finir par tenir pour réels des fantasmes d'abord considérés comme imaginaires ;

- des altérations de la compartimentation fonctionnelle sont possibles par modification des conditions de diffusion de l'activation, notamment dans des contextes pathologiques. Par exemple, des sujets schizophrènes ont des difficultés à séparer les mondes fictifs en raison de puissantes sources interférentes d'activation (Plagnol et al., 1996), un excitant comme la cocaïne peut accélérer la vitesse de diffusion de l'activation au point que fantasme et réalité se confondent, une dépression avec ralentissement peut entraîner une hyper-compartimentation avec inaccessibilité de tout futur...

## 2.2 Repères modaux

Les nœuds de monde, équivalents mentaux de termes de mondes dans un langage M, permettent d'assurer la mêmeté, l'unité et l'identité des mondes. Mais comment un sujet peut-il les utiliser pour se repérer au cours d'une navigation modale ?

---

<sup>161</sup> Cf. chapitre 5.

Déf. 13.9. Un *repère modal* associé à un plan actif est un nœud constitué par une occurrence syntaxique d'un nom mental du monde auquel se rapporte ce plan.

Un repère modal associé à un plan actif P présentant un fragment d'un monde M est comme une étiquette fixée sur P permettant au sujet d'identifier immédiatement M.

Exemple 1. Une occurrence de « *Odyssée* » déployée syntaxiquement dans une image mentale du palais d'Ulysse présentée en plan de travail suffit à rapporter immédiatement le contenu de cette image au monde de l'*Odyssée*.<sup>162</sup>

Défs. 13.10-13.11. Au cours d'une navigation modale mentale, le *repère de travail* est le repère modal associé au plan de travail et le *point de départ* est le repère de travail à l'instant initial de la navigation.

Dans la navigation modale usuelle, on se sert du monde réel comme repère implicite de départ et d'un repère de travail désignant le monde possible dans lequel on évolue en plan de travail. Le point de départ permet de revenir à un état antérieur et peut être laissé en plan secondaire, voire à l'état interférent, prêt à être "rappelé" si nécessaire (par re-direction de l'activation induisant sa re-présentification par projection). Si des mondes intermédiaires ont été traversés depuis le départ — par exemple si l'on s'intéresse à ce que Bérard pensait à ce qu'Homère pensait qu'Ulysse dans l'*Odyssée* pensait des Prétendants... — une chaîne de repères intermédiaires peut être laissée en arrière-plan ou à l'état interférent, prêt à servir de fil d'Ariane pour retrouver l'ancrage ferme du réel.

Distinguons différentes modalités de présence associées à la navigation modale.

---

<sup>162</sup> Comme le marquage d'une image sur un écran de télévision par le titre du feuilleton dans un coin de l'écran suffit à rapporter immédiatement le contenu de cette image au monde du feuilleton.

Défs. 13.12-13.13. L'*immersion* désigne une absorption dans un monde telle qu'aucun repère modal lié à ce monde n'apparaît dans le plan de travail, ni même dans un plan secondaire. Une *plongée* est un passage en immersion.

Lors d'une immersion dans un monde, tout se passe donc comme si le sujet « vivait » dans le compartiment fonctionnel dévolu à ce monde qui est alors le réel pour lui (e.g., un acteur absorbé par son rôle). Une plongée est plus ou moins profonde selon les possibilités de retour à la surface, c'est-à-dire la proximité plus ou moins grande de repères actifs du monde référent.

Exemple 2. Dans les syndromes dissociatifs liés à l'hystérie, tous les degrés d'immersion sont possibles, du bref envahissement fantasmatique transitoire au trouble grave avec plongée dans un compartiment étendu dessinant une personnalité entière <sup>163</sup>.

Déf. 13.14. Un *va-et-vient* est un jeu modal entre un monde de référence (en général le réel pour le sujet) et un monde possible distinct du monde de référence, l'un et l'autre correspondant alternativement au plan de travail et au plan secondaire.

Exemples 3-4. Un spectateur de théâtre effectue des va-et-vients entre le monde réel (où se déploient sur la scène des acteurs « en chair et en os ») et le monde de la pièce jouée (avec la vie des personnages incarnés par les acteurs).<sup>164</sup> Un rêveur lors d'une promenade solitaire effectue des va-et-vients entre sa vie fantasmatique et le monde perçu environnant.

Déf. 13.15. Un *indice modal* est une occurrence mentale d'un objet spécifique à un monde.

Exemple 5. Un percept du bouclier d'Achille est un indice modal du monde homérique.

<sup>163</sup> Voir Plagnol (2004), chapitre 7.

<sup>164</sup> Cf. aussi la notion de simulation-immersion (exemple 1 du § 1.1).

Scolie. Les indices modaux sont importants en navigation mentale car ils autorisent une immersion moins risquée. Par exemple, lorsque je perçois le bouclier d'Achille je suis sûr que je suis dans le monde homérique.<sup>165</sup> Cependant, un indice modal n'est pas un repère modal, et la conscience d'être dans tel ou tel monde n'est que médiate lorsque seuls sont présents des indices modaux. (Pensons à l'expérience de l'émergence laborieuse d'un rêve à partir d'indices du monde actuel.) Un indice modal est utile au navigateur perdu en mer mais seulement parce que cela lui permet de retrouver le repère modal nécessaire.

### 2.3 Emboîtements et labyrinthes

L'implémentation mentale d'une trame verticale peut être assurée par une série de liens modaux reliant des nœuds de monde de façon à assurer fonctionnellement les différents niveaux d'emboîtements nécessaires (cf. § 11.1).

Exemple 1. Soit un lecteur S du *Decameron*. Les cent nouvelles racontées par les personnages mis en scène dans le récit-cadre correspondent en principe à presque autant de compartiments<sup>166</sup>, eux-mêmes emboîtés dans le super-compartiment constituant le *Decameron* pour S, et, comme dans certaines nouvelles il arrive qu'un personnage raconte lui-même une histoire — e.g., le monde de la 7<sup>ème</sup> nouvelle du *Decameron* contient un personnage, Bernardin, qui raconte lui-même l'histoire d'un certain Primas —, au moins un niveau supplémentaire d'emboîtement est nécessaire à S pour qu'il représente la structure modale impliquée par la lecture du *Decameron*.

Exemple 2. La partie centrale du scénario du film *Inception* est construite autour de l'emboîtement de trois niveaux de rêves.

---

<sup>165</sup> *A fortiori*, si je perçois Achille lui-même, je suis en principe dans le monde homérique. Les personnages sont généralement des indices modaux puissants — ou tout au moins les propriétés de leurs répliques car eux aussi peuvent traverser les mondes. Dans le film *Inception* (C. Nolan, 2010), ce sont les propriétés des répliques d'un *totem* qui servent d'indices modaux décisifs.

<sup>166</sup> Un peu moins puisque certaines nouvelles reprennent les mêmes personnages...

Des cercles vicieux (labyrinthes) <sup>167</sup> peuvent apparaître si le contenu représenté semble l'impliquer.

Exemple 3. Un personnage du *Decameron* peut évoquer la Florence de son époque donc en principe se représenter le *Decameron* et le monde qu'il contient, d'où des cercles de liens modaux pour le lecteur du *Decameron* qui tente de représenter fidèlement les mondes emboîtés du *Decameron*.

Digression. Depuis l'aube de la littérature, des procédés de mise en abyme sont utilisés pour des effets ludiques. Certains modernes usent de ces procédés jusqu'à la nausée.

Remarque. Même si un labyrinthe est constitué, les fragments de mondes représentés ne peuvent conduire effectivement à une régression infinie et une telle tentative de régression se bloque rapidement sur des fragments semi-syntaxiques ne contenant que des occurrences de pseudo-symboles non explicitables sémantiquement. (E.g., je ne me représente pas un personnage du *Decameron* se représenter intégralement le monde de Florence ni le monde du *Decameron* : je n'attribue à ce personnage qu'une grossière projection contenant par exemple le symbole "*Boccace*", le symbole "*Decameron*", une ébauche de Boccace et une ébauche du récit-cadre du livre.)

## 2.4 Pool et pan

L'univers associé à une structure modale mentale n'est qu'exceptionnellement développé de façon pleine. En effet, s'il fallait construire *de novo* des répliques complètes pour tout monde alternatif à notre monde réel subjectif, il nous faudrait chaque fois reprendre à zéro tout notre développement depuis la naissance... Et si nous devions pour chaque sujet que nous croisons construire complètement le monde que nous lui attribuons, nous aurions de grandes difficultés à nous rencontrer !

---

<sup>167</sup> Voir le § 4.4 (déf. 4.14), le §.2.3.2 (remarque 1) et la scolie du § 11.1.



Il est donc bien plus économique de récupérer des pans de mondes déjà disponibles pour les injecter dans un nouveau monde lorsque nous avons besoin d'en forger un pour quelque fiction ou quelque interaction avec autrui. En particulier, nous ne fabriquons pas des duplicata de chaque entité dont nous avons besoin dans un nouveau monde N, mais nous récupérons cette entité dans un monde de référence R et nous lui ajoutons seulement les pointeurs nécessaires pour la transformer en sa réplique dans le monde N (§ 7.5).

Exemple 1. Pour nous représenter la Florence du *Decameron*, nous ne reconstruisons pas une ville italienne nouvelle dans notre univers mental, mais nous récupérons nos connaissances sur Florence, *via* l'activation de notre nœud mental *Florence*, en les restreignant à celles concernant schématiquement le bas Moyen-Age et nous ajoutons les pointeurs "*Decameron*" nécessaires pour marquer les faits spécifiques au *Decameron* comme tels (e.g., la Florence du *Decameron* a pour habitants les personnages imaginaires du récit-cadre). De même, lorsque nous nous intéressons aux changements historiques survenus à Florence, nous ne construisons pas une nouvelle Florence pour chaque tranche de temps considéré mais nous ajoutons les symboles temporels nécessaires (e.g., des symboles d'années).

Déf. 13.16. Un *pool modal* est un ensembles de données pouvant être partagées entres plusieurs mondes ou tranches de mondes.

Grâce à un jeu souple de pointeurs fictionnels, épistémiques, temporels... des pans entiers d'un même pool de données peuvent être partagés par plusieurs mondes ou tranches de mondes. En principe, un pool est basé sur un monde de référence, et les pointeurs modaux spécifient seulement les différences propres à tel ou tel autre monde. (Dans un espace mental, le monde de référence par défaut est le monde réel subjectif.)

Exemple 2. Le pôle individuant Napoléon dans ma mémoire concerne un individu que je situe dans le monde réel sans avoir besoin d'y penser (y étant en principe immergé naturellement). Toute la masse de fragments factuels se

rapportant à Napoléon dans ma mémoire sert de pool dont je peux tirer l'ossature de différents mondes imaginaires I (e.g., un roman imaginant que Napoléon s'est enfui de Sainte-Hélène), I' (e.g., un roman imaginant que Napoléon a vaincu à Waterloo),..., certains éléments du pool étant ajoutés ou retranchés pour spécifier I, I',..., grâce à un jeu d'étiquettes modales.

Remarque. La trame modale verticale n'est pas fixée mentalement de façon rigide, imposée toute corsetée pour refléter isomorphiquement un univers réel pleinement constitué d'avance et dont elle respecterait toutes les articulations. Il s'agit bien plutôt d'une trame souple, évolutive selon les exigences mentales, de façon à structurer de façon pertinente des pools de fragments à l'aide de pointeurs modaux (fictionnels, épistémiques, temporels...). La trame modale spécifiant les différences entre mondes construits autour d'un même pool reste ainsi susceptible d'être étoffée et/ou affinée si cela devient nécessaire pour telle ou telle tâche ou contexte, par exemple pour préciser plus finement le tissu temporel de tel ou tel monde grâce à des étiquettes temporelles attachées à tels ou tels contenus (§ 7.5).

#### 2.4.1 Hétérogénéité

La construction d'une structure modale mentale peut entraîner une hétérogénéité importante des fragments se rattachant à un même pôle d'individuation, avec un mélange de répliques et/ou de tranches issues d'un pool commun mais ne correspondant pas à des fonctions individuanes réelles ou objectives ni même fondées (§ 7.4). Précisons ce point à l'aide d'un exemple :

Exemple. Soit mon pôle d'unification relativement à Napoléon et articulé autour du nom mental *Napoléon*. Ce pôle est constitué autour d'une occurrence principale de ce nom — soit un nœud-type *Napoléon*\* — par une masse de fragments que je suppose implicitement relever du monde réel, à laquelle s'ajoutent quelques fragments issus de mondes fictifs (e.g., les romans *Guerre et Paix*, *La Maison de l'Empereur*, *La Bataille...*), ou de mondes épistémiques (e.g. le Napoléon que je prête à Metternich, à Hugo, à Tolstoï, à

tel ou tel historien, à moi-même...). De plus, pour chacun de ces mondes fictionnels ou épistémiques, je peux détailler certains plissements temporels (ainsi *La Maison de l'Empereur* a pour point d'origine la Retraite de Russie et s'étale sur des années, *La Bataille* est concentrée sur la bataille d'Essling en 1809, je m'attribue à moi-même une bonne connaissance de l'année 1814 pour avoir lu des ouvrages spécialisé sur la campagne de France, etc.). Relevons quelques aspects saillants de cette représentation de Napoléon dans mon espace mental :

- les répliques/tranches de Napoléon peuvent être de nature différente à un même niveau de la trame verticale. Par exemple, des nœuds fictionnels (*La Maison de l'Empereur*, *La Bataille* <sup>168</sup>), aussi bien qu'épistémiques (*Metternich*, *Hugo*, *Michelet*...) ou même temporels (1809, 18 juin 1815, 1821...) peuvent être unis directement par un lien modal à mon occurrence principale *Napoléon\** ;

- certaines répliques/tranches appartenant en principe à un même type peuvent relever de filiations verticales hétérogènes : la tranche napoléonienne du 2 décembre 1805 peut être rattachée directement à *Napoléon\** tandis celle du 18 juin 1815 est rattachée au nœud *Les Cent Jours* lui-même rattaché à *Napoléon\** ;

- un même fragment du pool peut recevoir des étiquettes relevant de niveaux différents de la trame verticale (*Waterloo* peut être rattaché au 18 juin 1815, aux *Cent Jours*, à 1815...) ;

- enfin, des cercles et labyrinthes sont possibles.

Ainsi mon pool "Napoléon" mélange des fragments modalement hétérogènes et il n'y a pas de définition prédéterminée de fonctions individuant Napoléon pour moi, mais plutôt, à partir d'un même pool, une infinité de Napoléons constructibles comme séries de répliques par structuration dynamique selon telle ou telle ligne utile à telle ou telle tâche. Par exemple, je peux constituer la série de répliques de Napoléon à travers différents univers de fiction si je m'intéresse à l'esthétique napoléonisante, la série de tranches annuelles de Napoléon si je veux écrire une biographie annaliste de l'empereur, la série de représentations

---

<sup>168</sup> Q. Debray, *La Maison de l'Empereur* (1998) ; P. Rambaud, *La Bataille* (1997).

épistémiques de Napoléon si je m'intéresse à la psychologie napoléonisante, etc.

Soulignons qu'il existe bien à un instant T une structure modale sous-jacente à ma représentation de Napoléon avec ses différents plissements et liens modaux, explicitable dans un langage de type M (§ 10.2). Mais cette structure est hétérogène quant aux entités qu'elle situe à un même niveau, dynamique et évolutive.

#### 2.4.2 Minimalisme des ajustements

Par l'utilisation habile de pointeurs/étiquettes modales dynamiques, la quasi-totalité des contenus utilisés pour un nouveau monde possible M construit mentalement est généralement récupérée à partir d'un monde de référence R. Et si un objet/individu existe déjà dans le monde R, sa réplique dans le monde M ne se distingue de sa réplique dans le monde R que par quelques traits spécifiques et étiquetés par "M".

Mettons bien en lumière ce minimalisme des ajustements effectués dans les constructions modales mentales, selon une stratégie générale que nous avons déjà évoquée (§ 1.2.4 et exercice du § 7.5).

Lorsqu'un monde possible est constitué par un sujet, sauf création *de novo*<sup>169</sup>, il est forgé à partir d'une base-P (déf. 1.8) ou d'une base-P' (déf. 1.9) et des modifications *explicites* sont opérées, à l'aide des étiquettes modales nécessaires, tout ce qui ne contredit pas le nouveau monde étant implicitement conservé. Mais, sauf exception, une infinité de changements serait en principe à effectuer pour éviter toute contradiction dans le nouveau monde (contrefactuel relativement au monde de référence). Le sujet se contente donc, outre les ajouts explicites, d'un implicite "toutes choses égales par ailleurs" (*ceteris paribus*) mental. Il peut ainsi ajouter simplement quelques nouveaux faits à la base-P, à l'aide d'étiquettes modales, sans ôter explicitement de l'ancien monde tout ce qui contredit le nouveau monde, les

---

<sup>169</sup> En fait, il n'y a pas de création mentale humaine complètement *de novo* : nous devons toujours injecter dans les mondes imaginaires que nous forgeons des éléments empruntés à notre monde réel, à commencer par des formes et des couleurs.

ajustements n'étant effectués que si cela devient nécessaire pour le "scénario" déroulant le nouveau monde.

Exemple. Soit un roman *L'Américain* où Napoléon renonce au débarquement à Golfe-Juan le 1<sup>er</sup> mars 1815, préférant s'évader de l'Ile d'Elbe pour rejoindre l'Amérique et y couler des jours heureux. Bien qu'une infinité de faits serait en principe à modifier pour ajuster au nouveau destin napoléonien le monde après le 1<sup>er</sup> mars 1815, l'auteur se limite à expliciter les quelques faits spécifiques au monde romanesque (e.g., « Ney continue une carrière prospère »). Si je lis ce roman, je n'ai qu'à ajouter dans ma mémoire ces faits assortis d'une étiquette mentale *L'Américain* à mes bases historiques relatives à ces années-là, construisant des répliques des personnages concernés grâce à leurs répliques réelles à peine modifiées. Je reprends tout du monde historique que je connais — et non seulement ce qui est survenu antérieurement au 1<sup>er</sup> mars 1815, date de la bifurcation entre le monde réel et le monde romanesque —, sauf ce qui contredit *l'Américain*, et ce qui le contredit pouvant comporter en fait une infinité de faits à ajuster, je me contente d'une clause mentale *ceteris paribus* implicite, sauf si je rencontre des contradictions explicites demandant des ajustements pour retrouver une unification analogique de droit. Par exemple, je ne refais pas le Congrès de Vienne, sauf si le scénario du roman m'impose de m'interroger sur le devenir de la politique de Metternich. En fait le fil du récit polarise ce qui se présente pour le lecteur sur le scénario du roman, seuls les éléments modifiés dans le scénario relativement au monde de référence introduisent un changement (et sont assortis des étiquettes nécessaires), tout le reste est occulté.<sup>170</sup>

Exercice. Analyser la modalisation des représentations associées à *Guerre et Paix* dans l'univers mental d'un lecteur du roman de Tolstoï (1865-1869).

---

<sup>170</sup> Ceci devient évident pour un film, et *a fortiori* pour un environnement de Réalité Virtuelle : ce qui se présente pour le spectateur immergé occulte tout le reste.

Résumé. Enonçons quelques principes d'économie mentale pour une navigation dans une infinité potentielle de mondes possibles avec le minimum de matériaux nécessaires :

- le monde réel est le monde de référence par défaut ;
- un jeu d'étiquettes pour un monde suffit à modaliser correctement les faits explicites spécifiques de ce monde ;
- pas d'étiquettes modales / temporelles sans nécessité ;
- pas de faits retranchés du monde de référence sans nécessité.

-----

## CHAPITRE 14 : NAVIGATION DANS UN UNIVERS MATERIEL

Les mondes possibles offrent un paradigme utile pour caractériser une trame verticale car ils définissent des contextes clairs et dont la prise en compte s'impose dans la navigation mentale (sous peine de contradiction), mais des principes de navigation analogues sont valables pour tout contexte dans un univers mental.<sup>171</sup> Dans le chapitre 13, nous avons montré qu'un réseau d'activation avec des nœuds de monde et des liens modaux permettait d'assurer une compartimentation fonctionnelle et un repérage dans la trame modale. Avant de préciser comment l'usage de tels outils peut être généralisé, nous étudions dans ce chapitre certains aspects élémentaires de la navigation mentale dans un univers matériel. Deux raisons motivent cette étude préliminaire : (1) la structuration contextuelle d'un univers matériel peut s'appuyer sur des éléments objectifs clairement identifiables (e.g., des monuments) tout en étant susceptible de variations subjectives considérables, (2) les changements d'échelles définissent des variations de contexte qu'un sujet doit souvent prendre en compte dans sa navigation « matérielle » et permettent facilement de mettre en évidence des fragments de trame verticale. Nous pourrions dégager ainsi certains processus à l'œuvre dans toute navigation mentale.

### 1. Focalisation et globalisation

Comment pouvons-nous déployer mentalement aussi bien de vastes pays que des chambres mansardées en changeant d'échelle à une vitesse stupéfiante ? Quels outils cognitifs nous permettent de nous déplacer

---

<sup>171</sup> Cf. § 5.4, § 11.2 et § 11.3.

mentalement à grande allure dans des espaces aussi variés que notre maison, notre ville ou la planète entière ?

L'espace matériel est en principe *simple*, c'est-à-dire unifiable en un seul dépli (cf. défs 0.18 et 0.19) <sup>172</sup>, même si ce dépli unique ne coïncide pas avec un seul pli élémentaire en raison de la finitude de la fenêtre de présence — de telle sorte qu'un tel dépli ne peut être actualisé tout entier en un seul instant —, et que des structures symboliques — c'est-à-dire des fragments de la trame subjective — doivent enchaîner des séries de plis élémentaires pour le constituer.

En raison de cette simplicité, il pourrait sembler que l'on peut naviguer mentalement dans l'espace matériel de façon purement *horizontale*, en se déplaçant dans un dépli unique de façon lisse (remarque 1 du § 11.2). Et peut-être est-ce possible lors d'une pure flânerie sans but, par simple flux passif de percepts (navigation réelle) ou d'images mentales déroulant un paysage continu au gré des souvenirs (navigation virtuelle).

Cependant, la moindre activité mentale en jeu dans une promenade mentale impose non seulement la mise en œuvre de structures symboliques, mais le recours à des fragments de trame verticale. En effet, la position d'un but, la représentation globale du trajet à partir du point de départ, les étapes successives du trajet contraignent à des changements d'échelles (donc de contextes) très variés, de telle sorte que la navigation mentale ne peut se limiter à un déplacement horizontal. <sup>173,174</sup>

Exemple. Supposons que je sois à Trouville-sur-Mer, et que, préparant un voyage prochain à la Capitale, j'ai à prévoir un trajet de la Tour Eiffel à la Gare Saint-Lazare.

---

<sup>172</sup> Un fragment quelconque d'espace matériel est en principe simple mais de multiples causes (lacunes informatives, stratégies conscientes, temps disponible limité, mécanismes de défense...) peuvent limiter l'unification analogique et imposer des sauts (déf. 5.2). A titre de simplification, nous supposerons néanmoins dans ce chapitre qu'un fragment d'espace matériel familier est représenté mentalement dans un dépli. (Cette supposition n'aura aucune incidence sur les considérations développées dans ce chapitre.)

<sup>173</sup> Ceci est *a fortiori* vrai si le fragment d'espace matériel concerné n'est pas représenté mentalement par un dépli (cf. note précédente et remarque 1 du § 11.2).

<sup>174</sup> L'organisation des « cartes mentales » repose d'ailleurs sur une structuration symbolique hiérarchisant les éléments de l'espace (Ferguson et Hegarty, 1994 ; Bower et Rinck, 2001).



Connaissant bien Paris — donc disposons dans ma trame subjective de structures symboliques codant certains aspects de cette ville unifiables en un dépli —, je peux aisément me placer mentalement devant une esquisse de Tour Eiffel, m'orienter vers une vague silhouette de la Gare Saint-Lazare et présentifier une vue globale, quoique très grossière, du parcours que je devrai accomplir ; ensuite, amorçant le trajet mental, je commence par franchir d'un bond (mais sans saut) la Seine vers les Jardins du Trocadéro (sur un pont dont j'ai oublié le nom) ; puis, par un nouveau fragment présentifié, je file d'un coup à la Concorde ; enfin, tournant à l'Obélisque, tout se passe comme si j'avais l'élan nécessaire pour rejoindre Saint-Lazare en un instant.

Soucieux alors d'être plus précis, je ralentis ma vitesse en "scannant" certains segments : par exemple, en partant de la Concorde, je remarque très vite l'Eglise de la Madeleine et cela me fait segmenter en deux bonds plus modestes — mais m'autorisant des vues plus détaillées — mon trajet de la Concorde à Saint-Lazare. Et je peux encore affiner telle ou telle étape, par exemple pour contourner l'Eglise de la Madeleine ou effectuer un petit détour pour éviter les sens interdits en arrivant à Saint-Lazare.

Dégageons quelques points saillants de l'expérience de pensée présentée dans l'exemple ci-dessus :

- un autre que moi, disposant de ses propres structures symboliques subjectives, segmentera un tel trajet d'une façon différente de moi (même si sans doute certains repères objectifs s'imposeront), avec des contenus visualisés différents ;
- d'une façon assez merveilleuse, je peux déployer des plis élémentaires à échelle variable, ajustés pratiquement "sur mesure", avec des affinements successifs ;
- ces affinements sont opérés à partir d'esquisses d'*objets remarquables* (places, monuments, ponts...) qui structurent mon découpage subjectif du trajet. Ces objets remarquables, "rencontrés" au fur et à mesure que j'avance mentalement, sont reconnus par moi (même si j'ai oublié leur nom verbal), ce qui implique la réactivation d'un nœud correspondant dans ma trame mnésique. De tels objets semblent m'offrir des points d'appui pour projeter

de nouveaux fragment plus précis, un peu comme si leur apparition me permettait de "ralentir" par focalisation sur eux et leur environnement, de passer ainsi à une échelle plus fine.

- un objet remarquable surgit lors de l'élancement dans un fragment analogique élémentaire (e-pli) présentifié plus global que celui auquel cet objet permet d'accéder : tout se passe alors comme si j'ouvrais mentalement une porte à partir d'une clef rencontrée en passant par (l'esquisse de) l'objet ;

- pendant un certain temps je peux réactiver très facilement le segment commandé par un objet remarquable — comme s'il s'agissait d' « ouvrir la porte » <sup>175</sup> sur ce segment à partir de la clef que l'esquisse de l'objet contient —, ceci contraignant même la structure de l'expérience d'un tel voyage mental si je la retente à brève échéance, comme si un pointeur restait actif sur un tel segment, d'une façon analogue à un onglet actif dans la fenêtre d'un navigateur sur le Web ;

- enfin, je peux également à tout instant revenir à un niveau "global" de "visualisation" du trajet, ne serait-ce qu'en tendant un pli élémentaire de l'endroit où je me trouve mentalement à la destination que je vise (c'est-à-dire en co-présentifiant cette origine et ce but dans ma fenêtre de présence).

Deux opérations élémentaires apparaissent ainsi nécessaires pour monter ou descendre dans l'échelle géographique mentale (et donc changer de niveau de verticalité dans la trame subjective) :

1. La *focalisation* par projection sur un pli élémentaire détaillé à partir de l'esquisse d'un objet remarquable reconnu. Une telle focalisation repose nécessairement sur l'activation d'une clef constituée par un symbole identifiant l'objet remarquable. (Ce type d'opération relève donc bien de la définition 0.15.)

2. La *globalisation*, c'est-à-dire le déploiement d'une vue abstraite condensant un ensemble de situations (données dans des e-plis), avec une résolution plus restreinte que celle de ces situations elles-mêmes.

---

<sup>175</sup> Cf. déf. 17.3.

## 2. Nœuds de pli et plis abstraits

Dans cette section, nous introduisons quelques outils pour rendre compte des opérations de focalisation et de globalisation.

Défs. 14.1-14.2. Soit un pli élémentaire  $P$ . La *base de pli*  $B(P)$  est le fragment de trame se projetant dans  $P$  ou abstrait à partir de  $P$  (cf. § 12.3). Un *nœud de pli*  $N(P)$  est un nœud fortement connecté à tous les noeuds de  $B(P)$  et dont l'activation produit une focalisation sur  $P$ .

Nous admettrons qu'un nœud de pli  $N(P)$  peut être créé par abstraction pour un e-pli  $P$  lorsque sa base est fortement structurée et/ou si  $P$  a une importance particulière.  $N(P)$  joue alors le rôle d'un nom mental pour  $P$ . La projection de  $P$  par activation de  $N(P)$  entraîne *via*  $B(P)$  la formation d'une trame transitoire associée à  $P$ .

Défs. 14.3-14.6. Une occurrence de nœud de pli contenue syntaxiquement dans un pli élémentaire déployé dans un plan actif est un *onglet*.<sup>176</sup> Un *pli élémentaire abstrait* (*e-pli abstrait*) est un pli élémentaire condensant un ensemble d'e-plis. Les e-plis condensés sont dits d'*ordre* inférieur relativement à l'e-pli qui les condense. Une *super-clef* est la clef d'un e-pli  $P$  dont la base de pli est formée elle-même de nœuds de plis d'ordre inférieur à  $P$ .

Un e-pli abstrait permet de déployer de nombreux éléments pertinents dans un seul plan actif, ce qui limite la tension sur la structure active. Un e-pli abstrait  $P$  contient généralement des éléments syntaxiques — soit des onglets lorsque  $P$  est déployé dans un plan actif — permettant de redéployer par focalisation les e-plis que  $P$  condense.

---

<sup>176</sup> Rappelons qu'en informatique un onglet est une étiquette active dans une fenêtre d'un navigateur *web* permettant de réactiver immédiatement le contenu d'une page *web*.

Exemple. Un ensemble de percepts  $P_1, \dots, P_n$ , se rapportant aux étapes d'un itinéraire dans Paris peut être condensé en une "vue globale" de Paris, d'ordre supérieur relativement à  $P_1, \dots, P_n$ . Cette vue globale peut contenir une unité symbolique *Sorbonne*, et, si cette unité est activée, il est possible de focaliser mentalement à partir de cet onglet sur une représentation analogique de la Sorbonne, en développant un e-pli à contenu plus précis.

Remarque 1. Un pli élémentaire peut contenir un onglet se rapportant à un pli d'ordre supérieur, comme on peut revenir à la *home page* d'un site Web à partir d'une autre page par un simple clic sur un lien Hypertext.

Scolie 1. Les études expérimentales confirment que la navigation dans un espace matériel permet de développer des représentations abstraites déployant *directement* des relations spatiales globales (e. g., Levine et al., 1982 ; Thorndyke et Hayes-Roth, 1982). La lecture de textes décrivant un itinéraire dans un espace matériel peut aussi induire la construction de modèles de situation, plus ou moins abstraits, qui déploient *directement* des relations spatiales globales (Perrig et Kintsch, 1985) ou condensent des perspectives partielles (Taylor et Tversky, 1992).

Scolie 2. Les nœuds de plis et e-plis abstraits ont un rôle déterminant pour une navigation efficiente dans un univers matériel riche. En effet, tout contenu ne pouvant être présentifié que dans la fenêtre de présence, le format de présentation est unique quelle que soit l'étendue objective du contenu, qu'il s'agisse d'un microbe ou d'une galaxie. Un fragment spatial étendu objectivement ne peut donc être donné que de façon très abstraite dans la fenêtre de présence et la façon la plus efficiente de faire apparaître des contenus plus précis est de passer par une hiérarchie d'e-plis, les e-plis abstraits d'ordre supérieur contenant des onglets d'e-plis d'ordre moins élevé, avec de multiples niveaux possibles. Les nœuds de plis agissent comme des clefs ouvrant des portes sur des contenus plus fins.

Généralisation. Comme les définitions 14.1-14.6 ne dépendent pas des propriétés spécifiques de l'espace matériel, nous pouvons anticiper sur le

chapitre 15 et généraliser les notions de nœud de pli et d'e-pli abstrait à tout domaine représenté. Un nœud de pli, en commandant un e-pli, définit une unité contextuelle minimale pour un espace mental, car un e-pli n'est rien d'autre qu'un fragment analogique élémentaire emplissant la fenêtre de présence à un instant donné : les nœuds de plis forment les mailles les plus fines de la trame verticale.<sup>177</sup> Par ailleurs, les nœuds de monde, ou plutôt les nœuds de compartiment qui implémentent fonctionnellement les plissements, peuvent être considérés comme formant les mailles les plus grossières de la trame verticale. Entre nœud de pli et nœud de monde, la trame verticale peut comporter de multiples nœuds contextuels intermédiaires. Tout nœud est susceptible d'appartenir à la trame verticale à un instant donné, c'est-à-dire de jouer le rôle d'un nœud contextuel selon ses liens avec d'autres nœuds et l'état d'activation de la trame. Une trame mentale peut ainsi implémenter de façon très souple un langage de type C (§ 11.2).

Remarque 2. Les nœuds de plis ne sont pas absolument indispensables à la navigation dans un espace mental, des projections restant possibles à partir de fragments plus complexes de trame, sans déclenchement par des nœuds spécifiques. Cependant, la simplicité des onglets est décisive pour l'efficacité du redéploiement de fragments élémentaires de présence, comme le montre la navigation spatiale quotidienne.<sup>178</sup> Sans les focalisations à partir des *triggers* que constituent les nœuds de plis activés, la navigation serait fort hasardeuse ou bien plus limitée. (Car des clefs contextuelles plus complexes, associant au moins deux nœuds, seraient nécessaires pour déclencher la représentation de tel ou tel fragment de présence.)

### 3. De la souplesse mentale

---

<sup>177</sup> « Trame verticale » est à comprendre au sens étendu du § 11.2.

<sup>178</sup> Pensons aussi à la navigation sur le *world wide web* qui repose sur de simples liens Hypertext.

Tout nœud assez activé peut être le pivot de la projection d'un fragment analogique déployant l'esquisse du contenu à partir duquel il avait été abstrait, mais peut aussi contribuer au déploiement d'un nombre potentiellement illimité d'e-plis. En effet, les nœuds environnant un nœud de pli N peuvent moduler fortement le contenu projeté à partir de N.<sup>179</sup> Prenons le temps de bien détailler ce point crucial pour la souplesse du fonctionnement mental :

- à partir d'un pli élémentaire P présentifié, un nœud de pli N(P) peut être forgé par abstraction, fortement connecté à tous les nœuds de la base de pli B(P) ;
- lorsqu'un autre pli élémentaire Q est déployé en fenêtre de présence, une occurrence O de N(P) dans Q peut servir d'onglet pour réactiver rapidement P si nécessaire ;
- l'environnement actif d'un onglet mental n'est pas neutre : si une nouvelle focalisation est opérée à partir de O, ce n'est généralement pas exactement P qui est redéployé, mais un pli élémentaire P', avec une base B(P') qui peut différer en partie de B(P)<sup>180</sup> ;
- le pli P' peut être associé à un nouveau nœud de pli N(P') ;
- N(P) et N(P') sont fortement connectés.

Remarque. Il est possible que lorsque des fragments hautement structurés de trame sont en jeu, des focalisations fortement similaires sont suscitées à partir d'un même nœud, c'est-à-dire que B(P) et P tendent à rester constants à travers différents contextes. Les schémas (Rumelhart, 1975) et les structures de récupération des experts (Ericsson et Kintsch, 1995) montrent l'intérêt cognitif de fragments symboliques rigides permettant de naviguer rapidement dans un espace de représentation. Cependant, s'agissant d'un univers mental, même chez les experts ayant des structures symboliques hautement renforcées dans un domaine de compétence spécifique, la souplesse est essentielle pour permettre les reconfigurations nécessaires lors de confrontations à des environnements nouveaux.

---

<sup>179</sup> Les nœuds de plis mentaux se distinguent ici fonctionnellement des liens Hypertext dont l'activation déclenche en principe toujours le même contenu.

<sup>180</sup> L'activation de O agit comme une clef ouvre une porte à ceci près que ce qui est ouvert ici varie selon l'environnement actif de O.

Deux exemples nous permettrons de mieux mettre en lumière cette souplesse des processus de focalisation sous-jacents à l'étonnante prodigalité avec laquelle nous nous déplaçons mentalement dans un univers matériel, en paraissant pouvoir créer une infinité de « vues » toujours nouvelles.

Exemple 1. Considérons une promenade réelle que j'effectue de la Tour Eiffel à la Gare Saint-Lazare par un beau jour d'avril, en passant par le Pont d'Iéna, les berges de la Seine, Alma-Marceau, la Concorde... Rentré chez moi, je me remémore cette virée printanière et je refais mentalement le trajet. Je m'aperçois alors que les lieux que je suis capable d'évoquer sont quelques points remarquables auxquels j'ai fait attention pour une raison ou pour une autre lors de ma promenade. Par exemple, je redéploie la flamme de la Liberté à Alma-Marceau (qui commémore l'amitié franco-américaine), et je me souviens maintenant l'avoir « notée » en passant. Je me rends compte aussi qu'une telle évocation est dépendante de l'état d'activation actuel de ma mémoire — ainsi, j'étais préoccupé par la situation d'un ami exilé en Californie lorsque j'ai ranimé mentalement la flamme de la Liberté (et peut-être déjà lorsque je l'avais remarquée lors de ma promenade). Chacune de mes focalisations au cours de ce trajet mental ne produit qu'une esquisse grossière (même si je peux l'affiner partiellement de façon quasi-instantanée) : ce sont quelques traits, parmi de multiples traits relatifs à l'objet remarquable qui ont été codés, que je projette à nouveau dans ma fenêtre de présence, selon le contexte actif de ma mémoire. Ainsi, je peux redéployer certains des traits à partir duquel j'avais abstrait le nœud *Flamme de la Liberté*, effectuant une projection partiellement symétrique de l'abstraction ayant forgé initialement ce nœud, et les traits que je « choisis » sont étroitement dépendants de mon contexte mnésique, c'est-à-dire de l'environnement actif autour de l'onglet constitué par une occurrence du nœud *Flamme de la Liberté* (e.g., l'orientation selon laquelle je considère la Flamme de la Liberté peut varier selon le flux de présentification qui dirige ma promenade mentale).

Exemple 2. Soit la Place de la Concorde. L'ayant traversée des dizaines de milliers de fois, l'ayant de surcroît présentée *via* des photographies, des images télévisées, des schémas sur des plans de Paris, l'ayant enfin imaginée maintes fois en lisant des récits historiques ou des romans, je dispose de beaucoup d'éléments en mémoire concernant cette place.

Les focalisations que je peux obtenir à partir de mon nœud *Place de la Concorde* sont extrêmement variées : la sélection de telle ou telle collection de traits relatifs à la Place de la Concorde dont je dispose s'effectue automatiquement selon tel ou tel contexte actif de ma mémoire, et ceci a pour effet de me rendre capable de visualiser la Place de la Concorde d'une façon chaque fois nouvelle, en "mixant" des traits empruntées à différentes présentations que j'ai eues antérieurement de cette place. De plus, je suis capable de reconfigurer très rapidement une focalisation relative à la Concorde, et de l'ajuster en fonction de la tâche qui m'importe, par exemple je peux modifier quasi-instantanément mon orientation mentale, ou bien zoomer sur l'Obélisque, le Crillon, l'Hôtel de la Marine ou l'entrée des Tuileries.

J'ai donc la capacité de m'offrir mentalement des myriades de vues (*snapshots*) nouvelles de la Concorde. Pourtant les points suivants incitent à modérer ma prétention à la créativité : (1) je suis passé des dizaines de milliers de fois Place de la Concorde, et ce dans tous les sens, à pied, en moto ou en voiture, en "notant" des détails extrêmement nombreux au total : malgré cela, mes projections mentales sont toujours très grossières et ce n'est qu'en repassant une nouvelle fois devant l'Obélisque que je me souviendrai des hiéroglyphes gravés sur la colonne, (2) chaque vue mentale "nouvelle" que je m'offre n'est jamais pleinement nouvelle, n'étant que la sélection de certains éléments recombinaisonnés à partir de vues antérieures, éventuellement modifiés par un travail très rapide dans la fenêtre de présence elle-même, (3) ma capacité de réorientation a ses limites même si cela est difficile à mettre en évidence pour un lieu que j'ai autant sillonné que la Concorde.<sup>181</sup>

---

<sup>181</sup> Un autre exemple sera ici peut-être éclairant. Supposons que, publicain honteux, je fréquente Notre-Dame de Paris en me tenant toujours dans le narthex, tourné face à l'autel, sans jamais m'approcher de celui-ci : il m'est alors difficile d'inverser mentalement ma perspective et de me situer dos à l'autel pour déployer la nef avec le narthex au fond.



#### 4. Synthèse

La navigation spatiale offre des exemples nets d'e-plis abstraits et de focalisation en raison de la structuration verticale de l'espace mental imposée en principe naturellement par la hiérarchie objective des pays, régions, villes, quartiers, etc. Mais le découpage géographique mental est déjà moins contraint que le plissage imposé par une structure modale : (1) le découpage en régions spatiales varie fortement selon les structures symboliques dont un sujet dispose, (2) un même sujet n'associe pas un contenu fixe et déterminé à une région spatiale, le contenu projeté à un instant donné par focalisation à partir de la trame dépendant non seulement du nœud de pli associé à cette région mais de toute la partie active de la mémoire.

Mais quoiqu'il en soit de la variabilité des contenus spatiaux projetés à partir de la mémoire, même relativement à un objet bien identifié, un sujet effectuant une promenade virtuelle n'erre pas au hasard dans une base de plis élémentaires pré-donnée et fixe, ni ne se contente de se déplacer horizontalement dans un monde déjà étalé dans un dépli. Bien plutôt, grâce à la structuration verticale de ses représentations spatiales, il est capable d'une infinité potentielle de chemins tout en pouvant cibler très rapidement les régions qui l'intéressent.

Nous allons voir que cette merveilleuse souplesse est paradigmatique de toute navigation mentale et que les mêmes outils de base (plis abstraits, focalisation, onglets...) suffisent pour de riches aventures dans tout domaine concret ou abstrait.

-----

## CHAPITRE 15 : CHEMINS

### ET STRUCTURES BIEN ARTICULEES

Nous sommes capables d'évoluer dans des univers extrêmement variés, de la navigation érotique fantasmatique et quasi-charnelle, à la plongée dans des océans mathématiques à infinité de dimensions. Cependant, quel que soit le domaine et le nombre de dimensions en jeu, une seule méthode est possible pour naviguer dans un univers mental étendu : présentifier dans une fenêtre au format étroitement limité des fragments analogiques élémentaires et les enchaîner par des structures symboliques, c'est-à-dire *tracer des chemins*.

Dans ce chapitre, après avoir précisé quelques points relatifs à la généralisation à tout domaine des outils introduits dans le chapitre 14 (nœuds de pli et plis abstrait), nous développons la notion de chemin mental, source de tant de métaphores dans le langage courant, avant de définir les types de structures symboliques les plus efficaces pour la navigation mentale.

#### 1. Pliage et complexité mentale

Il nous faut préciser l'application de la notion de pliage (§ 4.3.1) à un espace mental de représentation. Commençons par définir le cas où un pliage n'est pas nécessaire :

Déf. 15.1. Un contenu *trivial* est un contenu pouvant être intégralement déployé en fenêtre de présence et n'exigeant donc qu'un e-pli pour être complètement présenté analogiquement.

Exemple 1. Le contenu d'un percept est trivial.

Un seul pli élémentaire ne pouvant déployer qu'un contenu trivial, représenter un domaine non trivial demande d'intégrer toutes les informations nécessaires dans une représentation unifiante "pliée" en modèles partiels reliés par une structure symbolique.

Rappel. Une partie d'un espace de représentation est *pliée* si cette partie n'est que le produit virtuel d'une série d'e-plis (cette série constituant un *pliage*).<sup>182</sup>

Scolie. La notion de pliage mental peut être rapprochée du concept de *chunking* introduit depuis longtemps pour rendre compte des capacités à surmonter les limites de la mémoire de travail. En effet, les *chunks* peuvent être considérés comme des fragments analogiques coordonnés par une structure symbolique (Cowan, 2001 ; Jiang et al., 2000 ; Knoblich et al., 1999 ; Miller, 1956 ; Plagnol, 2002a).

Remarque 1. La nécessité de plier un fragment d'espace mental non trivial — c'est-à-dire l'impossibilité de déployer au niveau du plan de travail toute l'information nécessaire — suffit à rendre indispensable l'usage d'onglets.<sup>183</sup>

Soit un système de représentation S. Un contenu non trivial pour S ne peut être co-déployé dans les limites du plan de travail de S mais peut être unifiable analogiquement dans un dépli de S lorsqu'il est *simple* pour S (cf. déf. 0.19 et § 14.1 — des A-chaînon unifient alors les e-plis composant le dépli.)

Déf. 15.2. Un contenu *complexe* pour un système de représentation S est un contenu non simple pour S (i. e., pour lequel aucun dépli n'existe dans S).

<sup>182</sup> Cf. défs. 4.8-4.8bis.

<sup>183</sup> Cf. déf. 14.3. Bien sûr un tel usage s'est aussi imposé pour la navigation sur le *web*.

Un domaine tridimensionnel — e.g., l'espace matériel tel qu'il se donne à un être humain selon les formes *a priori* de la sensibilité humaine — est simple pour un système mental humain car une unification analogique par un seul dépli est en principe possible, de sorte qu'un sujet peut idéalement explorer complètement ce domaine en navigant par glissade (déf. 0.20) grâce à des A-chaînon entre les situations présentées successivement dans sa fenêtre de présence.<sup>184</sup>

Par contre, tout domaine dépassant trois dimensions — e.g., en physique relativiste ou quantique, en économie, en éthique... — est complexe et le sujet ne peut donc totalement le présentifier par glissade dans un dépli mental unique. Dans un tel cas, un sujet doit se déplacer dans une représentation unifiante constituée d'une série de déplis tridimensionnels (ou bidimensionnels) qui ne peuvent eux-mêmes être unifiés par des A-chaînon et sont seulement unifiés par des chaînon artificiels. L'utilité d'une trame verticale offrant une hiérarchie de nœuds contextuels devient alors évidente.

L'art de la navigation mentale repose ainsi sur la capacité à former les bonnes articulations pour le domaine concerné, avec les mêmes outils de base que nous avons dégagés pour la représentation de l'espace matériel : nœuds de plis et plis abstraits (défs. 14.2 et 14.4). Nous pouvons reprendre ce que nous avons avancé dans le chapitre précédent (§ 14.2, *généralisation*) :

- (1) un nœud de pli définit une unité contextuelle minimale ;
- (2) les nœuds de compartiment forment les mailles les plus grossières de la trame verticale ;
- (3) entre nœud de pli et nœud de compartiment/monde, la trame verticale peut comporter de multiples nœuds contextuels intermédiaires ;
- (4) tout nœud est susceptible d'appartenir à la trame verticale à un instant donné ;
- (5) la finesse de résolution de tout plan actif étant limitée, des plis abstraits doivent être forgés ;

---

<sup>184</sup> Dans un tel cas, le pliage peut être inapparent à condition que des structures symboliques soient toujours disponibles pour enchaîner par des A-chaînon les plis élémentaires au fur et à mesure de leur activation. De fait, nous ne nous rendons pas compte de notre facilité ordinaire à nous mouvoir dans un espace matériel familier. Mais le pliage du dépli peut se démasquer si ces conditions idéales ne sont pas vérifiées, par exemple lors de la récupération en mémoire d'un environnement spatial dont on est peu familier.

(6) un pli abstrait déployé dans un plan actif doit contenir des occurrences de nœuds de plis — i.e., des onglets — susceptibles de déclencher des focalisations sur des e-plis d'ordre inférieur.

Remarque 2. Une trame verticale est indispensable non seulement pour des domaines où des contextes objectifs imposent en principe une structuration donnée si la représentation est fidèle, mais aussi pour des domaines où la structuration n'est pas donnée par avance : l'utilisation d'une trame subjective « jetée » sur ce domaine permet une navigation dynamique performante.

Remarque 3. Les nœuds de plis facilitent la récupération ciblée d'informations : de telles clefs d'accès mnésiques ont été proposées depuis longtemps en psychologie expérimentale (Clifton et Slowiaczek, 1981 ; Anderson, 1983 ; Reder et Ross, 1983 ; Potts et Peterson, 1985 ; Potts et al., 1989 ; Plagnol, 1993).

Exemple (Plagnol, 2002, 2004). Si un texte ne se limite pas à la description d'une situation (e. g., si un récit ne se limite pas à une scène unique), nous ne pouvons réunir l'univers représenté par ce texte dans un seul pli élémentaire. Nous construisons donc des séries de plis élémentaires, certaines séries étant condensées dans des e-plis abstraits (dont la trame peut correspondre aux "macropropositions" définies par Kintsch et van Dijk, 1978). On peut ainsi réinterpréter dans notre cadre la théorie de Graesser et al. (1994) montrant qu'un lecteur recherche une cohérence globale en organisant des *chunks* locaux d'information en *chunks* d'ordre supérieur. L'explicitation de certains détails (i. e., la focalisation) dépend des buts du lecteur (e. g., Wilson et al., 1993 ; Graesser et al., 1994). La division en chapitres, sections et paragraphes reflète le pliage de l'espace de représentation qui doit être construit pour un texte.

Lors de la lecture d'un texte, les e-plis doivent être reliés par des structures symboliques (e.g., *retrieval structures* [structures de récupération]). De nombreux auteurs ont suggéré l'importance de ce type de structures en compréhension de texte, sous une forme ou sous une autre (e. g.,

Gernsbacher et al., 1990 ; Graesser et al., 1994 ; Ferguson et Hegarty, 1994 ; Ericsson et Kintsch, 1995 ; Dopkins, 1997 ; Zwaan et Radvansky, 1998).

Ajoutons encore une définition généralisant la notion de repère :

Déf. 15.3. Un *repère* associé à un plan actif déployé en fenêtre de présence est une occurrence syntaxique d'un nœud contextuel nommant un contexte auquel se rapporte ce plan.<sup>185</sup>

Les nœuds contextuels facilitent donc l'accès ciblé à des contenus (onglets) ou le repérage (repères), tout en évitant toute duplication inutile de matériel. De plus, s'agissant d'un espace mental, l'impact de l'environnement mnésique actif permet des variations souples de focalisation à partir d'un même nœud de pli ainsi que nous l'avons vu pour la navigation spatiale (§ 14.3). L'*histoire* d'un fragment de présence en plan de travail est ici importante à prendre en compte :

Déf. 15.4. Soit un pli élémentaire P en plan de travail. La *P-histoire* est la série des plis élémentaires ayant occupé le plan de travail avant P.

La P-histoire récente se reflète dans les nœuds et plans interférents/secondaires, et ceux-ci interviennent dans la détermination de l'e-pli P' succédant à P, notamment si P' est obtenu par focalisation à partir d'un onglet présent dans P.

## 2. Chemins

Rappelons qu'un *chemin* est une série de situations qui peuvent être successivement déployées dans la fenêtre de présence, deux situations consécutives étant connectées par un chaînon (déf. 0.29).

---

<sup>185</sup> Un repère modal (déf. 13.9) est donc un cas particulier de repère.

Déf. 15.5. La *longueur* d'un chemin est son nombre d'e-plis.

Soient deux plis élémentaires P1 et P2 déployant deux situations consécutives dans un chemin. Le chaînon entre P1 et P2 peut être implémenté par des liens entre des symboles de la base de pli de P1 et des symboles de la base de pli de P2, ou par un lien direct entre les nœuds de plis de P1 et P2 (si ces nœuds de pli existent).

Déf. 15.6. La *chaîne* d'un chemin C est constituée par les bases des e-plis constituant C et les chaînons connectant ces e-plis.

Un chemin peut n'être jamais parcouru.

Défs. 15.7-15.9. Un chemin déjà parcouru au moins une fois est un chemin *frayé*. Un chemin *latent* est un chemin jamais parcouru mais pour lequel la trame symbolique fournit les chaînons nécessaires ou pour lequel les chaînons pourraient être créés au fur et à mesure de l'activation des e-plis par la pure activité mentale du sujet lui-même. Un *pseudo-chemin* à un instant T est une série S de e-plis pour laquelle : (1) la chaîne nécessaire n'existe pas à l'instant T, et (2) les chaînons nécessaires ne pourraient être créés au fur et à mesure de l'activation des e-plis de S par la pure activité mentale du sujet lui-même.

Remarque 1. Pour simplifier, nous considérerons que les chemins existant à un instant T se réduisent aux chemins frayés et aux chemins latents, en excluant les pseudo-chemins qui pourraient être créés au fur et à mesure de l'activation des e-plis par l'activité mentale du sujet en coopération avec d'autres sujets ou grâce à des indices de l'environnement externe.

Remarque 2. Le frayage de chemins ne s'effectue pas par hasard mais repose sur la structuration dynamique de l'espace de représentation par la trame, même si cet espace est virtuel.

Il est parfois impossible de retrouver un chemin matériel déjà parcouru. Heidegger (1950/1994) suggère qu'il en est de même parfois dans la pensée : il arrive qu'un chemin de pensée soit comparable à un *Holzweg*, c'est-à-dire un chemin dont la trace se perd dans une forêt profonde comme la Forêt Noire, même pour les bûcherons expérimentés.

Déf. 15.10. Un *Holzweg* est un chemin frayé transitoirement et qui n'est plus reconstituable mentalement. Un rêve n'est souvent qu'un *Holzweg*.

Les plis abstraits (déf. 14.4) permettent de déployer des contenus globalisés dans la fenêtre de présence par condensation d'un chemin frayé. Un e-pli abstrait « résume » en fait une série de plis élémentaires (P, ..., P') en un e-pli unique de la même façon que nous pouvons résumer en un seul plan une séquence d'images dans un film. Un chemin contenant des e-plis abstraits peut être lui-même condensé par des e-plis abstraits d'un ordre supérieur (déf. 14.5). Les e-plis abstraits développés à partir d'un chemin C entre des e-plis P et P' permettent des chemins plus courts entre P et P'.

Déf. 15.11. Soit un chemin C entre deux e-plis P et P'. Un *raccourci* pour C est un chemin entre P et P' d'une longueur plus courte que C.

Remarque 3. Levine et al. (1982) ont montré que les cartes mentales permettent de frayer des raccourcis pour l'espace matériel.

Etendons maintenant la définition de la relation d'accessibilité entre mondes possibles (déf. 13.8) à une définition générale de l'accessibilité entre fragments analogiques élémentaires de l'espace de représentation.

Déf. 15.12. Un e-pli P' est *accessible* à partir d'un e-pli P s'il existe au moins un chemin entre P et P'.

L'accessibilité entre P et P' dépend des connexions directes ou indirectes entre les bases de plis de P et P' (et entre leurs nœuds de plis si P et P' en



possèdent). En particulier, l'accessibilité est en permanence modulée suivant les forces de ces connexions.

L'accessibilité n'est pas forcément symétrique.<sup>186</sup> De plus, lorsqu'un e-pli P occupe un plan actif, l'accès à l'e-pli suivant ne dépend pas que de P mais dépend aussi de la P-histoire (déf. 15.4) : l'accessibilité n'est donc pas toujours transitive, c'est-à-dire que s'il existe un chemin de P1 à P2 et s'il existe un chemin de P2 à P3, ceci n'implique pas l'existence d'un chemin de P1 à P3.

### 3. Degrés d'intégration

La vitesse de navigation dans un fragment d'espace de représentation F est fonction de la facilité à reconstituer une structure symbolique S(F) enchaînant les e-plis constituant F. Ceci dépend de la possibilité de forger des plis abstraits contenant des nœuds de plis de façon à permettre des raccourcis, et notamment de la possibilité de déployer syntaxiquement tout ou partie de S(F) elle-même, de sorte que soient présentifiables des codes d'accès aux e-plis permettant de déployer ceux-ci très rapidement.<sup>187</sup>

Les limites de la mémoire de travail conditionnent donc les types de structures symboliques les plus efficaces. En particulier, dans un fragment d'espace mental hautement intégré, les articulations essentielles de la structure symbolique sous-jacente à ce fragment devront être elles-mêmes déployables « d'un seul coup » dans la fenêtre de présence. Cependant, un sujet ne peut unifier tout son espace de représentation de façon hautement intégrée et il faut distinguer différents degrés d'intégration d'un ensemble d'e-plis par un fragment de trame. De plus, comment définir les meilleures articulations possibles, notamment en ce qui concerne l'agencement des fragments verticaux et horizontaux de la trame ?

<sup>186</sup> D'une façon générale, un espace mental de représentation n'est pas symétrique. Soient deux points matériels A et B : suivant qu'il s'agit d'un trajet A-B ou d'un trajet B-A, des sujets peuvent attribuer des valeurs différentes à la distance entre A et B (Moar et Bower, 1983) et choisir des routes différentes (Bailenson et al., 2000). Or, ce qui est vrai ici pour l'espace matériel vaut *a fortiori* pour un domaine abstrait.

<sup>187</sup> De telles possibilités sont en fait liées étroitement à la métamémoire, elle-même fonction des frayages de structures symboliques permettant de représenter le domaine visé (voir Ceci et al., 2010).

Dans cette section, nous posons quelques jalons abstraits pour aborder ces problèmes.<sup>188</sup>

### 3.1 Premiers degrés d'intégration

Commençons par définir les degrés d'intégration correspondant aux espaces fragmentés ou aux simples représentations unifiantes.

Déf. 15.13. Soit  $E$  une base de plis élémentaires. La *toile*  $T(E)$  associée à  $E$  est la trame obtenue à partir de l'union des chaînes de tous les chemins formés par les éléments de  $E$ .

Notation. Dans toute cette section, " $E$ ", " $T(E)$ ", et " $S(E)$ " désigneront respectivement une base quelconque de plis élémentaires, la toile associée à cette base, et l'espace de représentation constructible à partir de cette base et de la toile associée.

Défs. 15.14-15.16.  $S(E)$  a un *degré d'intégration* 1 si et seulement si  $T(E)$  n'est pas un tout unique, c'est-à-dire qu'il existe au moins deux chaînes constitutives de  $T(E)$  non connectées dans  $T(E)$ , même par l'intermédiaire d'une autre chaîne de  $T(E)$ . Un espace de degré d'intégration 1 est dit *fragmenté*.  $S(E)$  a un *degré d'intégration* 2 si et seulement si : (a) la toile  $T(E)$  est un tout unique, (b) les conditions nécessaires pour un degré d'intégration supérieur ne sont pas remplies.

Si  $S(E)$  a un degré d'intégration supérieur ou égal à 2, deux chaînes quelconques de  $T(E)$  sont connectées, au moins par l'intermédiaire d'autres chaînes de  $T(E)$ .  $S(E)$  est une représentation unifiante (déf. 0.17). Cependant, lorsque le degré d'intégration ne dépasse pas 2, il n'existe pas nécessairement de chemin entre deux  $e$ -plis quelconques de  $E$  (en raison de la non-

---

<sup>188</sup> Soulignons que la souplesse d'un fonctionnement mental concret s'affranchit notablement des idéalizations qui seront proposées dans cette section.

transitivité de la relation d'accessibilité) et  $S(E)$  peut contenir un sous-espace fragmenté.

### 3.2 Plis centraux et représentations unifiées

Comment sait-on qu'un contenu complexe est un s'il ne peut être déployé en entier dans la fenêtre de présence ? Intuitivement, son *unité* doit être appréhendable mentalement. Les définitions suivantes tentent de préciser cette intuition.

Déf. 15.17-15.20. Un pli élémentaire *central*  $C$  dans  $S(E)$  est un e-pli de  $S(E)$  tel que pour tout e-pli  $P$  de  $E$ , il existe un chemin de  $C$  vers  $P$ .  $S(E)$  a un *degré d'intégration au moins égal à 3* si et seulement si : (a) il existe un e-pli central  $C$  dans  $S(E)$ , (b)  $C$  a un nœud de pli et en contient syntaxiquement une occurrence qui définit la *clef centrale* de  $S(E)$ . Si, de plus, les conditions nécessaires pour un degré d'intégration supérieur ne sont pas remplies, le degré d'intégration de  $S(E)$  est *égal à 3*.

Un e-pli central permet d'ordonner les e-plis de  $E$  à une unité bien définie et une clef centrale est un repère pour cette unité (notamment pour l'attention consciente). (Comme un site Web a généralement une *home page* centrale avec un nom, une occurrence de ce nom figurant dans cette page centrale elle-même.)

Déf. 15.21. Une *transversale* est un chemin entre deux e-plis de  $S(E)$  qui ne passe pas par l'e-pli central.

Déf. 15.22. Une *représentation unifiée* est une représentation unifiante frayée ayant un degré d'intégration au moins égal à 3.

Remarque. Théoriquement, il peut exister plusieurs e-plis centraux dans un espace  $S(E)$ . A partir de chacun des e-plis centraux, tous les e-plis de  $E$  sont accessibles. De plus, chaque e-pli central peut avoir un nœud de pli et en

contenir une occurrence. Pour mieux garantir l'identité d'un tel ensemble multicentrique, *via* une unité symbolique, on peut demander que les nœuds des e-plis centraux soient unifiés par une super-clef constituant *la clef capitale*.

### 3.3 Codes et représentations intégrées

Tout pli élémentaire P de la base E d'une représentation unifiée S(E) est accessible par au moins un chemin à partir du pli central, un fragment symbolique connectant donc la clef centrale à la base de pli de P. La rapidité d'un tel accès peut être accrue si ce fragment symbolique est composé de nœuds de pli.

Déf. 15.23. Supposons que S(E) a un degré d'intégration au moins égal à 3. Un *code* pour un pli P de E est une série de nœuds de pli permettant d'accéder à P à partir de la clé centrale.

En pratique, un code est un fragment de trame verticale. Un e-pli abstrait déployant le code d'un e-pli P fournit une représentation syntaxique permettant de récupérer quasi-immédiatement les informations contenues dans P.

Définissons maintenant le degré 4 d'intégration :

Défs. 15.24-15.25. S(E) a un *degré d'intégration au moins égal à 4* si et seulement si : (a) S(E) est une représentation unifiée, c'est-à-dire que les conditions de degré d'intégration 3 sont remplies avec existence d'un e-pli central et d'une clef centrale, (b) tout e-pli de E a un *code*. Si, de plus, les conditions nécessaires pour un degré d'intégration supérieur ne sont pas remplies, le degré d'intégration de S(E) est *égal à 4*.

Pour naviguer très rapidement dans un fragment d'espace de représentation, il est nécessaire de pouvoir s'orienter en rapportant quasi-instantanément un élément de contenu de ce fragment à une unité. (Par

exemple, pour maîtriser les articulations d'une démonstration complexe en mathématique, il faut pouvoir rapporter très rapidement au but principal tel ou tel sous-but nécessitant la preuve d'un lemme.<sup>189</sup>) Les définitions suivantes tentent de préciser cette intuition.

Défs. 15.26-15.29.  $S(E)$  a un *degré d'intégration au moins égal à 5* si et seulement si : (a)  $S(E)$  est une représentation unifiée, les conditions de degré d'intégration 4 étant remplies (existence d'un e-pli central, d'une clef centrale et d'un code pour chaque e-pli), (b) le code de tout e-pli de  $E$  peut lui-même être déployé dans un e-pli abstrait.<sup>190</sup> Si, de plus, les conditions nécessaires pour un degré d'intégration supérieur ne sont pas remplies, le degré d'intégration de  $S(E)$  est *égal à 5*. Une *représentation intégrée* est une représentation unifiante ayant un degré d'intégration au moins égal à 5. Une *structure d'intégration* est le fragment de toile sous-jacent à une représentation intégrée.

Une représentation intégrée  $S(E)$  permet d'appréhender mentalement presque directement l'unité de son contenu, car toute partie de ce contenu peut être rapportée quasi-immédiatement à un e-pli central avec une clef centrale.

Pour tout pli  $P$  de la base  $E$  d'une représentation intégrée  $S(E)$ , il existe un raccourci  $(C, A, P)$  de longueur 3 entre l'e-pli central et  $P$ ,  $A$  étant un e-pli abstrait déployant le code de  $P$ .

Admettons deux conditions supplémentaires : (1) tout raccourci  $(C, A, P)$  à partir du pli central admet un chemin symétrique  $(P, A, C)$  ; (2) deux chemins  $(P, Q, R)$  et  $(R, S, T)$  peuvent toujours être réunis en un chemin  $(P, Q, R, S, T)$ . Alors, pour tout couple  $(P, P')$  de plis de  $E$ , il existe un chemin de  $P$  à  $P'$  :  $(P, A, C, A', P')$ ,  $A$  et  $A'$  étant des plis abstraits déployant respectivement les codes d'accès à  $P$  et  $P'$ .

Remarque. Une structure d'intégration peut excéder la mémoire de travail ou même la mémoire active. Mais une structure d'intégration reste contrainte

<sup>189</sup> Voir l'Annexe I de Plagnol (2002).

<sup>190</sup> Ainsi, pour un site Web, "[http://.../\[home\]/.../P](http://.../[home]/.../P)." est une représentation syntaxique indiquant le chemin Hypertext vers  $P$  à partir de la *home page*.

par le nombre maximal  $N$  de symboles qui peuvent être présents syntaxiquement dans un fragment analogique élémentaire. Ce nombre impose en effet une limite à la taille d'un fragment de trame co-présentifiable : le code d'un e-pli ne peut comprendre plus de  $N$  symboles pour être déployable en une seule représentation syntaxique, de sorte qu'une structure d'intégration a au plus  $N$  niveaux de profondeur. (La clef centrale étant au niveau 1.)

### 3.4 Structures bien articulées

Pour une tâche complexe, il est souvent utile de pouvoir embrasser "d'un coup d'œil" (c'est-à-dire dans un seul plan actif) les articulations d'une structure en les rapportant à une unité. Par exemple, en résolution de problème <sup>191</sup>, il est souvent utile de construire une hiérarchie de buts et de sous-buts, mais ceci suppose de pouvoir se rendre compte de la complétude de la décomposition à un point quelconque de la hiérarchie, donc d'optimiser l'agencement vertical/horizontal de la trame. Les définitions suivantes tentent de rendre compte de cette intuition.

Déf. 15.30. Soit  $N$  le nombre maximal de symboles qui peuvent être présents syntaxiquement dans un fragment analogique élémentaire. Une *structure bien articulée* est une structure d'intégration telle que non seulement le niveau maximal de profondeur est limité à  $N$ , mais le nombre de branches à un niveau  $X$  de profondeur est limité à  $(N-X)$ .

Déf. 15.31.  $S(E)$  a un *degré d'intégration au moins égal à 6* si et seulement si : (a)  $S(E)$  est une représentation intégrée, (b) la structure d'intégration associée à  $S(E)$  est bien articulée.

Dans une structure bien articulée, toutes les unités symboliques d'un niveau  $X$  peuvent être réunies dans un plan actif avec le code d'accès qui leur est commun. Par exemple, si la clef centrale (au niveau 1) symbolise un but

---

<sup>191</sup> Ou, plus généralement pour le *working self* (Conway et al., 2004).

(e. g., résoudre un problème P), au niveau 2 peuvent figurer (N-1) sous-buts, et la complétude de la décomposition en sous-buts peut apparaître immédiatement en un seul plan actif réunissant les (N-1) sous-buts avec le but.

Les structures bien articulées paradigmatiques sont les arbres à N niveaux où la clef centrale constitue la racine et où chaque nœud de niveau X a (N-X) nœuds-fils.

Supposons que N=7, en admettant que le nombre maximal de symboles présents syntaxiquement dans un fragment analogique élémentaire correspond au nombre d'éléments en mémoire à court terme tel que Miller (1956) l'avait évalué. Le nombre total d'éléments dans une structure symbolique bien articulée ne peut alors excéder 1957 :

$$1957 = 1 + 6 + (6 \times 5) + \dots + (6 \times 5 \times 4 \times 3 \times 2 \times 1)$$

Si chacun de ces éléments est un nœud de pli, 1957 plis élémentaires peuvent ainsi être coordonnés de façon bien articulée...

Bien entendu, il ne faut pas attacher une valeur excessive à un tel calcul abstrait. D'ailleurs, si le nombre d'éléments en mémoire à court terme est plutôt de l'ordre de N=3 à N=5 (Cowan, 2001 ; Jiang et al., 2000), une structure bien articulée ne comportera au plus qu'entre 5 et 65 éléments :

$$5 = 1 + 2 + (2 \times 1)$$

$$65 = 1 + 4 + (4 \times 3) + (4 \times 3 \times 2) + (4 \times 3 \times 2 \times 1)$$

De plus, des structures comportant plus de symboles qu'une structure bien articulée, mais n'assurant pas une unité aussi stricte, peuvent être plus utiles dans de nombreux contextes. D'une façon générale, en psychologie, il importe peu de fournir une borne exacte à la taille d'une structure symbolique, bien articulée ou non. Dans la vie quotidienne, il est nécessaire d'utiliser des fragments de toile organisés de façon éminemment variable.<sup>192</sup>

---

<sup>192</sup> Par exemple, dans le *Sophiste* de Platon, les définitions dialectiques reposent sur des arbres à deux branches avec autant de niveaux de profondeur que nécessaire.

## CHAPITRE 16 : INTEGRATION D'UN EVENEMENT (I) — TENSIONS POTENTIELLES ET PROCESSUS D'ELABORATION

Un espace subjectif ne cesse de se reconfigurer en fonction des évènements rencontrés au cours de la navigation mentale, d'où une évolution incessante des chemins mentaux possibles. Mais comment rendre compte précisément de l'interaction entre un événement et l'espace subjectif ? Comment un événement s'intègre-t-il dans l'espace mental ? Comment l'espace mental en est-il modifié ?

Les impulsions déclenchées par un événement impliquent une série de transformations de la structure active. Or les tensions ainsi suscitées peuvent perturber la qualité de l'intégration, et la dynamique de présentification de contenus impose de prendre en compte non seulement les tensions actuelles mais aussi les tensions potentielles induites par la structure de l'espace mental, celles-ci étant susceptibles de s'actualiser en raison de l'impact des impulsions. Peut-on alors définir une intégration "complète" ? Une intégration "suffisante" ? L'intégration d'un événement est-elle définitive ou des remaniements sont-ils possibles à l'occasion d'évènements ultérieurs ?

Nous définissons ici quelques outils permettant de préciser les processus d'intégration d'un événement dans l'espace subjectif.<sup>193</sup> L'importance centrale de ces questions pour la navigation mentale nous conduira à les approfondir dans le chapitre suivant.

### 1. Tension sur un espace de représentation

Nous avons introduit au chapitre 1 une notion de *tension (actuelle)* exercée sur la structure active (déf. 12.19) afin de décrire le flux des contenus en

---

<sup>193</sup> Ce chapitre reprend en partie des éléments introduits dans Plagnol (2004).



fenêtre de présence. Rappelons que ce flux est régi par un principe de minimalisation de la tension (principe de solution), de telle sorte qu'un système mental cherche continuellement de nouvelles solutions. La tension serait minimale si tous les éléments actifs pouvaient être co-déployés en un seul plan actif (aux plissements près s'ils relèvent de plusieurs mondes). A un instant donné seuls comptent les éléments actifs quand à la tension actuelle exercée, mais, en raison de la présentification incessante de nouveaux contenus, il nous faut aussi, pour rendre compte de la dynamique de navigation, pouvoir préciser la tension virtuelle exercée sur un(e partie de l'espace de représentation.

Déf. 16.1a. Soit une zone  $Z$  non fragmentée de l'espace de représentation et se rapportant à un même monde : la *tension (virtuelle)* exercée sur  $Z$  est définie par le nombre des déplis qui constituent  $Z$ .

Selon la définition 16.1a, plus un fragment d'espace de représentation se rapportant à un même monde comporte de déplis, c'est-à-dire est plié, plus sa tension est élevée. Un déploiement analogique maximal correspond à une tension minimale.

Lorsqu'une zone de l'espace de représentation se rapporte à plusieurs mondes possibles, il faut tenir compte des plissements : des contenus relevant de mondes différents ne peuvent en principe entrer en tension. (Il n'y a pas de tension entre le monde de l'*Odyssée* et le monde d'*Hamlet*.<sup>194</sup>) Nous admettrons pour simplifier que la tension de l'espace global est égale à la tension la plus élevée sur l'ensemble des sous-espace(s) correspondant aux différents mondes.

Déf. 16.1b. Soit une zone  $Z$  non fragmentée de l'espace de représentation qui se rapporte à  $n$  mondes possibles différents,  $\{E_1, \dots, E_n\}$  l'ensemble des sous-espaces de  $Z$  correspondant à ces mondes,  $(T_1, \dots, T_n)$  les tensions

---

<sup>194</sup> Il peut exister des connexions « sémantiques » entre deux mondes (e.g., des analogies peuvent être faites entre la situation de Télémaque et celle d'Hamlet), d'où des tensions possibles (e.g., contraste entre les réactions de Télémaque et d'Hamlet), mais qui ne relèvent pas de tensions « épisodiques » entre ces mondes comme tels et s'exercent sur un espace global plus étendu que l'union des deux mondes.

(virtuelles) correspondantes, et  $T$  la borne supérieure de  $\{T_1, \dots, T_n\}$ . La *tension (virtuelle)* exercée sur  $Z$  est définie par  $T$ .

Dans le cas d'un espace fragmenté, nous admettrons aussi pour simplifier que la tension de l'espace global est égal à la tension du fragment le plus tendu. (Intuitivement, un fragment  $F_1$  d'un espace  $S$  ne peut exercer de tension sur un autre fragment  $F_2$  de  $S$  si  $F_1$  et  $F_2$  ne sont pas connectés dans  $S$ .)

Déf. 16.1c. Soit une zone  $Z$  fragmentée de l'espace de représentation et  $T$  la borne supérieure de la tension sur l'ensemble des fragments constituant  $Z$  : la *tension (virtuelle)* exercée sur  $Z$  est définie par  $T$ .

Remarque 1. Deux fragments non connectés de l'espace de représentation fonctionnent donc comme s'ils relevaient de deux mondes différents, un peu comme la civilisation gauloise et la civilisation chinoise dans l'Antiquité étaient ignorantes l'une de l'autre.<sup>195</sup>

Un fragment d'espace de représentation  $F$  est virtuel, de sorte que sa tension est virtuelle, mais quand certains éléments de  $F$  sont présentifiés, une tension actuelle (réelle) peut s'exercer sur la structure active, actualisée par ces éléments, en fonction des nœuds interférents et des éventuels arrière-plan ou plan interférent suscités. Plus la tension virtuelle sur  $F$  est élevée, plus grande est la probabilité que la tension soit élevée sur la structure active. Il est donc utile d'introduire la notion de tension potentielle :

Défs. 16.2-16.4. Soit  $S$  un système mental de représentation et  $E$  l'espace associé à  $S$ . Une tension *potentielle* est une tension non réelle mais pouvant être actualisée dans la structure active de  $S$ . Une *tension potentielle interne* est due à une incompatibilité (i.e., une non-unifiabilité analogique dans  $E$  [déf. 4.2]) entre deux zones de  $E$ . Une *tension potentielle externe* est due à une

---

<sup>195</sup> Il peut arriver que deux fragments de l'espace de représentation se rapportant à un même monde  $M$  soient sans connexion entre eux (ou tout au moins sans connexion fonctionnelle), même si en général au moins un nœud de monde nommant  $M$  les connecte.

incompatibilité entre une zone de  $E$  et un évènement externe  $Ev$  susceptible de survenir.<sup>196</sup>

Remarque 2. Lorsque deux fragments relevant de mondes différents sont marqués comme tels, c'est-à-dire qu'un plissement est bien marqué entre eux grâce à des nœuds de mondes, la tension virtuelle est nulle (déf. 16.1b). Cependant les tensions potentielles sont non nulles en raison du coût de la compartimentation fonctionnelle (déf. 5.1) à assurer entre ces fragments lorsqu'ils sont activés.<sup>197</sup>

Une solution pour un (fragment d')espace de représentation  $S$  peut ne pas l'être pour un (fragment d')espace  $S'$  englobant  $S$ .

Défs. 16.5-16.8. Soit  $E$  un (fragment d')espace de représentation et  $P$  une partie quelconque de  $E$ . La *tension globale de  $E$*  est la tension exercée sur l'ensemble de  $E$ . La *tension locale de  $P$  (relativement à  $E$ )* est la tension exercée sur  $P$  considérée comme partie de  $E$ . Une *solution globale pour  $E$*  est une solution réduisant la tension globale sur  $E$ . Une *solution locale pour  $P$  (relativement à  $E$ )* est une solution réduisant la tension sur  $P$  considérée comme partie de  $E$ .

Pour mieux mettre en relief l'intérêt de ces notions, introduisons encore la notion d'espace actif :

Déf. 16.9. L'*espace actif* est l'ensemble des fragments de l'espace de représentation qui constituent la structure active et tel que, par convention, chaque nœud interférent correspond à un e-pli spécial non unifié analogiquement aux autres e-plis de l'espace actif.

---

<sup>196</sup> Un évènement externe est un évènement non entièrement issu d'une projection. Pour une tension potentielle externe, l'incompatibilité est bien sûre relative à l'espace  $(E \cup Ev)$  incluant l'évènement, c'est-à-dire qu'il y a non-unifiabilité analogique entre une zone de  $E$  et  $Ev$  dans  $(E \cup Ev)$ .

<sup>197</sup> Rappelons par ailleurs qu'un plissement peut s'effacer dans certaines conditions, ce qui suscite alors un brouillage de la structure modale et des tensions fortes avec des conflits — voir chapitre 5 et § 13.2.1.

L'espace actif est donc l'ensemble d'e-plis constitué par le plan de travail, l'arrière-plan et/ou le plan interférent s'ils existent, et les e-plis spéciaux attribués aux nœuds interférents. La convention retenue dans la définition 16.9 permet d'attribuer une tension virtuelle à l'espace actif.

Limitons-nous d'abord au cas où tous les éléments actifs se rapportent au monde réel. Le principe de solution tend à faire évoluer l'espace actif vers une représentation analogique unifiante, c'est-à-dire un dépli unique, la tension actuelle sur la structure active étant minimale si ce dépli unique est condensé en un seul e-pli déployé dans un seul plan actif. Mais un tel déploiement unique est en règle impossible, car le flux d'événements entraîne continuellement l'activation de nouveaux éléments : il existe donc toujours un arrière-plan et/ou des nœuds interférents, voire un plan interférent.

Si les éléments actifs réfèrent à plusieurs mondes (e.g., spectacle de théâtre, activité de *pretense*, sortie d'un rêve...), le principe de solution tend à faire évoluer l'espace actif vers une série de déplis correspondant aux différents mondes. Cependant, en raison du « coût » de la compartimentation, accru si celle-ci est active, il est rare de juxtaposer dans le plan de travail des éléments se rapportant à des mondes différents — pensons à une représentation théâtrale : nous effectuons en règle un va-et-vient entre le monde de la pièce et le réel perçu. Le plan de travail est donc généralement « pris » par un seul monde, le plan secondaire par un autre, auxquels s'ajoutent d'éventuels éléments dans l'arrière-plan, voire des nœuds/plan interférents. Un déploiement unique est donc *a fortiori* impossible : la compartimentation nécessaire suffit à imposer un arrière-plan et/ou des nœuds interférents (voire un plan interférent).

Qu'un ou plusieurs mondes soient en jeu, l'espace actif n'est qu'une partie très réduite de l'espace subjectif entier. La tendance à unifier analogiquement l'espace actif (aux plissements modaux près) peut se faire au détriment d'autres zones. Une solution réorganise la trame de façon à déterminer une solution locale pour l'espace actif, mais la tension globale de la configuration peut augmenter car les éléments de la trame sont associés de multiples façons et peuvent contribuer à de nombreux plis élémentaires. La configuration d'un espace plus global peut donc évoluer vers une

complexification — i.e., une augmentation du nombre de déplis constituant cette configuration, sans que cela ne corresponde à des plissements —, ceci en raison même du principe de solution.<sup>198</sup>

Remarque 3. Comme le focus attentionnel offre seulement un point de vue très local sur la configuration, un sujet ne peut savoir si une solution est globale pour son espace de représentation entier.

Déf. 16.10. Un *choc* est un évènement qui impose une restructuration globale de l'espace mental, aucune solution locale stable n'existant dans la configuration antérieure au choc.

Un choc survient généralement par conflit entre un événement et des zones centrales de l'espace subjectif.

## 2. Processus d'élaboration

La solution à une impulsion nécessite une désactivation des composantes de l'évènement l'ayant déclenché, ce qui dépend des possibilités d'intégration unifiée de ces composantes à l'espace subjectif déployable à partir de la trame.

Rappelons que l'*élaboration* d'un évènement E (déf. 12.26) est ce qui permet de passer du fragment analogique constituant E à une trame codant certains aspects de E, tandis que d'autres aspects sont "oubliés". L'élaboration repose donc essentiellement sur la formation d'une trame par abstraction. En fonction des types d'abstraction faible ou forte disponibles<sup>199</sup>, on peut distinguer deux types de processus intervenant dans l'élaboration :

---

<sup>198</sup> Des compartimentations défensives par clivage peuvent induire un accroissement artificiel des plissements (e.g., trouble dissociatif). Des fragmentations défensives peuvent également se produire (e.g., trouble psychotique). Dans de tels cas, la tension sur la configuration n'augmente pas nécessairement dans l'immédiat, mais les tensions potentielles sont très importantes (voir Plagnol, 2005).

<sup>199</sup> Voir la terminologie posée à la fin du § 12.3.1.

1. Des *processus pré-analytiques* liés à l'abstraction faible (semi-automatique) ou aux mécanismes associatifs induits. En effet, un événement E génère des mécanismes automatiques d'association par la trame, notamment dès qu'une unité symbolique est attribuée à E (ou à des éléments de E) par abstraction et constitue E (ou certains de ses éléments) comme objet, c'est-à-dire comme pôle d'unité de composantes analogiques.

Exemples. Soit P un percept relatif à un chat inconnu I : lorsque I est constitué comme objet par abstraction à partir de P, un nœud  $N_i$  lui est attribué, et C est quasi-immédiatement catégorisé sortalement comme chat, c'est-à-dire que le nœud  $N_i$  est connecté au nœud *chat* par l'intermédiaire duquel  $N_i$  peut être connecté à de multiples associations sur les chats. Soit P' le percept d'un chat connu subjectivement comme étant Max (avec un nœud en mémoire *Max*) : un nœud-occurrence  $Max-P'$  est attribué au percept, connecté au nœud *Max*, et des associations avec *chat*, *Tom* ou *voisine* peuvent être générées.

2. Des *processus analytiques* liés à l'abstraction forte. En effet, rappelons que des ressources analytiques sont associées au plan de travail et permettent une évaluation approfondie de l'information qu'il contient (§ 12.3.1). L'effet global de ces processus peut être conceptualisé comme un "scanning" de l'information contenue en plan de travail, étroitement associés à l'activité prédicative telle qu'elle se reflète dans l'usage d'un langage propositionnel. Une telle analyse développe la trame de travail et en renforce les connexions avec les structures symboliques formant la mémoire à long terme.

### 3. Soi, Je et Moi

Comment caractériser la partie de l'espace subjectif associée aux processus analytiques ? Les notions familières de Soi, de Je et de Moi se révèlent ici d'autant plus utiles que l'on peut leur conférer des acceptions précises dans notre cadre conceptuel.

Rappel 1. La *trame principale* est constituée par les fragments symboliques formés ou renforcés par les processus analytiques (déf. 12. 17).

Déf. 16.11. L'*espace principal* est la partie de l'espace de représentation structurée par la trame principale.

Scolie. La trame principale fonde l'unité de base d'un sujet : les processus analytiques, en renforçant par abstraction forte la ré-identification des composantes analogiques, ont une contribution décisive pour l'unification des expériences dans un flux continu. La trame principale, à la fois unifiée et unifiante, est donc en principe un tout unique <sup>200</sup>, ce qui sous-tend le sentiment de l'unité du Soi. Certes, un lien de la trame s'affaiblit progressivement s'il n'est jamais renforcé, même s'il s'agit de la trame principale, mais, en principe, cet effacement est assez lent pour qu'il y ait une continuité apparente entre les trames principales des configurations successives.

Déf. 16.12. Le *Soi* est le pôle d'unité des expériences analysées, pôle qui constitue l'identité basique du sujet. Une unité symbolique associée au Soi peut être considérée comme une *clef centrale* (déf. 15.19) de l'histoire du sujet, c'est-à-dire comme un nœud associé à toutes les représentations constituant cette histoire.

Rappel 2. Nous avons vu qu'une modalisation mentale M était la saisie d'un fragment analogique A comme référant à un monde possible m :  $M = (m, A)$  (§ 13.2.1). En particulier, certaines modalisations sont constituées par l'attribution de contenus de représentation à des sujets et à chaque sujet est attribué un monde intégrant ces contenus, constituant "son" monde <sup>201</sup>.

---

<sup>200</sup> Les syndrome psychotiques ou certains syndromes neurologiques sont marqués par une violation de ce principe.

<sup>201</sup> Plus exactement, un univers de mondes est attribué à un sujet S, avec des emboîtements possibles à partir du niveau « zéro » constitué par le monde actuel attribué à S.

Déf. 16.13. Le *Je* est le pôle d'unité des contenus de représentations qui sont attribuées au Soi.

Le *Je* est donc le monde auto-attribué au Soi, le symbole "*Je*" étant la clef modale de ce monde.

Remarque 1. La modalisation mentale demande des ressources analytiques et est liée à la capacité de métareprésentation par laquelle les unités hautement actives du focus attentionnel, par une boucle de saisie récurrente, peuvent saisir un fragment analogique comme représentation.<sup>202</sup> S'agissant du *Je*, sa constitution est en pratique indissociable de la métareprésentation de Soi, et le *Je* pourrait donc être défini également comme le pôle d'unité des métareprésentations qui représentent des composantes de représentation attribuées au Soi.

Les unités les plus hautement actives du focus attentionnel, par la boucle de rétroaction, peuvent s'accompagner de l'expérience réflexive de la conscience (§ 12.3.1).

Rappel 3. La *trame consciente* est l'ensemble des fragments symboliques constitués lors d'une saisie réflexive qui s'est accompagnée du phénomène subjectif de *conscience* (déf. 12.18).

Défs. 16.14-16.15. L'*espace conscient* est la partie de l'espace principal structurée par la trame consciente. Le *Moi* est le pôle d'unité des expériences réflexives conscientes (expériences qui sont auto-attribuées en raison même de la saisie réflexive).

Remarque 2. Les définitions 12.18 et 16.14, d'allure circulaire, renvoient au phénomène premier de l'expérience subjective de la conscience à entendre en un sens cartésien (Descartes, 1637/1953a, 1647/1953b).

---

<sup>202</sup> En le marquant par un nœud de la trame le référant à un système de représentation donnant tel univers — cf. § 6.1.4 et note 157 du § 13.2.1.



#### 4. Profondeur d'analyse et oubli

Introduisons maintenant quelques outils pour rendre compte de la transformation d'un événement au fur et à mesure de son intégration (toujours partielle) dans l'espace mental à partir des stimulations initiales.

Déf. 16.16. Soit un événement E. La *représentation de surface* de E est sa représentation analogique initiale en plan de travail, avant élaboration.

La représentation de surface est par définition analogiquement déployée pour le sujet, mais repose déjà sur des codages symboliques complexes exprimés dans des cartes neuronales.<sup>203</sup> (Comme une image sur un écran d'ordinateur repose sur des codages digitaux complexes exprimés dans des cartes électroniques.)

Déf. 16.17. La *forme élémentaire* d'un événement est le codage symbolique sous-jacent à sa représentation de surface.

Le codage constitué par la forme élémentaire est coûteux pour la mémoire et généralement inutile à conserver dans la mesure où l'apparence de surface est rarement utile dans sa totalité. Les traitements associatifs et analytiques permettent de passer de la représentation de surface à un codage symbolique élaboré résumant les caractéristiques essentielles de l'évènement, tandis que les informations inessentiels ou facilement reconstituables peuvent être oubliées.

Exemple 1 (Plagnol, 2004). La plupart des chats se présentant visuellement à moi dans la rue, confrontés à mon espace subjectif, ne

---

<sup>203</sup> La théorie de la fondation analogique est une théorie directe de la représentation au sens où les contenus représentés sont directement présents par analogie (et même identité) dans les représentations. Par exemple, la perception est directe, en accord avec Gibson (1979/1986). Cependant les processus de formation des composantes analogiques de représentation peuvent impliquer de multiples étapes avec des codages successifs.

demandent qu'à être catégorisés comme chat avant d'être oubliés. La représentation en mémoire à long terme d'un tel chat anonyme est ainsi peu coûteuse, un seul nœud  $N_c$  lui étant automatiquement attribué par abstraction faible et connecté à un nœud-type *chat*. Parfois, un chat Z dans la rue peut distraire mes ressources analytiques au point de sortir de l'anonymat et de susciter une abstraction forte avec le codage  $chat(Z)$  dans ma trame principale, tout le reste étant oublié.

Plus rarement, l'interaction d'un chat spécifique avec ma mémoire m'impose le stockage d'informations plus complexes. Par exemple, il peut m'être utile de savoir que le chat de ma voisine s'appelle "Max", et plus tard, si ma voisine me parle d'un certain Max, l'information propositionnelle  $chat(Max)$  est réactivée en moi, ce qui active ensuite par l'intermédiaire de ma trame mnésique quelques connaissances générales sur les chats et me permet d'obtenir une projection de chat suffisante pour affronter la plupart des situations avec ma voisine.

Outre le traitement pré-analytique, la représentation de surface est l'objet d'un traitement analytique plus ou moins profond. L'analyse d'un événement est limitée par de multiples facteurs : directions du flux associatif, disponibilité des ressources, stratégies conscientes... Il peut donc arriver qu'un événement ne soit pas élaboré de façon à parvenir à une intégration harmonieuse, d'où des tensions persistantes, soit actuelles, soit potentielles.

Défs. 16.18-16.19. Le traitement d'un événement E est *incomplet* si son traitement en chambre intégrative doit être interrompu, alors que le potentiel de présentification de la trame ébauchée pour E n'est pas déchargé. Le traitement de E est *complet* dans le cas contraire.

Un événement E suscite un traitement incomplet lorsque les ressources intégratives pour traiter E sont captées par d'autres événements, tandis que le potentiel de présentification de E est maintenu à un seuil significatif. Un tel maintien peut être lié à plusieurs facteurs : résonances circulaires que E suscite à travers la trame, persistance des sources d'excitation sous-jacentes (e.g., centres de la faim, centres cérébro-sexuels...), conflits traumatiques

induisant des processus de défense, décisions conscientes... Lorsque le traitement d'un évènement E est incomplet, des fragments non traités de E passent à l'état interférent ou quiescent, ce qui a pour inconvénient un stockage coûteux d'informations non pertinentes.

Quand le traitement d'un évènement E est complet, les fragments non tramés/intégrés de E disparaissent totalement de la mémoire.

Déf. 16.20. L'*oubli* est la disparition totale d'une information de la mémoire.

Exemple 2. Supposons que je me promène sur le quai d'un port de mer, "séjour charmant pour une âme fatiguée des luttes de la vie" <sup>204</sup> :

(1) La plupart des voiliers resteront dans mon plan secondaire et s'intègrent de façon lisse à un univers familier, sans même être abstraits du paysage et il n'y en aura aucune trace dans ma mémoire.

(2) Certains des voiliers, plus saillants pour moi en raison de tel ou tel détail inhabituel ou mouvement en premier plan, susciteront chez moi une brève attention pré-consciente, avec attribution d'un symbole nominal, avant de sombrer dans l'oubli hormis la trace de cette brève identification.

(3) Un yacht d'une longueur étonnante pourra capter mon plan de travail quelques instants, ne pouvant être unifié de façon immédiate à mon espace mental ; peut-être alors réactiverai-je dans ma mémoire le titre d'une gazette locale mentionnant la présence de telle milliardaire sur la côte, de sorte qu'un scénario unifiera cet évènement au reste de mon espace subjectif. En raison du traitement plus élaboré que je lui aurai consacré, je conserverai en mémoire une trace partielle du yacht (ébauchant par exemple sa longueur).

(4) La vision d'un voilier en flammes sombrant corps et biens parmi les hurlements des noyés sera probablement une scène heurtant de multiples aspects de mon univers familier, voire constituera un choc (déf. 16.10) en contredisant les piliers centraux de cet univers. Son intégration à mon espace mental demandera une élaboration approfondie, voire une restructuration globale, peut-être impossible avant longtemps en raison de la captation de mes ressources par des tâches plus urgentes ou en raison d'un conflit assez

---

<sup>204</sup> Ch. Baudelaire, "Le Port", in *Petits poèmes en prose* (1869).

traumatique pour induire des processus de défense. Dans un tel cas, l'élaboration sera incomplète. A l'extrême cette scène hantera à l'identique ma mémoire (syndrome traumatique de répétition <sup>205</sup>).

(5) Un "énorme navire, tout chargé de richesses..." s'embarquant pour "un vrai pays de Cocagne où tout est beau, riche..." ranimera peut-être en moi l'"infini des sensations" et des myriades de pensées, suscitant des résonances telles que là encore son traitement sera nécessairement incomplet.

Remarque. Le traitement complet d'un évènement peut demander une évaluation de ses conséquences positives ou négatives, notamment en fonction des réactions à cet évènement et des scénarios qui en sont issus. Une telle évaluation repose sur des simulations anticipantes et demande donc une modalisation.

Déf. 16.21. L'analyse d'un évènement E est *insuffisante* si son élaboration, bien que complète, doit être délaissée malgré des tensions potentielles importantes, de telle sorte qu'une élaboration supplémentaire serait nécessaire pour une intégration plus satisfaisante.

Des tensions potentielles externes (déf. 16.4) sont favorisées si l'élaboration d'aspects importants de E n'a pu être faite et que ces aspects ont été oubliés, d'où un risque de conflit lors de circonstances ultérieures, tandis que des tensions potentielles internes (déf. 16.3) surviennent si certains aspects de E heurtent d'autres fragments de l'espace de représentation peu actifs sur le moment mais réactivables à l'occasion de circonstances ultérieures.

Exemple 3. Reprenons la contemplation des navires dans un port :

(1) Supposons que capitaine du port de Marseille pressé par mille tâches, j'aperçoive un navire et que j'enregistre son nom, le *Grand Saint-Antoine*, sans remarquer un rat s'évadant de la cale : traitement insuffisant et tensions potentielles externes si c'est la Peste Noire...

---

<sup>205</sup> Voir Plagnol (2002b, 2004).

(2) Supposons que me promenant sur les quais de la Seine, j'entende le « plouf » d'un corps humain qui tombe à l'eau, mais que je me détourne en laissant à d'autres le soin d'approfondir.<sup>206</sup> Rentré chez moi, le mouvement de mon âme réactive le « plouf » et ceci finit par hanter ma vie. Mieux eût valu pour moi approfondir l'évaluation du « plouf » sans négliger les tensions potentielles internes qu'il pouvait susciter...

La complétude et la suffisance du traitement d'un objet n'ont pas un caractère absolu, car le traitement d'un objet peut théoriquement être poursuivi à l'infini.<sup>207</sup> De plus, un événement d'abord intégré sans difficulté après une analyse complète et suffisante lors de son traitement initial peut "après-coup" (Freud) devenir conflictuel en fonction des remaniements ultérieurs de l'espace de représentation. Le traitement d'un événement reste en fait toujours essentiellement *inachevé*.

-----

---

<sup>206</sup> Voir A. Camus, *La Chute* (1956).

<sup>207</sup> Selon Conway et al. (2004, p. 495), une période de deux ans peut être nécessaire pour intégrer un souvenir épisodique dans les structures de la mémoire, voire davantage tant que les buts auxquels ce souvenir est relié ne sont pas achevés ou abandonnés.

## CHAPITRE 17 : INTEGRATION D'UN EVENEMENT (II) — OBJETS ET TYPES DE SOLUTION

Dans le chapitre précédent, nous avons envisagé l'élaboration d'un évènement E indépendamment des évènements qui succèdent à E. Or, l'impulsion induite par E, c'est-à-dire le flux d'activation sous-tendant la série de transformations de la structure active suscitée par E (déf. 12.24), provoque elle-même une cascade d'évènements, c'est-à-dire de situations nouvelles présentifiées en plan de travail, chacune pouvant relancer une nouvelle impulsion.

Cependant, certains évènements ont un impact plus puissant que d'autres. Certaines impulsions semblent aussitôt s'évanouir, submergées par une impulsion contraire ou dissoutes dans un flux de présentation toujours changeant ; d'autres se réorientent en fonction des *courants* traversant l'espace subjectif ; d'autres sont associées à une vague puissante de *désir* qui polarise la vie mentale sur un objet parfois des années durant ; d'autres encore restent contenues dans les bornes de scénarios balisés, voire se figent dans des schémas rigides...

Comment une impulsion se fixe-t-elle sur un objet ? Qu'est-ce qu'un courant pour l'univers mental ? Comment définir la notion de désir dans notre cadre conceptuel ? Dans ce chapitre, nous introduisons des outils permettant d'affiner l'étude des interactions entre un évènement et un espace subjectif.<sup>208</sup>

### 1. Objets-a

---

<sup>208</sup> Ce chapitre reprend largement des notions introduites dans Plagnol (2004).

Soit un évènement initial E suscitant une impulsion I. E excite certains fragments de la trame. Selon le principe de solution, les fragments excités par E tendent à se déployer analogiquement par projection. Parmi les plans successifs induits par I et intégrant des éléments projectifs, l'un d'entre eux peut condenser les potentiels de présentification, en raison des fragments de toile auxquels il est associé, de telle sorte qu'il tend à se maintenir (en fenêtre de présence) : le flux d'activation déterminé par la structure de la trame se polarise sur ce plan.

Déf. 17.1. L'*objet-a* associé à une impulsion I issue d'un évènement E est un fragment analogique A intégrant des fragments projectifs excités par I et tel que le flux d'activation (initié par I puis déterminé par le fragment de toile associé à A) tend à maintenir A dans la fenêtre de présence.

Exemple 1 (D'après M. Pagnol, *Fanny*). Marius se promène sur le port et assiste à l'arrivée de *La Malaisie*. Cet évènement suscite une puissante impulsion interagissant avec sa mémoire (récits entendus dans son enfance, lecture de *Robinson Crusoé*, de *l'Ile au Trésor*, de *Lord Jim*...). Brusquement, l'image idéalisée de *La Malaisie* abordant une île de légende, lui-même à la proue pistolet au poing, se projette dans sa fenêtre de présence... Marius ne peut se détacher de cette image : malgré des impulsions contraires (visions de sa fiancée en pleurs, de la colère de son père...) tout l'y ramène. Une telle image idéalisée de *La Malaisie* est pour Marius un objet-a associé à l'impulsion déclenchée par le percept initial du navire.

Remarque 1. Toute impulsion ne suscite pas un objet-a. Tout dépend des résonances de l'évènement initial à travers la trame et de la rencontre d'autres impulsions. Par ailleurs, l'attribution d'un objet-a à un évènement déclenchant unique n'a souvent guère de pertinence, plusieurs évènements ayant pu intervenir dans sa détermination.

Remarque 2. La condition de "tendance au maintien" énoncée dans la définition ci-dessus entraîne en principe l'unicité de l'objet-a. Mais la vie mentale est souvent surprenante et non exempte de feux d'artifice : dans

certains cas, plusieurs objets-a peuvent exister à partir d'un même évènement initial.

Plusieurs propriétés d'un objet-a méritent d'être distinguées :

1. Condensation. L'objet-a est au confluent des multiples perturbations modifiant les zones actives de la mémoire : flux perceptif, sources physiologiques d'excitation (e.g., centres de la faim, centres cérébro-sexuels...), processus associatifs, processus analytiques et conscients... L'objet-a peut éventuellement coïncider avec l'évènement initial de l'impulsion — e.g., la rencontre d'un beau navire peut fixer immédiatement le plan de travail d'un sujet affamé d'aventures — mais, dans les cas intéressants chez les humains, l'objet-a est déterminé par une interaction profonde de l'espace de représentation avec l'évènement. En particulier, la détermination de l'objet-a peut être modifiée par la présence de fragments quiescents ou interférents, par des zones de tensions potentielles ranimées à partir de l'évènement initial, et de façon générale, par tout ce que l'impulsion peut susciter quant à des décharges tensionnelles, éventuellement après réactivation de zones éteintes.

2. Attraction et polarisation. Par définition un objet-a tend à se maintenir dans la fenêtre de présence et correspond à un puits au moins local du potentiel global de présentification de la trame. Son éloignement éventuel suscite une tension, son retour un apaisement : l'objet-a tend à être représenté. Un objet-a exerce donc une attraction sur le flux d'activation et peut infléchir ce flux (s'il ne le capte entièrement) vers une direction nouvelle, comme une étoile détourne par gravitation la course d'un vaisseau spatial.<sup>209</sup>

3. Cristallisation. Un objet-a, en se situant à la croisée de multiples voies de décharge des potentiels de présentification, constitue un carrefour pour l'infinité des chemins possibles dans l'espace subjectif, et tend à agréger autour de lui des fragments épars de cet espace. On peut parler de

<sup>209</sup> Remarquons que de tels effets d'attraction se produisent même si d'autres objets plus puissants détournent vers eux-mêmes le flux d'activation. (L'attraction exercée par le Soleil n'annule pas l'attraction exercée par la Terre.)



*cristallisation* pour cette agrégation de bribes de contenu autour d'un objet-a, liée à sa stase en fenêtre de présence.<sup>210</sup> (Par exemple, l'image d'une Béatrice entrevue à 9 ans qui attire autour d'elle percepts et images féminines tout au long de la vie.)

Tout se passe donc comme si le flux de présentification se densifiait autour de l'objet-a. Une distinction s'impose alors :

a. Soit l'objet-a induit une fermeture de l'espace subjectif autour de lui. La cristallisation tourne à la glaciation : l'agrégation autour de l'objet-a est destructrice car l'objet-a exerce une attraction obnubilante.

Déf. 17.2. Un pli élémentaire *fascinant* est un objet-a dans lequel le sujet tend à s'absorber, c'est-à-dire que l'espace subjectif tend à se fermer sur l'objet-a.

Scolie. Tout objet-a, de par la stase en fenêtre de présence qu'il implique par définition, exerce une certaine fascination. Cette fascination peut être extrême dans certaines solutions pathologiques.<sup>211</sup> Par exemple dans certaines perversions, la fascination entraîne un *craving* addictif envers l'objet défendu.

b. Soit l'objet-a est au contraire un centre actif d'échanges, un carrefour accueillant qui structure l'exploration du monde. La cristallisation est alors floraison : l'objet-a peut être perdu et retrouvé sans tensions excessives, tout se passe comme si sa présence ouvrait chaque fois de nouvelles *portes* dans l'univers mental.

Déf. 17.3. Une *porte* est une occurrence de pli élémentaire dont l'actualisation en plan de travail (ou « ouverture » ) amorce le frayage d'un nouveau chemin dans l'espace de représentation.

<sup>210</sup> A l'instar de ce que Stendhal décrivait en amour (*De l'Amour*, 1822).

<sup>211</sup> Voir *infra* (§ 17.3.1) les solutions primitives et primaires, ainsi que les syndromes psychotiques et addictifs dans Plagnol (2004).

Un objet-a n'est pas issu nécessairement de percepts visuels, auditifs, haptiques ou autres : le prisonnier d'un caisson sensoriel ou l'homme volant d'Avicenne présentent des objets-a par projection, l'*insight* d'un mathématicien ou d'un mystique repose sur un objet-a constitué souvent sans aucun élément perceptif, etc. Néanmoins, le monde sensible est une source permanente et illimitée d'objets-a susceptibles d'ouvrir l'espace de représentation.

Déf. 17.4. Une *rencontre* est la présentation *perceptive* d'un objet-a.

Théorème des portes. Toute rencontre peut ouvrir des portes.

Preuve. Soit C la configuration de l'espace subjectif E antérieure à une rencontre R où apparaît l'objet-a  $O_a$  :

1.  $O_a$  se présente en R de façon nouvelle : même si  $O_a$  a déjà été rencontré dans E,  $O_a$  se montre en R selon une nouvelle perspective, dans un nouveau contexte mental, à un nouvel instant. Cette nouvelle présentation était sans antécédent possible dans E — même si R suscite une sensation de « déjà vu », le « déjà » suffit à modifier le contexte mental — et n'était pas projetable à partir de C. Ainsi, le « voisinage » de  $O_a$  n'étant pas reproductible, chaque présentation de  $O_a$  est essentiellement singulière.

2. La stase des flux d'activation autour de  $O_a$  implique une polarisation suffisante des ressources (notamment analytiques) pour que la trame associée à  $O_a$  permette le *frayage de chemins* à partir de R.

3. Ces chemins étaient inexistantes dans C. En effet, ils n'auraient pu être frayés sans ce qui s'est donné *perceptivement* (donc comme appui externe) à travers la nouvelle présentation constituant la rencontre R. Celle-ci ouvre donc bien une porte selon la définition 17.3.

Exemple 2. Soit le tableau de *La Joconde* au Louvre. Lorsque je le regarde, même pour la 1000<sup>ème</sup> fois, ce portrait peut frapper suffisamment mon psychisme pour se maintenir dans ma fenêtre de présence et constituer un objet-a. Chaque regard que je jette sur *La Joconde* peut constituer ainsi une rencontre. Chacune de ces rencontres survient dans un nouvel

environnement (e.g., une variation d'éclairage, fût-elle infime), se produit au sein d'une « nouvelle » mémoire (j'ai changé entre le 999<sup>e</sup> et le 1000<sup>e</sup> regard, ne serait-ce que parce que  $999 \neq 1000$ ), et mobilise assez mes ressources mentales pour m'ouvrir potentiellement de nouveaux chemins.

Remarque 3. L'ouverture d'une porte à partir d'une rencontre n'est que possible. Une rencontre fascinante et/ou traumatique peut par exemple induire une fermeture de l'espace subjectif. D'autre part la très grande majorité des rencontres ne laisse pas le temps d'actualiser l'ouverture de portes. Le Théorème des Portes permet néanmoins de souligner le potentiel inhérent à toute rencontre — potentiel que l'Artiste sait déceler et ranimer, même pour les entités les plus ordinaires comme une paire de souliers ou des nénuphars. (De même, le psychologue pratique-t-il l'art de la rencontre humaine.<sup>212</sup>)

## 2. Objets harmoniques

L'ouverture de portes à partir d'un objet-a dépend de la possibilité d'insertion de traces de cet objet-a dans la trame. Une telle insertion nécessite que l'objet-a devienne un objet par attribution d'un symbole.

Déf. 17.5. L'*objectalisation* est l'attribution par abstraction d'une unité symbolique (i.e., un nœud dans la trame) à un objet-a (qui devient alors un *objet* proprement dit — déf. 0.28), éventuellement en le fédérant *via* cette unité symbolique à d'autres objets-a.

Tous les objets se donnent *via* des objets-a et, une fois constitués, polarisent plus ou moins l'activité mentale, modifiant la structuration du flux d'activation. En effet, lorsqu'une unité symbolique a constitué un objet, cet

---

<sup>212</sup> La rencontre d'un sujet doué de psychisme — avec échange des regards dans un double flux d'*himéros* (Platon, *Phèdre*), ou mieux encore, contact haptique — peut susciter une dynamique intersubjective infiniment plus puissante que celle amorcée par la rencontre du plus beau des tableaux (voir *infra*, chapitre 25).

objet peut induire lui-même directement une réexcitation *via* ses associations, notamment en "ranimant" des représentations quiescentes ou en réactivant des fragments symboliques de la mémoire à long-terme.

Déf. 17.6. La *puissance harmonique* d'un objet est définie par l'intensité et l'"étendue" des réexcitations qu'il suscite.

Un objet est d'autant plus harmonique qu'il commande de nombreux fragments de l'espace de représentation — étant à l'intersection de flux importants d'activation — et concentre des tensions sur cet espace en étant susceptible de "ranimer" de nombreux fragments latents ou sources de tensions potentielles.

Terminologie. Lorsque nous parlerons d'"objet harmonique", cela sous-entendra toujours une puissance harmonique élevée.

Scolie. Les deux notions d'objet-a et d'objet harmonique reflètent la dualité analogique/symbolique au cœur de la formation d'un univers de représentation :

- La dimension harmonique d'un objet, liée à son unité symbolique, multiplie la puissance des objets-a qu'il fédère et fait scintiller ceux-ci en une multitude d'éclats de lumière toujours renouvelés, compte tenu des innombrables variations perceptives/projectives à partir d'un même symbole selon le contexte actif de la trame (cf. § 14.3). Les objets-a associés à un objet peuvent ainsi être comparés aux facettes d'un diamant aux reflets potentiellement infinis.

- Symétriquement, tout objet doit s'incarner pour être présentifié, selon le principe de fondation analogique, et la notion d'objet-a correspond à une présentation assez stable de l'objet pour qu'il puisse être saisi.

Remarque 1. Tout objet-a n'entraîne pas nécessairement la constitution d'un objet, loin de là, en raison des évènements occurrents et du coût de l'abstraction.

Remarque 2. Nous admettrons pour simplifier qu'un même évènement E ne détermine la formation que d'*un* objet au plus. En effet, un objet est obtenu par polarisation autour d'un objet-a et concentre les potentiels de présentification. Une fois un objet présentifié à partir de E, la présentification d'un deuxième objet impliquerait une dispersion des potentiels, à l'encontre d'une telle concentration. La constitution de plusieurs objets à partir d'un même évènement E reste néanmoins possible (de même que la constitution de plusieurs objets-a — cf. remarque 2 du § 1), par exemple par confluence avec un nouvel évènement E', notamment si l'obtention d'une solution à E est difficile et demande un afflux de contenus présentifiés, ou dans certaines conditions pathologiques telle la présence de zones parasites interférentes (e.g., dans l'automatisme mental <sup>213</sup>).

Il existe pour un être humain une variété illimitée d'objets, ceux-ci étant dotés de puissances harmoniques fort différentes, du morceau de pain suscité par une impulsion brute de faim au sujet aimé pour l'éternité... Chez les humains adultes, les objets les plus harmoniques sont en règle des personnes ou des entités personnifiées. Selon l'intensité des objets harmoniques activés par les impulsions, des remaniements plus ou moins larges de l'espace de représentation sont nécessaires pour une solution.

## 2.1 Tension objectale et courants

Un objet-a est un fragment analogique qui tend à une stase en fenêtre de présence et agrège autour de lui différents fragments au cours du temps. Lors de la cristallisation, un noyau récurrentiel — une *forme* si l'on veut (Plagnol, 2005, ) — se détache jusqu'à l'abstraction objectivante avec constitution d'une unité symbolique. Un système mental étant par définition dynamique, une telle opération d'abstraction se réalise sur fond de différences se manifestant dans l'"environnement" changeant de l'objet-a, par exemple en raison d'une perspective perceptive mouvante, ou du flux

---

<sup>213</sup> Voir Plagnol (2004), chapitres VI et XIII.

associatif des représentations, ou tout simplement en raison de l'appréhension du temps qui s'écoule même en cas de fascination : l'objet-a est toujours saisi au sein d'un contexte mental mouvant et le noyau récurrentiel de l'objet-a est agrégé à différents éléments au cours de la cristallisation, ce d'autant que celle-ci est florissante.

Il faut donc distinguer l'objet-a de la succession de ses contextes de présentation C, C', C"... (une différence minimale entre deux éléments de cette série étant imposée par la temporalité). De plus, plusieurs objets-a peuvent constituer autant de facettes (déf. 7.1) d'un même objet. Un objet est ainsi le produit de l'unification symbolique de diverses facettes dont chacune peut elle-même apparaître dans la lumière de la fenêtre de présence selon une série mouvante de "reflets" différents.

La constitution d'un objet comme unité s'opère donc par abstraction à partir de séries de plis élémentaires. L'objectivation suppose toujours l'activation de plusieurs fragments non coplanaires, ce qui implique de supporter une certaine tension sur la structure active.

Déf. 17.7. La *tension préobjectale* est la tension suscitée par les fragments actifs d'un objet avant l'objectalisation les unifiant symboliquement.

La formation d'un nœud-unité constituant un objet unifie symboliquement différents fragments de l'espace subjectif en connectant leurs trames associées, ce d'autant que l'objet est plus harmonique. L'objet lui-même, bien qu'unifié symboliquement, demeure "multi-plis", c'est-à-dire qu'il constitue un complexe qui ne peut être totalement présent dans le plan de travail, et cette complexité implique par elle-même une tension actuelle lorsqu'un symbole de l'objet est activé.

Déf. 17.8. La *tension objectale* est la tension induite par la complexité d'un objet lorsque son symbole/nom est activé.

Tout objet est donc complexe et définit une zone de tension potentielle, voire quiescente ou interférente, ranimable par des événements externes ou par des sources psychiques et/ou somatiques. Ces complexes sont associés

de façon plus ou moins lâches à travers toute la trame. Ils dessinent ainsi une carte de *courants* parcourant l'espace subjectif et orientant les flux d'activation.

Déf. 17.9. Un *courant* est l'effet d'un ou plusieurs objets sur l'orientation du flux d'activation.

## 2.2 Pic objectal et pseudo-valuation

Outre la tension objectale qui est "interne" à l'objet, il existe une tension entre l'objet et ce qui lui est extérieur, c'est-à-dire le reste de la mémoire active : plan interférent éventuel (notamment perceptif), sources somatiques d'excitation, conflit entre les plans présentés de l'objet et d'autres fragments de représentation (par exemple, de nouveaux objets perceptifs ou réactivés), etc. Il existe notamment une tension en raison de la différence entre ce qui se donne de l'objet dans l'espace actif et les autres éléments de l'espace actif déterminant l'état du monde actuel (i.e., le réel subjectif) relativement à l'objet.<sup>214</sup>

Déf. 17.10. La *situation actuelle* est le fragment de l'espace actif déterminant l'état du monde actuel relativement à l'objet.

Déf. 17.11. La *tension différentielle* est la tension induite par la différence entre la situation actuelle et l'objet.

Une fois l'objet constitué en tant qu'unité, la tension reste donc élevée, en raison de la tension objectale et de la tension différentielle. De plus, les réexcitations harmoniques peuvent réactiver des zones quiescentes, de même que des zones de tensions potentielles qui s'actualisent, voire des

---

<sup>214</sup> Que l'objet appartienne ou non au monde actuel (pour l'espace subjectif — cf. déf. 1.3) ne change rien, ce qui compte étant la situation de l'objet relativement au présent de l'espace subjectif (i.e., son réel). Le sujet peut d'ailleurs être en immersion dans un autre monde de référence — e.g., le monde d'un film, d'un rêve... — que son monde actuel (et prend alors cet autre monde pour le monde actuel).

zones conflictuelles, et ce d'autant que la puissance harmonique est importante. Le développement de la réaction harmonique peut donc contribuer à accroître fortement la tension.<sup>215</sup>

Déf. 17.12. Soit un événement E et O un objet formé lors de l'impulsion issue de E. Le *pic objectal* consécutif à O est le degré de tension maximal entre la constitution de O et l'obtention d'une solution stable (apaisant les réexcitations et résolvant la double tension objectale et différentielle).

Remarque 1. Pourquoi constituer des symboles s'il faut franchir des pics de tension ? En fait, si les symboles impliquent la non-présence totale des objets, ils permettent aussi leur restitution partielle. Cette restitution partielle est essentielle pour traiter les événements et les intégrer de façon harmonieuse (notamment en les contextualisant, par exemple en les modalisant). Plus la trame symbolique est riche et souple, mieux les excitations pourront être maîtrisées, et plus les tensions seront réduites. Inversement, la carence de symbolisation est source de fortes tensions potentielles traumatiques comme le montre la vulnérabilité extrême dans certains syndromes autistiques.

Quelles *valeurs* liées à l'objectalisation sont susceptibles d'orienter la dynamique de présentification ? A un stade encore simplement objectal (pré-modal), positivité et négativité ne sont pas *représentées* : seules sont éprouvées des baisses ou augmentations de tension, corrélatives de sensations agréables ou désagréables. L'objet "positif" n'est que le pôle attractif de l'objet et l'objet "négatif" n'est que le pôle répulsif de l'objet.

Défs. 17.13-17.15. La *pseudo-valuation* est la valorisation de l'objet quant à sa différence avec la situation actuelle. L'objet est *positif* en tant que sa présentification (i.e., réduction de la différence objet-situation actuelle) procure une baisse de tension. L'objet est *négatif* en tant que sa

---

<sup>215</sup> Le développement de la réaction harmonique à un événement sera étudié en détail dans le chapitre 21. Bien sûr la tension peut aussi décroître si des unifications sont opérées.



présentification (i.e., réduction de la différence objet-situation actuelle) procure une augmentation de tension.

Remarque 2. Tout objet tend spontanément à être présenté selon le principe d'unification, et s'il n'y avait que la tension objectale et la tension différentielle, l'objet serait *positif* en tant qu'il tend à lever la différence objet-situation actuelle (et à procurer ainsi une baisse de tension) et *négatif* en tant que la différence objet-situation actuelle existe et se maintient. Cependant les réexcitations harmoniques peuvent réactiver des zones de tension liées à des traces d'expériences antérieures. Par exemple, un petit enfant tend, lors de la première rencontre, à s'approcher de la flamme ou à caresser le chien du fermier, mais à la deuxième rencontre la réactivation d'un souvenir cuisant ou mordant peut provoquer un pic aigu de tension (par « transfert » analogue entre les deux occurrences du feu/chien). En fonction des réexcitations harmoniques, la dynamique de présentation est ainsi confirmée ou inversée.

### 3. Types de solution

Soit le tableau *La Joconde*. Selon les résonances avec la mémoire subjective, ce tableau peut susciter divers remaniements mentaux : simple percept chez un enfant qui préfère jouer à chat-delo dans la salle du Musée, stabilisation en objet-a et rencontre chez un spectateur plus averti, choc chez un amateur... Et des solutions très diverses peuvent être apportées à l'augmentation de tension suscitée par l'impulsion : absorption-fusion dans le tableau, vol du tableau, scénario fantasmatique, intégration plus ou moins harmonieuse dans l'espace subjectif... Dans cette section, nous précisons les principaux types de solution selon le degré d'élaboration atteint.<sup>216</sup>

---

<sup>216</sup> Le degré d'élaboration dépend des propriétés intrinsèques de l'objet et des résonances de celles-ci dans l'espace subjectif. Les rencontres avec des personnes réelles actuelles disposent en principe du potentiel harmoniques le plus fort.

### 3.1 Solutions primitives et primaires

Commençons par évoquer rapidement les solutions rudimentaires qui ne permettent pas la formation d'un véritable désir projeté dans un possible.<sup>217</sup>

Les solutions les moins élaborées ne permettent même pas la formation d'un objet :

Déf. 17.16. Une *solution primitive* est une solution par *fusion* avec l'objet-a, c'est-à-dire que l'espace actif se réduit au plan de travail absorbé par l'objet-a.

Une solution un peu moins rudimentaire — le symbole objectal étant formé — peut être obtenue par une action sur la situation actuelle, modifiant cette situation et la représentation correspondante, par exemple par consommation ou destruction de l'objet :

Déf. 17.17. Une *solution primaire* est une solution reconfigurant la situation actuelle par une action.

Remarque. L'attraction-destruction purement primaire repose sur des associations automatiques à partir du symbole objectal.

Les solutions primitives et primaires peuvent entraîner des tensions potentielles importantes si elles impliquent un traitement incomplet et/ou insuffisant de l'objet (ce qui peut être d'autant plus le cas que celui-ci dispose d'une forte puissance harmonique).

### 3.2 Solutions secondaires

Abordons maintenant de façon approfondie les solutions qui impliquent une modalisation et par là même ouvrent l'accès à la navigation dans des univers affranchis de la situation actuelle. De telles solutions sont notamment

---

<sup>217</sup> On pourra consulter Plagnol (2004) pour une analyse plus complète des solutions primitives ou primaires et de leurs corrélats pathologiques.

requis lors des rencontres avec les objets suscitant les réexcitations harmoniques les plus puissantes, débordant les possibilités de présentification totale (ou d' « absentification » pour les objets négatifs).

Déf. 17.18. Une *solution secondaire* est une solution reposant sur une modalisation de la représentation de la situation actuelle relativement à l'objet.

Nous nous concentrerons sur les solutions reposant sur la construction de représentations imaginaires relativement à la situation actuelle. La notion d'*intuition* sera notre outil fondamental pour rendre compte de la navigation dans les mondes imaginaires.

Déf. 17.19. Un *monde imaginaire* est un monde défini en référence au monde actuel.

Un monde imaginaire I est donc une alternative stricte au monde actuel posée comme telle ou une modélisation de celui-ci (dont le sujet peut ignorer le degré exact de concordance).

Déf. 17.20. Une *intuition* est (un fragment d')une situation imaginaire, c'est-à-dire la représentation analogique d'un état imaginaire.

Les intuitions permettent de "simuler" des alternatives à la situation actuelle. Par exemple, une *anticipation* est une intuition relative au futur. Une intuition se forme à partir d'abstractions et de projections qui permettent de recombinaison les éléments de l'espace actif, notamment des fragments de l'objet et de la situation actuelle, ce qui peut induire des idéalizations importantes. Un espace imaginaire peut se construire et s'organiser à partir d'une intuition, en intégrant des pans du monde actuel (§ 13.2.4).

Pour ne pas introduire de confusion avec le monde actuel et constituer une solution secondaire, une intuition doit être *modalisée*, c'est-à-dire marquée par un symbole comme se rapportant à un monde imaginaire (§ 13.2.1). Ceci revient à attribuer un nœud de "monde possible" au contenu

imaginaire (d'où un plissement) : la modalisation d'une intuition implique l'attribution d'un marqueur symbolique à une représentation analogique. La force de la modalisation est variable (§ 13.2.1).<sup>218</sup>

Déf. 17.21. Un *fantasme* est une solution par intuition modalisée à un pic de tension suscité par un objet.

La production d'un fantasme suppose de pouvoir maintenir la représentation de l'objet et la situation actuelle en plan de travail, ce qui demande généralement une ébauche de métareprésentation avec l'emploi de ressources analytiques. De plus, une fois l'intuition fantasmatique formée, une tension continue d'être exercée en raison de la différence entre cette intuition et la situation actuelle, même si cette tension est moins forte que la tension pré-modale, tout au moins initialement. L'élaboration du fantasme relativement à la situation actuelle par un travail dans un espace imaginaire (formation d'un scénario) le transforme en *intuition désirable*.

Déf. 17.22. Une *intuition désirable* est une intuition abaissant la tension sur la partie active d'un espace imaginaire forgé à partir d'un fantasme.

Scolie. Alors que le fantasme — intuition modalisée « brute » — provoque un plaisir actuel, une intuition désirable suscite un plaisir dans l'imaginaire appréhendé comme tel : le sujet « imagine » que... Par exemple, la formation fantasmatique d'une intuition représentant un objet érotique dans les bras du sujet peut provoquer un plaisir actuel tandis que la réalisation imaginaire de cet état imaginaire dans une intuition désirable (*via* un scénario) suscite un plaisir imaginaire — même si cette réalisation imaginaire intègre des pans du réel (§ 13.2.4.). *Certes, un plaisir imaginaire suscite généralement un plaisir actuel* (baisse de la tension sur l'espace actif total) : le contenu de l'espace imaginaire actif étant un fragment de l'espace actif total, la simulation d'un plaisir produit en général un plaisir anticipant

---

<sup>218</sup> Notre définition de la notion d'intuition laisse ouverte la possibilité qu'une intuition soit non modalisée fonctionnellement (voire structuralement). Tel est le cas par exemple d'une idée délirante (voir Plagnol, 2004, chapitres III et VI).

celui qui serait associé à sa réalisation effective.<sup>219</sup> (De cette façon, se comprend en partie pourquoi est désirable une intuition désirable.)

Défs. 17.23-17.24. Un *désir* est un couple de deux plans analogiques : (a) la situation actuelle, et (b) une intuition désirable. La *tension modale* est définie par la tension entre les deux plans du désir.

La réduction de la tension modale nécessite l'intégration des deux plans constituant le désir.<sup>220</sup> Un désir tend à être réalisé selon le principe de solution. Si le désir n'est pas une illusion, sa réalisation, c'est-à-dire l'intégration des deux plans, suscite un plaisir. Si le désir est illusoire, sa réalisation provoque au contraire une augmentation de tension, notamment par confrontation de l'espace imaginaire à d'autres sous-espaces mentaux.

Déf. 17.25. Une intuition *menaçante* est une intuition accroissant la tension sur la partie active d'un espace imaginaire.

Une intuition menaçante suscite généralement une émotion pénible actuelle.<sup>221</sup>

### 3.3 Pic modal et proto-valuation

L'obtention d'une solution secondaire stable implique de supporter la tension modale.

---

<sup>219</sup> Il peut néanmoins arriver que la diminution de tension sur le fragment imaginaire provoque une augmentation de tension sur l'espace actif total. Dans ce cas l'intuition désirable n'est plus un fantasme au sens technique de la définition 17.21.

<sup>220</sup> Le modèle de la mémoire de Conway et al. (2004) attribue aussi un rôle central au processus de réduction de l'écart entre la représentation d'un but plus ou moins idéalisé et la situation actuelle (p. 493).

<sup>221</sup> Il peut néanmoins arriver que l'augmentation de tension sur le fragment imaginaire induise une baisse de tension sur l'espace actif total.

Déf. 17.26. Le *pic modal* est la phase de tension élevée entre la formation d'une intuition désirable et l'obtention éventuelle d'une solution à la tension modale.

Digression (Plagnol, 2004, § III.7). Reconstituons schématiquement les différents moments de la formation d'une intuition désirable :

(a) Lorsque l'objet "n'est pas là", si le pic objectal a été atteint, l'unité symbolique de l'objet permet la restitution partielle de l'objet dans une représentation analogique par projection, d'où la représentation par là même de l'absence de l'objet, ce qui implique un premier degré de modalisation : la projection de l'objet doit être marquée par un symbole indiquant la modalité de l'absence. (Le premier symbole modal peut d'abord être un simple marqueur de négation de la présence de l'objet.)

(b) Supposons que l'absence de l'objet augmente la tension et que sa présence diminue la tension.<sup>222</sup> Afin de résoudre la tension en l'absence de l'objet, un fantasme peut se former, défini par la présentation *analogique* de l'objet O associée à un symbole modal "m" indiquant la non-réalité de la présence de O, ce que l'on peut noter :  $F = (m, O)$ .

(c) Le maniement du symbole objectal, assurant la présentification imaginaire de l'objet, transforme le fantasme en intuition désirable modalisée I. Le jeu répétable en "va-et-vient" de la présence modalisée de l'objet et de son absence, corrélatif d'émotions de plaisir, contribue à intégrer comme fragment de l'intuition désirable une représentation analogique du Soi en présence de l'objet. L'intuition désirable devient alors ce qui comble la séparation du Soi et de l'objet, ce que l'on peut noter :  $I' = (m, \text{Soi-O})$ .

(e) A partir de cette intuition désirable I' comblant la séparation Soi-objet, et de l'auto-perception du rôle du Soi dans la restitution plaisante de I', le Soi

---

<sup>222</sup> Nous nous limitons à étudier le cas d'un objet positif (déf. 17.14). Le cas d'un objet négatif (déf. 17.15), dont la présence augmente la tension, peut être traité d'une façon similaire.

représenté dans l'intuition désirable devient le Je, donc I' devient une intuition désirable  $I'' = (m, \text{Je-O})$ .<sup>223</sup>

Lors du franchissement du pic modal, la différence objet-situation actuelle se manifeste par la métareprésentation d'une séparation entre le Je et l'objet. Dans la métareprésentation, le Je et l'objet ne peuvent plus fusionner, mais seulement se compléter ou s'écarter. Dans l'intuition désirable, un objet positif (désiré) complète le Je de sa présence, tandis qu'un objet négatif est écarté du Je.

Pour les solutions secondaires dont le degré d'élaboration est le plus faible, l'objet est totalement positif ou totalement négatif dans l'intuition désirable.

Défs. 17.27-17.28. Une solution secondaire *quasi-primaire* est une solution secondaire où l'objet déployé dans l'intuition n'est pas ambivalué. La *proto-valuation* est la valorisation unipolaire de l'objet dans le cadre d'une solution quasi-primaire.

Dans une solution quasi-primaire, il n'existe pas de tension interne à l'intuition désirable. Les émotions éprouvées ne sont ni représentées ni *a fortiori* attribuées.

### 3.4 Pic ordinal et valuation

L'élaboration complète d'un évènement demande l'attribution nuancée de valeurs positives, négatives ou neutres selon les effets représentés des différents aspects d'un objet.

---

<sup>223</sup> Rappelons que le Je a été défini comme le monde constitué par les contenus de représentations attribuées au Soi, le symbole "Je" étant la clef modale de ce monde (déf. 16.13). En fait, on peut admettre que le Je émerge comme un ensemble de métareprésentations du Soi associées à des émotions corrélatives de la satisfaction d'intuitions désirables : pour un objet positif, le Soi se représente comme ayant la représentation de l'objet en présence de lui-même, auto-représentation du Soi que l'on peut noter "(Je, Soi-O)".

Déf. 17.29. La *valuation* est l'attribution de valeurs en fonction des augmentations ou baisses de tension potentielles sur un fragment d'espace de représentation métareprésenté (e.g., l'espace attribué au Soi qui définit le Je).

Une valuation riche demande un niveau de méta-métareprésentation permettant la représentation d'intuitions modalisées et d'émotions. En particulier, des valeurs positives ou négatives doivent pouvoir être attribuées en fonction du remplissement potentiel des intuitions désirables <sup>224</sup>. Ceci suppose de pouvoir élaborer en plan de travail le conflit modal entre une intuition désirable et la situation actuelle, et déjà de pouvoir représenter ce conflit modal (donc les intuitions désirables elles-mêmes). Une telle représentation du conflit modal lui-même peut se noter par la formule :

$$[(a, S), (m, Ig)]$$

où "a" désigne la modalité du réel actuel, "S" désigne la situation actuelle, "(m, Ig)" une situation imaginaire modalisée.

Tout objet comporte dès lors des aspects positifs et des aspects négatifs : la valuation est la représentation de ces aspects en tant qu'augmentant ou diminuant la tension sur l'espace de représentation du Je ou d'un objet.

Par exemple pour un objet positif, la complétion dans l'intuition désirable n'est jamais ni nulle (car la représentation implique une présence partielle), ni parfaite (en raison de la différence avec le réel actuel). L'objet devient "positif" en tant qu'il peut lever la séparation par sa présence, tendant à combler ce qui manque au Je, et "négatif" dans la mesure où cette séparation persiste — i.e., l'objet est négatif en tant qu'il ne peut être là. (Corrélativement à l'objet positif et à l'objet négatif, un Je positif et un Je négatif se constituent : le Je positif est celui qui assure la présence de l'objet en complétant l'objet positif, le Je négatif est celui qui perd l'objet.)

Pour les objets harmoniques assez riches pour mériter une élaboration raffinée, notamment lorsque ces objets sont des personnes ou des objets

---

<sup>224</sup> Ou de l'éloignement des intuitions menaçantes.



personnifiés, la valuation conduit à la représentation de l'ambivalence de l'objet, c'est-à-dire à la représentation de l'objet comme comportant à la fois des aspects positifs et négatifs, d'où un nouveau type de tension.

Défs. 17.30-17.31. La *tension ordinale* est la tension induite par l'ambivalence d'un objet. Le *pic ordinal* est la phase de tension élevée entre la formation d'une représentation ambivaluée et l'obtention éventuelle d'une résolution au moins partielle de la tension ordinale.

### 3.5 Degrés supérieurs d'élaboration

Plus une solution secondaire est élaborée, mieux elle intègre l'ambivalence. Plusieurs degrés d'élaboration peuvent être distingués, corrélatifs de degrés plus profonds de métareprésentation.

#### 3.5.1 Attribution d'intuitions désirables

Une attribution d'intuition désirable peut être notée par une formule de type :

$$[X, (m, Ig)]$$

où "X" désigne l'individu auquel le sujet attribue une intuition désirable (e.g.,  $X = Je$  ou  $X = O$ ) et "Ig" désigne la représentation imaginaire.

Remarque. Comment, à l'origine, une intuition désirable peut-elle être attribuée à un objet ? Limitons-nous au cas d'un objet positif et rappelons qu'une solution quasi-primaire parvenait à la formation d'une intuition désirable  $I'' = (m, Je-O)$  (§ 17.3.3). Dans  $I''$ , l'objet désiré O est ce qui complémente le Je. Etant donné la symétrie Je-objet, des représentations sont attribuables à l'objet désiré. L'objet peut donc se constituer lui-même corrélativement à l'image du Soi comme ensemble de représentations. Une nouvelle intuition désirable  $I^*$ , duale de  $I''$ , se forme, où un Je désirable

complément l'objet désiré (i. e., le Je désirable est l'objet désiré de l'objet désiré), ce que l'on peut noter :  $I^* = (m, O\text{-}Je)$ . Notons qu'à ce stade, l'objet désiré n'étant posé dans  $I''$  qu'en tant que complément du Je, l'intuition duale  $I^*$  fait du Je l'objet d'un objet n'existant pas en tant que sujet d'intuitions désirables propres.

### 3.5.2 Solutions tertiaires

La représentation d'intuitions désirables non duales pour le Je et pour l'objet peut être notée par une formule du type :

$$[[Je, (m, Ig)], [O, (m', Ig')]]$$

Déf. 17.32. Une *solution tertiaire* est une solution où la valuation permet une ambivalence assez élaborée pour que des intuitions désirables non duales soient attribuées au sujet et à l'objet.

L'obtention d'une solution tertiaire peut demander une réflexivité consciente. L'objet devient alors proprement un sujet, la relation Je-Objet devient authentiquement intersubjective, se fondant sur la dialectique des représentations mutuelles, d'où l'ouverture d'un espace potentiellement infini.

## 3.6 Résumé

Dans une élaboration secondaire, la tension suscitée par un événement avec formation d'un objet connaît un début d'analyse et une solution fantasmatique. Cependant, le fantasme diffère de la réalité actuelle, d'où sa transformation en intuition désirable dans un espace imaginaire, avec la tension modale qui résulte du conflit entre un état imaginaire désirable et la réalité.

Lorsque le conflit modal lui-même n'est pas du tout (méta)représenté, l'intuition désirable n'admet aucune tension interne et la valuation de l'objet n'est pas tolérée : la solution secondaire est alors quasi-primaire.

Lorsque le conflit modal peut lui-même être analysé, le pic ordinal est franchi d'où l'accès à la représentation d'intuitions désirables, puis, éventuellement à l'attribution d'intuitions désirables (ce qui revient à la représentation de désirs).

Cependant, l'élaboration du conflit modal peut rester incomplète, par exemple si les éléments imaginaires d'une intuition désirable ou des éléments du réel du Je ou de l'objet sont écartés du plan de travail par un processus de défense.<sup>225</sup> Plus l'idéalisation de l'intuition désirable est marquée, plus la tension modale est forte, moins le conflit modal est lui-même analysé, moins les intuitions désirables sont elles-mêmes représentées et attribuées, moins l'ambivalence de l'objet et du sujet sont admises, plus on se rapproche d'une solution quasi-primaire.

Par contre, la représentation d'intuitions désirables non duales pour le Je et pour l'objet (solutions tertiaires) marque l'accès à l'intersubjectivité authentique — autrui est "reconnu" dans son désir qui peut être différent du sien —, même si bien des degrés d'élaboration sont encore possibles. Par là s'ouvre la possibilité d'*horizons* toujours nouveaux et nous ne manquerons pas d'approfondir la fécondité de la dialectique ascendante que peut induire la différence de deux désirs couplés.<sup>226</sup>

Remarquons pour finir que les différents types de solution peuvent très bien se combiner : chez les humains adultes une solution primaire repose généralement sur une solution secondaire fournissant un but à l'action, une solution secondaire peut être retraitée en plan de travail pour une élaboration tertiaire, etc.

-----

---

<sup>225</sup> Voir la notion de refoulement dans Plagnol (2004, § IV.1.4).

<sup>226</sup> Voir § 25.4 et § 25.5.

## CHAPITRE 18 : AFFECTS ET EMOTIONS (I) – DEFINITIONS ELEMENTAIRES ET REPRESENTATION

Affects et émotions sont le reflet étroit de la navigation mentale, s'ils n'en constituent le puissant moteur. Cependant, affects et émotions sont réputés d'étude difficile, avec de multiples aspects, relevant souvent de concepts distincts. En effet, une gamme potentiellement infinie d'affects, d'émotions, de sentiments, de motivations, etc., semble ouverte, impliquant des échelles de temps fort variables — e.g., d'un bref affect de tristesse à une mélancolie tenace. De plus, cette richesse semble parfois irréductible à l'expression langagière : même si certains types d'émotion sont identifiés et nommés, leur vécu n'est-il pas profondément indicible ?

Notre ambition dans les chapitres 18-20 sera d'introduire quelques concepts-clefs susceptibles d'éclairer ce rôle des affects/émotions pour la navigation mentale dans le cadre conceptuel des espaces de représentation.<sup>227</sup>

Nous commencerons par contraster *qualia* et affects/émotions (§ 1) afin de mieux dégager ce qui est spécifique à ceux-ci, puis nous proposerons une définition des affects et émotions dans notre cadre conceptuel (§ 2), avant d'en préciser les modalités de représentation (§ 3).

### 1. *Qualia* et affects/émotions

Commençons par reconnaître d'emblée qu'un *vécu* affectif ou émotionnel est irréductible à tout système de représentation. En effet, si l'étude des affects/émotions est parfois confondue avec celle de leurs aspects cognitifs — l'attribution des affects/émotions étant souvent étudiée par le biais de leur

---

<sup>227</sup> Les significations qui seront conférées aux termes désignant des affects ou émotions devront donc être comprises en fonction de ce cadre.

identification verbale — les affects/émotions en tant que vécus éprouvés sont *non représentables* (ineffables), c'est-à-dire qu'ils ne peuvent être reconstituées comme entités *présentes* à partir d'un système de représentation.

Pour rendre manifeste cette irréductibilité, nous contrasterons les affects/émotions avec les *qualia* donnés dans les sensations et souvent réputés à tort également ineffables. En effet, les *qualia* peuvent être assimilés à des contenus présentés analogiquement et sont seulement *indicibles*, c'est-à-dire non réductibles à des codages symboliques.<sup>228</sup>

Exemple. Une douleur est un affect et non un *qualum*, à la différence d'une couleur rouge perçue, d'un son d'harmonica ou d'un parfum de rose, car la douleur en tant que douleur n'est pas associée à un contenu déployé, exhibable comme peut l'être une couleur, un son ou un parfum, même si toute douleur est associée à des *qualia* et à de multiples aspects représentationnels.<sup>229</sup>

Remarque. Un *qualum* Q — tel le *qualum* de couleur associé à un objet rouge — peut susciter des affects et émotions variés (e.g., un plaisir esthétique), mais ceux-ci se distinguent aisément de Q. (Le plaisir du rouge se distingue du rouge vu.)

Cernons avec précision ce qui caractérise les affects/émotions relativement aux *qualia* :

1. Un affect/émotion a intrinsèquement une valence : un affect de plaisir est préféré à un affect de douleur, la joie est plus "positive" que la tristesse, etc. Cette valence des affects et émotions implique une direction dans la dynamique mentale, le "positif" étant par définition ce qui est recherché. Par exemple, un affect de dégoût suscité par un fruit amer se distingue du

---

<sup>228</sup> Cependant, on peut considérer que le *vécu* psychique des *qualia* est également ineffable.

<sup>229</sup> Les tentatives de réduire affects et émotions à des composantes représentationnelles n'ont pas manqué (e.g., Tye, 2007). Selon notre cadre conceptuel, ces tentatives sont vouées à l'échec en raison de l'hétérogénéité essentielle entre affects/émotions (qui relèvent de la dynamique des vécus psychiques) et composantes de représentation (fussent-elles analogiques).

*qualum* d'amertume par la valence déplaisante, par la tension psychique suscitée, par une réaction motrice enfin

2. Ainsi relativement au caractère statique d'un *qualum*, un affect, et *a fortiori* une émotion, semble être essentiellement dynamique. Par exemple, le plaisir suscité par un objet rouge implique une excitation, ou au contraire une détente, ou encore un calme harmonieux (situant le plaisir du rouge dans le temporel même si c'est sur le mode du repos).

3. Affects et émotions sont donc liées à la tension mentale, c'est-à-dire à la dynamique de la présence, et même aux variations les plus fines des contenus présentifiés, comme le démontre la sensibilité affective à l'environnement, à l'atmosphère, aux plus infimes jeux de lumière ou de flux sonores (e.g., la modification de l'ensoleillement suffit à égayer ou attrister, une seule note de musique peut perturber la tonalité de l'humeur, etc.)

4. La tension mentale est, en ce qui concerne affects et émotions, étroitement associée à la tension physico-nerveuse et s'imprime dans le corps. En effet, la dynamique des affects et émotions se reflète directement dans les ébauches de mouvements qu'ils suscitent, dont les expressions faciales (grimace de dégoût, sourire, etc.). La notion d'activation qui sous-tend celle de tension mentale se concrétise ici par l'action des variations de potentiel de présence sur le système nerveux qui « implémente » le système de représentation, d'où la détermination de réactions corporelles et réciproquement. (Les affects/émotions mettent ainsi en évidence la dimension « incarnée » des systèmes mentaux de représentation — dimension qui est un aspect central de la fondation analogique des espaces subjectifs.)

5. Cependant, les processus d'incarnation auxquels s'engrène tout système mental de représentation n'épuisent nullement l'espace subjectif comme la dynamique émotionnelle le met elle-même immédiatement en évidence. En effet, les variations affectives liées aux sensations d'ouverture ou de fermeture mentale (e.g., élargissement prometteur, constriction

angoissante...) suffisent à prouver l'affranchissement de l'espace subjectif relativement au corps auquel il est engrené (la constriction mentale n'est pas réductible à la "boule dans la gorge"). Les affects/émotions manifestent les résonances des *qualia* dans le corps mais aussi dans tout l'espace subjectif, ce qui implique que leur flux est étroitement dépendant de la trame symbolique.

6. En particulier, l'importance du souvenir ou de l'anticipation dans la détermination de la dynamique émotionnelle met en évidence un rôle crucial des intuitions telles que nous les avons définies en tant que structures de représentation orientées vers l'imaginaire (i.e., offrant des alternatives à l'actuel).

Ainsi les affects/émotions sont au cœur de la navigation mentale, reflétant à la fois la présence incarnée de contenus et l'extension dynamique de cette présence dans l'univers subjectif.

## 2. Définitions élémentaires

Commençons par délimiter les significations respectives de "affect" et "émotion" :

Défs. 18.1-18.2. Un *affect* est le (sentiment) "vécu" reflétant la structure de la tension actuelle (déf. 12.19) associée à un état de la mémoire et une *émotion* est la série de transformations des affects correspondant à une impulsion.

Remarque 1. Ces définitions comportent une part d'arbitraire et ne prétendent pas recouper les usages multiples d'"affect" et "émotion" dans le langage ordinaire ou savant <sup>230</sup>.

---

<sup>230</sup> Voir note 227.

S'il est impossible de formaliser le "vécu" affectif ou émotionnel, tout vécu présentifié étant par définition "indicible" en tant que tel, affects et émotions peuvent être définis *par correspondance* avec des états et transformations de la structure active.

En considérant les variations les plus élémentaires possibles du flux d'activation, c'est-à-dire des potentiels de présentification, nous sommes conduits aux définitions suivantes :

Défs. 18.3-18.5. Une émotion associée à une baisse de la tension sur la structure active est un *plaisir*. Une émotion associée à une augmentation de tension sur la structure active est un *déplaisir*. L'*angoisse* est la composante d'affect induite par l'activation interférente.

Remarque 2. L'intérêt de la définition de l'angoisse retenue ici peut être apprécié dans le cadre d'une théorie psychopathologique pour laquelle on pourra consulter Plagnol (2004). Soulignons qu'une telle définition reconnaît l'angoisse comme pivot essentiel pour la dynamique affective (et donc pour la navigation mentale), au cœur des possibilités d'ouverture de l'espace mental (et de fermeture pathologique lorsqu'elle est débordante). En effet, l'activation interférente, en raison de la tension qu'elle imprime sur la structure active, est la « force motrice » qui sous-tend la dynamique de présentification de nouveaux contenus et les reconfigurations de l'espace subjectif qui en sont issues.

Dès que l'on veut aborder des émotions plus complexes que ces émotions élémentaires, la prise en compte de la structure de l'espace subjectif devient déterminante pour en appréhender les résonances. Par exemple, la notion de bonheur est intuitivement associée à un sentiment plus stable que le plaisir, ce qui est à rapporter à des remaniements plus larges que ceux de l'espace actif, impliquant donc des solutions plus globales sur l'espace de représentation. En fait, dès la constitution d'objets(-a), le flux émotionnel peut être profondément modifié.



Défs. 18.6-18.9. Une impulsion associée à un objet(-a) est *érotique* en tant que sa dynamique tend à présentifier l'objet(-a). Une impulsion associée à un objet(-a) est *agressive* en tant que sa dynamique tend à ôter l'objet-a de la présence (i.e., à l'effacer du présent de l'espace mental). Une émotion *amoureuse* est la composante émotionnelle associée à une impulsion érotique. Une émotion *haineuse* est la composante émotionnelle associée à une impulsion agressive.

Selon le principe fondamental d'unification (§ 12.4), un système mental tend à intégrer toute source de tension et déjà à la présentifier. De plus aucun objet ne peut être détruit complètement de l'espace mental puisqu'il doit être (re-)présenté. Toute impulsion est donc d'abord fondamentalement érotique.<sup>231</sup> Mais dès la formation d'un objet-a, avec les résistances variées possibles à son intégration, la qualité émotionnelle dominante de l'impulsion peut se renverser, la destruction de l'objet pouvant offrir une solution provisoire, avec par exemple une baisse immédiate de tension dans une réaction primaire agressive.

### 3. Représentation des émotions

Une théorie des émotions complexes suscitée par les résonances des impulsions à travers un espace de représentation aux multiples strates demande d'abord de préciser la représentation des émotions elles-mêmes au sein de l'espace subjectif. En effet, une telle représentation est nécessaire pour permettre des anticipations sans lesquelles aucune émotion ne pourrait déborder le simple plaisir/déplaisir immédiat.<sup>232</sup>

<sup>231</sup> Et toute impulsion, avant la constitution d'un objet(-a), peut être qualifiée de "pré-érotique".

<sup>232</sup> Pour simplifier, nous n'explicitons pas la représentation des affects qui peut être considéré comme un cas-limite simple de la représentation des émotions. Quand nous abordons la « représentation » des affects/émotions, il faut l'entendre *cum grano salis*, puisqu'en tant que vécus éprouvés, les affects/émotions sont non réductibles à des contenus (re)présentés (§ 18.1). Quelles que soient leur sophistication, des composantes représentationnelles ne restituent pas les affects/émotions en tant que tels, même si les simulations analogiques permettent

### 3.1 Appréhension des émotions

Un premier niveau de représentation des émotions est issu de la simple appréhension des variations de la tension interne avec les émotions plus ou moins plaisantes corrélatives des situations rencontrées et de scénarios ébauchés dans des *affordances*. Il s'agit là de la reconnaissance élémentaire de l'éprouvé de ce qui se passe "en soi" (i.e., dans le vécu de l'espace subjectif). Ceci demande la représentation des états mentaux émotionnels associés aux scénarios vécus concernés.

Exemple. Soit mon état mental émotionnel de plaisir P associé au scénario élémentaire G consistant à goûter un éclair au chocolat. L'appréhension de cet état peut être notée ainsi :

(1) [P(G)]

(Les crochets indiquent qu'il s'agit de la *représentation* d'un état émotionnel.<sup>233</sup>)

### 3.2 Attribution des émotions

A un niveau plus élaboré de représentation, les émotions peuvent être attribuées à soi ou à autrui. Ceci se reflète éventuellement dans des énoncés verbaux (e.g., "Je suis heureux. ", "Il est heureux."). Cependant, une telle attribution est en soi anté-verbale et ne dépend pas d'une nomination éventuelle. En effet, une attribution émotionnelle implique essentiellement le déploiement de l'émotion elle-même par empathie. Par exemple, attribuer un état de bonheur à autrui, c'est avant tout "déployer" le vécu émotionnel d'autrui comme tel en le lui attribuant (et non d'abord reconnaître et nommer

---

d'en assurer le revécu partiel.

<sup>233</sup> Voir note précédente.

cet état à partir de signes le manifestant). Or un vécu émotionnel ne peut être authentiquement présentifié qu'en le ressentant : une pleine attribution émotionnelle repose sur la *simulation* (analogique) d'un scénario (allant d'une situation initiale à une autre), déployant dynamiquement un fragment du monde prêté au sujet concerné, avec les variations corrélatives de tension sur ce monde (passage d'un état affectif à l'autre), assorti des pointeurs modaux nécessaires (i.e., des symboles indiquant que ce monde est celui de tel ou tel sujet, éventuellement soi-même).

Exemple 1. Soit un nourrisson auquel j'attribue deux états affectifs successifs, l'un pénible associé à l'absence du *caregiver*, l'autre apaisé associé à la présence du *caregiver*. La variation de tension sur le monde du nourrisson tel que je me le représente, ressentie lors de ma simulation du scénario absence-présence saisie comme telle, permet que je lui attribue (à tort ou à raison) une émotion de plaisir lorsqu'il retrouve le *caregiver*.

L'attribution des émotions demande donc un niveau de métareprésentation plus élevé que leur simple appréhension en soi : pour considérer le monde de soi ou d'autrui, il faut un échelon de pointeur épistémique surajouté à l'échelon de la représentation de l'état mental affectif/émotionnel.

Exemple 2. L'attribution d'un état de plaisir à Tom goûtant un éclair au chocolat peut être notée :

(2) (Tom, [P(G)])

Remarque. De telles séries affectives peuvent être très complexes, selon les scénarios concernés — pensons à l'attribution à un ami d'émotions musicales en se représentant son écoute de tel ou tel morceau symphonique. En fait, bien souvent un vécu affectif/émotionnel est attribué sans être pleinement présentifié/déployé. Par exemple, lorsque nous lisons un récit de fiction, nous n'approfondissons pas toujours les émotions des personnages, même si

celles-ci sont décrites explicitement, un niveau semi-syntaxique de déploiement étant la plupart du temps préféré.

### 3.3 Anticipations et souvenirs

A partir de l'appréhension de ses propres émotions, des états émotionnels peuvent être modalisés par des indices temporels, et associés à des souvenirs ou anticipations. Les pointeurs modaux sont ici des indices temporels. Par exemple, une émotion passée de plaisir ou une émotion future de plaisir lié à une situation S peuvent être notés respectivement :

(3) (Passé, [P(S)])

(3') (Futur, [P(S)])

Remarque. Un souvenir d'un état plaisant de type (3) pouvant être ranimé, un état plaisant passé peut devenir recherché et potentiellement futur, c'est-à-dire imaginable/désirable dans une intuition :

(3'') (I, [P(S)])

### 3.4 Attribution d'intuitions désirables

La « simulation » d'émotions chez autrui ou soi-même dans des scénarios déroulant le monde subjectif conduit à combiner attributions temporelles et attributions épistémiques, avec notamment l'attribution d'intuitions désirables.<sup>234</sup>

Par exemple, à partir d'un scénario de va-et-vient simulant l'apparition/disparition d'un objet érotisé dans un cache-cache mental, la maîtrise de l'émotion plaisante ressentie finit par être associée à une

<sup>234</sup> En fait, ce ne sont pas les émotions elles-mêmes qui sont simulées mais les scénarios qui les sous-tendent, ce qui assure le revécu partiel de celles-ci (cf. note 232).

métareprésentation d'une intuition désirable attribuant cette intuition à soi, avec le pointeur épistémique auto-référentiel « Je » :

(4) (Je, (I, [P(S)]))

Puis, par simulation d'intuitions désirables assorties de pointeurs épistémiques adaptés, des intuitions désirables peuvent être attribuées à autrui :

(4') (Tom, (I, [P(S)]))

L'attribution des intuitions désirables *avec* affects et émotions assorties est décisive pour rendre compte de la recherche de buts et expliquer les actions des sujets en fonction d'intentions.

Exemple. Soit une représentation du conflit modal entre l'intuition désirable pour Tom d'avoir le bonheur B d'obtenir son baccalauréat et la situation actuelle (SA) où il ne l'a pas :

(4'') ((Tom, (I, [B(bac)])), SA)

La tension exercée sur le monde de Tom, perçue par simulation analogique par celui qui se représente le monde de Tom — la situation actuelle (SA) étant implicitement partagée —, permet d'expliquer ses actions pour obtenir le baccalauréat.

### 3.5 Simulation par identité analogique et revécu émotionnel

Comme l'exemple de Tom au § 3.4 le montrait, sans la reproduction d'émotions par simulation de scénarios grâce à des pointeurs modaux, avec attribution de ces émotions au sujet concerné à l'aide d'un pointeur épistémique, aucune action intentionnelle (c'est-à-dire une action en fonction d'un désir) ne pourrait être expliquée. On peut même considérer que

l'émergence du désir est liée à de telles simulations : si je désire un éclair au chocolat au point d'effectuer des actions vers un tel éclair, c'est parce que je suis capable de me représenter le scénario de consommation et de vivre au moins en l'ébauchant le plaisir obtenu par la consommation de l'éclair.

De façon générale, nous nous livrons à des explorations complexes par simulation grâce à des assortiments de pointeurs modaux, temporels et épistémiques, et les valences émotionnelles associées sont cruciales pour rendre compte de ces explorations. Par des projections dans le plan de travail, nous déployons des scénarios développant un monde possible, de façon à fonctionner virtuellement par *identité analogique*, avec les variations de tension induites, ce qui permet de modéliser et de « revivre » les émotions associées. Ainsi, nous pouvons nous présenter les effets du remplissement (ou non) des intuitions désirables et les éprouvés corrélatifs. Une telle simulation est notamment indispensable pour développer une intersubjectivité riche.

Exemple 1. Soit Bill amoureux de Myriam alors que celle-ci est absente dans la situation actuelle. Par simulation, Myriam peut se représenter effectivement — c'est-à-dire se présenter — le scénario du remplissement pour Bill de son intuition envers elle avec les émotions associées : tension initiale entre l'intuition désirable du bonheur (B) et la situation actuelle (SA) avec conflit modal, étapes permettant de réduire cette tension par des actions de Bill lui permettant de se présenter Myriam, état heureux final de Bill en présence réelle de Myriam :

(5) ((Bill, (I, [B(Bill-Je)])), SA)

-- -- -- -- ---->

(Bill, [B(SA=(Bill-Je))])

Les simulations sont données *comme telles* grâce au jeu des pointeurs modaux et les émotions associées au scénario sur l'espace imaginaire sont

relativisées à cet espace imaginaire (e.g., le plaisir ressenti en imaginant être dans les bras de l'aimée est relativisé à l'espace fantasmatique présentant cet embrassement).

Remarque. Les effets sur la tension globale actuelle sont bien sûr décisifs pour la simulation. Ainsi une augmentation de tension sur un espace imaginaire (e.g., lors de la projection d'un film d'horreur) peut apporter une sensation de plaisir global actuel.<sup>235</sup>

De même qu'une grille suffit pour transformer la crainte du lion qui rugit en plaisir d'être au zoo, la simple maîtrise de la circonscription de l'espace fantasmatique par un pointeur modal adéquat peut suffire à transformer le déplaisir en plaisir : nous allons à la tragédie car cela nous plaît même si la scène tragique en elle-même suscite le *phobos*. La possibilité d'un va-et-vient entre simulation-immersion et simulation comme telle grâce à la désactivation/activation des pointeurs fictionnels, avec le sentiment de maîtrise suscité par un tel va-et-vient, contribue puissamment à de tels plaisirs.

Certaines émotions fortes sont d'ailleurs liées directement à la modalisation elle-même, compte-tenu des variations tensionnelles inhérentes à un tel processus.

Exemple 2. Les émotions agréables liées au jeu/*pretense* dépendent en partie de la maîtrise de la relation entre le monde simulé du jeu et le réel actuel, maîtrise qui ne demande cognitivement qu'un emploi souple de pointeurs. Le petit enfant qui s'amuse à téléphoner avec une banane découvre la joie de suspendre certaines contraintes du réel avec un pointeur modal, abstrayant la forme de la banane et la recatégorisant comme téléphone. Il découvre ainsi qu'il peut suspendre des contraintes aussi basiques que l'identité sortale des objets réels et, plus généralement, construire une base-P pour son jeu en modifiant à son bon plaisir les lois du monde. Toutefois, sans le couplage avec la réalité et les transformations des objets dans des aller-retours actuel/imaginaire, le plaisir ne serait pas si

<sup>235</sup> De façon générale un plaisir "masochiste" peut être éclairé par la baisse de tension ressentie sur l'espace actif global par opposition à l'espace local du fantasme masochiste.

grand, et ce couplage doit notamment assurer des liens de fonction individuant (e.g., entre la banane réelle et le téléphone imaginaire <sup>236</sup>.) En pratiquant de tels jeux, l'enfant découvre les formidables possibilités d'extension du réel, et même réalise rapidement par abstraction l'infinité potentielle de telles possibilités, d'où la jubilation accompagnant les pas initiaux dans le *pretense*, la joie étant intimement associée à la dilatation du monde comme nous allons y revenir.<sup>237</sup>

#### 4. Synthèse

Les émotions sont déterminées par la répartition dynamique de l'activation et les variations de potentiel de présence (tension) induites par cette répartition. Le flux émotionnel est structuré et orienté par la trame symbolique, les résonances d'un événement dans l'espace mental étant médiatisées par cette trame et son état d'activation. Pour être réellement présente une émotion doit être éprouvée, même si ce peut être sur un mode atténué par revécu lors d'une simulation/modalisation. L'identité analogique nécessaire à tout contenu présentifié se prolonge ainsi dans le revécu émotionnel. En particulier, sans identité émotionnelle au moins partielle, il n'y aurait pas de *driving* émotionnel des représentations et des comportements : ce qui rend désirable une intuition désirable au point de diriger le sujet vers sa réalisation est le plaisir anticipé. Les attributions émotionnelles se font à l'aide de pointeurs modaux et la "simulation" (ou plutôt le *revécu*) d'émotions dépend donc étroitement des capacités d'intuition.

-----

<sup>236</sup> Un pointeur pour le jeu suffit à permettre de représenter correctement la structure modale, étant admis que le réel actuel, monde par défaut, n'a pas besoin de pointeur. Avec un langage de type M, en notant "a" la banane/téléphone et "Jeu" le pointeur pour le jeu, on obtient : ((Jeu, (a(téléphone))), (a(banane))).

<sup>237</sup> Par contre, le *pretense* n'est en principe pas possible chez les enfants en position autistique qui ne peuvent supporter la tension modale.



## CHAPITRE 19 : AFFECTS ET EMOTIONS (II) – ANTICIPATION ET HUMEUR

Pour développer une théorie riche des émotions, il faut résoudre une difficulté fondamentale : à un instant donné seule compte la mémoire active dans la détermination affective, tout le reste de l'espace de représentation étant neutre car non présentifié, et ce même si la mémoire active est hautement évolutive en fonction des associations, réexcitations, etc. Pour pouvoir rendre compte des résonances émotionnelles des événements sur des régions de l'espace subjectif débordant la localité du simple espace actif, il est donc nécessaire de préciser la dynamique de l'accessibilité continue à de nouveaux contenus présentifiés. A cette fin, nous introduisons dans ce chapitre la notion d'*horizon* et nous mettons en évidence son intérêt dans l'abord des processus d'anticipation qui sous-tendent l'extension dynamique de la présence. Ainsi armés, nous développons la notion d'*humeur* dans notre cadre conceptuel.

### 1. Horizon

Les remaniements de l'espace actif, à partir des trames du plan de travail et de l'arrière-plan, mais aussi des zones interférentes, quiescentes, etc., entraînent en permanence l'émergence dans la fenêtre de présence de nouveaux fragments de plans indiquant une direction potentiellement future.

Exemple 1. La cognition spatiale humaine se caractérise par « l'extension des limites » (*boundary extension*), c'est-à-dire une tendance à anticiper au-delà de ce qui est effectivement perçu. Ainsi, le rappel d'une scène visuelle

déborde au-delà de ce qui a été visualisé (voir Intraub, 2004). L'étude du mouvement des yeux confirme la continuelle anticipation d'un monde sensible se déployant progressivement en fonction des *affordances* potentielles, notamment lorsque celles-ci sont activées de façon linguistique (Altmann & Kamide, 2007).<sup>238</sup>

De façon générale, l'espace actif comporte toujours une frange de « projet », présentifiant par avance ce qui n'est que futur potentiel, quelle que soit l'échelle temporelle : toute direction d'action — aller à la gare, prévoir la rentrée scolaire, écrire un livre... — même implicite, implique une projection (e.g., l'ébauche d'une image mentale de gare) présentifiant partiellement ce qui n'est pas encore là.

Défs. 19.1-19.3. L'*horizon* à un instant donné est le fragment de la fenêtre de présence se donnant comme futur potentiel. (Un horizon est donc une intuition — cf. déf. 17.20.) Un *horizon désirable* est un horizon qui est une intuition désirable. Un *horizon menaçant* est un horizon qui est une intuition menaçante.

Remarque 1. La notion d'horizon est définie ci-dessus relativement au monde actuel du système de représentation (celui du corps du sujet en principe) indépendamment du monde dans lequel le sujet croit être. Par exemple, l'horizon pour Don Quichotte est relatif au réel actuel défini par le roman *Don Quichotte*, et peu importe que Don Quichotte se trompe sur le monde dans lequel il vit. Ces notions pourraient être étendues à d'autres mondes que le monde actuel (e.g., l'horizon de ce qui est déployé relativement au monde de *Don Quichotte* pour un lecteur du roman de Cervantès). Notons qu'un horizon, étant une alternative au monde actuel constitue un fragment d'espace imaginaire.

---

<sup>238</sup> La théorie énaviviste de la perception de O'Regan & Noë (2001) insiste sur l'exploration comme constitutive de la perception mais au point d'en nier la présentification d'un contenu déployé (même pour un *qualum* de couleur) au profit exclusif d'un « savoir implicite » anticipant les conséquences sensorielles des mouvements. Comment un tel savoir peut-il être effectif ? Du point de vue de la théorie de la fondation analogique : si rien n'est présentifié-déployé, rien n'est là et rien n'est perçu.

Remarque 2. L'horizon peut appartenir au plan de travail, mais non nécessairement. (De toute façon des échanges se produisent constamment entre contenus du plan de travail et contenus du plan secondaire.) L'horizon peut être marqué comme offrant un objectif, voire être associé à un but explicite ou plan d'action, mais non nécessairement.

L'horizon joue un rôle-clé pour assurer le sentiment de présence d'un objet perçu au-delà de la facette (déf. 7.1) présentée, par exemple pour appréhender la maison au-delà de sa façade visible. On peut dire que l'horizon est le dess(e)in du futur imprimé dans la présence actuelle et oriente le flux psychique pour susciter attirance ou répulsion.

Non seulement l'horizon peut assurer un chevauchement entre plusieurs facettes, mais son potentiel dynamique est en règle multiplié par la présence de clefs syntaxiques permettant des focalisations sur de nouveaux aspects de l'objet.

Déf. 19.4. Un *bouton* est une clef syntaxique (nom) présent dans un horizon.

Les boutons permettent d'ouvrir des portes (déf. 17.3), c'est-à-dire de frayer de nouveaux chemins dans l'espace mental.

Remarque 3. Chez l'humain adulte, l'anticipation peut être dirigée par un flux linguistique plus complexe que les items lexicaux (Altmann et al., 2007).

L'anticipation chez l'animal ou l'enfant de moins de 15 mois, c'est-à-dire au stade pré-modal, ne repose que sur un *horizon d'affordances non modalisé* et absorbé par le flux perceptif lié à l'environnement. Si ce type d'horizon est fort utile pour les enchaînements élémentaires d'actions motrices, le recours de l'humain âgé de plus de 2 ans à des *pointeurs modaux*, c'est-à-dire à des marqueurs de mondes possibles (§ 5.1 et § 13.2.2), accroît extraordinairement les possibilités d'anticipation. En particulier, un horizon peut devenir la base

de simulation-construction d'un projet complexe dans l'imaginaire (e.g., prévision d'un entretien d'embauche).

Déf. 19.5. Un *horizon propre* est un horizon associé à un bouton modal qui le marque comme futur potentiel.

Un horizon adulte n'offre donc pas simplement la présence brute d'une ébauche d'*affordance* de sorte que la direction imprimée à l'action serait simplement induite par un courant de baisse de tension sensori-motrice ou objectale. Au contraire, dans l'horizon propre adulte, c'est la présence du futur potentiel qui se manifeste comme telle.

Les pointeurs modaux étant plus ou moins actifs et leurs liens avec les éléments de représentation modalisés étant plus ou moins forts (§ 13.2.1), bien des types d'horizon propres sont possibles, de la discrète ébauche du futur à l'aide d'un marqueur temporel de l'avenir (e.g., *demain*) à un fragment analogique explicitant un but comme tel (i.e., spécifié, symbolisé, stable et modalisé comme potentiel par contraste avec la réalité), voire à une intuition désirable ou menaçante complexe. Un horizon de la vie courante (e.g., faire une course) ébauche à peine une modalisation, tandis que l'horizon associé à un projet crucial (e.g., intuition désirable amoureuse) peut ouvrir sur une simulation fantasmatique dans un espace de travail modalisé, voire s'épanouir dans une riche construction explorant des mondes en s'affranchissant des contraintes immédiates de l'environnement, voire de toute contrainte. Dans les cas les plus merveilleux, une infinité potentielle de portes peut s'ouvrir, comme dans un théâtre magique <sup>239</sup>.

Déf. 19.6. Soit un horizon  $H$  à l'instant  $t_0$  pour un espace  $E$  associé à un système de représentation  $S$ . L'ensemble des fragments analogiques déployables selon un chemin quelconque en un temps  $\Delta$  à partir de l'horizon  $H$  à  $t_0$  définit l'*espace accessible potentiel*  $E_{ap}(H, \Delta)$ .

La notion d'horizon spécifie la mise en œuvre du principe d'unification-solution comme curiosité fondamentale à la source de toute navigation

---

<sup>239</sup> Voir H. Hesse. *Le loup des steppes* (1927).

mentale. Si une infinité d'affects est possible en fonction de la *Stimmung*, c'est-à-dire de la qualité de l'horizon (e.g., nuages noirs qui s'amoncellent, éclaircie après l'Intenable, double arc-en-ciel en pleine tempête...), la dynamique de l'anticipation est par définition de nature expansive et lorsqu'un horizon paraît assombri, ce n'est que parce que la tendance fondamentale à l'exploration/unification/extension-de-la-présence est contrariée : rejoignant Spinoza (1677/1965), nous devons dans notre cadre définir la joie comme l'émotion fondamentale.<sup>240</sup>

## 2. Humeur

Posons bien nos repères selon la flèche du temps inhérente à la dynamique émotionnelle afin de définir les notions *princeps* nécessaires à l'étude de cette dynamique. A un instant donné, seuls comptent les éléments analogiques et les éléments symboliques actifs :

- dans la fenêtre de présence, les fragments analogiques *donnés* (par défaut) comme *présents* ;
- dans la fenêtre de présence, certains fragments analogiques modalisés comme *passés* (souvenir) ;
- dans la fenêtre de présence, certains fragments analogiques modalisés comme *potentiels* (dont l'horizon) ;
- de plus, le "poids du passé" exerce son influence dans le flux émotionnel à travers les structures symboliques impliquées dans les potentiels de présentification non nuls caractérisant la trame active : trame des plans actifs, mais aussi zones interférentes et quiescentes.

---

<sup>240</sup> La jubilation d'un jeune animal quittant le nid ou le terrier, sans parler de celle d'un nourrisson humain dictant sa loi, montre que ce point s'applique aux horizons non proprement humains adultes, même si ceux-ci multiplient à l'infini le potentiel de jubilation.

Au cours du temps, des zones de mémoire éteintes redeviennent actives et, en interaction avec l'environnement rencontré, de nouveaux horizons d'anticipation surgissent. Les variations de potentiel de présentification sont orientées par le principe de solution (i.e., d'unification aux plissements près), d'où la définition suivante :

Déf. 19.7. L'*humeur* est la composante affective/émotionnelle reflétant la dynamique d'unification actuelle.

Remarque. Comme la notion d'horizon, la notion d'humeur est définie relativement au monde actuel du système de représentation (cf. remarque 1 du § 1).

Une définition plus précise — reposant par exemple sur la définition de vecteurs numériques associés aux potentiels de présentification et une intégration au cours du temps —, serait stérile. La souplesse nécessaire à la définition d'une infinité d'émotions possibles selon les états qualitatifs de la mémoire active serait perdue au profit de « 'lois' [...] exsangues et complètement vides » (Hegel, 1831/1970, p. 27). Mais comment opérationnaliser la définition 19.7 à partir de ce qui seul compte mentalement à un instant donné, à savoir la mémoire active et l'espace actif ? Comment spécifier les déterminants de l'humeur ?

## 2.1 Premières déterminations

L'humeur est classiquement « la tonalité affective de base reflétant l'accord global du sujet et du monde » (Plagnol, 2006, p. 113). Comment traduire cette intuition dans notre cadre conceptuel ?

Le déterminant principal d'un éventuel accord entre le sujet et l'univers qu'il appréhende est le rapport entre les tensions liées aux potentiels de présentification associés à la trame active relativement au plan de travail et ce

qui se donne comme pouvant les résoudre à l'horizon, notamment le rapport entre les conflits et les anticipations de solutions :

- dans un cas "nul", il existe une résorption totale de l'espace actif en un seul plan, le plan de travail, celui-ci s'étendant à la fenêtre de présence entière pour en faire une « bulle ataraxique », à tension nulle. L'humeur est alors neutre.<sup>241</sup>

- dans un cas "noir" d'assombrissement, il existe un conflit patent entre fragments internes au plan de travail, sans aucune anticipation de solution, au contraire, l'horizon étant sombre au point de se donner comme impossibilité de solution au conflit : l'accord est nul et l'humeur est maximale négative.

- A l'inverse, dans un cas d'« illumination », il existe un conflit en fenêtre de présence — e.g., un conflit modal entre une intuition désirable et la réalité — mais l'horizon offre une promesse de solution : l'accord est maximal et l'humeur doit être maximale positive.

Bien entendu, il existe une infinité d'autres cas : conflits à peine ébauchés en fenêtre de présence, conflits simplement "pressentis", pressions non directement conflictuelles liées aux potentiels de présentification induits par les zones interférentes ou quiescentes, horizons de solutions à peine ébauchées, simples directions d'anticipation, etc.

Remarque. L'espace actif et l'horizon ne cessent de changer : les modifications incessantes des tensions de l'espace actif et des anticipations à l'horizon rendent compte de la finesse de la sensibilité émotionnelle et du lien étroit entre humeur et luminosité psychique. (Un simple passage du soleil sous un nuage peut suffire à assombrir non seulement l'horizon perçu mais l'horizon mental.)

---

<sup>241</sup> Sauf chez le stoïcien endurci, un tel état ne peut bien entendu se maintenir en raison des interactions avec le monde extérieur. Par ailleurs, on pourrait définir un cas « quasi-nul » où des plissements existent au sein de l'espace actif même si les tensions internes aux plissements sont nulles.

Retenons que l'humeur est d'abord déterminée par : (1) les potentiels de présentification et tensions actuelles, (2) les anticipations de solution (ou de non-solution).

## 2.2 Empreinte

L'humeur peut être aussi fortement modulée par les effets d'unifications antérieures — e.g., solution d'un conflit, telle la réussite à un examen fortement désiré —, dont l'impact est encore présent, c'est-à-dire que ces unifications ont des effets dans la fenêtre de présence, bien qu'elles relèvent de situations passées se donnant dans un horizon "à rebours".

Défs. 19.8-19.9. L'*empreinte* est l'effet global des unifications passées sur la fenêtre de présence. L'*horizon-r* (i.e., horizon "à rebours") est l'(éventuel) fragment de fenêtre de présence modalisé comme passé.

Scolie. L'empreinte est la trace des vibrations du passé dans le présent, l'écho des victoires et défaites, etc. L'empreinte est fortement déterminée par l'horizon-r qui est un peu le "rétroviseur" de la fenêtre de présence. L'empreinte peut susciter une gamme infinie d'affects/émotions, par exemple un sentiment de pesanteur intolérable par chute dans l'abîme du péché ou un sentiment de libération extatique après une rencontre avec Dieu. (Ou, plus prosaïquement, aigreur d'estomac lorsque l'on est une n-ième fois escroqué par son banquier ou naïve exaltation lorsqu'on a réussi à lui faire rendre vingt sous.)

## 2.3 Surcroît

L'humeur-affect à un instant  $t$  est déterminée par l'empreinte et par le potentiel d'unification donné dans l'horizon. L'humeur-émotion résulte de la dynamique de l'unification et de ses aléas sur un intervalle de temps  $T$ , avec



d'une part les échos du passé dans les horizon-r successifs durant T, d'autre part les futurs potentiels dans les horizons successifs durant T, la tonalité émotionnelle étant plus ou moins stable selon sa confirmation ou non par les nouveaux horizons qui apparaissent (ouvertures, obstacles...)

Selon la double direction associée à la flèche du temps, l'humeur est donc déterminée par :

1. Les potentiels d'unification se donnant dans l'horizon : promesse de résolution des conflits en plan de travail, et plus généralement de résolution des pressions exercées par les potentiels de présentification. Cette direction est celle de l'*ouverture* de l'espace mental, dont le degré est intimement lié au sentiment de luminosité, au point d'être volontiers métaphorisée par des images d' « aurore néoténique » lorsqu'elle se donne comme sans limite.

2. La trace des unifications passées (e.g., solution récente à un conflit) dont l'impact s'exerce à travers l'empreinte. Cette direction, moins déterminante pour l'élan, lorsqu'elle est effectivement marquée par des réussites récentes, est volontiers associée aux harmonies d'un coucher de soleil et à « la paix du soir sous la tonnelle ».

A cette double détermination, il faut ajouter ce qu'on peut appeler le *surcroît* :

Déf. 19.10. Le *surcroît* est la donation à l'horizon de terrains vierges de toutes résonances avec le passé (donc n'ayant encore suscité aucune tension).

Scolie. Le *surcroît*, dont nous prenons si rarement conscience <sup>242</sup>, n'est autre que la plénitude du don de l'être qui se présente à nous et que nous méconnaissons tant dans sa rencontre ordinaire malgré la source inépuisable de richesses qu'il reflète (voir par exemple le Théorème des Portes § 17.1).

Etant donné la dynamique de présentification et le *surcroît*, l'horizon-r (et le poids de l'empreinte en général) tend à s'effacer devant l'horizon — ainsi, nous oublions de façon étonnante les pires douleurs, comme la joie de la

---

<sup>242</sup> Le *surcroît* est pourtant fondamental pour la croissance d'un enfant.

naissance efface les affres de la délivrance. Mais dans certains cas qui marquent "au fer rouge" le psychisme à jamais — tragédies sans solution <sup>243</sup>, justification définitive de l'existence par une rencontre... —, l'empreinte (associée à un horizon-r déployé ou immédiatement réactivable à partir d'un nœud de pli), peut s'imposer comme le fond continu de la fenêtre de présence.

Remarque. Les horizons ouverts par une rencontre sont parfois si neufs que celle-ci semble « pure » — c'est-à-dire que ses effets semblent entièrement donnés par surcroît —, telle celle d'une belle Inconnue au jardin du Luxembourg <sup>244</sup> :

*Elle a passé, la jeune fille  
Vive et preste comme un oiseau :  
A la main une fleur qui brille,  
A la bouche un refrain nouveau.*

Toutefois, outre l'émergence rapide de conflits modaux quant à la réalisation du désir suscité — de sorte que l'humeur s'inverse aussi vite que la promesse de bonheur s'éloigne — une rencontre humaine en elle-même n'est en principe jamais « pure », sa signification dépendant étroitement de son analyse déterminée par la trame symbolique. (Sinon comment reconnaître la beauté d'une Inconnue ?)

*C'est peut-être la seule au monde  
Dont le cœur au mien répondrait,  
Qui venant dans ma nuit profonde  
D'un seul regard l'éclaircirait !*

Ainsi une rencontre érotique n'ouvre sur des horizons nouveaux que parce qu'elle offre une promesse de résolution de conflits, et dans les cas les plus puissants, résonne au plus profond du passé. Il nous faudra encore

<sup>243</sup> Voir Plagnol, A. (2014).

<sup>244</sup> G. de Nerval, "Une allée du Luxembourg", in *Odelettes* (1832).

introduire de nouveaux outils et développer la théorie des intuitions sensuelles pour bien en rendre compte.<sup>245</sup>

*Mais non, ma jeunesse est finie...  
Adieu, doux rayon qui m'as lui,  
Parfum, jeune fille, harmonie...  
Le bonheur passait, il a fui !*

#### 2.4 Aperçus, intuitions médiatrices

Afin de mieux appréhender la dynamique de l'humeur et les effets de sommation temporelle suscitant des émotions qualitativement stables (même si leur intensité varie), il faut tenir compte des capacités d'intégration des chemins parcourus et de projection globale dans des e-plis abstraits (déf. 14.4) synthétisant des enchaînements d'horizons. Pensons par exemple aux plans successifs de la Perrette de la Fable associés à une joie de plus en plus grande <sup>246</sup> :

*Notre laitière ainsi troussée  
Comptait déjà dans sa pensée  
Tout le prix de son lait, en employait l'argent,  
Achetait un cent d'œufs, faisait triple couvée...*

Défs. 19.11-19.12. Un *aperçu* est un e-pli abstrait condensant un enchaînement d'horizons entrevus dans une série d'e-plis. Un *aperçu-r* (i.e., *aperçu* "à rebours") est un e-pli abstrait condensant une succession d'horizons-r entrevus dans une série d'e-plis.

Remarque. Un e-pli entrant dans la composition d'un *aperçu(-r)* peut lui-même être un *aperçu*. La trame connectant les e-plis d'un *aperçu* peut

<sup>245</sup> Quatrième partie *infra*.

<sup>246</sup> J. de La Fontaine, *Fables*, VII-9 (1678).

permettre une navigation rapide ouvrant un espace apparent considérable, avec les risques de la vitesse : *Adieu veau, vache, cochon, couvée...*<sup>247</sup>

Les aperçus sont particulièrement importants dans la recherche de solutions à un conflit modal *via* la formation d'*intuitions médiatrices* :

Défs. 19.13-19.14. Une *intuition désirable médiatrice* (IDM) est une intuition désirable médiatisant la résolution d'un conflit entre une première intuition désirable et la situation actuelle. Un *horizon médiateur* est l'horizon associé à une IDM.

Un horizon médiateur détermine l'humeur comme accord dans la mesure où son plan unifie potentiellement l'intuition désirable initiale et le réel actuel, de la même façon que dans un accord musical, une note tierce peut harmoniser deux autres notes. Des enfilades d'intuitions médiatrices sont fréquentes, "résumées" dans des aperçus. Les intuitions médiatrices sont importantes pour nous les humains qui apprenons à ne pas donner une solution immédiate à la tension du désir.

Exemple. Soit une forte tension érotique. Une intuition désirable associée à la projection d'une personne aimée peut offrir un horizon de solution. Mais cette solution encore fantasmatique donne lieu à un conflit modal.

L'anticipation peut alors conduire à la représentation de "nuages" quant à la réalisation de l'intuition désirable, avec au maximum un aperçu "noir" de conflits insolubles à jamais (e.g, la personne désirée est mariée et ses convictions fondatrices interdisent tout espoir<sup>248</sup>).

Cependant l'anticipation peut aussi offrir une enfilade d'horizons promettant *in fine* le bonheur grâce à des solutions médiatrices aperçues — e.g., la promesse d'un rendez-vous prochain avec l'aimé(e) : la "vision" du rendez-vous forme l'horizon d'une IDM.

-----

<sup>247</sup> Voir aussi la dilatation maniaque selon Plagnol (2004).

<sup>248</sup> Voir M.-M. de La Fayette, *La Princesse de Clèves* (1678).

## CHAPITRE 20 : AFFECTS ET EMOTIONS (III) – JOIE, SOUFFRANCE...

Selon le chapitre 19, l'accord définissant l'humeur ne dépend pas seulement du contenu des plans actifs, mais aussi de la mémoire interférente ou quiescente et de toutes les possibilités d'unification entrevues. Cet accord est essentiellement mobile, étant une fonction continue des aléas des résonances harmoniques et des rencontres. La dynamique imprimée par les potentiels de présentification peut aussi bien ouvrir des horizons d'unifications anticipatrices (avec des anticipations plaisantes de plaisir) que rencontrer des zones d'ombre (avec des anticipations pénibles de peine). L'humeur est ainsi modulée en permanence selon que le flux d'activation "touche" des "obstacles" à l'unification analogique ou laisse au contraire entrevoir des promesses de déploiement. L'émergence d'objets lie intimement cette dynamique émotionnelle aux composantes impulsives érotiques et à ce qui les contrarie. Plus généralement, la trame de l'espace mental et l'infinité potentielle de chemins ouvre sur une gamme infinie d'émotions plus ou moins durables associées à la navigation mentale "par monts et par vaux".<sup>249</sup> Nous définissons dans ce chapitre les émotions majeures relatives à l'axe de l'humeur.

### 1. La joie

Nous commençons par définir l'émotion première :

---

<sup>249</sup> La Musique dessine peut-être le mieux tous les reflets de cette dynamique émotionnelle grâce à sa propre variété infinie de trames sonores.

Déf. 20.1. La *joie* est la composante de l'affect déterminée par un haut degré d'accord entre les éléments actuels du plan de travail et l'horizon, d'autant plus intense que celui-ci se donne comme unification anticipée (e.g., intuition désirable anticipante). Par extension, la *joie* est la composante de l'émotion déterminée par la dynamique de l'unification en tant qu'elle se réalise de façon intégrée au cours du temps.

Scolie 1. Selon cette définition, la joie est bien l'émotion première en tant qu'elle reflète le mouvement diastolique imprimée par le principe d'unification analogique qui gouverne la dynamique mentale, avec la tendance constitutive à l'expansion de l'espace subjectif. Du point de vue temporel, un continuum d'émotions relève de la joie — de l'affect défini sur un espace actif forcément local au bonheur impliquant un remaniement unificateur global et stable sur l'ensemble des configurations successives de l'espace mental. (Le bonheur reste donc toujours incertain, compte tenu de l'imprévisibilité de l'avenir. *Solon ! Solon ! Solon !* <sup>250</sup>)

Une variété infinie d'affects et d'émotions plus spécifiques relevant de cette définition générique de la joie peut être décrite, selon les résonances à travers la trame, les événements et objets rencontrés, les éventuelles zones d'ombre ternissant (voire annulant) l'élan unificateur...

Défs. 20.2-20.3. Une *ombre* est un effet de non-unification analogique suscité par un courant quelconque. Une *zone d'ombre* est un fragment d'espace mental qui suscite des ombres lorsqu'il est présentifié.

L'intensité d'un affect de joie varie en fonction de l'ouverture de nouveaux horizons. Définissons ici une notion s'appliquant à tout affect et très utile en navigation mentale :

Déf. 20.4. Une *vague* est le renforcement d'un affect en raison d'un changement d'horizon.

---

<sup>250</sup> Hérodote, *Histoire*, I, 86 [3].

Une vague de joie peut donc survenir lorsque de nouveaux horizons s'ouvrent dans l'aperçu. Une augmentation de la vitesse de navigation — parfois pathologique (e.g., prise d'excitant, état maniaque...) —, peut contribuer à intensifier encore la joie ressentie, en créant des effets de dilatation de la fenêtre de présence.<sup>251</sup>

De plus, la joie en tant qu'émotion est d'autant plus profonde qu'elle dure dans le temps par intégration expansive d'une série d'unifications successives. Cette intégration se reflète dans l'aperçu-r et l'empreinte, où « sédimentent » les joies antérieures. L'intensité de la joie ressentie comme *affect* s'accroît donc en fonction de la durée de la joie comme émotion intégrative : l'empreinte liée aux aperçus-r s'approfondit, les aperçus s'élargissent, et le vécu qualitatif instantané s'intensifie de par l'extension même de la présence.

Parfois, la dynamique de la joie est si puissante que toute zone réactivée s'unifie dans une intuition anticipante avec le contenu du plan de travail, des horizons nouveaux s'ouvrent à chaque instant, les incompatibilités antérieures paraissent s'effacer dans des solutions toujours plus englobantes, le déploiement analogique unifié semble sans ombre et sans limite. Ceci d'accompagne d'un sentiment d'universalisation : toute impulsion est résolue et tout trouve sens dans une extension indéfinie de l'espace unifié. A la limite, tout l'espace mental semble se donner "par ex-stase" dans les aperçus.

Défs. 20.5-20.7. L'*euphorie* est l'affect défini par un accord (i.e., unification anticipée) total entre le plan de travail et l'horizon. L'*extase* est l'*affect* défini par un accord total entre le plan de travail et l'horizon lorsque celui-ci se donne comme sans limite dans les aperçus. L'*ubiquité* est un état où l'espace réel entier ne paraît plus qu'un unique dépli offert en fenêtre de présence, où tout point se donne comme immédiatement accessible, avec une impression lumineuse d'ouverture totale et de plénitude, tous les chemins étant possibles.

---

<sup>251</sup> La griserie de la vitesse est dangereuse lorsqu'elle repose sur une unification analogique artificielle (Plagnol, 2004, chapitre XII).

Scolie 2. Comme nous y reviendrons, l'intensification de la joie jusqu'à l'euphorie est déterminée par le jaillissement d'intuitions désirables harmoniques lorsque des promesses d'enchaînement plaisants se déploient dans des mouvements unificateurs toujours plus profonds, à tort ou à raison. Dans l'extase ubiplotaire, l'espace réel tout entier paraît présentifiable immédiatement, c'est-à-dire que le(s) monde(s) réel(s) en entier semble pouvoir se donner instantanément dans la fenêtre de présence (qui n'est plus une fenêtre car sans limite), totalement ouvert et lumineux.<sup>252</sup>

Remarque. Le rire, dont le lien avec la joie est étroit, est associé à un élargissement soudain de perspective mentale : tel objet se donne sous un nouvel angle, tel personnage apparaît dans une lumière nouvelle, tel phénomène est brusquement décalé par un contexte modifié. Un trait d'humour peut ainsi déclencher le plaisir-détente et la joie d'une reconfiguration expansive.

## 2. La souffrance

En symétrie apparente avec les émotions "positives", les émotions négatives associées à l'axe de l'humeur sont liées aux anticipations de non-unification analogique.<sup>253</sup>

Défs. 20.8-20.10. La *souffrance* est la composante de l'affect déterminé par un faible degré d'accord entre les éléments actuels du plan de travail et l'horizon. Par extension, la *souffrance* est la composante de l'émotion déterminée par la dynamique de l'unification en tant qu'elle se donne comme contrariée. La *douleur* est l'affect associé à un conflit en plan de travail et non résolu dans les intuitions anticipatoires. La *tristesse* est la composante affective déterminée par les ombres de l'aperçu-r et de l'aperçu.

<sup>252</sup> Soulignons que l'extase est un affect. La dynamique émotionnelle peut receler ici de graves dangers (cf. *infra*, le Pot-au Noir [déf. 27.7], la satiété [déf. 29.16]...).

<sup>253</sup> La symétrie avec la joie n'est qu'apparente, la joie étant première.



Scolie. Bien entendu, une infinité de nuances et de degrés de souffrance peut être décrite. Le cadre conceptuel des espaces de représentation s'est ici déjà révélé fécond pour définir en les distinguant toute une série de notions pertinentes en psychopathologie comme la *peine* et la *douleur* (Plagnol, 2004 [chapitre XI], 2014<sup>254</sup>). La souffrance peut être favorisée par un ralentissement de la vitesse de navigation (e.g., inhibition dépressive). On montre que plus la souffrance est profonde, plus le sujet tend à être enfermé dans un espace local (e.g., *puits* dépressif).

### 3. Anxiété, inquiétude, souci

Rappelons que nous avons défini l'*angoisse* comme la composante de l'affect induite par l'activation interférente (déf. 18.5), c'est-à-dire par les potentiels de présentification d'entités non présentifiées. L'angoisse reflète donc très généralement la dynamique mentale et il est utile d'en spécifier certaines formes cardinales pour la vie humaine. Il existe notamment une relation fondamentale entre angoisse et temporalité anticipante.

Défs. 20.11-20.13. La *crainte* est la composante de l'affect — et, par extension, de l'émotion — induite par un horizon menaçant (déf. 19.3). La *peur* est la composante de l'affect — et, par extension, de l'émotion — induite par un *objet* donné dans un horizon menaçant.<sup>255</sup> L'*anxiété* est la composante de l'affect — et, par extension, de l'émotion — liée à l'horizon en tant qu'il est le déploiement d'une *présence simplement possible donc incertaine*.

Scolie 1. L'anxiété ainsi définie reflète la tension modale liée à la saisie de l'horizon comme tel et le vacillement du réel actuel que cette tension implique, une infinité de scénarios alternatifs pour le futur étant toujours concevable. L'anxiété est en fait inhérente à un être psychique ne disposant que d'un horizon par définition limité et différant toujours du présent actuel.

<sup>254</sup> La distinction entre peine et douleur provient de Kierkegaard (1843/1984).

<sup>255</sup> Des affects/émotions de peur plus primaires que ceux liés à des intuitions pourraient être définis.

L'aperçu d'un futur implique une ouverture mais toute ouverture peut faire vaciller l'espace mental : tout objet se présentant reste inconnu pour une infinité de ses facettes et plus l'espace mental est raffiné, plus la capacité d'abstraction ouvre sur une généralisation sans limite des possibles. De plus, la pression des potentiels de présentation induit des intuitions anticipantes se donnant comme telles donc comme incertaines (présentant par exemple dans l'aperçu le X inconnu de la mort). L'anxiété est ainsi au cœur de l'angoisse proprement humaine de la navigation.

Remarque. Même si les tensions des potentiels de présentation orientent l'anxiété comme anticipation d'un avenir incertain, l'anticipation repose elle-même sur la mémoire de l'existence passé aux fondations parfois défaillantes, et l'anxiété se nourrit ainsi de tout le passé comme tensions non résolues. Celles-ci se manifestent directement dans l'horizon-r, mais aussi indirectement dans les potentiels de présentation déterminés par les zones interférentes ou quiescentes. L'anxiété reflète donc en fait le poids du passé sur l'avenir. (Par exemple, dans une phobie, la rencontre avec l'objet phobogène provoque une crise anxieuse en raison de la résonance de cet objet avec un noyau traumatique profond.<sup>256</sup>)

Défs. 20.14-20.16. L'*inquiétude* est la composante de l'affect/émotion associée à la réactivation par des événements d'objets ayant suscité des processus de traitement incomplet et/ou insuffisant et/ou inachevé. Un objet *inquiétant* est un objet contribuant à susciter de l'inquiétude. Un *souci* est la présentation d'un objet inquiétant.

Scolie 2 <sup>257</sup>. Le traitement de tout objet est essentiellement inachevé en raison de la finitude humaine (§ 16.4). Tout objet est donc potentiellement inquiétant, même en dehors de tout conflit et de toute défense. Un souci marque la polarisation de l'inquiétude sur un objet déterminé.

L'intensité de la réaction anxieuse suscitée par la rencontre d'un objet dépend du degré d'ouverture intuitionnée qu'il suscite : plus l'ouverture est

<sup>256</sup> Voir Plagnol (chapitre X).

<sup>257</sup> Ce scolie reprend largement la section 5 du chapitre X de Plagnol (2004).

large, plus l'espace ordinaire et ses normes peuvent vaciller. (Et toute rencontre authentique comporte en fait une part extra-ordinaire — voir le Théorème des Portes § 17.1.) Mais, même si la rencontre est l'intuition d'une ouverture, son intensité est fonction de la résonance harmonique avec la mémoire reflétant le passé. Sauf situation pathologique, une telle résonance permet une reconfiguration de la mémoire ouvrant l'espace subjectif. Les interférences suscitées par la résonance, l'inquiétude et le souci qui en découlent, ont ainsi une fonction essentiellement féconde, en stimulant l'élaboration secondaro-tertiaire qui nécessite souvent une "reprise" d'éléments non résolus antérieurement (la re-présentation de ces éléments en plan de travail étant possible à partir de l'inquiétude qu'ils suscitent).

#### 4. Colère et dégoût

Rappelons que nous avons défini une impulsion associée à un objet(-a) comme *agressive* dès lors que sa dynamique tend à ôter l'objet(-a) de l'espace mental (présent), tandis qu'une émotion *haineuse* est la composante émotionnelle associée à une impulsion agressive (défs. 18.9 et 18.7). Or il existe bien des modalités pour éliminer un objet de l'espace mental, et en conséquence, bien des figures de la haine. Nous distinguerons parmi celles-ci la colère et le dégoût.

Déf. 20.17. La *colère* est la composante de l'affect/émotion déclenchée par un objet/situation contrariant une intuition désirable — l'objet/situation formant un obstacle à la présence du désiré — au point de susciter une tentative de solution primaire par destruction (l'intensité du conflit suscité est telle que la tension modale n'est pas supportée). <sup>258</sup>

---

<sup>258</sup> On pourrait définir de façon plus générale la colère comme l'émotion déclenchée par ce qui contrarie une impulsion érotisée, sans que celle-ci n'ait nécessairement déjà trouvée sa forme dans la solution secondaire d'une intuition désirable. Cela permettrait de tenir compte de certaines réactions de rage (comme celles d'un nourrisson n'ayant pas encore accédé à la secondarisation), mais la secondarisation induit une modification qualitative de l'émotion déclenchée par une contrariété de sorte que nous préférons restreindre la signification de "colère" au type de cas formalisé par la définition 20.17.

L'objet contrariant peut être l'objet désiré qui se dérobe, un rival, une situation vécue comme injuste, etc. Par définition, les capacités d'élaboration secondaire sont débordées lors de la colère.

Déf. 20.18. Le *dégoût* est la composante de l'affect/émotion déclenchée par un objet/situation suscitant une réaction de *répulsion* de l'espace subjectif, c'est-à-dire une impulsion rejetant l'objet/situation hors de la présence possible.

Scolie. Alors que la colère "vise" à détruire un objet externe contrariant, le dégoût est lié à une réaction interne de l'espace subjectif pour lequel l'objet dégoûtant n'est pas "ingérable", c'est-à-dire intégrable même en partie dans l'espace subjectif, voire ne dépasse pas le stade "objet-a" ou est annihilé. Au contraire, une réaction de colère nécessite un maintien minimal de la présence de l'objet et même un contact pour le détruire, de sorte que la colère peut nourrir une haine polarisée sur l'objet, se renforçant à chaque contradiction du désir que celui-ci provoque.

Une réaction « viscérale » de dégoût provient des profondeurs de l'espace subjectif et il est remarquable que cette émotion soit associée souvent à une manifestation physique — la nausée est aussi bien somatique que psychique — révélant l'*embodiment* des structures de représentation en jeu.

Des émotions durables et profondes de dégoût peuvent imprégner un espace mental sophistiqué, par exemple un dégoût vital s'observe lorsque des objets ou scènes écœurantes mais non expulsables finissent par imprégner les fondations de l'espace mental (e.g., Hamlet).<sup>259</sup>

Il existe une infinité de combinaisons possibles entre dégoût et colère.

## 5. Emotions complexes et humeur

---

<sup>259</sup> Des investissements pervers des objets dégoûtants — ingestion paradoxale du "vomi" comme chez l'hérétique relapse — peuvent s'observer, en particulier dans des situations pathologiques où la honte du Je apporte une jouissance locale.

Une infinité d'affects/émotions peuvent être décrites à partir de l'orientation que les structures de représentation au sein d'un espace mental impriment à l'humeur en tant que dynamique d'unification avec ses deux pôles joie/souffrance. La richesse émotionnelle humaine est notamment liée à l'accès à des intuitions désirables (et à la simulation de leur remplissement ou à la représentation des conflits suscités), à des intuitions temporelles complexes (e.g., anticipation de l'irréversible), à des intuitions épistémiques relatives aux représentations ou émotions de soi et d'Autrui.

Certains types d'émotions complexes peuvent ainsi être définis en combinant des types de structures de représentation et des composantes humores, ces composantes reflétant elles-mêmes la répartition des potentiels de présentification, les tensions induites et les (im)possibilités de solutions entrevues. Chaque combinaison détermine le vécu mental spécifique à un type d'émotion, même si un tel vécu reste irréductible en lui-même, n'étant saisissable qu'en tant qu'éprouvé en première personne.<sup>260</sup>

Selon la composante dominante de l'humeur, une telle émotion complexe est globalement positive (humeur expansive liée à la joie) ou négative (humeur rétractive liée à la souffrance). En fait, les affects/émotions complexes sont généralement issues d'un mélange de composantes positives et négatives — mélange qui relève souvent d'intuitions contradictoires, l'ambivalence étant inhérente aux solutions secondaires/tertiaires induites par les impulsions.

A titre d'illustrations, nous envisagerons successivement la culpabilité, la honte, le remords, l'espoir et l'espérance. Nous aurons encore besoin de quelques définitions préliminaires.

Défs. 20.19-20.20. L'*Idéal du Moi* est l'ensemble des intuitions désirables fondamentales régulant comme idéal unifiant l'espace principal (déf. 16.11). Le *Sur-Je* est l'ensemble des attentes de l'*Idéal du Moi* relativement au Je, c'est-à-dire la (méta)représentation d'intuitions désirables de l'*Idéal du Moi* quant au Je lui-même.

---

<sup>260</sup> Comme une nuance de couleur ne peut être saisie qu'en tant qu'elle se déploie pour un "voyant" même si elle est entièrement déterminée par telle ou telle relation entre une longueur d'onde et le "cerveau" (cf. Jackson, 1982).

Ce qui est incompatible avec l'Idéal du Moi, ne lui étant pas unifiable (défs. 4.2 et 4.4), suscite une forte tension, avec mise en jeu éventuelle de processus de défense.

Déf. 20.21. Un *interdit* est un fragment symbolique qui a pour effet d'inhiber la présence d'un fragment mental incompatible avec l'Idéal du Moi.

L'être humain étant un étant soucieux, toujours en projet à partir de la mémoire, l'espace ordinaire s'organise en fonction d'un noyau d'intuitions désirables permettant de susciter et d'intégrer des événements. Il est fréquent que l'espace ordinaire soit dominé par une intuition harmonique fondatrice.

Déf. 20.22. La *Maison* est l'intuition harmonique qui organise préférentiellement l'activité ordinaire du sujet.

Scolie 1. La définition 20.22 est justifiée par le fait qu'une telle intuition organisatrice est le plus souvent associée à une projection de maison idéale. La Maison s'intègre dans l'Idéal du Moi dont elle constitue une émergence. Une figure spécifique peut lui en tenir lieu (*cabane, igloo, voilier, royaume*, etc.)

Déf. 20.23. La *culpabilité* est la composante d'affect/émotion issue d'un conflit entre une intuition désirable attribuée au Je (e.g., fantasme) et une intuition désirable appartenant au Sur-Je.

Scolie 2. La culpabilité en psychopathologie « classique » relève d'un conflit entre désirs et interdits. Dans notre cadre, la culpabilité est plus précisément conceptualisée comme une composante émotionnelle négative — i. e., accroissant la tension psychique — dont la "couleur" spécifique est déterminée par un conflit entre certains types de représentations modalisées (intuitions désirables).

Le conflit entre un fantasme et le Sur-Je est parfois à peine ébauché en raison de l'intervention de puissants processus de défense par interdits (e.g., dans un syndrome obsessionnel-compulsif <sup>261</sup>). Mais, plus la dialectique de

---

<sup>261</sup> Voir Plagnol (2004), chapitre IX.

l'intersubjectivité se développe, plus l'Idéal attribué à Autrui — dans la métareprésentation de son espace, avec les émotions liées au remplissement ou non des intuitions désirables attribuées — retentit de façon essentielle sur l'Idéal du Moi, et réciproquement. L'interaction des intuitions désirables attribuées au Je et des intuitions désirables non duales attribuées à Autrui suscite en effet une « double hélice » métareprésentationnelle s'enfonçant dans l'espace mental (qui devient espace *psychique*). Et plus la culpabilité s'approfondit, plus elle se teinte de nuances subtiles. Indiquons quelques facteurs modulant ces nuances :

- *Type d'objet en jeu*. Par exemple, une teinte spécifique de culpabilité peut être liée à un conflit entre les intuitions désirables du Je et ce qui est attribué à un Objet se donnant comme Absolument Premier (« Dieu »), éventuellement identifié au Bien.

- *Résonances mnésiques*. Par exemple, l'interaction d'une intuition érotique vis-à-vis d'Autrui et d'un noyau phobique peut entraîner une débâcle anxieuse, le sujet approfondissant inconsciemment la culpabilité du Je face à l'Idéal incarné dans la Maison.<sup>262</sup>

- *Intuitions temporelles*. La culpabilité est profondément modulée par les intuitions rétroactives (origine et ancienneté du "contentieux") ou anticipantes (dont les possibilités de résoudre le conflit) données dans une succession d'aperçus temporels. Par exemple, relativement à un Objet saisi comme absolument premier (Dieu), la culpabilité éprouvée diffère selon ce qui est entrevu : pardon immédiat après confesse pour péché véniel, rayon de lumière au terme d'un dur chemin de pénitence, enfer éternel pour péché mortel...

D'autres composantes émotionnelles peuvent se superposer à la culpabilité, elles-mêmes déterminées par des structures de représentation spécifiques. Ainsi la honte est souvent associée à la culpabilité.

---

<sup>262</sup> Voir Plagnol (2004), chapitre X.

Déf. 20.24. La *honte* est la composante affective/émotionnelle associée à la présentification d'un Je négatif relativement à l'Idéal du Moi, c'est-à-dire un Je qui contredit une intuition centrale pour l'Idéal du Moi (e.g., la Maison).

La honte est d'autant plus intense que le conflit paraît plus insoluble dans les intuitions temporelles (e.g., relativement à une action passée qui devient une tâche ineffaçable). Notons que la honte peut entraîner la colère envers soi-même, le Je étant l'obstacle à la présence du désiré.

Scolie 3. Alors que la culpabilité est liée, *via* le Sur-Je à la métareprésentation de l'espace mental d'Autrui (avec les intuitions désirables et les émotions qui lui sont attribuées – voir Scolie 2), la honte est narcissique, reflétant un rapport du sujet à son image.

La culpabilité est en principe associée à une composante de honte dans la mesure où une intuition désirable coupable attribuée au Je retentit sur l'image du Soi. Par contre, l'inverse n'est pas toujours vrai : la honte peut ne dépendre que de représentations quasi-primaires où se déploie seulement un Je négatif, sans accès au véritable fantasme. (Pour qu'il y ait culpabilité relative à une action honteuse, il faut que celle-ci soit représentée comme issue d'un désir de l'accomplir.)

Tous les intermédiaires entre honte et culpabilité existent suivant le degré de secondarisation atteint quant à la représentation de Soi ; tous les mélanges sont possibles entre composantes de culpabilité et composantes de honte.

Le remords est également souvent superposé à la culpabilité. Pour l'aborder, il nous faut d'abord définir le regret :

Déf. 20.25. Le *regret* est la composante affective/émotionnelle associée à un conflit entre la réalité d'un événement passé E (dont la représentation est modalisée comme telle) et l'intuition d'une alternative à E dont le contenu apparaît rétrospectivement désirable, notamment lorsqu'elle s'étend en un scénario heureux.



Exemple 1. A quitte son amie A'. Dix ans plus tard, il regrette amèrement cette rupture. L'évènement passé consiste en le fait d'avoir mis fin à leur relation amoureuse. L'alternative était de poursuivre la relation (e.g., intuition d'une scène désirable de réconciliation), suscitant un regret d'autant plus fort que se déroule dans l'imagination un scénario de Maison joyeuse emplie de cris d'enfants.

Le regret est modulé par de multiples facteurs, par exemple par l'intuition du caractère plus ou moins irrémédiable des conséquences de l'évènement passé et par les horizons de "réparation" possibles.

Déf. 20.26. Le *remords* est la tonalité affective/émotionnelle associée au regret lorsque le choix entre les alternatives passées se donne comme ayant dépendu de l'action du sujet.

Le remords est associé à la culpabilité lorsque l'action du sujet a procédé d'une intention contredisant l'Idéal du Moi.

Exemple 2. A a quitté son amie A' en raison d'une intuition érotique obscène (i.e., traitant l'objet du désir comme un objet sans désir propre). Dix ans après, son remords est infiltré de culpabilité, car il réalise à quel point son choix contredisait la Maison et combien, pour un misérable plaisir local, il a compliqué l'équation de l'Univers.

La "couleur" du remords est donc plus ou moins vive selon l'intensité tensionnelle induite par le conflit entre un état désirable qui semblait accessible et la réalité présente de sa perte, le caractère plus ou moins irrémédiable de la perte se profilant dans l'aperçu, le poids entrevu de la responsabilité et de la défaillance subjective — défaillance qui peut résonner avec les fondations de l'image du Soi et se teinter de honte jusqu'à mordre le cœur de l'espace mental (d'autant que rétrospectivement le choix malencontreux se donne comme induit par l'aveuglement d'un espace trop local).

Mais la traversée d'autres structures de représentation peut teinter le remords de nuances plus subtiles encore, selon l'ouverture, la lumière et les contrastes jouant successivement dans la fenêtre de présence, d'autant que souvent le flux du remords se mélange avec ceux d'émotions associées à une humeur positive, tel l'espoir ou l'espérance.

Défs. 20.27-20.29. L'*espoir* est la composante affective/émotionnelle déterminée par le rapport entre : (1) un conflit modal et son histoire plus ou moins insoluble déposée dans l'aperçu-r et l'empreinte et, (2) un horizon ouvrant sur une solution, un chemin vers la solution étant esquissé dans l'aperçu. L'*espérance* est l'espoir moins le chemin vers la solution mais avec la croyance que la solution reste néanmoins présentifiable, fût-ce par miracle. Un *phare* est une source d'espérance.

Exemple 3. A éprouve une puissante intuition érotique depuis bien des années envers A' mais cette intuition se heurte à la réalité et à mille obstacles. Le conflit s'aggrave de résonances passées et de dix mille échecs antérieurs avec l'amer remords de fautes sous-jacentes. Heureusement A croit qu'il n'y a plus que mille épreuves et qu'il peut les surmonter une à une. A est donc animé d'un espoir d'autant plus intense que l'angle est ouvert entre un passé sombre et un avenir radieux même si le chemin est rude. (Par contre, si A n'entrevoit aucun chemin possible vers A', la lueur à l'horizon tiendrait de l'espérance.)

Scolie 4. L'espoir repose sur un chemin esquissé dans l'intuition, à tort ou à raison (i.e., fondé ou non). L'espérance est le maintien d'un cap malgré l'absence de chemin aperçu, voire malgré l'Intenable lorsque tout chemin se donne comme sans issue.<sup>263</sup> L'espérance demande donc une décision libre par foi raisonnée (fondée) en un idéal hors de l'espace des chemins frayables, idéal qui constitue un phare même dans la nuit et la tempête.

---

<sup>263</sup> On peut dire que par opposition à l'espoir, l'espérance est « non intuitionniste » au sens où pour un intuitionniste il n'existe pas de preuve d'existence — i.e., de présentifiabilité (§ 2.3) — du cap sans chemin connu pour y parvenir. L'Intenable sera défini avec précision dans la cinquième partie (§ 29.4, déf. 29.17).

*Je sais bien, moi, que mon rédempteur est vivant,  
Que le dernier, il surgira sur la poussière,  
Et après qu'on aura détruit cette peau qui est mienne,  
C'est bien dans ma chair que je contemplerai Dieu.  
C'est moi qui le contemplerai, oui, moi !*

(Sixième Poème de Job, in *Job*, 19, 25-27)

-----

## QUATRIEME PARTIE : INTUITIONS SENSUELLES

*Vous qui, montés sur une barque frêle,  
Avez suivi, désireux de m'entendre,  
Mon grand vaisseau qui s'éloigne en chantant,*

*Retournez, retournez pour revoir vos rivages  
Et ne vous risquez pas en haute mer : peut-être  
Qu'en me perdant vous resteriez perdus.*

*On n'a jamais couru sur l'onde où je m'engage...*

[Dante, *La Divine Comédie, Le Paradis, chant II*] <sup>264</sup>

Il nous reste à mettre en place les moyens d'une navigation mentale audacieuse permettant de développer une extension optimale de la présence. Une telle navigation est pleine de dangers, d'où l'importance d'un vaisseau résistant, d'instruments fiables et d'un art sûr de la navigation — ou d'un *deuteron ploun* <sup>265</sup> si une telle connaissance est inaccessible à l'humain.

Il nous faut tout d'abord étudier les conditions d'intensification des potentiels de présentification, c'est-à-dire l'énergie motrice nécessaire à la navigation mentale. Nous avons déjà abordé certains aspects de la dynamique de présentification dont les émotions sont le reflet, mais il nous faut revenir en détail sur le souffle fondateur qui anime le psychisme, dont la puissance merveilleuse semble croître sans cesse avec la formation de structures symboliques, même si celles-ci peuvent aussi finir par l'étouffer, comme les branches d'un chêne magnifique peuvent se ramifier au point d'occulter la lumière après avoir ouvert l'accès au ciel.

Comment décrire cet élan qui peut emmener au-delà de tous les horizons connus ? Comment rendre compte des bouleversements les plus profonds de l'espace subjectif, par exemple lors d'une rencontre érotique ? Comment

<sup>264</sup> Trad. H. Longnon, Garnier, Paris (1966), p. 368.

<sup>265</sup> « Seconde navigation » (Platon, *Phèdon* 99d, *Politique* 300c, *Philèbe* 19c).

naviguer le plus loin possible, pour ouvrir les contrées les plus vastes, de la façon la plus belle ? Nous introduisons dans cette quatrième partie la notion-clé d'*intuition sensuelle* puis les premiers éléments de la méthode qui permet la navigation la plus audacieuse, c'est-à-dire la plus verticale.

-----

## CHAPITRE 21 : PRISE AU VENT (AROUSAL)

Nous avons déjà abordé la formation d'impulsions à partir d'évènements et la détermination d'objets-a puis d'objets harmoniques. Dans ce chapitre, nous revenons en détail sur les facteurs d'intensification de la puissance harmonique d'un objet, ce qui est nécessaire pour éclairer le phénomène de l'*arousal*, c'est-à-dire l'éveil/accélération/emballlement sous-jacent à tout mouvement mental mémorable et à l'origine de toute restructuration significative de l'espace subjectif.

Après avoir rappelé l'influence décisive des zones de tension potentielle sur la puissance harmonique d'un objet, nous en étudions les principaux types : souvenirs certes, mais surtout intuitions désirables et intuitions menaçantes non résolues. Ceci nous conduit à introduire de nouveaux outils, dont la notion de *direction désirable*, indispensable pour rendre compte de bien des entreprises en navigation mentale.

### 1. Puissance harmonique et zones de tensions potentielles

Un objet-a condense les flux de la mémoire active — flux perceptif, sources physiologiques d'excitation, zones interférentes et zones quiescentes ranimées. Au fur et à mesure de l'évolution de ces flux, l'objet-a se présente sous de nouvelles facettes ou est remplacé par d'autres percepts, d'autres projections, éventuellement d'autres objets-a. S'il est symbolisé, l'objet-a devient un objet dont l'harmonicité est déterminé par son action sur la trame, provoquant des réexcitations, d'où le recrutement de nouvelles zones de l'espace subjectif.

Un objet est d'autant plus harmonique qu'il est susceptible de "ranimer" sur l'espace subjectif des sources de tension non résolues déterminant des

potentiels de présentification multiples : zones liées à des traumatismes non élaborés, zones de conflit réactivés, zones associées à des courants, etc., notamment lorsqu'un traitement incomplet ou insuffisant a conduit à multiplier les plis. De façon générale, un objet peut réactiver directement ou par association ce qui contredit l'unification analogique de l'espace subjectif (e.g., un conflit modal) : *la source de tension non résolue, une fois réactivée, offre à nouveau des potentiels de présentification*. Le potentiel global de présentification induit par un objet harmonique est ainsi lié à l'étendue du dépliement/déploiement possible sur l'espace subjectif que cet objet suscite en induisant le recrutement progressif de nouvelles zones mentales.

Au cours du temps, le flux d'activation, guidé par les processus associatifs et analytiques, ranime non seulement des zones interférentes/quiescentes mais aussi des zones éteintes (déf. 12.31), et notamment des zones de tensions potentielles (déf. 16.2), zones qui deviennent elles-mêmes quiescentes ou interférentes, voire captent la fenêtre de présence.

En fait, quelle que soit l'étendue initiale des zones interférentes et quiescentes, le déclenchement d'un *arousal* intense par un objet-a ne peut reposer que sur le recrutement de zones de tensions potentielles. La puissance harmonique dépendant ainsi crucialement de ces zones, nous allons en détailler les principaux types. Il peut s'agir de zones primaires de mémoire (souvenirs de faits passés) mais aussi et surtout de zones secondaires liées aux espaces modalisés, imaginaires ou fictifs, construits à l'occasion d'élaborations secondaro-tertiaires antérieures et recelant d'immenses gisements de potentiel constitués autour des intuitions non résolues.<sup>266</sup>

## 2. Souvenirs

---

<sup>266</sup> Dans le modèle de Conway et al. (2004), la caractéristique principale des *Self Defining Memories*, dont le rôle est central dans l'intensité de l'*arousal*, est d'être étroitement liés aux conflits non résolus et buts centraux les plus désirés.

Les sources de tension potentielle peuvent être des souvenirs, c'est-à-dire des représentations simplement modalisées selon le passé de faits/événements survenus dans la vie physique ou mentale du sujet :

(1) certains souvenirs sont sources de tensions potentielles lorsqu'ils ont été insuffisamment élaborés en raison de processus de défense (souvenirs traumatiques <sup>267</sup>) ;

(2) d'autres souvenirs ont une puissance spécifique de résonance, par exemple lorsqu'un événement a constitué un tournant central dans l'histoire subjective (*milestone*).<sup>268</sup>

Les souvenirs de faits ou événements dans leur nudité n'ont cependant par eux-mêmes guère de puissance de présentification, même ceux associés aux événements les plus centraux de la vie du sujet (i.e., associés à de multiples autres événements). Une telle puissance ne leur est conférée qu'en raison des faisceaux de désirs, de frustrations, de regrets, de remords, d'espairs, de remplissements (heureux ou non) d'intuitions auxquels ils sont associés, avec notamment toutes les alternatives que le sujet peut imaginer relativement à *la vie qui aurait pu tourner autrement*.<sup>269</sup>

La puissance harmonique d'un objet, déterminante pour la « prise au vent » en navigation mentale, est donc moins liée aux souvenirs « bruts » qu'aux autres sources de tension potentielle que nous allons expliciter.

### 3. Intuitions et directions désirables passées

La réactivation d'intuitions désirables passées est cruciale pour la puissance d'un objet harmonique. Distinguons :

---

<sup>267</sup> Voir défs. 12.28 et 16.21, ainsi que Plagnol (2004).

<sup>268</sup> Rappelons le *bump* de souvenirs renvoyant à l'âge de 17-23 ans, c'est-à-dire l'âge de dilatation du monde par excellence.

<sup>269</sup> Voir § 20.5, notamment défs. 20.25-20.27.



a. *Les intuitions désirables remplies.* En raison de la puissance de dilatation propre aux émotions heureuses, le *revival* de zones heureuses anciennes peut avoir une puissance harmonique propre. En effet, la réactivation d'une intuition désirable remplie suscite par identité analogique une joie d'autant plus intense qu'elle commande des zones heureuses étendues du passé.

b. *Les intuitions désirables non remplies* en raison des frustrations passées. Une telle intuition, lorsqu'elle est ranimée, implique la réactivation de la tension modale associée au désir qu'elle porte.

Remarque 1. En fait, toute intuition désirable est en partie insoluble : une intuition désirable ne peut être pleinement remplie en dehors du merveilleux. De plus, la réanimation d'une intuition désirable remplie (partiellement donc) peut susciter le désir nostalgique du retour de son remplissement, avec la tension modale associée. Lors de la réactivation d'une intuition désirable passée, c'est surtout cette tension modale liée au désir inaccompli qui donne de la « prise au vent » pour la navigation mentale.

Scolie. Certaines intuitions jouent un rôle-clé dans la puissance harmonique déclenchée par un événement/objet. En particulier, la Maison (déf. 20.22), et, *a fortiori*, l'Idéal du Moi (déf. 20.19), au cœur de l'espace subjectif et jamais pleinement remplis (bien au contraire), jouent un rôle central dans la puissance harmonique conférée à un objet.

Cependant plus un objet est harmonique, plus il entre en résonance avec des espaces imaginaires qui peuvent déborder largement l'espace ordinaire et la Maison. Tel un feu couvant sous la cendre, tout un bouillonnement souterrain d'intuitions désirables « extra-ordinaires » non résolues peut sourdre, décisif pour conférer une vraie puissance au désir. Par exemple, une rencontre érotique sera d'autant plus puissante qu'elle ranime peut-être l'intuition de la Maison mais aussi et surtout des intuitions érotiques non résolues, celles-ci ayant d'autant plus d'impact qu'elles ont ouvert l'espace de navigation bien au-delà de la Maison et même de tout port familial.

Remarque 2. Les intuitions non résolues attractives s'étendent bien au-delà des intuitions désirables : les multiples zones de tensions laissées par le passé, issues de conflits, problèmes, énigmes, questions, obscurités, etc., avec leurs solutions incomplètes, insuffisantes et inachevées, ont pu susciter de multiples horizons/aperçus dans des représentations modalisées que le sujet a dû délaisser avant leur exploration bien que celle-ci se donnait comme prometteuse. De nouveaux outils sont nécessaires pour rendre compte d'une telle attraction vers ce qui est encore inconnu.

### 3.1 Directions désirables

Certaines intuitions offrent un horizon exploratoire, sans visée d'un état à réaliser autre que l'exploration elle-même, car l'horizon ouvre sur un inconnu non présentifiable par avance, même si le potentiel ouvert par l'horizon invite le sujet à se présenter ce qui est accessible par cet horizon. Ainsi tel objet érotique fascinant exerce une attraction irrésistible avant même la formation d'une intuition désirable. Ainsi, le savant « sait » qu'il faut chercher « là » l'or de la Connaissance sans savoir ce qu'il découvrira. Ainsi le *conquistador* est happé par la passion de l'Aventure bien qu'ignorant ce que recèle l'Eldorado entrevu.

Défs. 21.1-21.2. Une *direction désirable* est un fragment analogique donnant un horizon associé à des potentiels de présentification et tel que la tension actuelle oriente l'activité mentale vers le remplissement de ces potentiels. Une *direction répulsive* est un fragment analogique donnant un horizon associé à des potentiels de présentification et tel que la tension actuelle détourne l'activité mentale du remplissement de ces potentiels.

Une direction désirable est bien un fragment modalisé de représentation car il s'agit de l'anticipation d'un inconnu au moins en partie, donc d'un potentiel saisi comme tel — avec pointeur modal à la clef — mais d'un potentiel "pur" car sans situation précise visée. Alors qu'une intuition désirable est la représentation d'une situation abaissant la tension sur un

fragment d'espace imaginaire modalisé comme tel (sauf délire), dont le sujet tend à rechercher la réalisation (toutes choses égales par ailleurs), une direction désirable ne représente pas un état désirable à réaliser : (1) l'horizon est déjà offert sur le mode du *là-bas*, et (2) rien n'est intrinsèquement promis par la direction désirable si ce n'est la promesse de complétion elle-même. On peut donc dire qu'une direction désirable est l'intuition désirable de la présentification elle-même, c'est-à-dire de l'extension de la présence, du remplissement exploratoire, du déploiement d'unification analogique possible, *via* tel ou tel horizon toujours vague en lui-même.<sup>270</sup>

Certes, le mouvement de réalisation des potentiels de présentification est donné dans la direction désirable comme diminuant la tension, donc ce mouvement exploratoire est lui-même représenté comme désirable, mais sans être intrinsèquement associé à un but précis, cette représentation n'étant que la projection plaisante d'une *affordance* plus ou moins abstraite.

A la limite, il s'agit d'une pure ouverture à l'aventure, aussi pleine et vide qu'un « ciel » sans nuages : donation d'un potentiel pur saisi comme tel et associé à une joie sans mélange, telle qu'on peut l'éprouver dans le printemps de ses 20 ans lors d'une promenade dans la montagne, ou peut-être à 100 ans, lorsqu'on rencontre pleinement Dieu.

Déf. 21.3. Une *intuition ouverte pure* est la donation d'une ouverture pure de l'espace subjectif.

Le concept de direction désirable permet de mieux rendre compte de ce qui motive la navigation mentale, qu'il s'agisse de la curiosité de l'enfant frappant un ballon matériel ou mental avant même l'idée de marquer un but, de la quête de l'adolescent quittant la Maison natale pour s'embarquer vers un vague idéal, de l'épistémophilie du Savant ou de l'Explorateur aspiré vers des univers inconnus.<sup>271</sup> A tous les niveaux de l'activité mentale, l'appel de la *boundary extension* est décelable : que ce soit au seuil élémentaire de la

<sup>270</sup> Insistons sur un point : il s'agit toujours d'unification analogique dans ce qui constitue le désirable d'une direction désirable. (La ligne d'horizon attire le marin car elle limite un déploiement unifié donc suscite une tension à résoudre.)

<sup>271</sup> En particulier, des directions désirables guident la réanimation d'intuitions passées non remplies (cf. remarque 2, § 21.3).

perception visuelle ou dans les hautes sphères de la pensée mathématique la plus abstraite, il s'agit toujours d'aller au-delà du Mur, de franchir la Clôture, de dépasser le Pli... Nous retrouvons ici la pulsion d'extension fondamentale, pulsion qui se reflète dans le primat des impulsions érotiques déjà souligné (§ 18.2 et § 20.1).

Exercice. Différenciez en prenant des exemples le surcroît (déf. 19.10) et ce qui se donne dans une intuition ouverte pure (déf. 21.3). Précisez leurs rapports.

### 3.2 Intrication entre directions désirables et intuitions désirables

Précisons les relations entre directions désirables et intuitions désirables en distinguant les formes d'idéalisation qu'elles impliquent :

- une direction désirable est donnée dans le vague d'un horizon, simple ébauche de situation à explorer, même si des boutons (déf. 19.4) sont déjà prêts à éclore. Une orientation est ainsi donnée à la navigation mentale. (Sauf s'il s'agit d'une intuition ouverte pure, cas qui comporte le risque de tourner en rond) ;

- une intuition désirable est toujours une situation idéalisée, ce que son remplissement peut révéler cruellement. (E. g., la réalisation bovarienne du mariage, la prise de Moscou par Napoléon...)

Alors que la direction désirable est un Eldorado inconnu, l'intuition désirable fait miroiter un trésor. Directions désirables et intuitions désirables sont en fait toujours intriquées : tandis que toute intuition désirable est associée à un halo de directions désirables, une intuition désirable s'ébauche toujours déjà dans l'horizon qui constitue une direction désirable et tend à spécifier en un objet-a le contenu vague de celle-ci, justifiant son exploration en « promettant le bonheur ». (Même si la donation de la direction précède en fait la vision de la situation désirée, la recherche de la réalisation de celle-

ci n'offrant qu'un prétexte illusoire et rétro-actif. Ainsi, tel sujet croit rechercher la possession physique de l'Aimé(e) alors que cette possession n'est qu'une intuition désirable spécifiant l'horizon d'exploration offert par l'Aimé(e).)

Tout objet riche induit donc une dialectique entre directions et intuitions désirables : (1) la présentification de l'horizon idéalisé de la direction désirable entraîne la spécification d'une intuition désirable, (2) la présentification de l'intuition désirable la révèle comme illusion idéalisée — ce n'était pas *cela* que l'on cherchait — et induit un nouvel horizon désirable. Ainsi, de nouvelles directions et intuitions désirables jaillissent successivement, suscitant la dynamique nécessaire à l'exploration d'un univers... Sauf que la réalité peut briser l'illusion, et la situation désirée se révéler une impasse lorsque l'intuition désirable semble s'accomplir, n'offrant plus que des directions répulsives, si ce n'est la chute ! *Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ?* <sup>272</sup>

#### 4. Intuitions menaçantes passées

Il est là encore utile de distinguer entre :

a. *Les intuitions menaçantes remplies*. La réactivation d'une intuition menaçante remplie suscite par identité analogique une souffrance d'autant plus intense qu'elle commande des zones malheureuses du passé. Le sujet ne cherche bien sûr pas à revivre leur réalisation et la réanimation d'une intuition menaçante remplie ne suscite donc pas le désir nostalgique du retour de son remplissement. La puissance de présentification d'une intuition menaçante  $I_m$  remplie dépend surtout de trois facteurs :

1. La *valeur traumatique* de  $I_m$  : celle-ci est non nulle lorsque les souvenirs associés n'ont pas été intégrés complètement. Ceci peut être le cas lorsque le

---

<sup>272</sup> Racine, *Athalie* (1691, III.7). Parfois, la force d'une intuition érotique réciproque permet néanmoins de nourrir l'ouverture d'horizons successifs jusqu'à rejoindre l'Infini (§ 25.4 *infra*).

malheur contredit des intuitions désirables fondamentales comme celles de la Maison.

2. La *suavité* de  $I_m$  : lorsque le malheur a été surmonté, et donc circonscrit dans un espace local, la tension que suscite son *revival* partiel (car modalisé) peut être "dépassée" par la joie de l'avoir surmonté, en accord avec une intuition désirable plus puissante que l'intuition menaçante, par exemple une intuition héroïque associée à la Maison.

3. Les faisceaux de *regrets* et de *remords* (défs. 20.25-20.26) auxquels  $I_m$  est associée, avec notamment toutes les alternatives que le sujet peut imaginer relativement à la vie qui aurait pu tourner autrement, en fonction d'intuitions désirables non remplies, à commencer par le désir d'échapper à la menace.

Le *revival* de zones malheureuses anciennes n'a donc pas de puissance harmonique propre, ces zones étant en fait essentiellement dépendantes d'intuitions désirables harmoniques qu'elles contredisent.

b. *Les intuitions menaçantes non remplies*. Il est clair que les menaces, c'est-à-dire des projections imaginaires de tension, tendent par définition à être évitées et qu'un sujet n'a aucune raison de les représenter. Le destin d'une menace, une fois écartée, devrait être de s'éteindre, voire d'être oubliée.

Toutefois, il peut arriver que des intuitions menaçantes soient réactivées lorsqu'elles ont été traumatiques (avec un traitement incomplet) ou en raison de leur suavité (plaisir associé au souvenir du danger auquel on a échappé avec soulagement).

De plus, une intuition menaçante non remplie peut être réactivée lorsque son traitement a été insuffisant, même sans traumatisme, au point de laisser des zones quiescentes (déf. 12.29), sources d'anxiété non résolues et ranimables par association à un événement. En particulier, une élaboration insuffisante peut entraîner une mobilisation d'une partie des ressources pour maintenir la menace à un niveau minimal d'activation, permettant des alertes en cas d'événement rapprochant la menace. Ainsi, même si toute menace tend à être écartée, certaines menaces exercent une attraction plus ou moins

consciente : le sujet "préfère" conserver la piqure d'une épine présentifiable donc maîtrisable potentiellement plutôt que de la neutraliser complètement au risque de la méconnaître.

Remarque. Là encore le maintien d'une intuition menaçante dépend d'une visée de résolution associée à une intuition désirable plus fondamentale que l'intuition menaçante elle-même, par exemple une aspiration à la sécurité de la Maison. Par ailleurs, la puissance d'attraction d'une menace peut induire jusqu'à son érotisation perverse, l'angoisse se mêlant alors d'un filet de suavité liée à la jouissance de la maîtriser.

Enfin, une intuition menaçante non remplie peut être éteinte (déf. 12.31) mais ranimable lorsqu'elle est en conflit avec une intuition harmonique fondamentale sans que ce conflit ait pu être élaboré de façon suffisante — e.g., menace dans l'enfance sur la Maison, éteinte en mémoire et ranimée à l'âge adulte lors d'une perte affective. Toutefois, au contraire d'intuitions désirables éteintes mais facilement inflammables, les intuitions menaçantes éteintes ne se réveillent guère qu'en cas de circonstances traumatiques.

Exercice. Développez la notion de direction répulsive (déf. 21.2) sur le modèle de ce qui a été proposé pour celle de direction désirable (§ 21.1).

## 5. Privilège d'extension du désir

Qu'il s'agisse d'une intuition menaçante revécue en raison de sa suavité, ou maintenue quiescente comme épine irritative, ou même ranimé après avoir été éteinte, il s'agit toujours, en arrière-fond d'une telle représentation, d'une intuition désirable plus fondamentale. Les intuitions menaçantes sont toujours "bordées" par des intuitions désirables qui seules peuvent leur conférer une puissance d'attraction et les associer à des espaces étendus de navigation.

En effet, le principe d'unification oriente la résolution des potentiels de présentification vers le remplissement des intuitions désirables — qui peuvent d'ailleurs représenter l'objectif d'écarter une menace — et non vers le remplissement des intuitions menaçantes qui tendent au contraire à être écartées, avec déjà une tendance à l'évitement des directions répulsives.

La dynamique de recrutement des potentiels de présentification tend donc naturellement vers une dilatation portée par le désir, avec son souffle illimité en lui-même, tandis que la menace en elle-même, par nature rétractive, n'incite guère aux voyages lointains même si le sujet peut parfois lever l'ancre pour rechercher un port (associé en fait à une intuition désirable de sécurité). Les intuitions menaçantes ne peuvent que "nourrir" le désir qui toujours les déborde, ne serait-ce que pour les écarter, les affronter et, délices supérieures, les braver.

Certes, il peut arriver que des intuitions menaçantes nourrissent le développement d'espaces assez étendus, teintés par exemple de masochisme. Des scénarios raffinés de jeu avec le danger peuvent être construits subjectivement, avec parfois des parties notables d'espace subjectif se creusant autour d'intuitions menaçantes, approfondissant des scénarios imaginaires de souffrance ou de catastrophe sans issue.

Défs. 21.4-21.5. Une *partie imaginaire négative* (PIN) est un fragment d'espace imaginaire organisé autour d'une intuition menaçante avec accroissement de la tension actuelle lorsque le sujet y navigue. Un *cauchemar* est une immersion dans une partie imaginaire négative.

Les PIN ne sont jamais très étendues comparées aux formidables continents ouverts par l'onirisme du désir. En effet les PIN tendent par elles-mêmes à la rétraction, sauf lorsqu'elles sont associées au plaisir d'être "dominées" grâce à la modalisation à l'aide de pointeurs bien placés. Or dans de tels cas, le jeu apporte une forme de jouissance, le masochisme n'est que local relativement à une intuition désirable plus fondamentale, et la représentification de l'espace construit sous l'étendard d'une telle menace est pleine de suavité rétrospective.



Hormis la mobilisation de la fuite, une PIN n'a en fait d'impact que lorsqu'elle est tissée d'intuitions désirables (à commencer par celle de la maîtriser). Par exemple, rien de plus ennuyeux que les radotages sadiens en eux-mêmes, même si une plongée cauchemardesque peut ponctuellement susciter de l'élan : la séduction qu'exercent parfois de tels scénarios est en fait liée au tissage d'intuitions désirables aux intuitions menaçantes dans un espace imaginaire complexe, avec toujours un débordement de la menace par le désir, un peu comme dans une régate, un navire dominant "borde" sans peine le *challenger* même si celui-ci peut donner de l'élan à la course du premier.

Il est ainsi possible de construire des scénarios raffinés de menace, mais toujours sous le contrôle d'intuitions désirables infiniment plus puissantes, dont les intuitions fondatrices de l'Idéal du Je et de la Maison : la menace et l'angoisse n'ont de force que dans la mesure où elles mettent en péril les intuitions fondatrices.

En fait, intuitions désirables et intuitions menaçantes se nourrissent mutuellement : toute intuition désirable (e.g., une intuition érotique) suscite l'angoisse et peut devenir menace de tension lorsqu'elle est contrariée dans son remplissement ou que l'excitation devient débordante ; toute intuition menaçante peut ouvrir sur une intuition désirable héroïque et les directions répulsives se transformer en directions désirables, car rien n'est plus délicieux que le sentiment d'*oser* affronter <sup>273</sup> — la Maison sublimée ne prend pleine valeur que pour le Conquérant de retour après mille épreuves.

Tel est le *privilège d'extension* accordé au désir quant à la dynamique des potentiels de présentification : étant positivité intrinsèque, sa puissance est infiniment plus intense que celle de la menace qui n'a de puissance propre que négative, c'est-à-dire purement dérivée du désir qu'elle contredit. Pour prendre de la vitesse, un navire mental humain sait utiliser les vents contraires de la menace, mais le danger n'a pas de valeur intrinsèque : nous nous passons très bien de côtoyer les abîmes, quelle que soit la suavité rétrospective de les avoir affrontés.

---

<sup>273</sup> L'audace est une source de plaisir telle que l'héroïsme est au cœur du fonctionnement mental humain.

## 6. Espaces fictionnels

Dans la détermination de la puissance harmonique d'un évènement, nous devons aussi tenir compte de fragments d'espaces de fiction qui peuvent être réactivés et constituer des sources de tensions potentielles importantes, associées à des émotions riches et fortes, susceptibles d'offrir des déploiements étendus de l'espace subjectif, intriqués d'ailleurs à des fragments d'espaces imaginaires. De tels espaces sont fertiles pour la navigation modale, même si là encore en dernier ressort une intuition désirable d'arrière-plan les commande.

Rappel (déf. 1.7). Un monde *fictionnel* est une alternative complète au monde de référence (i.e., aucun fragment de celui-ci n'est conservé dans le monde fictionnel). Des répliques de fragments du monde de référence sont néanmoins conservées à l'identique dans un monde fictionnel.

Déf. 21.6. Un *espace fictionnel* est un fragment d'espace mental qui déploie une partie de monde fictionnel, le monde de référence étant le monde actuel.

Un espace fictionnel se donne en principe comme inactuel : non seulement nos fragments de représentation associés à la vision d'un film (e.g., *Scarface* <sup>274</sup>) ou à la lecture d'un roman (e.g., *Le Père Goriot*) sont compartimentés (déf. 5.1) relativement au monde actuel <sup>275</sup>, mais nous « savons » que ces fragments ne peuvent être actuels. <sup>276</sup>

Les espaces fictionnels comme tels ne peuvent donc en principe être directement associés à des intuitions désirables/menaçantes, ni *a fortiori* à des émotions liées à l'anticipation de la réalisation de telles intuitions. Il n'est pas

<sup>274</sup> H. Hawks, *Scarface* (1932) [Film].

<sup>275</sup> Au moins pour les fragments « proprement fictionnels », c'est-à-dire les fragments fictionnels qui ne sont pas des répliques à l'identique de fragments du monde actuel — Cf. § 13.2.4 et le jeu des pointeurs modaux.

<sup>276</sup> Ce savoir, plus ou moins explicite, est lié notamment au contexte d'usage de la fiction (e.g., salle de cinéma, lecture de roman, jeu de *pretense*, etc. — cf. scolie de ce § 21.6 *infra*).

question pour le spectateur ou le lecteur de réaliser un fragment proprement fictionnel : nous « savons » que nous ne pouvons rencontrer le Père Goriot comme tel. De même, l'enfant dont le père joue au loup « sait » que celui-ci ne le mangera pas. Ceci vaut *a fortiori* pour des univers plus fantastiques encore (*Le Seigneur des Anneaux*, *Les Shadocks*, etc. <sup>277</sup>).<sup>278</sup>

Toutefois, les espaces fictionnels sont associés à de très riches heures, et nous avons déjà évoqué la joie dilatante qu'apporte leur maîtrise, même et peut-être surtout quand l'intérieur du monde fictionnel est plutôt sombre.<sup>279</sup> Notons également que les espaces fictionnels les plus palpitants tissent le parcours du héros d'épreuves et de dangers tandis que rien n'est plus insipide en apparence que le calme bonheur de la Maison.

De plus et surtout, les mondes fictionnels offrent des potentiels de présentification illimités, ouvrant sur des enchaînements d'horizons non encore remplis, dans des aperçus qui n'ont intrinsèquement pas de limites <sup>280</sup>, ceci en raison même de leur affranchissement du réel. Le plus insipide des feuilletons réussit à nourrir la curiosité du téléspectateur, et même quand le mot "Fin" s'inscrit sur l'écran ou que la dernière page est tournée, la rêverie imaginative peut se poursuivre à l'infini.

Ainsi, les espaces fictionnels passés peuvent en eux-mêmes fournir des zones fertiles à ranimer en raison des tensions internes à ces espaces, des potentiels émotionnels associés à leur maîtrise, et des potentiels de présentification ouverts par leur inachèvement essentiel.

En fait, des fragments d'espace fictionnels infiltrent et nourrissent les espaces imaginaires, les imbibant des émotions associées par identité analogique. Un espace fictionnel peut contribuer par exemple à forger l'Idéal du Je : même si *l'Iliade* est tenue pour une fiction, le chant homérique inspire un puissant élan héroïque. Les scénarios de fiction peuvent étendre

<sup>277</sup> Tolkien, J.R.R., *The Lords of the rings* (1954-1955) ; J. Rouxel, *Les shadoks* (1968-2000) [série télévisée].

<sup>278</sup> Bien sûr, si le monde fictionnel fonctionne comme le monde actuel, le sujet étant par exemple en immersion complète dans ce monde, ce principe ne vaut plus.

<sup>279</sup> Limitons-nous à l'exemple fameux des *Contes* (1697) de Ch. Perrault qui ne sont qu'histoires d'enfants dévorés par des sorcières.

<sup>280</sup> Au sens strict des définitions 19.1 et 19.11 les notions d'horizon et d'aperçu sont associées à celle d'espace imaginaire, c'est-à-dire d'alternative au réel actuel, mais il n'y a pas de difficultés à définir des notions analogues applicables aux espaces fictionnels. (Cf. Remarque 1 du § 19.1.)

considérablement les intuitions désirables (e.g., enrichissement du fantasme par le fantastique), voire imbiber les intuitions harmoniques fondamentales du sujet (*bovarysme, don quichottisme...*). De même, des fragments fictionnels interviennent souvent dans l'extension d'une intuition menaçante (e.g., la crainte que suscite une théorie monstrueuse peut se nourrir de la lecture de *Frankenstein* <sup>281</sup>).

Scolie. L'intrication imaginaire/fictionnel est d'autant plus étroite que ce n'est que métacognitivement qu'espaces imaginaires et espaces fictionnels sont distingués : mentalement, il n'y a pas de catégories spécifiques de pointeurs modaux s'appliquant exclusivement aux uns ou aux autres. Un fragment fictionnel se donne comme tel en raison du contexte d'usage associé à son exploration (e.g., lecture de roman, salle de cinéma, scène de théâtre, etc.<sup>282</sup>). Les pointeurs contextuels d'arrière-plan peuvent d'ailleurs glisser ou s'effacer dans certaines conditions, et pour peu que le monde fictionnel ressemble d'assez près au monde actuel, des confusions d'horizon sont possibles entre fragments fictionnels et fragments imaginaires, voire fragments actuels, et ce d'autant que la personnalité facilite des mouvements identificatoires (hystérie).

Notons enfin que l'exploration de mondes fictionnels est toujours gouvernée en profondeur par des directions et intuitions désirables. Ce n'est pas pour rien que l'on se rend à la Tragédie. Certes, il s'agit rarement d'une intuition désirable bien formatée, et en règle, seule une vague direction désirable s'annonce lors de l'exploration d'un espace fictionnel, si ce n'est une intuition ouverte pure. Il n'en reste pas moins que le plaisir de la fiction est lui aussi soumis au privilège d'extension du désir.

## 7. Résumé

---

<sup>281</sup> M. Shelley, *Frankenstein ; or, the modern Prometheus* (1818).

<sup>282</sup> Cf. note 276 ci-dessus.

La prise de vent pour la navigation mentale reflète la puissance harmonique des événements. L'intensité de l'*arousal* dépend des potentiels de présentification associés aux tensions non résolues de l'espace subjectif et réactivées par un événement. Le *revival* de souvenirs effectifs n'offre guère de potentiel par lui-même, permettant au mieux de naviguer à la force du poignet en ramant dans le passé brut. Le recrutement de zones étendues devient possible par la réactivation d'intuitions. Les directions désirables indiquent les vents favorables et les intuitions désirables sont les voiles nécessaires et suffisantes pour être lancé sur l'océan, même si le « foc » de la fiction peut accroître la vitesse et si l'on peut aussi naviguer « vent debout » en affrontant directions répulsives et intuitions menaçantes.

Exemple. Soit A qui éprouve un choc érotique lorsqu'il rencontre par hasard dans la rue la jeune S dont il est amoureux. Trois éléments (interagissant entre eux) déterminent les potentiels de présentification et permettent d'expliquer l'impact de cette rencontre sur l'espace mental de A : (1) le percept de S se donnant comme objet-a persistant pour A, (2) l'état physique de A (e.g., sources de tension sexuelle), et (3) la mémoire de A.

Le 3<sup>e</sup> élément détermine la réaction harmonique en raison : (1) des associations et réexcitations *via* la trame de A (S étant constituée en objet) qui suscitent de multiples potentiels de présentification, (2) du recrutement de zones interférentes et de zones semi-quiescentes de A se rapportant à S (e.g., traumatisme d'un dîner raté, anxiété relative à un cadeau récemment offert...), (3) du recrutement progressif de zones potentielles de l'espace subjectif de A. Ces zones potentielles peuvent être notamment :

(a) Des souvenirs liés à S et ranimés par sa rencontre, dont les zones heureuses (si maigres soient-elles...) avec le plaisir qu'elles apportent par identité analogique, mais aussi les malheurs antérieurs qui ont pu être surmontés avec la suavité qui en dérive. En fait, ces souvenirs ne donnent de l'élan que pour autant qu'ils sont associés au regret, à la nostalgie, à l'espoir, etc.

(b) Des intuitions désirables antérieures relatives à S, non remplies, dont toutes les anticipations promettant le bonheur et jusque-là frustrées (mais dont le *revival* suffit à susciter le plaisir par identité analogique). Ces

intuitions peuvent avoir été développées en scénarios fantasmatiques plus ou moins étendus, tissés de bribes de réel rongées jusqu'à l'os (mais servant de points d'ancrage) et de multiples fragments aussi fictifs qu'idéaux. L'intrication d'intuitions menaçantes (e.g., menace de la disparition de S à jamais) peut également creuser l'espace imaginaire associé à S.

(c) Des intuitions désirables autres que celles liées à S, érotiques ou non. Tout un fouillis de directions désirables / intuitions désirables ébauchées antérieurement, intriquées avec des fragments imaginaires et fictionnels, peut être ranimé par la rencontre de S, dont le rôle est crucial pour éclairer la puissance d'impact de cette rencontre, même si très peu d'éléments de ce fouillis parviendront à la conscience.

Relativement au point (c), soulignons que quel que soit le surcroît (§ 19.2.3) il serait impossible de comprendre le choc érotique éprouvé par A si l'on ne prenait pas en compte les multiples résonances qui peuvent se produire à travers la trame de sa mémoire entre le percept de S et des intuitions désirables plus ou moins anciennes dont les intuitions fondatrices (Maison, Idéal du Je...) ne constituent qu'une partie propre. Soulignons aussi que presque tous les potentiels de présentification réactivés par un tel choc ne pourront être déchargés dans des déploiements véritables mais l'essentiel n'est-il pas que le navire soit lancé ?

-----

## CHAPITRE 22 : CATALYSE HARMONIQUE

Nous avons étudié dans le chapitre 21 la puissance harmonique liée à un événement E, avec l'afflux de potentiels de présentification autour d'un objet-  
a puis d'un objet, principalement en raison d'intuitions réactivées par E. Quelles que soient les perturbations du flux d'activation par d'autres sources d'excitation, l'accroissement de tension après E atteint un pic au moins relatif avant obtention d'une solution propre à E, c'est-à-dire une solution telle que E lui-même n'est ensuite plus une source de tension notable. Or une solution induit elle-même de nouvelles inflexions dans la dynamique des potentiels de présentifications, voire de véritables cascades de réexcitations ouvrant sur des restructurations majeures de l'espace subjectif. Nous étudions ici en détail ce processus qui marque le véritable rayonnement d'un événement en navigation mentale. Nous introduisons également quelques premiers outils pour une navigation optimale favorisant l'extension de l'espace subjectif.

### 1. Solutions harmoniques

Commençons par introduire encore quelques repères pour l'analyse des restructurations de l'espace subjectif induites par un événement.

Défs. 22.1-22.4. Un *pic de tension* actuelle est dit *induit par un événement E* si E a joué un rôle déterminant dans sa survenue. Le *pic harmonique* induit par un événement E est le degré de tension maximale que E suscite avant une solution propre à E. Le *feu d'amont* est constitué par les variations des potentiels de présentification suscité par E avant la résolution du pic. Le *feu d'aval* est constitué par les variations des potentiels de présentification suscité par E après la résolution du pic.

Remarque 1. Un même pic de tension peut être induit par plusieurs évènements si ces évènements sont tous déterminants dans sa survenue.

Remarque 2. Relativement à un évènement  $E$ , des pics de tension « annexes » avec des solutions partielles ou provisoires peuvent précéder ou suivre le pic harmonique. Le pic objectal (§ 17.2.2), le pic modal (§ 17.3.3) ou le pic ordinal (§ 17.3.4) peuvent constituer de tels pics « annexes » ou définir le pic harmonique lui-même.

Le feu d'amont, déterminé par la puissance harmonique liée à l'évènement, a en fait été étudié dans le chapitre 21. Nous nous concentrons dans ce chapitre sur le feu d'aval, ceci en étudiant de façon générale les effets des solutions sur l'espace subjectif.

Rappel. Une solution résout la tension locale sur l'espace actif (déf. 16.9) mais peut aussi induire des variations de tension sur des fragments de l'espace de représentation débordant l'espace actif (§ 16.1).

Déf. 22.5. Une *solution* est d'autant plus *harmonique* qu'elle permet une réduction plus forte de tensions sur l'espace de représentation (par codéploiement analogique d'ensembles de fragments analogiques élémentaires).

Plus une solution est harmonique, moins elle est purement locale, et plus elle permet une unification analogique large de l'espace de représentation.

Défs. 22.6-22.9. Une solution  $H'$  est *englobante* relativement à une solution  $H$  si  $H'$  unifie au moins les fragments qu'unifie  $H$ . Une solution est *maximale* s'il n'existe pas de solution plus englobante. Deux solutions sont *incompatibles* si les fragments qu'elles unifient respectivement ne peuvent eux-mêmes être unifiés analogiquement dans l'espace subjectif. Une solution est *totale* si elle induit une diminution de tension sur l'ensemble de l'espace de représentation.



Scolie. Deux solutions maximales peuvent être incompatibles (e.g., deux intuitions érotiques maximales). Une solution peut être fortement harmonique — réduisant des tensions locales sur des fragments importants de l'espace de représentation — et néanmoins n'être pas totale, si elle reste incompatible avec d'autres fragments. Par exemple, une intuition désirable peut faire miroiter un bien intégral tout en augmentant la tension sur l'espace total par incompatibilité avec la situation actuelle.

Les solutions primitives (fusion avec un objet-a) ne peuvent guère susciter de solutions harmoniques, le pic objectal n'étant même pas franchi. En effet, une solution S relativement à un événement E ne peut être fortement harmonique que si E a suscité la formation d'un objet O, capable par l'insertion de son symbole dans la trame de drainer de multiples potentiels de présentification, et la force harmonique de S dépend de celle de O. De façon générale, S peut résoudre d'autant plus de tensions sur l'espace de représentation que S résout des tensions sur l'espace actif induites par les afflux de potentiels de présentification autour de O.

Terminologie. Lorsque nous parlerons de "solution harmonique", cela sous-entendra toujours une puissance harmonique élevée, liée à un objet (fortement) harmonique.<sup>283</sup>

### 1.1. Des solutions harmoniques primaires ?

Les solutions primaires ne peuvent qu'occasionnellement recéler par elles-mêmes une puissance harmonique à l'origine de remaniements notables de l'espace subjectif.

En effet, le bouillonnement des intuitions harmoniques et des directions désirables ranimées dans le feu d'amont ne peut que rarement être résolu par une solution primaire, même si une intuition désirable peut en faire miroiter

---

<sup>283</sup> Cf. § 17.2.

l'illusion (e.g., possession de l'être aimé(e)).<sup>284</sup> Sauf exception, seule une intuition, c'est-à-dire une solution secondaire, peut être plus englobante que les intuitions désirables passées réactivées constitutives d'un feu d'aval intense.

De plus, une action ne peut nourrir par elle-même un feu d'aval intense car une action est toujours limitée, et, même si les effets en sont parfois inattendus, n'offre des ouvertures dans l'espace subjectif que si elle est relayée par des intuitions désirables. Par exemple, la présence réelle d'un objet n'induit de puissance harmonique qu'en raison des intuitions harmoniques passées réactivées et des directions/intuitions ouvertes par cette présence.

L'imaginaire dépasse toujours infiniment l'action, et, lorsque celle-ci est harmonique, c'est parce qu'elle a été anticipée et ouvre de nouveaux horizons, en lien étroit avec des niveaux secondaro-tertiaires d'élaboration, seuls à même de susciter des remaniements étendus de l'espace subjectif.<sup>285</sup>

## 1.2 Intuitions harmoniques

*"Je me rappelle encore cette impression saisissante (toute subjective, certes), comme si je quittais des steppes arides et revêches, pour me retrouver soudain dans une sorte de pays promis aux richesses luxuriantes, se multipliant à l'infini partout où il plaît à la main de se poser, pour cueillir ou pour fouiller." (Grothendieck)*

Selon les considérations du § 21.1.1, une solution harmonique, même si elle intègre des composantes primaires, ne peut être qu'essentiellement secondaro-tertiaire, c'est-à-dire que les solutions les plus englobantes sont nécessairement des intuitions désirables : de même que la prise au vent

---

<sup>284</sup> Cependant, des composantes primaires interviennent peut-être dans toute solution harmonique puissante car de telles composantes sont nécessaires pour ancrer le désir dans le réel actuel et le relancer (cf. *infra* § 23.1.1, la notion d'*anchor*).

<sup>285</sup> Il n'y a donc pas de solution-miracle par l'action : par essence, le psychisme déborde l'acte qui ne survient que déjà anticipé et situé dans un espace de représentation, s'inscrivant en fait dans une ligne directrice ouverte dans la fenêtre de présence entre aperçu-r et aperçu : on ne « saisit la balle au bond » que par *insight* (déf. 22.10 *infra*).

dépendait essentiellement d'intuitions passées, le souffle permettant de naviguer à longue distance repose sur des intuitions.

Plus les objets sous-jacents susciteront une élaboration raffinée, plus la solution sera fortement harmonique : les solutions les plus englobantes sont suscitées par des personnes ou des objets personnifiées avec franchissement du pic ordinal (déf. 17.31), atteinte de l'ambivalence, attribution d'intuitions désirables et d'émotions, etc., jusqu'à la dialectique instaurée par une solution tertiaire à partir d'intuitions désirables non duales (§ 17.3.5.2). En particulier, le franchissement du pic modal (déf. 17.26) implique l'atteinte d'une solution secondaire avec intuition désirable modalisée et ouverture de directions désirables.

Dans la suite de ce chapitre nous détaillerons la puissance harmonique des intuitions secondaro-tertiaires car il s'agit ici du moteur principal de la navigation dans les mondes possibles : l'essence du psychisme comme souffle se manifeste dans l'envol permis par les intuitions harmoniques.

## 2. Insight et instant-I

Lors d'une solution harmonique secondaire, la puissance des potentiels de présentification accumulée se résout en une intuition désirable apportant un dénouement de tensions, mais proposant aussi un nouvel horizon et de nouvelles directions désirables.

Déf. 22.10-22.11. L'*insight* est l'intégration d'un aperçu-r et d'un nouvel horizon dans la fenêtre de présence lors d'une intuition harmonique. L'*instant-I* est l'instant de l'insight.

Scolie. Un instant-I est un instant où une solution harmonique se constitue et offre un horizon nouveau, pivot de la restructuration mentale, commandant le feu d'aval tout en résolvant les tensions d'amont se manifestant dans l'aperçu-r.

L'*insight*, souvent centré sur un objet-a, apporte détente et plaisir mais implique aussi une restructuration de l'espace actif, avec une promesse d'extension de la présence, c'est-à-dire l'anticipation d'un déploiement analogique unifié. Plus la solution est harmonique, plus cette promesse se confirme dans des horizons successifs, se condensant eux-mêmes en aperçus, avec une expansion progressive de l'espace de représentation.

Lorsque la solution harmonique est intense, dans les instants succédant à l'instant-I, le sujet a le sentiment d'un espace immense qui s'ouvre, où tout prend sens de façon unifiée, avec parfois la griserie de la vitesse.

Déf. 22.10b. Par extension de la définition précédente, nous entendrons aussi par *insight* le déploiement analogique unifié ouvert à partir de l'instant-I, c'est-à-dire le paysage mental qui s'ouvre sans obstacle apparent dans les suites immédiates d'une intuition harmonique, permettant ainsi une navigation rapide.

En ce sens élargi, l'*insight* intègre les horizons nouveaux successifs.

Remarque. Là encore l'extension de la présence est intimement liée à la capacité d'intuition. Les mêmes facteurs qui conféraient aux intuitions passées une valeur déterminante dans le feu d'amont déclenché par un événement éclairent la puissance du feu d'aval suscité par une intuition harmonique : l'affranchissement des contraintes du réel par modalisation, au prix de l'idéalisation, permet une extension de l'unification dans un espace imaginaire qui peut être exploré librement et se prolonger sans limites.

### 3. Expansion

Dans le feu d'aval issu d'un événement, l'*insight*, même au sens de la définition 22.10b, n'est pas le terme de la restructuration psychique : plus la solution est harmonique, plus les réexcitations sont intenses, plus des potentiels de présentification se déclenchent à partir de boutons (déf. 19.4),

plus des portes s'ouvrent, offrant de nouveaux horizons intégrables en de nouveaux aperçus, avec la possibilité de nouvelles intuitions harmoniques...

Défs. 22.12-22.13. L'*expansion* de l'espace de représentation est l'accroissement analogique unifié obtenu à partir d'une solution. La *dilatation* est l'effet d'expansion de l'espace mental obtenu par accélération, c'est-à-dire par accroissement de la vitesse de navigation mentale.

Scolie. Plus la vitesse de navigation mentale augmente, plus des contenus se présentent en un temps donné, avec un (sentiment d') élargissement de la fenêtre de présence. La dilatation ne correspond pas toujours à une expansion réelle car les obstacles au déploiement analogique unifié tendent à s'effacer lorsque la vitesse augmente — par exemple, certains enchaînements peuvent être analogiquement infondés <sup>286</sup>.

Remarque. L'expansion est naturellement associée à la joie (§ 20.1).

L'expansion ouverte par une intuition harmonique (IH), au-delà de l'*insight* initial, s'effectue selon une double direction de résolution de tensions passées et d'ouvertures nouvelles.

### 3.1 Résolution de tensions passées

On peut distinguer :

- l'intégration de projections à partir de potentiels de présentification ayant présidé à la naissance de l'IH, c'est-à-dire de potentiels qui ont nourri le feu d'amon et non encore résolu. Ces potentiels procèdent essentiellement d'intuitions désirables passées réactivées par l'évènement à l'origine de l'IH (§ 21.3) et sont disponibles à partir de leur sédimentation dans l'aperçu-R avec son empreinte ;

---

<sup>286</sup> Voir le cas de l'état maniaque (Plagnol [2004], chapitre XII).

- le recrutement d'intuitions désirables passées qui n'étaient pas des composantes du feu d'amont mais que l'*insight* et le feu d'aval permettent de ranimer.

Remarque. Les intuitions passées réactivées qu'une IH permet d'intégrer se donnent sauf exception sous de nouvelles facettes avec de nouveaux éclats à la lueur de la perspective ouverte par le contexte événementiel et par l'*insight* avec de nouvelles directions désirables. Les projections qui jaillissent à partir de la trame peuvent même souvent être considérées moins comme des intuitions harmoniques passées réactivées que comme de nouvelles intuitions remaniant des intuitions anciennes autour du pôle objectal qui avaient déterminé celles-ci à l'origine (pôle qui est "vu autrement" dans le contexte de l'IH).

Les tensions liées aux intuitions passées actives après l'*insight* se résolvent par *intuitions harmoniques secondes*.

### 3.2. Champs d'exploration, intuitions secondes

*Et dès lors, je me suis baigné dans le Poème  
De la Mer, infusé d'astres, et lactescent,  
Dévorant les azurs verts...*<sup>287</sup>

Grâce à la puissance d'aval des intuitions harmoniques, la navigation mentale ouvre sur d'« Incroyables Florides ».

Déf. 22.14. Un *champ d'exploration* est l'espace accessible à partir d'une direction désirable.

Un *insight* ne fait pas que « larguer les amarres du passé » mais peut libérer des champs d'exploration totalement neufs dans l'espace subjectif (e.g., à partir du surcroît), déterminant sa reconfiguration et son expansion.

---

<sup>287</sup> A. Rimbaud, *Le Bateau ivre* (1871).

De plus, les résonances de l'intuition harmonique, plus ou moins profondes à travers la trame, provoquent l'émergence puis le déclenchement de nouveaux potentiels de présentification (éclosion de boutons, ouverture de portes...), et ceux-ci, en interaction avec les intuitions passées réactivées, suscitent des *intuitions secondes* :

Déf. 22.15. Une *intuition seconde* est une intuition harmonique activée dans le feu d'aval d'une intuition harmonique.

Les intuitions secondes ouvrent elles-mêmes des horizons et directions désirables avec leurs champs d'exploration. De nouveaux déploiements analogiques unifiés sont anticipés dans des aperçus successifs, se confirmant d'autant plus largement que la solution est harmonique. Chaque intuition seconde est l'occasion d'une nouvelle expansion mentale, parfois à peine ébauchée dans un fantasme, parfois développée en un scénario complexe ou approfondie dans une recherche tertiaire.

L'impact d'une intuition harmonique ne se limite donc pas à la poussée instantanée du désir suscité par ce qui miroite dans l'intuition elle-même : entre le feu d'amont et le feu d'aval, une intuition harmonique a un effet de *catalyse*.

Sauf chez le barreur expérimenté, une accélération de la vitesse de navigation est associée à une telle catalyse harmonique, d'où une dilatation (déf. 22.13). Certaines intuitions sensuelles majeures peuvent même provoquer une fragmentation de l'espace actif, directement ou *via* une dilatation maniaque.

Déf. 22.16. Un *pain de dynamite* est une intuition harmonique qui peut produire une fragmentation de la mémoire de travail.

Manier la dynamite mentale est risqué (e.g., survenue possible d'un état délirant aigu).<sup>288</sup> Cependant, les phases d'accélération liées aux nouvelles intuitions sont ordinairement entrecoupées de phases d'accalmie où le sujet prend possession du champ ouvert alors qu'il ressent une certaine fatigue

---

<sup>288</sup> Voir Plagnol (2004, chapitre VI).

psycho-physique. Et, s'il peut arriver que des réexcitations inattendues raniment le feu d'aval, celui-ci finit toujours par s'éteindre — parfois brutalement par quelque paquet de réel glacé, parfois après un bouquet final lors d'une intuition seconde intense. Enfin, s'il échappe à tous les dangers de la traversée <sup>289</sup>, le marin mental arrive dans quelque port où il s'abrite... avant de repartir !

### 3.3 Miet et Bien

Comment parvenir à la plus grande extension possible ? La réflexivité de la conscience implique souvent des choix entre les directions désirables alternatives pouvant orienter la navigation. Nous définissons ici deux concepts féconds pour appréhender la *valeur* des choix navigationnels :

Défs. 22.17-22.18. Soit un instant T. Le *Bien* (*subjectif intégral*) à T est l'extension analogique unifiée maximale qui serait atteignable à  $(T + \infty)$  si les meilleurs choix possibles étaient effectués au cours du temps. (Par extension, le « Bien à T » désignera aussi le meilleur *choix* possible à T, c'est-à-dire celui qui permettrait de viser le Bien à T.) Le *Mieux intégral et total* (Miet) à T est l'extension analogique unifiée maximale qui pourrait être atteinte à  $(T + \infty)$  si les meilleurs choix possibles et constructibles par le système mental à partir de la fenêtre de présence étaient effectués au cours du temps. (Par extension, le « Miet à T » désignera aussi le meilleur *choix* subjectif possible à T, c'est-à-dire celui qui permettrait de viser le Miet à T.)

Remarque 1. L'intégration temporelle dans l'évaluation des alternatives est une nécessité, un meilleur choix à court terme pouvant se révéler désastreux à plus long terme.

Scolie. Le Bien subjectif intégral, transcendant au système de représentation, désigne ce qui est réellement la meilleure option, mais il se peut très bien qu'aucun chemin vers lui ne soit frayable à l'intérieur de

---

<sup>289</sup> Ces dangers seront détaillés dans la cinquième partie de cet ouvrage.



l'espace subjectif. Le Miet réfère à ce qui serait optimal compte tenu des conditions subjectives de l'espace mental et de ce qui est constructible dans cet espace à partir de la fenêtre de présence. Le Miet relève au moins en partie de la responsabilité subjective qui doit s'efforcer de choisir la meilleure direction désirable à explorer dans le difficile calcul des valeurs <sup>290</sup>. Ce calcul s'effectue en fait largement à l'aveugle en raison du caractère très limité de la fenêtre de présence. La conscience d'une ignorance essentielle est à prendre en compte dans la recherche du Miet — ce qui ne suffit pas à l'obtenir ! La limitation du temps disponible pour la recherche du Miet est également importante dans sa détermination. Non seulement le Bien est généralement inconnaissable, mais la recherche du Miet lui-même est fort ardue.

Remarque 2. On peut montrer que le Bien subjectif intégral est entièrement compatible avec le *Bien universel* et le *Bien en soi* dont il est même partie prenante : les chapitres suivants fourniront des outils conceptuels qui rendent cette démonstration aisée.

#### 4. Clefs harmoniques et zones-gâchettes

Une solution harmonique peut elle-même devenir un objet harmonique si un symbole nominal lui est attribué. Par exemple, l'intuition d'une scène d'amour peut apparaître comme une solution harmonique à un désir érotique et cette intuition peut elle-même devenir un objet harmonique.

Défs. 22.19-22.20. Une *clef harmonique* est un nom attribué à une solution harmonique. Une *aladine* est la clef harmonique d'une intuition.

L'*aladine* attribuée à une intuition harmonique, si elle est réactivée, permet un déploiement rapide du fragment d'espace imaginaire constitué autour de cette intuition, un peu comme lorsqu'on frotte une lampe magique et qu'un univers surgit. L'univers commandé par une clef harmonique peut

---

<sup>290</sup> Voir Platon, *Protagoras*.

comprendre des emboîtements de mondes (e.g., autour d'intuitions médiatrices ou secondes).

Déf. 22.21. Une *zone-gâchette* pour une intuition harmonique IH est un type d'évènement qui déclenche la réactivation de IH.

Scolie. Une zone-gâchette est typiquement un percept ou une image mentale de l'objet harmonique OH à l'origine de l'intuition harmonique. Mais ce peut être aussi le percept d'un objet analogue à OH, ou simplement d'un objet associé symboliquement (i.e., par la trame) à OH, voire une simple occurrence syntaxique du nom de OH. Tout fragment analogique associé symboliquement *via* la trame à la clef harmonique peut servir de zone-gâchette si les conditions contextuelles de la mémoire s'y prêtent.

Exemple. B était fort amoureux de la blonde S lorsqu'il avait 15 ans, après l'avoir rencontrée dans son maillot vert à la piscine, occasion d'une IH maximale. Bien des années plus tard, il suffit de la présentation d'un certain style de jeune femme blonde à B pour réveiller cette IH et l'espace imaginaire autour d'elle ; il suffit même d'un certain ton de vert ou de la majuscule « S » pour susciter une réaction harmonique intense. Jeune femme blonde, ton de vert et « S » sont des zones-gâchettes pour cette IH.

## 5. Tactique harmonique

Une intuition harmonique (IH) riche est la porte d'entrée d'un territoire que le marin mental peut prendre plaisir à organiser, c'est-à-dire tramer en le structurant symboliquement pour en disposer plus à loisir. Au fur et à mesure des "reprises", par exemple par réactivation à partir de l'aladine attribuée à l'IH, ce territoire est défriché et arpenté, avec des chemins, des ébauches de plan, des plongées focales dans des intuitions médiatrices ou secondes, et mille et une variantes associées à autant de nuances de l'humeur...

L'élaboration tertiaire permet de développer une maîtrise plus réfléchie de cette exploration, différents éléments tactiques pouvant être mis en œuvre :

- maintien actif de l'aladine et extension de l'espace imaginaire autour d'elle "à volonté" ;

- réglage conscient du degré de démodalisation fonctionnelle, pour permettre une immersion (déf. 13.12) plus ou moins totale, ce qui présuppose la mise en place de repères (déf. 15.3) maniables outre l'aladine (e.g., navigation par onglets – déf. 14.3) ;

- structuration efficace de l'espace imaginaire (e.g., développement de structures bien articulées – déf. 15.30) ;

- ancrage de l'intuition désirable dans le réel avec développement d'intuitions médiatrices (déf. 19.13) et accomplissement au moins partiel de bribes de désir ;<sup>291</sup>

- limitation de la durée de l'immersion dans l'IH et son espace pour préserver d'un enfermement fantasmatique local.<sup>292</sup>

De tels éléments de tactique harmonique permettent de tisser une trame interne à l'espace imaginaire ouvert par l'intuition harmonique.<sup>293</sup>

Remarque. Le développement de ces éléments tactiques est à inscrire dans une ambition stratégique relative à l'espace mental global, visant à la maîtrise tant de la profondeur d'exploration des intuitions harmoniques que de la vitesse de navigation, de façon à viser la puissance maximale d'extension (sur

<sup>291</sup> La finalité des intuitions désirables est de rejoindre le réel actuel, même si tout espace imaginaire est par lui-même déjà source de plaisir, fût-il réduit au plus mince des fantasmes. (Voir § 23.1.1 l'importance des *anchors*.)

<sup>292</sup> Et rester réceptif à de nouvelles intuitions harmoniques plus profondes en lien avec des objets plus riches (e.g., passer d'un amour objectal un peu vil à une ascension intersubjective).

<sup>293</sup> Cette trame peut inclure des fragments verticaux (§ 11.2) — e.g., indices modaux pour des intuitions médiatrices emboîtées.

la vie entière, comme le veut la recherche du Miet [déf. 22.18]). En fait, tout se résume au tissage de structures symboliques riches sans qu'elles ne deviennent étouffantes, c'est-à-dire que tout revient à faciliter la *néoténie* <sup>294</sup> tout en limitant la prolifération par un *pruning* (élagage) précis.<sup>295</sup>

## 6. Cascade harmonique

Une clef harmonique s'insère dans la trame de l'espace subjectif, et d'autant plus au centre qu'elle est davantage harmonique. En fonction de l'insertion des clefs harmoniques dans la trame, des réactions en chaîne peuvent se produire avec une série de solutions harmoniques se succédant, chacune constituant elle-même un objet harmonique.

Déf. 22.22. Une *chaîne harmonique* est un fragment de trame connectant une série de clefs harmoniques.

Scolie. Compte tenu des considérations du chapitre 21 et du § 22.1.1, les réactions en chaîne puissantes mettent en jeu des intuitions harmoniques désirables. Pour appréhender la puissance harmonique, il est essentiel de comprendre qu'une intuition harmonique, non seulement procède le plus souvent d'intuitions harmoniques antérieures réactivées, mais une fois constituée, s'inscrit dans l'histoire subjective et peut laisser sa trace dans l'aperçu-R et l'empreinte, ou tout au moins être au cœur de zones quiescentes et potentielles étendues, prête à être réactivée *via* sa clef et nourrir le feu d'amont ou d'aval déclenché par des événements ultérieurs.

Déf. 22.23. Une *cascade* (harmonique) est une succession d'intuitions désirables connectées par une chaîne harmonique.

---

<sup>294</sup> Voir *infra* § 23.1.

<sup>295</sup> En accord avec l'art de la juste mesure (Platon, *Le Politique*, 283c-285a).

Les intuitions constituant une cascade peuvent être unifiées par une intuition harmonique plus englobante (comme les voiles d'un navire peuvent être déployées de façon coordonnée). Les réactions en chaîne parviennent ainsi à des solutions stables car maximales, englobant notamment les solutions intermédiaires.

Remarque. On peut souligner ici l'importance dialectique des conflits : l'incompatibilité entre une intuition harmonique (e.g., érotique) et d'autres intuitions préexistantes (e.g., la Maison parentale), nécessite la formation d'une nouvelle solution harmonique englobant les précédentes (e.g., construction d'une nouvelle Maison) — version psychologique de l'*Aufhebung* !

Défs. 22.24-22.25. Une *intuition fondamentale* est une intuition englobant toutes les intuitions d'une cascade harmonique. Une *clef fondamentale* est la clef d'une intuition fondamentale.

Toute intuition fondamentale (IF) est maximale et stable. Bien entendu, une telle stabilité ne signifie pas immuabilité en cas de réactivation de la clef fondamentale : selon le type de zone-gâchette impliqué, le contexte mnésique fonctionnel (i.e., la matrice des potentiels de présentification), les rapports structuraux établis *via* la clef entre l'IF et de nouvelles zones de l'espace subjectif, etc., une infinité de variantes de l'espace imaginaire associé à l'IF est possible, où se présentent des facettes inconnues des objets harmoniques en jeu, des intuitions médiatrices frayées de façon neuve, des raffinements de scénarios autour d'intuitions secondaires... Si la silhouette/forme générale de l'intuition fondamentale est préservée à travers toutes ses "occurrences", deux d'entre elles diffèrent toujours sous de multiples aspects — seul l'autiste tente parfois d'entrer deux fois dans le même fleuve (sans succès).

## 7. Idéalisation ou expansion infinie ?

La pleine jouissance d'une cascade harmonique ne peut être atteinte que si l'espace imaginaire qu'elle ouvre devient habilement maîtrisé par une structuration symbolique efficiente.

Au niveau vertical supérieur qu'implique une chaîne harmonique, il est possible de mettre en œuvre pour l'espace  $E(C)$  associé à une cascade harmonique  $C$  les éléments tactiques déjà décrits au § 5 pour l'espace associé à une intuition harmonique singulière : navigation par onglets, fragments de trame bien articulés, etc.  $E(C)$  peut même être organisé de façon raffinée par le développement d'intuitions médiatrices ou secondes, l'ébauche de scénarios, la formation de transversales ou circulaires, la construction de pli abstraits où peuvent s'enchaîner rapidement des horizons (aperçus)<sup>296</sup>, etc. De plus une chaîne harmonique peut elle-même inclure des segments bien articulés, des super-clefs permettant de grouper ensemble des familles d'intuitions harmoniques...

Avec de tels outils, la vitesse de navigation atteinte lors du parcours d'une cascade harmonique peut être considérable. Alors, les jaillissements successifs d'intuitions désirables suscitent des vagues déferlantes de joie, le sujet *surfe* sur des promesses qui ne cessent de se déployer dans des mouvements unificateurs toujours plus profonds, des directions désirables s'ouvrent à chaque instant tandis que se devinent à l'horizon les pics magnifiques de la chaîne... A la limite, une cascade ouvre sur l'extase ubiplotitaire lorsque l'espace subjectif tout entier se donne comme présentifié (défs. 20.6 et 20.7).

Cependant, avec les réactions en chaîne d'intuitions harmoniques, la nécessité de développer des outils stratégiques pour la navigation mentale devient évidente : les cascades, malgré (ou en raison de) la joie intense qu'elles suscitent, comportent des dangers multiples. En effet, toute intuition harmonique procède d'aperçus- $r$  et ouvre vers des aperçus par définition idéaux, et le marin mental, même capitaine au long cours, n'entrevoit ordinairement que de vagues directions désirables ne laissant pressentir que des scénarios rudimentaires. Or, si l'idéalité est un moteur essentiel de

---

<sup>296</sup> Nous avons déjà évoqué la navigation rapide permise par les fragments de trame connectant les e-plis d'un aperçu (§ 19.2.4) — fragments comparables aux vortex de science-fiction qui permettent des passages rapides entre mondes grâce à des dimensions supplémentaires de l'espace-temps.

l'aventure humaine, les intuitions désastreuses ne sont que trop fréquentes. Une zone-gâchette n'est bien souvent qu'un chiffon rouge attirant droit vers le naufrage ! Même si le danger de dilatation-explosion lié à la vitesse est maîtrisé, bien des Sirènes peuvent guetter l'imprudent... Comment dans la tempête distinguer le cap solide de la lanterne des naufrageurs ? Est-il possible de découvrir une méthode d'expansion infinie de la présence ?

-----

## CHAPITRE 23 : DE LA SENSUALITE

Les rencontres (déf. 17.4) sont essentielles à la dynamique des intuitions harmoniques en raison de leur puissance d'impact sensoriel, de la cohérence par confrontation au réel actuel qu'elles imposent à l'imaginaire, du remplissement partiel des intuitions qu'elles assurent, et aussi et surtout en tant que sources d'éléments toujours nouveaux pour l'espace subjectif comme le Théorème des Portes le suggérait déjà (§ 17.1). Mais de quels outils dispose la psychologie pour analyser ces propriétés décisives pour l'obtention d'extensions harmoniques infinies ? Dans ce chapitre, nous définissons quelques concepts nécessités par une telle analyse.

### 1. Intuitions sensuelles, *anchors*, incarnations

Selon la théorie de la fondation analogique, tout contenu de représentation doit se donner dans la fenêtre de présence du système concerné, donc selon les *formes a priori* de la sensibilité pour les systèmes mentaux. Or, notre corps avec ses capteurs sensoriels est à l'évidence privilégié pour procurer de telles présentifications.<sup>297</sup> Nous devons disposer ici d'un minimum de concepts permettant de préciser l'impact propre à la sensorialité qui sous-tend les percepts.

Défs. 23.1-23.4. Un *fragment analogique sensoriel* est un fragment analogique élémentaire donné dans l'expérience sensible, autrement dit *via* la perception telle qu'elle est assurée par les organes du corps (e.g., rencontre). Un *fragment analogique quasi-sensoriel* est un fragment analogique

<sup>297</sup> Ainsi que le courant actuel de l'*embodied cognition* (Glenberg, 1997 ; Barsalou, 1999 , 2008) le souligne, mais dans le cadre de dogmes matérialistes qui en étouffent le potentiel.



élémentaire non perçu mais se donnant néanmoins (quasiment) comme sensoriel, autrement dit il s'agit d'une image mentale (presque) aussi vive qu'un fragment d'expérience sensible (voire d'une hallucination si cette image n'est pas modalisée). Une *image pâle* est une image mentale non quasi-sensorielle. Une *intuition sensuelle* est une intuition harmonique quasi-sensorielle.

Scolie 1. Une intuition sensuelle (IS) survient le plus souvent à la suite d'une rencontre dont l'impact sensoriel, *via* la formation d'un objet-a, nourrit l'intuition elle-même. Cependant, une IS peut aussi être amorcée par une restructuration purement mentale de l'espace subjectif, éventuellement déclenchée par un souvenir <sup>298</sup>, une lecture, etc.

La quasi-sensorialité de l'IS implique une force de présentification spécifique. En effet, relativement à la pâleur des images mentales ordinaires, la sensorialité a une puissance propre en raison du bombardement de champs récepteurs (souvent multi-modaux) qui la sous-tend. Par exemple, un pré associé à une odeur de colchique peut transpercer toutes les strates de la mémoire jusqu'à l'éveil de souvenirs enfouis de chansons enfantines. Cette puissance d'impact s'inscrit charnellement et les réactions physiologiques qui lui sont liées sont cruciales pour l'*arousal* et l'éveil émotionnel, donc pour toute la dynamique de présentification. Or, par identité analogique, une IS dispose d'une puissance (presque) équivalente à celle d'un fragment analogique sensoriel.

Le concept d'intuition sensuelle permet donc de comprendre l'intensité que peut atteindre une intuition harmonique, la puissance sensorielle étant presque complètement disponible dans une IS sur le mode de la *quasi*-sensorialité. Une telle puissance assure par elle-même une trace mnésique forte donc un pouvoir de représentification spécifique.

En fait, *toute intuition harmonique puissante est nécessairement sensuelle*. En effet, le maintien d'un objet-a et sa cristallisation en objet impliquent déjà une force de présentification qui déborde le plus souvent la pâleur d'une image non (quasi)-sensorielle. De toute façon, si l'amorce de l'intuition n'est pas (quasi)-sensorielle, une série d'images pâles ne conduit pas très loin, chaque

---

<sup>298</sup> L'exemple littéraire le plus fameux est sans doute la madeleine de Proust.

image de ce type n'ayant guère d'impact, d'où, pour lancer la puissance de l'intuition le relais nécessaire par un fragment analogique (quasi) sensoriel, seul à même de nourrir de façon substantielle les résonances, notamment par la force (quasi) physiologique de sa présence charnelle et la dynamique émotionnelle qui en est issue.

Le paradigme de la formation d'une intuition sensuelle est la rencontre érotisée de la Beauté, avec frissons, picotements, afflux de "sève" printanière, poussée des ailes et envol <sup>299</sup>. Toutefois, comme indiqué *supra*, ce n'est pas nécessairement une rencontre qui initie une intuition sensuelle et lorsqu'il s'agit d'une rencontre, ce n'est pas le fragment sensoriel de la rencontre lui-même qui est sensuel : ce fragment n'est qu'une amorce et c'est le souffle de l'intuition qui est sensuel, avec toute la dynamique de l'extension harmonique qui peut s'ouvrir. Le vif de l'intuition sensuelle est saisi dans l'instant-I de l'insight, à la charnière entre le réel sensoriel de la rencontre et l'imaginaire, avec une intensité qui peut être celle d'un choc révélateur. Cette charnière opère entre les résonances issues du passé nourrissant le feu d'amont et le potentiel d'extension ouvert par le feu d'aval (§ 22.1) ; même si l'intuition n'est qu'un vague fantasme, à partir de l'instant-I des directions désirables apparaissent, et dès lors une dialectique est suscitée entre intuitions désirables et directions désirables (§ 21.3.2), avec un potentiel d'extension d'autant plus large que l'intuition sensuelle de départ réanime le feu d'aval par sa présence quasi-sensorielle.

Défs. 23.5-23.6. Un élément analogique est d'autant plus *néoténique* qu'il ouvre un large potentiel d'extension. Une intuition sensuelle néoténiquement infinie est *géniale*.

Scolie 2. La génialité sensuelle peut être suscitée par toute rencontre (preuve aisée à partir du Théorème des Portes). Mais c'est le don de l'artiste de la produire lorsqu'il est inspiré.<sup>300</sup>

<sup>299</sup> Platon, *Phèdre*, 251a-256e.

<sup>300</sup> Voir Kierkegaard (1843/1984b) et chapitre 24 *infra*.

Plusieurs composantes peuvent être distinguées dans la puissance néoténique d'une intuition :

Défs. 23.7-23.9. Une intuition harmonique est d'autant plus *féconde* qu'elle contribue comme composante à de multiples intuitions harmoniques. Une intuition harmonique est d'autant plus *fondatrice* qu'elle contribue à la construction de larges pans de l'espace subjectif. Une intuition harmonique est d'autant plus *séminale* qu'elle induit des restructurations profondes de l'espace subjectif.

### 1.1 Anchors

Même si une intuition est de l'ordre de l'imaginaire et non du réel, et si le souffle sensuel est précisément lié à ce décollage du sensible, la force de présentification inhérente au quasi-sensoriel implique une tension vers la présentification réelle, notamment vers le remplissage du désir de la présence qui peut tourner à l'avidité addictive. Par exemple, une rencontre amoureuse avec choc sensuel peut induire un *craving* envers l'objet aimé — le/la revoir à tout prix ! Même l'intuition sensuelle née de façon purement mentale tend à se remplir vers le réel, quitte à la folie...

*Lumen caeli sancta Rosa  
Criait-il, sauvage et ardent  
Et comme le tonnerre  
Son cri mettait l'Infidèle en déroute...*<sup>301</sup>

Défs. 23.10-23.11. Soit un espace imaginaire E construit à partir d'une intuition harmonique. Un *anchor* pour E est un point d'intersection entre E et le monde actuel sensible. La *base d'accomplissement* de E est l'ensemble des éléments anchorants de E.

---

<sup>301</sup> A. Pouchkine. In F. Dostoïevski, *L'Idiot* (1869). « Il est au monde un pauvre paladin / humble, simple et silencieux / d'âme droite et courageuse / Il eut un jour une vision / qui pour l'esprit reste un mystère... ».

Scolie. Les *anchors* permettent de « revenir sur terre » en cas d'intuition harmonique. Un tel ancrage fait bénéficier un fragment imaginaire des effets de présence sensorielle et de cohésion propre au réel, d'où des extensions analogiques beaucoup plus larges et approfondies avec des *anchors* bien choisis, intégrés si possible dans des structures bien articulées (déf. 15.30). Tout *anchor* est sensoriel par définition, mais un *anchor* n'est pas par lui-même sensuel, il ne peut qu'être préparatoire à une intuition sensuelle (outre qu'il peut être le fruit d'une présentification remplissant une intuition sensuelle).

Sans relais proprement sensoriel, c'est-à-dire sans *anchor*, toute intuition, même sensuelle, risque de s'affadir, voire de s'effilochoir en éclats incohérents. Un système mental humain, quelles que soient ses ressources, n'est qu'exceptionnellement assez puissant par lui-même pour nourrir à l'infini une extension harmonique, voire simplement conserver sa cohérence, comme les expériences d'isolement sensoriel le suggèrent. La trame mnésique est insuffisante, ne serait-ce que quantitativement, pour susciter à l'infini des projections substantiellement pleines de présence neuve.<sup>302</sup>

Remarque. Un *anchor* issu du remplissage (partiel) d'une intuition désirable apporte plaisir et joie.

## 1.2 Incarnations

Comment présentifier l'espace associé à une intuition ? Certains *anchors* semblent avoir une valeur hologrammatique pour la reconstitution d'un espace imaginaire : *Charmante substituée, tu es le résumé d'un monde merveilleux, du monde naturel, et c'est toi qui renaît quand je ferme les yeux. Tu es le mur et sa trouée. Tu es l'horizon et la présence. L'échelle et les barreaux de l'échelle...*<sup>303</sup>

<sup>302</sup> Rappelons qu'aucune trame, étant de nature symbolique, ne peut par elle-même assurer une pleine présence. Par exemple, en théologie, la Révélation ne saurait être dictée.

<sup>303</sup> L. Aragon, *Le Paysan de Paris* (1926/2007), in *Œuvres poétiques complètes, I* (Gallimard, Bibliothèque de « La Pléiade », p. 269).

Défs. 23.12-23.14. Soit un espace imaginaire E organisé autour d'une intuition I. Un *anchor* A *incarne* plus ou moins I selon ce qu'à partir de A il est possible de reconstituer de E. Lorsque la reconstitution de E est totale, A est une *incarnation* de I (et I est dite « incarnée par » A). La *base d'incarnation* de I est l'ensemble des éléments incarnants pour I.

Scolie. Toute incarnation est un pli central (déf. 15.17) pour l'espace incarné et le nom associé à une incarnation peut offrir une clef centrale (déf. 15.19) pour la reconstitution intégrale de cet espace. Toutefois, entre l'incarnation et la présentification intégrale par extension analogique, il faut le souffle de l'intuition : *incarnation, intuition, intégralité*.

Des *anchors* fortement incarnants sont nécessaires pour manier et maîtriser l'espace ouvert par une intuition, facilitant la reconstitution rapide de cet espace. Il existe un *trade-off* entre la richesse harmonique d'une intuition et les possibilités de remplissement par des *anchors*, d'où la nécessité de rechercher les *anchors* les plus incarnants possibles et de régler de façon optimale la vitesse, sachant qu'un *anchor* peut-être une source puissante de réexcitation donc d'accélération avec ses risques... La formation de structures bien articulées pour organiser les *anchors* est donc un aspect essentiel de l'art de la navigation dans l'univers mental, un peu comme l'habile joueur de *Cosmail* structure ses voyages intercontinentaux selon des graphes optimaux de façon à ramener son navire empli d'or à la base.

## 2. Eléments étonnants et premiers

Remédions maintenant à la surprenante carence d'outils permettant de rendre compte de l'originalité/nouveauté des contenus présentifiés au cours d'une navigation mentale :

Défs. 23.15-23.16. Un élément de contenu dans un fragment analogique élémentaire présentifié est *étonnant* s'il est présentifié pour la première fois. Un élément de contenu dans un fragment analogique élémentaire est *premier* lorsqu'il n'est pas synthétisable (constructible) dans l'espace mental avant sa première occurrence en fenêtre de présence.

Terminologie. Un fragment analogique élémentaire présentifié sera dit « d'autant plus étonnant » qu'il apporte davantage d'éléments non encore présentifiés dans l'espace mental antérieur. Un fragment analogique élémentaire contenant un élément premier sera dit « premier ».

Scolie. Un élément étonnant peut être disponible dans l'espace mental (même si seule sa présentification le qualifie comme tel), tandis qu'un élément premier n'est pas disponible, même implicitement, dans l'espace mental avant sa première présentification. (En particulier, un élément premier n'est pas calculable par les processus mentaux à partir d'éléments stockés en mémoire.) Par définition, seule la première occurrence en fenêtre de présence d'un élément analogique est étonnante. Par contre, un élément analogique est premier en tant que type (et toutes ses occurrences en fenêtre de présence seront qualifiées de « premières »). Toute première occurrence d'un élément premier est étonnante. Un fragment analogique déployé au cours d'un rêve peut être étonnant mais n'est pas premier (sauf s'il est spirituellement injecté par quelque divinité).

## 2.1 Deux propriétés des rencontres

Un élément sensoriel est *en général* premier mais *non nécessairement* : il est en effet peu fréquent qu'un élément sensoriel lors de sa première occurrence soit identique à un élément constructible à partir de la mémoire mais ce n'est pas impossible. Cependant, on montre aisément que *tout fragment analogique sensoriel* — e.g., présentation d'un objet-a, c'est-à-dire une rencontre — contient au moins un élément étonnant et non constructible

dans l'espace mental (donc est premier).<sup>304</sup> Toute rencontre est donc étonnante et première : la vie est un émerveillement perpétuel pour le philosophe<sup>305</sup>.

## 2.2 De l'empirisme psychologique

Nous énonçons maintenant dans notre cadre conceptuel deux propositions-clefs pour l'empirisme psychologique. Leur démonstration est très facile mais il n'est pas inutile d'en expliciter les étapes en raison de l'importance des controverses associées.

(I) Sauf exception miraculeuse (injection spirituelle), tout élément premier est sensoriel. (Lemme de l'Empirie)

Preuve. Tout élément premier est ou a été présentifié. Hors injection spirituelle, tout élément est ou a été présentifié par perception ou par projection. Un élément obtenu par opération de projection est constructible à partir de la trame et donc synthétisable dans l'espace mental avant sa présentification. Seuls les éléments présentifiés par perception (i.e., sensoriels) peuvent donc être premiers.

(II) Sauf exception miraculeuse (injection spirituelle), tout élément de représentation dérive entièrement de fragments analogiques sensoriels (donc premiers selon le § 2.1). (Théorème de l'Empirie)

Preuve. Tout élément de représentation est (1) symbolique ou (2) analogique. S'il est symbolique il est obtenu par opération d'abstraction à partir de fragments analogiques : le cas (1) se ramène donc au cas (2). Tout élément analogique non injecté spirituellement est obtenu par (2a) projection

---

<sup>304</sup> Voir la démonstration du Théorème des Portes (§ 17.1) : un objet-a se donne toujours dans une rencontre selon une présentation nouvelle dans un contexte non reproductible, c'est-à-dire qu'aucune rencontre n'est constructible à partir de l'espace antérieur.

<sup>305</sup> Platon, *Théétète*, 155d.

à partir de la trame ou (2b) perception. Dans le cas (2b) l'élément est inclus dans un fragment analogique sensoriel (donc premier, cf. §. 2.1 — l'élément lui-même n'est pas nécessairement premier car il peut être aussi constructible par projection à partir de la trame).

Tout élément de trame étant symbolique, (2a) ramène au cas (1) donc au cas (2). En raison de la finitude du psychisme, on remonte nécessairement à des fragments analogiques sensoriels.

### 3. Analyse harmonique

Dans tous les contextes où la généalogie psychique importe (critique artistique, psychothérapie, criminologie, etc.), il est utile de disposer d'instruments pour analyser la puissance d'une intuition harmonique, en particulier s'il s'agit de remonter à la source d'une action « irrationnelle ».

De nombreux éléments contribuent au développement de la puissance d'une intuition harmonique, dont des intuitions (ré)activées lors du feu d'aval, dont l'apport est décisif (§ 22.3.1, § 22.3.2). De plus, si le feu d'amont par définition ne nourrit pas la puissance d'une intuition harmonique, il détermine les conditions initiales de cette puissance, avec là encore l'apport décisif d'intuitions réactivées (§ 21.3, § 21.4). On peut donc proposer les définitions suivantes :

Défs. 23.17-23.21. Soit une intuition harmonique IH. Les intuitions ayant nourri le feu d'amont ou feu d'aval sous-jacent à IH sont les *intuitions composantes* de IH. Les autres éléments ayant contribué au feu d'amont ou au feu d'aval sont les *composantes non intuitives* de IH. L'*analyse* d'une intuition est l'exhibition de ses composantes. Les intuitions composantes d'une intuition harmonique IH peuvent elles-mêmes être analysables. Une intuition ne comportant pas d'intuition composante est une *intuition originelle*. L'ensemble du processus itératif d'analyse de IH, des composantes d'IH, des composantes de ces composantes, etc., constitue l'*analyse harmonique* de IH.



Remarque 1. En se plaçant dans une perspective artificiellement statique, on peut comparer une intuition harmonique à un bouquet, les intuitions composantes étant les fleurs et les éléments non intuitifs étant les herbes. L'analyse n'est jamais une réduction : outre la dynamique essentielle au développement d'une intuition harmonique, tout bouquet dégage un parfum absolument unique selon la combinaison des essences composantes. Chaque intuition harmonique est étonnante lors de sa première occurrence et chaque occurrence de l'intuition harmonique est associée à une nuance émotionnelle subtile reflétant le contexte de survenue de cette occurrence.

Déf. 23.22. Une *intuition première* est une intuition harmonique dont l'*insight* est centré sur un objet-a premier.

Remarque 2. Une intuition première est bien première car contenant un élément premier.<sup>306</sup>

Théorème. Hors injection spirituelle, toute intuition première est sensuelle.

Preuve. Selon le Lemme de l'Empirie, tout élément premier, hors injection spirituelle, est sensoriel. Toute intuition première, hors injection spirituelle, est donc centrée sur un objet-a sensoriel et est donc sensuelle.

Par contre, toute intuition sensuelle n'est pas première car il peut s'agir d'une projection à partir de la trame sans élément premier, par exemple d'une intuition surgie dans un rêve.

Une intuition première, étant première, n'est pas mentalement constructible à partir d'éléments mentaux antérieurs à la rencontre suscitant l'objet-a. Ceci n'interdit pas cependant qu'elle comporte de multiples composants intuitifs ou non, et de fait, un objet-a, même premier, est en principe issu de la résonance d'une rencontre avec une mémoire.

---

<sup>306</sup> § 23.2, Terminologie.

Déf. 23.23. La *base première* d'une intuition est constituée par les intuitions premières obtenues lors de son analyse harmonique.

La base première met en évidence les éléments intuitionnels originaux dont l'effet de souffle a pu contribuer de façon plus ou moins proche à la puissance de l'intuition analysée. Selon le lemme de l'empirie, ces éléments originaux relèvent de rencontres : soulignons encore qu'une navigation riche repose sur des rencontres seules à même d'offrir des éléments premiers à l'espace mental hormis les injections spirituelles (en fait un autre type de rencontre).

Scolie. La décomposition en intuitions premières est importante en science érotique où l'on peut chercher à remonter les cascades harmoniques jusqu'aux rencontres-sources. Une telle décomposition est généralement partielle au sens où d'autres composants non intuitifs ou même intuitifs interviennent. L'analyse harmonique peut exhiber ces derniers mais être sans terme accessible, la quête d'intuitions originelles pouvant devenir plus ardue que celle des sources du Nil.

-----

## CHAPITRE 24 : DES PRIVILEGES DE LA BEAUTE ET DE LEUR ABOLITION

*La beauté que je vis non seulement surpasse  
Ce que l'homme conçois, mais je suis assuré  
Que, seul, son Créateur parfaitement la goûte.*

[Dante, *La Divine Comédie, Le Paradis*, chant XXX] <sup>307</sup>

Quels sont les types de rencontre à fort potentiel néoténique, voire ouvrant sur la génialité sensuelle (déf. 23.6) ? Le Théorème des Portes (§ 17.1) prouve le potentiel ouvert par chaque rencontre, mais existe-t-il un type de rencontre privilégié pour nous les êtres humains doués de psychisme ? Nous présentons dans ce chapitre les rudiments d'une esthétique s'appuyant sur le cadre conceptuel des espaces de représentation. Le privilège de la Beauté n'est-il pas de susciter des intuitions sensuelles ouvrant l'espace subjectif ? Ainsi, pour Kierkegaard (1843/1984b), le sommet de l'esthétique est le *Don Juan* de Mozart qui incarne la génialité sensuelle. Mais, comme Don Juan lui-même le prouve, l'esthétique pure tourne à la perversion, c'est-à-dire l'enfermement dans la jouissance locale plutôt que l'ouverture spirituelle infinie. L'intuition sensuelle qui initie des conquêtes fabuleuses pour l'espace subjectif peut être aussi la cause de son involution finale. Au-delà de l'esthétique elle-même, il s'agit du problème stratégique par excellence de la navigation mentale : d'une part, l'expansion repose sur la formation de structures symboliques toujours plus puissantes ; d'autre part, de telles structures finissent nécessairement par se fermer en piège mortifère.

### 1. Objectivité et résonance subjective

---

<sup>307</sup> Trad. H. Longnon, Garnier, Paris (1966), p. 507.

Toute rencontre est étonnante et première (§ 23.2.1). Les rencontres les plus puissantes induisent un potentiel d'extension analogique unifiée transcendant contextes et mondes possibles dans une ascension verticale. Mais peut-on exhiber des propriétés *objectives* quant au potentiel de résonance d'une entité sensible rencontrant un espace *subjectif*, permettant d'évaluer l'extension qu'elle recèle en puissance ? Et peut-on mettre en correspondance ce processus de déploiement de l'extension en puissance dans une œuvre d'art (ou, finalement, un objet ou événement quelconque) et le sentiment esthétique ?<sup>308</sup>

Avertissement. Nous ne manquerons pas de respect envers la Beauté au point de vouloir la définir, nous attachant seulement à introduire des outils susceptibles d'éclairer la corrélation entre potentiel d'extension analogique unifié (ouvert dans les horizons et aperçus) et plaisir esthétique. Il s'agit donc avant tout de rendre compte des conditions de l'intensité harmonique d'une rencontre entre une entité sensible structurée et un espace subjectif de représentation structuré symboliquement.

### 1.1 Beauté relative ou beauté transcendante ?

L'intensité harmonique d'une rencontre ne saurait être absolue par définition même d'un espace de représentation : un tel espace n'est pas un récepteur neutre et les formes mnésiques structurent les impacts sensoriels. Introduisons deux concepts permettant de préciser l'analyse de l'objectivité harmonique :

---

<sup>308</sup> Un peu comme une carte géographique a des propriétés objectives en raison de sa forme/structure — propriétés qui définissent un « code » que les structures symboliques de l'entité qui l'étudie permettent de déchiffrer pour reconstituer en partie un espace matériel. Bien sûr l'étude d'une carte géographique vise usuellement, et réussit si elle est bien faite, à parvenir à la reconstitution d'une extension fixe intersubjective, valable pour tout sujet compétent, fondée dans un espace matériel actuel, ce qui n'est pas nécessairement le cas pour une œuvre d'art.

Défs. 24.1-24.2. Une entité est *relativement belle* en fonction du potentiel d'extension analogique unifiée qu'elle ouvre *relativement* à un espace de représentation spécifique (e.g., un sujet humain donné, à un instant donné de son histoire, dans un contexte culturel et un monde donné, tel que ceci se refète dans ses structures symboliques). Une entité est *transcendentale* *belle* en fonction du potentiel harmonique qu'elle irradie de façon transcendante aux espaces de représentation spécifiques (e.g., de façon transsubjective, transhistorique, transmonde...).

Scolie. Toute beauté est d'abord relative en raison des conditions subjectives de sa réception mettant en jeu une trame symbolique : la structure de l'espace récepteur exerce des effets irréductibles sur les résonances harmoniques et aucun objet n'est transcendentement beau de façon pure. (En particulier, les formes *a priori* de la sensibilité des espaces subjectifs humains déterminent leur réaction esthétique à certains types d'entité.) Inversement, il n'y a pas de beauté purement relative car toute résonance implique des interactions réglées selon des lois, c'est-à-dire l'engagement de l'objet rencontré dans des formes/structures plus ou moins profondes du *cosmos*.

## 1.2 Expérience esthétique et espace de représentation

La beauté agit comme une arme à triple détente et nous distinguerons donc trois temps dans son action, en fait trinitairement intégrés dans l'unité dynamique d'une expérience esthétique.

1. Un fragment analogique sensoriel F — ou un scénario sensoriel présentant une succession de tels fragments — se déploie dans sa singularité, qu'il s'agisse d'une entité naturelle ou de l'œuvre d'un artiste (éventuellement avec l'intervention d'un « instrumentiste » et/ou dans un contexte de présentation spécifique). Des qualités d'harmonie (mesure, proportion...) reflétant un type d'interaction privilégié (synthétique *a priori*) avec les structures neuropsychiques humaines peuvent être présentes dès ce premier

instant de la rencontre, mais : (1) même s'il y a harmonie jusqu'à la plénitude (e.g., la *Vierge de Lorette* de Raphaël), un horizon nouveau est par là même ouvert, (2) la donation d'une telle harmonie n'est pas principalement nécessaire et il y a parfois au contraire dissonance (e.g., le *Cri* de Münch).

2. Le fragment F, de par sa structure/forme — dont des éléments étonnants ou premiers —, résonne *via* la trame avec la forme de l'espace subjectif S du spectateur (auditeur), "croisant" le potentiel offert par les structures symboliques de S, instanciant et révélant par là des lois, c'est-à-dire des systèmes symboliques d'extension analogique (Plagnol, 2005), au-delà des harmonies éventuelles initiales, ouvrant des aspects jusqu'ici inconnus de l'univers. Une intuition sensuelle se forme, avec un *insight* suscitant aperçus et horizons dans un feu d'aval plus ou moins intense, éventuellement prolongé par cascade harmonique. Ce temps est celui de la dynamique, de l'ouverture, de la découverte par subversion des schémas mnésiques, de l'exploration ou de la construction de nouveaux pans d'univers.

3. A partir de l'œuvre et des résonances qu'elle suscite, une super-unité jaillit, c'est-à-dire une harmonie d'ordre supérieur intégrant une multiplicité d'éléments en un ordre insoupçonné, restituant les sentiments apolliniens d'équilibre, de mesure et de proportion, voire de plénitude, caractéristiques de l'expérience de la beauté, impliquant à nouveau et à un degré plus intense un type d'interaction privilégiée avec nos structures mentales humaines, qui peut notamment être affranchie de toute corrélation nomique neuronale. Cette harmonie elle-même peut se prolonger dans la saisie d'un potentiel d'extension analogique unifiée au-delà de toutes les dissonances, ouvrant transcendantale à l'universel. Idéalement, l'univers entier devient *justifié* à partir de la présence de l'œuvre et ce pour l'Eternité.<sup>309</sup>

---

<sup>309</sup> Le *sublime* pourrait être défini comme l'horizon-limite où l'objet particulier s'universalise et rencontre une harmonie supérieure, se réconciliant avec le *cosmos*, alors même que cet objet pouvait être de prime abord prosaïque ou monstrueux : la singularité elle-même de la forme, en tant qu'elle est incarnée et particularisée, ouvre aux lois métaphysiques de l'étant, et au-delà, à la finalité universelle.

Alors que dans les deux premiers temps il ne s'agit encore que de beauté relative, déterminée par l'entité particulière et la structure de l'espace subjectif spécifique, au troisième temps la beauté transcendante se dévoile. Au-delà des lois et des extensions analogiques impliquées par la structure de l'œuvre — qui se révèlent par interaction et « complémentation » avec les structures symboliques subjectives —, l'essence même de la Présence se manifeste, parfois préparée par la subversion des normes ouverte par la singularité. On peut donc dire que la beauté en soi transcende la beauté relative tout en l'intégrant et en lui donnant pleinement son sens.

Comme le développement de l'expérience esthétique le met en évidence, le degré de beauté reflète directement le potentiel de navigation mentale. Des émotions de plaisir, puis de joie et enfin de bonheur (§ 20.1) accompagnent l'expansion associée à cette triple détente, la tonalité dominante associée à l'expérience esthétique de la beauté étant toujours positive, même si bien d'autres émotions peuvent temporairement s'y greffer selon les aléas de la dynamique de l'extension analogique unifiée, avec par exemple la montée provisoire d'intuitions menaçantes (e.g., angoisse du spirituel). La jubilation euphorique accompagne l'extension harmonique à tout l'univers aperçu et en retour s'offre à l'esthète la jouissance infinie dans le spectacle de l'œuvre particulière, voire dans tout étant particulier.

### 1.2.1 Objectivité de la beauté

La beauté est objective : qu'elle soit relative ou transcendante, il s'agit d'un potentiel ouvert par la forme/structure de l'œuvre qui implique un certain nombre de lois et d'extensions dans lequel elle peut engager le spectateur. Certes, il y a interaction avec les structures symboliques du spectateur pour le « déchiffrage » des codes, ce qui induit certains chemins dans son espace de représentation, c'est là précisément ce qu'implique la notion de beauté relative. Les formes *a priori* de la sensibilité et les lois naturelles biopsychologiques médiatisent déjà la réception de l'œuvre, puis des éléments historiques subjectifs et culturels, voire des (méta)connaissances esthétiques, interviennent dans l'« interprétation ». L'expérience esthétique elle-même engage donc une structuration de l'espace subjectif et les structures

symboliques fournissent les clefs d'accès nécessaires, c'est-à-dire les outils de déchiffrement des codes inhérents à la structure de l'œuvre.<sup>310</sup> Cependant, plus l'œuvre est belle, plus son rayonnement permet de transpercer les contextes spécifiques, les strates modales et les espaces subjectifs pour se hisser à l'universel transcendant.

### 1.2.2 Inhérence de la beauté

La beauté est intégralement en germe dans l'œuvre elle-même comme potentiel relatif (actualisable par résonance avec un espace de représentation spécifique) et comme *affordance* de transcendance. L'intégralité de l'œuvre participe d'ailleurs à ce potentiel : c'est l'œuvre entière qui est belle, à la fois dans sa forme/structure — comme forme spatialisée et comme structure avec ses codes engageant dans des lois matérielles, psychologiques, métaphysiques, spirituelles... — et en tant qu'elle est particulière, unique, sensuelle.

Ce sont les fragments analogiques sensoriels présentés dans l'œuvre qui constituent le foyer de rayonnement, la source objective et le garant de la beauté qui se déploie à partir d'eux, non quelque commentaire savant (fût-ce celui de l'artiste lui-même). Qu'elle soit naturelle ou fabriquée, l'œuvre est à elle seule l'*incarnation* (déf. 23.13) d'un fragment d'univers, voire de l'Univers dans une de ses Formes accessibles à l'humain (*via* les structures symboliques humaines universelles). Plus l'œuvre est profonde et riche, plus elle est simple d'accès, c'est-à-dire qu'elle recèle en elle-même les codes nécessaires à sa compréhension (i.e., au déploiement de l'univers qu'elle peut ouvrir) à partir de ses résonances avec les clefs d'accès offertes par des structures symboliques humaines universelles.

Certes, plus l'œuvre est universelle — pensons au chœur de la Basilique de Saint-Denis — plus le travail de déchiffrement de ses codes peut être infini pour ouvrir à son plein potentiel d'extension<sup>311</sup>, et nous ne nions pas que

<sup>310</sup> Rappelons la belle étymologie du mot « symbole » : dans la Grèce antique, un  $\sigma\upsilon\mu\beta\omicron\lambda\omicron\nu$  était formé par les deux moitiés d'un objet dont la réunion permettait aux détenteurs de se reconnaître.

<sup>311</sup> Selon Suger, la signification profonde des œuvres qui ornent la basilique de Saint-Denis n'est accessible qu'aux plus subtils des lettrés (« clercs »), mais sa conception *anagogique* des « images » — « A travers la ressemblance des choses



quelques clefs externes supplémentaires puissent d'emblée être données avec fruit — e.g., quelque récit édifiant sur Suger et les Rois de France, la Bible... —, mais c'est en principe pour ponctuer la dynamique d'interaction ouverte par l'œuvre elle-même — c'est la nef lumineuse elle-même le vrai guide qui dirige à travers les tombeaux de Saint-Denis le spectateur d'abord ébloui vers l'intuition sensuelle de l'Histoire de France puis vers la Verticalité de l'expérience spirituelle.

### 1.2.3 De l'artiste

L'artiste peut être défini dans notre cadre comme un stratège capable par son œuvre de nourrir un potentiel optimal de navigation. A partir de la fabrication d'un objet (ou d'un dispositif mettant en scène un segment de la Nature), il met en évidence des formes/structures/lois profondes de l'univers, ouvre à des extensions analogiques unifiées, et, s'il est génial, parvient à susciter le sublime. Ceci demande que l'artiste restitue le souffle de son intuition sensuelle et l'incarne par les fragments analogiques sensoriels qu'il déploie dans l'œuvre, un chemin vers cette intuition et le fragment d'univers qu'elle ouvre étant intégralement accessibles à partir de l'œuvre elle-même, tout au moins pour tout sujet disposant des structures symboliques partagées par les êtres humains de la civilisation dont il est issu — civilisation dont il contribue à forger l'évolution. Une telle intuition n'est pas nécessairement consciente et bien souvent l'artiste est aveugle à son œuvre.

## 2. Etapas esthétiques

Plus les univers ouverts par les résonances harmoniques des entités sensibles présentées sont profonds, plus sont complexes les structures

---

visibles, nous sommes élevés jusqu'à la contemplation des choses invisibles » pour reprendre la formule de Hugues de Saint-Victor — vise précisément à élever l'esprit humain « laïc » vers les sphères spirituelles. (Voir Baschet, 2006, chapitre VI, notamment p. 695 et p. 710).

symboliques pour y parvenir et y naviguer. Or le raffinement des codes nécessaires pour une telle navigation peut conduire à perdre de vue la beauté transcendante, à se laisser fasciner par la beauté purement relative d'univers spécifiques, pour finir par s'égarer dans les chemins de la jouissance... Avant que tout recommence... Afin de fixer les idées, nous esquissons ci-dessous très sommairement quelques étapes-types dans un développement esthétique (une infinité d'autres trajectoires étant possible).

1. *Harmonies originelles.* La beauté des œuvres de la Nature agit par résonance harmonique naturelle, c'est-à-dire par interaction entre un espace subjectif humain non spécifique (i.e., « ordinaire » et encore naïf, supposons-le) et un fragment analogique sensoriel harmonisant un ensemble d'objets selon des règles simples relativement à cet espace : paysage de montagne dominant la vallée, chant d'un oiseau en accord avec les mille bruits de la forêt, corps proportionné selon le Nombre d'Or... L'unité intégrant la variété d'éléments présentés obéit à des lois dont la structure formelle peut résonner facilement avec nos structures neuropsychiques telles qu'elles ont été façonnées par la Nature/Providence. En effet, ce n'est pas par hasard que nous sommes sensibles à des accords sonores qui correspondent à des rapports de nombres entiers ou que nous vibrons à telle ou telle harmonie de couleurs. D'une part des structures naturelles (lois bio-psychologiques) interviennent, d'autre part le plus banal des couchers de soleil sur la mer recèle déjà un prodigieux horizon plein de directions désirables, un potentiel ineffable d'extension analogique unifiée, un pressentiment de mondes infinis au-delà de lui-même, une présence qui le justifie et justifie l'univers. Autrement dit, l'œuvre naturelle est déjà pleine de sens spirituel et métaphysique, bien au-delà de ce qui est immédiatement présent. Le plaisir lié aux accords, à la proportion, à la Juste Mesure obtenue par résonance naturelle entre la beauté et les structures neuropsychiques s'étend donc dynamiquement dans la joie d'une unification harmonieuse et d'un espace sans limites — chacun peut comprendre que le ciel étoilé fait vibrer une âme humaine avec le *cosmos*. Et les premières émotions esthétiques offerte par la beauté naturelle peuvent toujours rester ancrées et accessibles, ne jamais s'affadir, être ressaisies à la moindre occasion — la rose s'éveillant au matin,

le jeune animal jouant dans la clairière, le nouveau-né s'endormant sur sa tétine... — par capture volontaire de l'attention à la présence de cette beauté donc à la Présence.

2. *Naissance de la Culture*. L'éducation esthétique entraîne un raffinement progressif des structures symboliques déterminant l'espace subjectif et ses interactions avec des fragments analogiques sensoriels. De nouveaux territoires s'offrent à l'exploration et fatalement le coucher de soleil devient un peu fade au milieu des plaisirs de la Cité. Des clefs plus profondes sont alors nécessaires pour résonner avec le nouvel univers en fonction de formes/structures/lois désormais plus complexes, qu'elles soient psychologiques, sociales ou métaphysiques.

3. *Classicisme*. La puissance maximale de la beauté transcendante peut une première fois se déployer lorsque la technique associée à l'élaboration des formes symboliques assure l'épanouissement des assonances naturelles à un être humain jusqu'aux limites compatibles avec les bases de sa mémoire. Ainsi en est-il avec la Musique Classique, la dynamique du médium sonore permettant d'exprimer les lois naturelles de l'extension analogique, alors même que les formes culturelles impriment déjà une structure très forte à l'espace musical. Kierkegaard a donc raison de déceler en *Don Juan* un sommet de la génialité sensuelle : la beauté inhérente à la musique de Mozart est susceptible de restituer intégralement la dynamique naturelle de l'unification et de ses aléas, avec la palette infinie des émotions qui l'accompagne, sans risquer pourtant de suffoquer sous le poids des structures symboliques, ce d'autant que la génialité mozartienne se révèle toujours capable de faire jaillir quelque cascade harmonique pour s'en affranchir encore une fois et s'envoler verticalement à une altitude d'où une transcendance nouvelle se découvre. Les ultimes frontières peuvent être franchies avec Beethoven, la dialectique des intuitions menaçantes et des intuitions désirables au cœur de son œuvre ouvrant un potentiel d'extension bien au-delà même de ce que peut explorer une vie humaine.

4. *Péril romantique.* Les sommets du Classique ne sont pas encore cartographiés que déjà l'inspiration romantique modifie essentiellement le rapport à la Nature en ouvrant l'exploration des gouffres spirituels. Si une beauté encore plus profonde peut sourdre de l'œuvre, les raffinements symboliques deviennent tels que le cœur déborde et verse facilement hors de l'universel pour s'épancher avec complaisance dans ses propres égarements, se perdant alors dans un espace qui n'est plus que subjectif, où la beauté devient purement relative, vite fanée malgré son bref éclat, même si de prodigieuses échappées de lumière jaillissent encore à travers l'ombre.

5. *Dissonances.* Fatalement un jour quelque explorateur exalté, souvent d'extraction vulgaire, décide de s'affranchir des résonances naturelles et découvre le jeu avec les dissonances : d'abord un pas timide, puis deux, puis des marches forcées dans le désert et des territoires nouveaux, arides ou luxuriants (mais toujours plus étranges), des unités plus profondes encore (donc plus complexes, plus mystérieuses), de nouvelles puissances d'infini... Les œuvres aimées font désormais appel à des architectures mentales sophistiquées, bien éloignées des ordres simples qui régissaient la beauté naturelle. Tous les systèmes d'abstraction possibles sont testés. L'expérience esthétique ne repose plus sur la dynamique extensionnelle d'émotions incarnées mais sur de subtiles gammes hors de toute naturalité humaine. Dès lors les structures symboliques subjectives ont un rôle toujours plus puissant, les échafaudages mnésiques sont de plus en plus labyrinthiques, avec le danger de perdre de vue tout rapport à la beauté transcendante.

6. *Décadence.* En s'enfonçant toujours plus profondément dans des univers artificiels, exigeant des clefs d'accès complexes et spécifiques — i. e., réservées aux initiés car hors de l'œuvre et des structures symboliques universelles —, un égarement insensible dans le relatif se produit, la présence de la beauté transcendante s'efface. Enfermé dans sa caverne sans le savoir, celui qui ose se parer encore du titre d'artiste, devenu aveugle aux beautés simples d'autrefois, disserte en cuistre sur ses misérables plaisirs. Cependant, même perdu dans d'effarantes catacombes à la mode, il est toujours possible de croiser le puits de lumière d'une œuvre géniale, être rappelé à soi-même,

se laisser bouleverser par les éclats d'une intuition sensuelle qui recèle un pouvoir transcendant, réveille des directions désirables, des promesses d'extension insoupçonnées, des univers d'entités prodigieuses.

7. *Involution nihiliste*. Puis tout dégénère pour de bon et s'écroule sous le poids des structures symboliques devenues elles-mêmes objets syntaxiques de fascination entraînant aux jeux puérils de la représentation avec elle-même... Alors la beauté devient purement relative, idiosyncrasique à un espace spécifique, il n'y a plus de chemin vers la Beauté transcendante, celle-ci se perd dans les sables avec l'Universel, son nom même est oublié, et le Narcissique barbote dans sa jouissance locale... Et lorsque tous les jeux d'abstraction/projection sont épuisés, sauf injection spirituelle miraculeuse, seule l'involution nihiliste tourne encore sur elle-même quelques instants comme une toupie enfantine avant la mort.

### 3. Synthèse

La recherche de la beauté conduit à l'exploration d'univers toujours plus profonds, l'expérience esthétique ouvrant un potentiel d'extension analogique illimitée tant que la transcendance gouverne l'œuvre. Mais des structures symboliques toujours plus raffinées sont nécessaires pour en déchiffrer la forme/structure/code, code qui est à la fois la possibilité de remonter à la source jaillissante de l'œuvre, c'est-à-dire à l'intuition de sa présence sensuelle, et la possibilité d'universaliser les découvertes faites à partir d'elle dans le feu d'aval déclenché. La quête esthétique implique dès lors le risque de s'égarer dans le relatif en s'épuisant dans un fragment d'univers clos sur lui-même, voire de finir comme le séducteur désespéré de Kierkegaard et de cuire dans l'Intenable.<sup>312</sup> Tout art authentique est donc spirituel et toute l'audace moderne est d'en surmonter l'angoisse. Comment la génialité sensuelle est-elle possible aujourd'hui ?

---

<sup>312</sup> Voir Plagnol (2004, troisième partie, Intermède), Plagnol (2014) et déf. 29.17 *infra*.

## CHAPITRE 25 : SCIENTIA MIRABILIS

Ce chapitre aborde le rayonnement nucléaire qui fournit l'énergie nécessaire à la navigation modale en haute mer. Bien des outils introduits antérieurement, dont la théorie des intuitions sensuelles, reçoivent ici leur pleine portée. En effet, l'échange intersubjectif dans la relation amoureuse est une méthode infaillible pour une expansion infinie. Nous ne prétendons pas ici développer véritablement la science érotique, mais seulement poser quelques balises dans le cadre conceptuel des espaces de représentation.

### 1. Néoténie et intersubjectivité

Une navigation mentale riche exige des rencontres, seuls évènements susceptibles d'offrir des éléments premiers et des *anchors* incarnants pour l'espace mental (hormis les injections spirituelles) (§ 23.2.2 et § 23.1). Or si toute rencontre est en effet première (§ 23.2.1) et peut nourrir un potentiel néoténique infini en suscitant des intuitions sensuelles géniales (déf. 23.6), en pratique ceci est rare lorsque l'objet rencontré est inerte, même s'il est doté d'une exceptionnelle beauté. Ainsi, la *Joconde*, pourtant douée d'un regard et d'un sourire assez néoténiques, quasi-animés, n'induit que la fascination (déf. 17.2) si l'on s'absorbe en elle, avec retombée dans le relatif : seul le prolongement vers un dialogue vivant avec un autre esprit — Mona Lisa, Léonard de Vinci... si ce n'est la Transcendance ou l'Esprit — permet véritablement une ouverture infinie.

Pour favoriser la génialité sensuelle (et *a fortiori* la recherche du Bien — déf. 22.17), l'objet rencontré doit en effet lui-même offrir un monde riche, susceptible d'intégrer de nouveaux éléments étonnants ou premiers, donc

disposer d'une capacité dynamique d'unification et offrir un univers virtuel de navigation. Un tel objet doit également être interactif et permettre des possibilités d'ancrage du désir et de remplissage, voire d'incarnation relativement au sujet qui le rencontre. Ceci implique que cet objet non seulement suscite naturellement une interaction sensorielle forte mais se révèle capable, *au moins en puissance*, de se représenter Autrui, son monde, ses émotions et désirs, voire capable de modifier son propre désir en fonction de celui d'Autrui (et d'élaborer réflexivement des stratégies vers le Bien, au moins en visant le Miel). Un tel objet ne peut donc être lui-même qu'un sujet, c'est-à-dire ici une entité disposant au minimum de la capacité de représentation avec un potentiel de solution secondaro-tertiaire (§ 17.3.5.2). Autrement dit, empiriquement, pour nous les humains, les objets de très loin les plus susceptibles de nous offrir des rencontres infiniment néoténiques sont les humains, et ce sont même les seules entités empiriques connues à disposer d'un tel potentiel de façon incontestée.<sup>313</sup>

La rencontre d'un autre humain avec son potentiel psychique peut ainsi nous offrir un nouveau monde lui-même dynamique, déclencher un processus de co-représentation mutuelle et dialectique, nourrir un apport continu d'éléments premiers et étonnants aptes à ouvrir de nouvelles directions désirables, à définir des *anchors* somato-psychiques soutenant l'extension du désir, à relancer à l'infini une catalyse harmonique...

Remarque. Si la réciprocité de deux sujets interagissant peut nourrir un potentiel néoténique infini, toute rencontre humaine en est-elle l'occasion ? Sans aucun doute répondrait-on positivement si l'on disposait d'une pleine capacité d'attention à la présence d'Autrui, comme on peut le découvrir lorsque l'on a la chance de rencontrer d'autres humains chez lesquels on ne soupçonnait précisément pas une telle possibilité infinie d'interaction intersubjective (e.g., handicap mental ou cognitif sévère). Mais dans la

---

<sup>313</sup> Nous pouvons admettre que de fidèles compagnons de l'être humain — cheval, chien, éléphant, singe, dauphin... — recèlent aussi parfois un potentiel néoténique infini : même s'ils ne semblent pas être dotés d'une subjectivité au sens entendu ici, leur rencontre peut ouvrir de façon décisive notre potentiel subjectif, précisément en nous ouvrant au souci de l'Autre (de Fontenay, 1998). Par ailleurs, il se peut que si Dieu existe, nécessairement Dieu est l'entité la mieux connue empiriquement, mais nous laissons de côté la théologie dans ce chapitre.

pratique de nos navigations quotidiennes, nous nous heurtons à bien des limites et notre finitude nous fait manquer bien des portes.

## 2. Chocs érotiques

Faut-il insister sur la puissance des chocs érotiques ? Aucun autre type d'intuition sensuelle ne peut être comparé à ce que déclenchent certaines rencontres amoureuses : à peine la cristallisation s'opère-t-elle en objet-a qu'un terrible feu d'amont se déclare, nourri par le bouillonnement inconscient des IS non résolues, accumulées depuis les intuitions sensuelles originelles (dès la seconde année) et le vert paradis des amours enfantines. Et point n'est besoin d'être vieux pour que les rencontres érotiques dynamitent le mental ! Soulignons simplement la multiplication et l'intensification de tels chocs (déf. 16.10) avec l'âge et le développement des structures symboliques.

*L'arousal* physique de l'adolescence transforme souvent de façon radicale les impulsions érotiques — certes d'abord sous la forme d'intuitions sensuelles encore grossières, déjà teintées toutefois d'éléments symboliques et stimulées par la beauté naturelle selon des harmonies simples (§ 24.2), avec une première notion naïve de mesure et de proportion ouvrant sur un potentiel de présentification unifiante. Grâce aux rencontres hors de la Maison parentale les éléments premiers et étonnants se multiplient et, *via* le développement de la trame subjective, le déchiffrement progressif des codes érotiques conduit vers des horizons ascendants, au-delà des *affordances* de jouissance brute et du *craving* encore addictif de présentification.

Avec les choc érotiques de l'âge adulte, des champs d'exploration immenses et des verticales fécondes se dévoilent (défs. 22.14, 11.2 et 23.7), la beauté intérieure d'Autrui se révèle. Si tout va bien, progressivement la génialité sensuelle intrinsèque à la rencontre humaine — associée à l'expérience de la frustration, les intuitions désirables n'étant en règle que fort partiellement satisfaites — favorise le vrai jeu de la séduction pour se hisser aux niveaux supérieurs de l'érotisme. La formation de structures symboliques raffinées permet d'explorer l'univers de l'Autre, de le découvrir



dans sa plénitude, d'affronter les aléas du désir entre directions désirables et destinations dangereuses. Les chocs érotiques se multiplient, deviennent plus violents encore, des chaînes harmoniques se constituent pour des cascades merveilleuses, les premiers degrés supérieurs de beauté se manifestent, le sujet devient prêt pour un amour véritable...<sup>314</sup>

### 3. Intuitions érotiques

Une fois surmonté le choc de la rencontre, souvent fascinante au point de paralyser toute réaction primaire, l'instant-I d'une intuition sensuelle ouvre les ailes de l'imaginaire, c'est-à-dire le déploiement modal d'espaces fantasmatiques plus ou moins étendus et profonds selon l'intensité du feu d'aval déterminant la succession d'horizons et d'intuitions secondes.

Déf. 25.1. Une *intuition érotique (IE)* est une intuition sensuelle amorcée par la rencontre d'une entité potentiellement subjective (i. e., susceptible de supporter un espace mental avec métareprésentations, intuitions désirables et solutions secondaro-tertiaires.).

Toute une science érotique est ici encore à construire pour décrire et rendre compte de la forme des espaces fantasmatiques ouverts par les intuitions érotiques, avec leurs verticales et horizontales, transversales et circulaires, etc. Les notions d'intuitions premières (déf. 23.22), fondatrices (déf. 23.8), séminales (déf. 23.9), etc., sont ici particulièrement fructueuses. Rappelons également qu'une intuition harmonique peut être plus ou moins englobante et dans certains cas maximale (défs. 22.6 et 22.7). Nous nous limiterons à définir quelques types d'intuitions érotiques à fort potentiel néoténique et à proposer quelques exercices.

#### 3.1 Quelques IE remarquables

---

<sup>314</sup> Voir Platon, *Le Banquet* et *Phèdre*.

Certains types d'intuitions érotiques disposent d'un potentiel néoténique susceptible de déterminer des aspects essentiels de la vie mentale.

Déf. 25.2. Une *intuition sensuelle majeure* est une intuition érotique dont les résonances se prolongent potentiellement sur la vie entière (désir de fugue à deux, de Maison, d'enfantement...).

Scolie 1. Un adulte entraîné éprouve jusqu'à une intuition sensuelle majeure (ISM) par jour, limite supérieure qui s'explique par l'impact fascinant d'une ISM tant qu'il n'y a pas d'endormissement, suivi de la "métabolisation" par le rêve, avant émergence de nouveaux potentiels de présentification à l'aurore, potentiels qui se cristalliseront lors d'une nouvelle rencontre.

Défs. 25.3-25.4. Une *intuition (érotique) fabuleuse* (IEF) est une intuition dont l'*insight*, entre aperçu-R et aperçu, ouvre sur une intégration totale de toutes les intuitions sensuelles (érotiques) passées et futures. Une *intuition hologrammatique* est une intuition qui permet de reconstituer l'espace associé à toute autre intuition sensuelle passée (i.e., à partir d'une intuition hologrammatique il existe un chemin vers une incarnation de l'espace fantasmatique de toute autre intuition sensuelle passée).

Scolie 2. Une intuition fabuleuse est toujours maximale. On peut conjecturer que pour l'être humain, en raison de sa finitude, il ne peut y avoir qu'une intuition érotique fabuleuse au cours de la vie. Dante a rencontré Béatrice à 9 ans, A. M. a dîné avec la n°1 mondiale de la Beauté à 44 ans... L'existence des intuitions fabuleuses est difficile à prouver et l'on se contente volontiers d'intuitions hologrammatiques.

Déf. 25.5. Une *intuition sirénique* est une intuition érotique suscitée par la rencontre d'une entité dont la beauté révèle un monde jusqu'alors totalement inconnu.

Remarque 1. Une intuition sirénique est souvent merveilleuse mais fascinante, donc dangereuse et parfois désastreuse.<sup>315</sup>

Déf. 25.6. Une intuition *salvatrice* est une intuition susceptible de surmonter une perte et la déchirure qui s'ensuit.

Remarque 2. La portée de cette définition apparaît plus pleinement lorsque l'on développe une théorie de la perte dans le cadre conceptuel des espaces de représentation (Plagnol, 2004, § XI.2.1) : une perte implique l'absence définitive d'un objet, c'est-à-dire la privation irréversible de sa présence donc l'impossibilité de remplissement d'une intuition désirable ; une déchirure est un conflit qui se donne comme irrémédiable, c'est-à-dire que l'unification des termes du conflit se révèle impossible dans l'espace accessible par intuition.<sup>316</sup>

Déf. 25.7. Une *intuition tonnellique* est une intuition sensuelle suscitée par une scène harmonisant l'ensemble des mondes subjectifs connus.

Remarque 3. Une intuition tonnellique est souvent incarnée par un paysage déployé devant une *maison de jardinier* à la Chateaubriand.<sup>317</sup>

### 3.2 Exercices

*En combinant et/ou complétant les définitions précédentes, on peut définir une infinité de types d'intuitions sensuelles selon la nature de l'objet, l'instant de la rencontre, la situation, le lieu évoqué, le prénom, etc. Dans les exercices ludiques ci-dessous, vous donnerez des définitions précises en vous appuyant sur votre expérience, la littérature, etc. Caractérisez les propriétés des notions définies, proposez des aladines et des anchors. Procédez à des analyses harmoniques (déf. 23.21) des IS incarnées. Une large marge subjective est inévitable et même désirable,*

<sup>315</sup> Voir au chapitre 28 la définition d'une sirène (déf. 28.13).

<sup>316</sup> Cf. aussi le § 28.1 *infra* avec les définitions 28.1 et 28.3.

<sup>317</sup> F.-R. de Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe* (1849-1850), Livre premier, chapitre 1.

*mais vous vous attacherez à construire les définitions à l'impact néoténique le plus fort en argumentant sur leur portée transcendante.*

\* Exercice I (Métiers fabuleux). Une *intuition érotique boulangère fabuleuse* est une intuition suscitée par un/une boulanger/ère et dont l'*insight*, entre aperçu-R et aperçu, ouvre sur une intégration totale de toutes les intuitions sensuelles passées et futures suscitées par les boulangers/ères. Ceci intègre par exemple une harmonie profonde entre la forme boulangère, l'avenance pâtissière de son sourire, l'ordonnance des piles d'éclairs et de macarons, le goût doré des baguettes, etc. Définissez une IEF charcutière <sup>318</sup>, une IEF paysanne, une IEF musicienne, une IEF pianiste ...

\* Exercice II (Téléportation). Une *intuition érotique pour un lieu L* est une intuition érotique permettant une incarnation de l'espace mental qui se déploie lorsque l'on vit à L. Définissez une *parisienne*, une *normandine*, une *douvillaise*, une *montagnarde*. Précisez les meilleures conditions de recueil ou de dégustation et les propriétés différentielles en navigation mentale.

\* Exercice III (Maximales). L'*intuition sensuelle de l'heure* est l'intuition sensuelle maximale au cours de l'heure qui s'écoule. Définissez de même une *intuition érotique vespérale*, une *intuition érotique estivale*. Sur ce modèle, en tenant compte de la situation, définissez l'*intuition sensuelle de la plage*, l'*intuition sensuelle des sports d'hiver*, etc.

Ces exercices pourront être poursuivis en les combinant. Définissez par exemple les intuitions de la *Basilique de Saint-Denis*, de la *Place de la Sorbonne*, du *Grand Hôtel de Cabourg*, du *café Néoténie*, etc.

#### 4. Le moteur de l'altérité

---

<sup>318</sup> Voir E. Zola, *Le Ventre de Paris* (1873) et Plagnol (2004, § III.4.1).

Autrui est source non seulement d'éléments premiers et étonnants mais d'un monde subjectif distinct du sien, potentiellement complexe et raffiné : la rencontre de l'autre et la pénétration de son monde ouvre sur des possibilités illimitées d'extension analogique unifiée. Compte-tenu de ce que la pénétration d'un tel monde implique la représentation des représentations et émotions d'autrui, cette extension a une dimension essentiellement verticale.

Dans la rencontre authentiquement intersubjective, représentations et émotions se déterminent mutuellement par échange. Le moment décisif est la représentation du désir de l'autre comme différent et non dual du sien (§ 17.3.5.2). Dès lors, le conflit entre intuitions désirables implique la culpabilité et le don/*potlatch*. L'être humain s'affranchit ici de la simple recherche de la présence charnelle car le plaisir d'Autrui puis son bien devient la clef de l'extension harmonique. La différence intersubjective peut ainsi générer un couple d'une formidable puissance pour l'ascension modale, *via* l'élaboration continue des représentations mutuelles : la différence toujours réactualisée par l'échange peut devenir une hélice suscitant une poussée ascendante continue.

Déf. 25.8. Une *hélice érotique* est formée par un couple de deux intuitions érotiques réciproques, tel que le désir de l'un nourrit le désir de l'autre d'où une synergie ascendante.

Bénéficier de la puissance d'une hélice érotique pourrait paraître relever d'une chance exceptionnelle. Mais un principe dont la démonstration est élémentaire montre qu'il n'en est rien et que le bonheur est à portée de l'œil ou de la peau.

Principe de Réciprocité. Toute intuition érotique est potentiellement réciproque.

Preuve. Soit une rencontre S-S'. Dès le flux sensoriel de la rencontre le désir de S se manifeste analogiquement à S' par le regard, et plus encore par l'intonation de la voix, le rythme du souffle, l'orientation subtile de tout le corps... Tout se passe comme si des vibrations étaient émises et imprégnaient

l'atmosphère, auxquelles S' a nécessairement tendance à s'accorder de façon harmonique, ouvrant par là pour lui-même des potentiels d'unification analogique. La représentation par S' du désir de S lui révèle des directions désirables jusqu'ici inconnues, des horizons étonnants et premiers, voire un *eldorado* possible. Par identité analogique et privilège d'extension du désir, de tels horizons attirent alors aussi S' d'où une intuition désirable de S' en retour. Une tension émerge avec formation de potentiels de présentification, le regard et le souffle s'orientent dans la même direction, un contre-flux est renvoyé de S' à S auquel un nouveau flux S-S' répond... En fait, flux et contre-flux fusionnent pour être indiscernables dans une seule hélice ascendante.

Scolie. La curiosité humaine découvre des promesses d'unification analogique dans le désir de l'Autre, bien au-delà de la situation concrète de la rencontre. Toutes choses égales par ailleurs, un sujet humain étant semblable à un autre sujet humain, la synergie des intuitions désirables est toujours intrinsèquement possible et la pente de l'espace subjectif incline à remplir le désir de l'Autre, puis, au-delà de la jouissance procurée, à rendre l'Autre heureux, et si l'on veut aller le plus loin possible, à marcher ensemble vers le Bien.

On peut même ôter le "potentiellement" de l'énoncé du Principe de Réciprocité et soutenir que *toute intuition sensuelle érotique est réciproque* au sens où l'échange est nécessaire au développement de sa puissance. Certes, l'Autre peut ne point être capable de reconnaître son propre désir et une clef est souvent à trouver pour susciter la conscience de la réciprocité. La *séduction* est l'art de provoquer une intuition sensuelle réciproque, mais si la réciprocité n'était pas déjà là *a minima*, toute séduction serait impossible. La méconnaissance de nos intuitions sensuelles est d'autant plus profonde que rien ne laisse prévoir souvent la survenue d'une puissante intuition sensuelle réciproque.<sup>319</sup> Pourtant, même si celui qui est "touché" par une intuition sensuelle croit être indifférent, si ce n'est la repousse avec mépris, un sourd

---

<sup>319</sup> La confluence des flux à l'intersection de deux océans mentaux est non prédictible.

travail s'amorce en lui qui portera ses fruits parfois bien des années plus tard, par libération après-coup des potentiels de présentification.

Défs. 25.9-25-10. Une *intuition sensuelle à retardement* est une intuition sensuelle dont l'*insight* survient seulement après un délai depuis la première apparition de l'objet qui la sous-tend. Une *intuition sensuelle immature* est une intuition sensuelle pour laquelle les structures symboliques nécessaires à son développement ne sont pas encore formées.

La réceptivité au désir de l'autre est un moyen infallible de susciter une hélice érotique mais, sans alimentation par des *anchors*, une intuition sensuelle érotique stagne, ou s'évapore dans l'idéal, ou même avorte. Nous n'examinerons pas toutes les raisons possibles d'avortement d'une intuition sensuelle réciproque, à commencer par l'immaturité d'un des deux termes du couple, c'est-à-dire l'absence des structures symboliques permettant de lui donner corps, particulièrement à l'adolescence.<sup>320</sup> Soulignons seulement que si l'espace local ouvert chez un sujet S' par l'intuition désirable d'un autre sujet S induit chez S' une intuition désirable réciproque R, R peut se heurter dans l'espace subjectif de S' à toutes sortes d'interférences, et notamment à d'autres intuitions désirables (dont les contraintes liées aux barrières sociales imposant leurs idéaux).

Remarque. Le désir d'Autrui peut paraître (et être) horrible de grossièreté ou de perversité dès que l'on est à l'extérieur de l'espace local de jouissance qui lui est associé. Cependant, dans une intuition sensuelle réciproque authentique, il ne s'agit pas d'entériner un désir brut, mais, grâce à la chance de la rencontre reconfigurant dynamiquement tout l'horizon de l'espace subjectif, d'entamer par la propulsion mutuelle l'ascension vers le Bien.<sup>321</sup>

Signe d'Or. Le principe de réciprocité est infallible mais le cas fécond survient lorsqu'une hélice érotique se forme. A quels signes repérer la

<sup>320</sup> Les *Mémoires d'Outre-tombe* (F.-R. Chateaubriand, 1849-1850), le *Lys dans la Vallée* (H. de Balzac, 1836), le *Grand Meaulnes* (Alain-Fournier, 1913), etc.

<sup>321</sup> Les deux amants prennent ainsi leur co-envol vers les réalités supérieures (voir le *Phèdre* de Platon, 2<sup>e</sup> discours de Socrate).

formation d'une hélice ? L'échange des regards est décisif dans la naissance de la relation érotique, amorçant le double flux caractéristique d'une intuition sensuelle réciproque. Lorsque deux êtres réussissent à se mirer l'un l'autre au fond des prunelles, ce qui est rare en fait, ils entrent en résonance. Platon parle d'un flux et contre-flux d'*himéros* — disons de désir — qui emporte les amants vers l'*hyperouranos* — au-delà du ciel.<sup>322</sup> Mais, la vision n'est pas nécessaire, au contraire, ce sens vulgaire masque souvent la résonance. Le timbre des voix ou le rythme des souffles sont des révélateurs autrement puissants comme le savent bien les aveugles, et si les amoureux sentent une onde de chaleur très spéciale les traverser lorsqu'ils se touchent, c'est le *Signe d'Or*...<sup>323</sup>

## 5. Sexualité

Par définition, le développement de potentiels de présentification nécessite le maintien d'une tension, c'est-à-dire d'une différence entre plusieurs termes mentaux — différence qui vient heurter tout déploiement unifié et relancer l'unification.

Déf. 25.11. La *différence érotique* est la différence entre les deux termes représentant mentalement un couple intersubjectif (Soi et « l'Autre »).

Pour induire une hélice érotique (déf. 25.8), la différence érotique doit non seulement porter des intuitions sensuelles mais être maintenue par des *anchors* (déf. 23.10). Or bien des différences réelles entre sujets peuvent exister mais l'une d'entre elle est privilégiée pour l'ascension érotique.

Déf. 25.12. La *sexualité* est l'incarnation organique de la différence érotique.

<sup>322</sup> Platon, *Phèdre* (251c, 255c, 247c).

<sup>323</sup> J. Winky, *Bains d'Hiver* (à paraître).



La sexualité en tant que différence incarnée exerce un couple de forces d'une intensité particulière : un flux physique d'une étonnante intensité oriente vers des *affordances* de remplissement — même si ce flux peut être détourné — apportant l'énergie nécessaire au décollage psychique, tout en ouvrant des horizons merveilleux de fécondité.

Déf. 25.13. Une *intuition érotique propre* est une intuition érotique fondée sur la sexualité.

Les intuitions érotiques propres sont le meilleur garant stratégique de la tension modale et la sexualité en tant que différence incarnée fournit un carburant presque inépuisable pour alimenter en énergie néoténique une hélice érotique. En effet, chaque rencontre est source de contradictions qu'il s'agit de dépasser en franchissant souvent les mondes connus pour rencontrer le monde de l'autre. La différence sexuelle maintient l'angoisse nécessaire à l'accès à la haute mer modale : à partir de cette différence reflétée psychiquement dans la belle culpabilité et l'idéal amoureux, s'amorce et ne cesse de se nourrir une ambivalence entre intuitions désirables et intuitions menaçantes — chaque direction désirable ouverte étant susceptible de se transformer en destination dangereuse et réciproquement — avec l'exigence de sublimation modale pour traverser les épreuves, le plaisir infini procuré par des *potlatches*, la recherche de synergies analogiques unifiantes pour explorer les aperçus sublimes entrevus... Le degré de raffinement du désir atteint à partir des intuitions grossières initiales mesure l'ascension verticale permise par une hélice érotique propre.

Certes, une telle aventure comporte de multiples dangers et les intuitions désastreuses ne sont pas rares (notamment par divergence catastrophique entre le Miet et le Bien). Mais, hors injection spirituelle, la sexualité et les intuitions proprement érotiques qui lui sont liées sont incontournables pour donner toute sa dimension au potentiel humain de navigation.

## 5.1 Anchors et incarnations érotiques

La recherche d'éléments incarnants pour des voyages néoténiques s'applique bien sûr aux intuitions érotiques et impose des fondations tangibles pour toute ascension audacieuse. Il n'est pas raisonnable pour l'être humain d'espérer cheminer loin en amour s'il reste un chevalier solitaire : Don Quichotte est touchant mais ridicule s'agissant de l'érotique. La pleine présence charnelle de l'Autre est par instants nécessaire pour médiatiser son espace subjectif, même si cette pleine présence peut être longtemps contrariée, et le prisonnier loin de sa bien-aimée ravive au moins son intuition sensuelle pour une quasi-présence.

Certes, une part d'idéalité est associée à toute ouverture de direction désirable, et une rencontre est éminemment pourvoyeuse de telles ouvertures (Théorème des Portes), mais plus l'élan procuré par l'intuition sensuelle est puissant, plus des *anchors* seront nécessaires pour arrimer à la cohérence du réel l'espace conquis.

Défs. 25.14-25.15. Une *chimère* est une intuition sensuelle sans *anchor* après la rencontre initiale. Une *sylphide* est une chimère érotique.

La dimension charnelle de la sexualité est ici une pierre de touche et tout idéal ascétique doit susciter la méfiance (Nietzsche (1887 / 1964) ; Plagnol, 2003). Déjà, lors de la naissance d'une ISR, les flux et contre-flux sensoriels sont nécessaires (§ 4). Plus tard, un tel échange de flux offrira toujours l'étincelle susceptible d'enflammer l'hélice érotique : regard, toucher, baiser... sont la manne nourrissant l'amour humain, garantissant toujours à profusion la présentification d'horizons nouveaux.

De tels *anchors* apportent déjà à l'occasion des petits plaisirs de remplissement qu'il ne faut point négliger, compte-tenu de ce qu'il s'agit du sommet de la jouissance physique en ce monde. Mais surtout, les *anchors* érotiques, au-delà de la piqure sensorielle de rappel, et quelle que soit la jouissance apportée, offrent des *relances* néoténiques, par l'apport d'éléments premiers et étonnants, ouvrant de nouvelles directions désirables.

A partir de ces relances, la multiplication des figures du désir, imprévisible et surprenante, imprime un élan irrésistible à la découverte de fragments d'univers toujours plus riches construits ensemble. En effet, dans

l'érotisme intersubjectif, devancer et surprendre le désir de l'Autre saisi par le regard ou le souffle, voire par le Signe d'Or, enrichit son propre désir et *vice-versa*, chacun étendant dans l'imaginaire son propre monde à partir de ce qui est saisi du monde de l'autre, avant de tenter d'ancrer à nouveau cet imaginaire par quelque relance érotique.

Soulignons cependant la tension entre la nécessité des *anchors* et la puissance de l'imaginaire que ces *anchors* eux-mêmes nourrissent, car seules de rares figures du désir seront remplies. Les extensions successives du désir sont donc de ce point de vue une machine infernale, avec risque d'accumulation infinie de potentiels de présentifications non résolus, d'où l'importance de la verticalisation par approfondissement de l'altérité. Seule la polarisation d'éléments premiers et étonnants autour d'un *même* objet peut en fait nourrir une extension modale cohérente et verticale, par intériorisation de la relation intersubjective, comme si l'hélice érotique forait un puits de lumière dans une série infinie d'anneaux de granit en fusion à haute force accélératrice mais risquant de se refroidir instantanément pour se figer en un piège mortel.

Une telle verticalisation, permise par la polarisation sur un objet foyer de l'amour, contraste avec une extension horizontale pathologique privant de l'accès aux degrés supérieurs d'érotisme, qu'il s'agisse d'une recherche addictive et circulaire de la présence ou d'une dilatation maniaque par dispersion panérotique.

Pour explorer ensemble les directions désirables découvertes et favoriser mutuellement les extensions les plus vastes et les plus profondes, une stratégie d'*anchors* incarnants doit être développée à deux. Or la juste mesure en duo est d'un ordre bien supérieur à celle en vigueur pour soi seul, car une hélice érotique permet de dépasser infiniment les structures bien articulées du solitaire, toujours trop statiques et hiérarchiques. En effet, les structures symboliques de l'un et de l'autre peuvent s'ajuster mutuellement autour d'une histoire forgée en commun, les rencontres s'intégrant dans l'espace subjectif de chacun et devenant des *milestones* du passé donc des repères pour le futur : instants et lieux comblés de souvenirs, de paroles, de dons... Un réseau d'aladines érotiques, d'indices contextuels pour amants complices, de clefs mutuelles pour les trésors de l'autre, se tisse peu à peu, constituant

un code partagé et propice aux déclenchements d'intuitions sensuelles communes, à l'élaboration de scénarios pour la navigation en haute mer, à la culture de jardins tonneliques pour les vieux jours...

## 5.2 Fécondité

Même si l'intuition sensuelle réciproque est sans cesse ranimée et renouvelée par des relances anchorantes, même si les chaînes harmoniques à deux sont d'un ordre supérieur, même si l'hélice érotique a permis une ascension heureuse vers des sommets insoupçonnés de l'univers, les cascades harmoniques finissent par se tarir, les festivals d'intuitions secondes s'épuisent, le maillage érotique induit des circulaires, et les amants tournent en rond, verticalement ou non, tels Tristan et Iseult dans leur forêt après quatre ans d'amour, l'effet du philtre magique s'épuisant, car le monde matériel est fini, seul un sens spirituel peut garantir une néoténie infinie, et le sens spirituel requiert une transcendance créatrice, justifiant l'univers et ouvrant la temporalité sur l'éternité.

Or une première et extraordinaire chance d'éternité-universali-sation est offerte aux amoureux par la procréation. Par condensation des *anchors* au confluent mystérieux des deux espaces subjectifs incarnés, une recombinaison proprement néoténique — qu'il s'agisse d'un fragment de double hélice d'ADN ou d'un fragment d'hélice érotique (par définition double) pour une œuvre psychique <sup>324</sup> — suscite la germination d'enfants, prodigieuse récompense des amants ! L'instant de fécondation est le point transcendant de l'intersubjectivité, car contenant en germe de nouveaux espaces de représentation — donc de nouveaux potentiels de présentification et de nouvelles extensions analogiques unifiées formant de nouveaux mondes — et comme les enfants pourront eux-mêmes un jour

---

<sup>324</sup> Nous nous écartons sur ce point de Platon (*Le Banquet* 208e-209e), car nous n'attribuons pas *a priori* une valeur supérieure aux enfantements dans la pensée, nous émerveillant de l'admirable issue de la sexualité et étant conscients de l'extraordinaire courage nécessaire pour porter à maturité à travers mille épreuves les fruits les plus beaux de la sensualité.

former des hélices érotiques fécondes, ce processus récurrent ouvre sur la transcendance du temps.

Ainsi la fécondité des amants permet la génération imprédictible, échappant à la connaissance humaine, d'éléments radicalement premiers, à potentiel illimité de présentification nouvelle, ouvrant sur une extension libre et inépuisable de l'être.

-----

## CHAPITRE 26 : DE LA LUMIERE

L'amour purement humain, même fécond, même lorsque les plus beaux fruits en sont issus, même associé au développement passionné d'un univers partagé autour d'une trame duelle dessinée par une puissante hélice érotique, avec des repères incarnants bien placés au sein de structures bien articulées, favorisant le jaillissement d'intuitions désirables toujours neuves, court toujours le risque d'un épuisement fatal. Là encore le poids même des structures symboliques développées dans le tissage de la trame érotique favorise l'affaissement et la dérégulation perverse dans la localité : à tous les degrés de l'ascension, l'addiction guette les Amants et le piège risque de se refermer sur eux au moment précis où ils croient être enfin libres. Même si cet amour est comblé de joies et d'enfants, l'hélice érotique finit par tomber en panne, le vertige de la chute les saisit : coupés de leur racine et sans finalité, ils s'égarent dans quelque enfer, perdant la justification profonde qu'ils pressentaient obscurément à leur amour, relativement à l'Univers où tout doit prendre place dans une éternelle présence infiniment féconde (ou sinon rien).

L'amour humain est une méthode merveilleuse pour accéder à la Beauté véritable à travers la découverte toujours renouvelée de l'altérité, mais pour prendre place dans l'éternité de la présence, doit se fonder sur une source absolue. Nous introduirons ici quelques points théologiques élémentaires susceptibles de recevoir un éclairage spécifique dans le cadre conceptuel des espaces de représentation. Nous ne ferons que développer *a priori* des éléments idéaux, à l'instar de Descartes — dont les preuves de l'existence de Dieu, réinterprétées selon la théorie de la fondation analogique, nous inspirent directement <sup>325</sup> —, sans nous engager sur la vérité de telle ou telle

---

<sup>325</sup> R. Descartes, *Discours de la Méthode* (1953a/1637), *Méditations* (1953b/1647).

religion ni valider telle ou telle entité supposée révéler Dieu dans l'Univers actuel.

### 1. Dieu : définition et présentification

Selon le principe de raison <sup>326</sup>, l'Univers en tant que présence est justifié/fondé : rien n'est sans raison car être sans raison, selon la théorie des espaces de représentation, c'est être sans fondation, or être sans fondation c'est n'être rien et il est insensé que ce qui n'est rien soit (et l'Univers est).

Déf. 26.1. *Dieu* (ou Premier Principe) est la raison ultime de (la présence de) l'univers actuel.<sup>327</sup>

Il est alors immédiat que Dieu, raison de l'Univers, doit avoir une puissance supérieure à ce qui se manifeste pour nous comme présence. Or, étant Premier Principe, Dieu ne saurait être seulement puissance/potentiel de présence mais coïncide avec la présence. Dieu est donc plénitude de présence, totalement « déployée », sur un mode qui transcende notre format de représentation, c'est-à-dire nos pauvres schèmes temporo-spatiaux plus ou moins quadri-dimensionnels.

Dieu est unique car l'univers actuel est unifié selon le principe d'unification.<sup>328</sup> Dieu est raison "créatrice" de tout ce qui se déploie comme présence dans nos schèmes. Dieu, infiniment plus puissant que le(s) monde(s) qu'il crée, tient notre monde actuel pour ainsi dire "dans sa main". Dieu est donc objet absolument premier.

---

<sup>326</sup> Selon le Principe de Raison (ou Principe de Fondation), rien n'est sans fondation/raison/justification. Il s'ensuit que pour un système mental de représentation, tout ce qui est prend place de droit dans un déploiement analogique unifié (aux plissements près — voir § 12.4 le Principe d'Unification).

<sup>327</sup> L'univers « actuel » (ou « Univers ») est l'univers incluant notre monde actuel. Des mondes réels inactuels (i.e. différents du monde actuel) peuvent exister dans l'univers actuel.

<sup>328</sup> On ne peut écarter néanmoins par la pure logique la possibilité qu'il y ait plusieurs univers et plusieurs Dieux, absolument séparés — autrement dit, au moins un univers « inactuel », tel que notre monde actuel ne figure pas dans le(s) monde(s) réel(s) qui le compose(nt).

Dieu est présence pour lui-même, et infiniment plus puissant que nous les humains qui disposons d'une fenêtre de présence ouverte à la conscience et d'une capacité de métareprésentation réflexive. Nous devons donc attribuer à Dieu une conscience infiniment plus puissante que la nôtre et que nous ne pouvons nous représenter que par analogie à la nôtre. Dieu est donc Sujet Parfait, infiniment soucieux de notre bien.

Exercice. *Arrêtons-nous là un instant et pénétrons-nous de ces considérations, c'est-à-dire présentifions-nous autant que nous pouvons Dieu (déf. 26.1), déployons autant que nous pouvons ces notions qui paraissent de bien froides abstractions... Leur présentification devient-elle alors vivante et lumineuse en nous ? Est-ce finalement nous qui sommes en fait en Lui ?*

Comment nous est-il possible d'accéder à Dieu à travers notre infime fenêtre de présence ?

## 2. L'Incarnation

Dieu en tant que sujet parfait et éternellement pleinement présent est infiniment disponible pour nous, toujours répondant, quelle que soit la forme de notre espace mental induite par nos structures symboliques finies. Infiniment soucieux de notre bien, il ne cesse de nous injecter ordinairement sa Grâce en nous donnant déjà l'existence, assortie d'une infinité de dons gratuits (comme la vision en couleurs), et parfois réalise des injections spirituelles miraculeuses — i.e., non calculables par des chemins d'abstraction/projection — dans notre fenêtre de présence ou se manifeste en nous par quelque révélation déferlante. Mais, de plus, Dieu nécessairement nous donne la possibilité de le *rencontrer* pleinement.

Si Dieu ne nous rencontrait pas pleinement, si la présence de Dieu « sans réserve » (dans son essence) ne se manifestait pas à nous dans un échange, notre existence d'être conscient serait sans raison : (1) le principe de raison/fondation exige que la plénitude de Dieu puisse se présentifier à nous



sinon il ne nous aurait pas créé, (2) selon ce même principe, nous présentifier pleinement Dieu implique que nous le rencontrions par incarnation (déf. 23.13). Et son Incarnation doit pleinement justifier le monde et notre existence, y compris nos souffrances, Elle doit donc conduire au triomphe mais aussi au partage de nos souffrances jusqu'à la mort, avant qu'une participation à la pleine et éternelle présence ne justifie notre finitude.

Remarque. Selon le principe de raison, Dieu doit se présentifier pleinement pour nous les humains mais aussi pour toute entité ayant notre puissance de potentiel de présentification et notre degré de conscience ou davantage.

Déf. 26.2. Le *Fils* ou *Fille* est le principe de rencontre en Dieu.

Le Fils ou Fille est co-éternel(le) par définition avec Dieu. En tant qu'incarné, il/elle est unique car la Révélation par incarnation est complète, mais tout humain par participation à la présence de Dieu peut devenir à son tour Fils/Fille. L'Incarnation doit être annoncée et ne pas trop tarder dans l'Histoire relativement au développement de la conscience en l'humain et être donc bien connue aujourd'hui, accessible à tous. Rien n'empêche que d'autres temps d'Incarnation se manifestent comme piquûres de Rappel. Enfin, le principe de raison implique que l'être humain soit libre et rencontre librement Dieu même si l'appel procède de la Grâce (sinon notre existence d'être conscient est sans raison) : le/la Fils/Fille ne prétend pas dicter des ordres transmis de Dieu mais nous sommes appelés librement au dialogue avec lui/elle pour le rejoindre. Le/la Fils/Fille devient alors la clef harmonique de la Présence.

### 3. L'Esprit

Dieu existe sinon l'Univers serait insensé et ne serait pas, Dieu est présentifiable pour nous sinon notre existence serait insensée et ne serait pas,

*ergo* nous pouvons rencontrer pleinement Dieu, et cette possibilité de rencontre exige l'Incarnation. Tout ceci est logiquement nécessaire mais cette présence de Dieu pour nous ne peut recevoir sa plénitude que par une extension dynamique de la Présence à partir de l'Incarnation.<sup>329</sup>

Déf. 26.3. *L'Esprit* est le principe d'extension de la Présence à partir de l'Incarnation.

Comment l'Esprit procède est un mystère, la logique ne peut montrer que sa nécessité et affirmer qu'Il procède de Dieu (en tant que Grâce) et *par* le Fils ou Fille en tant qu'Il est le souffle de l'intuition sensuelle à partir de l'Incarnation se donnant dans notre fenêtre de présence. Cependant, l'Incarnation étant par définition présentification potentiellement entière de Dieu, le Fils/Fille est consubstantiel (*homoousios*) à Dieu (Père/Mère) malgré l'asymétrie de l'hélice érotique primordiale Père/Mère–Fils/Fille, et l'on peut donc dire aussi que l'Esprit procède *du* Fils/Fille (*filioque*) si on le souhaite, ce qui permet de marquer la profondeur abyssale de la réciprocité constitutive de l'hélice érotique suscitée par la rencontre de Dieu. De plus, la nature humaine elle-même étant à l'image de Dieu par la liberté, donc participant de sa Présence, la formule *filioque* met l'accent sur la liberté essentielle de l'être humain, sur sa propre activité dans la rencontre, sur le souffle qui en émane.

L'Esprit est le terme dynamique indispensable pour passer de l'Incarnation à Dieu déployé comme tel, le principe d'extension de la Présence pour nous, le principe en fait de toute extension de présence, l'essence même de tout souffle, de toute intuition harmonique, de toute extension analogique unifiée (EAU) possible pour nous (ou pour toute autre entité). Ce principe irradie de façon inépuisable, nous permettant de dépasser toujours nos enfermements locaux vers des EAU plus larges et plus profondes, tel une vague illimitée, infiniment justifiante au-delà de tous les aléas, donnant la force nécessaire à la plus haute navigation, celle qui permet d'explorer en Dieu. L'Esprit nous conduit à travers la dialectique infiniment fertile de la culpabilité et du pardon par la Grâce vers le Bien intégral,

---

<sup>329</sup> Ainsi dans le Christianisme, l'Esprit Saint, à partir de l'Incarnation, "conduit à la Vérité tout entière" (*Jean*, 16, 13).

infiniment au-delà du pauvre Miet humain, nous montrant toujours à nouveau des directions désirables fondées, nous frayant toujours l'accès à la Beauté transcendante et à l'Universel, enracinant tout amour dans l'Amour divin. Arrachés par son souffle à nos structures symboliques limitées, à travers le doute et la culpabilité qui nous redresse tendrement vers le désir de l'Autre — parfois par de très grandes douleurs, il est vrai — nous montons vers Dieu dans la Joie de l'expansion dilatante. L'Esprit est ainsi à la fois *Eros* et *Agapé*, *Caritas*, EAU vive, Séminalité totale, Néoténie en soi, Intuition Ouverte Pure.

Exercice (Symboles divins). Selon les § 1-3, à partir du Fils/Fille et par l'Esprit nous pouvons rejoindre Dieu « en entier » en tant que Père/Mère, c'est-à-dire Raison et Justification de l'Univers, Plénitude de Présence, Déploiement total, Objet absolument Premier, Sujet Parfait, Conscience absolue.

A partir des indices ci-dessous, en utilisant la théorie des espaces de représentation, vous complétez les noms déjà donnés de Dieu par des symboles visant certains de ses aspects immédiatement accessibles pour nous.

Indices : Dieu est-Il Fondation de toute Présence donc Etre par excellence ? Sens et Finalité de l'existence en tant qu'orientation infiniment féconde de toute extension ? Bien en soi en tant qu'Il fonde objectivement toute extension ? Beauté en Soi en tant qu'Il est l'Universel transcendant toute beauté ? Lumière en tant qu'Il est ouvert absolu, Maison Universelle en tant qu'englobant toute intuition harmonique fondamentale, Créateur et Premier relativement au monde créé par son Désir infini en tant que Sujet Parfait ? Liberté absolue, c'est-à-dire pleinement responsable de son Désir ? Amour en tant que source débordant de toute part tout amour, Grâce et Don vis-à-vis de ses créatures, Eternel vis-à-vis des quasi-plissements temporels de l'Univers ?

Présentifiez-vous le sens de ces symboles autant que cela vous est possible, c'est-à-dire tentez de les fonder dans un déploiement toujours plus profond. Le contenu visé reste-t-il irrémédiablement semi-syntaxique ? Seul Dieu est-il expert en Dieu ?

#### 4. De la toute-puissance de Dieu

Dieu est souvent reconnu comme Tout-Puissant et certes il l'est s'il est, mais en quel sens ?

En tant que totalité de l'être, cause unique de l'Univers lié en un tout, Dieu est effectif, transcendant toute représentation, toujours déjà totalement déployé. Il ne saurait donc lui-même receler des potentiels de présentification, des virtualités, des possibilités simples, même ontologiques. Par définition, Dieu est : Il n'est pas replié sous forme de code (§ 2.4), il ne peut y avoir de potentiel divin non réalisé, Il est par définition présence réelle, fondant tout code et toute représentation. Dieu ne recèle pas non plus de possibilité épistémique sur l'univers qu'il a créé : sa fenêtre de présence est illimitée ou plutôt il est la Présence et n'a pas besoin de telle fenêtre.

Maintenant nous ne savons pas ce que déploie Dieu exactement. Nous ne savons pas si d'autres mondes possibles aussi bons que le nôtre existent potentiellement ni si Dieu les déploie effectivement ni même s'il les connaît tous.<sup>330</sup> Dieu par goût ou par justice déploie peut-être l'ensemble des meilleurs mondes possibles qu'il connaît <sup>331</sup>, ou peut-être a-t-il des raisons de ne pas le faire (mais dans ce cas ce ne sont pas des virtualités non déployées de Dieu : Dieu n'a rien à réaliser, étant pleinement effectif). Et s'il se déploie en plusieurs mondes, ces mondes ont la plénitude du réel et l'univers est multi-modal pour une raison qui nous est inconnue.

Dieu, raison fondationnelle de toute existence, est plénitude « antérieure » à tout manque ou « trou » dans l'être. Et Dieu n'est pas plié dans le temps, il est Eternel. Dieu n'a donc pas d'intuition désirable, tout le possible désirable est déployé pour Lui. Dieu est Désir en tant que créateur par Amour, mais Dieu ne désire pas un meilleur monde, il a déjà choisi et déployé le ou les meilleur(s) qu'il connaisse, il nous a déjà choisi le meilleur compatible avec

<sup>330</sup> Nous ne savons même pas si un autre univers créé par un autre Dieu absolument « séparé » du nôtre par une « barrière » de non-être existe (note 328) et il est possible que Dieu lui-même ne le sache pas, même si ses moyens de connaissance sont incommensurables aux nôtres.

<sup>331</sup> Dieu ne déploie-t-il que les mondes les meilleurs ? Déploie-t-il aussi des mondes possibles « moins bons » (mais bons quand même) ? Et sommes-nous alors dans un des meilleurs mondes ? Certes on peut penser que Dieu ne déploie par amour que le ou les meilleurs mondes qu'il connaît pour Sa Création.

notre liberté. En particulier, Dieu ne désire rien de nous car sa Présence sait déjà ce que nous allons donner : même si nous sommes libres, il a déjà donné toute la base d'être, le meilleur est déjà là dans sa présence.<sup>332</sup>

Dieu peut-être s'amuse avec des mondes fictionnels ou imaginaires. Dieu se présentifie peut-être nos univers mentaux personnels mais Dieu nous respecte et ne nous viole pas, il ne pénètre nos espaces subjectifs que si nous l'appelons, c'est-à-dire si nous répondons à son appel, il est alors identiquement présent en nous.

Dieu peut déployer un monde possible en entier d'"un seul coup", précisément parce qu'Il n'est pas analogiquement limité par une fenêtre de présence. Etant « déjà » présence totalement étendue, et conscience de cette totalité, il n'a pas besoin de systèmes symboliques, c'est-à-dire de système d'extension de la présence. Toutefois, il est possible que Dieu ait recours à des processus symboliques, par exemple pour exhiber des liens de co-présence pour choisir le meilleur des mondes possibles : "Eve étant donnée, le Péché entre dans le Monde.", "Eve n'étant pas donnée, alors la Liberté de l'Homme n'est pas.", etc.<sup>333</sup>

Dieu peut se représenter bien sûr nos langages et tout système symbolique en général. Si Dieu, par exemple pour échanger avec nous, utilise nos systèmes symboliques, bien entendu il ne se trompe pas, c'est-à-dire qu'il ne s'emmêle pas dans les symboles. Il est Vérité et omniscient au sens où il peut immédiatement accéder à la fondation ou expliciter la non-fondation d'un énoncé en tant que structure symbolique. Fondation de toute vérité quel que soit le langage, Dieu n'a néanmoins pas besoin de propositions donc d'énoncés vrais, et il ne se donne sans doute pas la peine d'expliciter toute vérité possible comme énoncé dans nos langages ou dans quelque langage en général.

---

<sup>332</sup> Tout ce qui ne participe pas de cette Présence, étant hors être, se consume instantanément, un peu comme les débris d'un vaisseau spatial explosé dans l'espace intersidéral. L'Enfer n'est-il rien d'autre que cette consommation par le vide dès que l'on s'éloigne de la fondation de toute présence ?

<sup>333</sup> Voir Plagnol (2005). L'implication est le processus symbolique permettant d'exprimer la co-présence d'un conséquent relativement à un antécédent. Bien que les liens antécédent-conséquent soient immédiatement déployés pour Lui, Dieu peut ainsi avoir recours à l'implication, non dans le souci de surmonter les limitations de fragments analogiques, mais pour exhiber les liens sous-tendant Sa Création.

Dieu n'est pas Tout-Puissant en un sens absurde, Dieu ne peut pas déployer des possibles impossibles, Dieu est « astreint » aux lois logiques, c'est-à-dire aux lois de la Présence possible, il ne peut faire des lois contradictoires, par exemple il ne peut faire que nous soyons finis, libres et sans possibilité de péché ou de souffrance. Il nous tend la main mais il ne peut la saisir pour nous, nous ne sommes pas des marionnettes de Dieu ni même des lieutenants obéissants aux ordres comme à l'Armée.

## 5. De l'Amour divin

Insistons sur la méthode merveilleuse de l'Amour pour remplir l'idéal d'extension maximale pour nous en nous de la Présence. A partir de la rencontre d'un Fils/Fille, la réciprocité dans l'échange garantit la résonance harmonique, la découverte de l'altérité comme telle hisse hors de la beauté relative vers la Beauté/Bonté transcendante, l'hélice érotique se forme, puis l'Esprit anime verticalement la dynamique de l'intuition harmonique, permettant de franchir tout monde connu, et l'âme s'aperçoit en montant qu'elle se fond toujours plus en Dieu qui se révèle dans sa fenêtre de présence limitée mais la cerne de toute part. Eros devient donc Amour puis Charité en s'imbibant progressivement de Dieu lors de cette extension/ascension prodigieuse.

La Foi est la croyance en Dieu parfait totalement présentifiable par le/la Fils/Fille — l'Incarnation une fois reconnue comme telle dans le monde <sup>334</sup> —, et se soutient par l'Espérance, c'est-à-dire l'émotion associée à la croyance en Dieu totalement présentifiable, même si aucun chemin n'est visible vers Dieu, et même dans l'Intenable ou l'Intolérable <sup>335</sup>. La Charité/Amour, en tant qu'orientation dynamique hors de soi vers le bien d'Autrui / bien de l'Univers, est mouvement vers le Bien fondant toute extension harmonique, nourrie par la Foi à partir de la Rencontre et ouvrant à l'Espérance. <sup>336</sup>

<sup>334</sup> Par exemple, Jésus-Christ dans le Christianisme. (Un Fils, en l'occurrence.)

<sup>335</sup> Voir défs. 29.17 et 29.19.

<sup>336</sup> Comme saint Paul l'affirme pour le Christianisme, à la fin des temps Dieu se donnera comme pleinement déployé/présent et il n'y aura plus que l'Amour en

Mais quelle garantie avons-nous de pouvoir accéder à Dieu ? N'entrevoit-on jamais au mieux que quelques miettes divines dans les aperçus de notre fenêtre de présence mortelle ? Ne peut-on développer qu'une « théologie négative » en raison de notre finitude ? Quel chemin nous permet de rejoindre Dieu si seul Dieu est expert en Dieu ?

En fait, l'existence de Dieu est garantie, attestée et même prouvée au point de garantir toute autre vérité (Descartes). Et l'existence d'un chemin vers Dieu, même si nous ne pouvons connaître celui-ci à l'avance, est elle-même garantie : nous pouvons par la méthode merveilleuse de l'amour approfondir à l'infini notre idée de Dieu (à condition d'être soutenu et fortifié par ce qui présentifie toujours à nouveau l'Incarnation). Il est donc très démontré qu'il existe Dieu (e.g., les preuves de Descartes) et même qu'il existe un chemin vers Dieu, mais ce chemin ne peut que nous être découvert par la Grâce et redécouvert sans cesse par la représentification de l'Incarnation.

Toujours la preuve d'existence de Dieu (et même de l'existence d'un chemin vers Dieu) par la raison nous rassure mais cette preuve est non intuitionniste puisque le développement de l'idée de Dieu et de l'intuition du chemin vers Lui exige de se mettre en route sur ce chemin. C'est d'ailleurs le sens même des trois preuves de Descartes, sens que la théorie de la fondation analogique permet d'éclairer : la saisie de l'idée de perfection divine implique sa présentification dans la tentative d'un déploiement toujours plus approfondi...

-----

## CINQUIEME PARTIE :

### LES DANGERS DE LA HAUTE MER

Une fois passé la barre modale, bien des périls guettent le navigateur, dont la connaissance authentique nécessite une expérience approfondie des océans mentaux. De plus, la néoténie intrinsèque à la haute mer impose de faire face à des situations imprévisibles, et ce d'autant que la navigation est hardie. La liste des 72 dangers que nous évoquons dans cette cinquième partie ne sera donc nullement exhaustive.

Lorsqu'on traite de la navigation matérielle, on peut distinguer à titre didactique les périls issus directement de l'environnement (météores, animaux, pirates..), ceux reflétant l'état du navire lui-même (coque, voile, cordages...) et ceux liés aux défaillances de l'équipage et plus particulièrement du pilote. Nous nous inspirerons de ce modèle simple pour répartir les périls de la navigation mentale en trois classes :

(1) dangers se manifestant dans l'univers mental déployé *via* la fenêtre de présence (e. g., apparition d'un monstre) ;

(2) dangers reflétant la mémoire subjective — le navire — en tant qu'inscription d'une histoire contingente dans une trame symbolique ;

(3) dangers inhérents à l'esprit en tant que substance spirituelle, c'est-à-dire la conscience réflexive (*noûs*) — le pilote — dans son rapport essentiel au monde, avec son potentiel de liberté.

Il est souvent artificiel d'attribuer tel ou tel danger de la navigation matérielle à l'environnement plutôt qu'au navire ou au pilote, car ces trois sources de causalité interagissent (e.g., le navire se fracasse sur un récif en



raison de la co-occurrence d'une tempête, d'un gouvernail rouillé et de l'imprudence du capitaine). Ceci vaut *a fortiori* pour les dangers de la navigation mentale, d'autant que par définition l'univers subjectif, à l'exception de ce qui est offert par des rencontres ou des injections spirituelles (révélations), reflète la trame de la mémoire et le pouvoir de la conscience réflexive. Et comme tout évènement en fenêtre de présence, même une rencontre, n'est intégré dans l'espace mental qu'en fonction de sa réaction avec la trame subjective, ce qui se manifeste dans la fenêtre de présence semble toujours renvoyer au système mental de fonctionnement, voire à la substance psychique.<sup>337,338</sup>

Ce qui se donne dans la fenêtre de présence au cours de la navigation mentale à un instant donné peut même être entièrement déterminé par la trame subjective (projection) et/ou la conscience, en étant construit/maintenu de façon purement mentale (comme telle ou telle créature surgie dans les rêves). On peut alors penser que certains dangers mentaux se manifestant à l'horizon renvoient en fait entièrement à l'état du navire et/ou à la substance pilotante. Cependant, ce serait une erreur car même les périls les plus évocateurs de défaillances spirituelles peuvent être prévenus grâce à une rencontre (e.g., d'un ami, d'un thérapeute, de Dieu..). Et le théorème de l'empirie (§ 23.2.2) est là pour rappeler que la mémoire elle-même se forge à partir des rencontres sauf injection spirituelle.

Note liminaire. Un danger est un potentiel de négativité, mais qu'est-ce que la négativité ? Certains effets d'un danger concrétisé peuvent être décrits comme des "lésions" mentales en s'appuyant sur des métaphores physiques : écrasement, brûlure, amputation, noyade...<sup>339</sup> La douleur subjective est

<sup>337</sup> Par exemple, lorsque nous décrivons le péril du "Pot-au-noir" (déf. 27.7), c'est-à-dire un calme plat dans un univers mental écrasé de "soleil", avec immobilité apparente en fenêtre de présence, ceci pourra certes relever des hasards de l'univers mental déployé, mais aussi mettre en cause l'état des structures symboliques de la mémoire à cet instant de la vie du sujet, si ce n'est sa condition spirituelle.

<sup>338</sup> On peut considérer que la navigation matérielle n'est qu'un cas particulier de la navigation mentale — un cas où l'impact de données sensorielles fournies par l'environnement extérieur est par définition important, le plan de travail principal étant en permanence absorbé par des percepts —, mais que ce n'est qu'une question de degré, toute navigation, même "matérielle", étant avant tout psychique.

<sup>339</sup> Les dangers physiques ne sont en fait que des cas particuliers de dangers mentaux — les corps se donnant toujours dans l'espace subjectif — et nous ne les définirons pas ici. (Voir aussi la scolie de 29.1 *infra*.)

l'affect directement lié aux lésions mentale (par conflit induit d'allure insoluble en plan de travail — déf. 20.9). Mais le négatif issu d'une lésion mentale relève toujours dans notre cadre conceptuel de la restriction du déploiement analogique unifié, de l'enfermement local, du blocage de potentiel. De façon générale, la négativité mentale est ce qui limite la présence maximale.<sup>340</sup> La mort physique n'est pas nécessairement le terme ultime de la restriction des potentiels de déploiement — si l'âme est immortelle, la mort peut même être une libération (Platon)<sup>341</sup> —, et le péché est une lésion psychique souvent considérée comme plus grave que la mort physique relativement au bien ultime de l'âme. Enfin, la mort psychique de l'individu, à supposer qu'elle soit possible, n'est pas nécessairement le dernier terme du négatif objectif ou universel et *a fortiori* du négatif absolu, car une altération du déploiement analogique unifié intersubjectif peut être pire que cette mort individuelle, et *a fortiori* ce peut être le cas pour une altération du déploiement absolu des potentiels de présentification (Bien en soi).

-----

---

<sup>340</sup> Rappelons que le Bien subjectif (intégral) à l'instant T est l'extension analogique unifiée maximale qui serait atteignable à  $(T + \infty)$  si les meilleurs choix possibles étaient effectués au cours du temps (déf. 22.17).

<sup>341</sup> Voir *Phédon*.

## CHAPITRE 27 : ENVIRONNEMENTS A RISQUES

Parmi les dangers liés directement à l'environnement <sup>342</sup>, il est commode de distinguer ceux liés à l'environnement non vivant de ceux qui agissent à l'instar d'agents vivants (et généralement issus de rencontres avec de tels agents). Nous réservons ce chapitre au premier type de situations qui nous offrira déjà une foule d'exemples.

### 1. Dangers météoriques

Nous traitons ici de quelques dangers qui ne sont pas liés à des objets définis mais reflètent des conditions générales de l'environnement mental, mettant en jeu l'éclairement, le flux des résonances harmoniques, la disponibilité de potentiels de présentification, etc., c'est-à-dire les facteurs fondamentaux qui commandent la dynamique mentale.

Rappel. Nous avons déjà évoqué le sentiment de luminosité étroitement lié à l'humeur et reflétant la dynamique des potentiels de présentification qui ouvre des horizons d'unifications anticipatrices ou se heurte à des zones d'ombre (c'est-à-dire de résistance à l'unification analogique en raison de courants induits par des objets <sup>343</sup>). On admettra que l'*éclairement* de la fenêtre de présence reflète l'espace entrevu à travers horizons et aperçus (e.g., par

---

<sup>342</sup> Répétons que si nous distinguons à des fins d'analyse trois types de dangers selon qu'ils mettent préférentiellement en cause ce qui se manifeste dans le monde subjectif déployé (i. e., "dangers liés à l'environnement"), les structures symboliques de la mémoire, ou la conscience réflexive, nous gardons à l'esprit que ces trois types de causalité interviennent toujours de façon concourante.

<sup>343</sup> Voir défs. 17.9 et 20.3. En particulier il s'agit d'objets sources de conflits (e.g., obstacles à la réalisation d'un désir).

solution aux conflits). Par extension l'éclairement d'une région R de l'espace mental sera l'intégration des éclaircissements obtenus au cours du temps lorsqu'on parcourt R.

Déf. 27.1. La *nuit* est l'absence totale d'éclairement.<sup>344</sup>

La nuit implique l'absence d'horizon futur ou même passé autre que noir (c'est-à-dire barré par des conflits insolubles), ce qui interdit d'entrevoir une extension de la présence : il n'y a plus ni portes ni directions désirables, ni intuitions harmoniques. La nuit n'implique pas un sentiment d'obscurité absolue car la lueur de la conscience en fenêtre de présence peut subsister.

La nuit peut survenir à toutes les étapes d'une ascension érotique, qu'il s'agisse de la privation charnelle de l'être aimé, d'une conséquence de l'Insupportable lié à la dépendance d'Autrui <sup>345</sup>, ou de la haute mystique (Saint Jean de la Croix). Fréquemment la fenêtre de présence n'est pas totalement obscurcie et il existe un espace ouvert mais borné tout entier par la nuit, et il faut parfois du temps pour se rendre compte que l'on tourne en rond dans une forêt épaisse <sup>346</sup> ou une caverne <sup>347</sup>, voire que l'on gigote dans une cuve <sup>348</sup>. Il peut s'agir aussi d'un souci pesant qui assombrit indéfiniment l'horizon (mariage raté).

Déf. 27.2. Le *brouillard* est défini par une visibilité réduite avec absence de ligne directrice donnée dans un horizon/aperçu malgré un éclaircissement non nul.

Lorsqu'un sujet est dans le brouillard, les horizons/aperçus sont flous, aucune direction désirable nette ne s'offre à lui, il n'y a plus de chemins ni de repères clairs. Le brouillard survient dans les situations d'incertitude avec des alternatives modales sans chemin préférentiel. Par exemple, la relation à Autrui peut être si ambiguë que le sujet ne sait plus s'il est amoureux et

<sup>344</sup> On peut bien sûr définir des degrés d'obscurité moindre que la nuit.

<sup>345</sup> Voir déf 29.18 *infra*.

<sup>346</sup> Dante, *La Divine Comédie*, chant I.

<sup>347</sup> Platon, *La République*, VII.

<sup>348</sup> L. Wachowski & A. Wachowski, *Matrix* (1999) [film].

s'avance vers des horizons douteux en se cognant à des obstacles imprévus. Les contours se brouillent, les objets s'effacent, les intuitions sensuelles sont évanescences, les *anchors* sont mous, les plis d'appui s'effritent. Tout se passe comme si la trame verticale (modale/contextuelle) s'effiloçait, sans structuration symbolique nette. La condition physique peut faciliter le brouillard (« gueule de bois »). Parfois, au cœur de la brume, surgissent des monstres marins <sup>349</sup>, des vaisseaux-fantômes <sup>350</sup> ou une échappée-piège de soleil. Le sujet, s'il ne panique pas, avance en tâtonnant, « au radar », tentant quelques sondes anchorantes à portée limitée pour jalonner un chemin hors du danger.

Déf. 27.3. Le *froid* est défini comme une diminution globale du flux d'impulsions et des résonances harmoniques.

De même que le froid physique est lié à une diminution de l'intensité du flux moléculaire appréhendé par les récepteurs cutanés thermo-sensibles, le froid mental est lié à une diminution de l'intensité des interactions stimuli-mémoire. Un froid « polaire » peut être ressenti par un sujet qui a poursuivi la navigation mentale plus loin que tout monde connu — semblable à Viktor Frankenstein à la poursuite de sa créature monstrueuse <sup>351</sup> — mais peut aussi relever d'une trame mnésique raréfiée ou de conditions spirituelles altérées (e.g., maladie du désespoir <sup>352</sup>).

Le froid est souvent lié à la nuit (absence de chemin ouvert par intuition désirable) et à l'humeur sombre. Le ralentissement qui en est la conséquence peut devenir pathologique (puits dépressif <sup>353</sup>). Dans le froid intense, comme dans un bain à six degrés sans entraînement, tout devient un effort : le sujet éprouve l'absence d'objet excitant, d'intuition sensuelle, de réaction harmonique, donc d'extension de la présence possible.

Le froid sensuel est souvent déclenché par un évènement douloureux (deuil, rupture amoureuse...) qui gèle le rayonnement nucléaire nécessaire à

<sup>349</sup> Chapitre 28 *infra*.

<sup>350</sup> S. T. Coleridge, *The rime of the ancient mariner* (1798) ; P. Loti, *Pêcheurs d'Islande* (1886).

<sup>351</sup> M. Shelley, *Frankenstein ; or, the modern Prometheus* (1818).

<sup>352</sup> S. Kierkegaard, *Traité du désespoir* (1849/1949).

<sup>353</sup> Voir Plagnol (2004, chapitre XI).

la navigation en haute mer (i.e., l'amour, chapitre 25) et protège parfois de l'Intolérable <sup>354</sup>. Le froid moral et le froid spirituel reflètent essentiellement une absence d'amour, c'est-à-dire que l'on est hors de l'amour d'Autrui et/ou en dehors de la Présence de Dieu. La sortie du froid peut s'accompagner d'une étrange et délicieuse sensation de fraîcheur et de chaleur mêlées.

Déf. 27.4. Une *tempête* est une réaction harmonique intense et instable, avec afflux de « vents » puissants (intuitions sensuelles — chapitres 21-23), sans contrôle possible à l'horizon.

Dans la tempête, les possibilités d'unification analogique sont en péril et les structures symboliques existantes paraissent inefficaces pour maîtriser la tension. Une tempête a parfois des signes précurseurs (que le héros n'hésite pas à affronter) mais peut éclater aussi comme un coup de tonnerre dans un ciel serein (vulnérabilité cachée). Souvent amorcée par une rencontre traumatique, la tempête se « déchaîne » — i.e., la trame devient inopérante — ensuite autour de conflits avec des zones centrales de l'espace subjectif ordinaire.<sup>355</sup> Les impulsions et décharges de potentiels de présentification se succèdent sans répit, rendant le navire mental ingouvernable. La tempête est associée à l'obscurité (voire la nuit — déf. 27.1) parfois traversée d'éclairs (orage), au bouillonnement des vagues, au mugissement de voix sinistres (rupture de la trame, et même dislocation <sup>356</sup>). Seules se devinent des directions menaçantes, les paquets de mer affluent, la lanterne ballottée de la conscience s'accroche au mât (la Maison — déf. 20.22). Le sang-froid du pilote est décisif pour s'en sortir en réduisant la voilure, mais il y a une part de chance...

---

<sup>354</sup> Voir déf. 29.19 *infra*.

<sup>355</sup> Une zone centrale de l'espace subjectif ordinaire est une zone qui contient des e-plis centraux (déf. 15.17) pour l'espace subjectif ordinaire, en particulier concernant la Maison et plus généralement l'Idéal du Moi (défs. 20.22 et 20.19).

<sup>356</sup> Voir le syndrome psychotique aigu dans Plagnol (2004, chapitre VI).

Déf. 27.5. Un *tsunami* est une vague qui balaie le navire entier et détruit les mâts, c'est-à-dire la trame centrale ordinaire <sup>357</sup>.

Un tsunami entre en conflit avec les structures symboliques centrales. L'impulsion initiale est repérable : intuition érotique, révélation mystique, etc., mais le foyer est souvent enfoui dans les profondeurs de la mémoire à long terme, sans même de trace dans l'empreinte (déf. 19.8) et l'aperçu-R (déf. 19.12). Après la passage du tsunami, il ne reste plus rien des structures symboliques ordinaires, le monde subjectif est différent. Très dangereux, le surf sur la crête est apprécié des amateurs.

Remarque. Bien d'autres dangers de même type pourraient être évoqués. Signalons la fameuse *vague scélérate* et son mystère. <sup>358</sup>

Déf. 27.6. L'*insolation* est une altération de la conscience réflexive induite par un éclaircissement trop intense.

Une insolation est provoquée par un afflux d'excitations avec trop de portes ouvertes, de directions désirables, d'aperçus riches... Ce rayonnement excessif est généralement amorcé par une intuition harmonique — typiquement une intuition érotique quasi-fabuleuse, mais parfois aussi une intuition théorique ou artistique (syndrome de Stendhal), ou encore une révélation (e.g., « chemin de Damas ») — suivie d'une cascade harmonique avec des intuitions secondes sans fin alors que le sujet ne dispose pas des structures symboliques nécessaires pour maîtriser le flux lumineux. Même s'il faut savoir risquer l'insolation, celle-ci est souvent grave : le sujet perd lucidité et repères, tourne en rond, voire tombe à la mer (dépression), ou pire encore retourne dans la nuit de la Caverne et met à mort tout réformateur.

---

<sup>357</sup> La trame centrale ordinaire est la trame associée aux zones centrales de l'espace subjectif ordinaire.

<sup>358</sup> Il semble que la résonance d'une intuition érotique avec une intuition inassouvie plus ancienne soit déterminante dans la formation de toute vague scélérate.

Déf. 27.7. Le *Pot-au-noir* est l'absence de potentiel de présentification « en plein soleil », c'est-à-dire au sein d'un déploiement analogique unifié sans ombre.

*Day after day, day after day,  
We stuck, nor breath nor motion;  
As idle as a painted ship  
Upon a painted ocean...*<sup>359</sup>

Dans le Pot-au-noir, il n'y a plus ni vague ni vent — plus d'impulsion ni d'intuition sensuelle — ni même la moindre tension sur la structure active. L'âme spirituelle elle-même est atteinte d'une étrange langueur, tout paraît lumineux et vide dans la fenêtre de présence. A la différence du froid, le navire est immobile au milieu d'un large déploiement analogique unifié. Il peut y avoir rencontre d'objets ordinairement excitants mais plus rien ne résonne avec la mémoire par absence de potentiel de présentification. Parfois, un prodigieux trésor est à portée d'aperçu mais ne suscite nul élan de désir, comme un homme frappé d'une étrange indifférence devant la femme rêvée enfin offerte. D'ailleurs, le Pot-au-noir survient souvent lorsqu'on est près d'accomplir un désir très ancien : celui-ci s'évanouit alors qu'il n'y a plus qu'à tendre la main et cela surprend d'autant que l'on avait affronté auparavant bien des tempêtes. Ou bien c'est après l'accomplissement du désir (e.g., achèvement d'une œuvre, guérison d'une maladie dangereuse, etc.) que le sujet reste accablé, sans directions désirables nouvelles, avec risque de refroidissement subit : après la canicule, l'hiver de la pensée. Pour surmonter un tel état d'impuissance psychique, la seule solution est que le pilote mette la main à la pâte, c'est-à-dire que la conscience rame péniblement jusqu'à dénicher enfin le léger souffle d'une intuition sensuelle ou, s'il le faut, jusqu'à la rencontre de la Grâce (qui en principe attend partout quelle que soit la direction prise).

## 2. Faim et soif

---

<sup>359</sup> S. T. Coleridge, *The rime of the ancient mariner* (1798).



Périls redoutés depuis l'aube de l'humanité, faim et soif infligent leurs tourments lorsque l'environnement extérieur ne fournit pas ce qui est nécessaire à la survie d'un être dynamique à la fenêtre de présence finie mais au désir infini. Leurs manifestations mentales peuvent être d'autant plus virulentes qu'elles semblent écartées sur le plan physique.<sup>360</sup> Ces dangers ne sont pas induits par l'atmosphère mentale elle-même mais par la présence insuffisante d'objets extérieurs nutritifs pour le psychisme, c'est-à-dire par une carence de rencontres.

Défs. 27.8-27.9. La *faim* est une carence en rencontres d'objets non subjectifs. La *soif* est une carence en rencontre de sujets.

Faim et soif reflètent l'absence d'*anchors* externes susceptibles d'alimenter de façon consistante le flux des potentiels de présentification, ce qui entraîne une tension inassouvissable. Rien de sensuel à se mettre sous la dent ! Les affres de la faim et de la soif sont d'autant plus pénibles que la pression somato-psychique interne est forte sans possibilité de la satisfaire (e.g., adolescence). Le type d'objet/sujet susceptible d'apaiser faim et soif dépend du degré de maturation de la trame symbolique et du stade atteint dans l'ascension érotique. A un stade élevé seule la soif semble importer, le sujet peut se passer d'aliments solides même si ce n'est guère conseillé. Dans des cas extrêmes sur terrain immature, le sujet risque de boire de l'eau de mer ou de manger n'importe quoi (pica). Bien plus souvent, il y a formation d'objets substitutifs (e.g., sylphide — déf. 25.15) et addiction à une illusion. Des régressions peuvent être observées avec dévoration d'un équipage de rencontre (dégringolade érotique).

### 3. Chocs en haute mer (artefacts)

---

<sup>360</sup> Faim et soif psychiques sont ainsi souvent reconnaissables sous le masque de l'obésité, de l'ennui, du *spleen*, etc.

Bien des objets peuvent heurter avec violence le psychisme humain : même si des impulsions fécondes avec ouverture créatrice sont fréquentes, ils suscitent parfois de graves dégâts, voire ont des effets traumatiques avec défenses pathologiques. Nous envisageons ici quelques cas liés à la navigation modale en haute mer.<sup>361</sup>

Défs. 27.10-27.11. Un *artefact* est un objet non vivant — le plus souvent un bout de réel — que l'on croise en haute mer, dont la présentification est donc en principe imprévue, et tel que le choc brise un fragment significatif de trame, ouvrant une *voie d'eau*, c'est-à-dire une porte par laquelle se précipite un flux mental brut, non maîtrisé, susceptible de couler le navire subjectif. (Celui-ci doit alors être abandonné pour quelque radeau sur lequel il n'y a plus qu'à rentrer péniblement à terre.)

Nuit et brouillard favorisent le choc avec un artefact, par définition imprévu, même si une conscience vigilante peut le détecter au dernier moment. Pour qu'un artefact quelconque fragilise le navire mental, il faut qu'il y ait quelque part résonance et que sa rencontre prenne sens dans l'histoire subjective : un artefact, même imprévisible ou tel que la violence du choc est favorisée par les hasards contextuels, a toujours un lien avec la vie antérieure. Les définitions 27.12-27.15 ci-dessous spécifient quelques cas.

Déf. 27.12. Un *iceberg* est un objet inerte, transparent et tranchant que l'on rencontre surtout dans les solitudes hyperboréennes.

En raison de sa quasi-invisibilité, un *iceberg* semble surgir de nulle part, bouchant tout à coup tout l'horizon, alors même que les 9/10<sup>e</sup> sont sous l'eau, c'est-à-dire enfouis dans la mémoire. L'iceberg se révèle un froid obstacle à l'unification ou à l'union, d'une glaciale réalité coupante, non intégrable, dont il n'y a rien à tirer, sans réaction inter-subjective possible. Les structures symboliques ne résistent pas au choc, la coque est fendue, et même les

<sup>361</sup> Selon notre métaphore maritime, le réel actuel peut être assimilé à la Terre et ce qui en est issu, tandis que la haute mer est définie par l'espace parcouru à travers les possibles non actuels.

clivages étanches avec compartimentation peuvent échouer à sauver le navire. Pire encore, l'iceberg peut se métamorphoser en monstre marin <sup>362</sup>... Comme pour le *Titanic*, une navigation imprudente sur un trop fier navire favorise la rencontre d'un iceberg, surtout lorsqu'un courant inconscient a suscité une dérive <sup>363</sup>. Un iceberg peut briser une belle théorie (*Ô combien de marins...*), une belle intuition érotique (e.g., mari dans le placard), un bel idéal social, un projet de retraite hors du monde (e.g., annonce d'une maladie mortelle), etc. Un *ovni* est un iceberg qui surgit par voie aérienne lorsque la navigation est fortement verticalisée.

Déf. 27.13. Un *débris* est un morceau de réel pourri qui remonte à la surface de la mémoire et heurte le navire mental.

A la différence des débris rencontrés dans la navigation matérielle, un débris mental est généralement issu de son propre navire. Il s'agit typiquement d'une "planche" de la mémoire que l'on a laissé en arrière, remontant à la surface par des courants obscurs et qui vient des mois ou des années plus tard faire des dégâts à l'occasion d'une rencontre : tâche délaissée, ami oublié, amant(e) abandonné(e), lâcheté à la guerre, veulerie politique, péché inavouable... Les routes de la navigation mentale ont une géométrie hyper-complexe et bien souvent ce que l'on croit loin derrière soi vous attend droit devant ! Lorsqu'on tente de maîtriser un débris, il faut se méfier des « clous rouillés » (réactivation d'items symboliques quiescents) qui déchirent la peau psychique.

Déf. 27.14. Une *épave* est un objet mnésique qui commande un monde possible éteint <sup>364</sup> après un naufrage.

Une épave est le plus souvent ranimée par des circonstances fortuites : idéal de jeunesse enterré, intuition érotique refroidie, projet fumeux de roman, époque révolue de sa vie... Lorsqu'il s'agit d'un vaisseau mental naufragé — i.e., fragment épistémique d'espace attribué à un autre être

<sup>362</sup> Chapitre 28 *infra*.

<sup>363</sup> Déf. 27.16 *infra*.

<sup>364</sup> Cf. déf 12.31.

humain ou à un soi antérieur —, il n'y a pas de désir ni de conflit, pas de relation érotique, seulement un objet pitoyable. Cependant, on ne s'en tire pas toujours à bon compte dans l'espace mental et l'épave peut non seulement briser les structures symboliques comme tout débris de taille, mais aussi, après s'être laissée approcher par ruse, se métamorphoser subitement en agent vivant avec abordage sauvage. Par ailleurs, couler une épave au fond de la mémoire risque de laisser des débris remonter un jour. Une épave peut aussi recéler des trésors, par exemple lorsque l'on rencontre un bateau ivre à récits prodigieux (e.g., un poète mendiant ou un psychiatre forain <sup>365</sup>). L'existence de vaisseaux-fantômes annonçant la mort reste débattue.<sup>366</sup>

Déf. 27.15. Une *collision* est une rencontre brutale entre deux navires.

Une collision est favorisée par de mauvaises conditions de visibilité, une trop grande vitesse, un encombrement près du port (e.g., multiplicité d'intuitions érotiques), etc. Un tel événement, s'il est rare en pleine mer, reste toujours possible, d'autant que, répétons-le, la géométrie de la navigation mentale produit des effets étranges. Par exemple, on navigue de concert avec un vaisseau mental compagnon, en harmonie parfaite ; tout à coup les trajectoires se croisent, les désirs s'entrechoquent en se niant mutuellement et c'est le bi-naufage. Parfois il s'agit d'une ascension érotique trop rapide, les deux amants ne tiennent pas la distance nécessaire et se percutent comme deux avions dans une parade manquée. Ou bien les routes semblent si opposées qu'il n'y a rien à craindre, mais la symétrie est trop marquée et, en voulant s'éviter, par quelque fausse manœuvre, les deux navires s'éperonnent tels l'*Andrea Doria* et le *Stockholm*. Parfois encore une sensualité brute provoque un splendide orage harmonique réciproque quasi-corporel mais la première étincelle de parole provoque la collision. Enfin, il arrive qu'une longue course commune soit tentée par éthique alors que dès le départ chacun nie l'idéal de l'autre : la collision inévitable se produit en pleine mer, le couple s'étant ligoté dans la double galère de l'Insupportable.<sup>367</sup>

<sup>365</sup> Voir, par exemple, A. Malraux, *Lazare* (1974).

<sup>366</sup> Voir *supra* le danger du brouillard (déf 27.2) et la note 350.

<sup>367</sup> Voir déf. 29.18. Lorsque la destruction mutuelle est ainsi assurée, mieux vaut sauter à la mer dans l'espérance d'un dauphin salvateur (qui ne manque jamais de

#### 4. Dérive

Les dangers induits par des objets ne se réduisent pas aux chocs frontaux et des effets plus subtils mais d'une ampleur parfois illimitée sont provoqués par les courants que tout objet suscite <sup>368</sup>, à tel point que l'art de la navigation mentale est largement déterminé par l'habileté à ruser avec les courants en les utilisant au mieux.

Nous définissons ici un danger au cœur de la vie mentale, qu'il est inévitable d'affronter, et dont les conséquences sont considérables sur la configuration de l'espace subjectif.

Déf. 27.16. Une *dérive* est l'effet d'un courant qui entraîne le sujet loin de la direction la plus féconde (i.e., celle du Bien — déf. 22.17), d'où l'accès à un espace plus limité que ce qui était possible, notamment quand à la dimension verticale.

La dérive nous menace toujours : marotte esthétique, obscénité perverse, addiction, idolâtrie <sup>369</sup> ou, très banalement, absorption dans la vie ordinaire, impasse professionnelle, routine maritale... Lorsque le sujet se retourne enfin, il se rend compte avec horreur qu'il est infiniment loin de ce que promettait sa jeunesse et qu'il aurait pu faire bien mieux... Trop tard ! Il s'est enfermé dans le relatif, écarté du Bien, éloigné de la Beauté transcendante...

Tempête, nuit et brouillard peuvent être les circonstances initiales de la dérive. Ou bien, à partir d'un grain de sable à l'horizon de son espace ordinaire, le sujet est attiré sans s'en rendre compte vers une trompeuse direction désirable pour laquelle il n'existe pas d'*anchor*. Souvent, une intuition séductrice gouverne le navire comme un feu follet : à peine l'objet

---

venir).

<sup>368</sup> Rappelons qu'un *courant* a été défini comme "effet d'un ou plusieurs objets sur l'orientation du flux d'activation" (déf. 17.9).

<sup>369</sup> Voir déf. 30.1 *infra*.

du désir est-il approché qu'un léger souffle l'éloigne de nouveau pour une course sans fin

Le Miet est souvent trompeur, l'être humain ne connaît pas le Bien et pressent obscurément son ignorance, d'où l'angoisse de la dérive qui elle-même conduit à la dérive.<sup>370</sup>

### 5. Les pièges de la Côte

*Et j'ai vu le vaisseau tout d'abord droit et vite*

*Courir la mer tout le long du voyage*

*Et sombrer à la fin, comme il entraît au port.*<sup>371</sup>

Des phénomènes dangereux se produisent souvent près de la Côte — c'est-à-dire aux abords du réel, soit qu'on le quitte, soit qu'on le retrouve après un beau voyage —, et ce d'autant que l'on se croit déjà à l'abri.<sup>372</sup>

Déf. 27.17. Un *maelstrom* est un tourbillon harmonique près de la côte qui provoque une descente verticale.

Un maelstrom entraîne à haute vitesse vers les bas-fonds de la mémoire, suscitant un tel vertige pour la conscience que le navire devient ingouvernable. Si le sujet s'en sort, c'est à l'état de vieillard gâteux.<sup>373</sup> Il s'agit par exemple d'une tentation démoniaque qui saisit le mystique à la dernière des marches dans l'ascension vers Dieu, ou bien — cas beaucoup plus fréquent — d'un tourbillon sensuel qui aspire l'imbécile jeune homme et l'éloigne à jamais de l'être chéri...

---

<sup>370</sup> Par exemple, la pression évangélique pour le choix du meilleur Chemin selon ce qui est donné (e.g., Parole des Talents : *Matthieu*, 25, 14-30 ; *Luc*, 19, 12-27) suscite l'angoisse protestante de la dérive et ses excès par un autre tour de dérive. En fait, nous n'en avons jamais fini avec l'angoisse de la dérive, inhérente à notre liberté.

<sup>371</sup> Dante, *La Divine Comédie, le Paradis*, chant XIII (trad. H. Longnon, 1966, p. 426).

<sup>372</sup> Nous n'étudierons pas ici tout ce qui retient à terre — e.g., toutes les chaînes de l'espace ordinaire.

<sup>373</sup> E. Poë, *Une descente dans le maelstrom* (1841).

Déf. 27.18. Une *baïne* est une zone quiescente profonde de mémoire qui se « remplit » brutalement par intuition désirable à partir d'une rencontre.

On croit jeter un *anchor* et prendre pied fermement sur la plage, et une lame de désir emporte au loin, plus jamais l'on reviendra sur ce doux rivage... Ou bien l'on croit s'éloigner à peine de la Maison et un courant d'arrachement vous saisit... Ou encore, par curiosité, soif ou faim, on viole un coffre enfoui dans le sable, on perce une outre, on renverse une paysanne, et tous les vents se déchaînent en une tempête féroce... *Adieu la tendre Ithaque ! Tu les tiens tes 20 ans !*

Déf. 27.19. Des *sables mouvants* sont une zone de l'espace mental à la lisière possible-réel avec pseudo-anchors qui se dérobent lorsqu'on tente de prendre appui sur eux.

L'aventurier fatigué d'une longue campagne de mer croyait enfin toucher la terre ferme, se reposer sur un *anchor*, voire un bon pli d'appui, mais tout glisse et s'enfonce dans le marécage incertain de possibles mêlés de boue réelle. Sans planche de salut, le sujet s'engluie lentement, s'enfonce membre par membre, puis le piège se referme sur le cou, sur la tête, et il n'y a plus qu'à mourir affreusement étouffé. Parfois, c'est une poisseuse marée noire qui vous happe, parfois la lie des égouts les plus répugnants.<sup>374</sup> Et il faut savoir que des êtres minables et malfaisants, prospèrent souvent dans de tels parages (e.g., énarcoïdes, crabes universitaires...).

Déf. 27.20. L'*ensablement* est une situation où la navigation modale est devenue impossible en raison de l'enserrement étroit dans le tissu symbolique de l'espace ordinaire.

Dans l'ensablement, il n'y a plus qu'un flux continu de réactions harmoniques de basse intensité, dispersé, sans intuitions sensuelles, sans larges horizons/aperçus, sans directions désirables lointaines. Le sujet est absorbé dans des tâches mesquines, des sollicitations médiocres, la boue

---

<sup>374</sup> V. Hugo, *Les misérables* (1862).

misérable d'une industrie de la pensée, souvent pleine de déchets toxiques pour la vie mentale. Là aussi les crabes grouillent, si ce n'est Vermine et Vérole.

Déf. 27.21. Un *écueil* est un obstacle réel, dur comme le diamant, fixe et immuable, affleurant à la surface de la mer.

Les écueils sont le plus souvent proches de la Côte ou d'une île. (Mais on en rencontre aussi isolés en haute mer.<sup>375</sup>) Un navire peut se briser sur un écueil alors même qu'il rentrait confiant au port : la roche semble à peine effleurée mais il prend l'eau et coule à pic. Lorsqu'un écueil est connu il semble facile de l'éviter, il peut même être indiqué sur toutes les cartes, et pourtant... Comme il est difficile de s'orienter dans l'espace mental ! Qui n'est pas tombé un jour de Charybde en Scylla ? Il n'est même pas nécessaire de perdre le cap dans la nuit ou la tempête, il suffit du souffle léger d'une intuition désirable, de l'ivresse, de l'orgueil du retour après la victoire, etc., et l'écueil est oublié, la fine fleur du Royaume est engloutie <sup>376</sup>. Parfois, à l'instar de Cook, le pilote préfère revenir dans la zone qu'il croyait auparavant la plus dangereuse de toutes, mais l'Intenable guette les plus grands des Navigateurs Mentaux.<sup>377</sup>

## 6. Iles, presqu'îles et ports

L'enfermement circulaire dans une zone mentale est un risque qui se présente dans de multiples circonstances de navigation. Nous distinguerons les *îles* où la zone mentale impliquée est séparée de la Côte (i.e., le réel) de telle sorte que seule une navigation modale audacieuse peut permettre de s'en sortir, les *presqu'îles* où il subsiste au moins un chemin permettant de rejoindre la Côte, et les *ports*, qui sont en principe des abris côtiers mais qui se révèlent parfois aussi des pièges sans issue.

<sup>375</sup> J. Conrad, *Lord Jim* (1900).

<sup>376</sup> Tel le naufrage de la *Blanche Nef* à la Noël 1120.

<sup>377</sup> Voir Nietzsche (1872-1873/1984, p. 23) et Plagnol (2003a).



Dans tous les cas, l'enfermement circulaire dans un espace limité entraîne un épuisement de la dynamique néoténique, en raison du nombre fini d'éléments étonnants ou premiers disponibles, avec limitation des possibilités intersubjectives et des champs d'exploration potentiels.

Il existe en fait une infinie diversité de situations, que l'on peut nommer en s'inspirant de la géographie réelle ou fictionnelle (littérature, cinéma).<sup>378</sup> Nous nous limiterons à donner de brèves indications pour une douzaine d'exemples, sans nous astreindre à une rigueur complète, ces indications pouvant être développées par le lecteur à titre d'exercice.

Déf. 27.22. Les *délices de Capoue* désignent tout port mental où la jouissance est telle que le sujet en oublie le chemin du Bien et même du Mal, comme si le sujet était enfermé dans un attracteur de plaisir.<sup>379</sup>

Déf. 27.23. Un *port d'angoisse* est un port où l'on a échoué après l'évasion d'un pénitencier mental. Le salut est en vue — e.g., grâce au navire d'une très belle créature<sup>380</sup> — mais le sujet est traqué par ses démons.<sup>381</sup>

Déf. 27.24. Un *Macao* est un port mental où l'on peut sombrer dans l'enfer des casinos, du crime ou d'une addiction quelconque.

Déf. 27.25. Une *P & V* [du roman *Paul et Virginie*<sup>382</sup>] est une île où l'on s'absorbe dans une idylle amoureuse.

Remarque 1. Un tel amour en circuit fermé, privé d'horizons nouveaux, finit par être rongé par un "mal inconnu" ou par heurter le monde social. Pâle bonheur terrestre sans véritable ascension érotique et qui s'achève toujours

---

<sup>378</sup> Sans se laisser complètement absorber par les suggestions que de telles dénominations entraînent : on se rappellera ici qu'il s'agit toujours de dangers mentaux. Remarquons que les fictions concernées tirent leur puissance d'évocation de la valeur métaphorique qu'elles ont pour la navigation mentale.

<sup>379</sup> Voir Tite-Live, *Histoire romaine*, Livre XXIII, 20.

<sup>380</sup> Marie (Lauren Bacall) dans *To Have and Have not* (H. Hawks, 1944 [Film]) ; Anna dans le *Marin de Gibraltar* (M. Duras, 1952)...

<sup>381</sup> Souvent une tentative désespérée conduit à la mort (e.g., G. Arnaud. *Le Salaire de la peur* [1950]).

<sup>382</sup> J.-H. Bernardin de Saint-Pierre, *Paul et Virginie* (1789).

par une noyade ! (Mais s'il est possible d'en profiter quelques jours, voire trois mois, ce serait péché que de manquer une telle occasion. Et la production de beaux enfants suffit pour s'évader d'une île mentale.)

Déf. 27.26. Une *invention de Morel* est une île où un fugitif mental se glisse, à partir d'une intuition sensuelle fascinante, dans un scénario imaginaire ou passé, qui se répète en boucle pour l'éternité.<sup>383</sup>

Déf. 27.27. Une *crusoade* est une île où l'on vit dans un isolement frugal après un naufrage.

Remarque 2. Lors d'une crusoade, la captation des ressources mentales par les techniques de survie finit par être stérilisante et l'on s'éloigne du Bien, à moins qu'une rencontre inattendue réouvre au souffle de l'intersubjectivité, par exemple de l'amitié.

Déf. 27.28. Une *île noire* est une île où l'on a édifié une forteresse mentale recelant une bête féroce que l'on lâche sur les visiteurs trop curieux.<sup>384</sup>

Déf. 27.29. Une *île aux trente cercueils* est une île dévastée par un massacre mental énigmatique.<sup>385</sup>

Déf. 27.30. Une *chasse de Zaroff* est une île où une traque mortelle est engagée avec une partie perverse.<sup>386</sup>

Déf. 27.31. Une *île du Dr Moreau* est une île où le sujet est enfermé par une fascination démoniaque pour un idéal, de sorte qu'autrui lui est asservi.

387

---

<sup>383</sup> A. B. Casares, *L'Invention de Morel* (1940).

<sup>384</sup> Hergé, *L'Île noire* (1938).

<sup>385</sup> M. Leblanc. *L'Île aux trente cercueils* (1919).

<sup>386</sup> E. B. Schoedsack & I. Pichel, *The most dangerous game* (1932) [film].

<sup>387</sup> H. G. Wells, *L'Île du Docteur Moreau* (1896).

Déf. 27.32. Une *LF* [du roman *Lord of the Flies*] est une île où se produit une régression du Soi social après une catastrophe.<sup>388</sup>

Déf. 27.33. Une *Atlantide* est une île-continent, produit d'une culture raffinée, constituant un sommet de la vie mentale et regorgeant de merveilles, mais dont les fondations sont vulnérables, en pleine zone sismique et qu'un tsunami peut engloutir.<sup>389</sup>

-----

---

<sup>388</sup> W. Golding, *Lord of the flies* (1954).

<sup>389</sup> Platon, *Timée* et *Critias*.

## CHAPITRE 28 : TREIZE AGENTS VIVANTS

Nous évoquons dans ce chapitre quelques dangers qui se comportent comme des agents vivants se manifestant en fenêtre de présence, c'est-à-dire à la surface de l'espace de représentation. Leur caractère redoutable provient de ce qu'ils sont issus de l'érotique fondamentale et de ses aléas (désir, amour, haine, culpabilité...). Bien des monstres inconnus dans l'espace matériel peuvent ici se rencontrer, d'autant que des métamorphoses stupéfiantes sont possibles.

Soulignons encore une fois que nous ne traitons que de dangers mentaux. Si certains des périls évoqués ici sont liés à la rencontre d'agents extérieurs au sujet — des intuitions sensuelles sont presque toujours en jeu — dans tous les cas ce que nous définissons ici ne concerne que les effets intériorisés de la rencontre de ces agents. Par exemple, il peut arriver que l'on ait affaire à un humain-requin, mais si l'expression de "requin mental" est utilisée lors d'une telle situation, selon la définition qui en sera donnée ci-dessous, cela ne renverra pas à cet humain lui-même, mais à son représentant mental et/ou à tel impact malheureux sur l'espace subjectif (e.g., l'amputation mentale induite par la ruine).

### 1. Quelques animaux marins

Pour mieux appréhender certains dangers liés à des créatures qui vivent au sein de la mémoire, trois définitions préliminaires seront utiles :

Défs. 28.1-28.3. Une *déchirure* est un conflit qui se donne comme irrémédiable, c'est-à-dire que l'unification des termes du conflit se révèle

impossible dans l'espace accessible. Le *malheur* est un évènement réel initiant une déchirure (e.g., un deuil). La *perte* subie par un sujet est une zone de l'espace subjectif non unifiable avec un malheur.<sup>390</sup>

Scolie. Si une perte se donne par définition comme aussi irréversible que l'évènement du malheur, une déchirure peut néanmoins finir par être élaborée et unifiée sans tension majeure à l'espace principal. (Par exemple, la mort d'un être aimé peut finir par être acceptée après un travail de deuil — Freud 1917/1996.) Néanmoins, l'élaboration est d'autant plus difficile que la déchirure est *sévère*, c'est-à-dire que la perte concerne des zones centrales de l'espace subjectif avec une puissance harmonique élevée <sup>391</sup>. A la limite, aucun redéploiement de l'espace subjectif n'est possible : chaque intuition de solution ravive la tension douloureuse, par le rappel cruel du malheur associé, et la déchirure est elle-même (méta)représentée dans une anticipation comme irrémédiable, c'est-à-dire non unifiable sans tension majeure avec tout l'espace accessible ; non seulement aucun monde possible ne peut restituer le fragment perdu, mais aucun monde possible n'intègre de façon apaisée la déchirure et la douleur est sans espoir de solution (*Je ne m'en remettrai pas*).

Déf. 28.4. Un *requin* [mental] est un fragment mental qui induit une perte substantielle, c'est-à-dire une perte qui met en cause l'Idéal du Moi (e.g., la Maison), par déchirure sévère de l'espace subjectif.

La "morsure" d'un requin mental entraîne une amputation de l'espace subjectif potentiel, c'est-à-dire l'espace subjectif tel qu'il s'étendrait selon la dynamique des potentiels de présentification si un conflit insoluble n'interdisait un déploiement analogique unifié en ne laissant place qu'à un aperçu de souffrance irrémédiable. Toute une partie de la mémoire se fige sur

---

<sup>390</sup> Par exemple, une intuition érotique à jamais non remplissable en raison de la mort de l'objet aimé. La *privation* est l'absence d'un objet réel, tandis que dans la *perte*, c'est une intuition en tant que contenu modalisé qui est perdue. Ainsi, dans l'amour, la « simple » absence de l'aimé(e) n'est pas une perte mais une privation, seule l'intuition désirable de la présence de l'aimé(e) peut être perdue. Pour une théorie plus approfondie de la perte, voir Plagnol (2004, § XI.7).

<sup>391</sup> Voir note 355.

la souffrance, mais reste vivante, comme dans l'expérience du membre-fantôme, avec rétraction de la zone mentale environnante. L'humeur douloureuse, lorsqu'elle s'accompagne de ralentissement défensif, peut aboutir à la noyade dépressive : un requin mental entraîne parfois bien bas.<sup>392</sup>

Un requin est parfois le représentant mental direct d'un humain qui brise la confiance en traitant autrui comme un objet, prédateur connu ou ami qui trahit. Mais les deuils-requins, les péchés-requins (e.g., trahison par le Je de l'être chéri), les désirs-requins (e.g., intuition érotique maximale et impossible) sont également fréquents. Même si l'on rencontre des requins dans toutes les mers mentales, leur attaque survient souvent lors d'une exploration conduite avec un équipement trop léger (structures symboliques inadéquates). De toute façon on n'écoute guère les marins expérimentés ! Ainsi le veut l'Aventure : nager nu dans les mers tropicales de l'Amour est un beau risque pour la jeunesse, il faut simplement tenir prêt son couteau pour s'auto-amputer face à un(e) requin(e) qui a le goût du sang quand il est encore temps de sauver sa peau. Il arrive que la magie d'Eros transforme un requin(e) en dauphin(e) salvateur(trice), mais c'est très exceptionnel.

Déf. 28.5. Une *murène* est un fragment mental qui induit par surprise une déchirure brutale de l'espace subjectif, locale mais parfois très profonde.

L'attaque d'une murène surprend car l'animal était tapi dans un trou de la mémoire ou paraissait inoffensif avant de se transformer subitement en bête carnassière : on tend la main par curiosité, pour caresser une peau soyeuse, et l'on est mordu cruellement. Certaines blessures d'abord très locales sont empoisonnées et s'aggravent à chaque tour de la mémoire présentifiante. Il existe des femmes-murènes et des hommes-murènes, c'est-à-dire des (représentants d')humains à l'air doux qui deviennent féroces lorsque telle ou telle événement-gâchette active leur métamorphose. La murène commune est une intuition sensuelle enfouie qui mord un peu plus profondément à chaque fois qu'elle est ranimée. On peut citer aussi les remords-murènes où l'on finit par laisser un membre, voire la tête.

---

<sup>392</sup> Voir Plagnol (2004), chapitre XI.

Déf. 28.6. Une *pieuvre* est un fragment mental qui infiltre par de multiples voies ("tentacules") l'espace subjectif au point de risquer d'en étouffer le cœur.

Une pieuvre est multiforme, ses tentacules parfois très longues s'infiltrant à chaque issue de l'espace accessible. Les plus rusées fouillent les points faibles, adhèrent à la coque du navire, émettent des substances gluantes autant qu'infectes, étouffent les potentiels de présentification, paralysent la dynamique mentale et avalent finalement tout l'espace accessible. Dans la variété *hydre*, les tentacules repoussent : plus on en tranche, plus il en jaillit. Certaines espèces de pieuvre sont universellement redoutées : amant(e)-pieuvre, péché mortel avec culpabilité dévorante, tourments d'une intuition sensuelle majeure non résolue, délire paranoïaque... Le capitaine Nemo de la navigation mentale saura protéger le cœur en sectionnant la mémoire à la hache !

Déf. 28.7. Une *baleine* est un fragment mental qui fracasse par sa masse géante des pans entiers de l'espace subjectif.

Une baleine est une géante des mers qui n'est pas méchante mais n'aperçoit même pas votre Moi lorsqu'elle trace sa route, environnée d'un cortège de saprophytes. Il s'agit d'une masse dynamique de mémoire qui emporte tout sur son passage : beauté stupéfiante, personnalité écrasante, star magnifique, intuition sensuelle sidérante autant qu'inaccessible, religion fascinante, théorie ultra-puissante, révolution... Une baleine est souvent fort nourrissante, mais quasi-inabordable par définition, insensible à toute manœuvre d'approche. De plus, sa majeure partie est immergée et mieux vaut avoir conscience de ses mouvements violents avant de lancer son harpon ! Sauf exception, il faut savoir s'éloigner en restant inaperçu, d'autant que très souvent une baleine se dégonfle à vue d'œil lorsque l'on réussit à reprendre de l'altitude modale.

Défs. 28.8-28.9. Un *crabe* est une bête mentale assez frustrée dont la seule arme est la *pince*, c'est-à-dire l'induction d'un conflit aigu bloquant le développement d'un aperçu prometteur.

Un crabe est insensible à la subjectivité d'Autrui en raison de sa carapace. Sa vue est courte et il est incapable de naviguer en haute mer. Sa pince lui permet de sectionner une intuition sensuelle, un projet prometteur, un aperçu riche de directions désirables. Par exemple, il s'agit d'un fonctionnaire colonial du cadastre, d'un fanatique de l'évaluation, d'un cancer, d'un universitaire moisi, d'un tortionnaire qui exerce son minable chantage en suscitant un conflit avec l'honneur. Outre sa pince, le crabe a des capacités de défense passive : sa carapace laisse peu de prise, il s'enfouit par instinct dans une boue répugnante. Certains pensent qu'il faut mieux les ébouillanter mais c'est risquer de se transformer soi-même en crabe : en réalité, un coup de pied bien placé suffit souvent à s'en débarrasser, d'autant que leur rayon d'action est très limité. Ce n'est que dans les conditions louches des abords de la Côte, lorsqu'ils prolifèrent et métastasent, s'agglutinant par milliers, qu'ils deviennent dangereux, capables alors de ruiner les plus belles entreprises, de ronger les plus grandioses barrages contre le Pacifique, de provoquer hémorragie et mort ignominieuse en sectionnant une artère centrale.

Déf. 28.10. Un *serpent de mer* est un fragment mental qui traverse les mondes possibles et grandit au fur et à mesure de l'expansion de l'espace mental pour finir par étouffer le sujet dans ses anneaux.

L'existence du serpent de mer paraît longtemps fabuleuse car il apparaît et disparaît de façon fugitive aux confins des aperçus. Alors qu'on croit être débarrassé d'une telle illusion, il resurgit par surprise bien plus fort et bien plus grand à l'horizon d'un nouveau monde. Il paraît d'abord n'être qu'un mince aspic puis finit par prendre la taille d'un anaconda géant. Il se métamorphose en fonction de l'expansion subjective, s'adaptant à chaque nouveau contexte mental. Il pénètre les écoutilles mal fermées, s'insinue dans les cales, détruit la structure du navire. Il reprend des forces à chaque



plongée dans la mémoire. Les anneaux, c'est-à-dire les chemins circulaires dans lesquels il réussit à enfermer le sujet, sont de plus en plus étroits. Le paradigme du serpent de mer mental est une intuition sensuelle érotique qui paraît minime au départ (un simple échange de regards), et qui revient de plus en plus puissante, pendant des mois et des années, parfois à de longs intervalles où on la croit disparue, inassouvissable en fait, grandissant jusqu'à devenir un monstrueux désir obscène qui détruit le cœur et la vie.

## 2. Créatures dotées de *mind-reading*

Avec les agents vivants dotés de capacités de *mind-reading*, et d'autant que celles-ci peuvent nourrir des interactions fortes, les dangers possibles se multiplient. Nous nous limitons à quelques exemples connus depuis la plus haute Antiquité.

Déf. 28.11. Une *Calypso* est une intuition érotique belle et profonde, ouvrant parfois sur le Miet, mais qui détourne le sujet du Bien.

Une Calypso présente charme, douceur, beauté transcendante et peut même ouvrir sur une verticale infinie par hélice érotique. Malgré cela, par le mystère de la destinée ou en raison d'un appel divin, la puissance harmonique d'une Calypso atteint ses limites relativement à la finalité de l'existence du sujet, au déploiement analogique unifié dans lequel celle-ci peut prendre sens, à sa vocation profonde, à l'exercice de sa liberté. Dès lors, la verticale se referme fatalement en circulaire, l'universel est manqué, les amoureux s'enferment dans une île. Celle-ci fût-elle paradisiaque, le sujet comprend obscurément qu'il doit reprendre la mer, fût-ce pour retourner à la guerre ou dans quelque autre enfer humain, plutôt que de goûter sans fin un bonheur profond auprès de sa compagne. Le héros d'endurance cautérise à vif son chagrin de briser sa nymphe.

Déf. 28.12. Une *Circé* est une intuition érotique qui provoque une tromperie modale : des aperçus prometteurs d'ascension verticale referment en fait l'espace subjectif avec régression sur des désirs de bas niveau.

Une *Circé* fait miroiter des directions désirables enchanteresses mais dont l'exploration transforme le sujet en pourceau. Par sa beauté, elle peut séduire bien des marins mentaux, or cette beauté n'est que relative, l'artifice se dévoile, les aperçus se ferment sur une bestialité qui rend fou. En avançant pour remplir son désir, le sujet régresse dans la perversion, et se retrouve captif dans une île selon une géométrie mentale truquée. Les beaux voyages annoncés dans les mondes possibles se réduisent à des barbotages grotesques. Cependant, une *Circé* est sans pouvoir sur le héros qui maintient son courage.

Déf. 28.13. Une *sirène* est une intuition sirénique (déf. 25.5) qui provoque un décollage trop vertical pour les capacités d'ascension du sujet d'où un danger mortel.

La rencontre d'une sirène est une expérience fascinante, en principe trop intense pour la maturité symbolique de l'espace mental, même au sommet de la pensée la plus raffinée <sup>393</sup>. La suavité de son chant exerce une séduction sans pareille mais un sujet humain ne peut remplir la promesse offerte : une sirène est une altérité trop puissante, habitant un monde possible trop supérieur, probablement d'essence immortelle. Comme souvent elle ignore les particularités des petits animaux humains, elle peut les broyer involontairement, par méconnaissance, d'où un risque mortel à leur fréquentation. Inversement d'ailleurs, les sirènes respirent mal sur un navire humain et il faut éviter de les prendre dans les filets de notre pauvre amour.

Déf. 28.14. Un *vampire* est un fragment mental qui absorbe quotidiennement l'énergie subjective, captant les flux de présentification et laissant le sujet exsangue.

---

<sup>393</sup> G. T. di Lampedusa, *Le Professeur et la sirène* (1961).

Un vampire aspire le « sang » mental, profitant généralement de la nuit pour attaquer, se réfugiant le jour dans une crypte mnésique (c'est-à-dire une zone quiescente profonde et défendue, voire un compartiment-tombeau clivé de l'espace principal). A partir d'une morsure profonde initiale (conflit aigu avec des principes centraux), le vampire absorbe les forces vitales. La forme *Nosferatu* apporte la peste, contaminant tout les objets rencontrés dans l'espace subjectif. La relation avec un vampire devient souvent perverse avec une part de jouissance. S'en débarrasser est ardu et fort douloureux car il faut percer habilement son propre cœur. Il peut s'agir d'une pathologie addictive (e.g., boulimie, toxicomanie...), d'une intuition sensuelle qui revient chaque nuit tourmenter cruellement le Moi, d'une faute-vampire que même une fusée ne parvient pas à expédier dans un autre monde <sup>394</sup>... Le cas d'une dépendance réciproque, où les deux termes du couple sont tour à tour vampire et victime, confine à l'Insupportable.<sup>395</sup>

Déf. 28.15. Un *pirate* est un fragment mental qui attaque brutalement le navire subjectif avec une violence destructrice, ruinant ses capacités de navigation lointaine.

Seul le butin immédiat intéresse le pirate qui est dénué de toute empathie et se révèle incapable d'une quelconque ascension modale. Souvent par ruse, il prend d'assaut le psychisme, viole la mémoire, détruit toute résistance, et le sujet est réduit à l'état d'esclave nu et tondu (s'il conserve la vie). La courtisane-pirate est bien connue en littérature mais la vie quotidienne abonde en d'autres figures de la piraterie mentale : intuitions sensuelles sans foi ni loi, « collègues » qui pillent vos idées, « psy » qui vous pompent le cerveau, « amis » qui saccagent votre vie, « prophètes » auto-institués, zones psychotiques parasites, etc. etc.

Déf. 28.16. Un *naufreur* fait miroiter un abri sûr pour attirer le navire sur des récifs où il se fracassera.

<sup>394</sup> S. Lem, *Solaris* (1961).

<sup>395</sup> Déf. 29.18 *infra*.

Le naufrageur partage avec le pirate l'absence de toute empathie et la cupidité, mais agit à distance et par félonie. Ses faux signaux égarent le hardi navigateur surtout si celui-ci traverse une zone de tempête. On en rencontre dans tous les métiers, la ruse abjecte des envieux compensant leur impuissance. Citons aussi les intuitions sensuelles fatales et les idéaux surmoïques naufrageurs. (Le mariage avec une créature qui ne vous convient en rien est un classique.)

Déf. 28.17. Un *gabelou* est un *anchor* pour des structures symboliques de faible envergure imposant de sévères limites à l'expansion psychique.

Il faut des gabelous, nous devons l'admettre, et ceux-ci sévissent aux abords de la Côte : fonctionnaires de l'évaluation, contrôleurs des "bonnes pratiques", hygiénistes, médocastres, experts en tout genre, normaux moyens ou supérieurs, techniciens polis ou non, compulsions internes... Tous partagent une incapacité foncière aux sorties loin du port, à la haute liberté modale, à la Connaissance. Toute verticale les angoisse, ils savent étouffer la vie psychique avec leur règles, ce d'autant qu'ils se croient affranchis, en fait seulement aptes à la prévarication des merveilles conquises par l'Aventurier. Pire, parfois ils assassinent d'un coup de fusil dans le dos ou s'allient avec la vermine de la vase et autres crabes énarcoïdes. Tout grand navigateur mental est un peu contrebandier et sait grimper à mains nues la falaise pour déborder la douane.

L'Océan recèle mille autres monstres. Certains surgissent en pleine mer (e.g., *Architeuthis dux*, *Torpedo nobiliana*...), d'autres pullulent près de la Côte ou aux abords des Iles (e.g., méduses, cannibales...). Nous laissons le lecteur attiré par le morbide découvrir cette faune tout en espérant que ces dangers lui seront épargnés quelle que soit la suavité induite par leur affrontement lorsqu'il est victorieux.

-----

## CHAPITRE 29 : PERILS EN LA MEMOIRE

Nous évoquons dans ce chapitre les dangers liés directement à l'état du navire, c'est-à-dire à l'organisation vivante de la mémoire subjective définie par la trame symbolique.

En abordant cette classe de dangers pesant sur la navigation mentale, rappelons que de telles conditions "internes" n'induisent qu'une vulnérabilité, dont les effets se déterminent en interaction avec les conditions de l'environnement — ce qui est rencontré en fenêtre de présence (chapitres 27 et 28) — et la substance spirituelle (chapitre 30). De plus, les dangers de la mémoire peuvent s'associer entre eux selon une infinité de combinaisons, et la catégorisation que nous adopterons dans ce chapitre en répartissant ces dangers en quatre sous-classes relèvera largement de commodités didactiques.

### 1. Maladie

L'être humain dispose d'un organisme biologique au centre de son espace subjectif. Une atteinte de cet organisme a pour effet de réduire le potentiel de déploiement analogique unifié, par exemple en amoindrissant les capacités d'intégration des rencontres.

Déf. 29.1. Une *maladie* est une altération du corps à impact négatif sur la navigation mentale (c'est-à-dire une altération du corps qui diminue le potentiel d'extension <sup>396</sup>).

---

<sup>396</sup> Voir la définition 22.17 du Bien subjectif.

Exemple. La douleur due à la lésion d'une molaire peut capter tout l'espace mental au détriment de toute intuition érotique.

Le corps n'est rien d'autre qu'une concentration de certaines chances d'action (matérielle ou mentale), inscrivant dans le réel actuel, *via* le système nerveux central, certains schèmes mnésiques opératoires, d'où une multiplication des possibilités de résolution de tension par l'action. La notion même d'espace de représentation incarné implique que le corps est un pivot de la constitution de la fenêtre de présence comme dispositif d'interaction présentifiant les potentiels. Toute maladie réduit donc le champ des possibles en bloquant (voire en amputant) l'actualisation des virtualités psychiques. L'altération organique révèle même par excellence la condition humaine et son horizon tragique lié à la mort (Plagnol, 2003b).

Scolie. Toute maladie est essentiellement mentale, le corps lui-même n'étant qu'une projection de notre vie mentale. Les dangers de la navigation mentale peuvent d'ailleurs directement altérer le corps, par exemple par l'intermédiaire d'effets psychosomatiques.

Mais prenons le temps d'approfondir le problème corps/esprit à la lumière de la théorie des espaces de représentation. Il est utile en effet de ne pas se contenter d'une vue superficielle selon laquelle le cerveau est le support de l'esprit.<sup>397</sup>

Rappelons d'abord que ce qui est premier pour nous est ce qui se donne dans notre fenêtre de présence.<sup>398</sup> Le contenu perceptif en général est ce qui a l'opportunité de se donner de soi ordinairement dans notre fenêtre de présence, constituant l'expérience du monde « extérieur », avec des pôles de densification du champ de présence qui obéissent à certaines régularités nous offrant une réalité transcendante. Les corps matériels sont ainsi des entités formées à travers cette fenêtre en tant que régularités perceptives reflétant une certaine cohérence du flux sensible. Et ce que nous appelons « matière » est un *construct* qui obéit à des lois, notre corps (ou celui d'autrui)

---

<sup>397</sup> Surtout en des temps marqués par le rejet *a priori* du dualisme cartésien et la « clôture » dogmatique de la causalité physique.

<sup>398</sup> E. Husserl (1931/1969) ; R. Carnap (1928/2001), etc.

apparaissant plus spécifiquement comme le reflet d'opportunités d'actions propres à nous-mêmes (ou à autrui).

En particulier, le cerveau, comme tout objet matériel, n'est lui-même qu'un *construct* mental/transcendental, effectué à partir d'une multitude d'épisodes élémentaires de la perception, éventuellement aidée de diverses techniques comme l'imagerie. (Rappelons que toute image non mentale ne se manifeste à nous que *via* un percept.) La science contemporaine en titillant le système nerveux central vérifie certaines corrélations systématiques entre des observations du cerveau — observations faites toujours en dernière analyse dans la fenêtre de présence mentale du savant — et certains phénomènes de la vie mentale. Certaines prédictions apparaissent même possibles, d'où la croyance naïve que le système nerveux détermine le système mental, avec la tentation d'un réductionnisme ramenant les événements mentaux à une causalité biologique.

En réalité, de telles corrélations ne sont que superficielles, n'étant possibles que parce que le cerveau n'est rien d'autre qu'un ensemble de traces denses de potentiels de présentification par actualisation de virtualités en mémoire <sup>399</sup>, le système nerveux central (c'est-à-dire un *construct* mental/transcendental) apparaissant comme un carrefour-catalyseur des potentiels qui se déploient.

Une analyse de n'importe quelle expérience abordant des tâches mentales par la Résonance Magnétique Nucléaire montre que ce qui est observé par imagerie n'est que l'impact sur ce carrefour des énoncés-consignes doués de sens. Des corrélations causales *mind-body* bien plus profondes que les corrélations *body-mind* ordinairement avancées en neurosciences sous-tendent donc de telles expériences : la vie mentale et ses déterminants (événements *significatifs*) configure les réseaux de neurones — ceux-ci ne sont en fait rien d'autre que des reflets denses et dynamiques de ces événements —, inscrivant dans des schèmes d'action (*via* la mémoire de travail, c'est-à-dire la « glande pinéale » de Descartes) les potentiels de présentification, et autorisant des interactions de l'espace subjectif avec le monde « extérieur ». Les virtualités de la mémoire s'actualisent ainsi en tant qu'événements mentaux configurant des réseaux de neurones.

---

<sup>399</sup> Voir H. Bergson (1896/1985).

Le cerveau apparaît donc un peu comme un écran sur lequel le film de la fenêtre de présence est projeté (en partie) mais d'autres procédés sont sans doute possibles, d'autres champs de densification, qui se manifestent peut-être avec plus de force quand toutes les lampes de cet écran corporel sont grillées (mort matérielle) — et déjà, au cours de notre vie, certaines révélations bouleversent parfois toute la fenêtre de présence montrant qu'un autre type de réalité que ce qui est issu de la perception est possible.<sup>400</sup>

En résumé, les entités physiques sont des nœuds de densité en fenêtre de présence, concrétisations transcendantes des potentiels de présentification, mais d'autres types de réalité transcendante sont possibles. Ce n'est pas *the brain* qui rend compte de la fenêtre de présence car ce type d'objet est lui-même donné/construit dans une fenêtre de présence. Un cerveau, étant « causé » par certaines densifications de déploiements analogiques présentifiés, reste une projection très pauvre en information comparativement à la vie psychique dont cette projection est issue (même si la science permet de l'affiner de façon incroyable) — raison pour laquelle on ne reconstituera jamais un événement mental avec ses *qualia* à partir de données neurobiologiques.<sup>401</sup>

## 2. Pathologies mentales

Nous envisageons ici quelques dangers plus spécifiquement liés à l'état des structures symboliques et à la dynamique des potentiels de présentification que cet état commande.

Déf. 29.2. Le *scorbut* (mental) est l'effet délétère sur les tissus symboliques induit par une carence en *anchors* érotiques.

---

<sup>400</sup> Le corps, chance initiale pour rencontrer la Beauté, risque de devenir tombeau et la vie terrestre n'est peut-être qu'une préparation : l'âme peut sans doute se libérer par sa sagesse de telles structures devenues un jour archaïques (Platon, *Phédon* et *Phèdre*).

<sup>401</sup> Supposons que j'observe mon propre cerveau avec un appareil parfait de RMN : ce que je visualise alors peut-il être autre chose qu'une projection très partielle de mon état mental ?



Le scorbut survient surtout dans les voyages mentaux au long cours dans des contrées trop arides. Alors que la faim et la soif renvoient à la tension interne générée par le manque de rencontres, le scorbut est le reflet d'une carence en chair fraîche sur la structure de la mémoire. Les structures symboliques s'effilochent d'où un ralentissement de la dynamique des potentiels de présentification tandis que les chemins deviennent des *Holzwege* <sup>402</sup>. Les directions désirables s'effacent, les intuitions sensuelles sont sans force, les cascades harmoniques se tarissent. Sur fond d'aperçus œdemateux, une léthargie générale imprègne le fonctionnement mental, des hémorragies surviennent par ouverture de vieilles cicatrices. La langueur et l'ennui peuvent provoquer par réaction des prises de risque excessives, le sujet tombant entre les mains d'une Circé ou se laissant croquer par une requine. Les régressions avec retour à la sauvagerie libidineuse sont possibles. Les vitamines artificielles que prescrivent toutes sortes de gourous entraînent souvent une dépendance pire que le scorbut lui-même.

Déf. 29.3. Les *rats* sont une prolifération de (représentants mentaux) de petits agents vivants qui rongent les structures symboliques.

Les rats sévissent toujours en bande, leur nombre fait leur pouvoir de nuisance. Ils survivent à bord du navire, souvent dans l'obscurité des cales de la mémoire. Ils occupent des zones de potentiels réduites mais leur mobilité est remarquable, avec une capacité à coopérer sur de brèves périodes, en drainant les flux ordinaires de présentification. Les tracasseries suscitées — petits soucis quotidiens, remords mesquins, désirs mineurs insatisfaits — rongent à la longue les structures symboliques. Il peut s'agir de représentants mentaux d'humains retors mais aussi d'une foule de commensaux (amis dans le besoin, clients, parentèle, progéniture...) qui assaillent votre vie ordinaire et emportent votre énergie subjective bribe par bribe. La ruse de certaines espèces est proverbiale. Cependant les rats n'hésitent pas à quitter le navire en cas de naufrage et l'envie peut vous prendre de couler rien que pour s'en débarrasser. Il est parfois possible de les apprivoiser ou de les manipuler

---

<sup>402</sup> Voir déf. 15.10.

avec adresse pour échapper à un plus grand péril <sup>403</sup>. On craindra la morsure empoisonnée avec transmission de la peste lorsqu'un vampire les commande. Attention aux experts hygiénistes qui prétendent vous en débarrasser : eux-mêmes appartiennent à une espèce cousine de rongeurs, virulente et méchante.<sup>404</sup>

Déf. 29.4 L'*anorexie* est un état d'absence d'intuitions désirables.

L'anorexie est un état de signification variable, susceptible de survenir à tous les degrés de l'ascension modale, reflétant un nivellement grossier des potentiels de présentification, comme si la fenêtre de présence se transformait en champ de patates de la Beauce en plein hiver. Ceci se manifeste par de l'aboulie, de l'indifférence, une neutralité affective, un tarissement des intuitions sensuelles : plus de directions désirables, plus de mondes possibles ! L'impuissance psychique ! Malgré les réactions maniaques avec hyperactivité apparente, aucun objet n'est assez harmonique pour susciter un élan de désir néoténique. Les risques sont graves en raison du cercle vicieux induit : imprégnation progressive des structures symboliques, enfermement circulaire, appauvrissement mental, inanition, maladie, mort. L'anorexie mentale par défense est bien connue de la psychiatrie de notre époque, masquant parfois un puits dépressif ou un repli autistique. Même sans trouble psychiatrique avéré, l'anorexie est le plus souvent une défense contre un potentiel trop fort d'impulsions : appréhension de l'érotisme, de la sexualité, de la perte des limites, d'une néoténie trop puissante, d'une verticalisation vertigineuse, ou même crainte de Dieu. Ce type de défense constitue un piège addictif redoutable, car l'érotisme revient avec toute sa puissance dans l'investissement pervers du jeûne.<sup>405</sup> Mais des anorexies s'observent également dans d'autres contextes, tout aussi graves : hypersensibilité harmonique (tout ce qui est touché est source de douleur),

<sup>403</sup> La Fontaine, *Le Lion et le rat* (*Fables*, II.11, 1668) ; E. A. Poe, *The pit and the pendulum* (1842).

<sup>404</sup> Voir les sites <http://www.aeres-evaluation.fr/>, <http://www.hceres.fr/>, <http://www.has-sante.fr/>, <http://www.ars.sante.fr/portail.0.html...>

<sup>405</sup> Cf. notamment le problème de l'idéal ascétique (Nietzsche 1887/1964 ; Plagnol, 2003a). Voir aussi F. Kafka, *Ein Hungerkünstler* (1922).

traumatisme amoureux <sup>406</sup>, perte primaire de tout désir qui frappe soudain le Saint. La distinction entre anorexie et inédie spirituelle est un diagnostic différentiel parfois difficile.

Déf. 29.5. L'épuisement est un état d'absence d' « énergie » psychique.

L'épuisement est généralement précédé par une longue asthénie. Dans un tel état, plus aucun potentiel de présentification n'est efficient, des impulsions débiles se perdent dans les sables de la mémoire, les sources d'intuitions sont taries, l'essence du psychisme comme souffle paraît détruite. L'altération des forces disponibles pour la conscience — c'est-à-dire les capacités de synthèse, de concentration, de maintien en fenêtre de présence, nécessaires pour imprimer une direction ferme à la vie subjective — s'accompagnent d'un rétrécissement de l'univers mental et souvent d'une léthargie physique. L'épuisement peut être absolu ou relatif, selon que cet état est intrinsèque à la mémoire subjective ou est lié à une faiblesse prégnante face à des pics à franchir. Dans les cas graves, tout mouvement est source de crainte, le moindre obstacle paraît insurmontable, tout chemin est pénible, tout est effort, le sujet ne peut plus faire un pas sans un appui, la moindre direction désirable paraît inaccessible, la plus faible intuition sensuelle trop dangereuse, toute expérience première devient redoutable, la richesse d'un aperçu terrifie, toute verticale est bannie.

La navigation modale devenue impossible, le sujet se réfugie dans un port ou se planque sur une île, près de quelque Calypso s'il a de la chance. Sans ressort et sans résistance, il est submergé par la moindre vaguelette, balayé comme un fétu, dérivant au gré des courants, s'il ne s'endort pour mourir sans un mot comme un soldat pris dans la neige de Russie. Un tel état, parfois d'installation insidieuse, se déclenche souvent lorsque des dangers trop nombreux ont dû être affrontés : tempêtes, froid, solitude, ensablement, rats... Un moment vient où l'on en a sa claque de se lever le matin *pour ça* ! Parfois, c'est au moment même du triomphe que le navigateur s'effondre, car il en a trop vu : tel un des dix-huit survivants du voyage de Magellan, il a trop fait le tour des mondes possibles, il en a soupé des

---

<sup>406</sup> H. de Balzac. *Le Lys dans la vallée* (1836).

anthropophages, son audace est tarie pour toujours, il ne rêve plus que de jardins et de tonnelles.<sup>407</sup> Cependant, de tels états guérissent assez bien après repos et reprise du souffle. Même dans les cas les plus mélancoliques, où toute la substance psychique paraît vidée, un mystérieux travail peut s'opérer dans les profondeurs de la mémoire, préparant quelque germinale. Pour prévenir les états d'épuisement, certains navigateurs expérimentés prévoient des temps de jachère mentale avant de repartir pour de nouvelles aventures.

Déf. 29.6. La *sclérose* est une rigidification des structures symboliques qui entraîne une perte du potentiel néoténique.

La sclérose est un danger universel lié au frayage même des structures symboliques. Bien que de telles structures soient nécessaires pour absorber les excitations et leurs dangers, elles imposent des chemins tracés, des réactions automatiques, des procédures-prison. Le sujet finit par tourner en rond dans ses schémas, même s'il s'agit de circulaires géantes, avec une insensibilité aux éléments premiers ou étonnants, un assèchement de l'imaginaire au profit de scénarios figés, une horizontalisation inévitable. Le sujet préfère le refuge — certes parfois dans une île à milliardaires ! — à l'ouverture néoténique infinie. Un tel processus aboutit à une vieillesse grincheuse et radotante : le sujet devient cassant, incapable de résister aux coups de vent, inadapté aux changements du monde. Parfois, la sclérose se développe autour d'une vieille blessure suintante, par exemple un secret honteux ou une intuition obscène qui pourrit lentement au fond de la mémoire. Certaines hélices érotiques peuvent être assez puissantes pour arracher à la sclérose mais sont elles-mêmes susceptibles de rouiller ou de provoquer des chutes verticales. Il faut bien comprendre qu'il s'agit là d'un dilemme fondamental de la représentation : toute structure, toute norme, toute règle — alors même que structuration et normativité sont nécessaires pour orienter les flux et développer l'intensité des réactions harmoniques —, tend à induire la sclérose, la rigidité, et finalement l'étouffement ; mais trop

---

<sup>407</sup> Aragon, dans le *Paysan de Paris* (1926), méprisait les marins qui terminent jardiniers, mais lui-même, sans doute après trop d'intuitions sensuelles, finit par bêcher toute la journée à la Maison.

« lâcher » accélère bien souvent la ruine, et l'inventivité ne peut être décrétée, même la conscience de la néoténie nécessaire finit par s'user en routine...

Déf. 29.7. *L'erreur de navigation* est un positionnement modal inadéquat en raison de structures symboliques faussées.

Les erreurs de navigation sont inévitables car toute navigation repose sur des structures symboliques et toute structuration symbolique plie l'univers selon une perspective donnée, *a fortiori* lorsque cette structuration est finie.<sup>408</sup> Nous naviguons donc toujours avec des instruments faux et des cartes fausses nous imposant de multiples détours et circulaires, quand nous ne sommes pas carrément perdus en mer. Tous les degrés d'erreur sont possibles, de l'erreur la plus mince relative à l'univers matériel à la grave faute sur un chemin spirituel, en passant par l'égarement dans la Voie Lactée ou l'envol sans retour dans l'imaginaire.<sup>409</sup> Citons quelques figures bien connues de l'errance : aveuglement sur un ami, projet fabuleux, attirance pour quelque beauté relative au détriment de la Beauté absolue, précipitation vers un Miet trop divergent du Bien. Mais la Divinité est hors de cause <sup>410</sup>, l'être humain est responsable, sa démesure (*hybris*) est sous-jacente à l'*hamartia* <sup>411</sup>.

L'erreur, généralement relative au monde réel actuel, est souvent activée par des pseudo-*anchors* (parfois allumés par quelques naufrageurs ou « prophètes » hallucinés). Et nous fonçons droit dessus malgré signaux d'alerte, balises, poteaux indicateurs vers le Bien, sans parler des tristes récits de nos devanciers dans le naufrage ! Le remords est d'autant plus vif que nous sommes fondamentalement orientés vers le Bien : après la raclée, nous nous rappelons que notre première intuition était la bonne, effacée sous les strates étouffantes des schèmes qui nous structurent. *Pentimento* ! Or, dans la géométrie mentale une erreur minime peut avoir des effets papillons

<sup>408</sup> Ajoutons que toute erreur étant une errance dans un monde imaginaire pris pour un autre monde (Plagnol, 2005, XI.2), toute erreur est en fait une erreur de navigation.

<sup>409</sup> A. de Saint-Exupéry, *Vol de Nuit* (1931).

<sup>410</sup> Platon, *La République*, X, 617e.

<sup>411</sup> Voir déf. 29.14.

conduisant à de très fâcheux ennuis. Tout à coup un iceberg ou un monstre droit devant...

Pourtant rien n'est jamais fichu, seule la persévérance dans l'erreur est grave : (1) il est toujours possible de tirer profit du pays dans lequel on s'est égaré et de préparer la revanche, (2) l'erreur n'a d'effet qu'horizontal et le salut est toujours possible par une verticalisation, (3) un hélicoptère érotique peut surgir pour vous tirer du pire marécage, à l'instant même où un répugnant saurien claque sa mâchoire sur votre jambe. L'épreuve peut donc être tout bénéfice si l'on survit — même si l'on s'en passe très bien <sup>412</sup>.

Déf. 29.8. Une *fuite* est un flux analogique non contrôlé en fenêtre de présence.

Une fuite est un évènement ou une coulée de mémoire que les structures symboliques ne parviennent pas à maîtriser. La nature, l'intensité, la cause, sont très variables : source traumatique avec infiltration lente, défaut originel de jointure des plis/planches (e.g., secret de famille), casse interne brutale (e.g., canon mental mal arrimé <sup>413</sup>), voie d'eau ouverte par un récif ou un iceberg, évacuation défectueuse lors d'une tempête avec déferlante, sabotage (e.g., pathologie narcissique), débordement lors d'un état maniaque. En principe, toute fuite, même minime, doit être réparée, sinon elle tend à s'aggraver : le navire gîte de plus en plus, un pli-clef finit par céder brutalement et c'est le naufrage. En pratique, surtout en pleine mer, on utilise des défenses de fortune (type doigt de Hans Brinker <sup>414</sup>) mais celles-ci ont leur limites, outre leur coût en potentiels de présentification. Les caissons étanches permettent de gagner du temps mais favorisent un retournement brutal par *switch* <sup>415</sup>. Dans les cas sérieux, il faut donc surtout retrousser ses manches et écoper à l'aide d'une pompe psychique.

---

<sup>412</sup> Cf. § 21.5.

<sup>413</sup> V. Hugo, *Quatrevingt-Treize* (1874).

<sup>414</sup> Ou de Hans Carvel lorsque la fuite est grossièrement sensuelle.

<sup>415</sup> Voir la définition d'un *switch* dans Plagnol (2004, § VII.2.1).

Défs. 29.9-29.10. Une *avarie* est une lésion d'un composant du système mental de navigation, entraînant une *panne*, c'est-à-dire une stagnation des contenus en fenêtre de présence.<sup>416</sup>

Le degré de gravité d'une avarie dépend des composants lésés : cordage plus ou moins central (i.e., structure symbolique rompue avec déchirure plus ou moins sévère), mât (e.g., fracas d'une intuition fondatrice telle la Maison), gouvernail (dissociation entre la conscience et la mémoire)... Les avaries sont souvent induites par des tempêtes traumatiques mais l'entretien défectueux du navire les facilite (e.g., sclérose). L'*hybris* est là encore un facteur de risque : un désir fou de vitesse (mythe du ruban bleu) conduit à la rupture si ce n'est à l'explosion. Toute avarie suscite un risque de dérive tandis que l'équipage affronte la faim et la soif. On doit être prêt à réparer une avarie en pleine mer avec les pièces mêmes du navire. Parfois, l'évacuation s'impose : radeau et rames (i.e., forces de la conscience) font partie du *kit* de survie indispensable à toute navigation mentale.

### 3. Incendie

Nous consacrons une section spéciale à un péril redouté de tout navigateur et que la théorie des passions de l'âme s'efforce de parer depuis l'Antiquité. Commençons par une définition préliminaire :

Déf. 29.11. Une *flamme* est un flux de désir nourri par une intuition désirable qui concentre d'importants potentiels de présentification et les oriente vers une direction désirable précise.

Scolie. Une flamme peut conférer une vitesse de navigation prodigieuse en répandant lumière et chaleur, irradier tout l'espace subjectif, réduire en cendres les plus formidables barrières mentales, transformer le navire en

---

<sup>416</sup> Les avaries les plus fréquentes révèlent des lésions des structures symboliques mais d'autres types de composants peuvent être impliqués.

fusée inter-mondes. Une flamme provoque une animation particulière du sujet, se reflète dans son regard, se propage par contagion (e.g., intuition sensuelle réciproque, voire intuition sensuelle collective). Toute rencontre l'alimente et s'intègre à l'espace subjectif à sa lueur. La flamme est ainsi extensive par nature mais exige une forte consommation de potentiels de présentification sinon elle meurt. Or, le maniement du feu est délicat : son contact direct avec la surface mentale ordinaire, s'il se prolonge un instant de trop, suscite une douleur aiguë ; les fumées dégagées peuvent étouffer le sujet ; le retour de flamme risque de détériorer gravement la trame. En particulier, une flamme devient dangereuse lorsque son expansion s'autonomise au détriment de sa finalité, par exemple lorsque l'intuition désirable enferme le sujet dans la recherche de sa pure satisfaction, de sorte qu'il en vient à négliger la verticalité, à commencer par l'intersubjectivité.

Déf. 29.12. Un *incendie* est la destruction partielle ou totale du psychisme en raison de flammes incontrôlables.

Un incendie peut dévorer toute la structure du navire : trame, voiles, plancher et enfin substance de la mémoire, voire chair vivante, avec douleur aiguë psycho-physique. Les causes déclenchantes sont innombrables : mégot mnésique mal éteint, chandelle renversée au fond d'une crypte subjective, appel d'air par ouverture de porte sur une chaudière mentale, intuition sensuelle foudroyante, gerbe d'étincelles par frottement de deux structures symboliques au cours d'une ISR, consommation, nuit de feu <sup>417</sup>... La forme la plus fréquente est celle de la *passion* dévorante : amour, jalousie, ambition, haine, fanatisme... Tout est sacrifié à la direction désirable, tout est jeté dans le feu de l'Idéal, il n'y a plus d'Autrui véritable, la structure modale est anéantie la première puis toute la mémoire brûle. Dans un cas extrême le sujet "cuit" tout vif dans sa passion, celle-ci imbibe sa substance en infligeant d'atroces souffrances telle la tunique de Déjanire, et le Soi finit par se jeter dans le brasier avec tous ses biens <sup>418</sup>. Lorsque l'on survit, amer est le matin froid et l'odeur des cendres, tandis que la carcasse noircie du navire fume

<sup>417</sup> *Mémorial* de Pascal (1654).

<sup>418</sup> Ainsi le suicide du comte de Vandevres exprime matériellement ce que les victimes de la Mouche d'Or subissent mentalement (E. Zola, *Nana*, 1880).



encore ! Et pourtant quel hardi navigateur n'a pas dû un jour brûler ses vaisseaux sans retour ?<sup>419</sup>

Remarque. Lors d'un incendie, le risque d'*explosion* <sup>420</sup> est majeur, avec des dégâts considérables sur la mémoire, si ce n'est le naufrage. Il faut être d'autant plus prudent avec le feu que l'on transporte parfois à son insu un baril de poudre dans une cale de sa mémoire. Certains mélanges lors de rencontres ont un effet détonant imprévisible. Parfois, un navire en perdition se sacrifie en explosant contre l'ennemi.

*Lève-toi, sors des mers profondes,  
Cadavre fumant du Vengeur  
Toi qui vis le Français vainqueur  
Des Anglais, des feux et des ondes...* <sup>421</sup>

#### 4. Dangers métaphysiques

Nous traitons ici de quelques dangers qui impliquent directement les structures essentielles de l'être psychique humain comme présence à l'Univers par-delà sa condition physique.

Déf. 29.13. La *folie* est un enfermement local dans l'espace subjectif en raison d'un cercle vicieux induit par l'angoisse.

La folie prend une infinité de formes — reflet de l'extrême variété des histoires singulières déterminant la mémoire subjective, même si l'on peut proposer de distinguer quelques grandes classes de troubles mentaux en fonction du principal type de défense impliqué. Nous renvoyons à Plagnol

<sup>419</sup> Nietzsche (1878/1968, I, §248).

<sup>420</sup> Une *explosion* est une fragmentation aiguë de la mémoire de travail (voir Plagnol, 2004, § VI.3.2).

<sup>421</sup> M.-J. Chénier, *Chant des victoires* (1794). Rien à faire d'autre contre l'Anglais sur mer. Voir aussi E. Corbière, *Le Négrier* (1832). Et n'oublions pas la *Cordelière* le 10 août 1512 (bataille de Saint-Mathieu).

(2004) pour le développement d'une psychopathologie dans le cadre conceptuel des espaces de représentation. Nous soulignerons seulement le lien étroit entre la possibilité de la folie et le potentiel de liberté dont l'angoisse est la conséquence psychique. En effet, être liberté, c'est être indétermination, néoténie psychique, ouverture sur le champ des possibles, et déjà interférence donc angoisse (déf. 18.5). En tant qu'affirmation du sujet comme projet singulier, la liberté se joue sur la frontière de l'espace de représentation. L'occasion de la liberté est toujours une intuition harmonique (e.g., érotique) débordant cet espace (e.g., appel hors de la Maison parentale) ; mais en s'affirmant en tant que liberté, donc en affrontant la haute mer modale, le sujet risque au même instant de perdre cette liberté dans la folie puisqu'il rencontre une expérience non représentable dans son espace antérieur (Plagnol, 2000).

Déf. 29.14. L'*hybris* (démésure) est la rupture de la mesure entre une intuition désirable et le réel.

Selon Héraclite, l'*hybris* « doit être éteinte plus encore qu'une maison en feu ». En effet, l'*hybris* induit une tension excessive entre une intuition désirable et l'ordre du *cosmos* (dont l'état du vaisseau mental lui-même). Le Miet est trop ambitieux, le sujet ne s'appuie pas assez sur des intuitions médiatrices, il méconnaît le type de beauté accessible, il n'a pas conscience des limites de sa situation locale, il est trompé par un feu follet... Dans tous les cas, à partir d'une erreur (*hamartia*), il y a rupture de toute mesure possible entre l'intensité harmonique de l'intuition désirable et les possibilités d'*anchors* stabilisants, le sujet est pris dans un cercle vicieux, souvent sa vitesse de navigation est accélérée par incendie ou folie, il finit par se fracasser contre un écueil oublié ou disparaître dans des sables mouvants, comme prédit depuis toujours, recevant un juste châtement selon la parole d'Anaximandre ou l'oracle écossais <sup>422</sup>. Le danger de démesure commande la tragédie la plus ancienne <sup>423</sup>, étant inhérent à la finitude des structures symboliques humaines en face d'horizons infinis de possibilités.

<sup>422</sup> W. Scott. *The Bride of Lamermoor* (1819).

<sup>423</sup> Voir Kierkegaard (1843/1984a).

Remarque. Le danger de démesure est d'ordre esthétique, en tant que rapport entre les structures symboliques de la mémoire et l'ordre du *cosmos*. Cette problématique de la faute (de mesure) ne doit pas être confondue avec celle de la culpabilité liée à la corruption de la volonté face au Bien (Saint Augustin) qui peut toucher une conscience moderne, d'ailleurs aussi bien hantée par le péché de ne pas faire fructifier ses talents, donc de ne pas être assez ambitieux dans sa navigation.<sup>424</sup>

Déf. 29.15. La *présomption* est une tendance à l'ascension modale trop rapide.

La *présomption* (*Verstiegenheit* <sup>425</sup>) suscite des intuitions désirables irréalistes compte-tenu de l'état de la mémoire subjective relativement à la verticalisation nécessaire pour les remplir. Le sujet est emporté sur les ailes du désir, aveuglé par le Bien, le Miet, un idéal, une sylphide... Il s'oriente vers une direction désirable trop verticale, ne respecte pas les étapes nécessaires, court-circuite les intuitions médiatrices, néglige l'expertise symbolique requise. La *présomption* peut se manifester à tous les degrés de l'ascension et ce d'autant plus que le sujet a vaincu déjà quelques chimères. L'élan présomptueux se termine souvent mal : chute, embarrure, égarement, froid mortel, foudroiement, piqûre de taon, enlèvement par les Harpyes, mise à mort lors du retour dans la Caverne, condamnation à l'immortalité terrestre... Un degré d'*hybris* est toujours présent sans être nécessairement prégnant, d'autres éléments pouvant intervenir : rêve, tentation, curiosité, intrépidité, ivresse, inspiration, *mania*, transe poétique... Les figures de la *présomption* sont multiples : Icare, Bellérophon, Phaéton...

<sup>424</sup> Voir, le danger d'*insuffisance* § 30.5 *infra*.

<sup>425</sup> Binswanger (1949/1989) a insisté sur la dimension existentielle de la verticalité avec la possibilité de la *présomption* (*Verstiegenheit*) — *Verstiegen* désigne précisément la situation d'un alpiniste "embarré" qui ne peut plus faire un mouvement sans le secours d'autrui. (Voir Plagnol, 2003c, 2014.)

Déf. 29.16. La *satiété* est un état de réplétion non final, c'est-à-dire un état psychique sans activation interférente, avec un déploiement analogique unifié pour tout l'espace accessible, et qui diffère pourtant du Bien subjectif.

Dans la satiété, le sujet est plein, comblé, sans la moindre tension, sans le moindre souffle d'anxiété, tous ses désirs sont devancés avant même d'être formulés. Et pourtant le sujet souffre d'une maladie incurable, à l'instar de Raphaël dans *La Peau de chagrin*, et les médecins dépêchés à son chevet n'y comprennent goutte.<sup>426</sup> Son état coïncide peut-être avec le Miet mais il est séparé du Bien ; tout est parfait sauf qu'il ne discerne plus ni sens ni finalité ; tout se transforme en or mais la clef fondatrice est perdue, tombée au fond de la mer. Qu'il s'agisse de jouissance, de cauchemar, ou des deux, la lumière blanche dans laquelle le sujet baigne est proche du désespoir, tout est égal, il n'a plus de direction désirable, il est semblable à un énorme ballon, à une gigantesque chose informe absorbant toute énergie...<sup>427</sup> Tout se passe comme s'il était pris dans un attracteur étrange, dont il lui est impossible de sortir par lui-même.<sup>428</sup> L'univers se réduit à un disque, toute trajectoire y est horizontale et circulaire, toute issue reconduit au point de départ, même quand l'évasion semblait sûre. Le sujet peut régner sur une île paradisiaque, disposer d'un pouvoir absolu, posséder tous les trésors de la Création, et pourtant tout est intouchable (Midas), tout est ennui (Tibère à Capri...). Et brusquement l'or se change en plomb, la satiété vire au dégoût, à la perversion, à la rétraction vers le Néant, à la mort par inanition.

Déf. 29.17. Un sujet est dans l'*Intenable* lorsque toute zone accessible de l'espace de représentation est associée à une tension trop intense pour s'y maintenir.

<sup>426</sup> H. de Balzac. *La Peau de chagrin* (1831).

<sup>427</sup> Voir E. P. Jacobs, *Le Piège diabolique* (1960-1961).

<sup>428</sup> La satiété à plusieurs est possible (complétude de deux demi-boules — voir Platon, *Le Banquet*, discours d'Aristophane). Dans certains cas tout à fait exceptionnels, lorsqu'une hélice érotique nourrit un mouvement quasi-perpétuel, chaque demi-boule demeurant affamée de l'autre qui la rassasie, dans une dynamique qui reste néoténique par étonnement sensuel mutuel, malgré et par l'exclusion du monde extérieur, un certain degré de bonheur n'est pas à exclure (e.g., J. Barbey d'Aurevilly, *Le Bonheur dans le crime* [1874]). Cependant la dérégulation des amants est la règle (L. Tolstoï, *Anna Karénine* [1877] ; A. Cohen, *Belle du Seigneur* [1968] ; R. Polanski, *Lunes de fiel* [1992] [Film]).

Dans l'Intenable, il n'existe aucun palier reposant, aucun repli, toute position est impossible. Si l'Intenable peut être lié à la fermeture d'une pathologie mentale atteignant une intensité vitale (Plagnol, 2014), il peut aussi procéder d'une activité libre de la conscience confrontée au tragique de la finitude et se heurtant sans fin aux limites du monde comme représentation (Plagnol, 1991, 2004). L'espace reste alors splendidement ouvert, avec une infinité de chemins possibles, tandis que des intuitions désirables jaillissent à chaque instant, mais tout est inassouissable : une excitation déclenche une réaction harmonique, une chaîne magnifique d'intuitions se déploie, le sujet plane un instant sur une intuition maximale comme sur la crête d'une déferlante, mais aussitôt cette intuition apparaît à la conscience comme une projection partielle issue d'abstractions, un point de vue déterminé, une perspective locale, une illusion, une limite... Le sujet est pris ainsi dans un cycle sans fin : impulsion, intuition, unification, retour réflexif de la conscience, intuition de la limite de l'unification, rupture de l'unité, impulsion... La conscience finit par se cogner contre les parois de l'espace de représentation, or il n'existe rien en dehors de cet espace. Lorsque le sujet saisit cette condamnation, le cycle se resserre tel le nœud coulant de l'Éternel Retour et l'Intenable est éprouvé à tout instant.<sup>429</sup>

Un sujet peut être absorbé dans l'Intenable en raison de conditions extérieures telles que toute possibilité de sens — c'est-à-dire ici toute possibilité d'unification de l'espace subjectif — devient interdite. L'Intenable s'élève alors à une puissance supérieure, dans la mesure où le monde lui-même paraît condamner le sujet. Nous distinguerons l'*Insupportable* et l'*Intolérable*.

Déf. 29.18. Un sujet est dans l'*Insupportable* lorsqu'il est enfermé dans un espace intenable en raison de la souffrance potentielle de l'Autre.

---

<sup>429</sup> La pensée de Nietzsche est sous-tendue par l'expérience de l'Intenable (Plagnol, 1991, 2003a).

La relation intersubjective est si essentielle à l'être humain que l'espace subjectif peut être absorbé dans l'Intenable en raison de la souffrance potentielle d'Autrui. En effet, même si la souffrance d'Autrui n'est pas la mienne, elle retentit sur le sens de ma propre vie, que je le dénie ou non. La condition de l'Insupportable est ainsi constituée lorsque le sujet est un pilier pour l'Autre, c'est-à-dire pour l'espace subjectif de l'Autre tel que le sujet se le représente : le sacrifice du soi à l'Autre est forcé par le Je, le Je ne peut abandonner l'Autre, sinon le Je détruirait l'Autre (ce qui serait se détruire soi-même en tant que sujet éthique, donc en tant que sujet).<sup>430</sup>

La destruction mutuelle peut apparaître comme la conséquence inévitable de l'Insupportable, parfois jusqu'à la mort, mais tenter d'y échapper serait comme sauter d'un bateau en pleine mer et précipiterait l'échéance fatale. Impuissance et paralysie sont en fait constitutives de l'Insupportable : aucune action n'est possible, toute tentative de sortie hors de l'Insupportable aggrave l'Insupportable en le dévoilant à l'Autre. L'Insupportable engendre donc l'Intenable : aucune position dans l'espace subjectif n'est tenable même si cet Intenable est ici induit par un lien indissoluble à autrui. La vie subjective devient un enfer intersubjectif et le sujet bout dans cet enfer sans pouvoir remuer une oreille.

Les héros de l'Insupportable sont plus nombreux qu'on ne le pense — il est essentiel à l'Insupportable que le sujet l'éprouve en silence. On peut tenter de distinguer l'Insupportable *fondé*, lorsqu'il existe une dépendance réelle de l'Autre, d'un Insupportable *fantasmatique* si cette situation n'est que le fruit de l'espace subjectif (e.g., c'est la non-séparation qui entretient le danger). Lorsque l'Insupportable n'est pas fondé, si on le savait, on en sortirait, mais il appartient sans doute à l'Insupportable d'être indécidable : quelle que soit l'élaboration quant à une non-responsabilité dans le malheur d'autrui, la culpabilité, *via* la conscience éthique, peut se révéler ici pire que l'Hydre de Lerne pour dévorer l'espace subjectif.

---

<sup>430</sup> En France, il y a encore peu, en cas de maladie mentale du conjoint, la Justice pouvait interdire un divorce susceptible d'entraîner des "conséquences d'une exceptionnelle dureté" : dans l'Insupportable, il en est de même, c'est-à-dire que le divorce avec l'Autre est impossible, sauf que la Justice est ici l'Idéal du Moi lui-même.

Déf. 29.19. Un sujet est dans l'*Intolérable* lorsqu'un malheur retentit sur tout l'espace subjectif de façon qui se donne comme irrémédiable, des éléments *fondateurs* de cet espace — des éléments centraux et essentiels pour son unification — étant « détruits » par le malheur car inconciliables psychiquement avec sa réalité.

Dans l'Intenable « ordinaire » (au sens de la « question ordinaire »), et même dans l'Insupportable, rien n'est encore arrivé, le sujet est totalement bloqué (*verstiegen*), mais le sort est suspendu, le monde lui-même garde encore la possibilité d'un sens. Par contre, dans l'Intolérable, le possible rencontre de plein fouet le réel (tel qu'il se donne dans l'espace subjectif), tout est accompli, tout est joué, la tombe se referme sur le sujet condamné à vivre dans un malheur transcendant : la souffrance ne relève plus d'un espace subjectif de représentation qui pourrait après tout être autre, c'est le monde lui-même qui se donne comme insensé à jamais, il n'y a plus de possible ni d'impuissance, plus d'angoisse, tout est supplice, et la souffrance devient quasi-physique, charnelle, s'approchant peut-être de celle des victimes de la torture.<sup>431</sup>

Bien des malheurs peuvent susciter une onde intolérable de douleur, et d'autant qu'ils surviennent sur un terrain vulnérable. Une intuition anticipant l'absence irrémédiable d'issue survient par exemple dans les déchirures sévères de l'espace subjectif (e.g., amputation par morsure d'un requin — déf. 28.4). Cependant, le choc reste le plus souvent surmontable avec cicatrisation progressive au fur et à mesure d'un "travail de deuil" et de l'inscription dans une nouvelle histoire réouvrant le potentiel du sujet, montrant heureusement que l'intuition initiale d'une douleur irrémédiable était finalement non fondée. Au contraire, l'Intolérable est par définition non guérissable dans le temporel, l'intuition d'une souffrance irrémédiable étant ici fondée, même lorsque le sujet parvient à imposer silence à la douleur.

---

<sup>431</sup> Bien que ce soient les conditions objectives du monde qui signent l'Intolérable, celui-ci est éminemment subjectif car l'Intolérable implique l'essence de la subjectivité. La culpabilité en est d'ailleurs le médiateur privilégié, nourrissant sans relâche l'interrogation sur la responsabilité — on se découvre toujours une bonne raison d'être coupable. Ceci se produit notamment lorsque l'Insupportable rencontre le réel (e.g., lors du suicide d'un proche) : que l'Insupportable ait été fondé ou non, l'Intolérable l'absorbe alors pour l'élever à une puissance supérieure.

Ainsi, la perte d'un enfant grandi au cœur de la Maison (ou parfois celle du conjoint après bien des années de vie commune) peut-elle induire l'Intolérable <sup>432</sup> : la substance la plus profonde de l'espace subjectif, telle qu'elle imprègne toute la vie temporelle, semble blessée de façon non cicatrisable, toutes les strates mnésiques de l'espace subjectif étant traversées par un malheur fondé dans un réel minéral et qui s'étend dynamiquement à l'anticipation de tout espace futur : le sens intime de l'existence et de la présence au monde paraît ruiné à moins peut-être d'une ouverture spirituelle...

*Ô mon Dieu ! cette plaie a si longtemps saigné !  
L'angoisse dans mon âme est toujours la plus forte,  
Et mon cœur est soumis, mais n'est pas résigné.*<sup>433</sup>

-----

---

<sup>432</sup> On pourrait ici citer intégralement *Gethsémani* (Lamartine) et *A Villequier* (Hugo). *Gethsémani* ou *La mort de Julia* fut probablement écrit par Lamartine quatorze mois après la mort de sa fille Julia, âgée de 10 ans, le 6 décembre 1832 à Beyrouth. *A Villequier* fut écrit le 4 septembre 1847, 4 ans après que Léopoldine se fut noyée en Seine à l'âge de 19 ans. Leurs accents proches sont ceux d'une douleur universelle qui traverse les siècles.

<sup>433</sup> In *A Villequier*(Hugo).



### CHAPITRE 30 : CINQ DANGERS SPIRITUELS

Les seuls dangers véritablement graves sont les dangers liés à la condition spirituelle de l'être humain, en tant qu'ils sont sources de négativité intrinsèque quant au déploiement du Bien.<sup>434</sup> Les périls évoqués dans les trois chapitres précédents ne reçoivent d'ailleurs de signification profonde que relativement à cette condition spirituelle. Par exemple, la nuit n'est grave qu'à raison du désespoir qui la précède ou l'accompagne, l'impact profond d'une tempête dépend du courage qui l'affronte, le froid met en évidence la solitude de l'âme, etc.

Dans la perspective d'une topologie spirituelle, seule compte finalement la plus ou moins grande proximité/séparation à Dieu (au sens de la définition 26.1) : les cinq dangers spirituels que nous nous limiterons à évoquer — idolâtrie, désespoir, détournement, insuffisance, abîme — s'impliquent mutuellement.

Avant de présenter ces cinq dangers, un prélude spiritualiste ne sera pas sans pertinence pour leur conférer leur pleine mesure, de même qu'il sera utile d'assumer les points de théologie élémentaire traités dans le chapitre 26 — points qui rappelons-le ont été formulés dans notre cadre conceptuel indépendamment de toute religion révélée. Pas plus que nous-mêmes, le lecteur n'est contraint d'admettre la validité de tels présupposés au-delà du libre exercice de sa raison. Et même si sa méfiance vis-à-vis de toute idolâtrie le pousse à les rejeter d'un haussement d'épaule, notre abord du détournement ou de l'insuffisance pourra peut-être trouver une traduction utile dans ses propres schèmes conceptuels, de sorte que sa peine à lire ce dernier chapitre ne sera pas entièrement perdue.

---

<sup>434</sup> Sur les notions de Bien et de négativité dans notre cadre conceptuel, cf. déf. 22.17, remarque 2 du § 22.3.3, et note liminaire de l'introduction de cette partie.

## 1. Prélude spiritualiste

N'est-il pas temps de préciser un peu la nature de notre substance spirituelle (i.e., l'âme) si elle existe, au-delà même de la conscience réflexive ? En effet, compte tenu des développements déjà permis par notre théorie de la navigation mentale, la prudence vis-à-vis de la fureur matérialiste n'est plus de mise : il est un degré de richesse de la vie psychique tel que l'on ne peut plus se contenter de conceptions métaphysiques sommaires. Nous donnons donc dans cette section quelques brèves indications sur la logique spiritualiste que semble exiger certains phénomènes de navigation mentale.

<sup>435</sup> Certes les champions de jeûne réductionniste ne manqueront pas pour dévoiler les ressorts cachés d'une telle exigence, mais nous resterons ici agnostiques, ce traité ne visant qu'à proposer des outils pour décrire au mieux les univers mentaux, et nous adoptons donc résolument une *spiritualist stance* pour développer le plus loin possible l'exploration de ces univers.

Qu'est-ce alors que l'âme ? La conscience réflexive n'est en effet que la partie émergée de la substance spirituelle. Cette réflexivité est responsable du maintien de contenus en fenêtre de présence (§ 12.3.1) mais il y a infiniment plus dans notre substance, ce dont nous prenons conscience en réfléchissant sur les modes de manifestation des étants (dont les corps) dans notre fenêtre de présence (c'est-à-dire la seule source de ce qui existe pour nous) :

1. Tout d'abord, l'âme est singularité, unité et totalité associée à une mémoire (i.e., une trame structurant les potentiels de présentification). Totalité et unité émergent pour le sujet par la conscience réflexive (qui rassemble l'âme) mais, de même que la singularité, ce sont des données métaphysiques précédant en fait toute prise de conscience.

---

<sup>435</sup> Le lecteur pourra approfondir cette perspective à la lumière de Platon, Leibnitz et Bergson, outre la patrologie et la scholastique.

2. Bien plus, l'âme est souffle en tant que puissance d'extension analogique : la navigation mentale prouve que l'essence même du psychisme est lié à cette puissance. Associée à la conscience réflexive qui concentre et maintient, cette puissance permet à l'âme d'étendre sa présence à elle-même dans une course continue vers la participation à la Présence, tout en ne cessant de se rassembler aperceptivement.

3. L'âme se révèle être une monade-monde(s), un univers qui s'étend et se rassemble en permanence, se déploie et se dispose dans et sous son propre regard. La liberté de l'âme réside dans cette responsabilité vis-vis de son approfondissement-extension. La vie terrestre, le corps, les rencontres offrent d'innombrables occasions d'exercer cette responsabilité.

4. Chaque monade psychique humaine s'insère dans le grand réseau des monades (Leibnitz). Les monades, étant liées par le *logos* — c'est-à-dire les lois de la nature/*cosmos* <sup>436</sup> —, résonnent en harmonie et vibrent en concert. Les potentiels de présentification des monades s'accordent globalement car l'Univers est un et la trame de chaque mémoire s'inscrit dans la trame plus globale de l'Univers. Chaque âme est lumière, foyer de rayonnement, réservoir de virtualités, miroir et hologramme pour l'univers entier (même si notre fenêtre de présence comprime sans cesse ce qui nous apparaît). Chaque âme, en concours avec le Premier Principe (ou Dieu — déf. 26.1), est territoire de responsabilité, responsable de son secteur-royaume et de l'insertion de ce royaume dans le Royaume universel. Le réseau des monades peut être figuré par le ciel étoilé, chaque étoile ayant un éclat unique tout en résonnant avec les autres dans un spectacle que seule la Monade-Univers (Dieu) contemple en totalité.

5. L'âme se fonde dans la Monade-Univers, c'est-à-dire l'Etre Eternel dont nous participons mais que nous ne pouvons concevoir que par analogie à notre substance spirituelle auto-saisie. Seul Dieu-l'Etre peut faire naître l'âme à l'Etre et la supprimer de l'Etre, c'est-à-dire la séparer de Lui, pour

---

<sup>436</sup> Rappelons que les lois de la nature peuvent aussi être considérées comme des lois de la représentation (Plagnol, 2005, chapitre 3).

autant qu'elle n'est pas compatible avec l'Etre, sans la secourir davantage par sa Grâce, sans la "sauver". (Et encore, pour ce qui a été sa manifestation temporelle, Il ne peut faire qu'elle n'ait été.) L'âme peut être purifiée par le feu toujours vivant de l'Etre éternel, néantisée dans ses scories contingentes, mais sa substance-essence est inaltérable : étant toute une, elle ne peut être anéantie que par séparation de Dieu.

6. Le corps, depuis la naissance, reflète l'inscription dans l'âme d'un film continu d'expérience où se présentent des contenus, et apparaît comme un filtre dense où se dépose l'espace virtuel qui se presse dans la fenêtre de présence. A la mort, ce filtre est anéanti, le réseau neuronal est détruit, la trame mnésique n'est plus opérante dans le monde matériel. Cependant la vie psychique peut continuer sur d'autres modes. Si l'opérateur corporel n'est plus actif, bien d'autres dispositifs restent possibles, autres que la fenêtre de présence euclidienne tridimensionnelle associée à notre vie terrestre.

7. Qu'est-il conservé dans l'être du trésor accumulé avec tout ce qui est déployé au cours de l'existence ? L'âme a pour charge de constituer un territoire de responsabilité pour sa monade. Sa liberté d'être créé est de se déployer dans la présence pour constituer ce territoire. Un tel territoire ne compte pas par son "étendue" (en un sens naïf de projection géométrique) mais par sa densité, sa verticalité, son potentiel d'extension et d'échange inter-monadique, son intensité en tant que participant de la plénitude de l'être : bref, tout ce qui la *justifie* (et implique sa compatibilité avec l'Etre même). Les trésors accumulés dans la course de l'âme-vaisseau, grâce au carburant des incarnations, à la rencontre de la Beauté, etc., ne valent que relativement à l'Etre. La *parousie* est la présentification totale du territoire de l'âme-monade en synergie analogique unifiée (co-présence) avec les autres âmes-monades, et le corps « glorieux » est cette extension analogique unifiée prodigieuse de la substance-corps dans son essence d'extension/coprésence transfigurant toutes les expériences, l'incarnation étendue où l'âme prend totalement possession d'elle-même en tant que fragment de plénitude d'être (seul ce qui est compatible avec l'être éternel subsiste, le destructif se

consume par séparation de l'être, mais tout ce qui doit être « sauvé » l'est en tant qu'être).

8. De plus, dans la parousie, les limites des monades définissent des singularités, mais ne sont en rien des obstacles à la coprésence, et tout est dans tous. Il n'y a donc pas à s'inquiéter lorsque le temps de vie terrestre est bref, la faux de la mort s'abattant en pleine jeunesse, et que le territoire construit semble moins "large" que pour un vieillard mort centenaire. Tout est partagé par les monades au sein de l'être, mis en commun, en tant qu'extension de la co-présence. Chacun a eu sa tâche lors de la vie, certains *missi dominici* morts bébé ont eu en charge un "village" restreint, d'autres ont eu des responsabilités gigantesques, et pourtant tous sont égaux après la mort, même si chacun brille d'un éclat spécifique comme le font les myriades de joyaux célestes qui forment les visions paradisiaque de Dante.<sup>437</sup>

Scolie. Nous sommes des fenêtres de présence sur l'être. A travers de telles fenêtres l'être se présente à nous dans la forme de notre intuition, avec nos schèmes kantien et nos structures symboliques. De même que la Nature tout entière est une fenêtre de présence sur l'être et que celui-ci se comprime (en partie) selon les lois de la Nature pour y paraître, les virtualités de notre être qui peuvent apparaître dans notre fenêtre de présence sont comprimées et y apparaissent selon des lois psychologiques, à commencer sous la forme d'un déploiement analogique unifié tridimensionnel euclidien.

Notre fenêtre de présence actualise sans cesse de nouveaux contenus virtuels. Ces contenus "virtuels" ne sont pas créés *de novo* lors de notre existence (seule leur forme l'est) : les virtualités sont non seulement des virtualités de présentification pour nous, mais aussi et "d'abord" de l'être pleinement déployé (car l'être est pleinement déployé), c'est-à-dire que ces contenus sont déployés dans l'être en tant que déploiement analogique absolu avec la dimension inconnue inhérente à la présence pure (si tant est que la notion de dimension ait encore un sens).<sup>438</sup> Le cerveau est un reflet de

<sup>437</sup> Dante, *La Divine Comédie, Le Paradis*.

<sup>438</sup> Le rêve est ainsi trace de l'Être qui devance tout ce qui apparaît dans notre fenêtre de présence : des virtualités viennent s'incarner en fragments que nous ne pouvons avoir rencontrés et que même des recombinaisons ne peuvent expliquer.

l'actualisation de ces virtualités, une trace dense, un instrument de mesure de l'intensité des présentifications, un résidu, tel qu'il peut apparaître par exemple dans une imagerie de synthèse <sup>439</sup>. (Le corps « glorieux » est par contre le déploiement analogique unifié pur.)

La mémoire n'est donc pas une instance de stockage mais un ensemble de structures d'accès à la présence, un système de codage permettant une re-présentification, un potentiel de procédures d'actualisation de contenus en fenêtre de présence, une échelle pour nous hisser à l'Être par lequel nous pouvons le questionner et nous le présentifier en l'incarnant (*embodied mind*) selon les formes *a priori* de la sensibilité. <sup>440,441</sup>

A partir de notre naissance, nous « assistons » à un film d'expérience, avec notre espace de représentation vécu qui se constitue. Grâce à cette présentation continue de contenus, notre vie est l'occasion d'organiser notre « territoire », celui dont nous sommes responsables, par la formation des structures de notre mémoire, notamment à l'aide de la conscience réflexive. Ce qui apparaît dans la fenêtre de présence peut être confirmé et associé à la trame mnésique : nous tramons la bande non vierge mais peu saturée qui se présente dans notre fenêtre de présence, nous tramons, nous tramons, tandis que la somme de ce que nous avons déployé dans nos schèmes persiste pour l'éternité : (1) cela qui a été ne peut pas ne pas avoir été, (2) ce qui vaut dans ce fatras comme être étant compatible avec l'être, et justifié dans son union à lui, justifié dans le réseau total des monades, persiste et subsiste en tant qu'être, trésor inaltérable. Ainsi nous pouvons nous constituer de magnifiques jardins : le paradis des religions naïves relève de notre responsabilité. A la séparation finale de l'être et du non-être qui est

---

<sup>439</sup> Il semble qu'il faille toujours marteler l'évidence (Descartes, 1647/1953b ; Husserl, 1931/1969) selon laquelle ce que je connais en premier, ce qui est donc d'abord sûr, n'est pas un cerveau en soi, mais l'espace présentifié, défini aperceptivement et apodictivement par ce qui survient dans le champ noétique de conscience (trace de l'âme présente à soi), et, au-delà de cette strate fondamentale, par l'espace vécu de représentation, constitué par l'ensemble des contenus analogiques présentifiés. Le cerveau lui-même est un objet construit dans cet espace.

<sup>440</sup> Dans l'Alzheimer, la mémoire en tant que structure d'accès à l'être est perdue mais non pas l'ensemble de souvenirs eux-mêmes intégrés à l'être.

<sup>441</sup> Sans doute en est-il pour tout type de mémoire : les gravures sur un disque n'offrent qu'une structure de récupération (un code) et la musique entendue doit être "déjà" déployée d'avance dans l'être vibratoire, malgré l'apparence.

néant, les monades mettent en commun tout ce qu'elles ont ramassé comme trésor, le passé est sauvé pour autant qu'il est justifié/compatible avec l'Etre.

## 2. Idolâtrie

Nous croyons toujours être débarrassé une fois pour toutes de l'idolâtrie et nous la retrouvons toujours en nous. Il ne suffit pas de briser quelques statuettes !

Déf. 30.1. *L'idolâtrie* est un danger spirituel caractérisé par la polarisation de l'âme sur un objet non transcendant.

L'idolâtrie sous-tend de multiples dangers évoqués antérieurement dont l'adoration erronée d'agents vivants. Ce qui est défini ici est la condition spirituelle de ces dangers, liée à une tendance fondamentale de l'âme humaine à adhérer prématurément à un objet, à s'y fixer comme une huître à son rocher pour calmer l'angoisse, à préférer une (pseudo-)explication bornée à l'effort de l'authentique extension analogique, la platitude de l'horizon totalitaire à la diagonale ascendante de la liberté.

L'idolâtrie, pseudo-source de lumière, fausse l'élan de l'âme, la fixe sur un territoire inapproprié, non fertile, anti-néoténique, imposant un terme prématuré à la navigation modale : l'âme tourne en rond au lieu de grimper vers Dieu, tel un promeneur égaré pérégrinant sans fin autour du Mont Fuji.  
<sup>442</sup> Sa monade devient comme une concession maudite, rizière pleine d'eau salée où rien ne pousse <sup>443</sup>, sinon un Miet qui diverge du Bien comme la mauvaise herbe de la plante nourrissante.

Les formes d'idolâtrie sont infinies, des plus triviales — fanatisme, « sexe », Veau d'Or, médias, régression patriarcale, addictions en tout genre — aux tentations hérétiques les plus raffinées. L'idolâtrie avance par définition masquée, et toute forme d'idéal risque d'y confiner : adoration des

<sup>442</sup> A. Nothomb, *Ni d'Eve ni d'Adam* (2007).

<sup>443</sup> M. Duras. *Un barrage contre le Pacifique* (1950).

Ancêtres, de la Communauté, de la Nation, de la Science, du Système, de la Théorie, de la Loi, de la « Parole » non incarnée, du Rituel. L'idolâtrie ascétique est fort connue, l'idolâtrie amoureuse bêtement valorisée (e.g., l'amour-boule <sup>444</sup>). Sur le plan spirituel, l'idolâtrie entraîne l'adoration d'un autre que Dieu : la gravité de la faute ici ne réside pas dans la mise en cause de l'unicité de Dieu — Dieu n'est pas jaloux ! — mais dans l'orientation vers du non-divin avec le risque de manquer le seul Absolu. Prudence, raison réflexive, amour de la liberté, liberté de l'amour, sens de l'*anchor* et de l'incarnation sont les armes anti-idolâtrie. Toutes les hérésies sont des formes d'idolâtrie car elles limitent d'une façon ou de l'autre la liberté humaine dans son rapport à l'amour divin qui la fonde, dressant un obstacle, par angoisse de cette liberté infiniment néoténique, à la pleine rencontre offerte par Dieu à l'être humain.

Dans l'idolâtrie, le territoire choisi par l'âme en se trompant sur elle-même devient chéri pour lui-même, l'âme se sépare de la Totalité de l'Etre et s'égare. Fatalement ce territoire se rétracte et tourne au radeau de la Méduse.

### 3. Désespoir

Le sujet désespéré a perdu confiance dans la justification de la présence comme s'il existait un « trou » dans le déploiement analogique unifié : un fragment du monde actuel se donne comme sans raison (*logos*) — raison qui permettrait de « rattacher » ce fragment de façon fondée à un univers bon.

Déf. 30.2. Le *désespoir* est la perte qui se donne comme irrémédiable de la confiance, c'est-à-dire l'absence dans l'espace accessible par intuition de tout horizon d'unification raisonnée de l'univers.

Le désespoir est toujours acquis, l'être humain naît naturellement confiant. Mais les traumatismes de l'existence peuvent conduire au désespoir : blessures de la vie, manigances du Destin, intuitions désastreuses,

---

<sup>444</sup> Voir Platon, *Le Banquet*, discours d'Aristophane.



méchanceté de nos congénères-requins, pullulement de rats, mal radical... Par exemple, un conflit central se donne comme irrémédiablement insoluble en raison d'un fragment traumatique inconciliable avec les fondations de l'espace subjectif <sup>445</sup>. Tout paraît sans issue, il n'y a plus d'aperçus illimités, plus de Maison possible. Le navigateur n'est plus alors qu'un Capitaine Nemo dont la sombre humeur écume les mers : l'espace réduit d'un sous-marin offre quelques bouffées d'air pour continuer malgré tout à vivre, alors que tout est devenu effort et artifice.

La privation de la confiance en un Dieu bon, c'est-à-dire en l'Amour, est au cœur du désespoir. La confrontation au mal peut faire vaciller cette confiance dans les âmes les mieux trempées.<sup>446</sup> Cependant bien des dangers de la navigation mentale favorisent le désespoir même en l'absence de tout traumatisme (aridité des routes océanes, épuisement, lassitude, dégoût, mais aussi Pot-au-Noir ou satiété dans une conscience larvée de la finitude...)

Spirituellement, le territoire monadique du désespéré, se déployant comme sans raison, est semblable à un fragment de banquise à la dérive, tandis qu'un froid polaire gèle les os de l'amputé de l'Amour. Les trois vertus théologiques — Foi, Amour/Charité et Espérance (§ 26.5) — forment le triple talisman nous permettant de surmonter le désespoir.

#### 4. Détournement

Une âme peut se détourner du Bien comme un cheval qui refuse l'obstacle au concours. L'âme manque sa vocation et s'écarte de sa finalité, de l'Objet Absolument Premier, du Bien, du Beau.

Déf. 30.3. Le *détournement* est l'orientation volontaire hors du Bien.

Le détournement est une corruption *de la volonté* (Saint Augustin) <sup>447</sup> : un sens erroné de la liberté entraîne son affirmation inappropriée (et la chute

<sup>445</sup> Voir le danger de l'Intolérable (déf. 29.19).

<sup>446</sup> F. Dostoïevski, *Les Frères Karamazov* (1889-1980) ; A. Camus, *La Peste* (1947).

<sup>447</sup> Saint Augustin, *La Cité de Dieu* (413-426).

dans la non-liberté). L'âme ne s'autorise que d'elle-même et s'auto-ruine dans cette tentative d'autonomie. Son choix entraîne sa perte, l'égarement dans la nuit : le pilote n'en fait qu'à sa tête, sans comprendre les limites de son horizon fini, il se passe de Dieu au lieu de lui faire la passe. Mais insistons, l'âme choisit librement, la divinité n'est pas responsable <sup>448</sup>, ni même quelque serpent tentateur <sup>449</sup>. Certes nul n'est méchant volontairement <sup>450</sup>, le pécheur ne sait pas ce qu'il fait <sup>451</sup>, l'âme ignore quelque chose lorsqu'elle se détourne, à commencer par la proximité du désastre. Mais le détournement n'est pas la simple erreur (déf. 29.7), l'âme est coupable, elle ne sait pas car elle ne veut pas savoir, elle pêche car elle choisit en conscience, elle est responsable de son choix irresponsable. Si je me détourne, si je décide de me détourner, alors à l'instant de la décision, je peux tout suspendre, réfléchir encore, approfondir mon ignorance, battre ma coulpe de microbe microcosmal ouvert à l'Infini.<sup>452</sup>

Certains dangers de la navigation déjà évoqués comme la dérive, la nuit, la satiété, l'*hybris* ou la présomption, sont propices au détournement. (Réciproquement, en un sens plus profond, c'est le détournement qui les favorise.)

Spirituellement le détournement peut être lié à l'idolâtrie lorsqu'il survient dans le sillage d'une passion, qu'il s'agisse d'une vulgaire lubie sensuelle (fatale attraction) ou mondaine (divertissement pascalien, donjuanisme kierkegaardien...), d'une marotte de savant (Faust), d'une idéologie politique. Mais la présence de l'élément de volonté lié au choix d'une conscience réflexive et à l'exercice (corrompu) de la liberté spécifie le détournement, et cet élément peut être présent en l'absence de tout objet idolisé. D'autres attitudes et conditions de l'âme que l'idolâtrie peuvent favoriser le détournement comme la curiosité, l'impatience, l'affirmation

<sup>448</sup> Platon, *République*, X, 617e.

<sup>449</sup> *Genèse*, 3, 1-24.

<sup>450</sup> Platon, *Protagoras*.

<sup>451</sup> *Luc*, 23, 34.

<sup>452</sup> Bien entendu, seul Dieu est juge, nous ne pouvons nous-mêmes juger notre décision, nous ne savons pas nous-mêmes si nous sommes justifiés, compte tenu des contraintes qui pèsent sur nos vies. Le Jeune Homme Riche (*Matthieu*, 19, 16-26 ; *Marc*, 10, 17-31 ; *Luc*, 18, 18-30) a peut-être malgré tout été sauvé parce que lorsqu'il a paru se détourner du Chemin, il se trouve qu'il ne lui était pas possible de réfléchir davantage, qu'il devait secourir sa vieille mère, qu'il n'avait pas reçu une éducation favorable, etc.

printanière d'une intuition sensuelle, la frivolité (libertinage) ou le sérieux <sup>453</sup>, le doute sur l'Amour, la protestation, l'orgueil, le défi, ou même l'insuffisance (cf. *infra* § 5)... Dans tous les cas l'âme se retourne sur elle-même et oublie l'Esprit au (triste) profit de l'esprit qui toujours nie. *Ich bin der Geist der stets verneint...* <sup>454</sup> L'hélice érotique fondamentale s'inverse et la volonté exerce sa poussée dans un sens destructeur.

Dans le détournement, l'âme devient tyran de son territoire, autocéphale, vouée au retour à la sauvagerie, tel Aguirre sur son radeau <sup>455</sup>. Mais Dieu dans son Amour nous traque — et nous ingurgitons d'amères potions ! Il s'incarne, il nous invite à la rencontre à chaque carrefour, à chaque instant, à l'intérieur de nous. La vie n'est pas un concours hippique, l'être humain n'est pas éliminé au 3<sup>ème</sup> refus, même si nous aggravons d'un degré infini le mal à chaque détour, le salut est toujours possible, le Fils Prodigue est attendu, Pierre cesse de renier le Christ, Saül est saisi sur le chemin de Damas, A. M. est pris vivant dans l'Eglise de Douville... Même Caïn peut s'arrêter un jour dans sa fuite, et selon certains, un peu hérétiques sans doute, même Judas, même Lucifer, seront sauvés dans l'Apocatastase.

## 5. Insuffisance

Dans l'insuffisance, ce n'est pas la qualité de la volonté qui est en cause comme dans le détournement, mais son intensité relativement aux dons reçus.

Déf. 30.4. L'*insuffisance* est un déploiement (en tant qu'action) de l'âme trop limité relativement au potentiel reçu.

Spirituellement, la Parole des Talents offre une excellente illustration de l'insuffisance. <sup>456</sup> L'âme ne déploie pas son territoire selon la puissance

<sup>453</sup> Par exemple, le Grand Inquisiteur des *Frères Karamazov*.

<sup>454</sup> Goethe, *Faust, I* (1808).

<sup>455</sup> W. Herzog, *Aguirre, la colère de Dieu* (1972) [Film].

<sup>456</sup> *Matthieu*, 15, 14-30 ; *Luc*, 19, 12-27.

reçue, son extension est décevante étant donné son potentiel, son rayonnement n'atteint pas un degré suffisant pour la justifier.

Car ce n'est pas le tout d'admettre sa finitude, cela ne dispense pas de tout *effort*, bien au contraire ! En un sens, l'insuffisance n'est rien d'autre que la restriction de l'effort (que la conscience réflexive peut *maintenir* — cf. § 12.3.1). En fait, l'insuffisance est essentiellement inertie : le pilote ne répond pas à l'appel, ne saisit pas la Main tendue, ceci par manque d'audace, prudence excessive, calcul intéressé, distraction, gourmandise, lâcheté, légèreté, tiédeur, paresse, luxure, envie, sécheresse de cœur, pharisanisme, renoncement à la tâche, goût du repos, peur des épreuves, des exigences, du martyre, du mariage... Fondamentalement, il s'agit là encore d'une carence de charité par timidité excessive vis-à-vis de l'Amour.

L'âme en insuffisance ne se risque pas assez en mer, l'envergure de son voyage est trop restreinte étant donné le prodigieux vaisseau dont elle dispose, elle ne lâche pas assez la Terre, elle ne lâche pas prise par manque de foi. Le froid, le scorbut ou la sclérose sont souvent révélateurs d'une telle insuffisance qui elle-même restreint la navigation et favorise de multiples dangers comme la planque dans un port ou la plate jouissance dans une Ile trop pacifique.

L'idolâtrie et le désespoir sont souvent cause et conséquence de l'insuffisance, et ce *via* le détournement. En effet, alors que le détournement est actif, l'insuffisance est passive, mais les rapports entre ces deux dangers sont dialectiques. En particulier, l'insuffisance est toujours issue d'un renoncement par corruption de la volonté et le détournement nourrit directement l'insuffisance. Parmi les péchés capitaux les plus propices à l'insuffisance, on peut d'ailleurs citer l'orgueil lui-même, bien souvent présent sous la fausse humilité de la timidité, avec un narcissisme effréné sous-jacent, source du renoncement qui précède ou accompagne l'insuffisance.

Là encore l'insuffisance est non-savoir mais l'âme est responsable : l'art de la défausse — "Je ne savais pas", "Personne ne me l'a dit", "Je n'ai pas eu le temps", "Platon n'était pas au programme du bac", "Mes parents étaient communistes" —, est inhérent à l'insuffisance et ne servira pas d'excuse lors du Jugement. Bien sûr seul Dieu est Juge, nous ne connaissons pas les limites

de notre potentiel, nous ne pouvons juger des contraintes qui pèsent sur Autrui et même sur nous, la juste mesure de notre effort nous est inconnue, trop d'effort peut même relever de l'insuffisance <sup>457</sup> et qui sait s'il ne sera pas le premier des *lapsi* sous la torture.

Un territoire nous est donné mais quelles en sont les limites ? Quel degré de verticalité viser ? A quelle vitesse ? Quel chemin prendre ? D'où l'angoisse de ne pas répondre à la mesure des talents reçus, déjà évoquée au § 27.4 à propos de la dérive. Cependant, soulignons qu'il ne s'agit pas d'une obligation de résultats en ce monde mais de moyens : si je suis bon, il se peut que la condition du monde ici-bas fasse que j'échoue (en attendant le Royaume). Par ailleurs, nous pouvons toujours nous ressaisir, même avec l'avant-goût de la mort dans la bouche (Le Bon Larron <sup>458</sup>) : à tout instant nous pouvons *décider* d'écouter en nous, accueillir le Don, et nous les misérables, contre-potlatcher Dieu pour lui prouver notre dignité d'être libre à Son Image, attraper la corde tendue pour nous élever verticalement de sorte que notre basse insuffisance d'en bas ne pèse plus rien lorsque l'hélicoptère de la Grâce nous emporte.

## 6. Abîme

L'abîme est le danger qui nous place au cœur du Mal.<sup>459</sup> A l'intérieur même de l'âme s'ouvre une béance, un gouffre qui ne cesse de s'élargir, bientôt sans fond, ouvrant sur le vide, le néant, tandis que son territoire involue tout autour.

Déf. 30.5. *L'abîme* est le creusement d'un vide au sein du territoire de l'âme.

Lorsque l'âme s'abîme, elle se ronge de l'intérieur comme si un cancer auto-immun la dévorait, et cette logique spirale de la destruction est le mal

<sup>457</sup> Par exemple, si l'on ne respecte pas le repos du 7<sup>e</sup> jour.

<sup>458</sup> Saint Dismas, premier saint (*Luc*, 23, 39-43).

<sup>459</sup> La définition du Mal (subjectif) se déduit de celle du Bien (déf. 22.17).

par excellence, c'est-à-dire le démoniaque <sup>460</sup>. Ainsi parfois un ami cher (si ce n'est notre moi) subit une horrible métamorphose comme si quelque *alien* monstrueux dissimulé sous sa peau s'emparait de tout son être jusqu'à ce que mort s'ensuive <sup>461</sup>... Une foreuse narcissique interne tronçonne tout ce qui avait été conquis, Autrui est réduit à l'état d'objet, l'être le plus chéri est sadisé, la Maison s'effondre comme un palais construit sur les abysses, enfin Dieu lui-même défié laisse la main du Commandeur happer l'infortuné (Don Juan).

Dans cet enfer intérieur, le pire est sans doute la séduction exercée par l'abîme même, la jouissance de la corruption, le plaisir de l'abandon à la logique du Mal <sup>462</sup>, le pâle sourire de celui qui glisse dans le crime <sup>463</sup>. Face à une telle autodestruction, souvent jusqu'au suicide ou à la démence, face à cette possession démoniaque, l'ami impuissant s'interroge alors sur l'existence de Satan.<sup>464</sup>

Bien des dangers de la navigation peuvent ouvrir sur l'abîme : poursuite d'une sirène ou d'une baleine <sup>465</sup>, Pot-au-Noir, maelstrom, satiété... Souvent une passion incendiaire suscite un *craving* effréné comme dans un syndrome addictif sauf qu'il ne s'agit pas ici de pathologie mais de possession démoniaque, avec spirituellement : (1) l'amorce de l'abîmement de l'âme par une *idole* (e.g., amour sensuel et Maison non fondée dans l'Amour), (2) un élément de *détournement* actif (refus de la Grâce), (3) l'inertie de la passion avec la jouissance de l'*insuffisance*. De plus, l'engrenage de la perversion conduit à la fixation sur de nouveaux objets idolisés puis au dégoût, au

<sup>460</sup> Voir S. Kierkegaard, *Traité du désespoir* (1849).

<sup>461</sup> Alors même qu'il tenait le *Phèdre* ou le *Phédon* en main ! Voir le cas de l'Ami dans le *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale* (§ 392) de Ph. Pinel (1809 [2<sup>e</sup> éd.]).

<sup>462</sup> Pourtant répétitive et barbante comme du Sade.

<sup>463</sup> Ainsi le personnage de Svidrigaïlov dans *Crime et Châtiment* (F. Dostoïevski, 1866).

<sup>464</sup> L'existence du Diable suppose la possibilité de « territoires » coupés de Dieu... Le « temps » que ces territoires se consomment dans le non-être ? Ou « demeurent »-ils non supprimés par Dieu ? Y aurait-il ainsi des êtres dans un non-être infernal ? Des êtres conscients plus puissants que les êtres humains mais dans l'effroyable bêtise de ne pas même se rendre compte de leur erreur ? L'ensemble de ces êtres coupés de l'Être aurait même un plus grand élément, Satan, alors que le démoniaque est divisé par essence ? Hélas un jour peut venir où de telles questions ne font plus rire... Néanmoins nous resterons ici disciple de Platon qui ne pouvait croire à des « dieux » méchants, ce serait trop de sottise.

<sup>465</sup>G. T. di Lampedusa, *Le Professeur et la sirène* (1961) ; H. Melville, *Moby Dick; or, the whale* (1951).

désespoir. L'abîme n'est en fait rien d'autre que cette circularité vicieuse et involutive qui de l'idole conduit au détournement puis à l'insuffisance, à la jouissance du mal et de nouveau à l'idole, dans la spirale du hors-Dieu vers le néant.

Attention, là encore Dieu seul est juge, ne confondons pas la faible justice humaine avec le bras divin, même face au plus endurci des criminels, face au plus abject des dictateurs, à la pire des Milady ou des Cagliostro ! Qui sait si l' « infâme » n'est pas plus proche de Dieu que nous ? Qui sommes-nous pour infliger un châtiment ? Qui êtes-vous Lapidateurs ? *Ma mémoire n'est-elle pas trouée d'intuitions sensuelles sans fond ? Mon âme n'est-elle pas tout entière adultère ?*

*J'étais pris dans les filets de la mort,  
retenu dans les liens de l'abîme,  
j'éprouvais la tristesse et l'angoisse ;  
j'ai invoqué le nom du Seigneur...*

(Psaume 114)

-----

## CONCLUSION

Nous avons examiné les bases logiques de la navigation dans les mondes possibles, puis posé quelques jalons pour les voyages dans les espaces mentaux en évoquant pour finir leurs principaux dangers. Après cette rude traversée nous laissons le lecteur à sa propre aventure. Mais avant qu'il ne lance son vaisseau vers la haute mer modale, proposons-lui un dernier viatique...

\*                      \*

\*

Comment parvenir à la plus prodigieuse extension, à viser le Bien dans sa Plénitude telle qu'elle est accessible à nous ? Redisons avec Platon que l'être humain, en raison de sa fenêtre de présence finie, s'il ne peut connaître la Juste Mesure (το μετρον), peut néanmoins exercer un art de « deuxième navigation » (δευτερον πλουνον) : grâce à l'étincelle divine qu'il a reçue, le νοῦς, il dispose de la conscience réflexive, donc de la pensée (φρονησις) avec l'art dialectique pour fruit.<sup>466</sup> L'âme-pilote peut ainsi tracer les structures bien articulées<sup>467</sup> et choisir la bonne vitesse pour son navire, celle qui lui permet d'atteindre l'extension maximale compatible avec la limite (περας) nécessaire pour rentrer chez soi<sup>468</sup>, c'est-à-

---

<sup>466</sup> Juste mesure : *Politique*, 283b-285c, *Philèbe* 66a, *Les Lois* 716c ; art de « deuxième navigation » : *Phédon* 99d, *Politique* 300c, *Philèbe* 19c. Pour une étude approfondie de l'art de la mesure de Platon et ses rapports au νοῦς et à la φρονησις, se reporter à Plagnol (1986).

<sup>467</sup> Cf. déf. 15.30. Voir aussi *Phèdre* 265e, *Politique* 287c.

<sup>468</sup> Platon, *Philèbe* 62b.



dire pour se retourner vers le Bien en s'appropriant son authentique territoire dans sa splendeur éternelle.

L'infinité des conditions externes et internes qu'il faudrait connaître pour une navigation parfaite n'est pas accessible à l'être humain, pas plus qu'il n'a la connaissance du Bien et du Mal.<sup>469</sup> *Trop couturé partout, je ne crois même plus, comme dans ma folle jeunesse, qu'il est possible, en alliant la prudence à l'audace, d'éviter les naufrages tout en parvenant à l'extension maximale possible. Bien trop souvent, j'ai été brisé par un choc harmonique, rossé par quelque vague scélérate, réduit à m'accrocher tout nu à un bout de mât pour repartir d'absolument zéro (A. M.)...*<sup>470</sup>

Mais notre conscience réflexive, notre liberté d'être à l'image de Dieu, (sans parler de notre participation à la Présence) nous confère la responsabilité de notre navigation, et déjà de bien parer notre navire, de le pourvoir en abondance : provisions, tonneaux de vin, paires d'animaux de toute espèce, poudre, étoupe, fusées, cordages, cartes, boussoles, sextants, bouées... Bien souvent, nous giserons sur le flanc voiles en lambeaux, livrés à des monstres effarants, trahis par nos plus fidèles compagnons, dévorés par la racaille des mers... Bien souvent nous devons livrer bataille, remporter quelque Salamine mentale, nous battre couteau entre les dents, nous retrouver à ramer sur un débris, à nager en plein océan, à surfer sur une vague ultime... Mais jamais l'Espérance ne nous fera défaut, nous savons que nous croiserons aussi des intuitions salvatrices, des dauphins providentiels, des phares dans la nuit la plus noire, des guides vers les réalités fabuleuses !

Grâce à l'art de la mesure qui nous est accessible — grâce à la dialectique —, nous ouvrirons la route de toute direction désirable, nous tisserons une trame sur l'Inconnu, nous tresserons horizontales et verticales, nous tracerons transversales et circulaires, nous bâtirons des bases d'*anchors* inaliénables, nous fraierons les passages du Nord-Ouest et d'Outre-Tombe, nous maîtriserons les caps diaboliques et les détroits mythologiques, nous sillonnerons la mer tel Saint Paul annonçant la Bonne Nouvelle, nous plongerons au fond des gouffres pour saisir les anneaux d'or, nous

<sup>469</sup> Genèse, 2,17 et 3 ; Platon, *Charmide*, *Protagoras*.

<sup>470</sup> Voir *Bain d'Hiver* de J. Winky (*in press*).

dresserons des chaînes d'intuitions médiatrices jusqu'au Ciel, nous relâcherons dans les Iles Bienheureuses sans ralentir dans la course vers le Bien, partout notre pêche sera miraculeuse ! <sup>471</sup>

\*                      \*

\*

A force de naviguer dans la haute mer modale, une extension de la réalité peut être conquise, par densification de la présence ou *poldérisation*. Il faut bien comprendre que c'est par élévation verticale, selon un principe d'ascension, que l'on rejoint paradoxalement la terre ferme de la réalité – réalité infiniment plus dure que la réalité commune vulgaire.

Bien des procédés de poldérisation existent mais il s'agit avant tout d'un lent travail de fourmi dialectique tissant laborieusement ses structures symboliques, et l'on s'arrache en l'air en se tirant par les cheveux comme le baron de Münchhausen. Parfois lorsque la "base" est déjà un peu solide, on peut élever des échafaudages pour de vastes chantiers, comme lorsqu'on l'on peint le plafond de la Chapelle Sixtine ou que l'on élabore une théorie géniale. Le point de cristallisation de l'élément liquide à l'élément solide, précédé généralement d'un état bien pâteux, est favorisé par la rencontre de la beauté convulsive (Breton, Platon), par une hélice érotique (Platon), par une harmonisation cigalienne avec Autrui (Platon), par une course bien rythmée hors les murs à l'éveil du Printemps (Platon) <sup>472</sup>... Plus rarement, un Formidable Evènement efface un bras de mer et permet enfin la prise de l'Angleterre.<sup>473</sup> A l'instant le plus désespéré, lorsque la noyade semble sûre, un ultime battement de pied peut toujours propulser vers un monde supérieur ou tout au moins repousser les murailles liquides le temps de

---

<sup>471</sup> *Ibid.*

<sup>472</sup> Voir A. Breton, *Najda* (1928) et *L'Amour fou* (1937) ; Platon, *Phèdre*.

<sup>473</sup> Voir M. Leblanc. *Le Formidable Evènement* (1920).

passer dans un autre univers, à l'instar des Hébreux franchissant la Mer Rouge.

La *seeding procedure* peut être préconisée comme stratégie consciente de poldérisation : pose de sondes néoténiques ; maintien de la tension grâce aux indices modaux, travail dans l'imaginaire, simulation fantasmatique avec va-et-vient modal ; édification de barrages, levées et digues symboliques ; défrichage, assolement et vaine pâture ; exploration amoureuse refusant toute enclosure ; formation de structures bien articulées. Bien plus tard, on ne peut s'empêcher de rire de bonheur lorsque l'on se rappelle le marécage glauque d'où l'on est parti pour bâtir quelque Bruges, Venise ou Abidjan, malgré les intempéries, le paludisme, les marées d'équinoxe, les ruptures de digues et les effondrements... L'âme s'assurant fièrement de son territoire rend alors grâce à l'Amour divin.

\*

\*

\*

Vient l'heure de la transmutation, les semences ont fructifié, l'Océan est vaincu, la moisson est mûre, l'espace mental devient Jardin des Délices, l'âme cultive le territoire conquis après tant d'épreuves, libre de lui conférer une infinité de formes plaisantes et lumineuses, du Paradou à Villandry : l'art de la juste mesure règle par *pruning* l'intensité néoténique pour offrir sans cesse les perspectives les plus riches et les plus fécondes.

Tout fait signe dans le Jardin, tout est *anchor* érotique, tout est bouton prêt à éclore, partout des cascades harmoniques jaillissent, des scénarios analogiques unifiés se déploient, des fontaines de plaisir se déclenchent au passage du Moi dans son royaume. Le Vieux Navigateur aime à se promener par les sentiers où l'aladine et la lupine fleurissent, même s'il frémit au souvenir des supplices, de la vibration infâme de la cloche ou du *lingchi* qu'il

subissait dans les strates inférieures aux jours de l'Intolérable <sup>474</sup>. Désormais d'épais treillis protègent des bêtes féroces ramenées des arrières-mondes, des serres modales gardent les plantes maléfiques cueillies sur les îles circéennes, les monstres empaillés çà et là rappellent les sombres profondeurs des abysses... Mais quelle suavité à évoquer les coquilles de noix de ses souvenirs <sup>475</sup>, à s'étonner d'avoir attaché tant d'importance à tant d'IS autrefois, qu'elles fussent terrifiantes ou prodigieusement érotiques ou les deux, tandis qu'avec l'azur serein pour horizon l'on admire de spirituels enfants lancer leurs frêles vaisseaux sur des bassins tranquilles — mers démontées pour eux ! Enfin, c'est la sérénité de la *tonnelle*, le plaisir de la conversation entre amis sous l'Olivier, la joie des joutes platoniciennes les plus subtiles, le bonheur des rencontres les plus pleines de grâce...

\*

Dans le Jardin des Délices, suspendu mille pieds au-dessus des mers et des tempêtes, alors que le doux zéphir des intuitions matées murmure au fond du verger, qu'un léger clapotement d'impulsions charme encore l'oreille mentale, le Vieux Navigateur dans son hamac, à l'ombre de l'Aimée, s'adonne à des exercices d'analyse harmonique, se délasse avec le Jeu des Perles de Verre, pratique l'art raffiné des bouquets d'intuitions sensuelles et ses compositions non commutatives, et s'attaque même à la science érotique dont l'algèbre néoténique défie la puissance psychique humaine.

Par légèreté un peu sottie, il redescend parfois dans les strates liquides en compagnie de l'Aimée, dans une bulle érotique à triple paroi modale, s'amusant avec elle à s'effarer des périls vaincus. Mais bientôt cela les ennuie, ils saisissent l'Echelle infinie, aimantés par les verticales ascendantes, et le

<sup>474</sup> Voir O. Mirbeau. *Le Jardin des supplices* (1899).

<sup>475</sup> Platon, *Phèdre*, 276d.

Jardin, devenu lui-même vaisseau parfait de leur amour, s'ébranle pour une croisière supérieure, sa vitesse réglée par la Juste Mesure sur l'extension maximale de la Présence, emporté par une hélice érotique supra-mentale vers quelque Hypérion indicible, aspiré vers l'Absolu Hyperboréen, où la satiété est inconnue, où les trésors de la Grâce sont distribués sans mesure...

... La Navigation serait-elle sans fin, sans limites, éternelle ? Tant mieux si la nef nuptiale des Amants est ravie par les cercles supérieurs de l'Amour, les anneaux merveilleux de la Parousie, dans le carillon perpétuel des Monades !

-----

## REFERENCES

Aasman, J., & Michon, J. A. (1992). Multitasking in driving. In J. A. Michon & A. Akyürek (Eds.), *Soar: A cognitive architecture in perspective* (pp. 169-198). Dordrecht, The Netherlands : Kluwer Academic.

Altmann, G. T. M., & Kamide, Y. (2007). The real-time mediation of visual attention by language and world knowledge: Linking anticipatory (and other) eye movements to linguistic processing. *Journal of Memory and Language*, 57, 502-18.

Anaximandre. (1991). *Fragments et témoignages* (trad. M. Conche). Paris : Presses Universitaires de France. (VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C.)

Anderson, J. R. (1983). *The architecture of cognition*. Cambridge, MA : Harvard University Press.

Auvray, M., & Fuchs, P. (2007). Perception, immersion et interactions sensori-motrices en environnement virtuel. *Intellectica*, 45, 23-35.

Back, E., & Apperly, I. A. (2010). Two sources of evidence on the non-automaticity of true and false belief ascription. *Cognition*, 115, 54-70.

Baddeley, A. D. (1986). *Working memory*. Oxford : Oxford University Press.

Baddeley, A. D. (1992). Is working memory working? The fifteenth Bartlett lecture. *The Quarterly Journal of Experimental Psychology*, 44A, 1-31.

Baddeley, A. D. (2000). The episodic buffer: A new component of working memory? *Trends in Cognitive Science*, 4, 417-23.

Bailenson, J. N., Shum, M. S., & Uttal, D. H. (2000) The initial segment strategy: A heuristic for route selection. *Memory & Cognition*, 28, 306-18.

Bard, E. G., Anderson, A. H., Chen, Y., Nicholson, H. B. M., Havard, C., & Dalzel-Job, S. (2007). Lets you do that: Sharing the cognitive burdens of dialogue. *Journal of Memory and Language*, 57, 616-41.

Barrouillet, P., Gauffroy, C. & Lecas, J.-F. (2008). Mental models and the suppositional account of conditionals. *Psychological Review*, 115, 760-72.

Barsalou, L. W. (1999). Perceptual symbol systems. *Behavioral and Brain Sciences*, 22, 577-660.

Barsalou, L. W. (2008). Grounded cognition. *Annual Review of Psychology*, 59, 617-45.

Baschet, J. (2006). *La civilisation féodale — De l'an mil à la colonisation de l'Amérique* (3e éd.). Paris : Flammarion.

Bateson, G. (1987). A theory of play and fantasy. In *Steps to an Ecology of Mind: Collected Essays in Anthropology, Psychiatry, Evolution, And Epistemology* (pp. 138-48). Northvale : Jason Aronson. (Texte original publié en 1955)

Baumeister, R. F., & Masicampo, E. J. (2010). Conscious thought is for facilitating social and cultural interactions: How mental simulations serve the animal-culture interface. *Psychological Review*, 117(3), 945-71.

Bergson, H. (1985). *Matière et mémoire — Essai sur la relation du corps à l'esprit*. Paris : Presses Universitaires de France. (Œuvre originale publiée en 1896)

Berntsen, D., & Bohn, A. (2010). Remembering and forecasting: The relation between autobiographical memory and episodic future thinking. *Memory & Cognition*, 38(3), 265-78.

Berthier, D. L'intentionnalité et le virtuel. *Intellectica*, 40, 91-1

Binswanger, L. (1989). Du sens anthropologique de la présomption. In *Introduction à l'analyse existentielle* (pp. 237-45). Paris : Les Editions de Minuit. (Texte original paru en 1949)

Blackburn, P. (2006). Arthur Prior and hybrid logic. *Synthese*, 150, 329-372.

Bonnefon, J.-F. (2009). A theory of utility conditionals: paralogical reasoning from decision-theoretic leakage. *Psychological Review*, 115(4), 888-907.

Bostrom, N. (2003). Are you living in a computer simulation? *Philosophical Quarterly*, 53(211), 243-55.

Bower, G. H., & Rinck, M. (2001). Selecting one among many referents in spatial situation models. *Journal of Experimental Psychology: Learning, Memory, and Cognition*, 27, 81-98.

Brandimonte, M. A., & Gerbino, W. (1993). Mental image reversal and verbal recoding: When ducks become rabbits. *Memory & Cognition*, 21, 23-33.

Brown-Schmidt, S., Gunlogson, C., & Tanenhaus, M. K. (2008). Addressees distinguish shared from private information when interpreting questions during interactive conversation. *Cognition*, 107, 1122-34.

Bugmann, D., & Coventry, K. R. (2008). Action and the representation of distance in cognitive maps acquired through imagined traversal: The development of a new methodology. *Memory & Cognition*, 36(3), 518-33.

Busemeyer, J. R., Pothos, E. M., Franco, R., & Trueblood, J. S. (2011). A quantum theoretical explanation for probability judgment errors. *Psychological Review*, 118, 193-218.



Buttelmann, D., Carpenter, M., & Tomasello, M. (2009). Eighteen-month-old infants show false belief understanding in an active helping paradigm. *Cognition*, 112, 337-42.

Byrne, P., Becker, S., & Burgess, N. (2007). Remembering the past and imagining the future: A neural mode of spatial memory and imagery. *Psychological Review*, 114, 340-75.

Byrne, R. M. J. (2007). Précis of *The Rational Imagination*: How people create alternatives to reality. *Behavioral and Brain Sciences*, 30, 439-80.

Carnap, R. (2001). *La construction logique du monde* (trad. Th. Rivain). Paris : Librairie philosophique J. Vrin. (Œuvre originale publiée en 1928)

Carnielli, W., & Pizzi, C. (2008). *Modalities and multimodalities* (Logic, Epistemology and the Unity of Science 12). Springer [e-book].

Carruthers, P. (2009). How we know our own minds: The relationship between mindreading and metacognition. *Behavioral and Brain Science*, 32, 121-82.

Ceci, S. J., Fitneva, S. A., & Williams, W. M. (2010). Representational constraints on the development of memory and metamemory : A developmental-representational theory. *Psychological Review*, 117, 464-95.

Chauvier, S. (2010). *Le sens du possible*. Paris : Librairie philosophique J. Vrin.

Chenique, F. (2006). *Eléments de logique classique : l'art de penser et de juger, l'art de raisonner*. Paris : L'Harmattan. (Ouvrage original publié en 1975)

Clark, A. (2013). Whatever next? Predictive brains, situated agents, and the future of cognitive science. *Behavioral and Brain Sciences*, 3, 36, 181-253.

Clifton, C., Jr., & Slowiaczek, M. L. (1981). Integrating new information with old knowledge. *Memory & Cognition*, 9, 142-8.

Cohen, A. S., & German, T. C. (2009). Encoding of other's beliefs without overt instruction. *Cognition*, 111, 356-63.

Conway, M. A., Singer, J. A., & Tagini, A. (2004). The Self and autobiographical memory: Correspondence and coherence. *Social Cognition*, 22, 491-529.

Corriveau, K. H., Kim, A. L., Schwalen, C. E., & Harris, P. L. (2009). Abraham Lincoln and Harry Potter: Children's differentiation between historical and fantasy characters. *Cognition*, 113, 213-25.

Cowan, N. (1993). Activation, attention, and short-term memory. *Memory & Cognition*, 21, 162-7.

Cowan, N. (2001). The magical number 4 in short-term memory: A reconsideration of mental storage capacity. *Behavioral and Brain Sciences*, 24, 87-185.

de Fontenay (E.). (1998). *Le silence des bêtes — La philosophie à l'épreuve de l'animalité*. Paris : Fayard.

De Neys, W., & Franssens, S. (2009). Belief inhibition during thinking: Not always winning but at least taking part. *Cognition*, 113, 45-61.

de Vega, M., Díaz, J. M., & León, I. (1997). To know or not to know: Comprehending protagonists' beliefs and their emotional consequences. *Discourses Processes*, 23, 169-92.

de Vega, M., Urrutia, M., & Rizzo, B. (2007). Canceling updating in the comprehension of counterfactuals embedded in narratives. *Memory & Cognition*, 35, 1410-21.

Denis, M., & de Vega, M. (1993). Modèles mentaux et imagerie mentale. In M.-F. Ehrlich, H. Tardieu & M. Cavazza (Eds.), *Les modèles mentaux : approche cognitive des représentations* (pp. 79-100). Paris : Masson.

Descartes, R. (1953a). *Discours de la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences*. In *Œuvres et Lettres* (pp. 125-179). Paris : Gallimard. (Œuvre originale publiée en 1637)

Descartes, R. (1953b). *Méditations touchant la première philosophie*. In *Œuvres et Lettres* (pp. 257-334). Paris : Gallimard. (Œuvre originale publiée en 1647)

Dopkins, S. (1997). Text representations as reflected in patterns of cognitive distance. *Memory & Cognition*, 25, 72-95.

Ericsson, K. A., & Kintsch, W. (1995). Long-term working memory. *Psychological Review*, 102, 211-45.

Evans, J. St. B., T. (2007). *Hypothetical thinking: Dual processes in reasoning and judgment*. Hove, England : Psychology Press.

Evans, J. St. B. T., Neilens, H., Handley, S. J., & Over, D. E. (2008). When can we say "if"? *Cognition*, 108, 100-16.

Feldman, J. & Tremoulet, P. D. (2006). Individuation of visual objects over time. *Cognition*, 99, 131-65.

Ferguson, E. L., & Hegarty, M. (1994). Properties of cognitive maps constructed from texts. *Memory & Cognition*, 22, 455-73.

Ferguson, H. J., & Sanford, A. J. (2008). Anomalies in real and counterfactual worlds: An eye-movement investigation. *Journal of Memory and Language*, 58, 609-26.

Freud, S. (1994). Au-delà du principe de plaisir. In *Essais de psychanalyse* (trad. A. Bourguignon et al. ; pp. 41-115). Paris : Payot. (Texte original publié en 1920)

Freud, S. (1996). Deuil et Mélancolie. In *Métapsychologie* (trad. J. Laplanche & J.-B. Pontalis ; pp. 145-71). Paris : Gallimard. (Texte original publié en 1917)

Friedman, O., & Leslie, A. M. (2007). The conceptual underpinnings of pretense: Pretending is not "behaving-as-if". *Cognition*, 105, 103-24.

Friedman, O., Neary, K. R., Burnstein, C. L., & Leslie, A. M. (2010). Is young children's recognition of pretense metarepresentational or merely behavioral? Evidence from 2- and 3-year-olds' understanding of pretend sounds and speech. *Cognition*, 115, 314-19.

Friedman, W. J. (2007). The role of reminding in long-term memory for temporal order. *Memory & Cognition*, 35, 66-72.

Frischen, A., Loach, D., Tipper, S. P. (2009). Seeing the world through another person's eyes: Simulating selective attention via action observation. *Cognition*, 111, 212-8.

Fugard, A. J. B., Pfeifer, N., Mayerhofer, B., & Kleiter, G. D. (2011). How people interpret conditionals: Shifts towards the conditional event. *Journal of Experimental Psychology: Learning, Memory, and Cognition*, 37, 635-48.

Gallistel, C. R. (1990). *The organization of learning*. Cambridge, MA : MIT Press.

Ganis, G., Thompson, W. L., & Kosslyn, S. M. (2004). Brain areas underlying visual imagery and visual perception: An fMRI study. *Cognitive Brain Research*, 20, 226-41.

Garavan, H. (1998). Serial attention within working memory. *Memory & Cognition*, 26, 263-76.

Garcia, E., & Nef, F. (Eds.) (2007). *Métaphysique contemporaine — Propriétés, mondes possibles et personnes*. Paris : Librairie Philosophique J. Vrin.

Garson, J. W. (1984). Quantification in modal logic. In D. M. Gabbay et F. Guenther (Eds.), *Handbook of philosophical logic, Vol. II* (pp. 249-307). Dordrecht, D. Reidel.

Gernsbacher, M. A., Varner, K. R., & Faust, M. E. (1990). Investigating differences in general comprehension skill. *Journal of Experimental Psychology: Learning, Memory, and Cognition*, 16, 430-45.

Gerrig, R. J., Brennan, S. E., & Ohaeri, J. O. (2001). What characters know: Projected knowledge and projected co-presence. *Journal of Memory and Language*, 44, 81-95.

Gibson, J. J. (1986). *The ecological approach to visual perception*. Londres : Lawrence Erlbaum Associates. (Ouvrage original publié en 1979)

Glenberg, A. M. (1997). What memory is for. *Behavioral and Brain Sciences*, 20, 1-55.

Glück, J., & Bluck, S. (2007). Looking back across the life span: A life story account of the reminiscence bump. *Memory & Cognition*, 35(8), 1928-39.

Goff, L. M., & Roediger, H. L., III (1998). Imagination inflation for action events: Repeated imaginings lead to illusory recollections. *Memory & Cognition*, 26, 20-33.

Goodman, N. (1984). *Faits, fictions et prédictions* (trad. M. Abran). Paris : Les Editions de Minuit. (Ouvrage original publié en 1954)

Goodwin, G. P., & Johnson-Laird, P. N. (2005). Reasoning about relations. *Psychological Review*, 112, 468-93.

Goodwin, G. P., & Johnson-Laird, P. N. (2008). Transitive and pseudo-transitive inferences. *Cognition*, 108, 320-52.

Goodwin, G. P., & Johnson-Laird, P. N. (2010). Conceptual illusions. *Cognition*, 114, 253-65.

Graesser, A. C., Singer, M., & Trabasso, T. (1994). Constructing inferences during narrative text comprehension. *Psychological Review*, 101, 371-95.

Grumbach, A., & Klinger, E. (2007). Virtuel et cognition — Introduction au dossier. *Intellectica*, 45, 7-22.

Hamilton, A. F. de C., Brindley, R., & Frith, U. (2009). Visual perspective taking impairment in children with autistic spectrum disorder. *Cognition*, 113, 37-44.

Harnad, S. (1990). The symbol grounding problem. *Physica D*, 42, 335-346.

Hegel. (1970). *La Théorie de la mesure* [3e section du 1er livre de la *Wissenschaft der Logik*, trad. A. Doz]. (Œuvre originale publiée en 1812/1831)

Heidegger, M. (2001). *De l'essence de la vérité. Approche de l'"allégorie de la caverne" et du Théétète de Platon* (H. Mörchén, éd. ; A. Boutot, trad.). Paris : Gallimard. (Cours original professé en 1931-1932)

Héraclite. (1998). *Fragments* (trad. M. Conche). Presses Universitaires de France : Paris. (V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C.)

Hoicka, E., Jutsum, S., & Gattis, M. (2008). Humor, abstraction, and disbelief. *Cognitive Science*, 32, 985-1002.

Hume, D. (1983). *Traité de la nature humaine – Essai pour introduire la méthode expérimentale dans les sujets moraux* (trad. A. Leroy). Paris : Aubier Montaigne. (Œuvre originale publiée en 1739-1740)

Husserl, E. (1969). *Méditations cartésiennes – Introduction à la phénoménologie* (trad. G. Peiffer et E. Levinas). Paris : Librairie philosophique J. Vrin. (Œuvre originale publiée en 1931)

Husserl, E. (1970). *Expérience et jugement. Recherches en vue d'une généalogie de la logique* (D. Souche-Dagues, trad.). Paris : Presses Universitaires de France. (Œuvre originale imprimée en 1939)

Hyman, I. E., Jr., & Pentland, J. (1996). The role of mental imagery in the creation of false childhood memories. *Journal of Memory and Language*, 35, 101-17.

Intraub, H. (2004). Anticipatory spatial representation of 3D regions explored by sighted observers and a deaf-and-blind-observer. *Cognition*, 94, 19-37.

Ishikawa, T., & Montello, D. R. (2006). Spatial knowledge acquisition from direct experience in the environment: Individual differences in the development of metric knowledge and the integration of separately learned places. *Cognitive Psychology*, 52, 93-129.

Jackson, F. (1982). Epiphenomenal Qualia. *Philosophical Quarterly*, 32, 127-36.

Jahn, G., Knauff, M., & Johnson-Laird, P. N. (2007). Preferred mental models in reasoning about spatial relations. *Memory & Cognition*, 35, 2075-87.

Jefferies, E., Lambon Ralph, M. A., & Baddeley, A. D. (2004). Automatic and controlled processing in sentence recall: The role of long-term and working memory. *Journal of Memory and Language*, 51, 623-43.

Jiang, Y., Olson, I. R., & Chun, M. M. (2000). Organization of visual short-term memory. *Journal of Experimental Psychology: Learning, Memory, and Cognition*, 26, 683-702.

Johnson-Laird, P. N. (1983). *Mental models: Towards a cognitive science of language, inference, and consciousness*. Cambridge, UK : Cambridge University Press.

Johnson-Laird, P. N. (2006). *How we reason*. New York : Oxford University Press.

Johnson-Laird, P. N., & Byrne, R. M. J. (1991). *Deduction*. Hillsdale, NJ : Lawrence Erlbaum Associates.

Johnson-Laird, P. N., & Byrne, R. M. J. (2002). Conditionals: A theory of meaning, pragmatics, and inference. *Psychological Review*, 109, 646-78.

Kahneman, D., & Tversky, A. (1982). The simulation heuristic. In D. Kahneman, P. Slovic, & A. Tversky (Eds.), *Judgment under uncertainty: Heuristics and biases* (pp. 201-8). New York : Cambridge University Press.

Kahneman, D., Treisman, A., & Gibbs, B. J. (1992). The reviewing of object files: Object-specific integration of information. *Cognitive Psychology*, 24, 175-219.

Kant, E. (1976). *Critique de la Raison Pure* (2e éd., trad. J. Barni). Paris : Flammarion. (Œuvre originale publiée en 1787)

Kessler, K., & Thomson, L. A. (2010). The embodied nature of spatial perspective taking: Embodied transformation versus sensorimotor interference. *Cognition*, 114, 72-88.



Kierkegaard, S. (1949). *Traité du désespoir* (trad. K. Ferlov & J.-J. Gateau). Paris : Gallimard. (Œuvre originale publiée en 1849)

Kierkegaard, S. (1984a). Le reflet du tragique ancien sur le tragique moderne. In *Ou bien... Ou bien...* (trad. F. Prior et al., pp. 107-28). Paris : Gallimard. (Œuvre originale publiée en 1843)

Kierkegaard, S. (1984b). Les étapes érotiques spontanés ou l'érotisme muscial. In *Ou bien... Ou bien...* (trad. F. Prior et al., pp. 39-105). Paris : Gallimard. (Œuvre originale publiée en 1843)

Kintsch, W. (1988). The role of knowledge in discourse comprehension: A construction-integration model. *Psychological Review*, 95, 163-82.

Kintsch, W., & van Dijk, T. A. (1978). Toward a model of text comprehension and production. *Psychological Review*, 85, 363-94.

Klein, S. B., Robertson, T. E., & Delton, A. W. (2010). Facing the future: Memory as an evolved system for planning future acts. *Memory & Cognition*, 38 (1), 13-22.

Knoblich, G., Ohlsson, S., Haider, H., & Rhenius, D. (1999). Constraint relaxation and chunk decomposition in insight problem solving. *Journal of Experimental Psychology: Learning, Memory, and Cognition*, 25, 1534-55.

Koehler, D. J., & James, G. (2009). Probability matching in choice under uncertainty: Intuition versus deliberation. *Cognition*, 113, 123-7.

Kosslyn, S. M. (1994). *Image and brain: The resolution of the imagery debate*. Cambridge, MA : MIT Press.

Kripke, S. (1963). Semantical considerations on modal logic. *Acta Philosophica Fennica*, 16, 83-94.

Kripke, S. (1982). *La logique des noms propres* [*Naming and Necessity*] (trad. P. Jacob & F. Recanati). Paris : Les Editions de Minuit. (Ouvrage original paru en 1972)

Lehnert, G., & Zimmer, H. D. (2006). Auditory and visual spatial working memory. *Memory & Cognition*, 34, 1080-90.

Leslie, A. M. (1987). Pretense and representation: The origins of "theory of mind". *Psychological Review*, 94, 412-26.

Levine, M., Jankovic, I. N., & Palij, M. (1982). Principles of spatial problem solving. *Journal of Experimental Psychology: General*, 111, 157-75.

Lombrozo, T. (2007). Simplicity and probability in causal explanation. *Cognitive Psychology*, 55, 232-57.

Loux, M. J. (Ed.). (1979a). *The possible and the actual: Readings in the metaphysics of modality*. Ithaca, NY : Cornell University Press.

Loux, M. J. (1979b). Introduction: Modality and Metaphysics. In M. J. Loux (Ed.), *The possible and the actual: Readings in the metaphysics of modality* (pp. 15-64). Ithaca, NY : Cornell University Press.

Lu, S., Harter, D., & Graesser, A. C. (2009). An empirical and computational investigation of perceiving and remembering event temporal relations. *Cognitive Science*, 33, 345-73.

Maguire, R., Maguire, P., & Keane, M. T. (2011). Making sense of surprise: An investigation of the factors influencing surprise judgments. *Journal of Experimental Psychology: Learning, Memory, and Cognition*, 37(1), 176-86.

Mascaro, O., & Sperber, D. (2009). The moral, epistemic, and mindreading components of children's vigilance towards deception. *Cognition*, 112, 367-80.

McDonough, I. M., & Gallo, D. A. (2010). Separating past and future autobiographical events in memory: Evidence for a reality monitoring asymmetry. *Memory & Cognition*, 38(1), 3-12.

McGinn, C. (2004). *Mindsight: Image, dream, meaning*. Cambridge, MA : Harvard University Press.

Miller, G. A. (1956). The magical number seven, plus or minus two: Some limits of our capacity for processing information. *Psychological Review*, 63, 81-97.

Millgram, E. (1995). Was Hume a humean? *Hume Studies*, XXI(1), 75-94.

Millgram, E. (1997). Hume on Practical Reasoning (*Treatise* 463-469). *Iyyun: The Jerusalem Philosophical Quaterly*, 46, 235-65.

Mitroff S. R., Scholl B. J. & Wynn K. (2005). The relationship between object files and conscious perception. *Cognition*, 96, 67-92.

Moar I., & Bower, G. H. (1983). Inconsistency in spatial knowledge. *Memory & Cognition*, 11, 107-13.

Morrow, D. G., Greenspan, S. L., & Bower, G. H. (1987). Accessibility and situation models in narrative comprehension. *Journal of Memory and Language*, 26, 165-87.

Mynatt, C. R., Doherty, M. E., & Dragan, W. (1993). Information relevance, working memory and the consideration of alternatives. *The Quaterly Journal of Experimental Psychology*, 46A, 759-78.

Nash, R. A., Wade, K. A., & Lindsay, D. S. (2009). Digitally manipulating memory: Effects of doctored videos and imagination in distorting beliefs and memories. *Memory & Cognition*, 37(4), 414-24.

Newman, E. L., Caplan, J. B., Kirschen, M. P., Korolev, I. O., Sekuler, R., & Kahana, M. J. (2007). Learning your way around town: How virtual taxicab drivers learn to use both layout and landmark information. *Cognition*, 104, 231-53.

Nietzsche, F. (1964). *La Généalogie de la morale* (trad. H. Albert). Paris : Gallimard. (Œuvre originale publiée en 1887)

Nietzsche, F. (1968). *Humain trop humain (I) – Un livre pour esprits libres* (trad. R. Rovini). Paris : Gallimard. (Œuvre originale publiée en 1878)

Nietzsche, F. (1984). *La naissance de la philosophie à l'époque de la tragédie grecque* (trad. G. Bianquis). Paris : Gallimard. (Texte original écrit en 1872-1873)

Oaksford, M. & Chater, N. (2009). Précis of Bayesian Rationality: The probabilistic approach to human reasoning. *Behavioral and Brain Science*, 32, 69-120.

Oberauer, K. (2002). Access to information in working memory: Exploring the focus of attention. *Journal of Experimental Psychology: Learning, Memory, and Cognition*, 28, 411-21.

Oberauer, K. (2006). Is the focus of attention in working memory expanded through practice? *Journal of Experimental Psychology: Learning, Memory, and Cognition*, 32, 197-214.

O'Regan, J. K., & Noë, A. (2001). A sensorimotor account of vision and visual consciousness. *Behavioral and Brain Science*, 24, 939-1031.

Pailhous, J. (1970). *La représentation de l'espace urbain : l'exemple du chauffeur de taxi*. Paris : Presses Universitaires de France.

Palladino, P., Cornoldi C., De Beni, R., & Pazzaglia, F. (2001). Working memory and updating processes in reading comprehension. *Memory & Cognition*, 29, 344-54.

Pasquinelli, E. (2012). *L'illusion de réalité – Toute ressemblance avec des personnes ou situations existantes ne saurait être que fortuite*. Paris : Librairie Philosophique J. Vrin.

Peirce, C. S. (1931-1958). *Collected papers of Charles Sanders Peirce*. (8 Vol.: C. Hartshorne, P. Weiss & A. W. Burks, éds.). Cambridge, MA : Harvard University Press.

Perrig, W., & Kintsch, W. (1985). Propositional and situational representations of text. *Journal of Memory and Language*, 24, 503-18.

Plagnol, A. (1986). *Mesure et sagesse*. Mémoire de maîtrise de philosophie. Université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Paris.

Plagnol, A. (1989). *Problèmes sémantique en logique modale quantifiée*. Mémoire de Diplôme d'Etudes Approfondies de logique et fondements de l'informatique. Université de Paris 7, Paris.

Plagnol, A. (1993). *Elaboration d'un modèle de désorganisation des représentations mentales par décontextualisation fonctionnelle de l'information*. Thèse de doctorat de sciences cognitives. Université de Paris 11, Orsay.

Plagnol, A. (2000). Rencontre psycho-thérapeutique et paradoxes. *L'Evolution Psychiatrique*, 65, 115-26.

Plagnol, A. (2002a). La structure pliée des espaces de représentation : théorie élémentaire. *Intellectica*, 35, 27-81.

Plagnol, A. (2002b). L'attrition de l'espace de représentation dans les syndromes traumatiques. *Annales Médico-Psychologiques*, 160, 649-57.

Plagnol, A. (2003a). Connaissance tragique, folie et psychologie chez Nietzsche. *L'Evolution Psychiatrique*, 68, 313-22.

Plagnol, A. (2003b). Le tragique en psychopathologie. *L'Evolution Psychiatrique*, 68, 658-68.

Plagnol, A. (2003c). Dilatation de l'espace et envol maniaque. *Annales Médico-Psychologiques*, 161, 164-7.

Plagnol, A. (2004). *Espaces de représentation : théorie élémentaire et psychopathologie*. Paris : Editions du CNRS.

Plagnol, A. (2005). *La fondation analogique des représentations*. Thèse de doctorat. Université Panthéon-Sorbonne, Paris.

Plagnol, A. (2006). Sémiologie en psychopathologie de l'adulte. In S. Ionescu & A. Blanchet (Eds.), *Nouveau cours de psychologie. Psychologie clinique et psychopathologie* (vol. coordonné par M. Montreuil & J. Doron, pp. 91-131). Paris : PUF.

Plagnol, A. (2014). Douleur, souffrance et intenable. *L'Evolution psychiatrique*, 79, 798-808.

Plagnol, A., Pachoud, B., Claudel, B., & Granger, B. (1996). Functional disorganization of representations in schizophrenia. *Schizophrenia Bulletin*, 2, 383-404.

Plantiga, A. (1974). *The nature of necessity*. New York : Oxford University Press.

Platon (1950). *Les Lois – ou de la législation*. In *Œuvres complètes de Platon* (trad. L. Robin, p. 635-1131). (Œuvre originale rédigée vers 348 avant J.-C.)

Platon. (1962). *Le Banquet* (trad. L. Robin). Paris : Les Belles Lettres. (Œuvre originale rédigée vers 385 avant J.-C.)

Platon. (1966). *Phèdre* (trad. L. Robin). Paris : Les Belles Lettres. (Œuvre originale rédigée vers 375 avant J.-C.)

Platon. (1970). *Le Politique* (trad. A. Diès). Paris : Les Belles Lettres. (Œuvre originale rédigée vers 365 avant J.-C.)

Platon. (1972). *Charmide* (trad. A. Croiset). Paris : Les Belles Lettres. (Œuvre originale rédigée vers 390 avant J.-C.)

Platon. (1975). *La République* (trad. E. Chambry). Paris : Les Belles Lettres. (Œuvre originale rédigée vers 375 avant J.-C.)

Platon. (1976). *Théétète* (trad. A. Diès). Paris : Les Belles Lettres. (Œuvre originale rédigée vers 369 avant J.-C.)

Platon. (1978). *Philèbe* (trad. A. Diès). Paris : Les Belles Lettres. (Œuvre originale rédigée vers 368 avant J.-C.)

Platon. (1983). *Phédon* (trad. P. Vicaire). Paris : Les Belles Lettres. (Œuvre originale rédigée vers 385 avant J.-C.)

Platon. (1984). *Protagoras* (trad. A. Croiset). Paris : Les Belles Lettres. (Œuvre originale rédigée vers 395 avant J.-C.)

Platon. (1985). *Timée* (trad. A. Rivaud). Paris : Les Belles Lettres. (Œuvre originale rédigée vers 360 avant J.-C.)

Platon. (1985). *Critias* (trad. A. Rivaud). Paris : Les Belles Lettres. (Œuvre originale rédigée vers 356 avant J.-C.)

Potts, G. R., & Peterson, S. B. (1985). Incorporation versus compartmentalization in memory for discourse. *Journal of Memory and Language*, 24, 107-18.

Potts, G. R., St. John, M. F., & Kirson, D. (1989). Incorporating new information into existing world knowledge. *Cognitive Psychology*, 21, 303-33.

Putnam, H. (1973). Meaning and reference. *The Journal of Philosophy*, 70, 699-711.

Quine, W. V. (1953a). On what there is. In *From a Logical Point of View: Nine Logico-Philosophical Essays* (2e éd. rév., pp. 1-19). Cambridge, MA : Harvard University Press.

Quine, W. V. (1953b). Two Dogmas of Empirism. In *From a Logical Point of View: Nine Logico-Philosophical Essays* (2e éd. rév., pp. 139-59). Cambridge, MA : Harvard University Press.

Reder, L. M., & Ross, B. H. (1983). Integrated knowledge in different tasks: The role of retrieval strategy on fan effects. *Journal of Experimental Psychology: Learning, Memory, and Cognition*, 9, 55-72.

Richardson, D. C., Dale, R., & Tomlinson, J. M. (2009). Conversation, gaze coordination, and beliefs about visual context. *Cognitive Science*, 33, 1468-82.

Rips, L. J. (2010). Two causal theories of counterfactual conditionals. *Cognitive Science*, 34, 175-221.



Rosch, E. (1975). Cognitive representations of semantic categories. *Journal of Experimental Psychology: General*, 104, 192-233.

Rumelhart (1975). Notes on a schema for stories. In D. G. Bobrow & A. M. Collins (Eds.), *Representation and understanding: Studies in cognitive science* (pp. 211-36). New York : Academic Press.

Russell, J., Alexis, D., & Clayton, N. (2010). Episodic future thinking in 3- to 5-year-old children : The ability to think of what will be needed from a different point of view. *Cognition*, 114, 56-71.

Sanford, A. J. S., Sanford, A. J., Filik R., & Molle, J. (2005). Depth of lexical-semantic processing and sentential load. *Journal of Memory and Language*, 53, 378-96.

Searle, J. R. (1980). Minds, brains, and programs. *Behavioral and Brain Sciences*, 3, 417-24.

Searle, J. R. (1995). *La redécouverte de l'esprit* (trad. C. Tiercelin). Paris : Gallimard.

Sebbah, F.-D. (2007). Remarques d'inspiration phénoménologique sur la phénoménalité du virtuel. *Intellectica*, 45, 89-107.

Sellars, W. (1992). *Empirisme et philosophie de l'esprit* (trad. F. Cayla). Paris : Editions de l'Eclat. (Texte original publié en 1963)

Shepard, R. N. (2008). The step to rationality: The efficacy of thought experiments in science, ethics, and free will. *Cognitive Science*, 32, 3-35.

Sobel, D. M. (2009). Enabling conditions and children's understanding of pretense. *Cognition*, 113, 177-88.

Spinoza, B. (1965). *Œuvres III, Ethique, démontrée suivant l'ordre géométrique et divisée en cinq parties* (trad. Ch. Appuhn). Paris : Garnier-Flammarion. (Œuvre originale publiée en 1677)

Sturt, P., Sanford, A. J., Stewart A. J., & Dawydiak, E. (2004). Linguistic focus and good-enough representations: An application of the change-detection paradigm. *Psychonomic Bulletin & Review*, 11, 882-8.

Suddendorf, T., & Corballis, M. C. (2007). The evolution of foresight: What is mental time travel, and is it unique to humans? *Behavioral and Brain Sciences*, 30, 299-351.

Sue, S., & Trabasso, T. (1993). Inferences during reading: Converging evidence from discourse analysis, talk-aloud protocols, and recognition priming. *Journal of Memory and Language*, 32, 279-300.

Taylor, H. A., & Tversky, B. (1992). Spatial mental models derived from survey and route descriptions. *Journal of Memory & Language*, 31, 261-92.

Thorndyke, P. W., & Hayes-Roth, B. (1982). Differences in spatial knowledge acquired from maps and navigation. *Cognitive Psychology*, 14, 560-89.

Trope, Y., & Liberman, N. (2010). Construal-Level theory of psychological distance. *Psychological Review*, 117(2), 440-63.

Tulving, E. (1985). Memory and consciousness. *Canadian Psychology*, 26, 1-12.

Tulving, E. (2002). Episodic memory: From mind to brain. *Annual Review of Psychology*, 53, 1-25.

Tye, M. (2007). New troubles for the qualia freak. In B. McLaughlin & J. Cohen (Eds.). *Contemporary debates in philosophy of mind* (pp. 303-18). Malden, MA : Blackwell publishing.

Uttich, K., & Lombrozo, T. (2010). Norms inform mental state ascriptions: A rational explanation for the side-effect effect. *Cognition*, 116, 87-100.

Van Dijk, T. A., & Kintsch, W. (1983). *Strategies of discourse comprehension*. New York : Academic Press.

Ward, P., & Sturt, P. (2007). Linguistic focus and memory: An eye movement study. *Memory & Cognition*, 35, 73-86.

Was, C. A., & Woltz D. J. (2007). Reexamining the relationship between working memory and comprehension: The role of available long-term memory. *Journal of Memory and Language*, 56, 86-102.

Wiener, J. M., Lafon, M., & Berthoz, A. (2008). Path planning under spatial uncertainty. *Memory & Cognition*, 36(3), 495-504.

Wilson, S. G., Rinck, M., McNamara, T. P., Bower, G. H., & Morrow, D. G. (1993). Mental models and narrative comprehension: Some qualifications. *Journal of Memory and Language*, 32, 141-54.

Zwaan, R. A., & Radvansky, G. A. (1998). Situation models in language comprehension and memory. *Psychological Bulletin*, 123, 162-85.

-----

## INDEX DES DEFINITIONS

abîme : 30.5  
 abstraction : 0.13  
 abstraction analytique : 6.8  
 abstraction double : 6.6  
 abstraction formelle : 6.14  
 abstraction simple : 6.5  
 abstraction variabilisante : 6.12  
 accessible, accessibilité (mondes possibles) : 13.8  
 accessible, accessibilité (plis élémentaires) : 15.12  
 activation : 12.8  
 actuel : 1.3  
 affect : 18.1  
 agressive (impulsion) : 18.7  
 aladine : 22.20  
 alternatives : 1.10  
 amoureuse (émotion) : 18.8  
 analogique (composante représentationnelle) : 0.10  
 analyse : 23.19  
 analyse harmonique : 23.21  
*anchor* : 23.10  
 angoisse : 18.5  
 anorexie : 29.4  
 anxiété : 20.13  
 aperçu : 19.11  
 aperçu-r : 19.12  
 arrière-plan : 12.4  
 artefact : 27.10  
 Atlantide : 27.33  
 avarie : 29.9  
 A-chaînon : 0.23

baine : 27.18  
 baleine : 28.7  
 barre : 5.5  
 barrière : 5.3  
 base analogique : 0.4  
 base d'accomplissement : 23.11  
 base d'incarnation : 23.14  
 base de pli : 14.1  
 base de présence admise (base-Pra) : 3.2

base de présence élémentaire (base-Pre) : 3.1

base phénoménale (base- $\pi$ ) : 3.3

base première : 23.23

base-P : 1.8

base-P' : 1.9

belle/beauté relative : 24.1

belle/beauté transcendante : 24.2

Bien (subjectif intégral) : 22.17

bouton : 19.4

brouillard : 27.2

Calypso : 28.11

cascade harmonique : 22.23

cauchemar : 21.5

chaîne (de chemin) : 15.6

chaîne harmonique : 22.22

chaînon : 0.22

chaînon artificiel : 0.24

chambre intégrative : 12.12

champ d'exploration : 22.14

chasse de Zaroff : 27.30

chemin : 0.29

chemin frayé : 15.7

chemin latent : 15.8

chimère : 25.14

choc : 16.10

Circé : 28.12

clef (d'accès) : 5.1bis

clef centrale : 15.19

clef fondamentale : 22.25

clef harmonique : 22.19

code : 15.23

cohérent (fragment de système de représentation) : 6.21

colère : 20.17

collision : 27.15

compartiment : 5.1

compatibles (fragments d'un espace de représentation) : 4.1

compatibles de droit (d-compatibles – contenus de représentation) : 4.3

complet (système de représentation) : 6.17

complet (traitement d'un événement) : 16.19

complexe (contenu) : 15.2

composante non intuitive : 23.18

configuration mentale : 13.6

conflit : 12.7

courant : 17.9

crabe : 28.8.

crainte : 20.11

crusoade : 27.27

culpabilité : 20.23

débris : 27.13  
 déchirure : 28.1  
 dégoût : 20.18  
 degré d'intégration 1 : 15.14  
 degré d'intégration 2 : 15.16  
 degré d'intégration 3 : 15.20  
 degré d'intégration 4 : 15.25  
 degré d'intégration 5 : 15.27  
 degré d'intégration au moins égal à 3 : 15.18  
 degré d'intégration au moins égal à 4 : 15.24  
 degré d'intégration au moins égal à 5 : 15.26  
 degré d'intégration au moins égal à 6 : 15.31  
 délices de Capoue : 27.22  
 déplaisir : 18.4  
 dépli : 0.18  
 dépli-s : 0.26  
 dépli-t : 0.27  
 dérive : 27.16  
 désespoir : 30.2  
 désir : 17.23  
 détournement : 30.3  
 Dieu (ou Premier Principe) : 26.1  
 différence érotique : 25.11  
 dilatation : 22.13  
 direction désirable : 21.1  
 direction répulsive : 21.2  
 douleur : 20.9  
 dynamique (système de représentation) : 6.2

écueil : 27.21  
 élaboration : 12.26  
 émotion : 18.2  
 empreinte : 19.8  
 ensablement : 27.20  
 épave : 27.14  
 épuisement : 29.5  
 érotique (impulsion) : 18.6  
 erreur de navigation : 29.7  
 espace accessible potentiel : 19.6  
 espace actif : 16.9  
 espace conscient : 16.14  
 espace de représentation : 0.31  
 espace fictionnel : 21.6  
 espace mental : 13.5  
 espace principal : 16.11  
 espace subjectif : 13.5  
 espérance : 20.28  
 espoir : 20.27  
 Esprit : 26.3  
 éteint (nœud) : 12.31

étonnant (élément analogique) : 23.15  
 euphorie : 20.5  
 évènement : 12.21  
 événement traumatique : 12.28  
 excitation (psychique) : 12.22  
 existence effective : 2.5  
 existence potentielle : 2.6  
 expansion : 22.12  
 extase : 20.6  
 extension analogique : 0.9  
 extension compatible avec un monde : 4.12  
 extension pleinement analogique : 0.18  
 extension semi-syntaxique : 4.11  
 extérieure (occurrence d'un fragment analogique élémentaire) : 6.4  
 extrinsèquement incohérent (fragment de système de représentation) : 6.23  
 e-pli (pli élémentaire) : 0.5b  
 e-pli abstrait : 14.4

facette : 7.1  
 faim : 27.8  
 fantasme : 17.21  
 fascinant (pli élémentaire) : 17.2  
 féconde (intuition harmonique) : 23.7  
 fenêtre de présence : 0.5  
 feu d'amont : 22.3  
 feu d'aval : 22.4  
 fidèle (système de représentation) : 6.19  
 filet modal : 11.7  
 filet quasi-modal : 11.8  
 Fille : 26.2  
 Fils : 26.2  
 flamme : 29.11  
 focalisation : 0.15  
 focus attentionnel : 12.3  
 folie : 29.13  
 fonction de représentation : 0.2  
 fonction individuante : 7.4  
 fonction individuante temporelle : 7.2  
 fonction sémantique : 0.8  
 fondatrice (intuition harmonique) : 23.8  
 format : 0.6  
 forme élémentaire : 16.17  
 forme insaturée : 6.16  
 forme objectalisée : 6.15  
 fragment analogique élémentaire : 0.3  
 fragment analogique quasi-sensoriel : 23.2  
 fragment analogique sensoriel : 23.1  
 fragmenté (espace) : 15.15  
 froid : 27.3  
 fuite : 29.8

gabelou : 28.17  
 géniale (intuition sensuelle) : 23.6  
 glissade : 0.20

haineuse (émotion) : 18.9  
 hélice érotique : 25.8  
 Holzweg : 15.10  
 honte : 20.24  
 horizon : 19.1  
 horizon désirable : 19.2  
 horizon médiateur : 19.14  
 horizon menaçant : 19.3  
 horizon propre : 19.5  
 horizon-r : 19.9  
 humeur : 19.7  
 hybris : 29.14

iceberg : 27.12  
 idéal du Moi : 20.19  
 idolâtrie : 30.1  
 île aux trente cercueils : 27.29  
 île du Dr Moreau : 27.31  
 île noire : 27.28  
 image pâle : 23.3  
 immersion : 13.12  
 impulsion : 12.24  
 incarnation : 23.13  
 incarner (*anchor*) : 23.12  
 incendie : 29.12  
 incohérent (fragment de système de représentation) : 6.22  
 incompatibles (fragments d'un espace de représentation) : 4.2  
 incomplet (traitement d'un événement) : 16.18  
 indice d'abstraction : 6.13  
 indice modal : 13.15  
 infidèle (système de représentation) : 6.20  
 inquiétant (objet) : 20.15  
 inquiétude : 20.14  
 insight : 22.10, 22.10b  
 insolation : 27.6  
 instant-I : 22.11  
 insuffisance : 30.4  
 insuffisante (analyse d'un événement) : 16.21  
 Insupportable : 29.18  
 Intenable : 29.17  
 interdit : 20.21  
 intérieure (occurrence d'un fragment analogique élémentaire) : 6.3  
 Intolérable : 29.19  
 intrinsèquement incohérent (fragment de système de représentation) : 6.24  
 intrusion : 12.14



intuition : 17.20  
 intuition composante : 23.17  
 intuition désirable : 17.22  
 intuition désirable médiatrice : 19.13  
 intuition érotique (IE) : 25.1  
 intuition érotique fabuleuse (IEF) : 25.3  
 intuition érotique propre : 25.13  
 intuition fondamentale : 22.24  
 intuition hologrammatique : 25.4  
 intuition menaçante : 17.25  
 intuition originelle : 23.20  
 intuition ouverte pure : 21.3  
 intuition première : 23.22  
 intuition salvatrice : 25.6  
 intuition seconde : 22.15  
 intuition sensuelle : 23.4  
 intuition sensuelle à retardement : 25.9  
 intuition sensuelle immature : 25.10  
 intuition sensuelle majeure (ISM) : 25.2  
 intuition sirénique : 25.5  
 intuition tonnelique : 25.7  
 invention de Morel : 27.26  
 irréductiblement incompatibles (i-incompatibles – contenus de représentation) : 4.4

Je : 16.13  
 joie : 20.1

labyrinthe : 4.14  
 langage de type C : 11.9  
 langage de type M : 10.1  
 latent (nœud) : 12.30  
 LF : 27.32  
 lien diagonal : 11.5  
 lien horizontal : 11.3  
 lien modal : 13.7  
 lien vertical : 11.1  
 longueur (de chemin) : 15.5

Macao : 27.24  
 maelstrom : 27.17  
 Maison : 20.22  
 maladie : 29.1  
 malheur : 28.2  
 mémoire de travail : 12.11  
 mémoire intégrative : 12.12  
 mémoire interférente : 12.13  
 métareprésentation : 6.10  
 Mieux intégral et total (Miet) : 22.18

modalisation : 6.11  
 modèle unifiant : 13.1  
 Moi : 16.15  
 monde de référence (monde-r) : 1.1  
 monde fictionnel : 1.7  
 monde imaginaire : 17.19  
 monde possible : 4.6  
 murène : 28.5  
  
 naufrageur : 28.16  
 néoténique (élément analogique) : 23.5  
 nœud de pli : 14.2  
 nuit : 27.1  
  
 objectalisation : 17.5  
 objet : 0.28  
 objet positif : 17.14  
 objet négatif : 17.15  
 objet-a : 17.1  
 ombre : 20.2  
 onglet : 14.3  
 ordre (de pli élémentaire) : 14.5  
 oubli : 16.20  
  
 P & V : 27.25  
 pain de dynamite : 22.16  
 panne : 29.10  
 partie imaginaire négative (PIN) : 21.4  
 perte : 28.3  
 peur : 20.12  
 phare : 20.29  
 pic harmonique : 22.2  
 pic induit (par un évènement) : 22.1  
 pic modal : 17.26  
 pic objectal : 17.12  
 pic ordinal : 17.31  
 pieuvre : 28.6  
 pince : 28.9  
 pirate : 28.15  
 plaisir : 18.3  
 plan actif : 12.1  
 plan de travail : 12.2  
 plan interférent : 12.6  
 plan secondaire : 12.5  
 pli élémentaire (e-pli) : 0.5b  
 pli élémentaire abstrait (e-pli abstrait) : 14.4  
 pli élémentaire central : 15.17  
 pliage : 4.8bis  
 pliée (partie d'un espace de représentation) : 4.8  
 plissement : 4.5

plongée : 13.13  
 point de départ : 13.11  
 pool modal : 13.16  
 port d'angoisse : 27.23  
 porte : 17.3  
 possibilité *de dicto* : 2.1  
 possibilité *de re* : 2.2  
 possibilité épistémique : 1.6  
 possibilité ontologique : 1.5  
 possibilité semi-syntaxique : 2.4  
 possible simple : 1.4  
 possible strict : 1.2  
 potentiel simple : 1.4  
 potentiel strict : 1.2  
 Pot-au-noir : 27.7  
 prédicatif (lien) : 6.7  
 premier (élément analogique) : 23.16  
 présomption : 29.15  
 processus de défense : 12.27  
 projection : 0.14  
 proposition élémentaire : 6.9  
 proto-valuation : 17.28  
 pseudo-chemin : 15.9  
 pseudo-pli : 13.3  
 pseudo-représentation : 6.25  
 pseudo-unification : 13.2  
 pseudo-valuation : 17.13  
 puissance harmonique : 17.6  
 P-histoire : 15.4  
  
 quiescent (nœud) : 12.29  
  
 raccourci : 15.11  
 rats : 29.3  
 réactivation : 12.23  
 regret : 20.25  
 relationnel (lien) : 6.7  
 remords : 20.26  
 rencontre : 17.4  
 repère : 15.3  
 repère de travail : 13.10  
 repère modal : 13.9  
 réplique : 7.5  
 représentation de surface : 16.16  
 représentation intégrée : 15.28  
 représentation semi-syntaxique : 2.3  
 représentation unifiante : 0.17  
 représentation unifiante complexe : 4.13  
 représentation unifiante frayée : 13.4  
 représentation unifiée : 15.22

requin : 28.4  
 résolution : 12.25  
  
 sables mouvants : 27.19  
 satiété : 29.16  
 saut : 5.2  
 saut simple : 5.4  
 sclérose : 29.6  
 scorbut : 29.2  
 séminale (intuition harmonique) : 23.9  
 serpent de mer : 28.10  
 sexualité : 25.12  
 simple (fragment d'univers) : 0.19  
 sirène : 28.13  
 situation : 0.16  
 situation actuelle : 17.10  
 Soi : 16.12  
 soif : 27.9  
 solution : 12.20  
 solution englobante : 22.6  
 solution globale : 16.7  
 solution harmonique : 22.5  
 solution locale : 16.8  
 solution maximale : 22.7  
 solution primaire : 17.17  
 solution primitive : 17.16  
 solution quasi-primaire : 17.27  
 solution secondaire : 17.18  
 solution tertiaire : 17.32  
 solution totale : 22.9  
 solutions incompatibles : 22.8  
 souci : 20.16  
 souffrance : 20.8  
 statique (système de représentation) : 6.1  
 structure active : 12.10  
 structure bien articulée : 15.30  
 structure d'intégration : 15.29  
 structure symbolique : 0.21  
 super-clef : 14.6  
 surcroît : 19.10  
 Sur-Je : 20.20  
 sylphide : 25.15  
 symbole : 0.7  
 symbolique (composante représentationnelle) : 0.11  
 symboliquement complet (système symbolique) : 6.18  
 syntaxique (composante représentationnelle) : 0.12  
 système de représentation : 0.1  
 système symbolique : 0.7  
 s-complet (système symbolique) : 6.18

tempête : 27.4  
 tension (actuelle) : 12.19  
 tension (virtuelle) : 16.1a, 16.1b, 16.1c  
 tension différentielle : 17.11  
 tension globale : 16.5  
 tension locale : 16.6  
 tension modale : 17.24  
 tension objectale : 17.8  
 tension ordinale : 17.30  
 tension potentielle : 16.2  
 tension potentielle externe : 16.4  
 tension potentielle interne : 16.3  
 tension préobjectale : 17.7  
 toile : 0.25  
 toile associée à une base de plis élémentaires : 15.13  
 trame : 0.7  
 trame à court terme : 12.15  
 trame à long terme : 12.16  
 trame active : 12.9  
 trame consciente : 12.18  
 trame diagonale : 11.6 (voir aussi § 11.2)  
 trame horizontale : 11.4 (voir aussi § 11.2)  
 trame principale : 12.17  
 trame verticale : 11.2 (voir aussi § 11.2)  
 tranche : 7.3  
 transversale : 15.21  
 tristesse : 20.10  
 trivial (contenu) : 15.1  
 tsunami : 27.5  
  
 ubiplité : 20.7  
 union (de représentations unifiantes) : 0.30  
 unité symbolique : 0.7  
  
 vague : 20.4  
 valuation : 17.29  
 vampire : 28.14  
 va-et-vient : 13.14  
 virtualité : 4.7  
 virtualité interne : 4.9  
 virtualité externe : 4.10  
 voie d'eau : 27.11  
  
 zone d'ombre : 20.3  
 zone-gâchette : 22.21

---